

GOVERNMENT OF INDIA

ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 34195

CALL No. 705/Syr.

D.G.A. 79



SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE



SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE

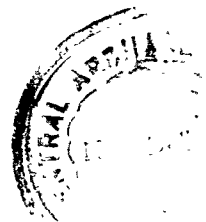
publiée sous le patronage
du Haut-Commissaire de la République française en Syrie

TOME VI

Avec de nombreuses figures et 46 planches hors-texte dont une en couleur.



705
Syr



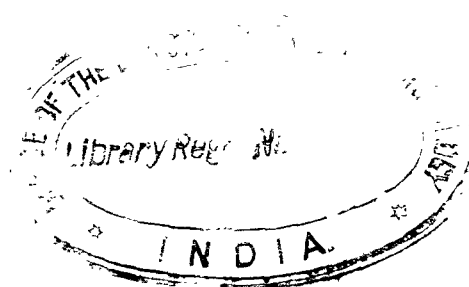
913.005
Syr

PARIS

LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB (VI)

1925



La direction de la Revue *Syria* est assurée par MM. EDMOND POTTIER, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées Nationaux, GASTON MIGEON, directeur honoraire des Musées Nationaux, et RENÉ DUSSAUD, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre.

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY
Acc. No. 34195
Date 10.6.58
Call No. 705/Sy8

FRAGMENT DE BOUCLIER PORTANT UNE LISTE D'ÉTAPES

PAR

M. FRANZ CUMONT

Les fouilles pratiquées durant l'automne de 1922 à Sâlihiyeh, l'ancienne Doura-Europos, amenèrent la découverte de restes de boucliers, qui s'étaient conservés dans le sable remplissant une des tours de l'enceinte⁽¹⁾. Ces boucliers ovales, dont une description plus précise sera donnée dans le compte rendu des fouilles, étaient formés d'étroites planchettes ajustées, sur lesquelles on avait collé de chaque côté un morceau de cuir ou, pour mieux dire, de parchemin épais⁽²⁾. La face extérieure de ces boucliers était décorée de peintures, dont certains vestiges se sont conservés. Ces armes légères étaient cependant assez résistantes pour protéger ceux qui les portaient contre les flèches d'un adversaire. Toutefois, elles faisaient probablement partie de cet équipement de parade, réservé aux exercices de cavalerie, où l'on se servait de boucliers moins lourds, nous dit Arrien, que ceux destinés à la guerre et colorés de vives nuances pour plaire aux yeux⁽³⁾. C'est ce qui explique qu'on les ait abandonnés en évacuant la place. Il n'est pas douteux qu'ils aient appartenu à la cohorte montée d'archers palmyréniens qui tenait garnison à Doura : dans le crépi de la tour même d'où ces curieux débris ont été tirés, quatre de ces *sagittarii* avaient inscrit à la pointe leur nom avec une date⁽⁴⁾.

En 1923, nous trouvâmes encore dans cette « tour des archers » un lambeau de peau provenant d'un bouclier semblable ; mais la décoration en était mieux conservée, et il offrait cette particularité de porter le long du bord de

(1) La tour n° 4 du plan publié dans *Syria*, t. V, 1924, p. 29.

(2) On en rapprochera le bouclier de bois recouvert de cuir, mais d'une forme différente, trouvé à Théadelphie et publié par GRENFELL et HUNT, *Fayûm towns*, 1900, planche IX.

(3) ARRIEN, *Tact.* 34 : Θυρεοὺς φέρουσιν οὐχ ὥς περ εἰς τὰς μάχας ἀλλὰ τῷ βάρει κουφοτέρους... καὶ εἰς ἡδονὴν πεποιημένους.

(4) Cf. *Monuments Piot*, t. XXVI, 1923, p. 38.

droite une liste de noms grecs, dont un examen rapide suffit à révéler l'intérêt. Nous donnons de ce précieux débris une reproduction en couleurs d'après une aquarelle où M. Luras a rendu avec un soin scrupuleux tous les détails de l'original mutilé.

La portion qui nous est parvenue mesure 0 m. 43 de largeur sur 0 m. 18 de hauteur, et est divisée en deux par une ligne blanche recourbée, qui suivait à environ 10 cm. le bord ovale du bouclier. Celui-ci doit avoir eu une largeur d'environ 63 cm., lorsqu'il était complet. La partie intérieure, dont le fond est bleu, est censée représenter la mer, avec les navires qui y voguent. Bien que le dessin en soit fort effacé, on distingue encore nettement la coque brune et les agrès d'une grosse barque, tournée vers la gauche. La proue, comme la poupe, en est fortement relevée, et le gaillard d'arrière porte une cabine, qui était celle du capitaine ⁽¹⁾. Sous la poupe, deux grandes rames plongeant dans les flots servaient de gouvernail ⁽²⁾. Le grément se compose d'un mât et d'une vergue transversale, qui ressemble aujourd'hui à un gros boudin noirâtre : le dessinateur a dû figurer une voile carguée le long de la vergue. Des traits rectilignes rendent les haubans qui soutiennent le mât et les cordages fixés aux deux bouts de la vergue pour la faire tourner. On distingue de faibles traces des passagers ou rameurs qui occupaient la barque.

Un second navire, semblable au premier, correspondait à celui-ci sur la partie perdue de la peau, mais il n'en reste que le bec de la proue, tournée vers la droite. Ces deux vaisseaux opposés formaient un décor symétrique.

Si le possesseur du bouclier a entendu représenter le bateau qui, nous le verrons, l'a transporté à travers le Pont-Euxin, nous avons peut-être sous les yeux une des « camares » qui naviguaient sur cette mer, barques ventrues, montées par vingt-cinq à trente marins ; on pouvait les manœuvrer dans les deux sens, et par les gros temps on en surmontait les bordages d'un toit sur lequel glissaient les lames ⁽³⁾. Mais ces « camares », dont se servaient les pirates de ces parages, devaient ressembler aux navires de guerre, c'est-

⁽¹⁾ Cf. SAGLIO-POTTIER, *Dict.*, s. v. « Navis », p. 34.

⁽²⁾ Cf. *ibidem*.

⁽³⁾ *Ibid.*, s. v. « Camara ». Cf. STRABON, XI, 2, III, 47 : « Camaras... artis lateribus, lata alvo, 42 ; p. 495 C ; TACITE, *Hist.*, sine vinculo aeris

aut ferri conexa ; et tumido mari, prout fluctus attollitur, summa navium tabulis augent, donec in modum tecti claudantur. Sic inter aquas volvuntur pari utrimque prora et mutabili remigio. »

à-dire marcher surtout à la rame, la voilure n'étant que l'accessoire, tandis que, sur notre dessin, la coque n'est pas percée de rangs de sabords par lesquels auraient dû passer les avirons. Notre esquif a tous les caractères d'un vaisseau marchand, mais il n'est pas facile de lui donner son nom grec ou latin⁽¹⁾. Peut-être serait-il imprudent d'ailleurs de trop se fier à l'exactitude d'une reproduction qui a sans doute été exécutée dans un camp romain loin de la mer.

Sous ce grand navire, une barque plus petite, à peine distincte, portait quatre rameurs assis, coiffés d'une calotte noire, à moins que ce demi-cercle sombre ne soit leur chevelure; des lignes jaunes qui coupent obliquement la coque noire sont sans doute les vestiges des avirons. A l'extrême bord inférieur de la peau, on aperçoit la tête de personnages semblables, qui devaient occuper une autre nacelle, aujourd'hui perdue. Enfin, entre les deux premiers bateaux, à la partie supérieure du bouclier, on distingue des traits noirs qui ont peut-être appartenu au dessin d'un autre navire avec des rames s'abaissant vers les vagues, à moins que ce ne soit le reste d'une construction, phare ou jetée, élevée près de la côte, ou bien simplement l'image d'un récif.

Le rivage de cette mer bleue, animée par une active navigation, est marqué, nous l'avons dit, par un trait blanc, et sur la bordure rouge sont inscrits l'un sous l'autre des noms géographiques, qui forment une liste d'étapes. Cette liste, lorsqu'elle était complète, se composait, comme l'*Itinéraire d'Antonin*, d'une série de noms propres, suivis du nombre de milles qui séparait chaque station de la précédente. Malheureusement deux ou trois de ces chiffres sont seuls restés lisibles. En outre, à côté de la plupart des noms, un dessin représente une petite construction de pierre couverte d'un toit à pignon; ces toits étant peints en noir sont, dans la pensée du décorateur, recouverts de pierres plates ou d'ardoises plutôt que de tuiles. Parmi les diverses vignettes qui illustrent la *Table* de Peutinger, nous n'en trouvons guère d'analogues qu'aux lieux où s'élevait un temple, cet édifice à fronton étant ainsi figuré sommaire-

(1) Parmi tous les échantillons de la batellerie antique que reproduit la mosaïque d'Althiburus (GAUCKLER, *Monuments Piot*, XII, 1905, pl. IX-X), aucun ne répond exactement à celui-ci. Celui qui s'en rapproche le plus est la corvette (*corbita*) « navis oneraria » aux flancs rebondis (fig. 3, cf. 9), mais la

mutilation de la peau ne permet pas de voir si le mât de notre navire était surmonté de la corbeille d'où dérive le nom de la *corbita*. Certainement, le vaisseau de Doura s'écarte beaucoup par sa forme du vaisseau phénicien publié par M. Contenau, *Syria*, t. I, p. 30 ss. et pl. VI.

ment⁽¹⁾. Mais le décorateur de notre bouclier a entendu évidemment reproduire la *mansio*, le bâtiment où la troupe trouvait un gîte à l'étape⁽²⁾. De plus, sous les mots Ἰστροῦ ποτ(αυός) et Δούναϊς ποτ(αυός), deux gros traits bleus, qui aboutissent à la mer, marquent le cours des fleuves que la route traversait. Une indication semblable au-dessus d'Odessos doit se rapporter au Panysos ou Kamtchik, qui se jette dans la Mer Noire au sud de Varna⁽³⁾. Toutes ces particularités, qui rappellent la *Table*, montrent que les données géographiques qu'offre le bouclier de Doura ont été transcrites sur une carte. Nous reviendrons tantôt sur ce point important.

La première partie de notre liste donne les étapes d'une voie romaine qui est bien connue, puisqu'elle est indiquée à la fois sur la *Table* de Peutinger et dans l'*Itinéraire d'Antonin*⁽⁴⁾, et que la plupart de ses stations sont reproduites deux fois dans le *Cosmographe de Ravenne*⁽⁵⁾. C'est celle qui, longeant la mer Noire, conduisait de Byzance aux bouches du Danube. Mais la nomenclature des stations est ici moins complète que dans les autres sources, dont elle n'offre qu'un abrégé. Comme le montre la planche I, le début en est mutilé. D'un premier mot, il ne subsiste que la moitié de l'initiale, qui paraît avoir été un A avec la moitié de la lettre suivante, probablement un N. On pourrait donc compléter : Ἀρχιζών. Mais une lettre peut avoir disparu devant l'A avec un éclat de la couleur, et la lecture la plus probable est [Π]α[υτός ποτ(αυός)], puisque ce fleuve, nous le disions, est peint immédiatement au-dessous. Vient ensuite Ὀδίσ[τρός] pour Ὀδησσός, c'est-à-dire Varna, puis Βυζών. Cette station, qui manque dans l'*Itinéraire*, prend sur la *Table* la forme *Bihone*, et dans le *Ravennas* *Bizoi* [var. *bizor*] (p. 181, 11) ou *Bizoris* [var. *brizoris*, *bycoris*] (p. 370, 18). L'orthographe correcte en est Βυζών. On admet généralement à tort que ce petit port fut détruit par un tremblement de terre avant le commencement de

⁽¹⁾ KUBITSCHKE dans *Realencyclop.*, s. v. « Karten », col. 2141, l.

⁽²⁾ On a argué de ce fait que la *Table de Peutinger* ne connaissait que des toits en pente, et non en terrasse, pour soutenir qu'elle avait été copiée dans un couvent du Nord. Notre parchemin syrien, qui présente la même particularité, fournit un argument décisif pour repousser cette conclusion aven-

tureuse; cf. KUBITSCHKE, *l. c.*, col. 2140.

⁽³⁾ PROLÉMÉE, III, 10 note après Ὀδησσός : Πανυσσός ποταμός ἐκὸς αἰ. Cf. PLINÉ, IV, 44 : « Odessus Milesiorum, flumen Panysis ».

⁽⁴⁾ *Itin. Ant.* 227 ss. (p. 106, Parthey-Pinder).

⁽⁵⁾ *Ravennatis Cosmographia*, éd. Parthey-Pinder, p. 181, 6 ss.; p. 370, 13 ss.



Héliu Leon Marotte Paris

RESTE DE BOUCLIER ROMAIN PORTANT UN EXTRAIT DE CARTE ROUTIÈRE

notre ère⁽¹⁾ ; il ne le fut qu'en partie⁽²⁾, et le témoignage de notre parchemin s'ajoute à celui de la *Table* pour montrer qu'au III^e siècle il survivait encore comme station de la voie militaire sur le rivage de l'Euxin.

A Bizoné succède Κζλ[λ]ατ[ις] μί(λις).. malheureusement sans le chiffre. La ville Callatis (près de Mangalia) est bien connue⁽³⁾.

Nous trouvons enfin une ligne complète avec Τομέα μί(λις) λγ'. L'orthographe du nom est singulière. L'*Itinéraire* a Tomos (p. 106, 3), la *Table* et le *Ravennas* donnent Tomis (*Rav.*, p. 181, 16 ; 370, 14) : l'un est l'accusatif de Tomi (-orum), qui est en latin la forme courante, l'autre le nominatif Tomis (= Τομεῖς) qu'on trouve exceptionnellement⁽⁴⁾. En grec, l'orthographe officielle est Τομέως (-έως), comme le prouvent les inscriptions⁽⁵⁾, mais on trouve usité parallèlement le pluriel Τομεῖς (-έων)⁽⁶⁾. Notre variante Τομέα est peut-être un accusatif singulier employé pour le nominatif⁽⁷⁾, peut-être un neutre pluriel tiré de Τομέων.

La distance de Tomi à Callatis est de 30 milles selon l'*Itinéraire*, de 34 selon la *Table*⁽⁸⁾, généralement plus exacte. Ce dernier chiffre coïncide presque avec celui de 33, indiqué par notre bouclier. Par mer, on comptait 300 stades ou 40 milles⁽⁹⁾, la côte dessinant un arc de cercle que la route coupait. Le nombre donné dans notre liste exclut donc l'hypothèse, contredite d'ailleurs par d'autres détails, qui en ferait remonter l'origine à un périple du Pont Euxin.

Le texte se poursuit "Ι[σ]τρος ποτ(αμός) μί(λις) μ'. La mention d' « Istros le fleuve », à côté du Danube ne peut être due qu'à une erreur, puisque l'un est

(1) PLINIE, H. N., IV, 11, 44 : « Terrae hiatus raptam ». MELA II, 2, 22 : « Fuit hic Bizone, motu terrae intercidit » ; ARRIEN, *Peripl. Ponti Euxini* § 35 : Χῶρον ἔρημον. Cf. *Realencycl.*, s. v. Bizone ».

(2) STRAB., VII, 6, 1, p. 319 C, Βζώνη ἦς κατεπόθη πολλὸν μέρος ὑπὸ σεισμῶν.

(3) Cf. VULIČ dans *Realencycl.*, s. v. « Kal-latis ». Récemment des fouilles y ont été pratiquées avec succès ; cf. *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1924, p. 282.

(4) OVIDE, *Trist.*, 3, 9, 33 ; *Ex Ponto*, 4, 14, 59.

(5) *Inscr. Gr. ad. r. Rom. pert.*, I, 600 ss. Le datif Τομεῖ n° 610. Cf. Zosime, 4, 40, 1 ; Steph. Byz., s. v.

(6) ARRIEN, *Peripl.*, 35 (G. G. M., I, p. 399, 26 ss.). Cf. *Peripl. Ponti Eux.*, 71 ss. (*Ibid.* p. 420). Les formes Τόμεις ou Τόμηεις qu'on lit dans Strab., VII, 6, 1, p. 319 ; Hierocl. 637, 1, sont des fautes de copiste pour Τομεῖς. Τόμοι dans Ptolémée, III, 10, pourrait être une retraduction du latin Tomi. Cependant Mela, si la tradition manuscrite est exacte, aurait écrit Tomoe (II, 2, 22).

(7) Cf. STRAB., VI, 5, 12, p. 318 : Τῶν περὶ Τομεία καὶ Ἰστρον τόπων ; Zosime, I, 34, 2 : Ἰστρον καὶ Τομεία.

(8) Callatis XXII, Stratonis XII, Tomis.

(9) ARRIEN, *Peripl.* 35 ; *Peripl. P. E.*, 73.

le nom grec, et l'autre le nom latin du même cours d'eau ⁽¹⁾. L'on ne peut supposer que le nom d'Istros s'appliquait spécialement à l'une des bouches du Danube, car les textes prouvent qu'on désignait chacune de celles-ci d'une manière toute différente ⁽²⁾. Le rédacteur de notre liste a confondu la ville d'Istros avec le fleuve du même nom. On donnait souvent à la cité, pour la distinguer, le nom d'*Istropolis* ⁽³⁾ ou Ἰστρος πόλις ⁽⁴⁾. La *Table* donne *Histriopoli* et le *Ravennas*, *Istriopolis* ⁽⁵⁾. Il est probable que la carte dont s'est servi notre copiste portait en abrégé *Istropo.*, d'où pourrait être tirée aussi la forme singulière de l'*Itinéraire* ⁽⁶⁾ : *Historio*, et qu'il a interprété *po* par ποταμός. Toutefois, le chiffre qu'il ajoute et qui semble bien avoir été M, répond à la distance qui sépare Tomi de la ville d'Istros, et non du cours du Danube. La *Table* donne précisément 40 milles de l'une à l'autre cité, l'*Itinéraire*, moins exact, 36. Mais d'Istropolis à l'embouchure du grand fleuve, il y a encore 60 autres milles selon la *Table* (*Ad stoma* LX) ⁽⁷⁾. Le chiffre qui suivait Δάουδης ποταμός ⁽⁸⁾ a malheureusement disparu dans notre liste.

Nous franchissons donc le Danube et nous abordons une région où ni l'*Itinéraire*, ni la *Table* ne signalent plus de voies romaines. La première ville mentionnée au delà du fleuve est Tyra à 84 milles : Τύρα μίλιον ὀδ'. Pour autant que je puisse la mesurer sur les cartes dont je dispose, la distance d'Akkermann (Tyra) à Ismaïl sur le Danube est d'environ 130 kilomètres, ce qui répond approximativement au chiffre de milles indiqué ⁽⁹⁾. On voit que le rédacteur de notre liste, qui a supprimé dans la partie précédente beaucoup de stations secondaires, devient ici encore plus concis. L'étape réglementaire de la légion romaine était de 20 milles par jour ⁽¹⁰⁾ et après trois jours de marche on accordait un jour de repos ⁽¹¹⁾. Du Danube jusqu'à Tyra, on attendrait donc au

⁽¹⁾ *Peripl. P. E.*, 68 (G. G. M., I, p. 419) : Ἰστρος ποταμός ὃ καὶ Δάουδης λεγόμενος, cf. *Realencycl.*, s. v. « Danuvius », p. 2103, 48 ss.

⁽²⁾ ARRIEN, *Peripl.*, 35 ; *Peripl. P. E.*, 67.

⁽³⁾ *Realenc.* s. v. « Istros » n° 6, p. 2268, 35 s.

⁽⁴⁾ PTOLÉMÉE, III, 40, 3.

⁽⁵⁾ *Ravenn.*, p. 181, 17 ; 370, 13.

⁽⁶⁾ *Itiner.*, p. 227, 2.

⁽⁷⁾ Par mer, on comptait de la bouche méri-

dionale du Danube à Istros 500 stades ou 66 milles 2, 3 ; cf. ARRIEN, *Per.*, 35 ; *Peripl. P. E.*, 69.

⁽⁸⁾ Sur cette forme abrégée de Δάουδης, cf. *Realenc.*, s. v. « Danubius », p. 2103, 40 ss.

⁽⁹⁾ Par mer, la distance était plus courte ; cf. *Peripl. P. E.*, § 61 (G. G. M., I., p. 417).

⁽¹⁰⁾ KUBITSCHKE dans *Realenc.* s. v. « Itinerarien », p. 2309, n. 2.

⁽¹¹⁾ AMBROSIIUS, *In Psalm*, 118, Sermo, V, 2, (Migne P. L. XV, 1251) : « Triduo ambulat

moins trois *mansiones* intermédiaires, que notre soldat aurait omises, pour ne citer que la ville, où il n'avait pas seulement passé la nuit, mais séjourné un temps plus ou moins long. Mais il était probablement non un fantassin mais un cavalier, et il a pu aisément faire le trajet en deux jours.

La ville de Tyra est bien connue, notamment par un document juridique, presque contemporain de notre liste géographique, la lettre par laquelle les empereurs Septime Sévère et Caracalla confirment, en 201, à la cité le privilège de l'exemption des droits de douane ⁽¹⁾. Ce rescrit prouve qu'à cette époque Tyra faisait partie de l'Empire et était soumise au légat de Mésie inférieure ⁽²⁾.

Les lettres qui subsistent du mot suivant permettent de restituer avec certitude Βορ[υ]σ[θέ]νης. Il ne s'agit point ici du fleuve ainsi nommé, c'est-à-dire du Dniéper, mais de la grande ville d'Olbia, qu'on appelait aussi *Borysthenes* ⁽³⁾. La peau étant ici fortement lacérée, le nombre de milles fait défaut, comme pour toutes les villes qui suivent.

La première d'entre elles peut se lire sans hésitation Χερ[σ]ού[ησσος]. Les marches de notre archer l'ont donc conduit jusque dans la principale ville de Crimée, où les Romains entretenaient une forte garnison (p. 11) et maintenaient une partie de la flotte de Mésie ⁽⁴⁾. Mais, comme me le fait remarquer mon ami M. Rostovtzeff, même un escadron de cavalerie pouvait effectuer ce trajet par mer plus facilement qu'en faisant un détour par l'isthme de Pérékop, et il est probable que d'Olbia à Chersonèse la voie maritime fut préférée, comme pour le transfert suivant.

Entre le grand port commercial et militaire de Chersonèse et Trapézous

exercitus, quarto requiescit die. Eliguntur civitates in quo triduum, quatrividuum et plures interponantur dies... et ita sine labore conficitur iter, donec ad eam urbem perveniant quae quasi regalis eligitur, in qua fessis exercitibus requies ministretur ».

⁽¹⁾ C. I. L., III, 781 = Dessau, *Inscr. sel.* 423 = I. Gr. Rom., I, 598. Cf. *infra*, p. 12, n. 1

⁽²⁾ Un papyrus important, qui sera bientôt publié par M. Hunt, semble prouver qu'il n'en était pas de même à la fin du 1^{er} siècle. C'est un *pridianum*, où l'on voit qu'un soldat de

l'armée de Mésie est envoyé à Tyra *in praesidio* mais *extra provinciam*.

⁽³⁾ Steph. Byz., s. v. : Βορυσθένης πόλις καὶ ποταμός τοῦ Πόντου... ἣν οἱ μὲν ἄλλοι Βορυσθένην, αὐτοὶ δὲ Ὀλβίαν. Plin., IV, 82 « Flumen Borysthenes... et oppidum ». Ammien, XXII, 8, 40 : « Borysthenes civitas ». Cf. l'inscription de Plautius Silvanus (Dessau, 986) : « Cherronensi, quae est ultra Borustenen », où il peut s'agir de la ville ou du fleuve.

⁽⁴⁾ C. I. L., III, 14214 ³⁴.

(Trébizonde), qui sur la côte sud de la mer Noire était le port d'attache de la *Classis Pontica* ⁽¹⁾, les relations devaient être actives. On ne s'étonnera donc pas de trouver après Xερσέντης un nom que les premières lettres ΤΡΑΠ, seules encore lisibles, permettent, sans doute possible, de compléter Τραπ[εζοῦς].

Nous voici donc transportés de la Chersonèse Taurique en Asie Mineure. La ligne suivante commence par les deux syllabes ΑΡΤΑ qui conduisent nécessairement, semble-t-il, à la restitution Ἀρτα[ζα] ou mieux Ἀρτα[ξίσατα], nom officiel, comme le prouve une monnaie de Commode récemment publiée, de la métropole de l'Arménie ⁽²⁾. Nous retrouvons ici le secours de la *Table* de Peutinger pour confirmer notre lecture : elle indique deux routes conduisant de Trapézous à Artaxata : l'une longeait le rivage de la mer jusqu'à Sébastopolis à l'embouchure du Phase et de la vallée de ce fleuve redescendait vers le sud jusqu'à Artaxata ⁽³⁾. L'autre, franchissant la chaîne côtière, gagnait le camp de Satala et de là se dirigeait vers Artaxata par la vallée de l'Araxe ⁽⁴⁾. La notation très concise de la fin de notre liste ne permet pas de décider laquelle des deux notre archer a suivie.

A partir de cette ligne, l'auteur du dessin, qui paraît avoir disposé de peu de place, a serré ses inscriptions en les disposant sur deux colonnes, comme le montre la *mansio* représentée au milieu de la bordure. Mais les traces de lettres qu'on aperçoit à droite sont si indistinctes qu'il y a peu de chances qu'on puisse jamais les déchiffrer avec quelque sûreté. On s'attendrait à trouver ici les étapes du chemin parcouru pour rentrer d'Arménie en Syrie. En haut un C ou un O suivi d'un I a peut-être appartenu au chiffre qui suivait Ἀρταξίσατα, mais ce chiffre ne peut être σ', car il y a plus de 300 milles à vol d'oiseau de cette ville à Trébizonde. A la seconde ligne, je lis ΧΑΙ ou ΑΙΙ ou ΑΜ ; peut-être était-ce Σ[αμ][ίσατα], ou Ἀμ[ίσι], ou Ἀμ[ίδα], bien que cette dernière ville n'ait guère eu d'importance avant Constantin ⁽⁵⁾. Au-dessous, trois lettres se reconnaissent à peine et paraissent avoir été μσν ou μστ. Mais tout cela est trop douteux pour permettre aucune conclusion.

⁽¹⁾ Cf. mon *Voyage archéol. dans le Pont*, p. 364 ss. et *Anatolian studies pres. to. sir W. Ramsay*, Manchester, 1923, p. 141 suiv.

⁽²⁾ BABELON, *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1911, p. 363 s. ; *Revue numismatique*, XV, 1912, p. 459 ss.

⁽³⁾ Ses stations se retrouvent en partie dans le Ravennas, p. 73, 13 ss.

⁽⁴⁾ Cf. le Ravennas, p. 49, 12 ss. L'inscription CIL., III, Suppl. 13627^a, est peut-être un reste d'un milliaire de cette route.

⁽⁵⁾ AMMIEN, XVIII, 9, 1.

L'ensemble de notre fragment d'itinéraire, dans la mesure où l'on peut le reconstituer, est donc le suivant :

[Π]αυ[υσὸς ποτ(αμὸς) ? μί(λιν)..]
 Ὅδεσ[σὸς μί(λιν)..]
 Βυβόν[α μί(λιν)..]
 Καλ[λ]α[α]τις μί(λιν)..
 Τομέα μί(λιν) λγ'
 Ἰ[σ]αρὸς ποτ(αμὸς) μί(λιν) μ.
 Δάουβ[ις ποτ(αμὸς) [μί(λιν)..]
 Τύρα μί(λιν) πδ'
 Βαρ[υ]σ[σ]έ[ν]α[α] μί(λιν)..
 Χερ[σ]τ[τ]ύ[ν]α[α]
 Τραπ[π]α[α]
 Ἀρ[ρ]α[α] μί(λιν)..

..*

La première question qui se pose est celle de la date de ce nouveau document géographique, exhumé des sables de Sâlihîyeh. Le fait même qu'on l'a trouvé dans une tour de l'enceinte avec les débris d'autres boucliers qui y avaient été abandonnés, rend probable qu'il servit dans les derniers temps de l'occupation de la ville par les Romains. Nous savons par une dédicace à Alexandre Sévère que la *cohors XX Palmyrenorum* y tenait garnison en 230 ⁽¹⁾, et même encore en 235, puisque les noms de l'empereur et de sa mère, leur mémoire condamnée, ont été martelés sur la pierre. Mais son séjour ne dut pas se prolonger beaucoup au delà. En 260, se place le désastre de Carrhae, où Valérien fut fait prisonnier par le roi Sapor, et l'invasion de la Syrie par les Perses. Sapor fut, il est vrai, promptement chassé au delà de l'Euphrate et poursuivi en Mésopotamie, mais ce fut par Odeinat et ses troupes palmyréniennes. Depuis cette époque, les Romains n'occupèrent plus la rive de l'Euphrate en aval de Circésium, à l'embouchure du Chaboras. Nous pouvons donc admettre, sans crainte de nous tromper, que l'armée impériale évacua Doura au plus tard en 260, et comme les marches accomplies par notre archer supposent

⁽¹⁾ *Comptes rendus Ac. Inscr.* 1923, p. 49.

nécessairement que celui-ci appartenait à cette armée, notre parchemin ne peut être postérieur au milieu du III^e siècle.

Nous aboutirons à la même conclusion si nous considérons le pays où ce fragment d'itinéraire nous conduit. La première invasion des Goths au delà du Danube et le sac d'Istros ont lieu en 238. Peu d'années après, ces barbares sont solidement établis dans le Midi de la Russie et les empereurs ont fort à faire pour tâcher, souvent en vain, d'empêcher leurs incursions au sud du grand fleuve. Le transfert d'une troupe de l'Euphrate jusqu'à Chersonèse, par Tyra et Olbia, se comprendrait mal à cette époque. Nous sommes donc amené à conclure que notre bouclier remonte à la première moitié du III^e siècle, et si l'on considère quelles furent les luttes intestines de la période d'anarchie qui suivit la mort d'Alexandre Sévère (235), il paraîtra infiniment probable que les transferts de troupes qui sont ici rappelés, furent ordonnés par un des princes de la dynastie syrienne, sous laquelle les frontières les plus reculées de l'Empire étaient encore fortement protégées.

Quelle raison peut avoir amené un archer palmyrénien à reproduire sur son bouclier une longue liste d'étapes? Faut-il croire qu'il a participé, avec une *vexillatio* de sa cohorte montée, d'abord à une expédition contre les Sarmates, puis à une invasion de l'Arménie? Nous n'avons point d'indices qu'un empereur ait, dans la première moitié du III^e siècle, entrepris cette double campagne ⁽¹⁾, mais il pourrait s'agir d'opérations de second ordre dirigées par quelque légat. Dans le cas d'une guerre, est-ce une distinction officielle qui autorisait un corps de troupes à inscrire sur ses boucliers ses marches victorieuses, comme on brode aujourd'hui sur le drapeau les noms des batailles où un régiment s'est distingué? Cette hypothèse semble contredite par les faits, car jusqu'ici on n'a retrouvé aucun bouclier portant un semblable itinéraire, et on ne lit aucune inscription sur les débris mêmes de ceux qui ont été découverts dans la tour de Sâlihiyeh, bien qu'ils aient certainement appartenu à la même cohorte que celui de notre archer. Il semble donc que nous ne puissions voir dans cette liste de noms géographiques, peinte à côté d'une mer parcourue par des navires, que le résultat d'une fantaisie individuelle. Le soldat syrien à qui cette arme appartenait a voulu rappeler le souvenir des longues étapes,

⁽¹⁾ Maximin porte le titre de *Sarmaticus* (on ignore d'ailleurs pourquoi il l'obtint), mais il ne combattit jamais en Arménie.

accomplies en de lointains pays avant son retour dans sa patrie, à peu près comme les alpinistes aujourd'hui font graver sur leurs bâtons la liste des cimes qu'ils ont gravies. Ces marches n'eurent probablement pas un caractère offensif; leur but fut simplement de faire rejoindre à la cohorte ou à une *rexillatio* la garnison qui lui avait été assignée. Nous savons que des archers palmyréniens servaient dans les armées romaines en Égypte, en Numidie ⁽¹⁾ et jusqu'en Bretagne. Au moins un *numerus Palmyrenorum* était cantonné en Dacie, où il a laissé plusieurs inscriptions ⁽²⁾. Quoi d'étonnant qu'on ait employé aussi ces *sagittarii* dans le Bosphore et en Chersonèse? Habités à la lutte contre les nomades du désert syrien, ils étaient propres à combattre ceux des steppes de la Russie. On n'a point, il est vrai, trouvé jusqu'ici d'inscription attestant leur présence dans ce pays, ce qui tendrait à faire croire que leur séjour y fut de courte durée.

Dès lors, notre sèche nomenclature prend une valeur particulière pour l'histoire de l'occupation militaire de cette région. Les inscriptions qui y ont été successivement découvertes, ont peu à peu révélé quelles y avaient été l'étendue et la durée de la domination romaine ⁽³⁾.

Depuis l'époque de Néron, qui fit du Pont-Euxin un lac romain, les rois du Bosphore devinrent des vassaux de l'Empire, soumis à une étroite sujétion, et les colonies helléniques reçurent des garnisons tirées de l'armée de Mésie. Peut-être celles-ci furent-elles temporairement retirées du Bosphore sous Domitien, quand les Daces devinrent menaçants, mais elles furent maintenues dans le port de Chersonèse, où se trouvaient les troupes les plus nombreuses, et bientôt Hadrien les rétablit à Tyra et à Olbia. Ces forces devaient non seulement protéger les cités grecques contre les barbares de la steppe, mais aussi, en gardant les passages des grands fleuves, Tyras, Hypanis, Borysthène, assurer la ligne de communication entre la Chersonèse et la Mésie d'où le légat étendait son commandement sur tous les postes de cette contrée. Notre itinéraire nous prouve qu'il y avait une route militaire, pourvue d'étapes,

⁽¹⁾ CAGNAT dans SAGLIO-POTTIER, *Dict.* s. v. « Sagittarii », p. 1006. Cf. l'article de M. CARCOPINO que publie *Syria*, ci-d. p. 30.

⁽²⁾ C. I. L., III, 837, 7693, 7999, 14216; DESSAU, *Inscr. sel.*, 9472.

⁽³⁾ Cf. ROSTOVTZEV, *Römische Besatzungen in der Krim* dans *Klio*, II, 1902, p. 80 ss. et, plus récemment, *Iranians und Greeks*, 1922, p. 146 ss. MAX EBERT, *Südrußland im Altertum*, 1921, p. 218 ss.

tout au moins entre la rive du Danube et Olbia et qu'elle servait encore à envoyer des renforts dans la presqu'île de Crimée, au III^e siècle de notre ère. Le bouclier de Sâlihiyeh nous fournit ainsi une preuve nouvelle, qui s'ajoute à celles que nous possédions ⁽¹⁾, du maintien des garnisons romaines dans la Russie méridionale jusqu'à la fin de l'époque des Sévères ou, pour mieux dire, jusqu'à la grande invasion gothique.

La situation de l'Arménie était analogue à celle du Bosphore. L'indépendance nominale que les Romains lui laissaient n'empêchait pas le gouverneur de la province voisine de Cappadoce d'y maintenir un corps d'occupation, et, si nous interprétons exactement l'itinéraire de notre archer palmyrénien, une garnison romaine gardait encore Artaxata au III^e siècle.

On admet généralement ⁽²⁾ que Lucius Vêrus, dans sa campagne de 163 en Arménie, détruisit Artaxata et fonda une nouvelle capitale, Caenépolis (Valarshapat), non loin de l'ancienne ⁽³⁾. Mais les deux seuls textes qui parlent de la prise d'Artaxata ne disent pas qu'elle fut détruite ⁽⁴⁾ et, de fait, une monnaie frappée sous Commode et récemment publiée, montre qu'elle existait encore en 183, vingt ans après le moment où elle aurait été anéantie, et qu'elle continuait à prendre le titre de métropole ⁽⁵⁾. D'ailleurs, elle est mentionnée, nous l'avons dit (p. 8), sur la *Table* de Peutinger et dans le *Ravennas* ⁽⁶⁾, dont l'archétype

⁽¹⁾ *Tyra*: Rescrit de Sévère et Caracalla (cf. *supra*, p. 7). Dédicace en l'honneur de Sévère et Caracalla, C. I. L., III, 42.510 = DESSAU, 3.755. — *Olbia*: Monnaies à l'effigie de Septime Sévère et même de Julia Mamaea (HEAD, *Doctr. numorum*², p. 273). Dédicace d'un soldat à Mercure en 248 ap. J.-C., ROSTOVTZEV, *Izvestiya*, X, 1904, p. 6 ss. = CAGNAT, *Année épigr.*, 1905, p. 164 : cf. 1910, p. 168. EBERT, *op. cit.*, p. 228. — *Chersonèse*: C. I. L., III, 14.124³⁴ = CAGNAT, *Ann. épigr.*, 1903, n° 1, de 185 ap. J.-C. Cf. C. I. L., III, 43.750. La place continua à être tenue par les Romains après l'invasion des Goths. CAGNAT, *Année épigr.*, 1908, n° 178 (époque de Valens et Valentinien). — Château de Charax, en Crimée, abandonné au milieu du III^e siècle. ROSTOVTZEV, *Klio*, II, p. 95.

⁽²⁾ Même MOMMSEN partage cette opinion.

R. Gesch., V, p. 407, 1. Cf. GUNTHER, *Beiträge zur Gesch. der Kriege zwischen Römern und Parthern*, 1922, p. 118, etc.

⁽³⁾ Dio Cass., LXXI, p. 248, Boissvain = Suidas, s. v. Μαρτίος.

⁽⁴⁾ *Vita Marci*, 9 : « Gestae sunt res in Armenia prospere per Statium Priscum Artaxatis captis. » Fronton, *ad Verum*, II, 1, p. 121 Naber : « Dausara et Nicephorium et Artaxata ductu auspicioque tuo armis captasunt. »

⁽⁵⁾ BABELON, *l. c.* [p. 8, n. 2].

⁽⁶⁾ *Ravennas*, éd. Parthey. Pinder, pp. 49, 12; 73, 13. Cf. AMMIEN MARC., XXV, 7, 12. En 408, Artaxata était, avec Nisibis et Callinicum, une des places frontières ouvertes au commerce avec les Perses (*Cod. Just.*, III, 63, 4). Cf. BURY, *History of the later Roman Empire*, 1923, II, p. 3.

commun remonte à l'époque de Caracalla (p. 15). Notre itinéraire grec vient confirmer leur témoignage et il ajoute un fait nouveau. Car si nous savions que Caenopolis avait reçu une forte garnison, qui l'occupait encore en 185 sous Commode ⁽¹⁾, nous ignorions qu'il en eût été de même d'Artaxata, à moins que la « Ville-Neuve » n'ait été un faubourg de l'ancienne.

Un fait dont on n'a point tiré les conséquences qui en résultent, aurait pu montrer à quelle étroite vassalité l'Arménie était réduite sous Alexandre Sévère; celui-ci eut dans son armée des troupes auxiliaires d'archers arméniens assez nombreuses pour qu'elles tentassent, sous son successeur Maximin, de proclamer un empereur de leur choix ⁽²⁾.

*
* *

Il reste une dernière question à résoudre : A quelle source le possesseur de notre bouclier a-t-il puisé la nomenclature qu'il donne de villes d'Europe et d'Asie avec les distances qui les séparaient? Cette liste aujourd'hui mutilée devait être autrefois beaucoup plus complète : elle partait probablement de la Palmyrène pour y revenir. En effet, le corps de troupes dont faisait partie ce soldat était la *Cohors XX Palmyrenorum sagittariorum* en garnison à Doura, et si l'on constate dans d'autres provinces la présence de *numeri* et d'*alae* de Palmyréniens, on n'a découvert aucune trace de leurs cohortes montées d'archers en dehors de la Syrie, en sorte que la *rexillatio* envoyée en Russie a dû provenir de ce pays, où elle fut ramenée.

On pourrait croire que cet archer a emprunté tous les noms qu'il énumère et les nombres de milles à son carnet de route où il les avait notés. Mais l'erreur singulière commise à propos d'Istros, de ville devenu cours d'eau, comme l'ensemble du dessin avec ses *stationes*, sa mer azurée et ses fleuves bleus, qui

⁽¹⁾ DION CASSIUS *l. c.*; C. I. L., III, 6052 = DESSAU, 394. Une nouvelle inscription, publiée en 1909, nous apprend que sous Marc-Aurèle des détachements des légions cappadociennes, XV^e *Apollinaris* et XII^e *Fulminata*, s'y trouvaient (DESSAU, 9117) et corrobore ainsi le témoignage de la première.

⁽²⁾ *Vita Alex.*, 61; *Trig. tyrann.*, 32: « Alii

dicunt ab Armeniis sagittariis, quos Maximinus ut Alexandrinos et oderat et offenderat, principem (Titum) factum ». Il s'agit probablement d'une *cohors Armeniorum sagittariorum Alexandriana*. Cf. HÉRODIEN, VII, 2, 1: Maximin emmène des archers d'Osrhoène et d'Arménie comme *ἐλδοι καὶ σύμμαχοι*.

rappellent toutes les particularités de la *Table de Peutinger*, indique suffisamment que l'auteur de cette curieuse peinture a reproduit grossièrement une carte géographique, qui lui servait de modèle. Il ne dut pas être difficile pour lui de se la procurer. Dans un passage souvent cité, Végèce ⁽¹⁾ recommande au général qui prépare une expédition, de se fournir d'itinéraires complets de tout le pays qui sera le théâtre des opérations : les distances des lieux y seront notées en nombre de pas et l'état des routes indiqué, ainsi que les chemins de traverse ou secondaires ; les montagnes et les fleuves y seront reproduits. De la sorte, les chefs avisés avaient sous les yeux des itinéraires, non seulement notés (*adnotata*) mais peints (*picta*), des provinces où ils devaient conduire leurs troupes. Il n'est pas douteux que les commandants de corps et les états-majors aient eu à leur disposition dans l'antiquité, comme de nos jours, des cartes routières, qui leur étaient fournies par l'autorité supérieure ⁽²⁾. Les transferts de troupes vers des régions souvent fort éloignées étaient si fréquents, que les légats, tribuns et préfets, devaient pouvoir indiquer aux détachements qui se mettaient en route l'itinéraire à suivre, avec les étapes où ils trouveraient un gîte et des vivres. L'officier recevait avec son ordre de départ les cartes qui lui permettaient d'atteindre sans encombre le but qui lui était assigné.

Ces cartes officielles devaient être partout en latin. En Orient comme en Occident, la langue de l'armée était le latin, non seulement la langue du commandement mais celle des bureaux militaires, et nous en avons trouvé la preuve en particulier à Doura-Europos ⁽³⁾. De nombreux indices montrent que la liste que porte le bouclier a été traduite d'un original latin, et qu'elle ne dérive pas de quelque œuvre hellénique. Les distances y sont données, non en stades, mais en milles romains : le copiste grec a pris Istros pour le fleuve qu'il connaissait, mais c'était sur l'exemplaire qu'il transcrivait une cité, et le fleuve y était appelé *Danubius*, de son nom latin. *Odessus* a donné Ὀδессος pour

(1) VÉGÈCE, III, 6: « Primum itinera omnium regionum, in quibus bellum geritur, plenissime debet habere perscripta, ita ut locorum intervalla non solum passuum numero sed etiam viarum qualitate perdiscat, compendia, deverticula, montes, flumina ad fidem descripta consideret, usque eo ut solertiores duces itinera provinciarum in quibus necessitas gerebatur, non tantum adno-

tata sed etiam picta habuisse firmentur. »

(2) Cf. SAINT AMBROISE, *In Psalm.*, 118, sermo V, 2 (MIGNE, *P. L.*, XV, 125, 1): « Miles, qui ingreditur iter... itinerarium ab imperatore accipit ». LAMPRIDE, *Vit. Alex.*, 45. Cf. KUBITSCHKE, *Jahreshefte des Oesterr. Archäol. Instituts*, V, 1902, p. 20 ss.

(3) *Monuments Piot*, t. XXVI, 1923, p. 41, ss.

Ὀδὴσσός et une forme **Byzona* est devenue Βυβόνη au lieu de Βυζώνη. Nous sommes ainsi conduits à la conclusion que notre nouvel itinéraire est une version grecque, souvent fautive, d'un document latin, qui probablement remontait en dernière analyse à une carte routière exécutée à Rome pour toute l'armée.

Or, précisément, les recherches les plus récentes sur les rapports de la *Table* de Peutinger avec le *Cosmographe de Ravenne* d'une part et avec l'*Itinéraire* d'Antonin de l'autre, paraissent avoir établi que ces deux textes dépourvus d'enluminures dérivent l'un et l'autre, comme la *Table*, d'une grande carte routière de l'Empire dressée à Rome sur l'ordre de Caracalla en même temps que la célèbre *Forma Urbis* du musée du Capitole ⁽¹⁾. Notre fragment, qui est de peu postérieur à Caracalla, semble confirmer cette conclusion, car il offre un type intermédiaire entre l'*Itinéraire* et la *Table*. Il donne, comme le premier, une liste de stations avec leurs distances en milles, mais il agrémenté cette aride nomenclature d'images des *mansiones* et de dessins des fleuves débouchant dans la mer. Si ce texte illustré, unique en son genre, a vraiment, pour source, comme nous le croyons, le grand travail cartographique exécuté sous Caracalla, il permettra de s'en faire une idée plus complète qu'auparavant. La *Table* et l'*Itinéraire* ont supprimé la route conduisant du Danube à Olbia, comme le second l'a fait aussi pour celles de Dacie, parce qu'à l'époque où furent copiés les deux archétypes de nos manuscrits, ces régions, occupées par les barbares, ne faisaient plus partie de l'empire, mais sur la carte de Caracalla les voies du Bosphore, dépendant de la Mésie, ne pouvaient pas plus être omises que celles de la Dacie voisine.

Ainsi, le lambeau de peau qu'un merveilleux hasard a fait retrouver dans une tour ensablée de Doura, ne nous donne pas seulement des indications précieuses sur l'occupation militaire de la Russie méridionale et de l'Arménie au III^e siècle ; il concourt aussi avec les inscriptions des provinces frontières à nous montrer comment les Sévères ont utilisé, pour la défense de l'empire, les archers palmyréniens, dont l'adresse était renommée ; enfin, document d'un type jusqu'ici inconnu, il nous fournit des indications importantes pour l'histoire de la cartographie antique.

FRANZ CUMONT.

(1) KUBITSCHKE, *l. c.*, p. 80 s., et *Realencyclop.*, s. v. « Karten », col. 2413-2419. Ces ré-

sultats sont acceptés et précisés par CUNTZ, *Die Geographie des Ptolemäus*, 1923, p. 137, s.

DE QUELQUES OBJETS DE BRONZE TROUVÉS A BYBLOS

PAR

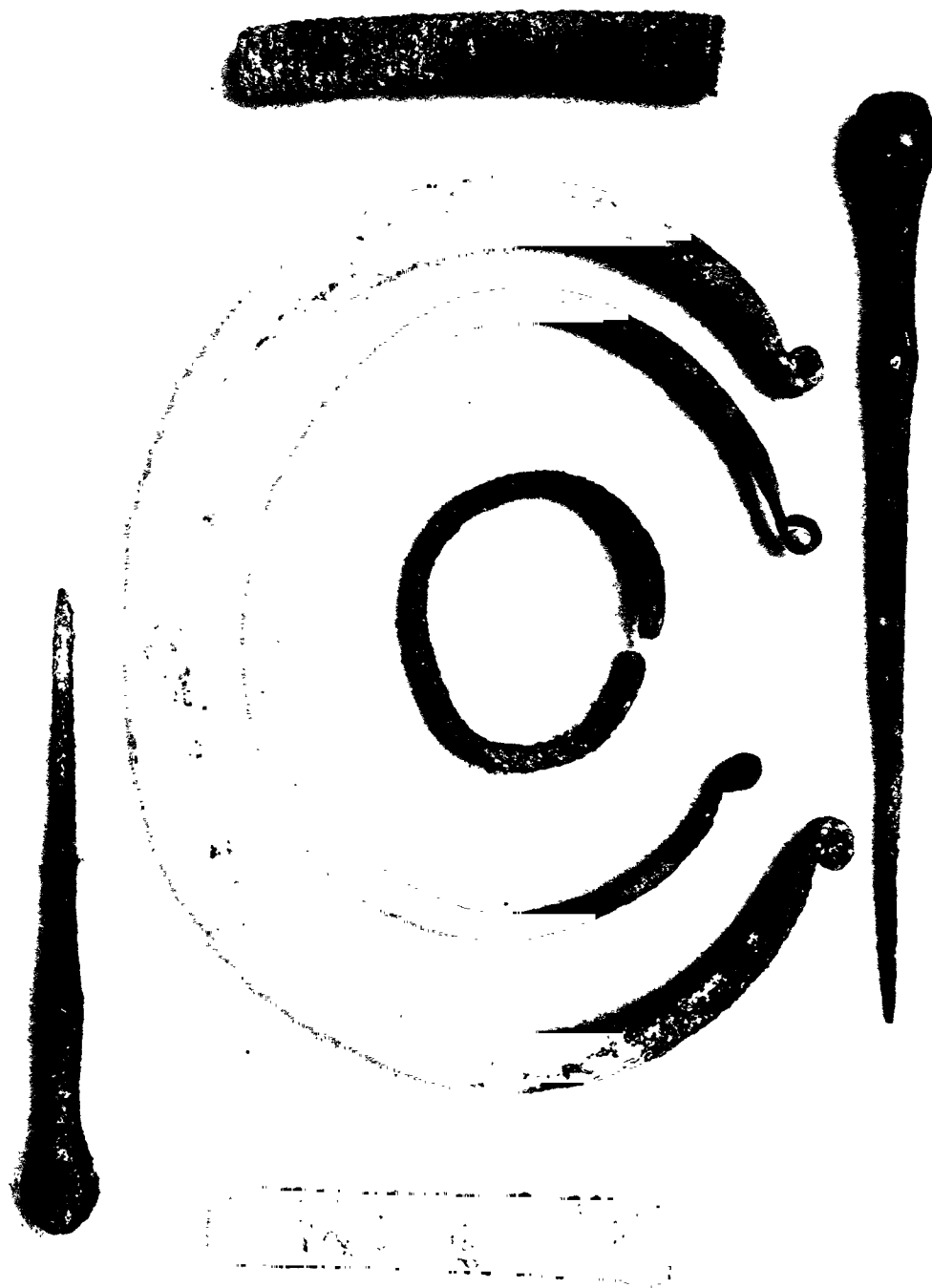
HENRI HUBERT

L'exposition des fouilles de Syrie, qui eut lieu au Louvre le printemps dernier, a fait connaître au public le contenu du dépôt de fondation découvert par M. Montet en 1922, à Byblos, dans le temple égyptien qu'il fouillait depuis l'année précédente. Sous le dallage même du temple, il mit au jour un grand vase bourré d'objets de parure, dont une partie le surprirent par leur nouveauté. En dehors d'un certain nombre de bijoux de provenance connue, pour la plupart de fabrication égyptienne, et de grains de colliers sans origine déterminable, M. Montet énumérait dans son rapport à l'Académie des Inscriptions ⁽¹⁾ une centaine de colliers de bronze à bouts enroulés, qu'il appelait cercles et que je vais appeler, une fois pour toutes, torques, pour prendre un terme usuel en archéologie préhistorique, trois torques de même façon en argent, une centaine d'épingles volumineuses, qu'il appelait poinçons, des ceintures, qu'il appelait diadèmes, faites d'une mince plaque de bronze ou d'argent roulée aux extrémités et dont les deux bords sont soulignés par une bande de grains au repoussé, enfin un nombre indéterminé de spirales de bronze en forme de ressorts à boudin. Des exemplaires de ces divers objets sont figurés par la planche II et la figure 1. Étrangers à l'archéologie égyptienne, M. Montet les considérait comme fabriqués sur place ou importés.

En ce qui concerne leur date et celle du dépôt, le rapport est fort net. M. Montet nous affirme que le temple fut bâti entre la fin de l'ancien Empire et le début du moyen. Au-dessous du dallage ont été trouvés, en effet, avec une quantité d'objets remontant aux premières dynasties, des cartouches de Pépi I et de Pépi II sur des fragments de vases de pierre dure : au-dessus, parmi les fragments recueillis en 1921 et en 1922, le plus ancien appartenait au

⁽¹⁾ PIERRE MONTET, *Les Fouilles de Byblos en 1922*, dans *Comptes rendus de l'Académie des*

Inscriptions, 1923, p. 84 et suiv. ; inventaire des objets découverts, p. 90 et suiv..



Objets de bronze. - Byblos - Fouilles de M. MONTET.

moyen Empire ⁽¹⁾. Si j'ose exprimer une opinion sur un sujet où je n'ai nulle compétence, je préférerais donner au dépôt la date la plus basse possible (c'est quelquefois, chose invraisemblable, une préoccupation de préhistorien) et la fixer approximativement à la XII^e dynastie. M. Montet indique d'ailleurs qu'il a trouvé dans la jarre trois fermoirs de colliers analogues à ceux qui sont figurés sur les sarcophages du moyen Empire. Elle contenait une quantité de ces scarabées dits *hyksos*, à décor de spirales, qui pourraient être plus anciens

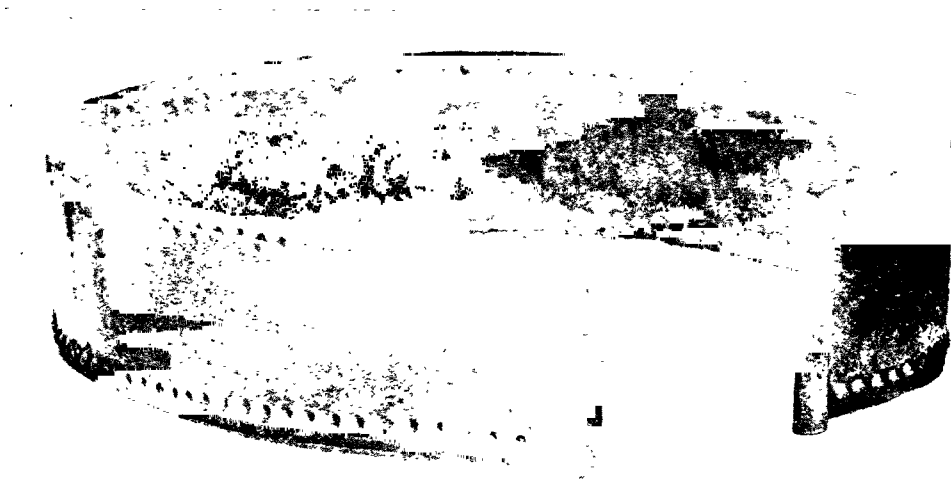


FIG. 1 — Ceinture de Byblos. Argent.

en Syrie que les Pharaons Hyksos. Enfin M. Dussaud a publié un bijou d'or, déjà fameux, qui en provient également, bijou d'origine mésopotamienne, portant l'étoile d'Ishtar, dont le trésor de Shoushinak, à Suse, a fourni maints équivalents et qu'il n'est pas interdit de faire remonter jusque-là ⁽²⁾. Le temple, démoli au cours des troubles auxquels le moyen Empire a mis fin, a peut-être été rebâti pendant les années prospères de la XII^e dynastie, où l'Égypte fut, on le savait déjà, en relations étroites avec la Syrie. Une hypothèse dont

⁽¹⁾ ID., *Les Égyptiens à Byblos*, *Monuments Piot*, 1921-22, p. 237 et suiv.; particulièrement p. 242.

⁽²⁾ R. DUSSAUD, *Byblos et la mention des Gibrilites dans l'Ancien Testament*, dans *Syria*, 1923, p. 310 et suiv.; DE MECQUENF, dans *Mémoires de la Délégation de Perse*, t. VII.

pl. XII, fig. 5-7, p. 63 et suiv. Avec les pendentifs de ce dépôt ont été trouvées des plaques d'or à inscriptions des règnes d'Ountash-Gal (vers 1600), de Shoutrouk-Nakhountê et Shillak in Shoushinak, son fils (vers 1100). Les pendentifs, ou leur type, peuvent être plus anciens, les symboles religieux variant peu.

je m'accommoderais également serait que l'édifice dont nous avons le dallage eût été reconstruit sous le nouvel Empire et que la jarre contint les objets ramassés dans le sanctuaire du précédent; ils dateraient de l'ancien et du moyen Empire, plutôt du moyen, ce qui reviendrait au même. Pour traduire ces indications en chiffres, ce serait entre 2000 et 1700 av. J.-C. qu'il faudrait placer le moment où la jarre fut remplie. Or cette date est à peu près celle du seul torques semblable à ceux de Byblos qui ait, à ma connaissance, été trouvé en Égypte, à Kahun, dans une maison de la XII^e ou de la XIII^e dynastie ⁽¹⁾.

M. Dussaud m'a fait l'amitié de me demander mon avis sur l'origine de ces objets nouveaux. Je le donnerai sommairement et sans l'appuyer de recherches que je n'ai pas le temps de faire.



Les épingles ressemblent à l'un des types d'épingles chypriotes, l'épingle de bronze percée au-dessous de la tête, vers le tiers de sa longueur ⁽²⁾, qui se rencontre également en Égypte dans des milieux datant de la XII^e dynastie ⁽³⁾. Toutefois, d'une part ces épingles sont un peu trop régulièrement volumineuses pour des épingles chypriotes, d'autre part la concordance du nombre des épingles et du nombre des torques donne à penser que les deux objets allaient ensemble dans une même parure et qu'ils avaient probablement la même origine. Or les collections chypriotes ne comprennent pas de torques. Ce n'est donc pas de Chypre que viennent les bronzes du dépôt de Byblos.

Ils m'ont rappelé au premier abord les collections du Caucase et de l'Arménie que j'ai rangées au musée de Saint-Germain ⁽⁴⁾. Des torques de bronze unis, exactement semblables à ceux de la planche I. ont été trouvés en grand nombre dans le cimetière de Koban au nord du grand Caucase; des torques analogues, mais torsés, l'ont été régulièrement dans les cimetières de l'Arménie russe et du Talyche (fig. 2). Dans les mobiliers funéraires de ces mêmes ci-

⁽¹⁾ FLINDERS PETRIE, *Kahun, Kahun and Gurob*, p. 12. pl. XIII, fig. 18. MONTELIUS, *Die Chronologie der ältesten Bronzezeit in Nord-Deutschland und Skandinavien*, p. 145, fig. 337.

⁽²⁾ MONTELIUS, o. l., p. 133, fig. 369. R. DUSSAUD, *Les Civilisations préhelléniques dans le*

bassin de la Mer Egée, p. 170, fig. 118, 7.

⁽³⁾ MONTELIUS, o. l. p. 145, fig. 358 b. FLINDERS PETRIE, o. l., p. 19, pl. XXII, fig. 2.

⁽⁴⁾ Voir la bibliographie dans DÉCHELETTE, *Manuel d'Archéologie préhistorique*, t. II, p. 66.

metières figurent en quantité notable les spirales de bronze formant tubes. Les ceintures de bronze y sont nombreuses. Je n'en ai pas encore vu qui présentent l'ourlet roulé des ceintures de Byblos. Mais, à défaut de ceinture, la

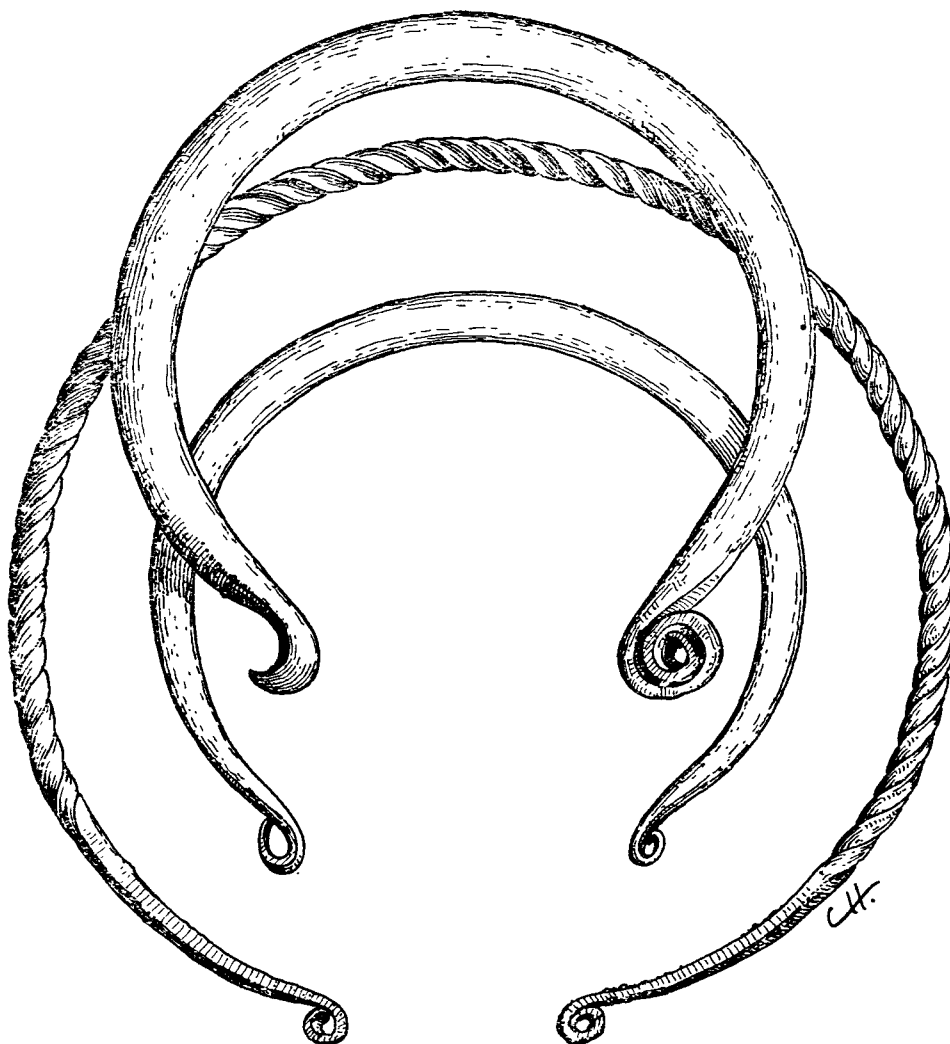


FIG. 2. — Torques de bronze : à partir du haut 1 et 2, Koban (Collection Chantre) ; 3 Akhthala (Collection de Morgan). — Musée de Saint-Germain-en-Laye.

figure 3 représente un bracelet du cimetière d'Akhthala, ourlé de la même façon ⁽¹⁾. La bijouterie du Caucase et de l'Arménie témoigne d'un goût très

(1) Cf. J. DE MORGAN, *Mission scientifique en Perse*, t. IV, p. 86, fig. 89, 3, bracelet de Veri (Lenkoran).

remarquable pour les enroulements terminaux; les bracelets et les armilles dont les extrémités se tordent en spirales en sont d'autres exemples et ce goût paraît s'être transmis d'âge en âge. Quant aux lignes de points qui bordent la ceinture de la figure 1, si elles ne sont pas caractéristiques du même goût décoratif, elles ne lui sont pas non plus étrangères, témoin les éléments de

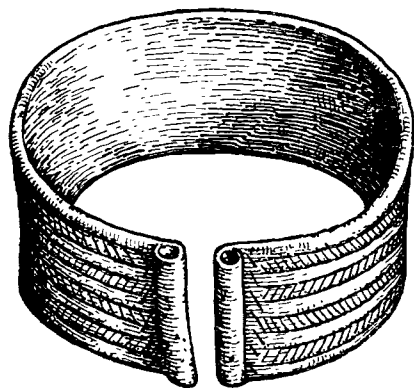


FIG. 3. — Bracelet de bronze : Akthala
(Collection de Morgan).
Musée de Saint-Germain-en-Laye.

ceinture de Veri (Lenkoran) que représente la figure 4. Enfin les mêmes cimetières ont livré une série abondante et variée d'épingles volumineuses et courtes, dont beaucoup sont perforées au-dessous de la tête (fig. 5 et 6). La figure 7 représente les plus voisines des épingles de Byblos qui se trouvent dans les collections du musée de Saint-Germain. Elles ont été trouvées à Vadjalik, dans le Talyche, avec un poignard de bronze ⁽¹⁾. Mais d'ailleurs les épingles de Byblos sont gravées dans leur région renflée et perforée d'un décor en arêtes de poissons, qui fait partie de la grammaire ornementale des stations arméniennes (fig. 8).

Ces cimetières du Caucase, de la Transcaucasie et des régions avoisinantes de

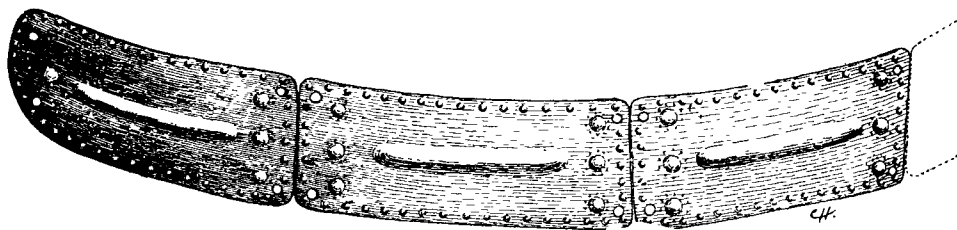


FIG. 4. — Ceinture de bronze : Veri (Lenkoran). — Musée de Saint-Germain-en-Laye.

la Perse présentent, certes, entre eux d'importantes différences. L'ethnographie de cette région était peut-être alors aussi complexe qu'aujourd'hui et il est vrai-

⁽¹⁾ H. DE MORGAN, *Recherches au Talyche persan en 1901*, dans *Délégation en Perse, Mémoires*, t. VIII, p. 304. Autres épingles perforées de la même façon : Aga-Evlar, p. 326,

fig. 775 et 780. Le cimetière de Koban et ceux du Lelwar en ont fourni également, mais elles sont moins volumineuses que celles de Byblos.

semblable que les quatre groupes de cimetières de l'Osséthie, de l'Arménie russe, du Lenkoran et du Tâlyche persan représentent des peuples divers. Mais,

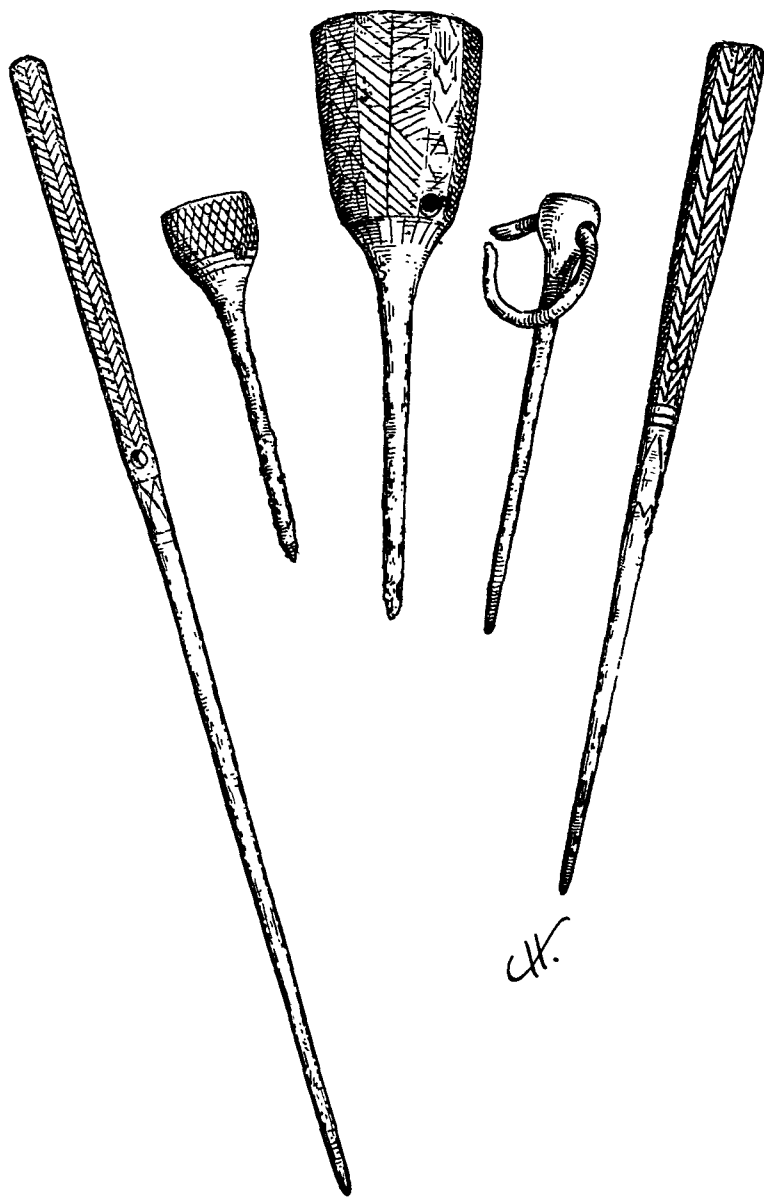


FIG. 5. — Épingles de bronze : Akhthala (Collection de Morgan). — Musée de Saint-Germain-en-Laye.

en somme, leurs mobiliers funéraires se ressemblent beaucoup plus qu'ils ne diffèrent et je puis légitimement considérer ici leur ensemble comme une unité.



Toutefois une difficulté se présente qui m'empêche d'assimiler d'emblée les bronzes de Byblos aux objets correspondants de nos collections caucasiennes, difficulté de chronologie archéologique ; mais elle est bien facile à écarter.

Les chronologies de l'âge du bronze s'accordent pour établir un synchronisme, tout au moins partiel et approximatif, entre le moyen Empire égyptien et la deuxième période de l'âge du bronze. Si on ne les fait pas coïncider, on les amène à se toucher ou à se rapprocher ⁽¹⁾. Par contre, les classiques de l'archéologie caucasienne, Bayern, Chantre, Virchow, de Morgan, sont à peu près d'accord pour dater, d'une façon générale, la plupart des cimetières connus du Caucase et de l'Arménie du 1^{er} âge du fer ⁽²⁾. A vrai dire, Chantre et de Morgan ont écrit que l'âge du fer au Caucase pouvait dater du xx^e siècle av. J.-C., c'est-à-dire de la XII^e dynastie ⁽³⁾. Je ne suis pas sûr qu'ils soient restés fidèles à cette opinion. En tout cas, ce qui est en question, c'est la date de certaines formes usuelles et non pas celle de la présence du fer dans certains milieux archéologiques dont l'homogénéité peut être douteuse.

En réalité, la chronologie des collections provenant de cette région est in-

⁽¹⁾ DÉCHELETTE, *o. l.*, t. II, p. 106 donne pour la période II les dates 1900-1600. MONTELIUS, *La Chronologie préhistorique en France*, dans *Congrès international d'Anthropologie*, 1900, p. 339 : période II = 1850-1550. Les archéologues allemands, comme les Scandinaves, inclinent, sans d'ailleurs y être obligés, à rajeunir l'âge du bronze et descendent de 100 ou 200 ans plus bas. Cf. SCHUMACHER, *Stand und Aufgaben der bronzezeitlichen Forschung in Deutschland*, Extrait du 10^e rapport de la Roemisch-germanische Kommission du kaiserliches archaeologisches Institut. Voir la comparaison de divers tableaux dans KOSSINNA, *Deutsche Vorgeschichte*, 3^e édit., p. 130. Voir également P. REINECKE, *Zur chronologischen Gliederung der Sueddeutschen Bronzezeit. (Fachgruppe für Vor- und Fruhegeschichte Bayerns bei der Anthropologischen Gesellschaft in Muenchen*, 17 nov. 1923). Mais il faut observer que les archéologues allemands placent à la période I les objets

bohémiens ou allemands que je vais être obligé de placer dans la période II (SCHUMACHER, *o. l.*, p. 23) ou synchronisent cette période avec le minoen récent. Je n'hésite pas à la faire coïncider avec le minoen moyen II et III, qui sont effectivement contemporains de la XII^e dynastie et de la XIII^e : G. GLORZ, *La Civilisation égéenne*, p. 29.

⁽²⁾ J. DE MORGAN, *Mission scientifique au Caucase*, t. I, p. 34 ; p. 41 et suiv. ; p. 190. CHANTRE, *Origine et ancienneté du 1^{er} âge du fer au Caucase*, *Société d'anthropologie de Lyon*, 7 mai 1892, p. 13. CHANTRE, *Recherches anthropologiques dans le Caucase*, t. II, *passim*. — J. DE MORGAN a rectifié ce que ses affirmations antérieures avaient de trop absolu dans *Mission scientifique en Perse*, t. IV, p. 61 et suiv. ; il décrit trois séries de tombes de l'âge du bronze, fouillées par lui au Lenkoran.

⁽³⁾ J. DE MORGAN, *Mission au Caucase*, t. I, p. 192. CHANTRE, *Origine*, p. 13.

certaine. Les cimetières ont été pillés ; ceux qui ont été fouillés ne l'ont pas toujours été avec une méthode impeccable ⁽¹⁾. Par rapport à la masse des trouvailles le nombre des mobiliers funéraires conservés est malheureusement trop peu important. Mais d'ailleurs tous les cimetières ne sont pas contemporains. Celui de Koban, par exemple, paraît nettement, dans son ensemble, plus ancien que les autres. Il est certain d'autre part qu'ils ont duré assez longtemps ; ainsi l'on parle de tombes superposées, de réoccupations, de mélanges, et les objets trouvés témoignent d'une évolution de l'industrie qui s'est déroulée sur une assez longue durée ⁽²⁾. Je reconnais donc bien volontiers que les torques torsés de Mouçi-Yeri, trouvés avec des outils et des armes de fer, sont de l'âge du fer et des environs de l'an 1000 av. J.-C., ou plus récents. Mais je suis persuadé que les torques unis de Koban sont beaucoup plus anciens et de l'âge du bronze. Toutefois, je ne puis pas le démontrer directement. Restent les preuves indirectes.

Des objets semblables à ceux qui nous intéressent ont été trouvés en Europe. Je pose en principe que leurs dates ne sont pas sensiblement différentes. Ainsi les torques unis, soit isolés ⁽³⁾, soit réunis

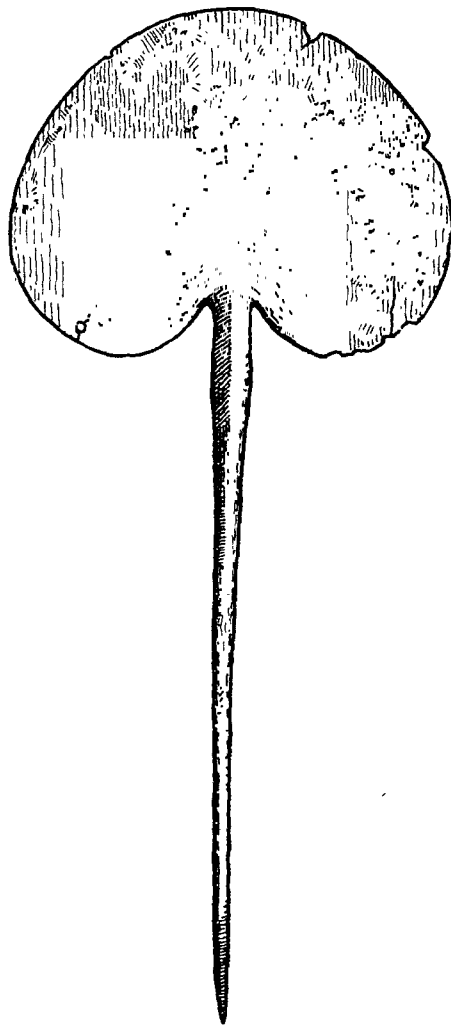


FIG. 6. — Épingle de bronze : Koban (Collection Chantre). — Musée de Saint-Germain-en-Laye.

⁽¹⁾ CHANTRE, *Ibid.*, p. 21. DÉCHELETTE, *o. l.*, p. 65.

⁽²⁾ VIROUBOFF, *Objets d'antiquité du Musée de la Société des amateurs d'archéologie du Caucase ; cimetière de Samthavro* (en russe, avec traduction française). CHANTRE, *Recherches*, t. II, pp. 40, 46, 101.

⁽³⁾ MONTELIUS, *Chronologie*, p. 39, fig. 94 ; p. 40 et suiv. ; p. 96, fig. 260 ; p. 125, fig. 300. — G. BEHRENS, *Bronzezeit Sueddeutschlands, Kataloge des Roemish-Germanischen Central-Museums*, 6, 1916, p. 40, 68, 70.

de façon à former des colliers composites ⁽¹⁾, se sont rencontrés dans les *terramare* d'Italie, en Hongrie, en Silésie, en Bohême, dans la vallée de l'Inn, l'Allemagne du Sud, la Saxe, le Brandebourg et le Holstein. En Bohême

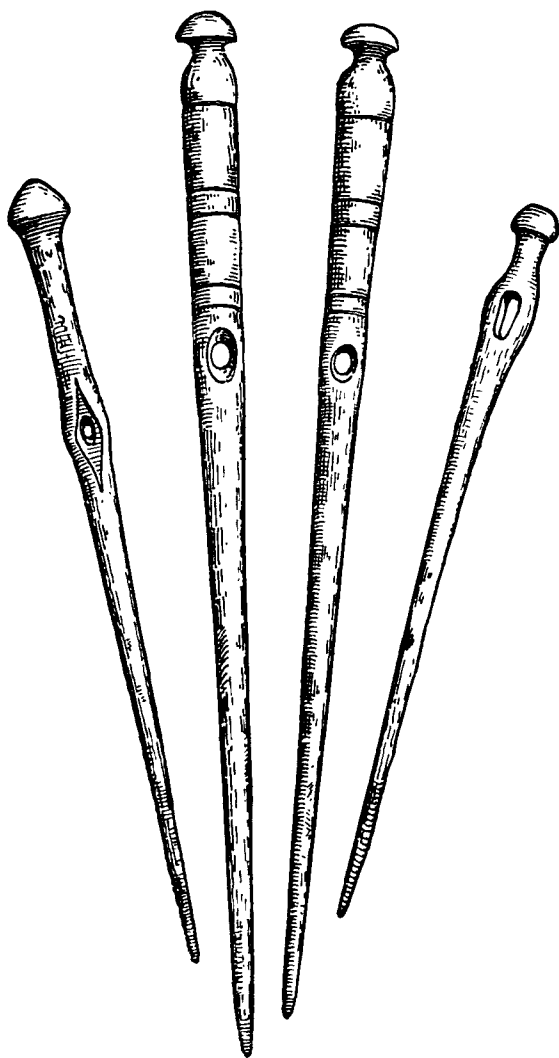


FIG. 7. — Épingles de bronze : Vadjalik (les deux épingles du milieu) ; Aga-Evlar (les épingles de droite et de gauche). — Musée de Saint-Germain-en-Laye.

⁽¹⁾ MONTELIUS, *ibid.*, p. 93, fig. 78, 79, 80 ; p. 109, fig. 276.

⁽²⁾ RICHLY, *Die Bronzezeit in Boehmen* : Brod Český. col. 73, pl. V, 3 torques ; Hospozin, col. 73, pl. VIII, 19 torques ; Nezdašov, col. 112, pl. XXIII, 2 torques ; Sobechleby,

ils figurent en nombre considérable dans des dépôts ⁽²⁾. Les haches de ces dépôts sont des haches à bords relevés que j'attribue à l'âge du bronze II et que, d'un accord commun, on fait contemporaines de la XII^e dynastie égyptienne. Ici encore le torques torse est plus récent : il se trouve avec l'épée à soie plate de la III^e période de l'âge du bronze ⁽³⁾.

Mais ce n'est pas tout. Les grandes épingles, si caractéristiques, de Koban, avec leur palette terminale, au bord roulé, dont on a pensé qu'elles servaient de miroir (fig. 9), se sont trouvées dans le dépôt tchèque de Stary Bydžov ⁽⁴⁾, qui est également de

col. 63, pl. XXXIV, 61 torques ; Soběnice, col. 134, pl. XXXV, 2 torques ; Stachov, col. 137, pl. XXXVII, 4 torques ; Stelčoves, col. 138, pl. XXXVI, 5 torques. Les dépôts allemands de Silésie, Saxe, Brandebourg, Poméranie, Mecklembourg-Schwerin doivent être ajoutés au groupe des dépôts tchèques. Cf. MONTELIUS, *o. l.*, p. 39-51.

Les torques se trouvent également dans ces dépôts avec des haches à bords relevés.

⁽³⁾ *Ibid.*, Maškovice, col. 104, pl. XX.

⁽⁴⁾ J. SCHRÁNIL, *Studie o vzniku kultury bronzové v Čechách* (Études sur l'origine de l'âge du bronze en Bohême), pl. VII, nos 6 et 7. Cf. fig. 7, nos 15-21. Les dates données par M. Schráníl

la deuxième période de l'âge du bronze, et en Allemagne, soit au nord, soit à l'ouest de la Bohême; là, d'ailleurs, avec des torques. Virchow a insisté jadis très justement sur les ressemblances que présentent l'archéologie du Caucase et celle de l'Europe centrale, à l'âge du bronze ⁽¹⁾.

On a depuis dressé une liste beaucoup plus complète de ces parallélismes ⁽²⁾ et parmi les objets qui se trouvent de part et d'autre, on a mentionné divers types d'épingles, les fils de bronze enroulés en ressort à boudin, les armilles et les bracelets aux extrémités en spirales, de petits tubes gravés et une infinie variété de boutons, de passants et de pendeloques. M. G. Wilke, qui a dressé cette liste avec beaucoup de soin, était d'avis qu'il fallait en conclure à la présence d'un même peuple à la fois dans le domaine du bas et du moyen Danube et dans les régions caucasiennes: le peuple des Cimmériens aurait porté d'Europe en Asie ses usages et ses modes. Je viens d'indiquer plus haut qu'une partie au moins de ces objets sont antérieurs, selon moi, de plusieurs siècles à la date (1400 av. J.-C.) que M. Wilke assigne à la migration des Cimmériens. Contentons-nous de supposer d'étroites relations entre le Caucase et l'Europe, qui remontent très haut et ont duré très longtemps ⁽³⁾. Il en résulte que, si les objets semblables de part et d'autre ont été importés d'Europe au Caucase, sinon du Caucase en Europe, ou imités d'objets importés, ils doivent être sensiblement de même date. Il est

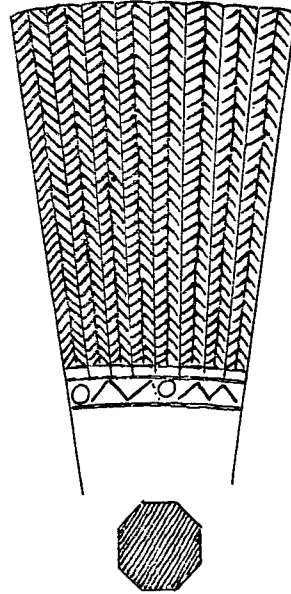


FIG. 8. — Décor en arêtes de poissons d'une épingle arménienne

nil, p. 493, me paraissent beaucoup trop basses. — LISSAUER, *Erster Bericht ueber die Taetigkeit der von der D. Anthrop. Gesellschaft gewaehlten Kommission fuer praehistorische Typenkarten*, dans *Zeitschrift fuer Ethnologie*, 1904, p. 579. — G. BEHRENS, *o. l.*, p. 40, 68, 70, pl. V. Torques et épingles ont été trouvés ensemble dans le dépôt de Dexheim (p. 40), dans un tombeau à Horkheim, près Heilbronn (p. 68), et à Straubing (pl. V).

⁽¹⁾ R. VIRCHOW, *Das Graeberfeld von Koban im Lande der Osseten, Kaukasus*, pp. 33-38; Virchow oublie les torques.

⁽²⁾ G. WILKE, *Archaeologische Parallelen aus dem Kaukasus und den unteren Donanlaendern*, dans *Zeitschrift fuer Ethnologie*, 1904, p. 39 et suiv.

⁽³⁾ Il se pourrait que le commerce du métal eût été pour quelque chose dans ces relations. L'étain est abondant dans l'Erzgebirge, le cuivre au contraire manque en Bohême et en Moravie, alors qu'il est abondant dans la région du Caucase. On a précisément considéré les torques unis, qui contiennent très peu d'étain, comme des lingots de cuivre: SCHRÄNDEL, *o. l.*, p. 401.

vraisemblable en tout cas que l'évolution des objets de bronze, ayant passé par les mêmes formes, a suivi de part et d'autre sensiblement le même rythme. L'examen des séries d'épées est à ce point de vue tout à fait probant. Elles

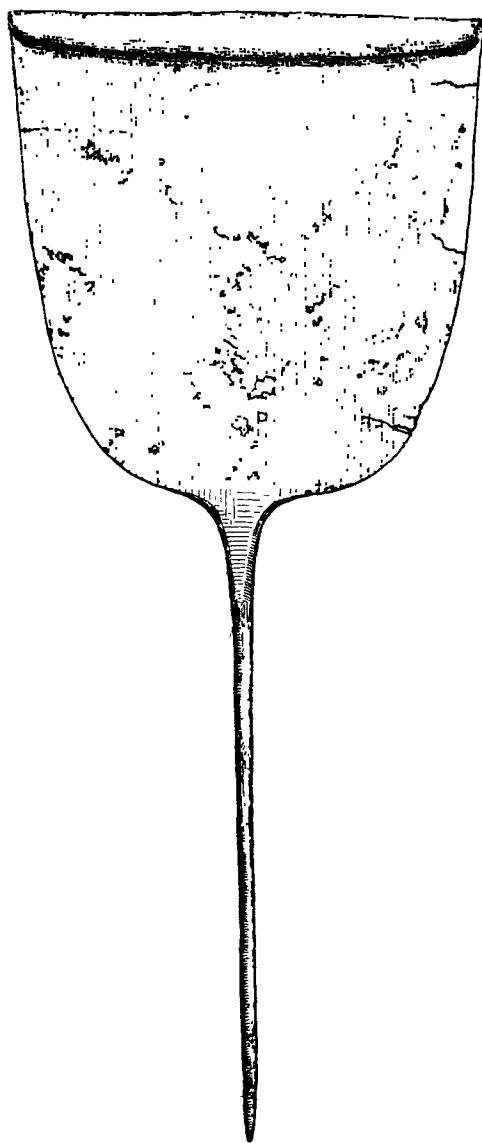
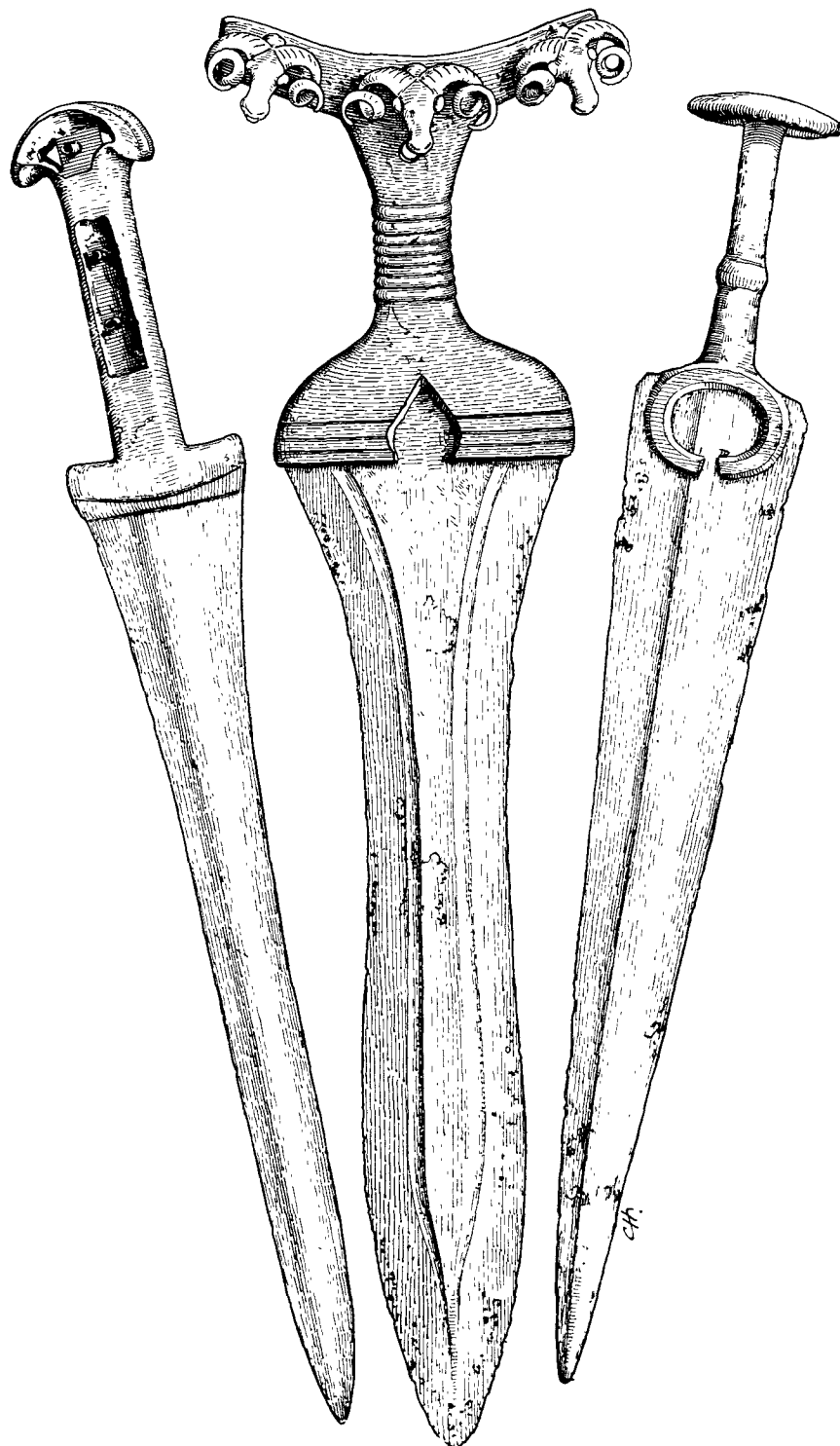


FIG. 9. — Épingle à palette : Koban (Collection Chantre). — Musée de Saint-Germain-en-Laye.

comprennent des lames plates sans soie, fixées par des rivets à une poignée pleine, des lames insérées dans une poignée de bronze fondu, à échancrure médiane, des lames à soie, quelquefois très longues, enfin des lames dont la soie aplatie épouse la forme de la poignée, complétée par des faces de bois ou d'os ; à la base de ces dernières, un croissant en relief rappelle parfois l'échancrure des poignées pleines (pl. III). Ces types d'épées et de poignards ne sont évidemment pas contemporains. Ils sont entre eux comme les types européens correspondants ; ils se sont succédé de la même façon et leur évolution a dû prendre sensiblement le même temps. Il en est évidemment de même des torques et je conclus de ces considérations que les torques unis du Caucase sont de la deuxième période de l'âge du bronze, datent de la XII^e dynastie et sont contemporains des torques de Byblos. Par contre, l'indication chronologique donnée par le dépôt de Byblos vaut pour l'Europe et interdit d'y rajeunir excessivement l'âge du bronze.

* *

Une deuxième conclusion est que les torques de Byblos ont été apportés de la Caucase. Il est plus vraisemblable qu'ils viennent de là que de l'Italie ou de la Bohême. Des préhistoriens exigeants



ÉPÉES DE BRONZE

Au centre : Koban (Collection Chantre) ; à droite et à gauche : Veri (Musée de Saint-Germain-en-Laye).

demanderaient, pour en faire la preuve, des analyses. Nos bronzes syriens n'ont pas encore été analysés. A vrai dire, la valeur probante des comparaisons d'analyses, qui pourront se faire un jour, ne sera pas considérable. En effet, si les nouveaux bronzes viennent de la région montagneuse comprise entre la mer Noire et la Caspienne et s'ils y ont été fabriqués, ils ne viennent certainement pas d'un centre archéologique actuellement connu de cette région. Je suppose qu'ils viennent plutôt du grand Caucase et des environs de Koban que de l'Arménie et du Nord de la Perse : mais ce n'est qu'une hypothèse. Nulle part en effet les cimetières actuellement connus ne présentent l'association régulière des torques unis avec les mêmes types d'épingles et de ceintures. Il y a toutefois encore beaucoup à trouver au Caucase et en Arménie.

Mais que signifie la présence d'objets caucasiens et de caractère européen dans le dépôt de fondation d'un temple égyptien sur la côte de Syrie ? Ces objets d'ailleurs sont nombreux. L'ethnographie préhistorique n'a pas toujours à spéculer sur des centaines. Tous les dépôts de Bohême ont à peine fourni 100 torques unis, et je ne suis pas sûr qu'il y en ait autant du Caucase.

On a noté complaisamment l'influence des grandes civilisations du Sud sur l'archéologie de cette région ⁽¹⁾. Dans les tombes arméniennes de l'âge de fer se trouvent des épées assyriennes, de petits cylindres chaldéens, des perles d'émail, peut-être égyptiennes. On s'est d'autre part préoccupé des relations du Caucase avec l'Égée et Mycènes ⁽²⁾. Je ne sache pas que l'on ait encore signalé d'objets caucasiens dans des milieux mésopotamiens, syriens ou égyptiens ⁽³⁾. Par contre, tout le monde a cité le chapitre xxvii d'Ézéchiel, énumérant les richesses de Tyr, et dans ce chapitre le verset 13 : « Javan, Tubal et Meshekh ont trafiqué avec toi ; ils t'ont approvisionnée d'esclaves et d'objets d'airain. » On a reconnu dans Tubal les Tibarènes d'Hérodote, établis sur la côte du Pont, à l'ouest de Trébizonde ⁽⁴⁾, et dans Meshekh, les Mosques, situés plus à l'est, au sud de la Colchide.

Les peuples caucasiens, tournés du côté de l'Asie Mineure et de la mer Noire, ont eu dans l'antiquité une réputation de métallurgistes dont les poly-

⁽¹⁾ CHANTRE, *Origine...*, pp. 8, 1², etc. ; J. DE MORGAN, *Caucase*, p. 89 et suiv. ; H. DE MORGAN, *o. l.*, *passim*.

⁽²⁾ DÉCHELETTE, *Influences égéennes sur le*

Caucase, dans *Anthropologie*, 1910, p. 425 et s.

⁽³⁾ Exception faite du torque de Kahun cité plus haut (p. 18).

⁽⁴⁾ HÉRODOTE, III, 94 ; VII, 78.

graphes gréco-romains nous ont transmis des témoignages tout à fait précis ⁽¹⁾. Ces témoignages sont confirmés par les récits des campagnes assyriennes en Arménie, qui mentionnent continuellement de lourds tributs de métal ouvrable imposés au pays ⁽²⁾. En fait, il est constant que la région est pourvue d'importantes mines de cuivre, au nord du Caucase et surtout dans le Petit Caucase ⁽³⁾. Cet ensemble de gisements est aussi considérable que ceux de Hongrie et de Chypre.

Or, l'Égypte, comme la Chaldée d'ailleurs, manquait de cuivre, malgré les mines du Sinaï. J. de Morgan a écrit plus d'une fois, et il y insistait encore dans les dernières lettres qu'il m'adressait, que l'Égypte n'a pas pu s'y approvisionner de cuivre ⁽⁴⁾. Il assurait que les Égyptiens n'y exploitaient les filons cuprifères que pour les turquoises qui s'y trouvaient. J. de Morgan était géologue et se connaissait en mines. Je préfère son opinion à celle des égyptologues. Égyptiens et Chaldéens durent explorer le monde qui les entourait, à la recherche du métal. L'Égypte se fournit de cuivre à Chypre et, dès qu'elle fut en relation avec la région du Caucase, elle y trouva sans doute pour son approvisionnement de métal un appoint précieux ⁽⁵⁾. On peut essayer de se représenter son commerce, dont les ports de la côte de Syrie et Byblos en particulier auraient été les entrepôts intermédiaires. La tradition relative à l'origine égyptienne des Colques ⁽⁶⁾ conserverait à mon avis le souvenir fort déformé des voyages de prospection qui auraient précédé l'établissement de ce commerce.

Il est probable que, pour ce qui est du métal, ce fut un commerce de matières premières plutôt que d'objets fabriqués. Si les Syriens et les Égyptiens

⁽¹⁾ PS. ARISTOTE, *De Mirabilibus Auscultationibus*, p. 63, indique que les bronzes du pays des Mossynocci ont une qualité particulière qui tient à l'association du cuivre à un minerai qui n'est pas du minerai d'étain. C'est de la calamine (DE MORGAN, *Caucase...*, t. II, p. 75. PLINÉ, *N. H.*, VII, 57, etc.

⁽²⁾ DE MORGAN, *Caucase...*, t. I, p. 201.

⁽³⁾ CHANTRE, *Recherches...*, t. I, p. 79. DE MORGAN, *Caucase...*, t. I, p. 10 et suiv. VIRCHOW, *Koban...*, p. 5 et suiv. Id., *Verhandlungen der Berliner Anthropologischen Gesellschaft*, 1884, p. 60; 1887, p. 337.

⁽⁴⁾ DE MORGAN, *L'Égypte et l'Asie aux temps préhistoriques*, dans *Journal Asiatique*, 1923, II,

p. 133. Id., *De l'importance supposée des mines du Sinaï sur l'évolution de la culture égyptienne*, dans *Anthropologie*, 1923, p. 283. Id., *Caucase...*, t. I, p. 12.

⁽⁵⁾ De même que le nom du cuivre, *cuprum*, serait formé sur le nom de l'île de Chypre, de même l'indo-européen **aios* (aes) pourrait être formé sur le nom de Aïz. Cf. G. IPSEN, dans *Indo-germanische Forschungen*, 1921, XXX, 1-2, qui parle de *Alasia*. Aïz est l'ancien nom de la Colchide.

⁽⁶⁾ HÉRODOTE, II, 104 et suiv. Le R. P. DE CARA, dans *Civiltà Cattolica*, 20 mai 1893, rapprochait Aïz de l'égyptien *aa* signifiant « île ».

avaient importé de la pacotille caucasienne, elle se serait répandue comme les marchandises égéennes et les objets de Byblos ne seraient pas encore pour nous des nouveautés. Au surplus, si riches qu'ils aient été en cuivre, ces pays, manquant d'étain, ne pouvaient pas être de grands producteurs de bronzes d'exportation. A la deuxième période de l'âge de bronze, la proximité des gites d'étain ou la facilité des approvisionnements conditionna les fabrications. Mais n'a-t-on pas dit déjà que les torques unis à extrémités enroulées, et particulièrement ceux de Bohême, étaient des lingots ⁽¹⁾ ? Je doute qu'il en soit ainsi de ceux de Byblos ; car, dans ce cas même, on devrait s'étonner qu'ils ne fussent pas plus répandus.

Les colliers et les épingles trouvés à Byblos ne sont donc que des témoins indirects du commerce du métal entre le pays d'où ils viennent et la Syrie ou l'Égypte.

Ce sont, je le suppose, des parures individuelles, sans doute des parures féminines, et peut-être témoignent-ils de ce commerce d'esclaves dont parle Ezéchiel, qui dut être, si l'on juge du passé lointain par le présent ou par le passé proche, un commerce de femmes.

Quels que fussent les objets de ce commerce, il avait commencé de très bonne heure. M. Rostovzev ⁽²⁾ a montré que les relations de l'Égypte avec le Caucase et ses au-delà datent de beaucoup plus haut que la XII^e dynastie. Il a signalé des éléments chaldéens et égyptiens dans l'orfèvrerie d'or et d'argent du kourgane de Maikop (gouvernement de Kharkov) ; mais ce sont la Chaldée protohistorique et l'Égypte protodynastique qui en ont fourni les pièces ou les modèles. Si loin que l'on remonte dans l'histoire de l'Égypte et de la Mésopotamie, on constate, d'année en année avec plus de certitude, que leurs empires et leurs royaumes n'étaient pas cloisonnés, mais qu'ils s'ouvraient sur les pays d'alentour. La découverte de Byblos nous montre que le monde des Aménemhet était assez vaste ; celui des Pepi et peut-être auparavant celui de Menes avaient aussi de larges horizons.

H. HUBERT.

⁽¹⁾ Voir plus haut, page 25, note 3.

⁽²⁾ ROSTOVZEV, *L'Âge du cuivre dans le Caucase septentrional et les civilisations de Soumer*

et de l'Égypte protodynastique, dans Revue archéologique, 1920, II, p. 1 et suiv.

LE *LIMES* DE NUMIDIE ET SA GARDE SYRIENNE

D'APRÈS DES INSCRIPTIONS RÉCEMMENT DÉCOUVERTES

PAR

JÉRÔME CARCOPINO

Sur la proposition de MM. Gsell, inspecteur général, et Albertini, directeur du service des Antiquités algériennes, j'ai eu la chance d'obtenir, au mois d'avril dernier, du Gouvernement général de l'Algérie, la mission de poursuivre sur le terrain l'examen, commencé il y a deux ans sur le papier, des conditions où s'avança la domination romaine dans l'Extrême-Sud de l'ancienne Numidie, aux confins du Sahara, entre la bordure occidentale de l'Aurès, à l'Est, et le sillon qui s'allonge du désert vers les steppes du Nord, entre les Monts du Zab et le Djebel-Bou-Kahil, à l'Ouest.

Dans l'ensemble, les résultats de mon enquête locale étendent et précisent plutôt qu'ils ne les modifient, les conclusions que j'avais tirées des inscriptions de Doucen et des travaux auxquels les ruines de la région avaient déjà donné lieu ⁽¹⁾. Puisant en Syrie les forces dont ils avaient besoin pour remplir un aussi vaste programme, les Sévères ont peut-être songé à reporter leur frontière militaire sur la ligne des Chotts et de l'Oued-Djedi, jusqu'à Messad. Ils n'ont pas eu le temps de l'y fixer, et le *limes* qui dépasse ce fleuve entre Saada et Drah-Remel, qui le suit depuis Drah-Remel jusqu'aux abords de l'oasis des Ouled-Djellal, et qui l'abandonne aussitôt après pour rebrousser vers le Nord, n'a reçu que sous le principat de Gordien III (238-244) l'organisation que, grâce aux Syriens qui l'ont continuellement défendu depuis la fin du ^{II}^e siècle, il devait garder jusqu'à la fin de l'Empire (fig. 1).

Telle est du moins l'impression très nette que je rapporte de mon voyage et que je voudrais justifier par le détail de mes observations.

⁽¹⁾ Voir, sur ces fragments, le travail que je leur ai consacré dans la *Revue des Études Anciennes*, 1923, p. 33 et suiv.

I. — LE SITE DE DOUCEN ET LE FOSSATUM AFRICAE.

La trouvaille fortuite, en 1918, d'un nouveau fragment d'inscription monumentale, à Doucen, à 40 kilomètres environ au Sud-Ouest de Biskra, m'avait amené à croire que les tentatives de restitution des trois fragments semblables découverts au même lieu en 1853 et 1888, et répartis par les éditeurs du *Corpus* entre deux textes seulement, devaient être reprises sur une tout autre base. L'examen des pierres, dont trois sont encastrées dans les murs extérieurs et la quatrième est conservée dans la cour du bordj de Doucen, m'a convaincu, par l'inégalité de leurs lettres et par celle des dimensions de leurs champs épigraphiques, conformes à celles que j'avais notées sur les estampages, de la nécessité de les séparer définitivement. De toute évidence, ces quatre fragments se doivent rapporter à quatre inscriptions contemporaines et apparentées, mais irréductibles. Ces quatre textes relataient, en quatre lignes rédigées avec des formules identiques, quatre initiatives distinctes (ligne 3) prises au nom d'un même empereur Gordien III, dont les titres sont uniformément énumérés au nominatif (l. 1 et 2), en la même année 242 qui correspond à sa cinquième puissance tribunicienne et à son second consulat (l. 2), par le même gouverneur de Numidie : *per T. Iulium Antiocum leg(atum) Aug(usti) pr(o) pr(aetore)*.

Ces constatations ne sont pas indifférentes : non seulement ce légat est nouveau dans les Fastes des provinces africaines, mais la fonction qu'il revêt réduit à néant l'hypothèse, autrefois formée par Mommsen, qu'à la suite de l'avènement de Gordien III et de la dissolution subséquente de la Légion III^e Auguste, la Numidie aurait été abaissée au rang de province procuratorienne⁽¹⁾. Ensuite et surtout, nous sommes tenus d'admettre la création, sous Gordien III, et sur l'emplacement du bordj actuel de Doucen, d'un camp permanent, de plan quadrangulaire⁽²⁾, percé de quatre portes sur chacune desquelles chacune des inscriptions avait été placée.

Le détail des événements ou des fondations commémorés par la troisième

(1) MOMMSEN au *C. I. L.*, VIII, p. 20. L'opinion de Mommsen avait été combattue par feu ÉDOUARD CAT, *Bull. Corr. Afr.*, III, p. 201, et par M. PALLU DE LESSERT (*Fastes*, I,

p. 442) : les inscriptions de Doucen leur donnent définitivement raison contre elle.

(2) Respecté par le plan du bordj actuel de Doucen.

ligne de ces textes ne se laisse toujours saisir qu'au travers de conjectures plus ou moins aventureuses.

Celle du fragment *a* ⁽¹⁾ doit se lire telle que je l'avais recomposée ⁽²⁾:

L A T A E P R O

et cette lecture, si elle ne certifie pas les compléments que j'y ai greffés :

pro]la[t]ae pro]vinciae

les rend néanmoins vraisemblables et accroît d'autant la probabilité de ma restitution provisoire.

Le fragment *b* ne porte pas, comme l'estampage me l'avait laissé croire :

T V T E S V A Q / N

mais bien, si la pierre, encadrée à mi-hauteur du mur Ouest du bordj, ne m'a pas induit en erreur :

T V T E S V A Q / I N S

Je dois donc renoncer à compléter ce groupe de syllabes sous la forme
...*Gordianus*... | *defectores et rebelles* (?) *vir*] *tute sua o[m]nes* | [*vicit per T. Iulium*, etc. ⁽³⁾.
Mais le fond ne change point, bien au contraire ; car la restitution

...*Gordianus*... | *defectores* (?) *militum vir*] *tute suaque ins[tantia* | *vicit*
per T. Iulium, etc.

que suggèrent tout naturellement d'autres inscriptions d'Afrique ⁽⁴⁾, corrobore, au lieu de l'ébranler, la signification que j'avais attribuée à l'ensemble : à coup sûr, l'inscription dont faisait partie ce fragment commémorait les succès militaires remportés sur les tribus du Sud par Gordien III ; seulement l'empereur, au lieu d'en revendiquer le mérite pour lui seul, consent à le partager avec ses soldats et l'inscrit au compte commun de leur courage et de sa propre ténacité.

Je n'ai aucune amélioration ni correction à apporter aux fragments *c* et *d*.

⁽¹⁾ J. CARCOPINO, *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 36 et 47.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 47.

⁽³⁾ Cf. J. CARCOPINO, *loc. cit.*, p. 41.

⁽⁴⁾ Cf. l'inscription de Tipasa, commémorant la victoire remportée sur les *Musulamii*

et autres *gentes*, *ductu et instantia* du procureur Claudius Constans, et commentée par GSELL, *Mélanges de Rome*, 1896, p. 344.

Le fragment *d* est peut-être, de tous, celui qui se laisse le plus aisément raccorder à un texte cohérent et plausible ; et je ne puis que maintenir la version que j'en ai défendue ⁽¹⁾ :

imp. caes. m. ant O NIVS GORDIANus pius fel aug
pontif. maximus trib POTESTATIS cos u procos p. p
summa ae Q V I T A T A E S ua PROVI nciae et gentium
finis de rex I T P E R T I V L I V M A N T I O C um leg aug pr. pr.

[*Imp(erator) Caes(ar) M(arcus) Ant(oni)us Gordian[us Pius Fel(ix) Aug(ustus), | pon-
 tif(ex) maximus, trib(uniciae) potestatis r[co(n)s(ul)ii, proco(n)s(ul), p(ater)p(atriciae) |
 summa ae]quitat<a>e s[ua] provi[nciae et gentium | finis derex]it per T. Iulium
 Antioc[um leg(atum) Aug(usti) pr(o) pr(aetore).*

Quant au fragment *c*, aucun indice nouveau n'est venu éclaircir le mystère qui se cache sous ses débris. Je n'étais pas dupe, en m'efforçant d'en rétablir la teneur, de toutes les hypothèses auxquelles me condamnait sa cruelle mutilation, et je ne songe pas davantage à m'appuyer sur ce texte désespéré ⁽²⁾ pour attribuer à Gordien III la construction de l'ancien fossé frontière que représente aujourd'hui la Seguia-Bent-el-Khrass : c'est l'exploration du terrain, après l'inspection de la carte, qui m'invite à formuler cette conclusion.

D'abord, l'identité de cette prétendue Seguia-Bent-el-Khrass ⁽³⁾ avec une portion du *fossatum Africae*, que mentionne le Code Théodosien, peut être considérée aujourd'hui comme acquise. Non seulement aucune constatation n'est venue infirmer les remarques sur lesquelles M. Gsell, le premier ⁽⁴⁾, l'avait fondée il y a vingt-deux ans, mais la seule objection qui lui fut alors opposée se

⁽¹⁾ J. CARCOPINO, *loc. cit.*, p. 42.

⁽²⁾ On ne lit à la troisième ligne que les deux syllabes ENTAE. J'ai proposé de lire *fossae praelentae* (*ibid.*, p. 44). Mais c'est la présence de la *fossa* qui m'a suggéré le complément.

⁽³⁾ J'ai trouvé dans les archives du poste des Ouled-Djellal, que M. le lieutenant Lherbette m'a aimablement ouvertes, un rapport, manuscrit et inédit, rédigé en 1898 par M. le lieutenant Juillet, sur la Seguia-Bent-el-

Khrass. Il y est enregistré la fable suivante, que les douars se transmettent sans sourciller. Bent-el-Khrass régnait sur les Arabes ; mais les Arabes supportaient mal d'être commandés par une femme, et, pour contraindre l'obéissance de ses sujets, Bent-el-Khrass s'avisa de les émerveiller en établissant une seguia gigantesque qui continuait jusqu'à la Mecque et désaltérait les pèlerinages ; cf. René BASSET, *Revue africaine*, 1903, p. 25-26.

⁽⁴⁾ GSELL, *Mélanges Boissier*, 1903, p. 227-234.

retourne aujourd'hui en sa faveur. Le nom de « *segua* », que les indigènes donnent, depuis sept siècles au moins ⁽¹⁾, à la longue bande de végétation qui, tendue au sud de l'Oued-Djedi comme un arc sous sa corde, part de Drah-Remel, à l'Ouest, pour aboutir à Saada, vers les bas-fonds du Melaga, à l'Est, a longtemps abusé sur sa nature ; et bien qu'elle n'offrit à leurs regards ni les vestiges du gigantesque barrage qu'une telle « *segua* » eût supposé à Drah-Remel ⁽²⁾, ni ceux des canaux de dérivation qui en auraient distribué l'eau de part et d'autre de son tracé ⁽³⁾, les officiers de nos Territoires du Sud, qui, les premiers, l'ont suivie et décrite, hantés par leur projet, vital en ce pays, d'arroser le morne et stérile plateau qu'elle traverse, et le désir de retrouver chez les Romains les modèles des travaux hydrauliques qu'ils rêvaient d'accomplir eux-mêmes, n'ont pu s'empêcher de prendre le mot à la lettre et d'admirer en confiance la hardiesse d'une aussi puissante artère d'irrigation ⁽⁴⁾. Mais leur méprise est certaine ; et depuis qu'au Maroc, M. L. Brunot a retrouvé, et M. Mareschal suivi sur 20 km. de distance, le retranchement romain que les Maghrebins de la région de Rabat et de Slâ appellent la Seguiat-el-Faraoun ⁽⁵⁾, nous sommes assurés par cette découverte et les comparaisons qu'elle impose, de la présence au Sud de la Numidie, comme au Sud de la Maurétanie Tingitane, de tronçons du *vallum* discontinu que, au prix du plus dur labeur, sous un ciel de feu et dans les tourbillons continuels du vent qui souffle au désert, Rome avait établi à l'extrémité méridionale de son empire africain ⁽⁶⁾.

(1) Il est déjà question, semble-t-il, de cette prétendue *segua* dans El-Bekri.

(2) Le lieutenant Juillet qui croit à la prétendue *segua*, avoue n'avoir rien vu qui ressemblât aux restes d'un tel barrage.

(3) M. le lieutenant Juillet a pris pour des canaux secondaires se dirigeant vers l'Oued-Djedi les couloirs ménagés par les Romains, pour le passage des individus et des convois, dans le remblai surplombant la Segua du côté du Nord. Aussi bien aurait-il été surprenant que tous les canaux eussent arrosé la plaine du Nord et qu'il n'en eût pas été conduit un seul à travers la plaine qui s'étend au Sud de la Segua.

(4) Comme le remarque le lieutenant Juillet, le barrage de Saint-Denis du Sig, destiné à

irriguer une plaine de 2.000 hectares, s'élève à 15 m. 50 au-dessus du Sig. La plaine qui s'étend aux environs de la Segua-Bent-el-Khrass a 15.000 hectares de superficie. A quelle hauteur n'eût pas dû se dresser le barrage de Drah Remel ! S'il n'a pas laissé de traces, c'est qu'il n'a jamais existé, que la Segua-Bent-el-Khrass n'a d'une *segua* que le nom.

(5) L. BRUNOT, *La Mer dans les traditions... indigènes à Rabat...*, Paris, 1924, p. 138-139. Je remercie M. Louis Châtelain d'avoir bien voulu me communiquer le travail de M. Mareschal qui a été lu à la séance de l'Académie des inscriptions du vendredi 2 mai 1924 par M. René Cagnat, mais qui n'est pas encore publié.

(6) Au voisinage du désert syrien, les Ro-

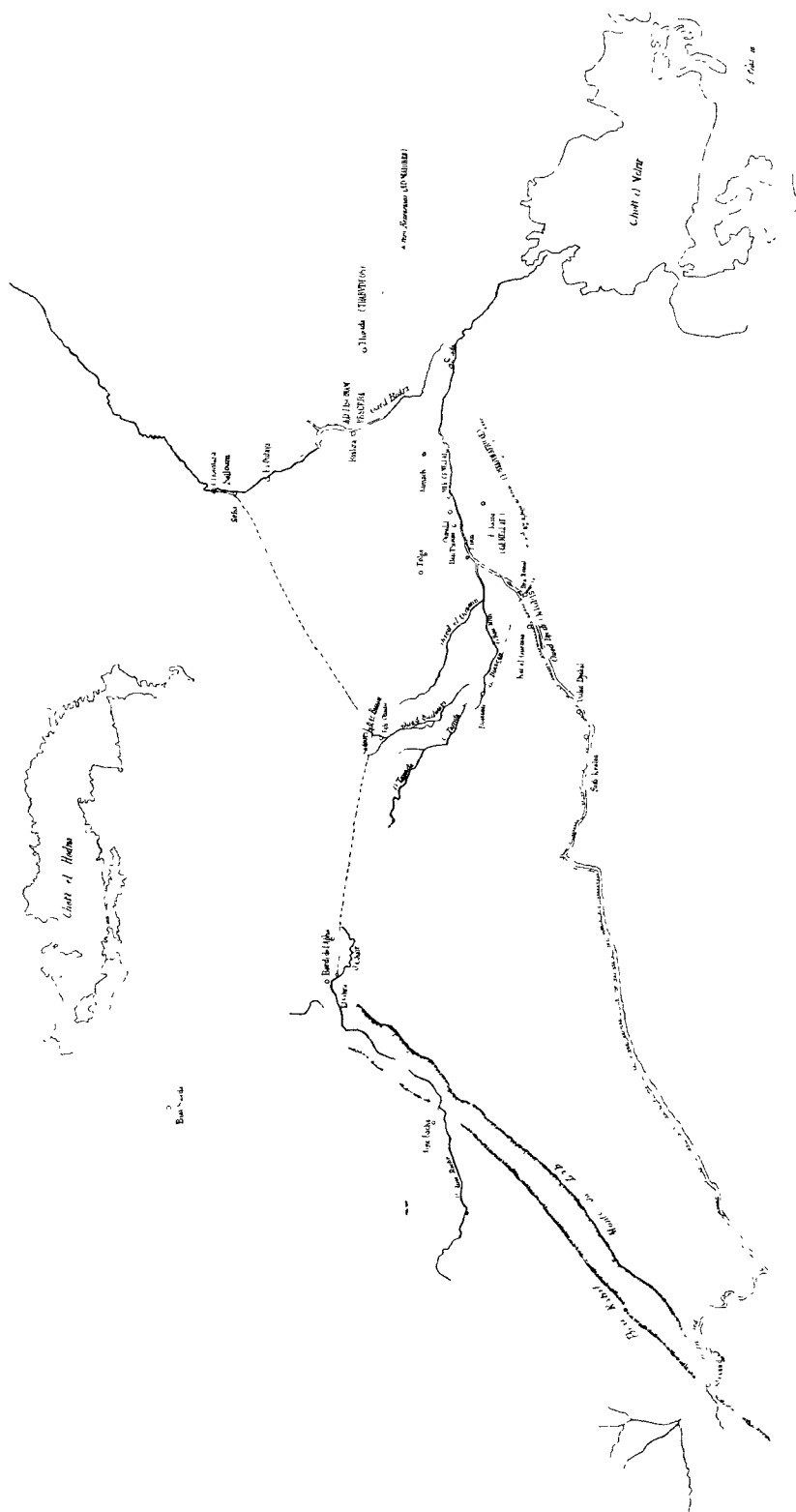


Fig. 1. — Schéma du Limes de Numidie.

Nous ne savons pas, faute de textes exhumés dans son voisinage immédiat, à quelle période rapporter la construction de la *fossa* marocaine ⁽¹⁾. Mais à l'autre bout de l'Afrique du Nord, la barricade dont les ruines se succèdent, sur 17 km. de longueur, des sommets du Djebel-Tebaga aux contreforts occidentaux du Djebel-Melabb, ne peut avoir été élevé avant le III^e siècle ⁽²⁾. Et tout porte à croire qu'il en va de même pour la *fossa* que représente aujourd'hui la Seguia-Bent-el-Khrass.

A première vue, on peut être tenté d'établir un rapport entre sa création et la romanisation du centre de *Gemellae* (Mlili), qui a été repéré à 5 km. plus au Nord ⁽³⁾, et qu'évidemment la *fossa* a couvert contre le péril des incursions venues du Sud. Or, d'une part, *Gemellae* figure sur la *Table* de Peutinger entre *Thabudeos* (Thouda) et *Ad Piscinam*, au voisinage de Fontaine-Chaude, dans la banlieue de *Vescera* (Biskra) ⁽⁴⁾ : l'agglomération paraît donc placée par ce document sur le *limes* dont Trajan a cerné le Sud de l'Aurès, d'*Ad Maiores* (Besseriani) à Lambèse, et qui compte *Thabudeos* et *Ad Piscinam* parmi ses stations authentiques ⁽⁵⁾. D'autre part, une inscription nous apprend que le droit latin lui fut conféré en même temps qu'à Lambèse ⁽⁶⁾, qui l'a obtenu sûrement avant 197, très probablement sous Commode ⁽⁷⁾. Dans ces conditions, comment admettre que *Gemellae* n'ait pas été comprise à l'intérieur des frontières de l'Empire, au moins depuis Commode, peut-être, comme M. Gsell l'a un moment pensé ⁽⁸⁾, dès le règne de Trajan, sous lequel il est certain que le *limes* engloba l'Aurès ?

maines n'ont pas davantage assumé la tâche surhumaine d'une fortification continue (cf. CHAPOT, *La Frontière de l'Euphrate*, Paris, 1907, p. 250).

⁽¹⁾ Faut-il la rapporter à la période qui a suivi les incursions répétées des Maures en Espagne, sous Commode ou Septime Sévère (cf., sur ces incursions CAGNAT, *Armée Romaine d'Afrique* ², p. 43 et suiv.) ? Ou bien ne date-t-elle pas plutôt du milieu du III^e siècle ? Les indigènes appellent la tour qui la termine au long du Bou-Regreg le *Dar Dqios* L. BRUNET, *op. cit.*, p. 138), et la « maison de Derius » conviendrait comme surnom à une construction de l'empereur Dèce (249-251).

⁽²⁾ Cf. CAGNAT, *op. cit.*, p. 347. C'est également sous Septime Sévère qu'au dire de son

biographe, la sécurité de la Tripolitaine a été garantie. Voir, *infra*, p. 39 et 56.

⁽³⁾ Cf. GSELL, *Atlas*, 48.

⁽⁴⁾ Sur la position controversée de *Ad Piscinam*, soit à Fontaine-Chaude (6 km. Nord de Biskra), soit à Biskra même, cf. GSELL, *Atlas*, 37, 77 et 48, 9. Rien ne s'oppose, à mon avis, à l'identification de *Ad Piscinam* avec un emplacement tout voisin de Biskra, *Vescera* apparaissant dans le premier texte qui nous parle d'elle (PLINE, *N. h.*, V, 37) comme une *natio*, et non comme un *oppidum*.

⁽⁵⁾ Cf. sur cette route les feuillets 48 et 49 de l'*Atlas* de GSELL.

⁽⁶⁾ *C. I. L.*, VIII, 18218 : cf. GSELL, *Atlas*, 48, 39.

⁽⁷⁾ Cf. GSELL, *Atlas*, 27, 222, p. 15.

⁽⁸⁾ Cf. GSELL, *Atlas*, 48, 65.

Mais la question n'est pas aussi simple et comporte d'autres solutions. En fait, nous connaissons deux *Gemellae*, comme il y a eu deux Lambèse : la ville et le camp. Seulement, à Lambèse, c'est du camp que la ville est née, à sa porte. A *Gemellae*, c'est le développement de l'agglomération urbaine, attirée et retenue dans ses oasis, qui, sans doute, a déterminé la création d'un camp, à une lieue de son propre emplacement, et de l'autre côté de l'Oued-Djedi. La *Gemellae* municipale était à Mili, la *Gemellae* militaire fut à El-Kasbat. Et toutes deux, l'une au Nord du fleuve, l'autre au Sud, ont vécu une histoire séparée.

Les ruines considérables du camp que le R. P. Delattre et M. Audollent ont exploré à El-Kasbat sont situées au Midi de l'Oued-Djedi, à 3 km. et demi au Nord de la Seguia-Bent-el-Krass ⁽³⁾ : le seul texte daté qu'elles nous aient livré est une dédicace par laquelle un détachement de la légion III^e Auguste, en 253, rend grâces à Jupiter de rentrer de Rétie dans ses quartiers de *Gemellae* ⁽¹⁾. Comme la légion III^e Auguste a été dispersée, par mesure de rigueur, en 238 ⁽²⁾, il est certain que le camp d'El-Kasbat est antérieur au principat de Gordien III. Mais comme nous n'y avons découvert aucun autre vestige de la légion, et qu'au contraire nous avons retrouvé, hors du camp, et assez loin de lui, dans l'oasis d'Ourellal, l'épitaque d'un décurion inscrit à une cohorte *equitata* qui, dans l'état présent de nos connaissances, ne saurait être que la VI^e des Commagéniens ou celle des *Chalcideni* ⁽³⁾, nous sommes bien obligés d'admettre que ces cohortes n'ont pas été cantonnées à El-Kasbat, et que le fort d'El-Kasbat n'a été vraisemblablement élevé qu'après leur disparition de la contrée. Or nous perdons leur trace après Commode. Le camp d'El-Kasbat ne remonte sans doute pas plus haut que la fin du dernier des Antonins : il est l'œuvre de Commode au plus tôt, ou, plus probablement encore, celle de Septime Sévère ⁽⁴⁾.

Au contraire, l'*oppidum Milgis Gemella(e)* se trouve déjà cité, avec d'autres centres antiques de notre Sud Algérien, telles que *Thuben* (*Thubunae* ? Tobna), *Tabudium oppidum* (*Thabudeos* ? Thouda), *Viscera natio* (*Vescera*, Biskra), dans l'énumération des conquêtes opérées au cours de l'expédition de 26/20 avant J.-C. contre les Garamantes par Cornelius Balbus, le premier des provinciaux qui ait remporté les honneurs du triomphe, et le dernier à qui les em-

⁽¹⁾ C. I. L., VIII, 2482 = 17976.

⁽²⁾ Cf. *infra*, deuxième article, § IV.

⁽³⁾ Cf. *infra*, deuxième article, § III.

⁽⁴⁾ Cf. *infra*, *ibid.*

pereurs aient souffert que le triomphe fût décerné en dehors d'eux⁽¹⁾; et, dès lors, les oasis de la rive gauche de l'Oued-Djedi, incorporées à l'Afrique, firent, comme elle, partie de l'Empire : *ad flumen Nigrim qui Africam ab Aethiopia dirimit* ⁽²⁾.

Mais il ne faut pas confondre la limite formée par le lit de l'Oued-Djedi, avec le *limes*. Celui-ci est concret, fait de main d'homme, et consiste dans les travaux qui le jalonnent, dans la route qui le suit, dans le rempart qui le protège par endroits ou tout le long de son tracé. Celle-là, fixée en un clin d'œil par décret de l'*imperator* aux obstacles dont la nature barre son horizon, peut demeurer plus théorique que réelle, comme la frontière du Tigre, à l'extrémité idéale de la Syrie romaine⁽³⁾. Elle peut même n'avoir pas été reconnue dans sa totalité, comme ce fut le cas pour celle d'Afrique, car, tandis que les distances de la province sont exactement comptées d'Est en Ouest, les dimensions qu'elle atteint dans sa plus grande largeur ne sont données par Pline que sous réserve, et ne reposent, de son propre aveu, que sur une exploration incomplète : *ad quam (Syrtim minorem) Numidiae et Africae ab Ampsaga longitudo DLXXX mill. passuum, latitudo qua cognitum est CC mill. Ea pars, quam Africam appellavimus, dividitur in duas provincias, veterem et novam* ⁽⁴⁾...

Comme l'a montré Mommsen ⁽⁵⁾, ces deux limites, la frontière politique et la frontière militaire, ne coïncidaient pas nécessairement, et si la situation de l'*oppidum Milgis Gemellae* sur la rive septentrionale de l'Oued-Djedi ou *Nigris*, qui, au moins depuis 21/20 avant J.-C., marquait la première, l'a de longue date préparé à recevoir un statut latin, qui ne lui fut d'ailleurs pas concédé avant 180, il n'est pas besoin de lier cet octroi à l'établissement de la seconde : et il n'est point davantage nécessaire de supposer que la fondation

⁽¹⁾ PLIN, *N. h.*, V, 37; cf. GSELL, *Atlas*, 49, 1.

⁽²⁾ PLIN, *N. h.*, V, 30.

⁽³⁾ Cf. CHAPOT, *op. cit.*, p. 248 et 251.

⁽⁴⁾ PLIN, *N. h.*, V, 25.

⁽⁵⁾ MOMMSEN, *Droit public*, VI, 2, p. 481 : la ligne de défense militaire contre l'étranger ne doit pas être confondue avec la ligne politique... jusqu'à laquelle le territoire est réputé romain... A la fin de la république, lorsque la domination romaine en Syrie s'arrêtait en fait à l'Euphrate, la frontière de l'empire

était tracée 375 kilomètres à l'Est du passage de l'Euphrate de Commagène. La large bande de terrain que l'empereur Marc-Aurèle défendit aux Marcomans d'habiter sur la rive gauche du Danube doit être considérée comme terre d'empire. En Germanie supérieure, le territoire situé au delà de la ligne de défense était soumis à un procurateur romain (*Blätt. der Westdeutschen Zeitschrift*, 1886, p. 260 : [ἐπιτροπὸν] γῶραις [Σ]ομελοκεννησίας καὶ [ὑπὲρ] λυμυ-
τανης.)

du fort de *Gemellae*-El-Kasbat ait entraîné le report du *limes* plus au Sud. Ce fut en effet une pratique fréquente du commandement romain, au voisinage des déserts, de jeter ses citadelles et ses observatoires en avant de sa frontière militaire, et la présence du camp de *Gemellae*-El-Kasbat au Midi du *Nigris* n'est pas moins normale que celle des camps de Siaoun⁽¹⁾ et de *Tisavar* (Ksar Ghelane)⁽²⁾, au Midi du *limes* qui passe par *Tillibari* (Remada) et *Tibubuci* (Ksar Tarcine)⁽³⁾.

Le *praesidium* de Siaoun fut installé par Q. Anicius Faustus, légat de Septime Sévère. Celui de *Tisavar* y cantonnait déjà sous Commode⁽⁴⁾. Le camp de *Gemellae*-El-Kasbat a dû être disposé vers le même temps, à la fois pour défendre les oasis de *Gemellae*-Mili, et pour couvrir, en un point de passage des caravanes, le *limes* que les soldats de Trajan avaient précédemment établi de *Ad Maiores* (Besseriani) à Lambèse, par *Badias* (Badès), *Thabudeos* (Thouda), *Ad Piscinam* (près Biskra) et *Calceus* (El-Kantara)⁽⁵⁾.

Si, du reste, nous admettons, ainsi que M. Franz Cumont vient encore de le confirmer⁽⁶⁾, que la *Table* de Peutinger a été dressée, dans son état primitif, d'après des cartes militaires du premier quart du III^e siècle après J.-C., nous devons inférer des stations qu'elle énumère, et des distances respectives auxquelles elle les dispose, que le camp de *Gemellae* existait déjà lorsqu'elle fut rédigée, mais qu'il demeurait toujours à l'extérieur d'un *limes* auquel une voie secondaire et divergente le rattachait simplement.

La *Table* de Peutinger inscrit la station de *Gemellae* entre *Thabudeos* au Sud et *Ad Piscinam* au Nord; elle la place à 24 milles de *Thabudeos*, ce qui représente les 35 kilomètres que l'on mesure à vol d'oiseau entre El-Kasbat et le point 16 de la feuille 49 de l'*Atlas archéologique* de M. Gsell, au sud de Thouda; mais elle compte 33 milles, soit, au minimum, 48 km., entre *Gemellae*-El-Kasbat et la position probable d'*Ad Piscinam*, non loin du Biskra moderne. Or, comme l'a remarqué M. Gsell⁽⁷⁾, cette indication apparaît comme entachée d'une très forte inexactitude, puisque la distance à vol d'oiseau entre El-Kasbat et le Nord

(1) CAGNAT, MERLIN, CHATELAIN, *Inscriptions de Tunisie*, n° 9.

(2) CAGNAT, *Armée Romaine* 2, p. 558.

(3) *Ibid.*

(4) Inscription citée à la note 1 pour Siaoun; et C. I. L., VIII, 41048.

(5) Cf. GSELL, *L'Algérie dans l'Antiquité* 2, p. 47; et CAGNAT, *op. cit.*, p. 47.

(6) C. r. de l'Académie des inscriptions du 20 juin 1924. V. ci-dessus, p. 15.

(7) GSELL, *Atlas*, 48, 39.

de Biskra n'est, au plus, que d'une trentaine de kilomètres. Comme la *Table* de Peutinger n'en est pas à une erreur près, on en est quitte, à l'ordinaire, pour la corriger une fois de plus : et il suffit, à la vérité, de convertir XXXIII en XXI, pour ramener une parfaite harmonie entre le chiffre qu'elle porte et le dessin d'un *limes* qui aurait traversé *Gemellae*-El-Kasbat. Je ne veux pas toutefois me rallier à cette interprétation. Convenons, d'abord, que le tracé qu'elle implique serait tout à fait déconcertant, puis qu'il découvre l'Aurès brusquement, entre *Thabudeos* et *Ad Piscinam*, et qu'avec cet angle aigu, dont le sommet serait à El-Kasbat, il se terminerait, vers le Sud-Ouest, par un saillant aussi vulnérable qu'irrégulier. Ensuite et surtout, on ne l'imagine qu'en abandonnant le principe même sur lequel repose toute saine méthode de critique verbale, et selon quoi un texte, provint-il de la *Table* de Peutinger, ne doit être corrigé que s'il n'existe aucun moyen de le comprendre autrement. Or, considérons un instant le problème comme résolu. Imaginons un *limes* logique, encerclant l'Aurès au plus juste, sans crochets ni détours ; et supposons qu'à ce *limes*, passant par *Thabudeos*, puis par *Ad Piscinam*, le fort de *Gemellae*, construit 36 km. en avant de lui, ait été relié par un chemin militaire. Nous retrouvons aussitôt dans les 24 milles que la *Table* additionne entre *Gemellae* et *Thabudeos*, les 35 km. qui, en ligne droite, séparent El-Kasbat et la région de Thouda : et dans les 33 milles qu'elle totalise entre *Gemellae* et *Ad Piscinam*, les 48 à 49 km. que l'on obtient, en ajoutant aux 35 km. du retour d'El-Kasbat au pays de Thouda les 13 ou 14 km. du *limes* entre Thouda et la banlieue de Biskra. Il n'y a plus ainsi la moindre contradiction entre les textes et le terrain, et il n'y en a pas davantage entre le terrain et le *limes* que Trajan, sans nul doute, y fit établir, et que nul terrassement continu n'avait encore doublé vers le Sud. Ainsi la *fossa*, que recouvre la Seguia-bent-el-Khrass, est forcément postérieure au règne de Caracalla, sous lequel se sont élaborés les éléments de la *Table* de Peutinger, et la topographie dans laquelle elle s'insère va la rapporter à la même époque que le *castellum* de Doucen, évidemment bâti pour suppléer à son interruption et prolonger son rôle.

En dépit de toutes mes recherches, je n'ai rien vu, je l'avoue, qui rappelât au Nord de l'Oued-Djedi le couloir tapissé de végétation, parsemé de pierres romaines, et bordé d'un talus artificiel, qui décèle, au Sud, l'existence de l'ancienne *fossa* ; et bien loin que je puisse, comme je l'avais espéré, montrer,

par des constatations matérielles indiscutables, que le *Fossatum* d'Afrique, auquel fait allusion le Code Théodosien⁽¹⁾, « continuait la Seguia-bent-el-Khrass sur la rive gauche ⁽²⁾ » du fleuve saharien, il résulte de mes observations, comme de tous les témoignages que j'ai recueillis sur place, que la Seguia-Bent-el-Khrass n'a pas franchi l'Oued-Djedi; il ressort aussi de la répartition des vestiges antiques sur le terrain que le *limes*, dont la Seguia faisait partie, l'a franchi à sa place. A Drah-Remel, où elle aboutit au fleuve, juste en face de son extrémité occidentale, débouche le lit aride d'une des dérivations de l'Oued-el-Ouzen. Ici, la nature avait prévenu la main des hommes et détourné les Romains d'une tâche qu'ils n'ont entreprise ailleurs que faute de ses propres démarcations : *in plurimis locis... Barbari non fluminibus sed limitibus dividuntur*⁽³⁾. En outre, la position de Doucen, merveilleux observatoire de toutes les dépressions drainées vers le Nord-Ouest par les « mahder », qui se succèdent depuis le Tamda jusqu'au Merga, et, vers l'Est, par l'Oued-el-Ouzen et l'Oued-bou-Mlih, dispensait précisément de poursuivre au delà de Drah-Remel l'effort énorme qu'eût exigé la continuation de la *fossa*. Enfin, et surtout, le *castellum* de Doucen n'est pas une création isolée, mais, comme nous l'allons voir, un des maillons de la chaîne tendue, dans le même temps, à l'encontre des pillards du Sud. A Drah-Remel, sur l'Oued-Djedi, se rejoignent la portion du *fossatum* africain, creusée au Sud de *Gemellae*-El-Kasbat, et la ligne de défenses tenue par les deux *castella*, solidaires et contemporains, de Doucen et de Sadouri, comme les deux branches disparates, mais de longueurs sensiblement égales⁽⁴⁾ et de destinations identiques, d'un seul et même dispositif; et ce nouveau *limes*, institué au Sud-Ouest de l'ancienne *praetentura* de Trajan, et en liaison avec elle, date de la même époque que les forteresses qui le jalonnent, et remonte, comme le fort de Doucen, et aussi comme celui de Sadouri, au règne de Gordien III, qui les vit surgir tous les deux.

II. — SADOURI ET LE LIMES DE SECONDE LIGNE.

Au delà de Doucen, la direction de ce *limes* n'est pas douteuse et rencontre, au Nord-Ouest, vers Sadouri, une citadelle qui s'appelait peut-être

⁽¹⁾ *Code Théod.*, VII, 45, 1.

⁽²⁾ GSELL, *Mélanges Boissier*, 1903, p. 234.

⁽³⁾ *Hist. Aug.*, I, 12.

⁽⁴⁾ Quarante milles (60 km.) environ.

Ausum ⁽¹⁾, et qui, bâtie à 36 km. de celui de Doucen, collabore au même plan, appartient au même système et apparut au cours de la même période.

Il ne subsiste plus à Sadouri que les ruines d'une petite forteresse, jadis érigée au confluent de deux Oueds : l'Oued Sadouri, que commande son mur Ouest, long de 108 mètres, et l'Oued Ressass que longe son mur Nord, long de

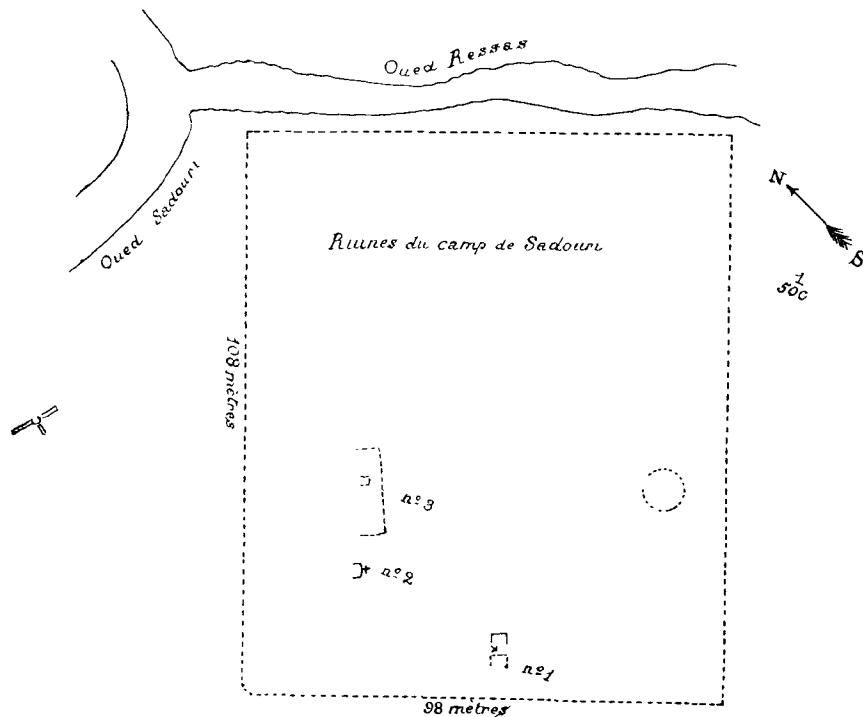


FIG. 2. — Plan du Castellum de Sadouri.

98 mètres (fig. 2 et pl. IV, n° 1). L'intérieur en est enseveli sous un amas de pierres qui ne laisse plus rien transparaître de son ancien aménagement. A 30 mètres en avant de son angle Nord-Ouest, se reconnaissent seulement les chambres de petits thermes annexes dont les *suspensurae* sont encore visibles. La construction, de simple blocage, ne fournit par elle-même aucun repère chronologique. Mais les rares inscriptions qui en ont été extraites, ou s'y épellent encore, nous ramènent inévitablement au principat de Gordien III. qu'attestent de leur côté celles de Doucen. Le *Corpus* signalait déjà une dédi-

⁽¹⁾ Cf. *infra*, deuxième article, § IV, l'inscription *Genio Ausum*.



1



2

1. Vue des ruines du *castellum* de Sadouri.

2. Vue d'un fortin de la rive gauche de l'Oued-Djedi (à 9 km. à l'Est des Ouled-Djellal : cf. Gsell, *Atlas*, 48, 78).

cace gravée à Sadouri, le 1^{er} janvier 247, par une troupe dont l'identité nous échappe, dans le *castellum hi]vernum qu[em] constituerunt* ⁽¹⁾. Confrontant cette date de 247 avec celle de 242, dont l'énoncé revient sur les quatre inscriptions de Doucen, j'avais inféré de ce rapprochement la simultanéité des fondations des deux fortins d'où proviennent ces textes ⁽²⁾. Or cette induction me paraît aujourd'hui confirmée par ma découverte, dans les décombres de Sadouri, d'une seconde dédicace datée. Il s'agit d'un bloc de grès, long de 1 m. 13, large de 0 m. 54, épais de 0 m. 21, qui gisait à 15 mètres du mur Nord et 10 mètres du mur Ouest du fortin et qu'avec l'aide du lieutenant Lherbette et du docteur Blanc, chef et médecin du poste des Ouled-Djellal, j'ai fait retourner sur place, de peur que les indigènes, recommençant à s'en servir comme de pierre à évier, n'effacent à la longue les dernières lettres que j'ai pu y déchiffrer encore. Le champ épigraphique (1 m. 06 × 0 m. 49) a été cruellement entamé par l'eau de leurs lessives, et c'est à peine si on lit avec netteté, à la dernière ligne, dont ils occupent 52 cm. de longueur, les deux mots EORVMFECERVNT, qui la laissent interrompue et paraissent terminer le texte. Partout ailleurs, on ne distingue que de vagues traces de lettres, qui semblent avoir eu une hauteur uniforme de 0 m. 04, mais qui, plus ou moins profondément rongées, demeurent à peu près méconnaissables, sauf à la gauche des lignes 1-3 et 7-8. Je me hasarde néanmoins à proposer du tout la lecture suivante :

IMPCAesari m[arco] antonio go
RDlano pio fel. aug. pont. max. tri
BVn potest v cos ù imp vi ppp
Rocos divi gordiani sororis f
DiVi antoni gordiani n. et sabi
Niae tranquillinae aug. coniu
Gl augusti n. vexillari n. pal mo
RANtes iN procinct. d. n. mque
EORVMFECERVNT

*Imp(eratori) Ca[esari] M(arco)^a Antonio Go[r]di
ano [Pio Fel(ici) Aug(usto), pont[ifici] max(im)o,
tri] | bu[n(iciae) potest(at)is] v, co(n)s(uli) ii, imp-
eratori] vi, p(atr)ri p(atr)iae, p[ro]c[on]s(uli),
Divi Gordiani sororis f(ilio)]^b | D[i]v[i] Antoni(i)
Gordiani n(epoti), et Sabi] | n[iae] Tranquillinae
Aug(ustae) coniu] | gi [Augusti n(ostri), vexilla-
ri(i) N(umeri) Pal(myrenorum) mo] | ran[tes] i[n]
[procinct(u), d(ivi) n(umini) m(aiestati)que] |
eorum fecerunt.*

^a) Ou : Marco.

^b) Ou : [... Divi Antoni(i) Gordiani n(epoti)] | D[i]v[i]
Gordiani sororis f(ilio), et Sabi | niae...

Le verbe final précédé de *eorum* ne laisse le choix qu'entre *et divinae domui* *eorum* et *d(ivi) n(umini) m(aiestati)que eorum*. La troisième personne du pluriel

⁽¹⁾ C. I. L., VIII, 8780 = 18016.

⁽²⁾ Cf. J. CARCOPINO, *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 46.

l'Agha; hauteur 0 m. 79; largeur 0 m. 41; épaisseur 0 m. 19; champ épigraphique, 0 m. 46 × 0 m. 35; hauteur des lettres: 0 m. 035 à la ligne 1; 0 m. 045 à la ligne 2; 0 m. 04 aux lignes 3-8.

IMP·CAES·M
 AVRELI·[martelé]
 O·INVICTO·PIO
 FELICE AVG ET
 SVPER OMNES
 PRINCIPES FO
 TISSIMO ET FE
 LICISSIMO

*Imp(eratore) Caes(are) M(arco) | Aurelio
 [Alexand|r]o Invicto Pio Felice Aug(usto) et |
 super omnes principes fo[r]|tissimo et felicis-
 simo.*

L'empereur appelé M. Aurelius, dont un seul des *cognomina* a été martelé.

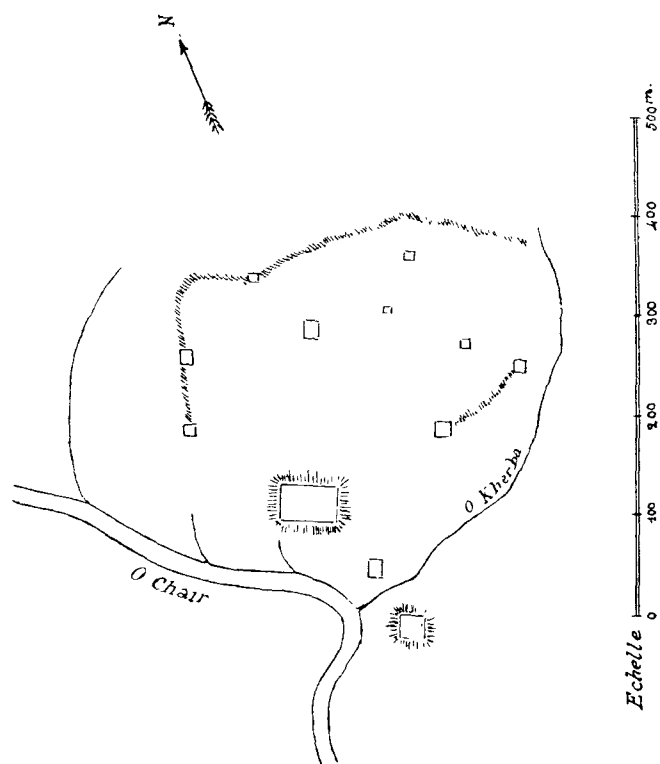


FIG. 3. — Plan des ruines d'El-Ghara.

peut être Elagabal (218-222) ou Sévère Alexandre (222-235): mais le *cognomen* à rétablir sur le martelage doit être *Alexandr]o*, comme sur d'autres milliaires

africains ⁽¹⁾ et surtout comme sur l'inscription trouvée à 36 km. au Nord-Est, à Aïne-Soltane ⁽²⁾ et consacrée *pro salute... Imp(eratoris) [Caes(aris)] | M(arci) Aure[li(i) Alexandri] | Pii Fel(icis) Aug(usti) et | super omn[es indul]|gent(issimi) prin[cipis]* ⁽³⁾.

L'autre, récemment découvert par M. de Vulpillières dans une maison du village blanc d'El-Kantara, où il avait été réemployé, compte 4 milles à partir d'El-Kantara : *a Cal(ceo) m(illia) p(assuum) iiii.*

El Kantara. — Milliaire brisé en haut, et employé comme pierre d'angle dans une maison du Village Blanc d'El-Kantara, puis recueilli par M. de Vulpillières dont il orne le petit musée local installé au Village Rouge, près de la mosquée. Diamètre 0 m. 38 ; hauteur des lettres 0 m. 045.

Imp caes m au
rel io ant o
nino aug par
thico max bri
I Λ Π nicog
ER MNCON^{xp}
ONFCIMX · TR_{1b}
VNÇ!AEPOE ST
A†SXVII MP^{III}C
OSIII PROCOS
P P · A · CAL · MP
IIII ·

[*Imp(eratori) Caes(ari) M(arco) Aurelio An-*
to[nino Aug(usto), Par[thico max(imo), Britan-
[nico, G]|ermanico m[ax(imo), p]|ontifici ma-
x(imo), tr[ib]|uniciae potest[at]is xvii, imp(e-
ratori) iiii, c[o(n)s(uli) iiii, proco(n)s(uli), |
p(atri) p(atriae), a Cal(ceo) m(illia) p(assu-
um)|iiii.

Ce texte, criblé de ligatures, est néanmoins aussi facile à dater qu'à restituer.

La victoire de Caracalla sur les Germains, connue à Rome le 7 octobre 213, (Dessau, *Inscriptiones selectae*, 451), lui avait valu, outre le surnom de *Germanicus Maximus* qui figure dans notre inscription, sa quatrième salutation impériale qu'elle mentionne également. Le milliaire d'El-Kantara est donc postérieur au 7 octobre 213. Et il se place entre le 10 décembre 213 et le 9 décembre 214, qui marquent le début et la fin de la 17^e puissance tribunicienne de cet empereur, plutôt vers le milieu ou dans le second semestre de l'année 214, car la troisième salutation impériale de Caracalla paraît n'avoir été proclamée en

⁽¹⁾ C. I. L., VIII, 10470 (près de Lalla-Marnia).

⁽²⁾ C. I. L., VIII, 8781-18017.

⁽³⁾ Cf. GSELL, *Atlas*, 36, 26.

Afrique qu'avec un sensible retard (Cf. GSELL, *Inscriptions latines d'Algérie*, 3037).

Cette inscription, outre qu'elle renferme le premier témoignage positif que nous possédions de l'identité de l'emplacement actuel d'El-Kantara avec celui de *Cal[ceus (Herculis)]* marqué sur la *Table* de Peutinger ⁽¹⁾, complète le réseau routier qui, jadis, en desservit la région. Nous savions déjà que, dès le temps de Commode, deux routes se croisaient aux environs d'El-Kantara, au pied du *burgus speculatorius* érigé, en 188, sur le Selloum, *inter duas vias ad salutem commeantium* ⁽²⁾ : l'une, encore visible sur une notable section de son itinéraire, venait de *Thubunae* (Tobna), localité à partir de laquelle ses milles étaient comptés : l'autre, qui formait le *limes* au temps de Trajan et unissait El-Kantara à *Ad Piscinam*, dans la banlieue de Biskra, et à *Ad Maiores* (Besseriani), partait de Lambèse, dont ses milliaires portent le nom : *a Lambaese* ⁽³⁾. Nous sommes de plus assurés maintenant que, sous Caracalla, se développa, sous la protection d'un second *burgus speculatorius* bâti à Loth-bordj ⁽⁴⁾, une troisième voie dont le point de départ était fixé à El-Kantara même — *a Cal(ceo)* — et dont le rôle consistait à joindre la garnison de *Cal(ceus)* à celle d'El-Gahra, en passant par l'emplacement de Sadouri, que tiendra plus tard le fortin d'*Ausum*.

El-Gahra, El-Kantara se comportent d'ailleurs comme les deux têtes d'une seule et même ligne de communications, et l'activité de leurs relations directes ressort de la similitude de leurs monuments funéraires et religieux.

Celle-ci, je le sais, peut s'expliquer par l'identité des corps d'occupation qui durent en assurer les gardes respectives ; mais cette identité même a été maintenue, en dépit des 160 km. qui les séparent à vol d'oiseau, par la facilité, créée par la route, de leurs échanges réciproques.

⁽¹⁾ Cf. GSELL, *Atlas*, 37, 52.

⁽²⁾ *C. I. L.*, VIII, 2493. J'adopte ici l'hypothèse, ingénieuse et probable, de M. CAGNAT, *Armée Romaine d'Afrique* ², p. 577.

⁽³⁾ Cf. GSELL, *Atlas*, 36, 54. Aux milliaires publiés, il y a lieu d'ajouter deux milliaires, l'un du temps de Maximin, l'autre du temps de Claude II, que M. de Vulpillières a réunis à sa belle collection et qui seront publiés par M. Albertini ; et un milliaire découvert récemment au pied du Selloum et que j'ai eu la

chance de pouvoir aider M. de Vulpillières à mettre à l'abri. Il s'agit d'une colonne de grès, haute de 1 m. 54 et de 0 m. 50 de diamètre, sur laquelle sont gravés en lettres irrégulières les noms de Valentinien et de Valens (364-367) :

DD NN VALEN
TINIANO ET VA
LENTE AVG C,

⁽⁴⁾ GSELL, *Atlas*, 36, 53.

Je laisserai de côté les *ex-voto* à Malacbel, dus à la dévotion des Palmyréniens qui ont tenu leur garnison dans les deux places à la fois⁽¹⁾. Je me bornerai à l'exemple des dédicaces au Soleil, consacrées ici et là dans les mêmes termes et par les mêmes catégories de militaires, et aux curieux bas-reliefs dont là et ici les sépultures sont ornées.

I. On trouve au *C.I.L.*, VIII, 18025, le texte d'une inscription mithriaque que j'ai pu reviser sur l'original, transporté dans le jardin du cercle militaire de Bou-Saada : ma lecture ne diffère d'ailleurs que par d'infimes détails de celle que M. Cagnat en a donnée sur l'estampage⁽²⁾.

Autel calcaire, avec corniche, brisé à gauche ; hauteur, 0 m. 54, largeur, 0 m. 115, épaisseur, 0 m. 24 ; champ épigraphique, hauteur, 0 m. 42, largeur 0 m. 255 ; hauteur des lettres 0 m. 04.

S O L I · I N V I C T O

MYTHRAE
E L I V S · F L O R V S

LEG · I I I · A V G

E L V S · P A S T O R

de C · A L I · P A N N

PO M P O N I V S · M A

X L M V S · B F

Q O S

V · S · L A

Soli Invicto | Mythrae. | [E]lius Florus |
[(centurio)] leg(ionis) iii aug(ustae)], [Eli]us
Pastor | [de]c(urio) al(ae) i Pann(oniorum) |
[Po]mponius Ma[xi]mus b(ene)f(iciarius) |
[c]on(sularis) | r(otum) [s]ol(verunt) l(iben-
ter) a(nimo).

L. 2 : L'y fautif de *Mythrae* n'est pas contestable. Il y en a d'autres exemples (DESSAU, *Inscriptiones selectae, indices*, p. 838).

L. 3 : *Iu]lius* paraît trop long pour la lacune à combler. Je préfère *E]lius* ; cf. l. 4.

L. 6 : La première lettre subsistant est un C, dont la boucle inférieure est surmontée d'une éraflure triangulaire. Sur l'estampage, on peut sans doute hésiter entre un C et un G. L'étude de l'original élimine le G à coup sûr. Il faut donc comprendre *de]c(urio)* et non *[si]g(nifer)*.

⁽¹⁾ A El-Gahra, *C. I. L.*, VIII, 18024 (cf. 18025) ; à El-Kantara, *ibid.*, 2497 ; et *Bull. Arch. Com.*, 1901, p. 314. Voir, de même,

à Messad, *C. I. L.*, VIII, 8795 = 18020.

⁽²⁾ *Bull. Arch. Com.*, 1904, p. CLXI.

Or j'ai avisé, dans la collection de M. de Vulpillières à El-Kantara, un autel tout semblable, quoique de proportions moindres.

Autel de calcaire avec plinthe et corniche, haut de 0 m. 60, large de 0 m. 23, épais de 0 m. 24; champ épigraphique, haut de 0 m. 28, large de 0 m. 18, rongé à gauche; hauteur des lettres, 0 m. 04.

DEO SOLI	
AVG · SAC	<i>Deo Soli</i> ⁽¹⁾ [A]ug(usto) sac(rum) [R]u-
RVFVSIVS	<i>fusus</i> (?) — ou [A]ufus[t]ius ? ⁽²⁾ [A]diu-
ADIVTOR	tor , b(ene)f(iciarius) co(n)s(ularis), r(otum)
BF · COS	s(olvit) l(ibens) a(nimo).
V · S · L · A	

Dans les deux documents, les militaires, bien qu'en possession, de par leurs grades, de la cité romaine, sont désignés sans prénom; les deux gravures témoignent de la même correction et du même soin. Visiblement, les deux inscriptions appartiennent au premier tiers du III^e siècle et y attestent la présence, aux deux bouts de la chaîne, d'organisations semblables et d'esprit identique.

II. Feu M. Philippe Berger⁽³⁾, puis M. Gsell⁽⁴⁾, ont noté une représentation qui leur a paru caractéristique des stèles trouvées à El-Kantara: celle du bélier sur lequel se tiennent des personnages aux mains jointes⁽⁵⁾, et ils l'ont expliquée tour à tour par les survivances, sous une forme à peine romanisée, d'un

⁽¹⁾ La ligature de l'I et de l'L n'est pas certaine. Peut-être faut-il lire *Deo Soli*).

⁽²⁾ Cette forme onomastique, que me signale M. Albertini, couramment attestée (cf. les relevés du THESAUROS s. v^o *Aufustus* et *C. I. L.*, VIII, 69, 4581, 8855) serait bien préférable, s'il était sûr que l'I de VFVSIVS dût se lire comme un T et un I liés par la ligature habituelle.

⁽³⁾ *Bull. Arch. Comm.*, 1898, p. 152-154.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, 1901, p. 319-320.

⁽⁵⁾ De nouveaux exemplaires en ont été groupés par M. de Vulpillières dans sa

précieuse collection d'El-Kantara. J'ai surtout noté une stèle de calcaire gréseux, en forme de temple, haute de 0 m. 63, large de 0 m. 37, épaisse de 0 m. 13, où, sous l'entablement qui couronne un fronton triangulaire orné de rosaces en guise d'acrotères, paraît, entre les deux colonnes qui le supportent, l'image d'un homme debout et de face, drapé dans une toge, une grappe de raisin dans sa main droite allongée, la main gauche repliée pesant sur un bélier couché à gauche.

vieux culte indigène, libyen et punique à la fois, dérivé de celui de Baal Hammon. Or il existe au cercle militaire de Bou-Saada, où elles ont été rapportées des ruines d'El-Gahra (Pl. IV *bis*, n° 1) toute une série de représentations analogues.

1. Stèle de grès, de forme quadrangulaire, dépassant et débordant un bloc de la même matière, mais de forme semi-cylindrique.

Épaisseur actuelle, 0 m. 12 ; hauteur de la stèle proprement dite, 0 m. 36, largeur, 0 m. 35. Le registre du bas-relief mesure 0 m. 27 de large sur 0 m. 26 de haut et 0 m. 005 de profondeur.

Au premier plan, un bélier debout, tourné à droite, marche vers la droite.

Derrière lui, un homme grossièrement dessiné se montre debout et de face, vêtu d'un court manteau, ses pieds apparaissant vaguement sous le ventre du bélier : il étend la main droite sur la tête de l'animal, et, de la main gauche repliée, tient, en l'inclinant, une grosse pomme de pin dont la pointe retombe sur la queue du bélier.

2. Stèle de grès, de même forme que la précédente, et, comme elle, anépigraphe.

Épaisseur actuelle, 0 m. 12⁽¹⁾ ; hauteur, 0 m. 47 ; largeur 0 m. 36. Le registre du bas-relief mesure 0 m. 38 de haut sur 0 m. 27 de large et 0 m. 05 de profondeur.

Au premier plan, une femme debout, légèrement tournée à droite, est drapée dans une *stola* dont les plis tombent jusqu'à terre, en cachant ses pieds. De la main gauche repliée, que ces plis enveloppent, elle tient, la pointe abaissée vers le sol, une énorme pomme de pin. De la main droite allongée, elle saisit au cou un bélier couché derrière elle, tourné à gauche.

3° Stèle de même matière et de même forme que les précédentes.

Épaisseur actuelle, 0 m. 20 ; hauteur, 0 m. 50 ; largeur, 0 m. 42. Le registre du bas-relief mesure 0 m. 42 de haut sur 0 m. 30 de large et 0 m. 045 de profondeur.

Au premier plan, un homme informe se présente de face, couvert d'une tunique militaire sur laquelle deux bretelles sont tendues de part et d'autre du

⁽¹⁾ Je crois que l'épaisseur actuelle, pour ce monument, comme pour le précédent et le suivant, n'est autre que l'épaisseur primitive. Cependant je n'oserais pas nier que le caisson

qui termine la stèle, beaucoup plus long à l'origine, n'ait été scié lors et pour la facilité du transport d'El-Gahra à Bou-Saada.

cou et descendent jusqu'au milieu du corps. De sa main gauche légèrement repliée, il tient une pomme de pin. Sa main droite s'allonge et se pose sur la tête d'un bélier placé derrière lui et tourné à gauche.

4^e Stèle de même matière et de même forme que les précédentes, mais portant une inscription gravée au-dessous de son bas-relief.

Épaisseur actuelle, 0 m. 20; hauteur, 0 m. 48; largeur, 0 m. 35. Le registre du relief et le champ épigraphique se partagent à peu près également la hauteur de la stèle. Le premier mesure 0 m. 26 de large; le second ne mesure 0 m. 26 qu'à la ligne 4; ailleurs, il ne dépasse pas 0 m. 22. La profondeur du relief est de 0 m. 015. Les lettres, irrégulières, sont hautes de 0 m. 025 en moyenne.

Un homme, la tête nue, la jambe ou nue ou passée dans une culotte collante, un court manteau flottant sur les épaules, est assis à califourchon sur un bélier tourné à gauche. De la main gauche repliée, il tient une grosse pomme de pin, de la main droite allongée, une patère qui s'incline sur la tête du bélier (Pl. IV *bis*, n° 2).

Quant à l'inscription, déjà publiée, mais sans la ligne 4 ⁽¹⁾, je l'ai lue ainsi qu'il suit :

IV LIVS MAXIMV	1	
MIL LEG IIIA VC		<i>Iulius Maxim[u(s)] mil(es) leg(io-</i>
ANTONIANE		<i>nis) iii aug(ustae) Antoni[ni]an(a)e</i>
S CVP VLF S.S V		<i> s(e) v(ivo) cupula(m) f(ecit) s(uo)</i>
ANORVCIRCTE	5	<i>s(umptu) an(n)oru(m) circiter liv.</i>
LV		

Ligne 1 : l's finale de *Maxim[u(s)]* n'a pas été gravée. Cf. Dessau, *Indices*.

Ligne 3 : *Antonian(a)e* est une haplographie évidente pour *Antoni[ni]an(a)e* et l'épithaphe a été probablement gravée sous le règne de Caracalla, au surnom — *Antoninus* — de qui la troisième légion a emprunté l'un de ses surnoms (plutôt qu'au surnom pareil d'Elagabal).

Ligne 4 : je ne crois pas possible de tenir pour des erreurs du lapicide, ou de prendre pour la trace d'une première gravure, les lettres S et V qui débordent le cadre de la gravure. L'ablatif absolu *s(e) v(ivo)*, dans lequel je les ai développées, les intègre naturellement par le sens dans la proposition dont la place qu'elles occupent paraissait les détacher.

⁽¹⁾ *Bulletin Archéologique du Comité*, 1904, p. CLXI.



1



2

1. Vue de la plaine et des ruines d'El Gabra
2. Stèle funéraire d'un légionnaire stationné à El Gabra.

Cupula, avec ligature de l' V et de l' L, n'est pas douteux. L'absence de l'*m* final de l'accusatif est quasi régulière dans les inscriptions d'Afrique; cf. Gsell, *Inscriptions latines de l'Algérie*, 3522, 3591, 3592, et *C. I. L.*, VIII, 8581 et 20795, sous la forme *cula*, pour *cu[pu]la(m) fecit*. Le doute où je reste de l'aspect primitif du monument empêche malheureusement de dire s'il vérifie ou infirme le sens de tombeau en forme de caisson que le mot semble posséder ailleurs (Cf. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, II, p. 47).

Quoi qu'il en soit, ce terme d'architecture funéraire est surtout, sinon exclusivement, africain ⁽¹⁾. Iulius Maximus, soldat de la légion III^e Auguste, chargé, sous Caracalla, de défendre et surveiller la Numidie, en parlait la langue et en pratiquait les usages. Les légionnaires de ce temps-là vivaient de la vie de la province au milieu de laquelle ils campaient. Ils en étaient sortis. Ils n'aspiraient qu'à y rentrer. Ils lui restaient attachés par toutes les fibres de leurs cœurs. Fidèles au bélier d'Hammon, ils gardaient sous les aigles la croyance la plus spécifiquement indigène, la plus éloignée des conceptions romaines, la plus réfractaire à leur influence. Nous n'avons pas à nous étonner si quelques années plus tard ils firent cause commune, contre Gordien, l'empereur de Carthage, des villes et du Sénat, avec les derniers partisans de Maximin: ce César grossier personnifiait à leurs yeux la haine qu'eux et les *pagani*, leurs semblables, avaient, d'instinct, vouée aux classes privilégiées et à leurs représentants, et je ne sais pas d'illustration plus précise et plus frappante que ce bas-relief d'El-Kantara, où le soldat impérial chevauche l'idole des Libyens, à la puissante théorie que M. Rostovzeff ébaucha au dernier congrès international d'histoire, sur la lutte ruineuse qui précipita l'armée de Rome, toute peuplée de paysans barbares, à l'assaut de la civilisation qu'elle avait mission de maintenir, qu'elle détestait comme l'iniquité et qu'elle a saccagée sans merci ⁽²⁾.

Mais surtout — et c'est en quoi elles intéressent directement notre sujet — la comparaison de ces stèles qui, tout exceptionnelles qu'elles apparaissent dans l'art africain, se retrouvent pareilles à El-Gahra et à *Cal(ceus)* (El-Kantara) achève de rapprocher l'une de l'autre ces deux stations jumelles sur la route militaire qui, construite au temps des Sévères, n'eut d'autre objet que de les réunir toutes deux.

⁽¹⁾ Cf. DESSAU, *Inscriptiones selectae*, 8103, et les références qu'il donne.

⁽²⁾ ROSTOVZEFF, *La Crise sociale et politique de l'Empire romain au III^e siècle après J.-C.*,

Musée Belge, 1923, XXVII, p. 237. Je remercie cordialement M. le docteur Ebert de l'excellent cliché que je lui dois de la *cupula*.

Aujourd'hui, le *limes* de Gordien III. qui atteint cette route à *Ausum-Sadouri*, mais qui va rejoindre le *limes* de Trajan près de *Thabudeos* (Thouda) en descendant sur l'Oued-Djedi, puis en le franchissant pour la première fois, nous semble réaliser un progrès sur le passé et accroître sensiblement, aux dépens du désert et de la barbarie, le territoire de l'Empire ; et cette impression est vraie, si l'on s'en tient aux apparences, aux traces matérielles que les hommes ont laissées de leurs entreprises dans ces solitudes. Mais à la réflexion, et quoi que j'aie pu écrire précédemment ⁽¹⁾, je me demande si elle ne contient pas une forte part d'illusion, et si cette avance, appréciable sur le terrain, ne masque pas à nos regards un recul des intentions impériales : selon toute vraisemblance, le gouvernement de Gordien III a consolidé les résultats essentiels que les Sévères avaient obtenus dans le premier tiers du III^e siècle, en abandonnant une partie du vaste projet dont nous ne faisons qu'entrevoir le contour grandiose et qui, mis à pleine exécution, les eût considérablement dépassés.

Il n'est pas possible, en effet, que la route El-Kantara-El-Gahra, que les Sévères ont établie, ait constitué, dans leur esprit, le *limes* extérieur de la Numidie. Sans quoi, évidemment, Septime Sévère n'eût pas installé à Messad la garnison mixte qu'une inscription nous y montre dès le début du gouvernement de Q. Anicius Faustus : *Q. Anicius Faustus, leg(atus) Aug(ustorum) pr(o)p[r]etore ... per ... et vexillationem leg(ionis) iii praetend[entem] ... [sub cura ...] praef(ecti) ? equ(itum) n(umeri) | Iensium (?)* ⁽²⁾. Cette inscription est antérieure au départ d'Anicius Faustus pour la Moesie survenu en 202 au plus tard ⁽³⁾ et postérieure à l'association de Caracalla à l'Empire, en 198. Le verbe *praetendere* qui y figure implique donc l'existence, entre 198 et 201, d'une *praetentura* passant par Messad ⁽⁴⁾ ; et le choix de Messad, sur l'Oued-Demmed, le plus gros affluent de gauche de l'Oued-Djedi, à 125 kilomètres au sud d'El-Gahra, avec

⁽¹⁾ J. CARCOPINO, *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 48.

⁽²⁾ *C. I. L.*, VIII, 8796. La gravure de l'inscription se place entre 190 et 201. Les lectures *praetend[entem]* et *n(umeri) Iensium (?)* sont garanties par la révision que M. Gsell a faite de l'original au Musée d'Alger et dont il a bien voulu me communiquer les résultats. J'assume la responsabilité des autres compléments.

⁽³⁾ Sur le gouvernement de Q. Anicius Faustus, cf. PALLU DE LESSERT, *Fastes*, II, p. 414. Avant d'être proconsul d'Asie, Anicius Faustus a été gouverneur de Mésie supérieure de 203 à 209 (*C. I. L.*, III, 4685 et suiv.).

⁽⁴⁾ Cf. à Lucu, aujourd'hui Timziouine, la mention d'une *nova praetentura* (*C. I. L.*, VIII, 22602).

quoi Messad est mis en communication directe par le couloir qui se creuse entre les monts du Zab et le Djebel-bou-Kahil, ne s'explique que si la *praetentura*, jalonnée par cette position lointaine, devait, dans la pensée de ses fondateurs, suivre, jusque dans la région des chotts que contournait depuis un siècle le *limes* de Trajan, la rive septentrionale du *Nigris* Oued-Djedi assignée dès le principat d'Auguste comme démarcation théorique à l'Afrique romaine ⁽¹⁾. Par voie de conséquence, la forteresse d'El-Gahra, qui en tout état de cause constituait à la fois une étape nécessaire sur la route de Messad, la base de son ravitaillement ⁽²⁾ et le dépôt de ses effectifs, conférait à la voie militaire qui la reliait elle-même à El-Kantara la valeur et le rôle d'une seconde ligne de défense, sensiblement parallèle à la ligne avancée, et distante d'elle de 40 milles en moyenne. Aussi bien, dans des conditions analogues, aux approches du désert de Mésopotamie, les *imperatores* n'avaient pas suivi une autre méthode pour protéger leur occupation syrienne : et, derrière l'Euphrate, ils avaient tendu tout un réseau de positions de repli et de forts d'arrêt ⁽³⁾. Quelque temps avant l'avènement de Septime Sévère, les incursions des Gétules avaient menacé sa patrie d'origine ⁽⁴⁾, et celles des Maures s'étaient répandues jusqu'en Espagne ⁽⁵⁾. En assumant l'Empire, Septime Sévère entendit faire profiter la sécurité de son pays de l'expérience qu'il avait acquise en Syrie, lorsque, en 183, il commandait la *legio IV Parthica* ⁽⁶⁾, et systématiser, en les continuant, les efforts de Commode.

Celui-ci, pour intimider les nomades et contenir les révoltes, avait poussé très loin des reconnaissances offensives, lancé, en 174, ses Commagéniens jusqu'à Aflou ⁽⁷⁾, multiplié au Sud du Hodna ⁽⁸⁾ comme en Maurétanie ⁽⁹⁾, les forteresses et les tours de guet. Mais il n'avait, semble-t-il, procédé que par à-coups, et son avancée vers le Sud s'était effectuée par poussées intermittentes et établissements sporadiques. En Afrique, comme en Pannonie, il lui suffit

⁽¹⁾ Cf. *supra*, p. 38.

⁽²⁾ D'après les indications recueillies sur place auprès des indigènes d'El-Gahra, les ruines auraient livré de véritables stocks d'orge incendiés.

⁽³⁾ CHAPOT, *op. cit.*, p. 328 et suiv.

⁽⁴⁾ CAGNAT, *Armée Romaine d'Afrique* ², p. 54.

⁽⁵⁾ En dernier lieu, en 178, cf. *ibid.*, p. 51.

⁽⁶⁾ Cf. P. W., X, c. 929.

⁽⁷⁾ C. I. L., VIII, 21567.

⁽⁸⁾ Sur les *burgas* *Commodianus* du Seloum, cf. *supra*, p. 48. Sur la garnison (de Commagéniens ?) mise à *Gemellae*-Mili, cf. *supra*, p. 37.

⁽⁹⁾ C. I. L., VIII, 20816 (Sour Djouab) : [Commodus] *securitati provincialium suorum consulens, t[u]rres novas instituit et veteres refecit*.

encore d'interventions improvisées : sur quelques points heureusement choisis surgirent les nouveaux bordjs et vinrent camper les garnisons supplémentaires qui devaient garder en son nom la province des rebelles et des envahisseurs. A une inscription de Duna-Pentèle qui le loue parce que, en 184 : *ripam omnem burgis a solo extractis item praesidi(i) per loca opportuna ad clandestinos latrunculorum transitus oppositis munivit*⁽¹⁾, répond, entre 183 et 185, l'affirmation, gravée à Aïn-Temouchent, que l'on vit par ses soins la province se hérissier de nouvelles défenses : *burgis novis provincia munita*⁽²⁾.

Septime Sévère élargit et coordonna cette politique tutélaire. Il relia par des *praetenturae* les *castella* déjà créés : et il en créa, à son tour, soit au long, soit en soutien de ces lignes continues et rationnellement organisées. Grâce à lui, la Tripolitaine, dont il était originaire, goûta une tranquillité qu'elle n'avait encore jamais connue⁽³⁾. A l'Ouest des Chotts, il ne barra pas moins solidement les routes du désert. Et rêvant de faire de la frontière idéale de l'*Africa Nova* une réalité, il décida de reculer le *limes* jusqu'à l'Oued-Djedi, et projeta en conséquence de fortifier la ligne du *Nigris* sur ses points vulnérables, de la couvrir en avant, de l'épauler en arrière, et d'y arrêter victorieusement la barbarie.

La position de repli coïncide avec la route El-Kantara-El-Gahra, qu'il n'appartint peut-être qu'à Caracalla, en 213, de mettre en service⁽⁴⁾, qui était sûrement terminée sous Alexandre Sévère⁽⁵⁾. Le plus pressé était de tenir l'extrémité la plus menacée de la première ligne : avant 201, peut-être dès 198, les légionnaires plantèrent leurs tentes à Messad⁽⁶⁾ ; et l'un d'eux, posté sur le sommet du Bou-Kahil, y a éternisé dans la pierre le souvenir de cette audacieuse faction⁽⁷⁾. Sans doute est-ce à la même période qu'il convient de rapporter les petits fortins égrenés en bordure du fleuve entre Lioua et l'oasis des Ouled-Djellal⁽⁸⁾ : aucune inscription n'a été extraite de leurs enceintes rectangulaires appareillées en larges blocs de grès, mais des monnaies antérieures à Gordien ont été trouvées dans leurs ruines⁽⁹⁾. A l'Ouest de Sidi-Khaled, les

⁽¹⁾ DESSAU, *Inscriptiones selectae*, 8913.

⁽²⁾ C. I. L., VIII, 22629.

⁽³⁾ *Vita Severi*, 18 : *Tripolim unde oriundus erat confusus bellicosus gentibus serenissimum reddidit* ; cf. *supra*.

⁽⁴⁾ Cf. *supra*, p. 47.

⁽⁵⁾ Cf. *supra*, p. 48.

⁽⁶⁾ Cf. *supra*, p. 54.

⁽⁷⁾ C. I. L., VIII, 8794.

⁽⁸⁾ GSELL, *Atlas*, 48, 77-79.

⁽⁹⁾ Monnaies de Maximin, d'après une note conservée dans les archives du poste des Ouled-Djellal.

oasis disparaissent et l'aridité de ce pays pierreux décourageait jadis comme aujourd'hui le peuplement humain ⁽¹⁾. A l'Est de Lioua, où les palmeraies se succèdent en chapelet jusqu'à Oumach, la population était au contraire si dense et assimilée, que, quelques années plus tôt, la commune de *Gemellae-Mlili* avait, dans la principale d'entre elles, obtenu le droit latin ⁽²⁾ : peut-être est-ce alors que, pour en éclairer les approches et interdire l'accès du *limes* aux pilleries des nomades, fut élevée, si elle n'avait pas été bâtie par ordre de Commode ⁽³⁾, l'importante citadelle de *Gemellae-El-Kasbat* : qui sait même si nous ne tomberons pas juste en plaçant aux environs de 203 l'arrivée, dans ses neuves murailles, de la *verillatio* de la *legio iii Aug(usta)* ? Il est démontré que, cette année-là, Septime-Sévère vint en Afrique, comme pour surveiller l'application de son programme ⁽⁴⁾, et que, satisfait, apparemment, des premiers résultats obtenus, il érigea, au profit de son neveu par alliance, Sex. Varius Marcellus, le mari de Iulia Soemias ⁽⁵⁾, la *legatio* militaire de l'*exercitus Africae*, en un gouvernement indépendant, soustrait à l'autorité nominale du proconsul de Carthage et doté de la plénitude du pouvoir civil dans les bornes consolidées d'un territoire intégralement défendu. Ainsi tout s'accorde harmonieusement en cette histoire de délimitations et de remaniements administratifs : la nouvelle province, qui s'appellera bientôt la « Splendide Numidie ⁽⁶⁾ », reçut des Césars son autonomie politique dans le temps même où ils se flattaient de fixer matériellement son cadre militaire ; et l'œuvre conçue par le fondateur de la dynastie syrienne va être confiée à la garde de plus en plus exclusive des contingents de Syrie, que Septime Sévère a implantés entre Aurès et Sahara.

JÉRÔME CARCOPINO.

(A suivre.)

⁽¹⁾ Cf. GSELL, *Atlas*, 48, 80.

⁽²⁾ Cf. *supra*, p. 36.

⁽³⁾ Cf. *supra*, p. 37.

⁽⁴⁾ *C. I. L.*, VIII, 2702 et 48250 ; cf. *P. W.*, 2^e série, II, c. 1985.

⁽⁵⁾ Très justement, selon moi, M. Pallu de Lessert, *Fastes*, II, p. 447, a intercalé Sex. Varius Marcellus, dont le gouvernement de Numidie résulte d'une inscription bilingue de

Velletri (Dessau, 478), entre Q. Anicius Faustus (parti en 202) et Sabatianus Proculus (arrivé en 208).

⁽⁶⁾ Voir, dans le *Bull. Arch. Com.*, 1941, p. 117, l'inscription récemment découverte à *Caicul* (Djemila) et notamment les titres de Ti(berius) Cl(audius) Sabatianus Proculus, leg(atus) Aug(ustorum) trium) pr(o) pr(aetore) *prov(inciæ) splend(idæ) Numid(iæ)*.

GHAZNI

PAR

ANDRÉ GODARD

Les historiens de l'architecture musulmane de l'Inde ont toujours été d'accord pour situer l'origine de cet art à Ghazni, en Afghanistan. Nous ne connaissions cependant, jusqu'à l'année dernière, que fort peu et fort mal les monuments de cette ville.

Les portes en bois du tombeau de Mahmoud, le grand Ghaznévide, actuellement au fort d'Agra, constituaient à elles seules le plus clair de notre documentation. Nous possédions les croquis de Vigue et les traductions des inscriptions qui ornent ou qui ornaient les trois seuls monuments de Ghazni alors connus. Mais nous n'avions ni un bon dessin, ni une photographie permettant de vérifier les traductions de Rawlinson et l'authenticité de la tombe.

Les quelques photographies prises en 1915 par un officier allemand n'ajoutaient rien à notre connaissance de l'art ghaznévide. Aucun archéologue n'avait encore pu visiter Ghazni lorsque, en 1922, la France obtint le privilège des fouilles archéologiques en Afghanistan.

Au cours du séjour que nous y avons fait en juillet 1923, nous avons pu pénétrer dans les mosquées, les ziarats et les tombeaux de la ville et de ses alentours. Nous y avons retrouvé la tombe de Sévuk Tékin, père de Mahmoud; celle de son fils Mas'ud, ainsi que de nombreux fragments décoratifs ayant appartenu aux monuments de l'époque ghaznévide.

Nous possédons maintenant des documents qui nous permettent de rectifier les traductions de Rawlinson et de déterminer ce qu'il y a d'ancien dans la tombe de Mahmoud et ce qui a été ajouté postérieurement.

Nous pouvons dès maintenant esquisser l'histoire des origines, des développements et des influences de l'art ghaznévide. En voici le résumé succinct : vers la fin du x^e siècle de notre ère, à l'époque où Sévuk Tékin fondait à Ghazni la dynastie des Ghaznévides, l'art de cette région de l'Afghanistan

était purement iranien. La tombe de Sévuk Tékiné est iranienne de forme comme de décor.

Lorsque Mahmoud rentrant de l'Inde, chargé de gloire et de richesses, émerveillé par la splendeur des villes conquises, décida de donner à son pays une capitale nouvelle, les artisans qu'il fit venir de toutes les parties de son royaume construisirent à la mode persane des monuments en briques, revêtus de parements de briques estampées ou refouillées à la main.

Mahmoud n'en fut sans doute pas satisfait : les monuments de l'Inde, revêtus de marbre, demeuraient plus somptueux. Le décor en terre cuite fut donc abandonné. Les monuments de Ghazni furent revêtus de marbre, comme ceux de l'Inde, et ce marbre, on le cisela, on le sculpta pour lui donner plus de richesse encore.

Un art original, particulier à Ghazni, apparaît alors, né de l'emploi par l'architecture iranienne d'un détail de construction indien.

Le décor est tout d'abord linéaire, sec et maigre, mais ne tarde pas à s'assouplir au moyen d'un léger modelé. L'échelle des ornements grandit, les défoncés s'accroissent. La très belle dalle réemployée dans le tombeau du sultan Alkoun caractérise admirablement cette période que l'on pourrait appeler la première période de l'art ghaznévide.

L'ornementation présente encore un compartimentage illogique qui est une survivance de l'ancien décor en briques. Mais peu à peu les artistes de Ghazni, plus maîtres de leur technique, se débarrassent des anciennes formules. Ils couvrent les murs d'arabesques ininterrompues, dans les limites des lignes architecturales qu'ils soulignent au moyen de frises d'inscriptions et d'animaux. Les partis décoratifs et l'ornement sont encore purement iraniens.

C'est dans le décor de la tombe de Mahmoud que l'on rencontre les premières traces d'influence indienne. La carrure du monument et sa simplicité voulue sont bien de l'Islam. Mais les arcatures qui décorent les faces verticales se courbent comme elles ne se sont jamais courbées dans l'ouest. Il y a dans le décor floral de ces motifs un accent, un naturalisme, qui ne sont pas musulmans.

Cette influence étrangère, à peine indiquée dans la tombe de Mahmoud, s'affirme d'une façon absolue dans celle de Mas'ud.

Les galons qui la décorent sont de pur style indien. On les retrouve identiques dans les monuments jaïns.

Sous Ibrahim, les dalles de revêtement deviennent plus épaisses, les plans se multiplient. L'abondance et la surcharge indiennes ont tout à fait remplacé l'élégance du décor iranien. C'est la dernière période de l'art ghaznévide.

En 1149, quand les Afghans de Ghor détruisirent Ghazni, l'art ghaznévide, sous le nom d'art indo-musulman, avait déjà gagné l'Inde où l'attendait une prodigieuse fortune.

ANDRÉ GODARD.

LE DÉCOR ÉPIGRAPHIQUE DES MONUMENTS DE GHAZNA

PAR

S. FLURY

Les photographies que M. André Godard a rapportées de Ghazna⁽¹⁾ augmentent considérablement nos connaissances sur l'art et l'archéologie des provinces iraniennes de l'Est. Cet enrichissement de nos connaissances est d'autant plus précieux que la moisson de documents faite par M. E. Diez pendant un long voyage en Khorasan est relativement maigre, parce que les monuments en terre cuite et en stuc sont pour la plupart mal conservés.

Ghazna, la capitale d'un des plus brillants souverains musulmans du moyen âge, est aujourd'hui une ville insignifiante (pl. V), qui a perdu son rang de ville principale pour le nord de l'Afghanistan au profit de Kaboul. Difficilement accessible, elle était enveloppée d'un mystère qui semblait naguère encore impénétrable. Or, on sait que Maḥmūd, le fondateur de la dynastie des Ghaznawides, a rassemblé dans sa capitale les représentants les plus distingués des lettres et des sciences contemporaines. S'il tenait à attacher à sa cour des célébrités tels que Firdawsī, al-Birūnī et Ibn Sīnā (Avicenne) pour en rehausser la splendeur, il est de prime abord probable qu'il a aussi amené les meilleurs architectes et artisans des provinces conquises pour embellir sa capitale.

En effet, la fameuse porte de Maḥmūd, le premier document de l'art ghaznawide qui ait été publié, est, sans aucun doute, une des meilleures sculptures en bois dans le monde musulman⁽²⁾. La même observation peut se

⁽¹⁾ La mission Foucher, dont M. A. Godard était membre, avait pour objet de visiter les sites archéologiques d'Afghanistan en vue d'établir un programme de fouilles ultérieures. C'est ainsi que M. Godard a eu l'occasion de passer une dizaine de jours à Ghazni. Ce court séjour lui a permis de rapporter des documents musulmans très intéressants et il en a conclu que des fouilles exécutées à Ghazni donne-

raient des résultats du plus haut intérêt pour l'art et l'archéologie musulmans.

Nous espérons que la mission qui opère, avec M. Hackin, à Balkh, l'autre capitale de Maḥmūd, trouvera des documents musulmans, qui permettront d'approfondir cette petite analyse préliminaire sur l'art ghaznawide.

⁽²⁾ Voir *Islam*, VIII, p. 214 et suiv., et FLURY, *Islamische Schriftbänder*, pl. XVII, et fig. 13, p. 40 suiv.

faire, dans un autre domaine de l'art, au sujet de la tour de Maḥmūd, dont l'architecture, les ornements et le décor épigraphique témoignent de la splendeur artistique qui régnait dans la capitale ghaznawide.

Il est vrai que le nombre des monuments qui ont survécu à la destruction de Ghazna au ^{xii}^e siècle et aux invasions ultérieures, est fort restreint. Il sera donc impossible de reconstruire le cadre architectural de la capitale de Maḥmūd, mais les différents documents épigraphiques et ornementaux que M. Godard a trouvés, nous donneront au moins quelques indices sur le caractère de cette architecture inconnue et sur les rapports qui ont existé entre l'art de Ghazna et celui d'autres villes contemporaines.

L'analyse paléographique des inscriptions nous intéresse en premier lieu, parce qu'elle fournit le plus grand nombre de faits précis, qui se prêtent à une étude comparée. En dehors de quelques rapprochements faits avec les légendes des monnaies ghaznawides, l'épigraphie, proprement dite, n'entrera pas dans le cadre de cette étude.

Bien que les fragments à textes historiques⁽¹⁾ ne soient pas nombreux, ils nous permettent d'établir un certain ordre chronologique parmi les inscriptions et de mieux juger les fragments coraniques, ainsi que quelques groupes d'ornements sans décor épigraphique.

1. — Le tombeau de Subuktegīn.

Les deux photographies de la planche VI, 1 et 2⁽²⁾ donnent les longs côtés du monument.

Planche VI, 2 et pl. VII, B, bandeau supérieur :

لا اله الا الله محمد رسول الله العظمة لله

la profession de foi, suivie de : la majesté est à Allah.

⁽¹⁾ Je tiens à remercier M. William Marçais qui a bien voulu me prêter son précieux concours en déchiffrant quelques passages historiques.

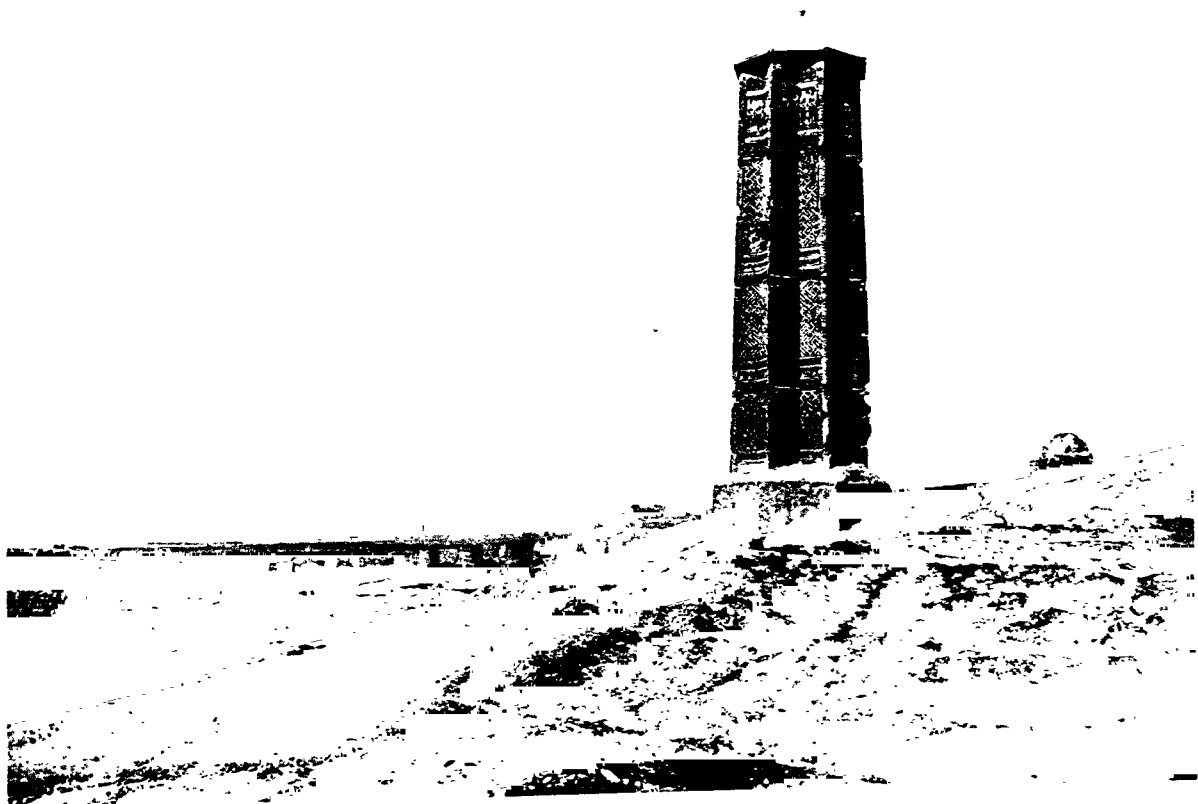
⁽²⁾ On notera que l'emplacement et l'état de conservation du tombeau diffèrent sur les photographies. Celle de la planche VI, 1 a été prise par M. Godard, tandis que l'autre, qui

est plus ancienne, lui a été donnée par un membre de la famille de l'Émir.

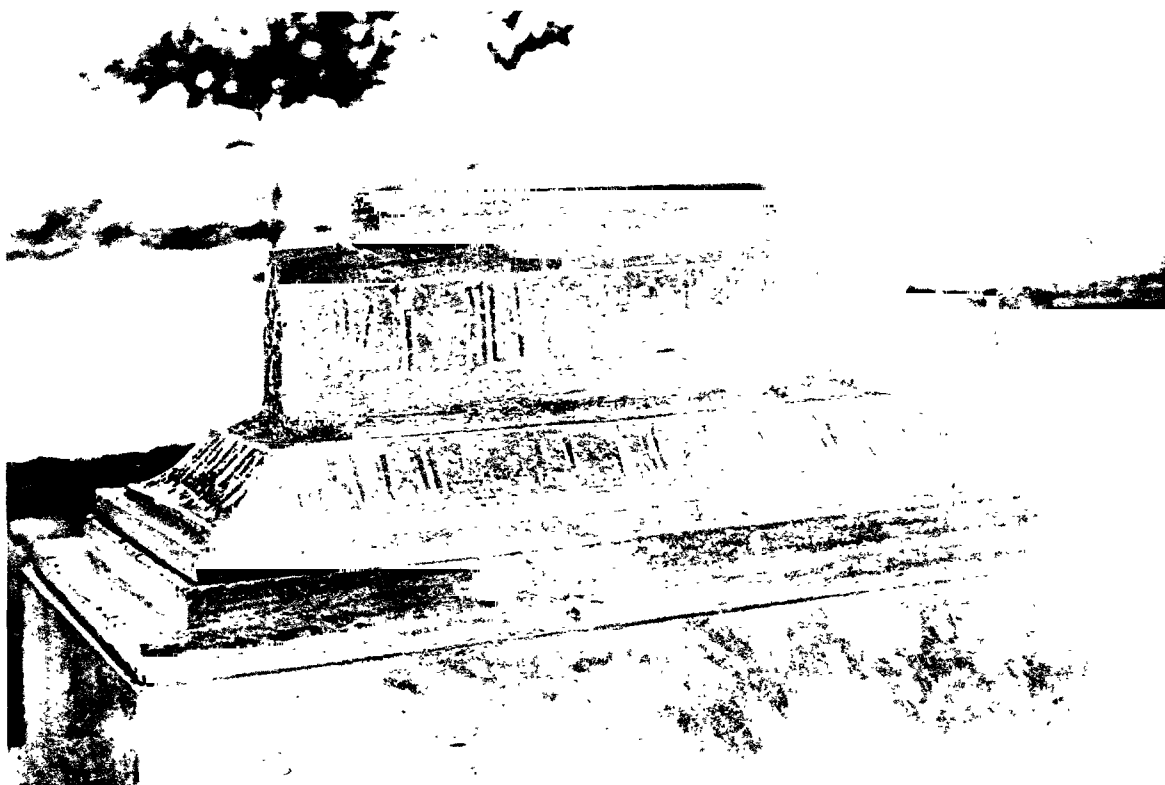
D'après la tradition des gens du pays le tombeau a été trouvé par Habib Ullāh, le père de l'Émir actuel ; il l'a fait restaurer, ajoutant un socle, et a construit, pour le conserver, un petit monument à coupole au-dessus de lui (communication de M. Godard).



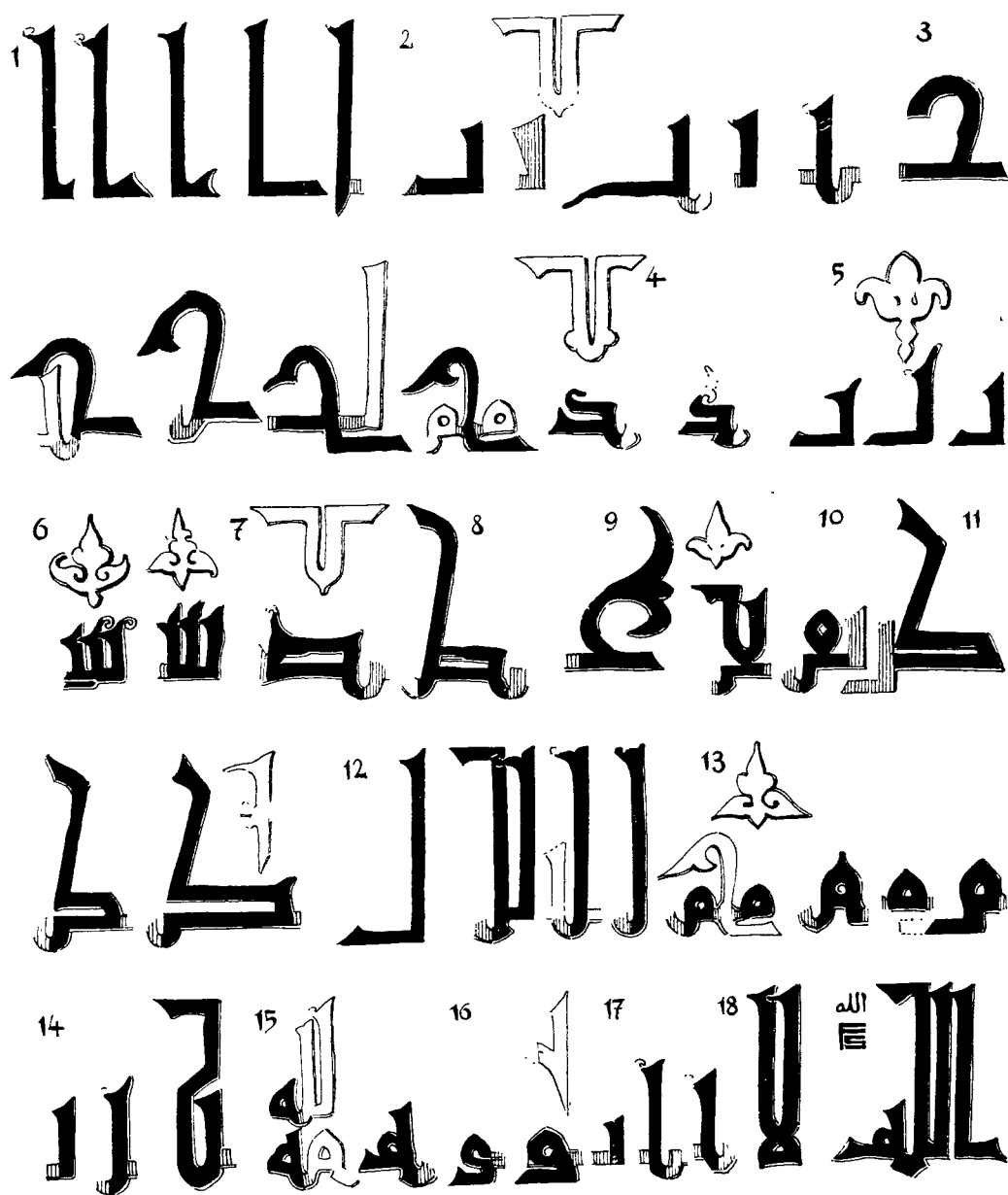
1. Vue de Ghazni.



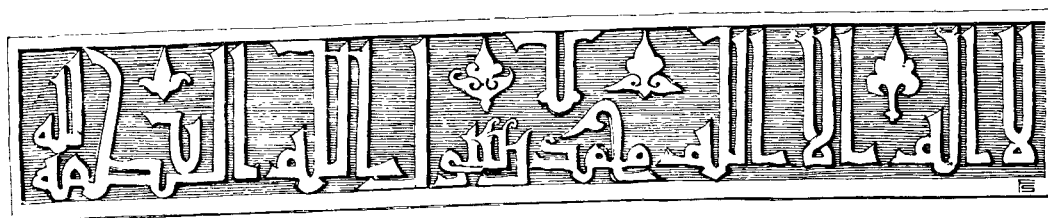
2. La Tour de Maḥmud de Ghazna, au fond Ghazni.



1 et 2. Tombeau de Subuktegin.



A



B

Tombeau de Subuktegin. — A, Alphabet: B, Spécimen.

Planche VI, 2 et fig. 1, A et B, bandeau inférieur :

الحاجب الاجل ابو منصور سبكتكين رحمة الله عليه

le très majestueux chambellan Abū Maṣṣūr Subuktegīn, que la miséricorde d'Allah soit sur lui.

Planche VI, 1, bandeau supérieur.

لا اله الا الله محمد رسول الله الكبريا لله

la profession de foi, suivie de : la grandeur est à Allah.

Planche VI, 1, bandeau inférieur.

(C. XLI, 46) ⁽¹⁾ كل نفس ذائقة الموت ثم إينا[تر]جعون (Coran, XXIX, 37)

من عمل صالحا فلنفسه و...

Subuktegīn, le père de Maḥmūd, bien qu'en fait indépendant, reconnut la souveraineté des princes samanides ; il mourut en 387 de l'hégire (997 A. D.). ⁽²⁾. Son titre *ḥādjib el-adjall* est à noter, il rappelle la dépendance nominale de la dynastie samanide. Subuktegīn était le *major domus* de Nūḥ III et de ses fils Maṣṣūr et Abdelmalik ⁽³⁾. Le surnom Abū Maṣṣūr ne se trouve pas dans les légendes des monnaies de Subuktegīn.

Au point de vue paléographique, les bandeaux du tombeau de Subuktegīn méritent d'éveiller le plus haut intérêt. Ils datent très probablement de la fin du x^e siècle, et comptent ainsi parmi les plus anciens documents épigraphiques qui nous soient conservés dans les provinces iraniennes. Le souci ornemental s'y accuse déjà très nettement. Les motifs en arc qui agrémentent la ligne de base de l'écriture sont très fréquents (pl. VII, B à gauche et fig. 1, A B) et les ornements qui servent à meubler les vides du champ épigraphique varient considérablement (fig. 1 et pl. VI, 2 en haut). Les caractères taillés en marbre sont bien conservés. Il n'y a que les petits motifs floraux terminant les hampes

⁽¹⁾ M. G. Wiet a bien voulu me signaler ce passage qui m'avait échappé.

⁽²⁾ Voir l'*Encyclopédie de l'Islam*, article Ghaznawides.

⁽³⁾ Cf. HADJIB KABIR dans *Journal of the Royal Asiatic Society of Bengal*, XVII, 1860, Supplementary Contributions to the Series of Coins of the Kings of Ghazni, par E. THOMAS Esq.

verticales qui sont un peu rongés par le temps, de sorte qu'ils ressemblent parfois à des simples biseaux. Dans la table alphabétique de la planche VII, on notera le 'Ain initial à demi-feuille (9), qui touche le bord supérieur du bandeau, et surtout la forme caractéristique du 'Ain médian ouvert⁽¹⁾, avec sa hampe gauche à terminaison horizontale. les *tā* et *kāf* (8 et 11), dont les cols raides présentent des angles obtus, et le *noun* final à queue montante (14). Ce *noun*



لما جب الاجل ابو منصور [سب]

A



كتين حمة الله عليه [س]

B

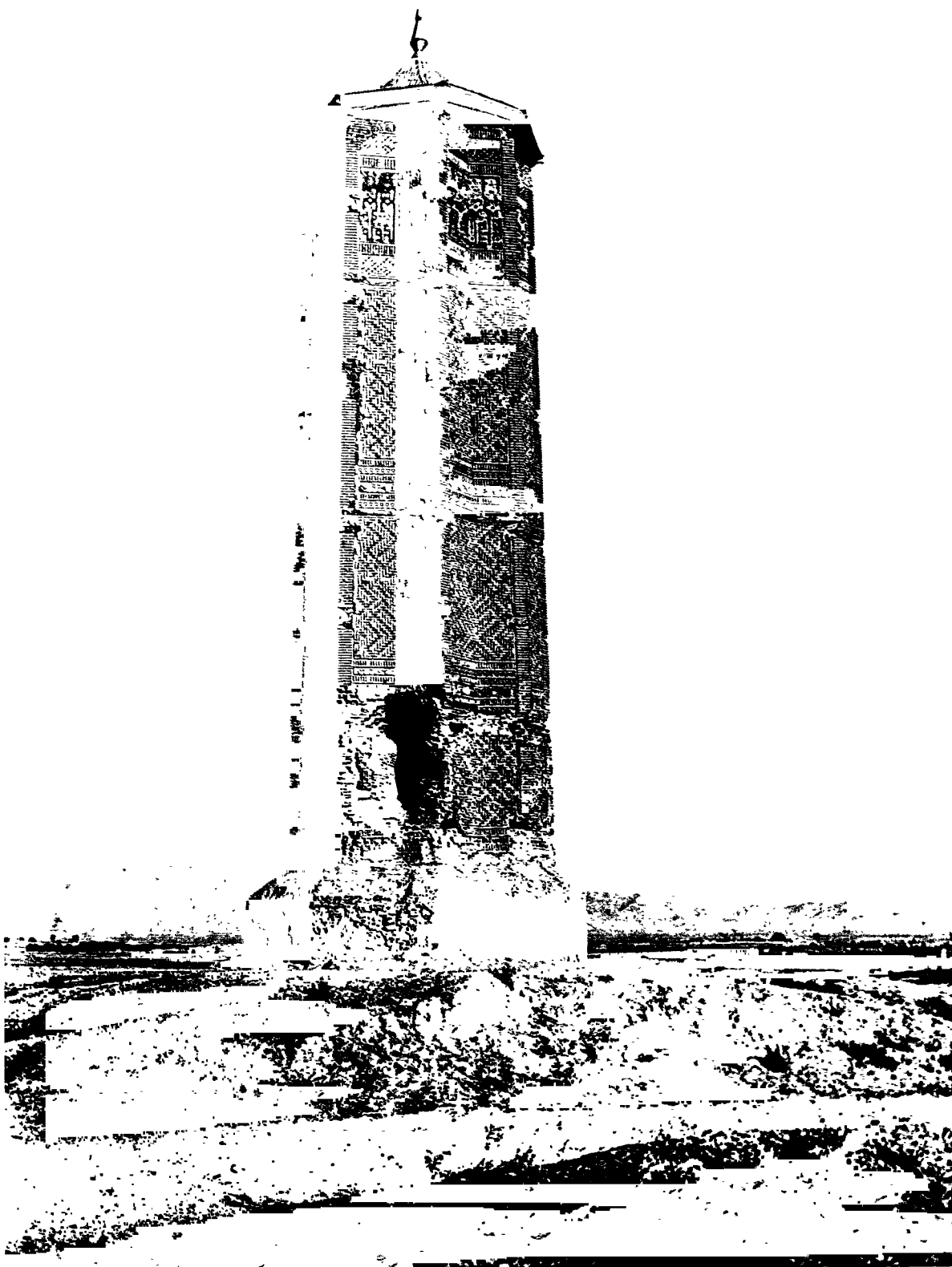
FIG. 1.

qui termine sur le bord supérieur mérite une attention spéciale, parce qu'il révèle une tendance ornementale très prononcée dans le décor épigraphique du tombeau de Subuktegīn. Qu'on compare à ce sujet la planche VII, B: on y voit deux fois le mot Allah dont les hampes sont brisées en équerre et — ce qui est plus frappant encore — un ornement graphique à hampes parallèles⁽²⁾ qui

⁽¹⁾ Cf. DIEZ, *Churasanische Baudenkmäler*, pl. 18, à droite, 19, à gauche, et E. HERZFELD, *Islam*, XII, p. 400 suiv.

⁽²⁾ C'est le plus ancien représentant de ce

genre d'ornement que je connaisse; il joue un rôle considérable surtout dans les inscriptions des provinces orientales de l'Islam et fait défaut à celles d'origine égyptienne.



La Tour de Mahmud.

se terminent horizontalement à gauche et à droite (pl. VII, B, milieu, et pl. VII, A2, 4 et 7). Ce motif graphique se rencontre six fois sur les longs côtés du tombeau. Son emploi ne laisse aucun doute sur sa fonction ornementale. Il apparaît chaque fois quand il y a une série de lettres basses pour contrebalancer la zone inférieure du bandeau. Pour le même objet, on se sert de feuilles et de fleurons dans la zone supérieure. Il est à noter que tous ces ornements floraux (cf. fig. 1 et pl. VII, A, 5, 6, 9 et 13) accentuent la direction verticale du bandeau et qu'ils sont détachés des caractères; ces deux faits, ainsi que l'absence de rinceaux, distinguent nettement la plus ancienne écriture de Ghazna de celle des monuments contemporains du Caire.

2. — La tour de Maḥmūd de Ghazna, 388-412 H. (998-1030 A. D.).

Bien que les tours de Ghazna soient connues depuis plus de 80 ans⁽¹⁾, aucune photographie n'a encore été publiée qui nous permette d'en caractériser les détails. Leurs inscriptions ont été transcrites et traduites par J. A. Rawlinson dans le J. A. S. B., XII, 1843⁽²⁾, mais elles n'ont pas été données en fac-similé comme celle du tombeau de Maḥmūd. Les photographies de M. O. von Niedermayer, que M. E. Diez a publiées tout récemment⁽³⁾ sont si peu nettes que l'auteur a confondu la tour de Maḥmūd avec celle de Mas'ūd III. Les documents de M. Godard sont donc les seuls qui puissent servir à une analyse détaillée. En dehors des photographies reproduites sur les planches V et VIII, M. Godard a rapporté un dessin d'une exactitude remarquable qu'il a fait lui-même sur place (pl. IX); il nous donne tout ce qui reste du décor épigraphique de la tour de Maḥmūd :

بسم الله الرحمن الرحيم السلطان الاعظم ملك الاسلام يمين الدولة و امين الملة
ابو المظفر [ظ] مير المسلم [ين]

Au nom d'Allah, le miséricordieux, le très grand sultan, le roi de l'Islam, *Yamīn al-daula* et *Amīn al-milla*, *Abū-l-muẓaffar*, protecteur des Musulmans...

(1) Voir la bibliographie dans *Persien, Islamische Baukunst in Churāsān*, par E. Diez, 1923, p. 462.

(2) Le docteur Thomas a eu l'obligeance de m'envoyer une copie des textes publiés.

(3) Voir *loc. cit.*, pl. LXXI et LXXII.

Si l'on compare le texte publié par J. A. Rawlinson au dessin de M. Godard, on conviendra qu'il s'agit de la même inscription. Il n'y a que l'épithète du mot *es-sulṭān* qui est différente. Cette divergence n'est pas étonnante, vu que le mot douteux n'est pas écrit d'une manière normale. Cependant la lecture *الاعظم* me semble plus justifiée que *الاکرم* du texte de Rawlinson. Le 'ain qui suit le *lām-alif* présente le type ouvert que nous avons rencontré sur le tombeau de Subuktegīn (pl. VIIA, 9) et les deux dernières lettres, qui suivent la direction verticale, se prêtent tout naturellement à notre lecture. L'*alif* de l'article fait défaut. La graphie du dernier titre *ظهر المسلمين* présente aussi quelques irrégularités. La première lettre *zā* ne se trouve pas sur la ligne de base de l'écriture, le trait mince au milieu du bandeau a l'air d'appartenir à un *zā* vertical. La fin du mot *المسلمين* a disparu, probablement était-elle écrite verticalement en petits caractères; en tout cas, le *mīm* qui précède les deux dernières lettres, n'a pas la forme finale, qui se rencontre trois fois sur le dessin de M. Godard.

Il est bien regrettable que M. Godard n'ait pu rapporter le texte entier que J. A. Rawlinson a relevé en 1839. La suite de l'inscription se trouvait vraisemblablement sur la partie cylindrique qui était superposée au plan octogone de la tour. Elle a disparu au cours du XIX^e siècle.

Ce qui nous reste de l'inscription est d'autant plus précieux qu'il fournit le seul document épigraphique au nom de Maḥmūd renfermant le fameux titre *al-sulṭān al-aẓam* ⁽¹⁾, tandis que les titres *Yamīn al-daula* et *Amīn al-milla* que le calife al-Kādir billah a conférés à Maḥmūd ⁽²⁾ se trouvent sur la porte ⁽³⁾ et très souvent sur les monnaies ⁽⁴⁾.

Au point de vue artistique, l'inscription de la tour cause une véritable surprise. Elle se distingue de toutes les inscriptions contemporaines, historiques ou coraniques, par un caractère décoratif très prononcé. Si elle ne renfermait pas une date, on n'oserait guère l'attribuer au commencement du XI^e siècle. Le double rôle que l'écriture arabe a dû jouer dans l'architecture musulmane :

⁽¹⁾ A Amid on le retrouvera pour la première fois dans une inscription de Malik-shāh de l'an 482 de l'hégire. (Voir VAN BERCHEM, *Amida*, p. 38).

⁽²⁾ *Encyclopédie de l'Islam*, loc. cit.

⁽³⁾ Cf. *Das Schriftband an der Türe des Maḥmūd von Ghazna*, *Islam*, VIII, pl. IV et p. 216.

⁽⁴⁾ Cf. STANLEY LANE POOLE, *Catalogue of Oriental Coins in the British Museum*, vol. II, n° 459 suiv.

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
 فِي يَوْمِ الْاِسْلَامِ
 فِي يَوْمِ الْاِسْلَامِ
 فِي يَوْمِ الْاِسْلَامِ

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
 السُّلْطَانِ الْأَعْمَرِ
 مَلِكِ الْإِسْلَامِ

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
 فِي يَوْمِ الْاِسْلَامِ
 فِي يَوْمِ الْاِسْلَامِ
 فِي يَوْمِ الْاِسْلَامِ

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
 السُّلْطَانِ الْأَعْمَرِ
 مَلِكِ الْإِسْلَامِ

Inscription de la tour de Maḥmūd.

exprimer un sens et servir en même temps d'ornement, trouve ici une solution parfaite dans son genre. Le bandeau épigraphique est réparti en deux zones, égales en largeur, l'une contient le texte, l'autre l'ornement. Malgré cela, elles forment une unité parce que les motifs purement ornementaux revêtent l'apparence de signes graphiques. En effet, ces motifs libres à base triangulaire qui s'entrelacent avec l'écriture en formant une série de carrés, remplacent souvent les terminaisons des *alif* et *lām*. La figure 2 (à droite) ⁽¹⁾ en donne un bon exemple. Le *alif* de *abū* et celui de *al-muzaffar* au lieu de monter au bord supérieur du bandeau s'unissent en formant deux frontons triangulaires, tandis que les motifs libres simulent leurs terminaisons naturelles. La même observation s'applique au *lām* suivant. Du reste la forme hybride des lettres à hampes longues caractérise toute notre inscription. Les quelques restes de motifs floraux qu'on voit encore sur le fond du bandeau (fig. 2) ne sont pas faciles à discerner, ils semblent être relégués au second plan pour rehausser l'effet de l'écriture. Cependant il faut remarquer que les hampes des motifs graphiques ne remplissent pas toute la partie supérieure du bandeau, elles laissent une petite zone entièrement libre pour les motifs floraux, qui y dessinent une bordure de demi-feuilles opposées. C'est un procédé décoratif que les artistes n'ont adopté que dans les provinces iraniennes et qu'on ne trouve pas ailleurs. Ghazna est l'endroit où l'on rencontre le plus ancien re-

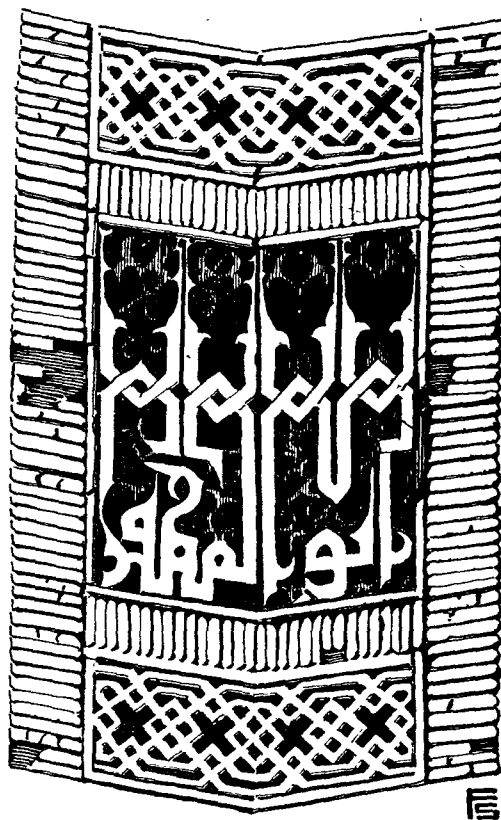


FIG. 2.

⁽¹⁾ Dessinée d'après la photographie de M. Godard. On notera que les couches horizontales des briques qui forment les angles de

la tour divisent l'inscription en huit sections à deux pans rentrants,

présentant des bandeaux épigraphiques à bordure florale au-dessus des lettres. On ne peut pas encore affirmer qu'ils offrent une création de l'école de Ghazna, mais il est certain que les conquêtes ghaznawides les ont répandues plus tard dans les provinces musulmanes de l'Inde ⁽¹⁾.

Il est difficile de trouver des matériaux de comparaison qui puissent servir à expliquer l'origine du décor épigraphique de la tour de Maḥmūd. Les inscriptions iraniennes du ^x^e siècle qui ont été publiées jusqu'à présent ⁽²⁾ sont rares et diffèrent essentiellement de celle de Ghazna. Il n'y a que le décor épigraphique en stuc de Rādkān au sud de la mer Caspienne qui, par ses caractères hybrides et quelques motifs libres à base triangulaire, nous rappelle un peu l'inscription ghaznawide en terre cuite ⁽³⁾. Mais si l'on compare l'ensemble de cette écriture compliquée à peine lisible de Rādkān à celle de la tour de Maḥmūd, on est frappé avant tout par la dissemblance qui existe entre elles. On ne pourra pas l'expliquer par le matériel différent dont l'architecte s'est servi, parce que les motifs tressés de Rādkān se rencontrent aussi dans des inscriptions en terre cuite. Les petits motifs floraux dont nous venons de parler prouvent que l'artiste de Ghazna aurait pu, s'il l'avait voulu, enrichir davantage son écriture. Nous verrons plus tard que tous les documents épigraphiques de Ghazna accusent ce style sobre — on pourrait même dire sévère — qui caractérise l'inscription de Maḥmūd.

3. — Inscription au nom de Mas'ūd I^{er} (421-432/1030-40).

Le fragment de pierre qui est reproduit à la planche X (cf. fig. 3) ne contient que trois mots :

...[السيد مسعود بن يمين [الدولة]...

« ... [le seigneur] Mas'ūd fils de Yamīn [al-daula]... »

⁽¹⁾ Un type parfait de ce genre d'écriture se trouve sur un monument d'Adjmer, voir J. HOROVITZ, *Epigraphia Indo-Moslemica*, pl. XXIII en haut.

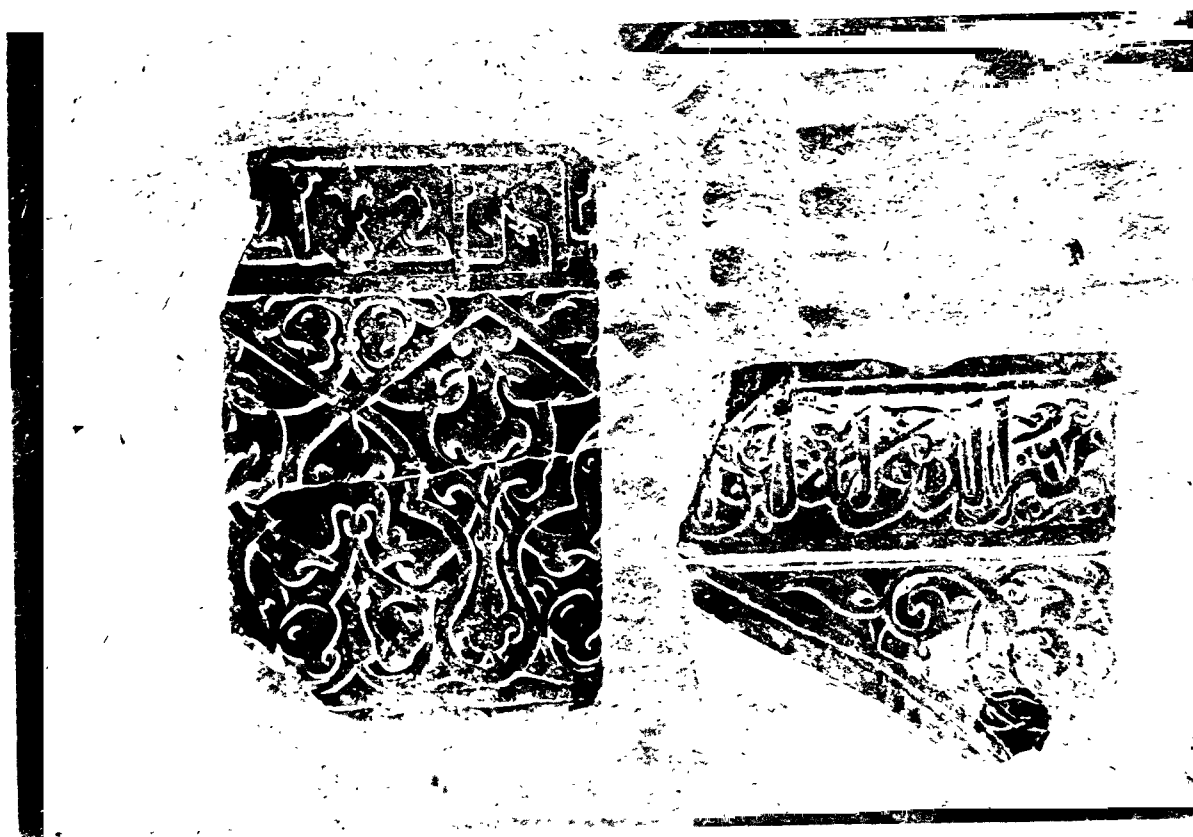
⁽²⁾ F. SARRE, *Denkmäler persischer Baukunst*.

E. DIEZ, *Churasanische Baudenkmäler*, 1 vol., 1918 et *Persien*, 1923.

⁽³⁾ Cf. FLURY, *Islamische Schriftbänder*, pl. XIV, 3 d, 43 g et lām-alif (dernière ligne à gauche) ; *Syria*, 1921, pl. VI.



1. Inscription au nom de Mas'ūd I^{er}.



2. Fragments d'inscriptions, V^e-VI^e (XI^e-XII^e) siècles.

Le décor épigraphique de cette pierre fruste nous est précieux parce qu'il renferme le nom Mas'ūd. Il me semble que parmi les trois Mas'ūd ghaznawides qui entrent en ligne de compte, il faut choisir Mas'ūd I^{er}, le fils de Maḥmūd ; son père portait le titre *Yamīn al-daula*, dont la première partie est heureusement conservée sur notre fragment. La lettre qui précède Mas'ūd est un *dāl* plutôt qu'un *kāf*. Elle est jointe, par un arc décoratif, à une hampe très fruste

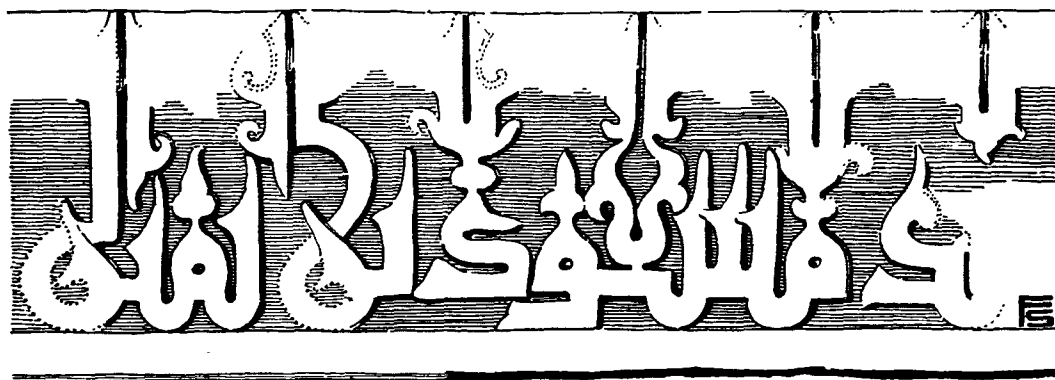


FIG. 3.

qui peut représenter un *yā*, c'est ainsi que la lecture sayyid (seigneur) paraît justifiée.

Les lettres de cette inscription fragmentaire sont peu nombreuses, il n'y en a que douze, mais elles nous donnent une idée très précise du style rigoureux de cette écriture. Quant aux détails, il faut noter le 'ain ouvert à deux demi-feuilles, les deux *noun* dont les terminaisons diffèrent sensiblement, les lettres *wāw* et *mīm* qui sont surmontées de feuilles à trois lobes, les cinq arcs de liaison au-dessous de la ligne de base de l'écriture, et — last not least — les six paires de hampes purement décoratives, qui meublent la partie supérieure du bandeau. Bien qu'elles soient très délabrées, on sent bien leur importance esthétique. Le simple rythme de ces motifs graphiques forme un heureux contraste avec les caractères variés de la zone inférieure du bandeau. Sous ce rapport l'inscription de Mas'ūd en pierre est apparentée à celle de Maḥmūd en terre cuite.

4. — **Inscription au nom d'Ibrāhīm** (451-492/1059-1099).

Longue dalle bien conservée (pl. XI, 2).

...[قاهر] الملوك سيد السلاطين ابوالمظفر ابراهيم...

« [le vainqueur] des rois, le seigneur des sultans, Abū-l-muẓaffar Ibrāhīm... »

Les titres que renferme ce fragment d'inscription nous sont connus par les monnaies d'Ibrāhīm⁽¹⁾. D'après leur légende, le mot qui précède *mulūk* est *qāhir* et non *malik*.

5. — **Fragment du même style** (pl. XI, 1)

...مالك رقاب الامم قاهر [الملوك]

« ... qui tient les nuques des nations, le vainqueur [des rois]. »

Le texte et les formes des lettres et des ornements cadrent si bien avec l'inscription précédente qu'on aime à croire que les deux fragments faisaient partie du même monument. Il n'y a que la bordure de feuilles dentelées à cinq lobes au-dessus du bandeau (pl. XI, 2) qui a disparu du fragment n° 5.

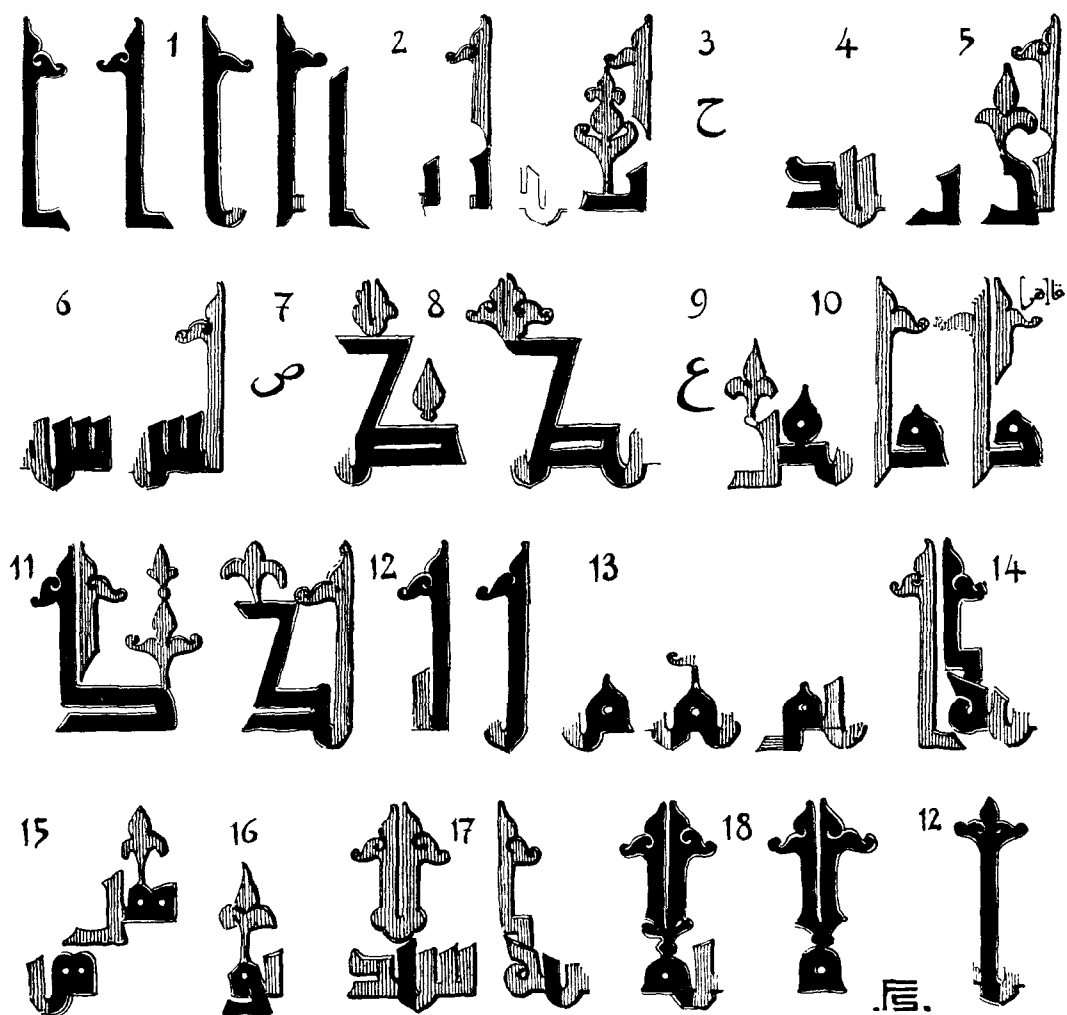
Cette bordure, formée par des motifs végétaux tout à fait identiques, accuse le même style simple et rigoureux qui caractérise le bandeau épigraphique. C'est la verticale et l'horizontale qui dominent dans la série des feuilles, ainsi que dans l'écriture. Les terminaisons florales des hampes verticales constituent une bordure régulière qui contrebalance les petits caractères sur la ligne de base horizontale, de sorte que le champ épigraphique présente un ensemble décoratif bien équilibré. Mais ce qui nous frappe avant tout, c'est la qualité rythmique de ce coufique de Ghazna, unique dans son genre dans les monuments contemporains. Elle est due, comme dans l'inscription de Mas'ūd, à l'emploi régulier des hampes accouplées qui, à l'absence d'*alif-lām* et de *lām-alif*, sont formées par des motifs graphiques libres superposés aux petits caractères (pl. XII, 2, 5, 8, 10 à droite, 11 et 17). Toutes ces hampes sont agrémentées de demi-feuilles qui, lorsqu'elles sont accouplées, forment ensemble des fleurons à trois lobes. Un seul *lām* est couronné d'un fleuron entier

⁽¹⁾ Cf. *loc. cit.*, n° 558, revers, et par le même auteur, Additions to vol. I-IV, 1899, n° 558 d,

e, f, et 560 k. Quant à l'origine de sultān al-salāṭīn, voir VAN BERCHEM, *Amida*, p. 38, n. 4,



1 et 2. Inscriptions au nom d'Ibrāhīm.



Alphabet d'une inscription d'Ibrahim.

(pl. XII, 12 dernière ligne à droite). Il paraît que ce genre de caractères a pris naissance dans le Khorāsān ; je ne l'ai pas trouvé ailleurs dans l'épigraphie monumentale. Un *lām* analogue, dont la hampe s'épanouit en arabesques symétriques, se rencontre dans la belle inscription en terre sèche de la mosquée de Khargird (fig. 4, à gauche)⁽¹⁾.

Les caractères qui nous indiquent le plus nettement la différence qui existe entre notre inscription et celles des provinces occidentales du ^{xr}e siècle sont les deux *tā* (pl. XII, 8) et le second *kaf* (11) surmontés de motifs floraux. Sur le tombeau de Subuktegīn les hampes brisées de ces caractères touchent encore le bord du bandeau (pl. VII, 8 et 11) ; ici, elles se

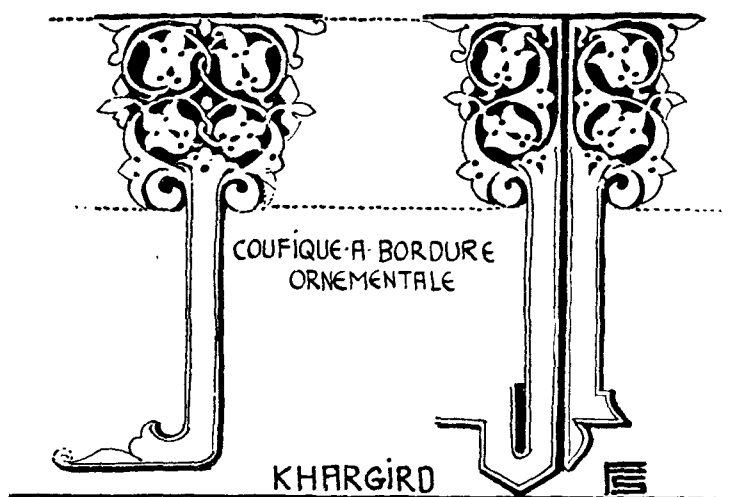


FIG. 4.

brisent davantage, et leurs extrémités horizontales déterminent la zone purement décorative, qui occupe plus d'un quart du bandeau. On ne s'étonnera pas du fait qu'un seul *noun* final présente un motif en tresse (XII, 14). Les caractères tressés, de formes variées, font généralement tort au rythme⁽²⁾.

Les quelques motifs floraux qui meublent les vides entre les hampes parallèles (pl. XII, 2, 5, 8, 10, 11, 13 et 16) jouent un rôle tout à fait secondaire et ne servent qu'à accentuer la tendance rythmique de l'écriture. Ils dérivent en ligne directe des feuilles et fleurons analogues, relevés sur le tombeau de Subuktegīn. Cependant ils ont subi une certaine évolution dans l'espace de temps qui les sépare de leurs ancêtres : au lieu d'être libres ils sont joints aux

⁽¹⁾ Dessiné d'après E. DIEZ, *prim. loc. cit.*, pl. 48, à droite ; en ce qui concerne sa chronologie, voir E. HERZFELD, *Islam*, XII, p. 98 suiv.

⁽²⁾ Cf. FLURY, *Islamische Schriftbänder*, pl. XII, XIII, XV B et XIX ; *Syria*, 1920, pl. XXXIX et XL.

caractères et ont pris une allure plus dégagée (cf. pl. VII, 6, 13, et pl. XII, 2, 11).

Malgré les échecs politiques que l'empire ghaznawide a éprouvés de la part des Seldjuqides sous le gouvernement d'Ibrāhīm, son long règne eut pour conséquence une certaine prospérité, et il cultiva avec bonheur les arts de la paix⁽¹⁾. Une preuve éclatante nous en est fournie par le document suivant.

6. — Inscriptions au nom d'Ibrāhīm.

Sous tous les rapports, le fragment de marbre sculpté n° 6 (pl. XI, 1, à gauche) est un document des plus remarquables. C'est une pièce d'architecture qui nous donne une idée du goût artistique qui doit avoir régné dans la capitale ghaznawide au XI^e siècle. Notons, par exemple, les différents plans que l'artiste a ménagés dans la surface à décorer. La section longitudinale de ce fragment présente un profil extraordinairement riche. La même richesse s'accuse dans le décor épigraphique, qui ne trouve pas son égal dans la capitale fatimide. Trois différentes inscriptions sont réunies l'une à côté de l'autre sur la surface mouvementée de ce fragment : en haut, un fragment en naskhi (*a*); au milieu, une inscription coranique en grands caractères coufiques d'une allure très décorative (*b*), et, en bas, un texte historique en petits caractères coufiques (*c*).

(*a*) Le fragment en naskhi qui ne renferme que sept lettres est malheureusement trop délabré pour en permettre une lecture. Malgré cela, il nous est très précieux par le seul fait qu'il prouve l'emploi du genre naskhi dans l'épigraphie monumentale d'Ibrāhīm. Sur les monnaies ghaznawides, le naskhi est employé simultanément avec le coufique dès 385 de l'hégire⁽²⁾. L'exemple le plus frappant de la juxtaposition des deux genres de caractères sur une même ligne nous est offert par une monnaie de Moḥammad, fils de Maḥmūd, frappée en 414 de l'hégire⁽³⁾,

⁽¹⁾ *Encyclopédie de l'Islam*, loc. cit.

⁽²⁾ Cf. STANLEY LANE POOLE, loc. cit., p. 131, n° 458, monnaie de Maḥmūd. frappée à Nīsābūr.

⁽³⁾ *Ibid.*, n° 519. Seules les trois dernières lettres de Moḥammed rasūl sont écrites en coufique.

(b) Encadrée par une rangée de perles entre deux filets la profession de foi :

لا اله الا الله محمد رسـ[ول الله]

(c) السلطان الاعظم ابو المظفر ابرهيم بن [مسعود]

« le très grand sultan Abû-l-muzaffar Ibrāhīm, fils de [Mas'ūd]. »

Les deux traits de بن sont encore visibles. Dans l'espace qui reste à la fin du bandeau on peut faire entrer le nom du père d'Ibrāhīm.

La largeur modeste du bandeau comporte des caractères simples, leurs hampes verticales se terminent en biseau. On notera la forme du 'ain et la

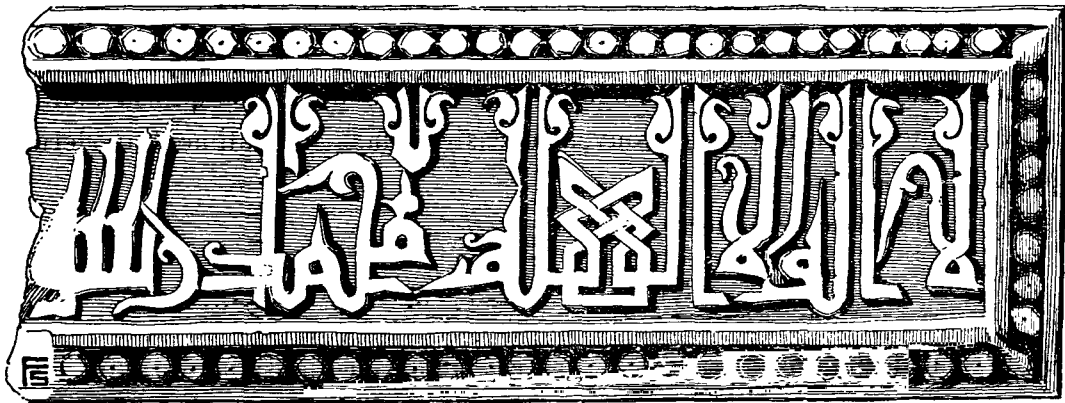


FIG. 5.

petite irrégularité dans l'article de *muzaffar*, la hampe du *lām* est probablement cassée. Au point de vue paléographique, l'inscription coranique nous intéresse le plus (fig. 5). La parenté qui existe entre le bandeau de la figure 5 et celui de la planche XI, 2, s'accuse nettement dans le mot Moḥammed (fig. 5, à gauche) : au-dessus du premier *mīm* et du *dāl*, nous retrouvons les hampes accouplées à demi-feuilles symétriques, qui engendrent la bordure ornementale dans la partie supérieure du bandeau. Le rythme régulier qui nous a frappé dans l'inscription de la planche XI, 2, fait défaut à celle de la figure 5. Ce n'est pas la seule différence. Les demi-feuilles qui agrémentent les extrémités des hampes ont changé leur position horizontale et sont tournées en haut. La nouvelle forme compacte — la plus ancienne de ce genre — est restée en vogue dans

différentes provinces de l'Islam pendant des siècles. Il serait intéressant de savoir si elle doit son origine à une école de Ghazna ou si un artiste étranger l'y a importée. La même question se pose si l'on considère les deux *alif* arrondis, dont les extrémités sont tournées en bas (fig. 5, à droite), et surtout vis-à-vis du mot *Allah*, qui présente un motif en tresse très compliqué. Il nous rappelle les inscriptions d'Amid qui, à cette époque, sont déjà enrichies de motifs tressés. Or on se souviendra qu'Ibrāhīm était lié aux Seldjuqides par le mariage d'un de ses fils avec une fille de Malik Shāh⁽¹⁾. Ces rapports de famille ont peut-être eu pour conséquence un échange d'artistes entre les cours d'Ispahan et de Ghazna. Nous reviendrons à cette question plus bas.

7. — Inscription au nom d'Ibrāhīm, en naskhi (451-492 H.).

Les débris de la niche rectangulaire en marbre dont plus que la moitié est assez bien conservée, se trouvent encastés dans un bâtiment moderne (pl. XIII, 1).

(a) Sur le cadre en équerre, à droite :

...مويد الدين معين المسلمين ابى المظفر ابراهيم بن...

« ... le soutien de la religion, l'aide des croyants Abū-l-muzaffar Ibrāhīm, fils de... ».

(b) Sous l'arc en plein cintre :

[ال]عز و البقا لصاح[به]...

« puissance et durée à son possesseur... ».

Les surnoms *Mu'ayyid al-dīn* et *Mu'īn al-muslimīn* que notre texte donne à Abū-l-muzaffar Ibrāhīm ne se trouvent pas sur ses monnaies. Mais ce n'est pas une raison qui milite en faveur d'un autre Ibrāhīm que le Ghaznawide⁽²⁾. Du reste, les demi-palmes de la belle frise au-dessous du bandeau (b) sont identiques à celles du fragment 6 au nom du sultan Ibrāhīm.

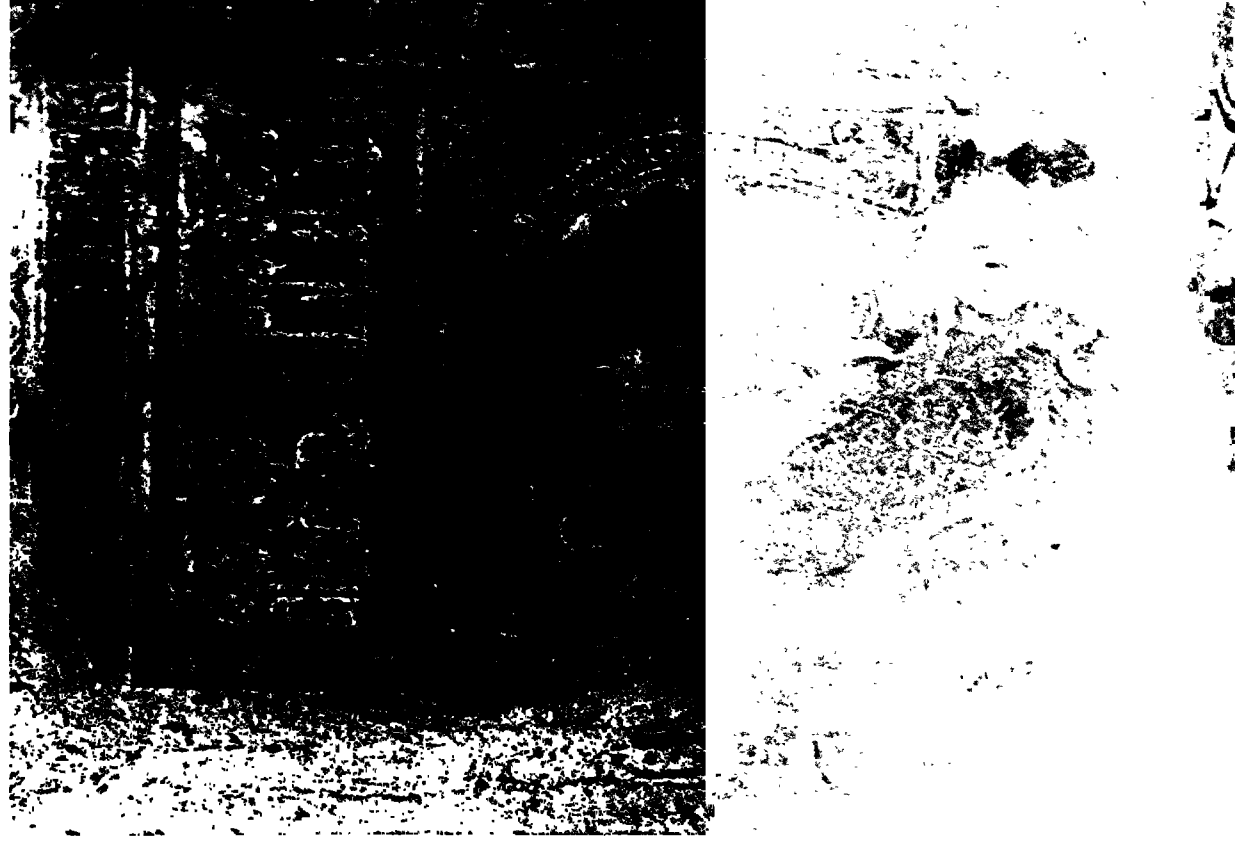
⁽¹⁾ *Encyclopédie de l'Islam*, loc. cit.

⁽²⁾ M. R. GUEST, dont l'expérience en matière épigraphique est connue, a eu l'obligeance de

faire des recherches à ce sujet et en a tiré la conclusion que le bandeau (a) ne peut se rapporter qu'au Ghaznawide Ibrahim.



1. Inscription au nom d'Ibrahim.



2. Mihrab de l'époque d'Ibrahim.

L'emploi exclusif de caractères naskhi munis de points et de signes diacritiques dans une inscription historique de la seconde moitié du ^x^e siècle constitue le fait le plus remarquable de ce fragment architectural. On sait qu'en Mésopotamie, en Syrie et en Égypte, l'introduction de l'écriture arrondie, appelée naskhi, eut lieu au cours du ^x^e-^{xii}^e siècle à la suite des conquêtes de Nūr al-dīn et de Saladin⁽¹⁾. Notre inscription nous offre donc une preuve nouvelle de l'avance considérable de la Perse orientale sur les provinces occidentales dans l'évolution de l'écriture.

En ce qui concerne la bordure à arabesques qui occupe la partie inférieure de la niche, elle servira comme point de repère pour déterminer l'ordre chronologique des ornements ghaznawides.

8. — Inscription au nom de Mas'ūd III (492-508 H. ; 1099-1114 A. D.).

La tour de Mas'ūd III, à l'instar de celle de son célèbre arrière-grand-père Maḥmūd est décorée d'un grand bandeau à inscription composée de huit sections à deux pans rentrants (pl. XIV). Il n'y a que trois de ces sections que j'aie pu lire et dessiner d'après les photographies de M. Godard (fig. 6 et 7). C'est bien peu pour vérifier le long texte de cette inscription, publiée en 1843⁽²⁾. Cependant les quelques fragments des figures 5 et 6 permettent de faire une modification assez importante du début du texte de Rawlinson :

(fig. 6) بسم الله الرحمن الرحيم (fig. 7) السلطان الاعظم [مملک الاسلام] علا
الدولة...

« au nom d'Allah... le très grand sultan, le roi de l'Islam 'Alā al-daula... ».

La lecture de Rawlinson intercale امر entre *al-raḥīm* et *al-ṣultān*, et après *malik al-islām*, continue :

اعلام الملكة و الدولة

Or je ne vois aucun moyen de faire entrer tous ces mots dans le champ

⁽¹⁾ Voir VAN BERCHEM, *loc. cit.*, p. 74 et note 1 ; W. et G. MARÇAIS, *Les Monuments arabes de Tlemcen*, p. 91.

Une des dernières inscriptions historiques en coufique fleuri au nom de Saladin date de

l'an 1186 A. D. Voir FLURY, *Islamische Schriftbänder*, p. 44 suiv. et pl. XVIII et XIX.

⁽²⁾ Voir J. A. S. B., *loc. cit.*, p. 78 ; reproduit par E. DIEZ, *loc. cit.*, p. 164.

épigraphique des trois premières sections. Au cas même où l'on admettrait que quelques caractères et mots ont été rejetés ⁽¹⁾ de la ligne de base de l'écriture, l'expression *اعلام الملكة* ne se concilie pas avec les deux derniers mots

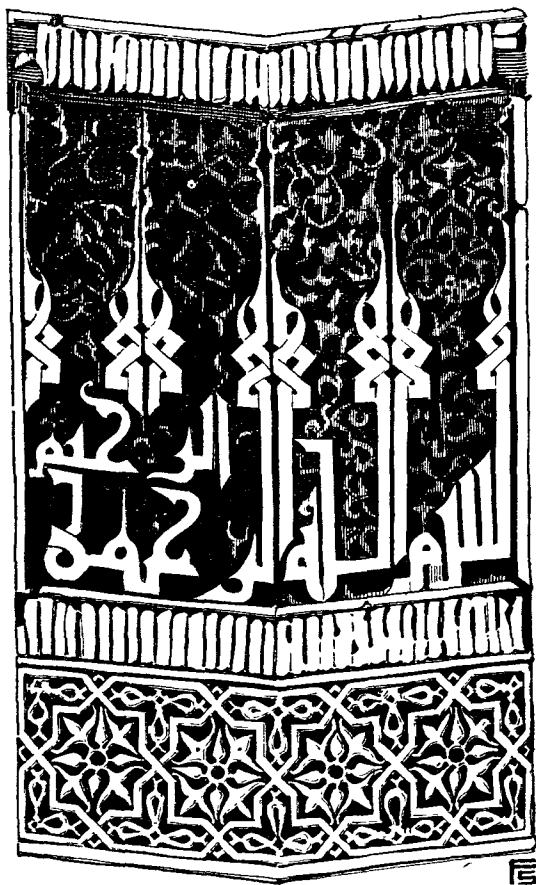


FIG. 6.

cement des deux inscriptions, il existe donc un parfait accord entre elles.

Il est évident que le grand bandeau en coufique ne renferme que la moindre partie du texte de Rawlinson. Le seul mot que j'en puisse lire encore dans la huitième section de l'inscription (pl. XIV à droite) est *mūminīn*. Dans l'état actuel

de la figure 7. Par contre, la leçon proposée répond aux données paléographiques et cadre à merveille avec les documents épigraphiques des Ghaznavides.

Le dernier mot de la figure 7 est, sans aucun doute, *al-daula*, la lettre *wāw* en est rejetée et placée au-dessus de *dāl* ; l'avant-dernier mot est *علا* et non *اعلام*. Il est vrai qu'à la rigueur la graphie permettrait la leçon de Rawlinson, mais on sait que Mas'ūd III portait le surnom officiel *'Alā al-daula* ⁽²⁾.

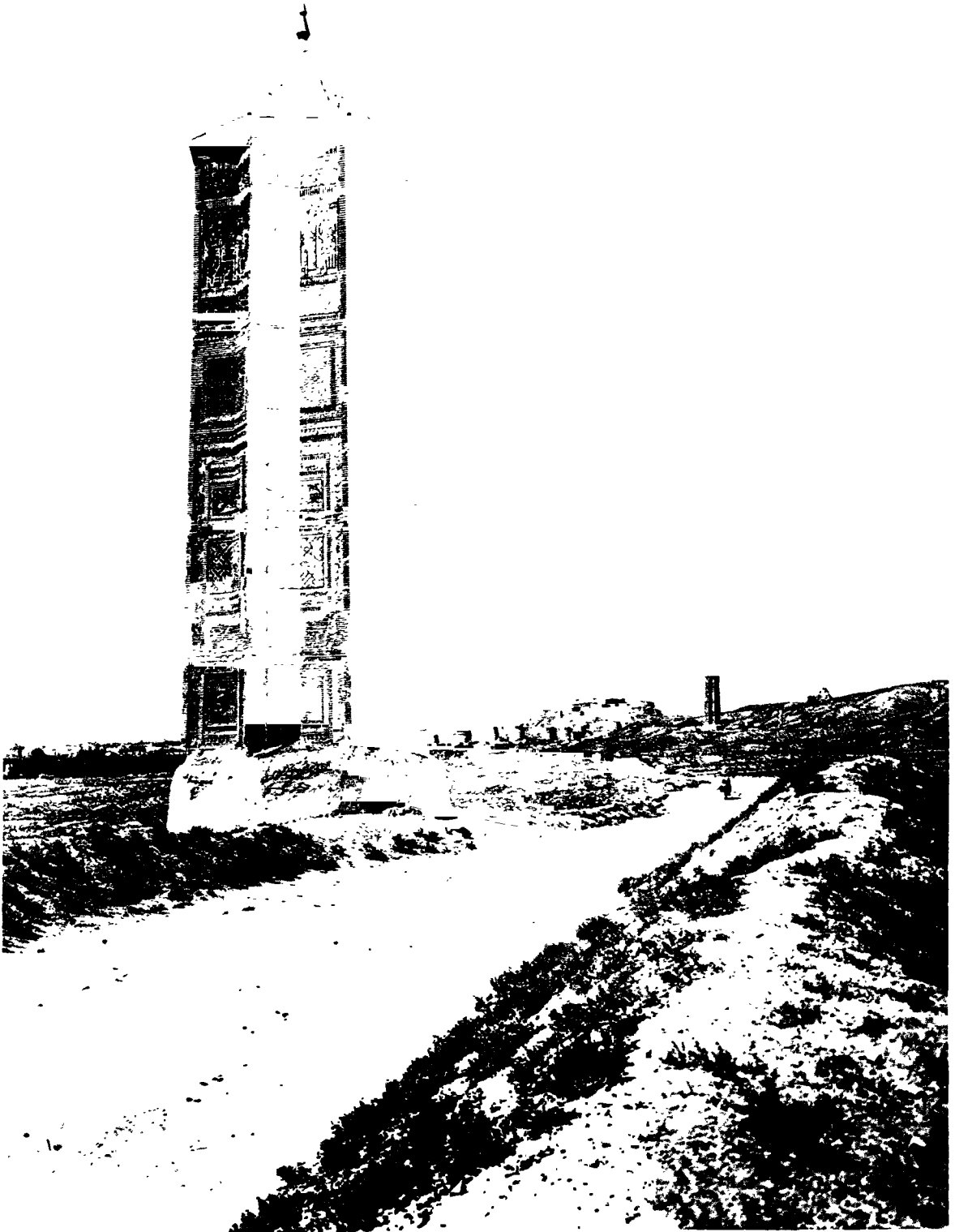
Le *mīm* final sur le *'ain* de *'Alā* ainsi que l'*alif* précédent s'expliquent tout naturellement comme la fin du titre *malik al islām* ⁽³⁾ que Rawlinson donne dans son texte. Du reste, nous l'avons déjà rencontré à la même place sur la tour de Maḥmūd. Quant au commen-

⁽¹⁾ Sur ce phénomène paléographique, voir J. VON KARABACEK, *Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften*, 1917, vol. 184, p. 17, suiv. (tirage à part).

⁽²⁾ Voir STANLEY LANE POOLE, *The Moham-*

madan Dynasties et Catalogue of Coins, loc. cit., n° 568.

⁽³⁾ Ces mots ne sont pas visibles sur les photographies, parce que le pan qui les renferme y est vu en raccourci.



La Tour de Mas'ūd III

de la tour il ne sera guère possible d'en reproduire en fac-similé tout le décor épigraphique que Rawlinson y a relevé en 1839. Cependant l'examen des petits bandeaux frustes en naskhi qui courent le long des arêtes verticales encadrant les panneaux rectangulaires de la partie inférieure du monument jettera peut-être quelque jour sur l'origine de cette tour en briques. Dans tous les cas il vaudra la peine d'en faire des photographies détaillées.

Quant à la valeur artistique du bandeau de Mas'ūd III, il ne sera pas nécessaire de l'analyser en détail. On n'aura qu'à comparer les figures 2 et 6 pour

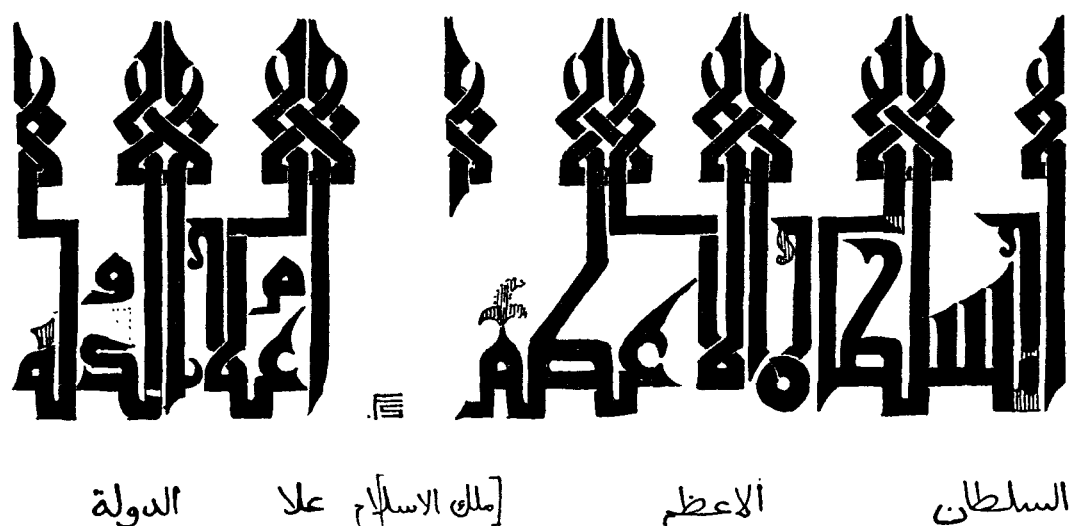


FIG. 7.

se rendre compte de la différence de style qui existe entre les deux genres d'écriture malgré la parenté qui les unit. Les hampes des *alif* et *lām* de la figure 6 sont plus simples que celles de la figure 2 et terminent en haut. Par contre, les motifs ornementaux libres à base rectangulaire qui s'entrelacent avec elles sont plus compliqués que leurs ancêtres. On notera surtout qu'une zone très large qui comprend à peu près un tiers du bandeau, est entièrement laissée aux arabesques. Elles s'y épanouissent sans pouvoir contrebalancer l'écriture. Cette innovation peu heureuse est peut-être due à un artiste étranger qui a voulu imiter les inscriptions à bordure ornementale au-dessus des caractères.

Quant aux formes des arabesques qui remplissent le champ épigraphique,

la figure 6 donne tout ce que j'en ai pu déchiffrer à la loupe sur la photographie. Elles paraissent plus régulières dans la belle bordure à entrelacs géométriques au-dessous de l'inscription (fig. 6, en bas).

Les tours de Maḥmūd et de Mas'ūd sont les seuls monuments en terre cuite qui sont encore *in situ*, mais d'autres, du même genre, doivent avoir existé à Ghazna, à en juger d'après plusieurs fragments que M. Godard a trouvés encastrés dans les murs des maisons modernes. La planche XV nous en donne un bon spécimen ; il représente la terminaison de deux hampes à motifs tressés sur un fond d'arabesques symétriques, qui sont aussi remarquables pour leur bonne technique que pour leur style ornemental. Les deux tours ainsi que les fragments en terre cuite nous font entrevoir une architecture, qui égalait en beauté les monuments revêtus de marbre, très nombreux, à ce qu'il paraît, à Ghazna.

9. — Débris d'inscription historique en naskhi (XI^e/XII^e) siècle.

Le beau fragment architectural en pierre de la planche X, 2 à droite, renferme un texte trop petit pour en déterminer la date exacte.

...يمين الدولة ابو...

« Yamīn al-daula, Abū... »

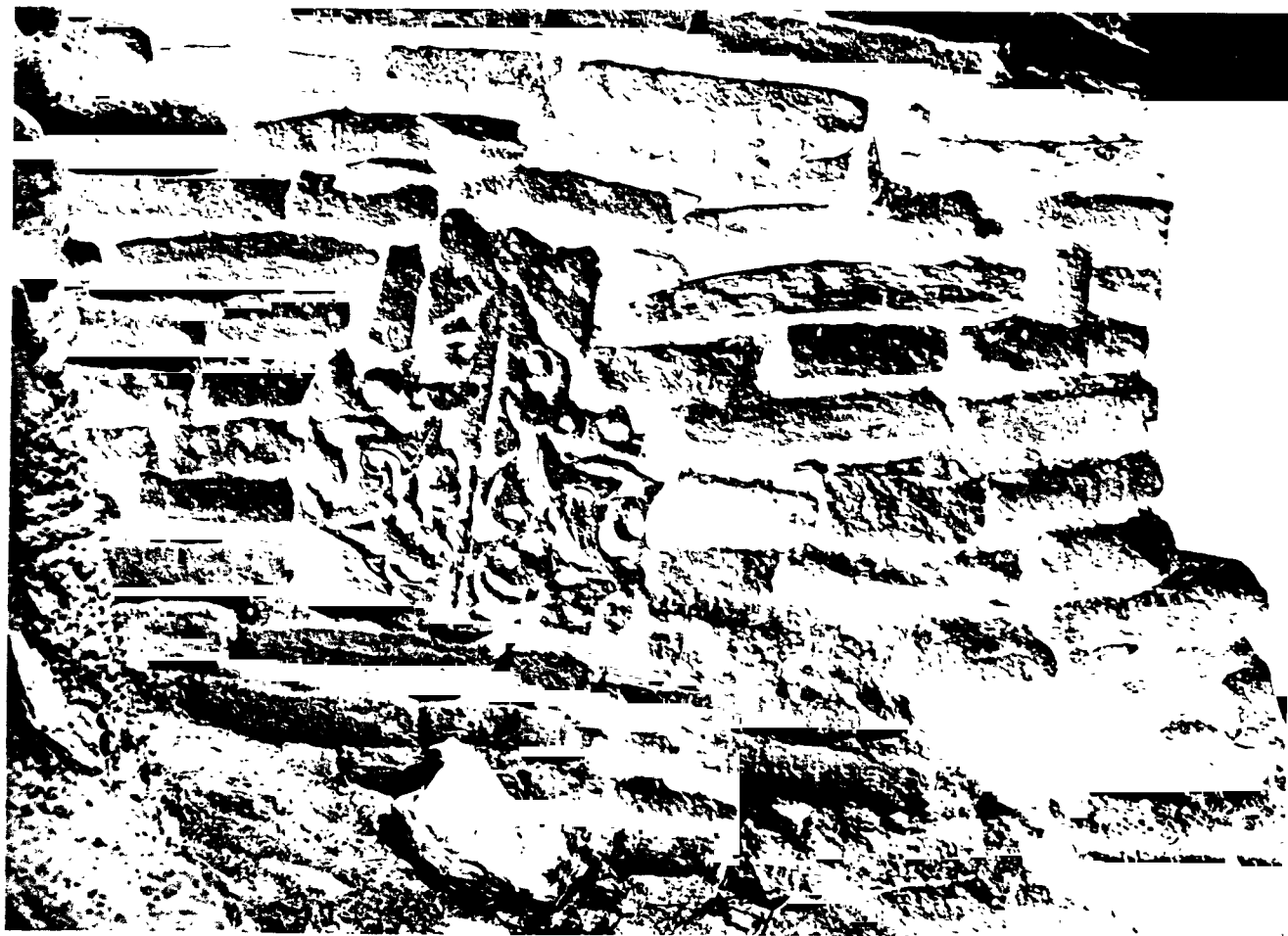
Si le titre *Yamīn al-daula* se rapporte à un sultan ghaznavide, nous avons le choix entre différents souverains des v^e et vi^e (XI^e et XII^e siècles). Ayant connaissance des inscriptions en naskhi du sultan Ibrāhīm, on pourrait attribuer ce fragment à un des descendants de Maḥmūd. En tout cas les motifs floraux qui en meublent l'écoinçon et le bandeau à inscription cadrent bien avec ceux du v^e (XI^e) siècle : ils rappellent même le décor floral de quelques monnaies ghaznavides de cette époque ⁽¹⁾. Mais le naskhi fleuri du petit texte me semble plutôt trahir une évolution plus avancée. En attendant de nouveaux indices chronologiques j'attribuerais le petit fragment n° 9 au règne du sultan Bahrāmshāh (512-547 H., 1118-1152 A. D.) ; ce souverain portait en effet le surnom *Yamīn al-daula*.

⁽¹⁾ Voir *Catalogue of Coins*, loc. cit., n° 464, 484 et 519. Les demi-palmes de ces monnaies

présentent de petits lobes détachés qui caractérisent le fleuron central de l'écoinçon.



1



2

1 et 2. Fragment d'inscription coufique 1. Position normale.

10. — Inscriptions coraniques de la seconde moitié du XI^e siècle.

Le Mihrāb reproduit à la planche XIII, 2 révèle, malgré son état en partie fruste, un ensemble épigraphique et ornemental plus riche que nous ne l'avons rencontré jusqu'à présent dans les fragments contemporains à inscriptions histo-



A



B

FIG. 8.

riques. Il y a trois types d'inscriptions coraniques qui diffèrent l'une de l'autre considérablement, quant à la grandeur et au genre des caractères employés.

a) Le bandeau horizontal à grands caractères coufiques renferme la profession de foi. Sur la figure 8, A, on en voit les mots محمد رسول الله [ل]. Le lapide ayant oublié le *lām* de *rasūl* sur la ligne de base l'a intercalé après coup entre le *sin* et le fleuron qui surmonte le *wāw*.

b) Une inscription coufique de caractères moyens forme le cadre rectangulaire du mihrāb ; le bandeau vertical à droite renferme le *bismillāh*, les trois premiers mots en sont frustes, et le commencement de Coran III, 16 jusqu'à

ولوا, sur le bandeau horizontal en haut le dernier mot est [العز] يز. La figure 8, B, donne un fac-similé de la partie la plus lisible :

...الرحيم شهد الله انه لا اله الا هو...

c) L'inscription naskhi en petits caractères qui contourne l'arc lobé renferme le *bismillāh* et *Coran*, IX, 18, le dernier mot bien lisible sur la pointe de l'arc est [الصد]وة. Au point de vue paléographique les deux inscriptions coufiques de la figure 8 ⁽¹⁾ méritent une attention particulière. Si on les avait trouvées isolément en différents endroits, on n'aurait guère osé les attribuer à un seul artiste de la même époque, tant leurs caractères sont dissemblables. Le bandeau B présente les hampes accouplées formant série, que nous avons déjà rencontrées dans la figure 3, il n'y a qu'un nouveau motif végétal à noter : les demi-feuilles qui se soudent aux attaches des *alif* sur la ligne de base. Le bandeau A, par contre, nous offre dans sa partie supérieure une composition unique dans son genre parmi les inscriptions en pierre : au-dessous des motifs floraux qui terminent les lettres *alif* et *lām* du mot *Allāh* naissent des demi-feuilles arabesques, elles suivent de près le contour de la terminaison des hampes et poursuivent leur course le long du bord supérieur formant une bordure décorative avec les motifs analogues qui s'y trouvent. Sous ce rapport le bandeau A rappelle l'inscription en terre sèche de Khargird dont nous avons parlé plus haut (voir fig. 4, à droite).

Jetons encore un coup d'œil sur la ligne de base des bandeaux. On notera que les arcs de liaison entre les caractères sont assez fréquents ; B présente leur forme ronde ordinaire tandis que les arcs de A sont agrémentés de deux lobes. Ce petit détail ainsi que la bordure plus développée en haut nous prouvent de nouveau que l'enrichissement de l'écriture n'est souvent dû qu'à la dimension plus grande du bandeau, un fait qu'il importe de se rappeler quand on fait des recherches paléographiques.

Quant à la chronologie du mihrāb de la planche XIII, 2 elle me semble établie par les fragments datés n^{os} 5 et 6. La forme des caractères et le décor

⁽¹⁾ Dessinée d'après la photographie peu nette de la planche XIII, 2. Le monument étant en partie très fruste, je n'ai pu donner tous les détails ornementaux ; il paraît que la surface

de la bordure décorative du bandeau A n'est pas lisse. Une nouvelle photographie de ce monument serait bien désirable.



Inscription coranique, fin V^e (XI^e) ou VI^e (XI^e) siècle.

LE DÉCOR ÉPIGRAPHIQUE DES MONUMENTS DE GHAŽNA 81

arabesque du mihrāb trahissent l'époque d'Ibrāhīm, c'est-à-dire la seconde moitié du XI^e siècle.

11. — Inscriptions coraniques, fin V^e (XI^e) ou VI^e (XII^e) siècle,

Les dalles de marbre fragmentaires des planches XVI et XVII renferment deux bandeaux en caractères coufiques moyens, qui forment le cadre d'un riche décor arabesque.

Planche XVI, bandeau horizontal, une partie de *Coran* XXXVI, 26 :

وَجَعَلْنِي مِنَ الْمَكْرَمِينَ...

Bandeau vertical : الملك لله

Planche XVII, *Coran*, I, 6 et 7, bandeau horizontal :

...[الذِي] إِن أُنْعِمْتَ عَلَيْهِمْ غَيْرِ الْمَغْضُوبِ [بِ]

Bandeau vertical :

[عَلَيْهِمْ] وَ[لَا] الضَّالِّينَ آمِينَ

L'écriture coufique de ces inscriptions coraniques diffère considérablement de celle que nous venons d'étudier sur les monuments précédents. Les hampes verticales ne se terminent pas en demi-feuilles formant bordure, mais en simples biseaux. On ne pourra pas expliquer le style différent par l'échelle plus petite de nos bandeaux, parce qu'il existe quelques fragments d'inscriptions de dimensions analogues, dont les hampes sont agrémentées de demi-feuilles. Cependant il y a parmi les caractères du tableau alphabétique de la figure 9 un groupe que nous avons déjà rencontré dans les inscriptions antérieures ; les 'ain médians ouverts. Maintenant ils s'élancent jusqu'au bord supérieur du bandeau (fig. 9, 9) de même que le *rā* (3) ; le groupe *bā*, *noun* et *yā* (2, 14 et 17) dont les biseaux verticaux sont étirés en haut, accuse un stage intermédiaire de cette évolution décorative. On se demande si elle est aussi responsable de la forme étrange de *ṣād-dād* (7) qui est deux fois écrit comme un *ṭā-ṣā* ou s'il ne s'agit pas plutôt d'une faute d'orthographe due à une prononciation dialectale du *dād*. Le *yā* final tressé (17) mérite d'être mentionné en particulier ; il

est probablement un des plus anciens représentants d'un type de *yā* qui, pendant des siècles, fut en vogue dans différentes provinces musulmanes ⁽¹⁾.

L'élément végétal qui, dans les inscriptions en pierre de Ghazna, ne joue qu'un rôle très secondaire est représenté par quelques simples feuilles et fleurons qui surmontent les lettres *mīm*, *hā* et *wāw* (13, 15 et 16).

La question chronologique ne saurait être résolue, même provisoirement, sur la seule base paléographique. Il faudra également tenir compte du décor en arabesque des deux dalles, qui, lui aussi, semble avoir évolué un peu. Sous

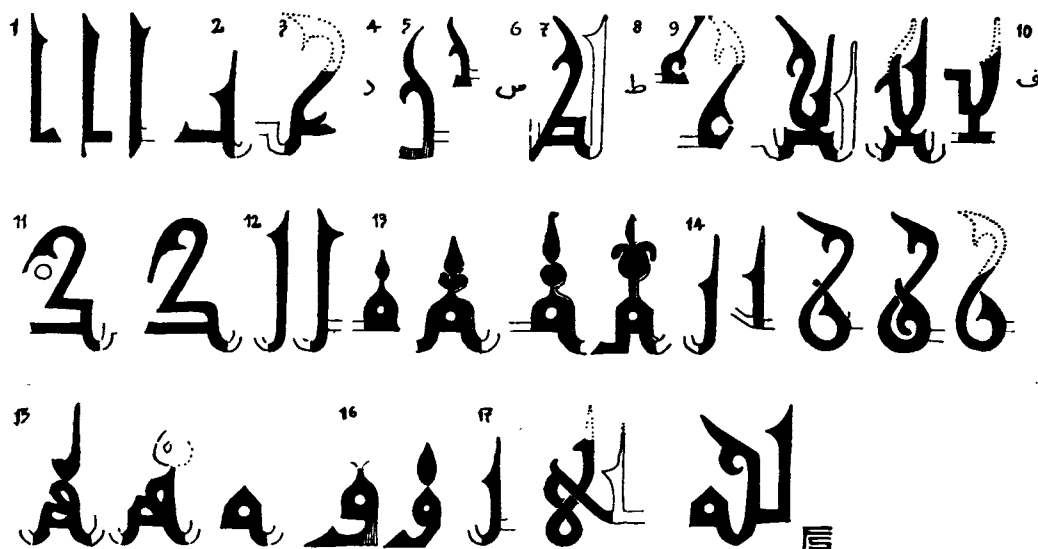


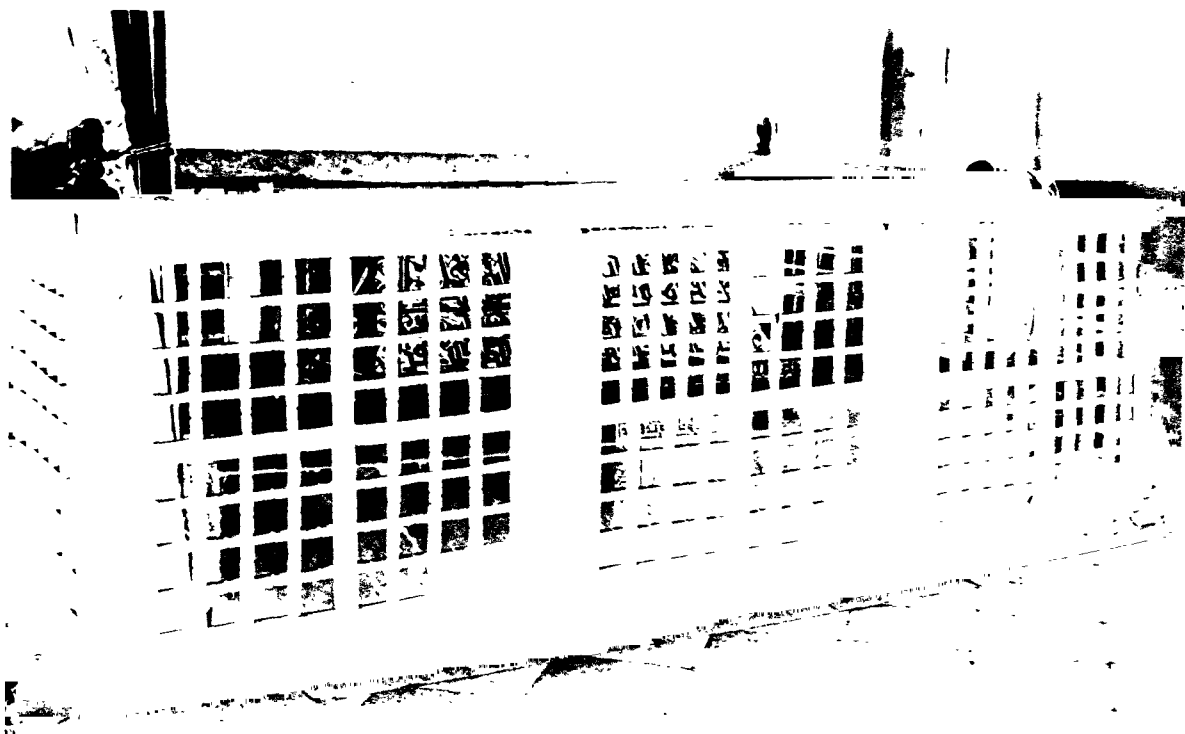
FIG. 9.

ce rapport l'examen des deux compartiments rectangulaires des planches est très instructif, parce qu'il révèle sur le même monument deux genres d'arabesques qui se sont développés l'un de l'autre. L'arabesque dans le fond de l'arc lobé (pl. XVII à droite) pourrait appartenir à l'époque d'Ibrāhīm. On placera donc les deux inscriptions coraniques vers la fin du v^e (xi^e) ou le commencement du vi^e (xii^e) siècle, selon l'importance qu'on voudra attacher aux formes nouvelles comme indice chronologique.

⁽¹⁾ Cf. J. VON KARABACEK, *Problem oder Phantom*, *Sitzungsberichte*, Wien, vol. 178, 5, p. 17 et 18.



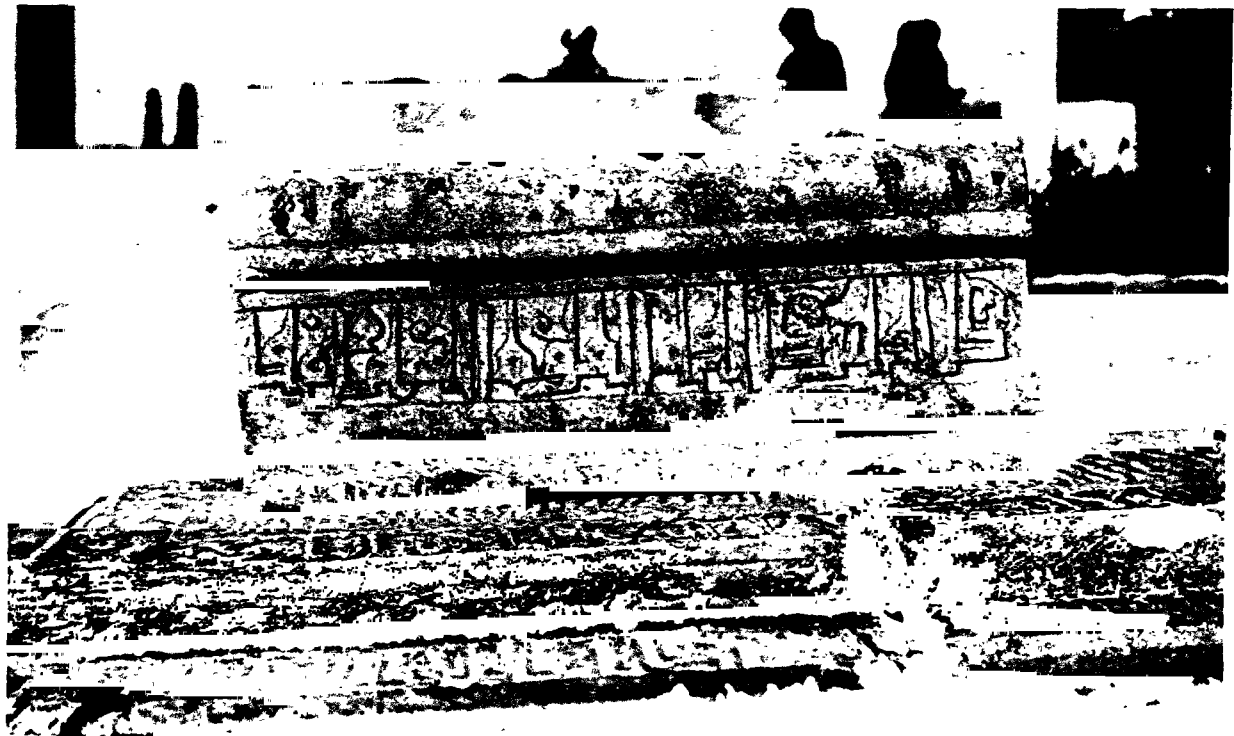
Inscription coranique, fin V^e (XI^e) ou VI^e (XII^e) siècle.



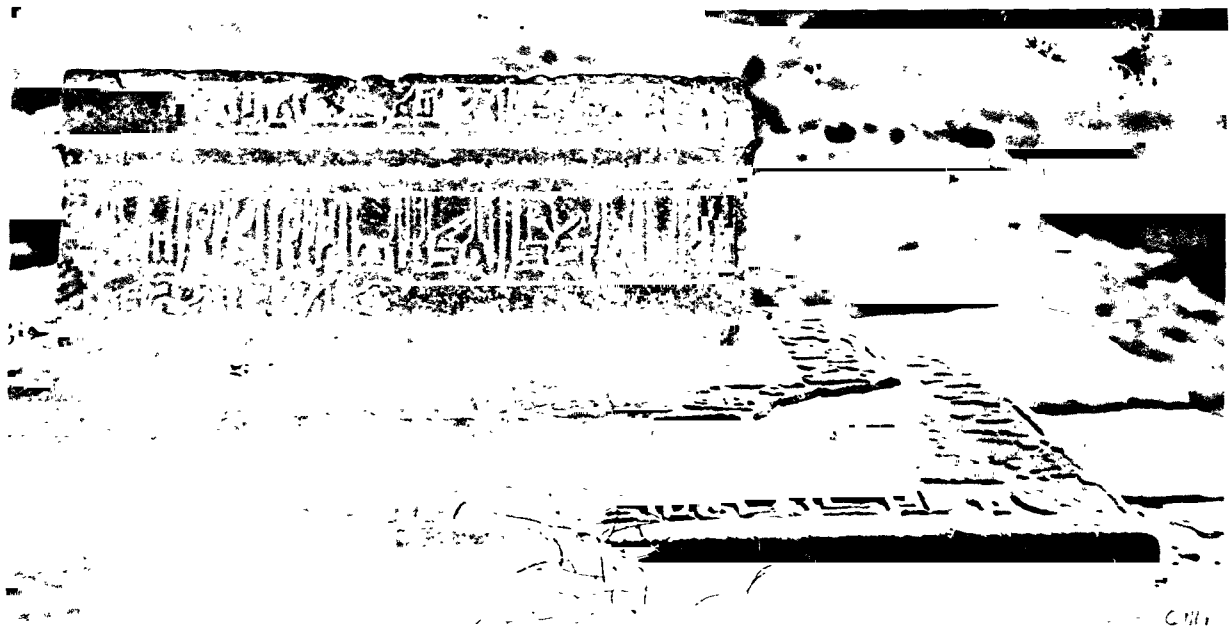
1. Tombeau de Maḥmūd



2. Tombeau de Es'ad bin 'Aly.



1



2

1 et 2. Tombeau de Es'ad bin 'Aly.

12. — Tombeau d'un inconnu, VI^e (XII^e) siècle.

Le tombeau en marbre des planches XVIII, 2 et XIX, 1 et 2 renferme un riche décor épigraphique. Il est réparti sur deux dalles superposées l'une à l'autre, qui sont surmontées d'un grand bloc dont les longs côtés sont seuls visibles sur les photographies.

L'inscription coufique de la dalle inférieure est en partie lisible, elle contient Coran III, 16 et 17 ; quant au bandeau en naskhi sur la dalle supérieure,

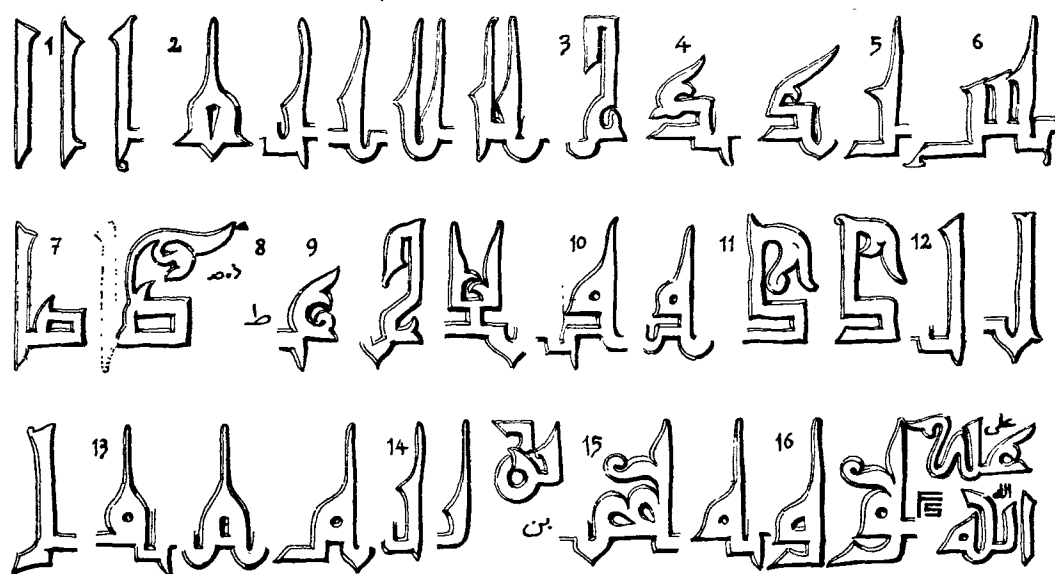


FIG. 10.

son texte m'échappe à cause du raccourci perspectif. Mais en revanche les grands bandeaux coufiques du bloc qui couronne le tombeau se prêtent bien à l'examen paléographique.

La planche XIX, 1 renferme le verset de Coran XXIX, 37, que nous avons déjà rencontré sur le tombeau de Sabuktegīn, jusqu'à الموت suivi de اغفر

Pl. XIX, 2 au milieu :

واغفر لعبدك المذنب صاحب القبر اسعد بن

En bas :

على بق (?) الله غفر له

«... et pardonne à ton esclave pécheur, qui est dans ce tombeau, Es'ad le fils de 'Aly baq (?), qu'Allah ait pitié de lui ! »

Le coufique fleuri primitif de ces bandeaux présente des particularités que nous n'avons pas rencontrées dans les inscriptions du ^v^e (xⁱ)^e siècle. Toutes les terminaisons des lettres basses sont étirées jusqu'au bord supérieur du bandeau, ce qui est très frappant dans une inscription de cette grandeur. On notera surtout la forme étrange du *tā*, qui ressemble à un *mīm* (fig. 10, 2, commencement), et les deux lettres finales *bā* à deux hampes parallèles qui ont l'air de caractères coufiques contaminés par l'écriture naskhi (fig. 10, 2, fin). Les liaisons entre les lettres sur la ligne de base semblent aussi trahir une certaine décadence de l'écriture coufique : à côté des motifs en arc arrondis ou pointus il y en a d'autres à forme rectangulaire munis d'un éperon (fig. 10, 2, 4, 6, 9, 10, 12-15) ; je ne les ai pas rencontrés ailleurs.

On ne saura pas fixer l'âge de ce tombeau exactement avant d'avoir d'autres matériaux de comparaison provenant de la même province, mais il me semble très vraisemblable qu'il ne peut pas être antérieur au ^{vi}^e (xii^e) siècle.

13. — Tombeau d'un inconnu. Fin ^{vi}^e (xii^e) siècle ou commencement du ^{vii}^e (xiii^e).

Le tombeau de la planche XX est, sous tous les rapports, un des monuments les plus singuliers que M. Godard ait trouvés à Ghazna. Il consiste en deux parties qu'on dirait réunies par hasard. La partie inférieure présente l'aspect d'un sarcophage somptueux d'une belle allure architecturale, dont tous les détails trahissent au premier coup d'œil l'art indo-musulman. La frise à festons qui encadrent des demi-rosaces polylobées se rencontre par exemple sur le linteau de la porte Nord de la mosquée Quwwat al-Islām à Delhi. Cette partie de la mosquée fut construite par l'ordre du sultan *Muḥammad ibn Sām* en 592 H ⁽¹⁾. Or ce même personnage fut en 569 (1173) nommé gouverneur de

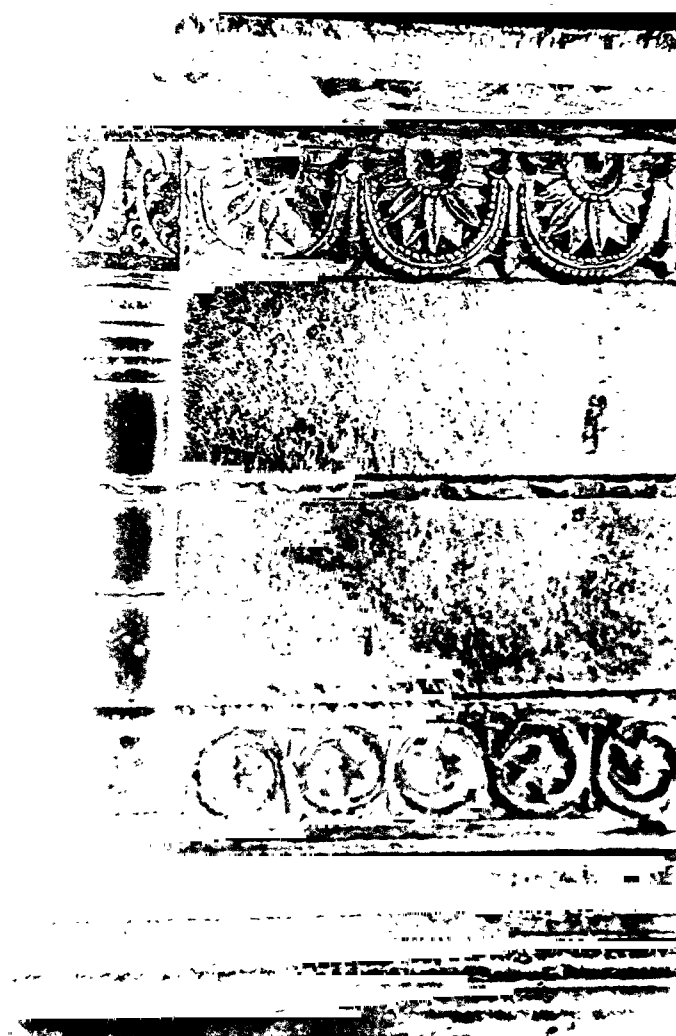
⁽¹⁾ Cf. J. HOROWITZ, *loc. cit.*, *The Inscriptions of Muḥammad Ibn Sām*, pl. XII, 1, et p. 14. Il est vrai que les demi-rosaces du monument indien diffèrent quelque peu de celles de Ghazna, mais des rosaces entières à deux rangées de lobes pointus se trouvent dans les champs épigraphiques au-dessus de la porte. Une frise tout à fait identique à celle du tombeau de Ghazna se rencontre aussi dans le mausolée

d'Iltutmish (Altamsh), qui est mort en 1235 A. D. Voir SALADIN, *Manuel*, fig. 399 ; F. WETZEL, *Islamische Grabbauten in Indien*, fig. 336 ; et LA ROCHE, *Indische Baukunst*, vol. III, pl. 62.

Par les gens du pays le sarcophage est attribué à Mas'ūd 1^{er}, fils de Maḥmūd, c'est-à-dire à la première moitié du ^v^e (xi^e) siècle. (Communication de M. Godard.)



1. Tombeau d'un inconnu.



2. Détail du Tombeau d'un inconnu

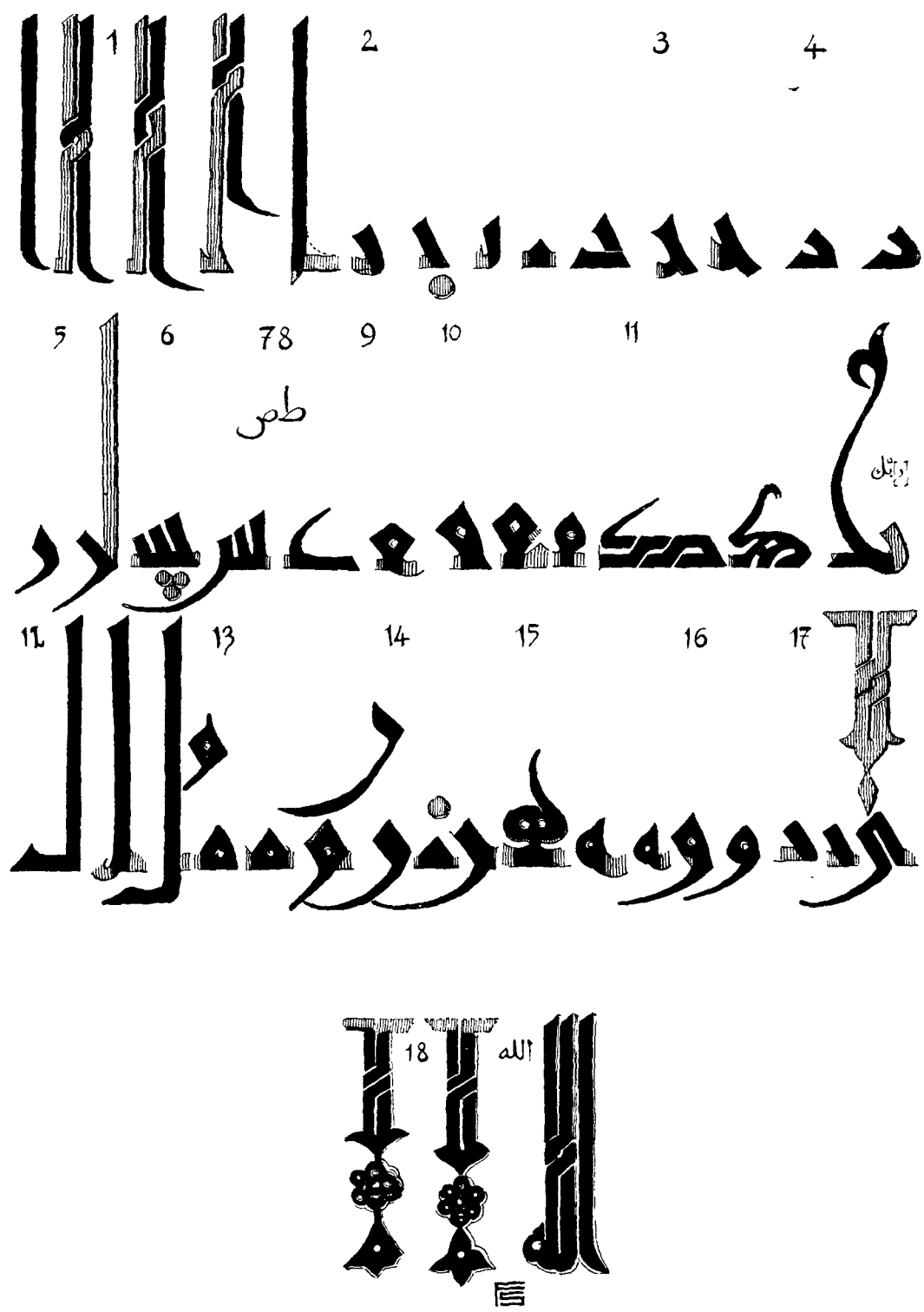


1



2

1 et 2. Inscriptions coraniques. Fin VI^e (XII^e) ou commencement VII^e (XIII^e) siècle.



Alphabet des inscriptions de la pl. XVI. 1 et 2.

Ghazna sous le règne de son frère *Ghiyāt al-Dīn* et y rassembla des trésors prodigieux, rapportés de ses invasions aux Indes ⁽¹⁾. Il n'est donc pas surprenant que l'influence de l'art indo-musulman se manifeste à Ghazna dans la seconde moitié du vi^e (xii^e) siècle.

Le bloc de marbre sculpté qui surmonte le sarcophage est orné de deux grands bandeaux à inscriptions coraniques (pl. XX, 1 et XXI). La planche XXI, 1 renferme le *Bismillah* suivi de Coran XXIX, 37, le verset que nous avons déjà rencontré sur deux tombeaux de Ghazna. Le bandeau de la planche XIX 2 contient Coran LV, 26 et 27. L'écriture de ces inscriptions coraniques est un genre de coufique qui, jusqu'à présent, est unique dans les inscriptions monumentales. On ne le retrouve que dans les documents calligraphiques des manuscrits. Un caractère tel que le *noun* rejeté de la ligne de base (pl. XXI, 1 à gauche et pl. XXII, 14) est la copie exacte d'une lettre tracée au *qalam*.

On notera en premier lieu que tous les *alif lām*, le *kāf*, le *lām-alif* et le mot *Allah* présentent le type tressé (pl. XXII, 1, 11, 17 et 18), que nous n'avons pas rencontré dans les inscriptions précédentes en marbre ⁽²⁾. Il ne sera pas nécessaire d'analyser tous les détails de la planche XXII, on les distinguera facilement en comparant l'alphabet de la planche XXII avec ceux des planches VII et XII. Cependant il faut mentionner particulièrement les *alif*, qui, en bas, se terminent en virgule (pl. XXII, 1) ⁽³⁾, le *'ain* médian fermé (9), la forme étrange du dernier *kāf* (11), le *hā* médian au-dessus de la ligne de base (15) et, enfin, le *yā* final surmonté d'un *lām-alif* purement décoratif.

Parmi les Corans persans qui peuvent servir à établir la chronologie approximative des bandeaux de la planche XXI, 1 et 2, je ne peux citer que les quelques fragments d'un Coran que I. von Karabacek a attribué aux xi^e-xii^e siècles ⁽⁴⁾ et les planches LXXXV et LXXXVI de la *Arabic Palaeography* par B. Moritz. Le petit bandeau coufique de la planche LXXXVI date de l'an 599 (1203), il est aussi agrémenté d'un rinceau ondulé, auquel se rattachent les mêmes pal-

⁽¹⁾ Voir *Encyclopédie de l'Islam*, article Ghazna.

⁽²⁾ Ma remarque sur le coufique tressé de Ghazna (*Syria*, V, p. 59 en bas) se rapporte aux photographies de la planche XXI, 1 et 2, les premières que M. Godard m'avait envoyées. On aura remarqué que le coufique tressé n'est

pas de règle à Ghazna, mais l'exception, du moins dans les inscriptions en marbre.

⁽³⁾ Des *alif* analogues se trouvent dans l'inscription sur la porte de Maḥmūd. Cf. *Islam*, VIII, *loc. cit.*, pl. V et p. 247.

⁽⁴⁾ *Sitzungsberichte*, Wien, 1917, tir. à p., p. 49, à noter le *hā* rejeté (en haut à droite),

mettes persanes qui remplissent le fond du bandeau de notre planche XXI, 1. Le Coran écrit par *Abū Bekr* de Ghazna en 566 ⁽¹⁾ qu'on aimerait rapprocher en première ligne de nos bandeaux en pierre renferme une écriture coufique d'une allure plus monumentale que celle que nous venons d'analyser.

Encore un mot sur le décor floral qui meuble les champs des bandeaux de la planche XXI, 1 et 2. On n'aura qu'à jeter un coup d'œil sur la figure 11, qui donne le décor floral isolé des caractères, pour se rendre compte de la grande

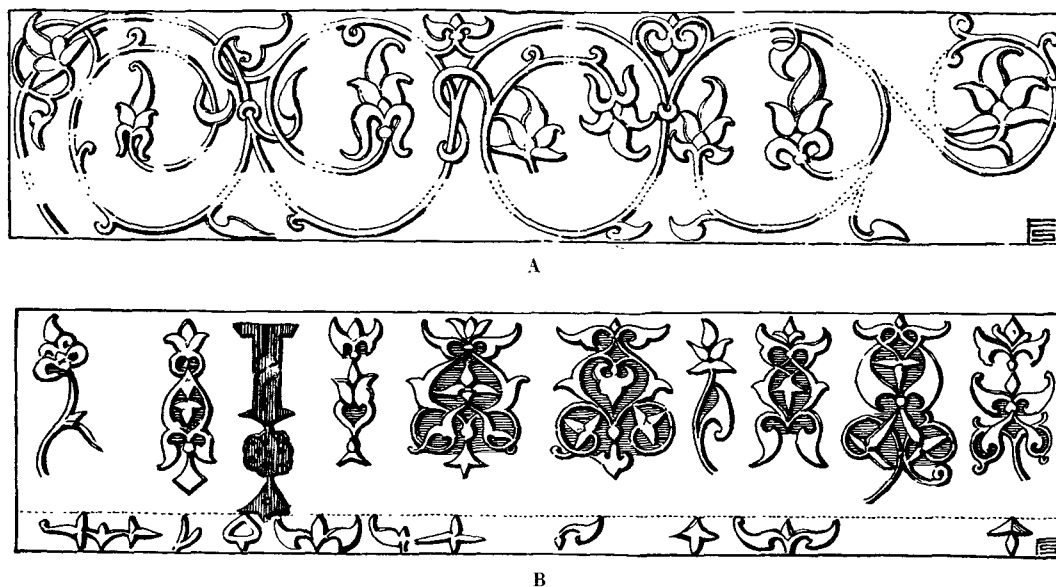


FIG. 11.

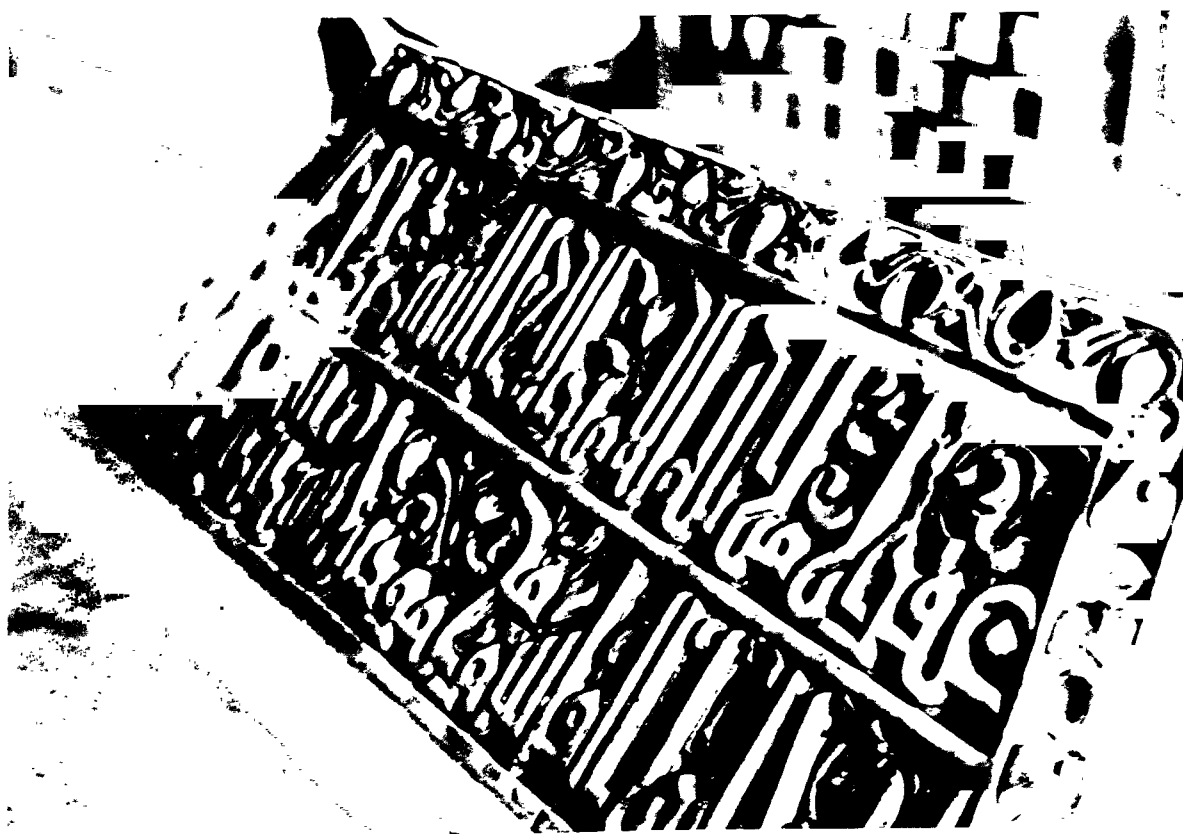
différence qui existe entre ces deux bandeaux en marbre de la fin du ^{vi}^e (^{xii}^e) siècle et ceux de l'époque ghaznawide. La richesse ornementale est rehaussée par les différents genres de motifs floraux combinés avec la même écriture. Le rinceau ondulé à enroulements réguliers de la figure 11, A, qui occupe toute la largeur du bandeau, rappelle quelque peu le motif analogue de l'inscription sur la porte de Maḥmūd ⁽²⁾. L'un et l'autre dérivent du décor des manuscrits et sont étrangers aux inscriptions monumentales du ^{xi}^e siècle de Ghazna, tandis que les arabesques de la figure 11, B, trahissent une certaine parenté avec celles que nous avons rencontrées dans les bandeaux de Subuk-

⁽¹⁾ Voir *Enc. de l'Islam*, écriture arabe, pl. V en haut.

⁽²⁾ Cf. FLURY, *Islamische Schriftbänder*, p. 40, fig. 12.



1



2

1 et 2. Inscription coufique du Tombeau de Maḥmūd.

tegīn et d'Ibrāhīm. Cependant la série de petits motifs floraux qui agrémentent la zone étroite au-dessous de la ligne de base de l'écriture nous rappelle plutôt le décor des bandeaux ornementés des anciens manuscrits.

Il n'y a rien d'étonnant de constater qu'un tombeau de Ghazna, à la fin du ^x^e siècle, offre dans son ensemble et dans ses détails un mélange de style qui ne cadre pas avec la tradition artistique ghaznawide d'un siècle et demi. On sait qu'en 544 H. (1149 J.-C.) 'Ala al-dīn Husain détruisit Ghazna de fond en comble et massacra ses habitants. Si, dans la seconde moitié du ^x^e siècle, la ville surgit de ses ruines et regagna une certaine importance et splendeur sous les Ghorides, ses monuments ne portèrent plus l'empreinte de l'art ghaznawide. L'arbre avait été détruit avec ses racines. Un gouverneur tel que *Muḥammad ibn Sām*, qui aimait le luxe, a dû embellir sa résidence à l'aide d'artistes et artisans étrangers. C'est ainsi que s'expliquent les différentes influences du dehors que nous avons relevées dans notre tombeau.

14. — Le tombeau de Maḥmūd bin Subuktegīn (pl. XXIII, 1 et 2 pl. XVIII, 1).

C'est à dessein que le décor épigraphique du tombeau de Maḥmūd est placé à la fin de la série d'inscriptions ghaznawides : s'il datait du commencement du ^v^e (^x^e) siècle, il aurait mérité une première place. Après l'analyse des inscriptions du tombeau de Subuktegīn et celle des descendants de Maḥmūd, on verra sans difficulté que le décor du tombeau de Maḥmūd ne cadre nullement avec les documents authentiques du ^x^e siècle.

L'inscription coufique de la planche XXIII, 1 et 2, est la seule qui ait été donnée en fac-similé dans le *Journ. of the Asiat. Soc. of Bengal*, vol. XII, 1839. Elle est reproduite dans la revue *Islam*, vol. VIII, pl. VI. J'y ai exprimé mes doutes quant à sa valeur documentaire. Depuis, M. E. Diez a publié une bonne photographie qui lui a permis de relever les détails inexacts du premier fac-similé et d'analyser le décor floral qui est combiné à l'écriture⁽¹⁾. Les analogies qu'il croit avoir trouvées entre le décor du tombeau de Maḥmūd et celui des minarets de la mosquée *el-Ḥākim* au Caire ne me semblent pas être propres à asseoir une conclusion chronologique en faveur du commencement

⁽¹⁾ Voir *Persien*, pl. LXX et p. 459.

du v^e (xi^e) siècle, tandis que les éléments floraux de l'inscription en bois sur la porte de Maḥmūd ⁽¹⁾ révèlent, au premier coup d'œil, l'époque ghaznawide. Les caractères de l'inscription en pierre sont encore plus suspects que son décor floral. On notera particulièrement le *ḍīm* du mot *el-adjall* et le *ḥa* de *Maḥmūd*, le *zā* de *nizām*, les terminaisons des *noun*, le *yā* final et les trois *hā*. L'ensemble de ces faits paléographiques trahit une époque postérieure à la destruction de la capitale ghaznawide.

Cette impression est renforcée par l'inscription en naskhi qui décore l'autre côté long de la partie prismatique du tombeau. Elle a été signalée dès 1843 par J. A. Rawlinson. La planche XXIV nous en donne la première photographie. Les six lignes en naskhi, encadrées par un arc trilobé qui est décoré d'un rinceau régulier, renferment la date exacte de la mort de Maḥmūd :

(1) توفي رحمة الله (2) عليه و نور (3) حفرته و بيض وجهه عشية يوم (4) الخميس
لسبع بقين من شهر (5) ربيع الآخر سنة احدى (6) وعشرين وأربع مائة غفر له.

Traduction ⁽²⁾ : « Il est mort — que la miséricorde de Dieu soit sur lui et qu'il illumine son tombeau et blanchisse son visage — dans la soirée du jeudi, lorsque sept nuits restaient du mois Rabi'at II de l'année 421 (Qu'Allah ait pitié de lui). »

Si l'on compare les caractères naskhi du tombeau de Maḥmūd avec ceux de l'époque ghaznawide, on conviendra qu'ils ont une allure beaucoup plus décorative et qu'ils ne peuvent pas appartenir à cette époque. Notons surtout les hampes accouplées qui meublent les vides du champ épigraphique, elles sont peut-être un dernier souvenir des hampes analogues que nous avons rencontrées dans les inscriptions coufiques du v^e (xi^e) siècle.

Faute de matériaux de comparaison, je n'oserai pas fixer l'âge de la partie prismatique du tombeau de Maḥmūd, mais il me semble certain que cette partie a été refaite ou ajoutée au monument original après la chute des Ghaznawides, lorsque Maḥmūd n'était plus considéré comme le représentant d'une dynastie, mais comme un des grands héros du monde musulman.

Quel est donc le sarcophage original? La planche XVIII, 1 nous donne

⁽¹⁾ Voir *Islam*, loc. cit., pl. VII, et *Islamische Schriftbänder*, fig. 12.

⁽²⁾ Je dois cette traduction à l'obligeance de M. W. Marçais.



Inscription naskhi du tombeau de Maḥmūd.

une vue d'ensemble du monument entouré d'une grille en bois. Les gardiens fanatiques du tombeau n'ont pas permis à M. Godard d'enlever la grille pour faire une photographie du socle qui supporte la partie prismatique dont nous venons de parler, cependant ils l'ont laissé examiner de près quelques détails du socle, qui ne se voient pas distinctement sur la photographie de la planche XVIII, 1.

M. Godard a bien voulu me communiquer les notes suivantes sur le résultat de son examen :

« Il me semble que la tombe de Mahmoud, je veux dire la tombe originale, est le socle, sans le prisme, du monument que nous voyons aujourd'hui.

« La tombe authentique de Mahmoud est complète sans le prisme et se présente, comme bien d'autres mausolées musulmans, sous la forme d'une dalle surhaussée.

« Aux raisons qui vous font attribuer le prisme à une date postérieure, j'ajoute qu'il est simplement posé sur le monument sans qu'aucun détail de construction ne l'y attache. De plus, le marbre dont il est fait est très différent de celui de la tombe.

« J'imagine que c'est lors d'une restauration que le goût du pays exigea l'adjonction de cet ornement. »

Coup d'œil sur les inscriptions coufiques de Ghazna.

Si l'on regarde l'ensemble des inscriptions ghaznawides, on est frappé par la diversité des types coufiques qui apparaissent à Ghazna dès le commencement du ^v^e (xi^e) siècle. Le décor épigraphique du tombeau de Subuktegīn, de la porte et de la tour de Maḥmūd, transmet des impressions esthétiques bien différentes, qui sont dues au genre des caractères employés aussi bien qu'aux éléments floraux combinés avec l'écriture.

La plus ancienne inscription nous montre un type de coufique très sobre, où n'entrent dans la composition du bandeau que des fleurons et motifs graphiques détachés des caractères. Le coufique à rinceau ondulé sur la porte en bois est bien plus souple et élégant que celui gravé sur marbre. L'inscription en terre cuite sur la tour de Maḥmūd représente, sans aucun doute, le type le plus original : le coufique tressé et hybride, qui se détache d'un fond décoré

de motifs végétaux, révèle un sentiment rythmique qu'on ne rencontre sur aucun monument contemporain.

La diversité de ces types d'écriture monumentale ne s'explique pas par l'emploi de différents matériaux (marbre, bois et terre cuite), mais plutôt par le fait que Maḥmūd, lorsqu'il commençait à agrandir et embellir sa capitale, n'était pas guidé par une forte tradition artistique, régnant déjà au iv^e (x^e) siècle à Ghazna. C'est ainsi qu'il a dû rassembler des artistes de différentes provinces. Il paraît, cependant, qu'au cours du v^e (xi^e) siècle une certaine tradition locale s'est formée ; elle se trahit dans les inscriptions aussi bien que dans le décor purement ornemental des monuments en marbre. Comparées avec les documents épigraphiques d'Amid, les inscriptions en marbre présentent, en général, un aspect très sobre, leurs caractères ont rarement des motifs tressés, et les petits motifs en arc dans les hampes verticales font absolument défaut. Le décor floral qui est combiné avec l'écriture ne joue qu'un rôle tout à fait secondaire, nulle part on ne trouve un rinceau développé dans un bandeau à inscription ; par contre, on est frappé par la qualité rythmique très prononcée qui se révèle dans la plupart des documents épigraphiques du v^e (xi^e) siècle.

Je ne saurais pas encore dire si le nouveau genre de coufique de l'époque d'Ibrāhīm, que j'appellerais « le coufique à bordure ornementale », caractérise l'école de Ghazna, mais il est certain que quelques-unes des inscriptions de ce genre se rangent parmi les produits les plus remarquables et originaux que la calligraphie monumentale ait créés.

En terminant cette analyse préliminaire des monuments de Ghazna, je tiens à remercier M. Godard du grand service qu'il a rendu aux études d'archéologie et d'art musulmans par ses belles découvertes. On ne saurait guère exagérer l'importance des documents qu'il a rapportés de Ghazna.

S. FLURY.

BIBLIOGRAPHIE

JAMES GEORGE FRAZER. — **Le Folklore dans l'Ancien Testament.** Édition abrégée avec notes. Traduction par E. Audra avec une introduction par René Dusaud. Un vol. gr. in-8° de ix et 447 pages. Paris, Paul Geuthner, 1924.

On a depuis longtemps appliqué la méthode comparative à l'étude de l'Ancien Testament, mais on ne l'avait pas encore appliquée avec une érudition aussi large et une ingéniosité aussi heureuse. Surtout on n'avait pas poussé cette recherche jusqu'à la reconstitution des thèmes folkloriques dont, le plus souvent, le rédacteur biblique n'a retenu qu'un ou deux traits utiles à son récit. La traduction française est si adroitement abrégée qu'il n'y manque rien qui intéresse spécialement l'Ancien Testament. Voici les sujets traités : la création de l'homme, la chute de l'homme, le signe de Caïn, le déluge, la tour de Babel, l'alliance d'Abraham, l'héritage de Jacob ou l'ultimogéniture, Jacob et les peaux de chevreau, Jacob à Béthel, Jacob au puits, l'alliance sur le cairn, Jacob au gué de Jabbock, la coupe de Joseph, Moïse dans la corbeille de roseaux, Samson et Dalila, le faisceau de vie, la sorcière d'Endor, les gardiens du seuil, chênes et térébinthes sacrés, les hauts lieux d'Israël, la veuve silencieuse, place de

la loi dans l'histoire juive, Tu ne feras pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère, le deuil ensanglanté, le bœuf homicide, les clochettes d'or.

Des notes et un index terminent cet ouvrage qui intéressera non seulement les biblistes, mais tous ceux qui s'occupent de folklore ou d'histoire des religions.

L. A. WADDELL. — **The Phoenician Origin of Britons, Scots and Anglo-Saxons,** discovered by Phoenician and Sumerian inscriptions in Britain, by Pre-Roman Briton coins and a mass of new history. Un vol. in-8° de xxvi et 450 pages avec 100 figures et cartes. Londres, Williams and Norgate, 1924.

C'est un bien curieux volume que reçoit *Syria* et dont le titre indique nettement l'objet. Nous ne pouvons nous dérober à la tâche d'en rendre compte. La difficulté tient à ce que nous ne saurions accepter la méthode de l'auteur. Prendre un mot comme Barat, et rechercher dans les langues de la Méditerranée ou d'Europe toutes les consonances similaires, est un exercice qui demande beaucoup de patience et d'ingéniosité, mais qui ne peut entraîner la conviction sur la réalité des rapprochements proposés. On doit ajouter que ceux-ci surprennent souvent : M. W. lit BARAT la légende d'une monnaie

carthaginoise qui porte BARSAT et qu'on lit Byrsa. La même réserve s'impose pour la lecture des inscriptions gravées sur la Newton Stone ; il est vrai que ce phénicien est qualifié d'« aryen », ce qui nous permet de décliner toute compétence.

PLUTARQUE. — *Isis et Osiris*, traduction nouvelle avec Avant-Propos, Prolégomènes et Notes par MARIO MEUNIER. Un vol. petit in-8° de 237 pages. Paris, l'Artisan du Livre, 1924.

Le traité de Plutarque sur Isis et Osiris est certainement l'œuvre exégétique la plus importante que nous ait transmise l'antiquité classique. Sans lui, la religion égyptienne, en dépit de tous les monuments et de tous les textes qui sont parvenus jusqu'à nous, serait à peu près lettre morte. L'apparition de cette traduction nouvelle, à laquelle l'humaniste qu'est M. Mario Meunier a donné tous ses soins et qu'il a éclairée de notes substantielles, coïncide d'autre part avec les découvertes de Byblos et les importants commentaires qu'en a déjà donnés M. Pierre Montet (1). Les relations étroites que signalait la légende du séjour d'Isis à Byblos et l'amitié unissant Isis à Astarté ont non seulement été confirmées, il est encore démontré qu'elles remontaient à une très haute époque, au moins au début de l'ancien empire. Ce n'est pas le moindre résultat des fouilles de Byblos que le texte de Plutarque en prend une valeur et une autorité nouvelles (2), ce qui laisse supposer qu'on a parfois traité avec un scepticisme exagéré

les documents similaires laissés par Lucien, Béroze, Manéthon et Damascius.

R. D.

MARGUERITE VAN BERCHEM et Et. CLOUZOT. — *Mosaïques chrétiennes du IV^e au X^e siècle*. Dessins de Marcelle Van Berchem. Un vol. de LXII et 254 pages avec de nombreuses figures. Genève, 1924 (Paris, Morancé).

Cet ouvrage ne prétend pas constituer un *Corpus musicorum*, mais, fruit d'une étude attentive et fort bien illustrée, il offre un excellent instrument de travail. Le plan adopté par monographies de monuments est le plus logique, car les mosaïques murales dépendent trop de l'architecture du monument pour en être détachées. Les auteurs ont donné de bonnes raisons pour disjoindre de leur étude les pavements en mosaïque et ils se sont autorisés de l'exemple de G.-B. de Rossi et de Mgr Wilpert ; toutefois, on peut espérer que cette étude n'est que différée et qu'ils l'entreprendront bientôt. En effet, pour l'Orient syrien notamment, les mosaïques murales ont presque partout disparu — Damas en conserve des vestiges qui mériteraient d'être étudiés, — mais le grand usage de la mosaïque, surtout au VI^e siècle, est attesté par la découverte d'importants pavements d'église. Les négliger amène à rayer complètement une province entière d'une étude de la mosaïque chrétienne et précisément la province qui a vu naître et se développer le christianisme. C'est pourquoi l'Orient proprement dit n'est représenté dans l'ouvrage dont nous rendons compte que par les mosaïques du Sinaï. Si, comme le lecteur ne manquera pas de le désirer, les

(1) Notamment *le Pays de Negaou, près de Byblos, et son dieu*, dans *Syria*, 1923, que M. Meunier a pu utiliser.

(2) Voir *Syria*, 1923, p. 307 et suiv.

auteurs étendent leurs recherches et s'ils abordent la question des influences, ils devront même faire intervenir les peintures antiques découvertes en Orient : les peintures de Doura-Europos n'éclairent-elles pas, comme l'ont expliqué MM. Breasted et Cumont, certaines mosaïques d'Italie ?

L'effort des auteurs a porté principalement sur la chronologie et cela était d'autant plus nécessaire que les estimations, pour les mosaïques non datées, marquent souvent un flottement de plusieurs siècles. Les restaurations nécessaires ont été soigneusement notées. Ainsi cette contribution à l'histoire de l'art prend une importance particulière.

R. D.

ERNEST HERZFELD. — *Die Ausgrabungen von Samarra*, Band I. — *Der Wandschmuck der Bauten von Samarra und seine Ornamentik*, avec 321 gravures et 101 planches. (Forschungen zur islamischen Kunst herausgegeben von Friedrich Sarre). Berlin, Ernst Vohsen, 1923.

La publication des fouilles de Samarra comprendra sept volumes dont le premier « l'ornementation murale des constructions de Samarra et sa décoration », vient d'être publié par le professeur E. Herzfeld. L'auteur y traite des maisons privées de Samarra, de l'ornementation de Samarra et des trois styles.

Dans une courte introduction, le professeur Sarre donne quelques renseignements sur les conditions dans lesquelles fut entreprise cette campagne de fouilles. Elle avait été précédée en 1907-1908 par des recherches, dont les résultats scientifiques ont été exposés dans le premier vo-

lume des *Forschungen zur islamischen Kunst*, Tome I, *Archæologische Reise in Euphrat und Tigrisgebiet*, 4 volumes, Berlin, E. Vohsen.

Les ruines étudiées s'étendent au nord de Baghdad sur la rive gauche du Tigre et mesurent plus de 30 kilomètres de long. Elles dépendent du territoire d'une ville qui, habitée pendant un court espace de temps, de 838 à 883, fut la résidence des Khalifes Abbâssides. D'après Sarre, l'abandon de Samarra fut un acte volontaire, et non le résultat d'une catastrophe : il n'y eut ni destruction, ni pillage, les habitants ayant eux-mêmes procédé à l'enlèvement des objets précieux. Le centre moderne de Samarra occupe cependant une petite partie de l'ancien territoire de la ville. Il a été bâti avec des briques provenant en particulier de la grande mosquée de Mutawakkil.

Les fouilles, faites en deux campagnes distinctes, durèrent dix-neuf mois, de 1911 à 1913. E. Herzfeld assumait presque seul la lourde tâche de la conduite des travaux, de l'exécution des photographies, dessins, aquarelles, estampages, etc.

La première partie des fouilles fut consacrée à la grande mosquée de Mutawakkil, célèbre par sa tour en spirale, aux maisons privées, avec leur décoration de stuc, aux ruines sur la rive ouest du fleuve, avec le château d'El-'Achiq, la qubba d'As-sulaïbyya appartenant probablement au mausolée des trois Khalifes et à l'immense palais de Balkuwârâ, dans la partie sud de la ville. Pendant la deuxième campagne, les recherches portèrent sur le palais proprement dit des Khalifes, le Djausaq al Kâhqânî dont le plan fut levé, ainsi que sur plusieurs autres points.

L'étude du décor est précédée par quel-

ques renseignements intéressants sur la disposition des maisons, qui doivent être examinées plus amplement par la suite. Il est très regrettable que l'auteur ait été obligé de renoncer à traiter d'abord de la construction des édifices et maisons privées, puis de leur décoration, « fonction de la construction ». Quelques plans nous aideraient à mieux comprendre la description résumée de la maison et ce qui motive la place du décor.

Toutes les demeures semblent identiques quant au plan et à la construction : Une entrée couverte conduit de la rue ou bien de la ruelle latérale dans la grande cour spacieuse, en général rectangulaire, et dont les dimensions sont dans un rapport de 2 à 3. Quelle que fût la position de fortune de leurs possesseurs, elles étaient toutes très grandes et comportaient jusqu'à cinquante pièces, parfois davantage. Les plus riches, qui se trouvaient dans le quartier de la mosquée de Mutawakkil, avaient jusqu'à 200 mètres de côté. Toutes ces maisons sont caractérisées par une succession de cours intérieures ; elles appartiennent au type méditerranéen de la maison à patio. Il n'y a nulle part trace d'étages, par contre elles étaient pourvues de caves. On se servait adroitement des accidents de terrain pour l'établissement des terrasses. Il y a toujours, sur le côté étroit de la cour principale, une chambre en forme de T, dont les angles postérieurs sont occupés par deux chambres plus petites. Cette disposition en T, qu'on retrouve reproduite d'une cour à l'autre, autorise l'auteur à y voir des demeures où les hommes et les femmes vivent séparés. Quand cette distribution se retrouve dans la même cour et dans une orientation opposée, elle peut

indiquer une demeure d'hiver. La cour est par ailleurs entourée d'une suite de pièces rectangulaires servant à l'habitation et à la vie domestique. Les cours latérales sont pourvues de bains, de canalisations et assez fréquemment de fontaines. A côté d'une entrée, on a trouvé une salle qui devait servir de café. Les maisons étaient occasionnellement pourvues de halls ouverts (*offene Hallen*), *ṭarma* (*târma*)⁽¹⁾, et de pièces habitables en caves munies de tuyaux de ventilation, *sardâb*⁽²⁾, qui nous reportent à l'époque de Sargon. Une maison possède sur la rue principale une rangée de boutiques ou de magasins.

Les matériaux de construction employés étaient en général la brique non

⁽¹⁾ L'auteur nous donne sans doute la prononciation locale et, ce qui est plus intéressant encore, une signification également nouvelle et jusqu'ici inconnue : *ṭarimah*, mot arabisé, a habituellement le sens de pavillon carré surmonté d'une coupole ; il est construit en bois et garni d'étoffes de soie. MAÇOUDI, t. VI, p. 426. Barbier de Meynard lit *ṭaroumah*. Dans le *Kitab el Aghâni*, VI, 187, 8 af, Boul., ce mot ne sert à désigner que l'étoffe de soie qui recouvre la coupole. Dans les *Mille et une Nuits*, I, 447, 13, il semble avoir le sens de dais. Ibn Khaldoun, dans *Berbères*, I, 505, 13, s'en sert pour nommer un édifice royal *maq'ad*, construit à Tripoli. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un portique ouvert comme l'a pensé Dozy. V. sup. — Nous trouvons encore ce mot dans Ibn Batouta, II, 354, l. 8, et dans *Berbères*, II, 215, 11, avec le sens de « cabine d'un vaisseau ». Dozy lui donne également le sens de « lit couche » ; Beaussier « dessous de la Seddah et armoire ou placard dans le mur », sous-sol en Tunisie.

Je compte étudier plus amplement ce mot dans mon *Dictionnaire raisonné de la terminologie de l'architecture arabe*.

⁽²⁾ Ce mot d'origine persane est en arabe vocalisé avec *Kesra* : *sirdâb*. V. *Lisân*, I, 449 ; il a le sens d'abri souterrain pour l'été.

cuite et très souvent, pour ne pas dire toujours, le pisé d'argile. La brique cuite n'était employée que pour les conduites d'eau et de décharge. Les plafonds plats étaient solivés. Dans un appartement d'une des maisons, le sol est défoncé par un bassin cantonné des fondations de quatre supports; ces supports devaient être des colonnes sur lesquelles s'élevaient les arcs soutenant peut-être une coupole en bois.

Les fenêtres étaient en forme d'*oculi* avec de grosses vitres multicolores. Il y avait également des fenêtres garnies de *claustra* en plâtre, où du verre était enchâssé. Il ne devait pas y avoir d'ouverture sur la rue, sauf la porte.

A une exception près, toutes les maisons ont des décorations murales. Dans quelques maisons, les murs de la salle en T et ceux de quelques chambres sont presque entièrement décorés. Par contre, les cours le sont exceptionnellement et les murs extérieurs ne le sont jamais. La décoration se limite au soubassement du mur qui a un peu plus d'un mètre de haut.

Il y a, au-dessus des soubassements, une fois dans le soubassement même, de petites niches de formes primitives et singulières qui font songer aux arcs lobés. Elles sont encore en usage en Orient et portent en persan le nom de *táktcha*. Elles se trouvent également à Al-Fustat⁽¹⁾. Une peinture à fresque complète cette décoration sculptée. La facture très libre de ce décor peint laisse supposer qu'il était d'un usage courant dans les maisons privées.

Les portes seules sont encadrées de

bandeaux, qui, rarement, continuent jusqu'au haut des murs. La frise n'est malheureusement conservée nulle part. La matière employée pour la décoration du soubassement est le plâtre, mélangé d'un peu de terre. Cette masse est enduite d'une mince couche de craie et parfois les lignes profondes et les points sont peints en bleu clair et en rouge de cinabre.

Dans cette décoration, Herzfeld distingue trois styles, auxquels il assigne trois époques : l'époque de la fondation, de 221/836 à 225/839, l'époque moyenne de 232/847 à 245/859, et la dernière époque de 264/878 à 269/883. Cette précision chronologique, basée sans doute sur des documents dont la valeur ne peut être encore discutée, ne laisse pas de nous surprendre un peu.

Le premier style présente des ornements gravés peu profondement et exécutés au moyen de modèles en bois. Le décor comporte des lignes courtes enroulées en spirales et qui entourent et limitent des surfaces planes. Avec peu de travail les artistes de Samarra ont créé une décoration très homogène, dont le caractère propre est un remplissage intégral des surfaces : l'*horror vacui* dans la décoration.

Les éléments dessinés par ces traits en biseau appartiennent à l'art hellénistique. Ils relèvent d'une tradition qui, depuis le temps des Parthes, doit s'être installée dans le pays. La transformation qu'elle a subie est caractérisée par le remplissage le plus complet des surfaces, que ne comportaient pas les modèles empruntés. Parmi les particularités, il faut citer, d'une part, la frise de Samarra issue du *kymation lesbien*, et l'*akanthos-sima*, et d'autre part, l'enroulement de pampres (*Ranken-*

⁽¹⁾ ALI BEY BANGAT et GABRIEL, *les Fouilles d'Al-Fustat*, p. 93.

welle), produit du pampre enroulé (Wellenranke) d'une façon intermittente, qui tous deux occupent la première place.

Ce premier style donne naissance à l'arabesque, en raison du principe de son dessin, de la méthode de son tracé et de la nature de ses éléments végétaux. Ce style, auquel appartient le plus grand nombre d'ornements, est particulier à Samarra. La plupart de ces ornements sont de l'époque moyenne, quelques-uns de la première et très peu de la dernière époque.

D'une manière générale les œuvres du temps de la fondation, comme les marbres et les bois de Djausaq et quelques autres ornements⁽¹⁾, se signalent par une exécution particulièrement habile; un relief vigoureux y traduit des formes d'un caractère assez primitif. L'époque moyenne renonce aux mérites d'une bonne exécution de même qu'au relief vigoureux, mais, par contre, elle s'applique à créer des modèles beaucoup plus riches. La dernière époque se signale par une grande décadence en ce qui touche la technique. Le premier style n'est pas propre à Samarra uniquement en raison du nombre de ses modèles, mais parce que son évolution s'est manifestement opérée dans cette ville.

Le deuxième style est tout à fait différent, quant aux principes et à l'exécution. C'est un style à tailles profondes dont le travail libre ne sent pas le poncif. Les dessins de ses surfaces planes reposent sur des figures géométriques remplies et généralement symétriques, qui se juxtaposent sur le même panneau sans se répéter. L'élément végétal disposé particu-

lièrement d'après le schéma de l'arbre à palmettes sassanides, se compose de motifs sassanides purs, librement coordonnés. Il n'a rien de commun avec l'arabesque qui viendra plus tard. Beaucoup d'ornements de ce deuxième style remontent à la fondation de Samarra, par exemple les bois peints, beaucoup de bois sculptés et différents ornements⁽¹⁾. Dès le début, il apparaît tout formé et reste figé durant une période de dix ans. Le deuxième style était déjà développé avant la fondation de Samarra et nous le supposons comme faisant partie du premier âge de Bagdad.

Le troisième style est pareil, quant au mode d'exécution, au deuxième et, dans ses principes, semblable à lui, mais les poussant toujours plus loin; il repose sur un croisement de l'ornementation mésopotamienne et sassanide où le feuillage de la vigne joue le principal rôle. Il est, dès le début, indissolublement lié avec le deuxième style, par l'adoption de toute une série de formes végétales. On peut en conclure que les deux styles ont déjà une histoire commune derrière eux. Les exemples du troisième style tirent de préférence leur origine de l'époque de la fondation et de la fin de Samarra⁽²⁾. Les ornements appartenant à l'époque de la fondation sont, comme d'habitude, d'une exécution plus soignée et d'une plastique supérieure. Comme dans le deuxième style, toutes les particularités se trouvent déjà dans les premiers exemples. Ce style existait avant la fondation de Samarra.

(1) N° 220, 223, 232, 236, 237 et 239.

(2) Au temps de la fondation appartiennent les ornements 255, 257-260, 267, 275 et 276; au temps de la fin de Samarra les ornements 256, 262, 263 et 265; il faut y ajouter aussi le n° 180.

(1) N° 85-91, 93, 95, 97 et 101.

De plus vieux monuments comme le mihrâb de la mosquée de Khâṣṣaki à Baghdad, le minbar de Kairouan et la qibla (?) de Mshattâ en sont la confirmation. Le troisième style a fleuri à Baghdad à côté du deuxième style, avant la fondation de Samarra. Les rapports étroits qui les unissent doivent dater de Baghdad. Primitivement ils sont d'origine différente : le deuxième style est iranien et le troisième mésopotamien. L'introduction de la feuille de vigne sassanide dans le troisième style en est résultée, soit à Samarra ou immédiatement avant.

Le troisième style est, des trois qu'a définis Herzfeld, celui où la garniture de l'espace est la moins dense. Les sculptures sur bois de Samarra et d'Égypte, très proche du troisième style, ainsi que la décoration du minbar de Kairouan, qui, d'après l'auteur, appartiendrait à la même catégorie que ces sculptures, sont moins denses. La garniture de Mshatta l'est encore moins. Aussi on constate que le principe de la garniture intégrale de l'espace, si difficile à expliquer, s'est développé peu à peu ; à partir du temps des Omayyades, il semble qu'il se soit imposé de plus en plus impérieusement. Il était absolument étranger à l'art hellénistique, aussi bien à l'art occidental qu'à celui qui est représenté dans l'Iran. Dans ces conditions, on comprend que le parti pris de la garniture touffue, qui, à première vue, différencie tant le deuxième style de ses originaux sassanides, ait été imposé par le troisième style au deuxième. Le changement que les formes sassanides ont subi dans ce sens a pu se faire par contamination du troisième style, antérieurement à leur emploi commun dans les monuments de Samarra. Le principe du dessin du pre-

mier style existe déjà en germe dans le deuxième : la ligne enroulée en spirale.

Cet exposé donnera, j'espère, une idée suffisante des théories du professeur Herzfeld. Son ouvrage, qu'enrichit une abondante illustration dessinée et photographiée, apporte une masse imposante de documents. Il sera précieux aux travailleurs. Le texte porte la marque d'un effort systématique qui inspire le respect, mais souvent confine un peu trop à l'abstraction algébrique.

A. DESSUS-LAMARE-LEENHOFF.

PÉRIODIQUES

NOËL AIMÉ-GIRON. — **Un ex-voto à As-tarté, dans *Bull. de l'Institut français d'archéol. orient.*, t. XXV, (1924), p. 191-211, 20 fig. et 2 planches.**

Le curieux bas-relief provenant de Memphis et actuellement au Musée du Caire, où une déesse assise dans un édicule de style égyptien est l'objet d'une cérémonie rituelle, méritait l'étude approfondie qu'on nous en présente. M. Edgar y avait déjà reconnu une image d'As-tarté-Hathor d'époque hellénistique. M. Aimé Giron, le distingué premier secrétaire-interprète à la légation de France au Caire, en apporte la démonstration complète.

Chemin faisant, il note que la restauration des trois fragments conservés, telle qu'on l'a pratiquée au Musée du Caire, n'est pas tout à fait exacte. Le fragment central doit être plus écarté de la colonne de gauche ; mais à son tour, il nous semble que M. Giron, à en juger par le dessin restitué qu'il présente, tombe dans l'excès contraire. Son personnage de gauche est trop éloigné de la colonne de gauche. La

composition était plus strictement symétrique. D'autre part, le corps du sphinx a été trop allongé, ce qui conduit à donner à la déesse une longueur de cuisse disproportionnée avec la jambe. Pourquoi aussi parer le sphinx d'une longue barbe ? Pourquoi priver Astarté de son attribut constant, le bâton à fleur de lotus ? Sur ces derniers points M. Giron s'est inspiré de la base de Fi' dans le Liban, un peu au sud de Tripoli. Mais, comme nous avons essayé de le montrer, cette dernière est d'époque perse et certains détails ne valent plus pour l'époque hellénistique.

M. Giron a ingénieusement observé que les figures doivent pivoter de 90 degrés pour reprendre leur position normale par rapport au décor architectural. Nous ne ferions opérer ce mouvement qu'à la déesse avec son siège et à l'autel. Le prêtre n'est certainement pas à sa place réelle. Le sculpteur l'a mis derrière la déesse pour laisser la bonne place à l'offrant qui se présente avec le geste d'adoration, la main droite ouverte.

Le prêtre, qui tient une fiole d'une main, élève de l'autre un curieux bâton supportant un vase. M. Giron propose de retrouver cet instrumentaux mains des acolytes sculptés sur un linteau d'Oumin-el-'Awamid ⁽¹⁾.

Le savant archéologue se demande si la scène représentée figure un sacrifice. On peut faire à cette question une réponse précise.

L'ex-voto à Astarté commémore une offrande importante sous forme d'un sacrifice non sanglant, ce que le rituel israélite nomme une *minḥa* et dont la valeur en farine, huile et encens, n'est pas li-

⁽¹⁾ RENAN, *Mission de Phénicie*, pl. LII. Nous renouons à l'hypothèse émise *Notes de Myth. syr.*, p. 13, note 6.

mitée. De ce don, la presque totalité est retenue pour l'usage des prêtres ; mais on en offre à la divinité une part qu'on brûle, c'est l'*azkara*. Dans le rituel israélite, l'*azkara* peut s'entendre d'une poignée de farine, d'un peu d'huile et de tout l'encens offert. On fait un mélange de ces produits, qu'on brûle sur l'autel ⁽¹⁾.

Ici, on distingue nettement, sur le *thymiatérion* non encore allumé, une sorte de coupe, pleine probablement de farine et d'encens, ainsi présentés à la divinité. D'autre part, le prêtre — qu'il faut supposer devant la déesse et près du *thymiatérion* — fait l'offrande de l'huile par une élévation rituelle. Il ne reste plus qu'à mélanger l'huile consacrée à la farine et à l'encens, dans la coupe, et à verser le mélange dans le creux du *thymiatérion* préalablement garni de charbons ardents.

M. Giron termine son mémoire suggestif en rapprochant le relief du musée du Caire des représentations du temple de Byblos. C'est possible, mais invérifiable. En tout cas, son interprétation des lignes 3-6 de la stèle de Byblos, érigée par Yehavmelek, ne nous paraît pas exacte. Nous pensons qu'on fait fausse route en suivant, pour PTH, l'explication de Joseph Halévy et qu'il faut en revenir à l'interprétation de M. de Vogüé.

R. D.

FRANZ CUMONT. — **Le plus ancien parchemin grec**, dans *Revue de Philologie*, 1924, p. 97-111.

C'est une pièce très rare que ce lambeau de parchemin découvert, par M. Fr. Cumont, dans les fouilles de Doura-Europos,

¹⁾ Voir nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite*, p. 90.

sur l'Euphrate, dans l'automne 1923. Déjà, en 1922, la même tour de l'enceinte (le n° 4 du plan publié dans *Syria*, 1924, p. 29 avait fourni plusieurs documents dont une loi sur les successions ab intestat, commentée par M. Haussoullier ⁽¹⁾, et un fragment de parchemin latin ⁽²⁾. La nouvelle pièce d'archives porte « les restes de huit lignes d'une petite cursive grecque bien régulière et facilement lisible avec les iotas soigneusement ascrits ». C'est un acte de vente qui doit dater de 190-189 avant J.-C., ou peu après. Plus ancien d'un siècle que les deux actes de vente trouvés à Avroman, dans le Kurdistan (88 et 22 av. J.-C.), postérieur d'un siècle environ à l'installation de la colonie de Nicanor (vers la fin du IV^e siècle avant J.-C.) dans la ville de Doura, qui prend alors le nom de Europos (du bourg natal de Seleucus en Macédoine), il est le plus ancien des parchemins grecs jusqu'ici connus.

En passant, M. Cumont dit que l'atelier installé à Pergame, d'où le nom de *pergamaena*, parchemins, pour préparer les peaux destinées à la copie des livres, ne fit qu'utiliser un procédé ancien. « Car notre document de Doura, qui est contemporain des premières années du règne d'Eumène, est une membrane si fine et si lisse qu'elle le cède de peu au vélin des manuscrits les plus soignés. »

P. ROUSSEL. — **Nicanor d'Alexandrie et la porte du temple de Jérusalem.** dans *Revue des Études grecques*, 1924. p. 79-82.

Il s'agit de la petite épitaphe hiérosoly-

⁽¹⁾ B. HAUSSOULLIER, *Nouvelle revue historique de droit*, 1923, p. 515.

⁽²⁾ FR. CUMONT, *Monuments Piot*, XXVI (1923), p. 40.

mitaine bilingue, gravée sur un ossuaire juif et publiée par Clermont-Ganneau comme mentionnant le Nikanor à qui l'on devait une des portes du temple de Jérusalem. Si, comme l'assure M. P. Roussel, ce texte ne méritait pas d'être recueilli par Dittenberger dans ses *Orientalis Graeci Inscriptiones selectae*, il a bien gagné maintenant cet honneur par toutes les discussions qu'il a soulevées. Rappelons le texte : Ὅσπερ τῶν τοῦ Νεικάνωρος Ἀλεξανδρείως, ποιήσαντος τῆς θύρας. Puis deux mots en caractères sémitiques que M. Clermont-Ganneau lisait : Nicanor l'Alexandrin, précisément, croyait-il, le personnage à qui l'on devait une des belles portes du temple de Jérusalem.

M. Roussel démontre que, dans l'épitaphe grecque, il n'est pas question de la porte du temple, mais des portes du sépulcre. Cette solution avait été écartée à tort par Clermont-Ganneau; il faut y revenir. Mais puisqu'on parle de « méthode », est-ce d'une méthode suffisante que de s'arrêter à un mot mal interprété pour déclarer que tout l'édifice est par terre ? Certes, le Nikanor de l'épitaphe perd bien des chances d'être le Nikanor de la porte du Temple; mais il ne les perd pas toutes. Voilà un personnage riche puisqu'il construit un beau tombeau, originaire d'Alexandrie comme le Nikanor de la porte et venu comme lui à Jérusalem, vraisemblablement à l'époque hérodiennne où le Temple s'est somptueusement paré. Certes, on ne peut pas affirmer l'identité des personnages, mais on ne peut non plus l'écarter de façon absolue.

Nous eussions aimé connaître l'avis d'un épigraphiste comme M. P. Roussel sur la formule du début. Peut-on comprendre, comme le supposent Dittenberger et

Schürer, et comme l'avait pensé Clermont-Ganneau, que l'ossuaire renfermait une partie seulement des ossements de Nikanor ? Au point de vue rituel ce serait bien surprenant. Plus vraisemblable est l'explication de Lidzbarski qui comprend : « Ossements des fils de Nikanor... », entendant les deux noms, Nikanor et Alexa écrits en sémitique, pour les noms des fils défunts ⁽¹⁾. Nombreux sont les exemples d'ossuaires renfermant les ossements desséchés de deux personnes.

R. D.

Joseph-Étienne Gautier (1861-1924). — L'activité de cet archéologue s'est divisée entre l'Égypte où, de concert avec M. Jéquier, il fit la belle découverte de Licht 1895-96, et la Mésopotamie où, en 1902-1903, il entreprit les fouilles de Moussian et où les deux années suivantes, en l'absence de M. de Morgan, il dirigea les fouilles de Suse. On lui doit la découverte de la stèle de Sargon I^{er}, qui permit au P. Scheil de distinguer Sharrukin (Sargon) d'un roi plus récent, Shargani Sharri, la borne-limite du roi Melishikhou, le curieux plateau de bronze dit *šit shamshi*, etc. Il copia aussi la tablette royale de Toukouliti-Ninip II, roi d'Assyrie, que publia le P. Scheil.

Mais J.-E. Gautier avait d'abord été attiré par les terres syriennes et nul doute qu'il s'y fût consacré si les grandes fouilles avaient été alors possibles dans ce pays. Il séjourna à Palmyre et, en 1894,

⁽¹⁾ *Ephem. fur sem. Epigr.*, II, p. 197.

il mena à bien les fouilles de Tell et-Tin, petite île au milieu du lac de Homs. Sa conclusion fut qu'on n'y devait pas chercher la fameuse Qadesh prise sur les Hittites par Ramsès II ⁽¹⁾. Les fouilles avaient été entreprises, sur les suggestions de M. Maspero, pour tenter cette vérification, et l'on ne s'aperçut pas de l'intérêt des découvertes faites à cette occasion. Si bien que sur cette conclusion négative, l'archéologue crut sa tâche terminée et ne publia pas ses trouvailles dans le détail ni avec des reproductions suffisantes. Le premier, cependant, il avait mis la main sur des tombes de l'âge du bronze dans la vallée de l'Oronte.

En 1910, M. Clermont-Ganneau, que deux dures campagnes de fouilles avaient éprouvé, le chargea de poursuivre les recherches à Éléphantine. Pour ne pas avoir fourni de papyrus judéo-araméens, les fouilles furent cependant fructueuses; on dégagera notamment un temple de Toutmès III qu'il eût été intéressant de connaître autrement que par quelques reliefs dispersés. Car, là encore, la publication fit défaut, et l'œuvre, presque toute d'action, de cet archéologue de valeur risquait d'être ignorée, même du public savant, si une *Notice* sur sa vie et ses travaux n'avait pas été éditée par les soins d'amis fidèles, le P. Scheil, MM. G. Jéquier et R. de Mecquenem, aux Éditions Art et Pensée, en 1924.

R. D.

⁽¹⁾ *Comptes rendus Acad. des Inscr.*, 1895, p. 464.

Le Gérant : PAUL GELTHNER.

DÉDICACE D'UNE STATUE D'OSORKON I PAR ELIBA'AL, ROI DE BYBLOS ⁽¹⁾

PAR

RENÉ DUSSAUD

Le musée du Louvre vient d'acquérir des fragments importants — un buste haut de 0 m. 60 (pl. XXV) et une partie de base (fig. 1) — d'une belle statue, en grès rougeâtre, d'Osorkon I (vers 924-895), fils et successeur de Sheshonq I (vers 945-924), le fondateur de la XXII^e dynastie égyptienne. L'intérêt tout particulier de ce buste d'Osorkon est de porter une inscription phénicienne contemporaine du pharaon. Bien qu'on n'ait aucun renseignement sur les conditions de la découverte, nous allons démontrer que cette statue provient de Byblos.

Je dois la connaissance de ce monument à mon collègue du Louvre, M. Boreux, conservateur adjoint des Antiquités égyptiennes; il a bien voulu aussi me documenter sur son étrange fortune. L'égyptologue Wiedemann le découvrit à Naples, en 1881, chez le banquier Meuricoffre et il en fit mention, en 1884, dans son *Histoire égyptienne* ⁽²⁾. Il en publia les inscriptions hiéroglyphiques en 1895, mais sans mentionner la présence d'une autre écriture ⁽³⁾. Cette circonstance n'a pas peu contribué à asseoir l'opinion que le texte phénicien avait été gravé à une époque toute récente. Bien qu'arrivé à des conclusions formelles touchant l'authenticité, j'ai tenu à écrire à M. Wiedemann, professeur d'égyptologie à l'Université de Bonn, en faisant appel à ses souvenirs. Le savant égyptologue m'a répondu qu'il ne pouvait préciser des souvenirs remontant à quarante-quatre ans. Il se rappelle seulement les conditions défectueuses dans

(1) Communication faite à l'Académie des Inscriptions le 13 février 1925. Nous y insérons quelques compléments à la suite d'un voyage à Beyrouth.

(2) WIEDEMANN, *Aegypt. Geschichte*, p. 553.

(3) *Recueil de travaux*, XVII (1895), p. 14, et

dans *Sphinx*, XVI (1912), p. 14); cf. GAUTHIER, *Livre des rois d'Égypte*, III (1913), p. 327. M. Boreux a constaté que, si les hiéroglyphes du buste, du pilier dorsal et de la base se retrouvent intacts, tels que les a publiés Wiedemann, ceux de la ceinture ont disparu

lesquelles, sans s'y attendre, et au cours d'une réunion mondaine, il dut copier, au dos d'une simple carte de visite, les hiéroglyphes qui l'intéressaient d'autant plus qu'il préparait alors son *Histoire égyptienne*. Il résume ses observations en

disant qu'on ne doit pas tirer de conclusion absolue du silence de ses notes au sujet du texte phénicien ⁽¹⁾.

On ignore à quelle époque les deux fragments furent acquis par l'antiquaire Canessa qui les mit en vente à Paris en 1910. On signale alors, pour la première fois, gravée sur le buste, une inscription alphabétique. Le catalogue de vente note : « une inscription carienne ajoutée après coup ⁽²⁾ ». Cette définition montre à quel point les caractères s'écartent du type phénicien ordinaire ; en réalité, l'inscription était tenue pour fausse, et c'est en connaissance de cause que la statue fut acquise par un amateur parisien dont on sait le goût éclairé et les libéralités envers le Louvre, M. Joanny Peytel. A sa mort, survenue récemment, elle échut à son neveu, M. André Peytel.



FIG. 1. — Statue d'Osorkon I.
Fragment de la base.

Le 8 janvier dernier, M. Boreux m'en montra une photographie et, deux jours après, me fit tenir

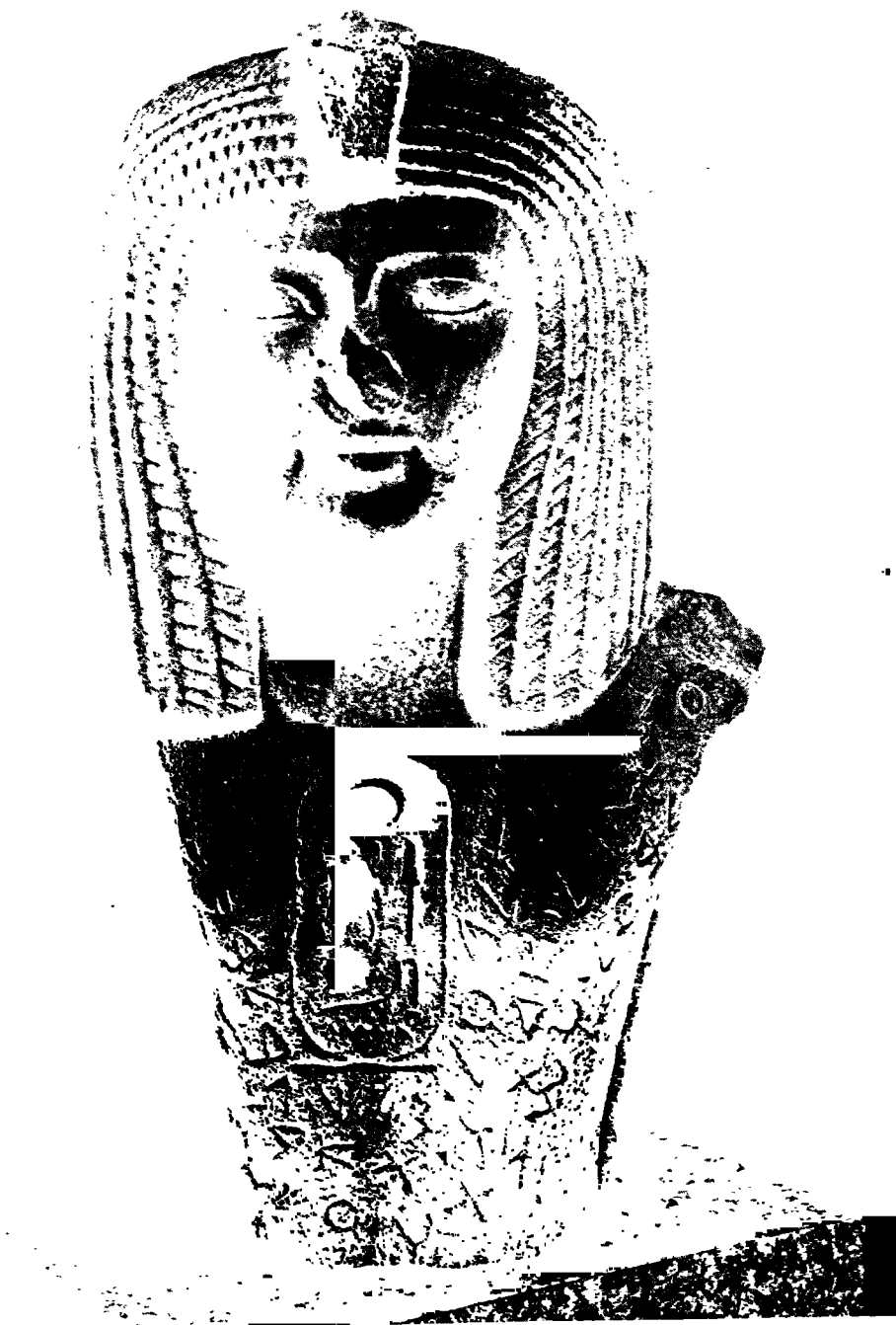
l'estampage de la partie phénicienne. Je pus, dès lors, constater la parfaite authenticité de ce texte qui n'était pas carien, mais phénicien archaïque, et reconnaître que la statue d'Osorkon avait été dressée par le roi de Byblos, Eliba'al, à Byblos, dans le sanctuaire de Ba'alat-Gebal.

M. André Peytel, mis au courant de l'intérêt exceptionnel que ce monument présentait pour nos collections nationales, a consenti, avec une bonne grâce dont on ne saurait trop le remercier, à s'en dessaisir en faveur du Louvre où, dès maintenant, il est visible dans la salle phénicienne IV, au rez-de-chaussée, en face du bas-relief égyptien d'époque saïte rapporté de Byblos par Renan.

⁽¹⁾ Lettre du 21 janvier 1925 dont nous remercions M. le professeur Wiedemann.

⁽²⁾ Collection du docteur B. et de M. C.,

Objets antiques, n° 3. Vente du jeudi 19 au samedi 21 mai 1910.



Buste de la statue d'Osorkon I.

Musée du Louvre.

Je ne m'occuperai ici que du texte phénicien curieusement gravé sur la poitrine, en trois lignes qui ondulent comme un collier autour du cartouche⁽¹⁾.

VALEUR	BYBLOS xiii ^e siècle	BYBLOS x ^e siècle	MÉSA ix ^e siècle	GREC archaïque.
Α	Κ Κ	Κ	⋈	Α Δ
Β	Ϣ	Ϣ	Ϣ	Β Β
Γ	Ι	Λ	Λ	Γ <
Δ	Δ	Δ	Δ	Δ
Ε	Ξ		Ξ	Ξ Ε
Ζ	Υ Υ	Υ	Υ	Υ Ζ
Η	Ι	Ι	Ξ	Ι Ζ
Θ	⊞ ⊞	⊞	⊞	⊞ Η
Ι	⊕		⊗	⊕
Κ	Ξ	Ξ	Ξ	Ζ Ι
Λ	∇	∇	Υ	Υ Κ
Μ	Λ Λ	Λ	Λ	Λ
Ν	Σ Σ	Σ	Υ	Υ Μ
Ξ	Σ Σ	Σ	Υ	Υ Ν
Ο	⊞		⊞	⊞
Π	Ο	Ο	Ο	Ο
Ρ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ ϣ
Σ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ ϣ
Τ	⊞		⊞	⊞
Υ	Ο	Ο	Ο	Ο
Φ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ ϣ
Χ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ ϣ
Ψ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ ϣ
Ω	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ ϣ
⋈	⋈	⋈	⋈	⋈

FIG 2. — Tableau des alphabets archaïques.

Des dix-sept lettres ainsi utilisées, les unes (*het, kaph, lamed, mem, noun,*

⁽¹⁾ Une statuette d'Osorkon I publiée par GONINO, *Proceed. of the Soc. of Bibl. Arch.*, t. VI, p. 205 (voir JÉQUIER, *Hist. de la civili-*

sation égypt., p. 249) porte également le cartouche-prénom sur la poitrine. Voir ci-après le P.-S., page 117.

phé) conservent la forme révélée par le sarcophage d'Aḥiram; d'autres (*guimel*, *vav*) ont déjà pris la forme qu'on leur voit sur la stèle de Mésa; le plus grand nombre (*aleph*, *bet*, *dalet*, *zain*, *yod*, *resh*, *tav*) marquent la transition entre les deux écritures. Le *'ain* et le *shin* n'ont évolué qu'après Mésa. Voir le tableau, figure 2.

Il est peu vraisemblable qu'un faussaire ait connu, avant la découverte du sarcophage d'Aḥiram, la forme archaïque du *kaph*, puisqu'elle avait échappé à des épigraphistes comme MM. Clermont-Ganneau et Lidzbarski ⁽¹⁾, mais surtout il était hors d'état d'imaginer telle forme comme celle du *yod*, intermédiaire entre le demi-cercle d'Aḥiram et la forme anguleuse de Mésa, ou encore celle du *phé* ou du *tav*. Comment aurait-il pu imaginer aussi que la préposition *'al*, « sur », pouvait s'écrire avec un *yod* final?

Le nouveau texte utilise le trait de séparation entre les mots; les dimensions de ce trait sont intermédiaires entre la barre d'Aḥiram qui a l'importance d'une lettre et le point employé dans l'inscription de Mésa. Remarquons ce détail, que le premier trait de séparation n'est pas placé après le démonstratif, marqué par *zain*, mais avant, si bien que le *zain* est lié au verbe qui suit. Cette particularité, tout à fait imprévue, se retrouve précisément dans le texte d'Aḥiram et, à propos de ce dernier, M. Lidzbarski s'est demandé s'il ne fallait pas considérer ce *zain* non comme le démonstratif, mais comme le relatif puisqu'il était intentionnellement mis en relation avec le verbe qui suit ⁽²⁾.

..

Puisque nous invoquons l'inscription gravée sur le sarcophage d'Aḥiram, il ne sera pas inutile de rectifier sur plusieurs points la traduction que nous en avons proposée ⁽³⁾. Nous renonçons, en effet, à la lecture *Ḥaṭor* pour accepter la suggestion *ḥoṭer*, « sceptre », et considérer le mot qui précède comme un verbe à la huitième forme arabe ⁽⁴⁾. L'examen du texte, auquel nous avons procédé au Musée de Beyrouth, nous a convaincu que la lecture *Itoba'al*, proposée dès

⁽¹⁾ Elle a été reconnue par M. P. Montet lors de la découverte du sarcophage d'Aḥiram.

⁽²⁾ C'est le parti qu'adopte le P. VINCENT, *Revue Bibl.*, 1923, p. 184.

⁽³⁾ Dans *Syria*, 1924, p. 133 et suiv.

⁽⁴⁾ Lecture de MM. Giron, Lidzbarski, della

Vida et Bauer; cf. *Syria*, 1924, p. 386. Depuis, M. Noël AIMÉ-GIRON a développé ses conclusions sous le titre de *Note sur les inscriptions de Aḥiram*, dans *Bull. de l'Inst. fr. d'Archéol. Orient.*, t. XXVI (1923), et M. BAUER, dans *Orient. Litter.-Zeitung*, 1923, p. 129 et suiv.

le premier jour par M. Montet pour le nom du fils d'Aḥiram, était la plus probable⁽¹⁾.

Nous introduirons dans notre traduction une autre modification qui souligne une opposition marquée avec les traductions proposées jusqu'ici, notamment celles de MM. Lidzbarski et Giron, en ce qu'à notre avis, il n'y a pas deux ou même trois personnages visés comme ces savants l'admettent, mais un seul qui est à la fois roi et *soken*, qui, ainsi que le contexte l'indique, détient en même temps le pouvoir et la royauté. Cette conception nous reporte au protocole des tablettes d'el-Amarna où le roi phénicien n'est roi que pour ses sujets, mais est *soken* ou *rabiš* d'après la titulature égyptienne⁽²⁾, et ce n'est peut-être pas de ce dernier titre dont il était le moins fier. D'autre part, la construction de la phrase est analogue à celle de la stèle de Méša, l. 4-5 où, en français, on notera la copule *vav* par une virgule : 'Omri, roi d'Israël, opprima Moab⁽³⁾, etc.

Nous ne traduisons pas « le sceptre de sa justice », ce qui, en l'espèce, ne signifie pas grand'chose et s'applique mal à une formule imprécatoire, mais « le sceptre de son pouvoir » ou « de son commandement⁽⁴⁾ ».

Le pouvoir et la royauté correspondent aux termes de *soken* et de *melek*. La distinction qui s'affirme ici est une conséquence de l'état de vassalité que nous connaissons par les tablettes d'el-Amarna : le roi local n'avait pas toujours le pouvoir effectif. La même conception se retrouve dans Philon de Byblos⁽⁵⁾; ce dernier ne l'a pas inventée, mais l'a puisée à bonne source. Cette question était trop importante pour que nous ayons négligé de prendre l'avis d'un savant compétent et nous ne pouvions mieux nous adresser qu'à notre savant confrère de l'Académie des Inscriptions, M. Maurice Holleaux. Nous le remercions d'avoir pris la peine d'étudier ce détail et d'avoir résumé son opinion dans les lignes qui suivent : « Le texte phénicien d'Aḥiram distingue le « sceptre du

On consultera avec fruit H. VINCENT, *Revue Biblique*, 1925, p. 183-193. Nous ne connaissons que par ce dernier article l'étude de MM. Gressmann et G. Hoffmann.

⁽¹⁾ Le second trait horizontal qui imposerait de lire *samek* paraît être un accident de la pierre.

⁽²⁾ Un nouvel exemple de la glose *zu-ki-na* (*soken*), au titre *rabiš*, a été fourni par M. THUREAU-DANGIN, *Revue d'Assyr.*, XIX, p. 102;

cf. DHORME, *Revue Biblique*, 1924, p. 16-17.

⁽³⁾ On traduit généralement : 'Omri (*fut*) roi d'Israël et il opprima Moab...

⁽⁴⁾ Ainsi que l'ont proposé MM. DELLA VIDA et BAUER, *loc. cit.*

⁽⁵⁾ C. MULLER, *Fragm. Hist. gr.*, III : PHILON DE BYBLOS, fragm. II, 16 : τῆς ἀρχῆς ἡλассε, καὶ τὴν βασιλείαν διεδέξατο, et fragm. II, 22 : Ἐπει δὲ τριακοστῷ δευτέρῳ τῆς αὐτοῦ κρατήσεως καὶ βασιλείας.

pouvoir » et le « trône de la royauté ». Il est au moins curieux de retrouver une distinction semblable en deux passages de Philon de Byblos, II, 16 et 22. Dans le premier, El-Kronos chasse Ouranos du *pouvoir* (*ἀρχή*) et lui succède dans la *royauté* (*βασιλεία*). Dans le second, les années de règne d'El-Kronos sont supputées à la fois depuis le commencement de sa *χρόνους* = (*ἀρχή*) et de sa *βασιλεία*, lesquelles, bien que simultanées, ne sont pas confondues. Il est certain qu'il y a là une correspondance remarquable entre le grec et le phénicien; le dédoublement de l'*ἀρχή* (ou de la *χρόνους*, car ce sont ici termes synonymes) et de la *βασιλεία*, peu explicable en grec, donne à penser que Philon de Byblos s'est inspiré de quelque modèle en langue phénicienne. »

Il nous semble que cette comparaison jette une vive lumière sur le texte d'Aḥiram. Le protocole, soigneusement établi, confirme qu'un seul personnage est visé, le roi-soken, car lui seul était capable d'un tel acte.

Philon de Byblos, dont tous les termes sont à peser quand il s'agit de sa ville natale, nous autorise à conjecturer que le *hoṭer* mentionné dans le texte d'Aḥiram, devait être, au ^{xiii}e siècle avant notre ère, la *harpè* que Philon considère comme l'emblème giblite par excellence et sur lequel nous reviendrons à la fin de cet article ⁽¹⁾.

Une dernière observation concerne la fin de l'inscription qui a résisté à toutes les tentatives d'interprétation ⁽²⁾. Le texte est bien complet tel que nous l'avons donné et les doutes exprimés à ce sujet ne sont pas justifiés; mais une lettre doit être rectifiée. M. Giron a justement reconnu sur son estampage que le *zain* de ספיר est en réalité un *hé* ⁽³⁾. M. Giron, en conséquence, lit ספירה « son

⁽¹⁾ Comme l'a montré M. POTTIER, *Syria*, 1922, p. 301, la harpè giblite est un emprunt à la Mésopotamie; mais il ne s'ensuit pas forcément que le *ḥuṭaru* assyrien désigne aussi la harpè; ou, du moins, cette interprétation n'est pas actuellement admise par les assyriologues; cf. THUREAU-DANGIN, *Rituels accadiens*, p. 144-145, où le terme est considéré comme synonyme de *ḥaṭlu*. La harpè du type giblite a finalement été réservée aux dieux, notamment à El-Kronos, comme on le verra ci-après, et cela explique que les rois de Juda et d'Israël, tard venus, n'en aient pas été pourvus. Ils n'ont connu que le sceptre-

canne, *maṭṭé* — dont l'équivalent assyrien représenterait la harpè au dire des assyriologues, ce qui surprend — et le *shebeṭ* ou *sharbiṭ* qui doit correspondre à la houlette. L'arabe connaît un verbe, *khaṭara*, qui a le sens de « brandir une arme », notamment un sabre. Cela n'est pas sans appuyer notre hypothèse.

⁽²⁾ Le P. VINCENT, *Rev. Bibl.*, 1925, p. 188, résume bien l'état de la question : « S'il n'y a guère d'hésitation possible sur la lecture matérielle des derniers mots, leur interprétation paraît déconcertante. »

⁽³⁾ NOEL AIMÉ-GIRON, *Note sur les inscrip-*

inscription ». Mais on ne voit pas nettement à qui ni à quoi le suffixe de la troisième personne peut se rapporter. Dans ces conditions, on est amené à envisager une coupe différente des mots, ce que permet l'absence de barre de séparation; nous proposons la suivante : *וְהָא יִבְחֶם בְּיָהּ לִפְנֵי שֵׁרָל*. C'est-à-dire : « Quant à lui, sa postérité sera abattue par le tranchant de l'épée ». *Lui*, c'est le violateur, et la construction est bien sémitique. On imagine aisément que le roi-soken, privé du pouvoir et du trône, pourra s'enfuir, mais on l'atteindra dans sa postérité laissée sans défense.

Pour *יִבְחֶם* nous adoptons le sens de la racine *maḥaṣ* en hébreu et dans une glose cananéenne d'une tablette d'El-Amarna, *mahzu* « abattre, détruire », mais au niph'al. L'absence de barre de séparation, entre le verbe et le sujet qui suit, pourrait être intentionnelle; elle se comprendrait moins entre le verbe et le régime. La difficulté que soulève la valeur de la troisième radicale notée *samek* au lieu de *ṣade*, est levée lorsqu'on remarque qu'en arabe les trois racines *makhaḍa*, *makhasa* et *makhasha* ont le même sens.

Le terme *peri*, fruit, dans le sens de *peri beten*, s'est déjà rencontré dans l'inscription d'Eshmounazar, ligne 12.

Nous avons déjà rapproché *בָּב* de l'hébreu *בִּיבִיחַ* forme pluriel redoublée. Quant à *שֵׁרָל* ce n'est qu'en vertu du contexte que nous lui attribuons le sens d'épée. Le mot n'est pas connu des langues sémitiques; il pourrait être égéen et avoir été importé avec l'arme elle-même. L'expression parallèle la plus usitée en hébreu est : *הִבַּח לִפְנֵי הָרֶבֶךְ*.

Les observations que nous venons de présenter ont pour objet de justifier la traduction suivante :

1. [Ito]ba'al, fils d'Aḥiram, roi de Gebal, a fait ce sarcophage pour Aḥiram, son père, comme sa demeure pour l'éternité.

2. Et si un roi parmi les rois, gouverneur parmi les gouverneurs, dresse le camp contre Gebal et découvre ce sarcophage, le sceptre de son pouvoir sera brisé, le trône de sa royauté se renversera et la paix régnera sur Byblos ⁽¹⁾. Quant à lui, sa postérité sera anéantie par l'épée.

tions de Aḥiram, p. 12 du tir. à part. Le P. VINCENT, *Rev. Bibl.*, 1925, p. 188, note 1, inclinait vers la même lecture, mais l'analogie trompeuse d'un passage de l'inscription de Kalamou l'a arrêté.

⁽¹⁾ Cette opposition de la paix revenant sur Byblos, après la réalisation de l'anathème, a été notée par M. Bauer, *l. c.*, et par le P. Vincent, *Rev. Bibl.*, 1925, p. 187.



La connaissance exacte des caractères alphabétiques de la fin du x^e siècle, que nous possédons maintenant, permettra un meilleur classement des plus anciens cachets à légende sémitique. Pour ne citer qu'un exemple, on a fait grand bruit autour de la découverte à Tell Moutesellim, sur le site de l'ancienne Megiddo, du cachet de « Shema', serviteur de Jéroboam ». Des autorités, comme M. Kautzsch et M. Lidzbarski ⁽¹⁾, ont conclu que cette belle pierre gravée, qui porte un lion de style assyrien, avait appartenu à un haut fonctionnaire du roi Jéroboam I (931-910). Il suffit de comparer l'épigraphe du cachet avec notre nouveau texte de la fin du x^e siècle pour constater que ce dernier, dans le traitement du *mem*, est franchement plus ancien. Le cachet de Shema' est intermédiaire entre le nouveau texte et la stèle de Mésa. On ne peut donc pas penser non plus à Jéroboam II. Ainsi se vérifie le scepticisme de M. Clermont-Ganneau ⁽²⁾ fondé sur cette observation que, s'il se fût agi d'un fonctionnaire de Jéroboam I, le nom de ce dernier eût été suivi du titre de *ham-melek*, « le roi ».

L'écriture phénicienne de la fin du x^e siècle offre encore un intérêt particulier du fait que c'est vers cette époque que les Grecs l'ont empruntée pour l'adapter à leur langue. Nous avons déjà eu l'occasion de constater, et notre tableau (fig. 2) le confirme, que cet emprunt doit être placé vers 900 avant notre ère.

Pour en revenir au texte gravé sur le buste d'Osorkon I, on s'explique qu'il soit resté si longtemps dans l'ombre par la circonstance que, jusqu'à la découverte du sarcophage d'Aḥiram, on ignorait les formes de l'alphabet phénicien archaïque. La même raison a empêché d'établir la lecture et la date du texte

⁽¹⁾ LIDZBARSKI, *Ephemeris fur semit. Epigr.*, II, p. 140, avec la bibliographie à compléter par SCHUMACHER, *Tell el-Mutesellim*, p. 99. Dans *Répertoire d'épigr. sémit.*, n° 334, J.-B. CHABOT précise ainsi les positions prises : « Kautzsch, pour des raisons paléographiques contestables, et Lidzbarski, par d'autres considérations, croient pouvoir attribuer le sceau

à un fonctionnaire du roi Jéroboam I. Arguments contraires proposés par Clermont-Ganneau concluant que cette attribution est, sinon impossible, du moins tout à fait incertaine et purement hypothétique. »

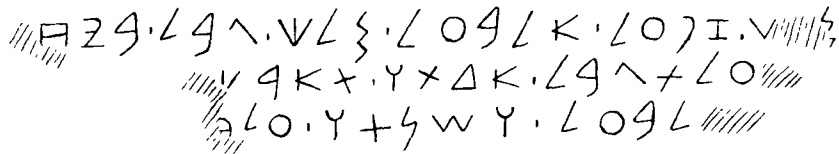
⁽²⁾ CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'Archéol. orient.*, VI, p. 294 et suiv.

d'Abiba'al, gravé sur la base d'une statue de Sheshonq I, dont nous avons signalé l'intérêt à l'Académie dans sa séance du 25 janvier 1924⁽¹⁾.

Aujourd'hui, c'est le successeur ou un successeur très proche d'Abiba'al qui nous est rendu. Rien ne démontre mieux à quel point a été féconde l'initiative prise par l'Académie des Inscriptions d'entreprendre les fouilles régulières de Byblos. Les heureuses recherches de M. Montet ont ouvert une ère nouvelle pour les études phéniciennes.

∴

Voici la copie, la transcription et la traduction du texte phénicien gravé sur le buste d'Osorkon I.



1. כִּשׁ יְדַעַל אֶלְבַּעַל מֶלֶךְ גִּבְלָא בִּיחָרִים
2. לְבָ[עַלִּית גִּבְלָא אֶדְתִּי תֶאֱרִךְ [יָם]
3. אֶלְבַּעַל וּשְׁנֵתִי עָלִי [גִּבְלָא]

1. Cette statue a fait⁽²⁾ Eliba'al, roi de Gebal, en consé[cration
2. à Ba'alat-Gebal pour lui-même⁽³⁾. Qu'elle prolonge [les jours
3. d'Eliba'al et ses années (de règne) sur [Gebal !

Ligne 1. — Les traces des deux premières lettres כִּשׁ sont certaines. Ce mot ne s'était rencontré jusqu'ici qu'en néopunique sous la forme כִּישׁ et avait donné lieu à des rapprochements impossibles à maintenir, comme le rattachement à la racine כִּישׁ « faire ». M. Clermont-Ganneau s'était demandé si le mot était bien sémitique et s'il ne devait pas être attribué à quelque dialecte d'Afrique⁽⁴⁾. Le terme ne s'étant encore rencontré que dans des textes néopuniques⁽⁵⁾, cette hypothèse était plausible. On doit l'abandonner au-

⁽¹⁾ *Comptes rendus Acad.*, 1924, p. 33-34; cf. *Syria*, 1924, p. 145. Nous y revenons ci-après.

⁽²⁾ Ou : *Statue qu'a faite*, etc...

⁽³⁾ A son bénéfice.

⁽⁴⁾ CLERMONT-GANNEAU, *Recueil arch. or.*, VII, p. 90, note 2.

⁽⁵⁾ *C. I. S.*, I, 149 et probablement 151, l'inscription de Cherchel au Louvre publiée par PH. BERGER, *Rev. d'assyriol.*, II, p. 33, et le texte cité dans la note ci-dessus et publié par Clermont-Ganneau.

jourd'hui que le mot apparaît dans un texte phénicien archaïque. Le sens de statue n'est pas douteux, étant fourni par une bilingue latine et néopunique de Sardaigne⁽¹⁾. D'après la nouvelle graphie, nous voyons que l'*aleph* noté par les textes néopuniques n'appartient pas à la racine et, dès lors, on doit rattacher ce vocable au verbe *mashash*, arabe *massa*, ayant le sens de « toucher », soit que la statue ait été considérée comme l'objet qu'on touche, soit plutôt que le verbe *mashash* ait eu, à côté du sens « toucher », qui seul nous a été conservé, celui de « façonner, modeler ». Ce devait être un terme technique des modeleurs de figurines en terre cuite. Le substantif *mesh* est formé sur le modèle de *hen* « grâce », de *hanan*, et de tant d'autres vocables.

Nous ne pensons pas qu'on puisse donner à *בִּישׁ* le sens d'« offrande, don », en dérivant ce mot de *בִּישׁ*, car l'écriture correcte exigerait *בִּישָׁ*. Le seul exemple, qui fasse exception, est des plus douteux puisqu'il résulte d'une correction⁽²⁾.

Eliba'al est un nom propre nouveau en phénicien. Nous le vocalisons ainsi, sur le type d'Elimelek, confirmé par Ilmilka des tablettes d'el-Amarna. Nous pensons qu'à Byblos il faut comprendre, non « mon dieu est maître », mais « (le dieu) El est maître ». Nous reviendrons sur ce point à la fin de cet article.

Le dernier mot de la première ligne est le seul mot de toute l'inscription dont la restitution soit douteuse. Après le *bet*, il semble qu'on soit en présence d'un verbe à l'imparfait, et l'on songe immédiatement au verbe *hayah*, *hawah*, « vivre », peut-être *pièl* ou au *hiphil*. Il nous semble cependant que la préposition marquée par *bet* empêche cette solution. Nous proposons de restituer *יִחְרַב* en expliquant ce terme par l'arabe *إحرام* « consécration », terme qui s'applique couramment au vêtement du pèlerin de la Mecque, parce qu'il marque l'état de consécration au moment de pénétrer sur le territoire sacré. La présence du *yod* pour fixer le son *i* correspond à la notation du *hiphil* en phénicien.

Ligne 2. — Nous comprenons *אֲדַתִּי*, avec le suffixe de la troisième personne, comme *אֲדַתִּי*. En hébreu ce mot est précédé de la préposition *'al* pour signifier « à cause de lui ». Ici, « à son profit ». Le suffixe de la troisième pers. masc. sing. noté par *vav* est confirmé à la ligne 3 et il se maintiendra sous cette forme, à Byblos, jusqu'à basse époque, tandis qu'ailleurs les textes phéniciens adoptent *yod*. Par contre, l'inscription d'Ahiram le note par *hé*.

Il eût été intéressant de constater si le graveur avait noté un *yod* pour marquer l'état construit pluriel, comme dans la stèle de Méša.

Ligne 3. — La formule que nous restituons se retrouve, presque identique, sur la stèle de Yehavmelek, et cela prouve que c'était une formule liturgique.

⁽¹⁾ C. I. S., I, 149. La partie latine : *statuam dedit*.

⁽²⁾ CHABOT, *Comptes rendus Acad.*, 1922, p. 107 et suiv. Nous avons d'ailleurs objecté à cette lecture que le sens fourni par cette correction : « offrande de pierre », ne paraî-

sait pas acceptable car l'offrande ne consistait pas dans la stèle, mais dans le sacrifice ; cf. DUSSAUD, *Bull. arch. du Comité*, 1922, p. 245, et, en dernier lieu, VASSEL et ICARD, *les Inscriptions votives du temple de Tanit*, *Revue tunisienne*, 1925, p. 9 et p. 11, note 2.

En notant la préposition « sur » par la graphie 'לל, le nouveau texte confirme ce que nous avons dit à ce sujet ⁽¹⁾ et écarte l'hypothèse qui y voyait un verbe ⁽²⁾.

Ce texte nous fait connaître un nouveau roi de Byblos, Eliba'al, successeur, peut-être immédiat, d'Abiba'al. Mais tandis que l'inscription d'Abiba'al ne révélait son âge que par la forme des caractères, ici le texte prouve qu'Eliba'al est bien le contemporain d'Osorkon I. Celui-ci lui aura fait présent de son effigie ⁽³⁾ et Eliba'al se sera empressé de la consacrer, à son profit insiste le texte, dans le sanctuaire de la grande déesse de Byblos, la Ba'alat-Gebal. Ce profit était obtenu en faisant prononcer par le pharaon ou plutôt par sa statue, qui était vivante et parlante, les paroles liturgiques : « Que la déesse prolonge les jours d'Eliba'al et ses années de règne sur Byblos. »

Abiba'al y avait mis plus de réserve, car il associait le pharaon à la consécration et ne s'en attribuait pas tout le profit. Je rappelle brièvement le texte gravé autour des cartouches de Sheshonq I : *Ont offert] Abiba'al, roi de Gebal et le Noge]sh de Gebal en Égypte à Ba'ala[t-Gebal et à Ba]'al-Gebal. Le Nogesh ou Négus ici mentionné — si la restitution de ce mot est exacte — ne peut être que Sheshonq I ⁽⁴⁾. Mais, avec une dédicace différente, les deux offrandes sont comparables et le nouveau texte confirme les conjectures émises à propos du texte d'Abiba'al, notamment qu'il remonte au x^e siècle avant notre ère et qu'il comporte une dédicace à la Ba'alat-Gebal. Indirectement, c'est une nouvelle preuve de la haute antiquité du sarcophage et de l'inscription d'Aḥiram.*

⁽¹⁾ *Syria*, 1924, p. 139. Les deux formes 'al et 'alay concomitantes ne présentent rien de surprenant, puisque le même fait se retrouve de nos jours, notamment dans le dialecte arabe de Syrie; voir BAEDER, *Syrie*, 1906, p. xxxiii. Il n'y a donc pas lieu de chercher une nuance de sens à cette double graphie; le nouvel exemple s'y oppose absolument.

⁽²⁾ GIRON, *l. c.*, p. 7.

⁽³⁾ On peut encore imaginer qu'Eliba'al a commandé en Égypte la statue du pharaon. L'expression « a fait » serait alors plus en situation.

⁽⁴⁾ Voir *Syria*, 1924, p. 145 et suiv., pl. XLII. M. Conti Rossini, le savant correspondant de l'Institut, que le titre de *nogesh* devait particu-

lièrement intéresser, a bien voulu me suggérer que ce terme visait le représentant du roi de Gebal en Égypte. Je ne le pense pas, pour la raison que *nogesh* comporte une idée de domination qui signale ici un pouvoir supérieur à celui du roi. Voir ISAÏE, LX, 17 (au sens d'*autorité souveraine*); ZACHARIE, IX, 8 (au sens de *conquérant*); X, 4 (au sens de *vainqueur*) et surtout ISAÏE, XIV, 4 qui applique le vocable au roi de Babylone. Quant à la lecture proposée par M. Giron, *Note sur les inscript. de Aḥiram*, p. 3, elle ne comporte pas un sens acceptable. Notre lecture et notre interprétation sont confirmées par le nouveau texte d'Eliba'al.

Je ne crois pas que ces conclusions, affirmant la provenance giblite de la statue d'Osorkon, souffrent le moindre doute ; mais il serait curieux d'en trouver une preuve matérielle.

M. Montet, que j'ai informé de ces résultats, m'a fait savoir qu'il avait découvert, dans ses fouilles de Byblos, deux fragments en grès rougeâtre qui pourraient bien avoir appartenu à notre statue. L'un, sur lequel on distingue des plis de vêtement, est anépigraphe, mais l'autre porte un cartouche où, précisément, M. Montet restitue le nom d'Osorkon. Et quand, quelques jours après, j'ai mis M. Montet en présence de la nouvelle acquisition du Louvre, il a cru reconnaître la pierre de ses fragments et le style des hiéroglyphes employés.

Nous avons demandé à M. Virolleaud, chef du Service des Antiquités et des Beaux-Arts en Syrie, de nous envoyer les deux fragments en question pour qu'aucun doute ne subsiste dans ce rapprochement. Si les morceaux de Beyrouth n'appartenaient pas à la statue du Louvre, cela prouverait simplement que deux statues d'Osorkon I furent érigées sur l'esplanade du temple de Byblos. M. Montet en tire cette conséquence importante pour la suite des fouilles, à savoir que l'emplacement du grand sanctuaire de la Ba'alat Gebal est déterminé sans contestation possible.

Cet emplacement a fourni déjà à M. Montet de précieux dépôts rituels dont la variété atteste les relations étendues qu'entretenait la place de commerce qu'était Byblos dans la haute antiquité. Mais, à en juger par les fragments de statues de Sheshonq I et d'Osorkon I, aussi par le relief égyptien rapporté par Renan où la déesse de Byblos enlace le cou d'un pharaon de l'époque saïte, le *temenos* de la Ba'alat Gebal devait être peuplé d'effigies royales égyptiennes. On peut se demander si les statues, découvertes dans la partie du temple déblayée par M. Montet, ne représentent pas des pharaons, probablement d'époque très reculée.

Le gouvernement du Grand-Liban a parfaitement compris l'intérêt qu'il y avait à procéder à l'expropriation de ces terrains ; les crédits nécessaires ont été votés et l'on pourra bientôt entreprendre un large déblaiement.



Je voudrais signaler, pour terminer, comment les textes phéniciens d'Abiba'al et d'Eliba'al sont appelés à modifier notre point de vue historique sur une époque qui correspond aux premiers temps du royaume de Juda et du royaume d'Israël.

Frappés de la décadence qui favorise l'avènement des pharaons d'origine étrangère qu'on groupe dans la XXII^e dynastie, les égyptologues les ont traités avec quelque dédain et leur ont dénié toute influence hors des frontières de l'Égypte.

En ce qui concerne Sheshonq I, on a été jusqu'à supposer que la grande liste des villes conquises, qu'il fit afficher sur le mur sud du temple d'Amon à Karnak, à la suite de la campagne relatée dans *I Rois*, xiv, 25-28 ⁽¹⁾, n'était qu'une manifestation de « l'usage égyptien, d'après lequel toutes les contrées et toutes les villes qui paient un tribut à un pharaon, ou qui reconnaissent sa suzeraineté, figurent ou peuvent figurer sur ses listes triomphales, qu'elles aient été prises ou non ⁽²⁾ », et pour illustrer cette opinion, M. Maspero ajoute : « La présence de Mageddo, de Makhanaïm et des autres prouve, non pas qu'elles aient été *conquises* par Sheshonq, mais que le prince auquel elles appartenaient était l'allié ou le tributaire du roi d'Égypte. »

Cette hypothèse, qu'il faut complètement abandonner, comme on le verra dans un instant, répondait à la préoccupation qui agitait alors les historiens d'Israël. Ils inclinaient à expliquer l'intervention de Sheshonq en Palestine comme ayant été suscitée par Jéroboam qui, du vivant de Salomon, s'était réfugié à la cour d'Égypte. En ne signalant que le tribut levé sur Jérusalem, où le roi Roboam n'essaya aucune résistance, le Livre des Rois semblait appuyer la conjecture. Mais quand on découvrit, dans la grande liste des villes conquises par Sheshonq, plus de soixante villes appartenant au royaume d'Israël ⁽³⁾, une grande réserve s'imposa. Stade ⁽⁴⁾ et Renan ⁽⁵⁾ renoncèrent à l'intervention de

⁽¹⁾ Le texte massorétique conserve au *ketib* la bonne graphie du nom à vocaliser Shoshaq pour Shoshenq. Une métathèse a donné Sesonchis, Sheshonq, forme devenue courante.

⁽²⁾ MASPERO, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, II, p. 773, note 3.

⁽³⁾ Au compte de W. MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 166, qui évalue au double celui des villes judéennes.

⁽⁴⁾ STADE, *Gesch. des Volkes Israel*, I, p. 354.

⁽⁵⁾ RENAN, *Hist. du peuple d'Israel*, II, p. 200, note 2.

Jéroboam ; cependant M. Maspero estima qu'on attachait trop d'importance au document égyptien.

Grâce au texte d'Abiba'al, même si l'on conteste que le terme de *nogesh* y désigne le pharaon, nous voyons que Byblos reconnaissait encore avec empressement la suzeraineté de l'Égypte. Donc, au jugement de M. Maspero, nous devrions trouver son nom et ceux de ses dépendances sur la liste de Sheshonq. Mais on n'y relève aucune localité au nord de la vallée du Kison ⁽¹⁾.

Ce sont bien des villes conquises que Sheshonq a revendiquées et, si son armée a plus copieusement ravagé le royaume de Juda, elle n'a cependant pas épargné celui d'Israël. Les réserves de Stade et de Renan sont pleinement justifiées.

Au sujet de cette liste de Sheshonq, l'égyptologue W. Max Müller a présenté une curieuse observation. Il constate que si, dans les noms de localités, les voyelles sont rendues avec quelque flottement, par contre les consonnes sont transcrites avec plus de précision que dans les listes antérieures, et il conclut : « Tout indique que le rédacteur suivait, comme modèle, une liste rédigée en écriture sémitique, vraisemblablement pas en cunéiforme, mais dans l'écriture consonantique des Syriens occidentaux ⁽²⁾. » Il ajoute : « Jusqu'à présent la stèle de Mésa représente le plus ancien document de l'alphabet sémitique de l'ouest ; les traces que nous relevons ici nous reportent d'un siècle en arrière et témoignent déjà d'un plein développement ⁽³⁾. » La découverte des inscriptions phéniciennes archaïques est venue apporter une brillante confirmation à ce point de vue.

La défaveur qui s'attache à Osorkon I est encore plus profonde que celle vouée à son père. Cependant, la dédicace d'Eliba'al atteste que son prestige se maintenait encore au dehors et le style de la statue, exposée au Louvre, témoigne que les traditions artistiques n'étaient pas, en Égypte, tombées aussi bas qu'on le prétend parfois.

Rappelons que Champollion a proposé d'identifier à Osorkon I le Zerah qui, d'après II *Chroniques*, XIV, 9-15 et XVI, 8, aurait envahi Juda au temps du roi Asa. D'après l'auteur biblique le pharaon aurait éprouvé une défaite,

⁽¹⁾ La seule lacune importante affecte la liste des villes judéennes parmi lesquelles devait figurer Jérusalem.

⁽²⁾ W. MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 169.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 170.

mais, bien que la correspondance chronologique soit parfaite, les égyptologues estiment qu'Osorkon I n'était même pas capable de se faire battre en Judée. « Le rapprochement (de Champollion), dit M. Maspero, n'a aucune valeur historique et il paraît bien prouvé qu'Osorkon ne passa jamais l'isthme⁽¹⁾. » Je crains que cette opinion ne reflète simplement les conclusions hypercritiques de Wellhausen et de Stade; mais je laisse aux égyptologues le soin d'examiner si les documents nouveaux ne comportent pas une révision des arguments qui ont fait écarter le rapprochement de Champollion, au point que les manuels bibliques ne le mentionnent même plus⁽²⁾.

M. Édouard Naville préfère établir le rapprochement de Zerah avec Osorkon II parce que notre éminent confrère a découvert dans les ruines de Bubaste un texte de ce pharaon déclarant qu'il a subjugué le haut et le bas Rutennu⁽³⁾; mais la correspondance chronologique est ici moins satisfaisante. Il faudrait admettre que l'événement eut lieu dans la dernière année du règne d'Asa, alors que l'activité de ce dernier roi semble se prolonger davantage.

La question essentielle est de déterminer si le rapprochement entre le nom d'Osorkon et la graphie biblique est possible. Celle-ci ne dérive évidemment pas directement du nom égyptien *Wsrk'n*. Mais la date très basse du Livre des Chroniques autorise à admettre des intermédiaires, même un intermédiaire grec, ce qui expliquerait notamment le *het* (Manéthon écrit Osorchon). Le chroniqueur aura transcrit sans voyelles *ZRH*, que l'on aura prononcé Zerah parce que ce dernier était un nom propre connu.

Quoi qu'il en soit, la conclusion de ces remarques est que l'histoire des pharaons de la XXII^e dynastie est à reprendre sur de nouvelles bases.



Si le texte d'Eliba'al offre un triple intérêt épigraphique, archéologique et historique, il n'est pas moins important pour l'histoire des religions.

Le nom du dieu El était déjà apparu à Byblos dans les noms royaux du iv^e siècle, Elpa'al et 'Ainel⁽⁴⁾, connus par les monnaies. Eliba'al, c'est-à-dire

⁽¹⁾ MASPERO, *Hist. anc.*, II, p. 774, note 2.

⁽²⁾ Par contre G. JÉQUIER, *Hist. de la civilisation égypt.*, p. 249, maintient l'identification.

⁽³⁾ NAVILLE, *Bubastis*, p. 50 et 51.

⁽⁴⁾ La bonne graphie phénicienne de ce nom qu'on rapproche de l'Enylos d'ABRIEN, II, 20,

« El est maître » autrement dit le maître, le ba'al de Byblos, confirme le rapport de Philon de Byblos qui, identifiant El à Kronos, le considère comme le fondateur de Byblos⁽¹⁾. Dans l'inscription de la base de Sheshonq, sous le vocable de Ba'al-Gebal, il faut entendre le dieu El ; son association à la Ba'alat-Gebal répond au renseignement qui fait d'Astarté, à Byblos, l'épouse d'El-Kronos⁽²⁾.

Le même couple divin apparaît dans Plutarque sous les noms de Malkandre⁽³⁾ et d'Astarté⁽⁴⁾. Quelle que soit l'explication qu'on adopte pour le nom de Malkandre, même si l'on y voit une forme hétéroclite phénico-grecque, on doit le rapprocher d'El-Kronos, fondateur et premier roi de Byblos. A ce titre, lui revenait l'insigne, par excellence, des rois de Byblos, la harpè, dont MM. Virolleaud et Montet ont trouvé un exemplaire dans trois des tombes royales de Byblos contemporaines de la XII^e dynastie. Cet emblème — le *hoter* du texte d'Aḥiram, comme nous le proposons plus haut, — n'est peut-être pas la moindre des raisons qui ont entraîné l'identification d'El avec Kronos. Philon de Byblos ne va-t-il pas jusqu'à attribuer au dieu de Byblos la fabrication de la harpè⁽⁵⁾ et ne trouvons-nous pas effectivement cette arme aux mains du dieu voisin d'Orthosia⁽⁶⁾ ?

La dédicace de la statue d'Osorkon I atteste que le prestige religieux du pharaon survivait à une époque où sa puissance était fort diminuée ; il contribuait à maintenir l'autorité du roi d'Égypte sur les terres étrangères. Si le roi Eliba'al consacre dans le sanctuaire de la déesse de Byblos la statue de son suzerain, c'est pour que celui-ci lui serve d'intercesseur auprès de la déesse, intercesseur d'autant plus puissant qu'il était dieu lui-même. De nouveau, nous

est donnée par HILL, *Brit. Mus. Cat., Phoenicia*, p. LXVII. Les monnaies de Byblos portant des noms royaux nous paraissent avoir été placées trop bas, précisément parce qu'on a voulu retrouver 'Ainel dans l'Enylos d'Arrien ; mais ce dernier n'est vraisemblablement qu'un homonyme plus récent.

⁽¹⁾ Ed. Didot, fragm. II, 17.

⁽²⁾ *Ibid.*, 19.

⁽³⁾ *De Is. et Os.*, 15. Pour les discussions sur Malkandre, voir les références dans *Syria*, 1923, p. 309, note 1.

⁽⁴⁾ On n'a pas remarqué que les trois noms attribués par Plutarque à la déesse : Astarté, Saosis et Nemanous correspondent aux trois déesses-sœurs de PHILON DE BYBLOS, fragm. II, 19 : Astarté, Rhéa et Dioné. Celle-ci finit par régner à Byblos sous le nom de Baaltis (Ba'alat Gebal), *ibid.*, 25.

⁽⁵⁾ Fragm. II, 16.

⁽⁶⁾ Voir nos *Notes de mythologie syrienne*, p. 70 et 148.

constatons la continuité des rapports religieux que Byblos entretenait avec l'Égypte depuis des temps fabuleux puisqu'ils remontent au moins au début du troisième millénaire avant notre ère. La permanence de ces rapports à travers les âges explique que Plutarque ait pu, à basse époque, en noter l'essentiel sous une forme à peine modifiée.

RENÉ DUSSAUD.

P.-S. — Avec son obligeance coutumière, M. Ch. Virolleaud, chef du Service des Antiquités et des Beaux-Arts, a transmis au Louvre le fragment le plus typique dont il est question ci-dessus, page 112, celui où M. Montet a reconnu le cartouche-nom d'Osorkon I. Ce cartouche étant gravé au milieu des plis de la shenti, sa position ne peut être que sur le devant du corps comme sur la statuette du même pharaon ⁽¹⁾ signalée plus haut, page 103, note 1.

Mais la question principale, qui se pose, est la nature de la pierre. Nous avons pris l'avis d'un géologue particulièrement versé dans les choses d'Égypte, M. J. Barthoux, dont nos lecteurs n'ont pas oublié la découverte, en pleine presqu'île sinaïtique, d'une forteresse de Saladin ⁽²⁾. L'examen auquel a procédé M. Barthoux lui a permis de conclure que le fragment Montet et la statue du Louvre sont bien du même « grès rose lustré » provenant du Mokattam, près le Caire, au lieu marqué *Rennebaum Volcan* sur la carte de Schweinfurth, mais ont été taillés dans deux blocs différents. Le fragment Montet est d'une teinte plus claire que la statue du Louvre.

On doit donc conclure, comme nous l'avons envisagé plus haut, qu'au moins deux statues d'Osorkon I furent érigées dans le sanctuaire de la Ba'alat-Gebal.

⁽¹⁾ Depuis la rédaction et la composition de notre article, cette statuette est passée à la vente Lehmann du 11 juin 1925. Voir le *Cata-*

logue, n° 30, avec bibliographie par M. Seymour de Ricci.

⁽²⁾ *Syria*, 1922, p. 44 et suiv.

LE *LIMES* DE NUMIDIE ET SA GARDE SYRIENNE

D'APRÈS DES INSCRIPTIONS RÉCEMMENT DÉCOUVERTES

PAR

JÉRÔME CARCOPINO

(*Deuxième article*)

III. — L'ARRIVÉE DES SYRIENS SOUS LES SÉVÈRES.

Vers le milieu du II^e siècle, nous n'apercevons que des légionnaires à El-Kantara, poste que nous pouvons considérer, dès 158, comme la clé du système défensif de toute la région : alors ⁽¹⁾, une garnison de soldats y stationne, à l'exclusion d'une population civile qui, cinquante ans plus tard, sera réduite encore à une poignée d'*incolae*, vivandiers et goujats installés à la porte du camp ⁽²⁾. Mais cette garnison est prélevée uniquement sur la légion de Lambèse ⁽³⁾.

C'est seulement vingt ans après, que Commode, averti par les troubles du Sud-Oranais, dont il redoutait les répercussions à l'Est, se résolut à adjoindre aux détachements de la légion III^e Auguste des groupes d'auxiliaires spécialement entraînés à la vie du désert. Nous savons, à n'en pas douter, qu'il a dirigé sur le Sud-Constantinois une des cohortes qui venaient de faire la preuve de leur endurance entre Aflou et Géryville : la *Cohors VI Commagenorum*, qui, en 174, avait exécuté un raid contre les tribus dissidentes de la Maurétanie méridionale ⁽⁴⁾, s'emploie, vers 180, à construire à El-Outaya, à 50 km. au Sud d'El-Kantara, un amphithéâtre ⁽⁵⁾, dont l'utilité ne saurait se justifier que par la durée de son propre séjour en ce pays ⁽⁶⁾. Il est, de même, vraisemblable que l'observatoire inauguré, en 188, sur la cime du Selloum ⁽⁷⁾, par le légat Ti. Claudius

⁽¹⁾ C. I. L., VIII, 2501.

⁽²⁾ C. I. L., VIII, 2496.

⁽³⁾ C. I. L., VIII, 2501.

⁽⁴⁾ C. I. L., VIII, 24567.

⁽⁵⁾ C. I. L., VIII, 2488.

⁽⁶⁾ Cf. C. I. L., VIII, 22763.

⁽⁷⁾ C. I. L., VIII, 2493.

Gordianus, dont le pont d'El-Kantara conserve une dédicace à Silvain⁽¹⁾, ait été édifié par les Commagéniens : et, en tout cas, pour désigner la cohorte, mentionnée vers le même temps, et sans autre spécification, non seulement à Thouda⁽²⁾, mais à Mili⁽³⁾, nous ne pouvons choisir qu'entre la leur et celle des *Chalcideni*, dont la venue à El-Kantara a peut-être précédé celle des *Commageni* dans la région.

La présence des *Chalcideni* en Afrique est attestée dès l'année 78 de notre ère⁽⁴⁾. Leur cohorte, recrutée parmi les Arabes de Syrie⁽⁵⁾ et composée de « fantassins montés⁽⁶⁾ », convenait à merveille à la mission qu'elle eut à remplir au Sud de l'*Africa*, et qui, évidemment, consista dans la surveillance du *limes*. à la lisière du désert. Elle la remplissait encore, entre 163 et 164, en Proconsulaire, à Bir-oum-Ali, sur la route de *Thereste* (Tébessa) à *Capsa* (Gafsa), où deux dédicaces à Marc-Aurèle et Lucius Verus ont été consacrées par ses soins⁽⁷⁾. Elle n'est entrée que plus tard dans l'*Africa nova*; et l'épithaphe, qui, à mon avis, atteste sa présence à El-Kantara n'a pu être gravée que postérieurement.

Cette inscription a donné lieu déjà à de nombreux commentaires⁽⁸⁾, et je crois utile d'en reproduire le texte dont je ne saurais adopter l'interprétation habituelle :

Dis m(anibus) s(acrum). | Agrippa, Themī | [f]il(ius), Palmyra, q(ui) f(uit) |

(1) *C. I. L.*, VIII, 2499.

(2) *C. I. L.*, VIII, 2483.

(3) Cités précisément à Ourellal, cf. DELATTRE, *Recueil de Constantine*, XXV, 1888, p. 265. *C. I. L.*, VIII, 17980.

(4) CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique*², p. 201; cf. *C. I. L.*, VI, 3538, et *Année Ep.*, 1906, 99, 1. 20.

(5) S'agit-il des *Chalcideni* de la Syrie du Nord, originaires de la *Chalcis* dite *ad Belam* et située à 53 milles romains d'Antioche, entre Antioche et Alep? Ou ces *Chalcideni* viennent-ils de la *Chalcis* de Coèle-Syrie, surnommée *ὑπὸ τῷ Λιβάνῳ*, identifiée avec l'emplacement actuel d'Andjar, entre Baalbek et Damas et que l'on intervertit parfois avec la précédente (cf. BESNIER, *Lexique de géographie ancienne*, p. 201)? Le doute est permis; mais j'incline vers la seconde qui a dû fournir cette cohorte

dans le temps où se sont constituées, sous les Flaviens (cf. *Eph. Ep.*, V, 632), ou antérieurement à eux (cf. *C. I. L.*, V, 5426), les différentes *cohortes Damascenorum* dont nous parlent les inscriptions; cf. *P. W.*, III, c. 2092.

(6) *Cohors Chalcidenorum equitata*: cf. CAGNAT, *op. cit.*, p. 200. Sur l'importance des archers montés pour la défense du désert, cf. F. CUMONT, *Le Sacrifice... et les Palmyréniens à Doura*, *Monuments Piot*, XXVI, 1923, p. 44 et suiv.

(7) GSELL, *Inscriptions latines de l'Algérie*, 3841 et 3842.

(8) CAGNAT, *Bull. Arch. Com.*, 1895, p. 75; *Recueil de Constantine*, XXXIII, 1899, p. 432; *Armée romaine d'Afrique*², p. 201; CLERMONT-GANNEAU, *Recueil d'arch. orient.*, IV, p. 217-218; DESSAU, *Inscriptiones selectae*, 9173.

[(centurio)] *coh(ortis) iii Thra[cum Syr(iacae), item | translatu[s] i]n coh(ortem) (primam) Ch(a)lei[d]enor(um) iusso | [i]mp(eratoris) curam | [e]git Palmyr(enorum) [s]agitt(ariorum) ann(os) x, | militavit ann(os) [x].xiii, cix(it) an(nos) lv | ...es, lib(ertus) et pro(curator).*

De ce libellé, il résulte : 1° que, mort à El-Kantara, Agrippa, fils de Themus (= Taimè) avait commandé à des archers palmyréniens pendant dix années ; 2° qu'il a exercé ce commandement par ordre de l'Empereur, et en qualité de centurion de la *cohors prima Chalcidenorum*. On n'en peut déduire qu'il était chef d'un *n(umerus) Palmyr(enorum)* déjà constitué comme tel. Nous possédons, à El-Kantara, plusieurs inscriptions où des *praepositi n(umeri) Palmyrenorum* sont mentionnés⁽¹⁾ ; et comme toutes, jusqu'à présent, se rapportent à l'époque des Sévères, nous ne saurions, d'abord, admettre pour aucun d'eux une durée de commandement qui approche de celle d'Agrippa ; il nous est surtout interdit d'affecter à un poste aussi important, que tous défèrent, selon la règle ⁽²⁾, à des citoyens romains arborant avec orgueil leur titre de centurion légionnaire, un simple pérégrin⁽³⁾ n'ayant jamais servi que dans des corps auxiliaires. Tout se passe, au contraire, comme si, à un moment donné, un petit groupe d'archers palmyréniens avait été incorporé à la cohorte de *Chalcideni* stationnant en Afrique, pour l'assimiler plus complètement à la cohorte de même nom et de même numéro demeurée en Syrie ⁽⁴⁾ ; déjà *equitata* comme sa sœur de l'armée syrienne, la cohorte d'Afrique devint de ce fait *sagittaria* comme elle ⁽⁵⁾ ; et le peloton de Palmyréniens, qui lui fut alors adjoint, exactement comme l'avait été, en Egypte, dès 156, un peloton de *dromedarii* à la *cohors I Augusta Praetoria*⁶

⁽¹⁾ ... Saturninus (cf. ci-après, p. 120) ; C. Iulius Aelurio, *C. I. L.*, VIII, 2494-2496 (cf. *infra*, p. 131, n. 3) ; T. Flavius Mansuetus, *C. I. L.*, VIII, 2497 ; Q. Vettius Iustus, *C. I. L.*, VIII, 18068 ; et, probablement, M. Cornelius Faustus, *C. I. L.*, VIII, 2503 et T. Iulius Rufus, *C. I. L.*, VIII, 2498.

⁽²⁾ Cf. CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique*², p. 210 : « A la tête d'une troupe irrégulière, il ne peut y avoir qu'un délégué... tous les commandants du *numerus Palmyrenorum*... sont des centurions de la légion I^{re} Auguste, détachés temporairement à la tête du corps. »

⁽³⁾ Agrippa, fils de Taimè, n'a pas de *nomen*.

⁽⁴⁾ Sur cette cohorte, cf. Cichorius, *P. W.*, IV, c. 269, et GSELL, *Inscriptions latines de l'Algérie*, 3841.

⁽⁵⁾ Celle d'Afrique s'appelle *equitata* ; celle de Syrie *equitata sagittariorum* ou *sagittaria* (*C. I. L.*, III, 129).

⁽⁶⁾ *B. G. U.*, II, 696 ; cf. MOMMSEN, *Eph. Ep.*, VII, p. 458. Jean LESQUIER, *Armée romaine d'Egypte*, Le Caire, 1918, p. 113, a démontré que les *dromedarii* annexés à la cohorte des Lusitaniens n'atteignaient que le sixième de son effectif. Les *Palmyreni* versés à la *cohors prima Chalcidenorum* n'étaient sans doute pas plus nombreux. En Egypte, comme en Num-

Lusitanorum, fut adroitement placé sous les ordres d'un de ses compatriotes transféré tout exprès dans ses rangs. La carrière et la fonction exceptionnelle, qui la couronne, d'Agrippa, fils de Taimè, sont donc antérieures à la formation d'un *numerus* autonome de Palmyréniens. Elles l'ont seulement préparée avec des ménagements où, s'affirme, une fois de plus, la sagesse graduée de la politique impériale.

On aimerait à connaître l'empereur qui, en procédant, de son initiative, à un simple transfert de centurion auxiliaire, a si largement engagé l'avenir. On a eu, jusqu'ici, tendance à le chercher beaucoup trop haut. M. Cagnat écrit, par exemple, qu'une inscription « datée de l'an 462 de l'ère des Séleucides, c'est-à-dire de 150 après Jésus-Christ, nous apprend que le *numerus* était déjà établi en Afrique à cette époque ⁽¹⁾ », et M. l'abbé Chabot, à l'épilogue de son *Choix d'inscriptions de Palmyre*, parmi les épigraphes en caractères palmyréniens trouvées hors de Palmyre, relève, à El-Kantara, « une épitaphe bilingue (lat. palm.) d'un archer palmyrénien qui y tenait garnison vers le milieu du II^e siècle », et, à Lambèse, « l'épitaphe latino-palmyrénienne d'un nommé Moqimou, fils de Siméon ⁽²⁾ ». Mais, en réalité, c'est l'épitaphe de Moqimou, fils de Siméon, lequel n'était point militaire, qui est datée de 462 de l'ère des Séleucides, soit de 150 de notre ère ⁽³⁾; et l'épitaphe bilingue d'El-Kantara annonce bien un archer palmyrénien de la centurie de Maximus, mais elle n'est point datée ⁽⁴⁾; le problème reste donc circonscrit dans les termes où le posent l'épitaphe d'Agrippa, fils de Taimè, et toutes les inscriptions d'El-Kantara où figurent, à partir des Sévères, mais à partir des Sévères seulement, les chefs d'un corps officiellement dénommé *n(umerus) Palmyrenorum* ⁽⁵⁾.

Pour moi, l'arrivée d'Agrippa à El-Kantara, consécutive à un déplacement

die, les Palmyréniens ne formèrent un corps autonome que sous Septime-Sévère (LESQUIER, *op. cit.*, p. 97 et *infra*, p. 121).

⁽¹⁾ CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique* 2, p. 206.

⁽²⁾ CHABOT, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, Paris, 1922, p. 142.

⁽³⁾ C. I. L., VIII, 3917, add. (p. 953) : *D(is) m(anibus) s(acrum). | Mocimus, S|umonis fil(ius), Palmirenus, | v(ixit) a(nnis) xxx, h(ic) p(ositus);* et cf. la traduction du texte

palmyrénien par Sachau : *Hoc est monumentum Mekioni filii Simeonis anno 461.*

⁽⁴⁾ C. I. L., VIII, 2615. Le texte palmyrénien est reproduit, non traduit, au *Corpus*. Voici la version qu'en a donnée le duc DE LUYNES, R. A., 1847, p. 704 : *Exaltationi Surici, filii Rubalis, Palmyreni, [sagittarii] ex militibus Maximi, natus annos XLV, decessit.*

⁽⁵⁾ Sur cette convergence des inscriptions datées où le *n(umerus)* est mentionné, cf. CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique* 2, p. 206.

de tout ou partie de la *cohors I Chalcidenorum equitata* se place nécessairement entre 164, date où cette cohorte réside encore à Bir-oum-Ali, et l'année 194, date où, pour la première fois, se manifeste à El-Kantara l'existence indépendante du *n(umerus) Pal(myrenorum)*. Entre 164 et 174, il y eut deux fois deux empereurs ensemble : jusqu'en 169, Marc-Aurèle et Verus, puis de 176 à 180, Marc-Aurèle et Commode. Or, Agrippa, fils de Taimè, a été muté dans la cohorte des *Chalcideni* par la volonté d'un maître unique : *iusso imp(eratoris)*. L'ordre, qui a fondu un groupe de sagittaires de Palmyre dans la cohorte première des Chalcidéniens et l'a installée à El-Kantara, a donc dû émaner, soit de Marc-Aurèle, seul empereur entre la mort de Verus et la corégence de Commode, soit de Commode, après la mort de Marc-Aurèle. *A priori*, les probabilités l'emportent pour Commode, dont le règne fut, à la fois, plus long que le règne du seul Marc-Aurèle, et plus éloigné des documents qui colloquent à Bir-oum-Ali le siège de la cohorte des *Chalcideni*. En fait, l'activité que Commode a déployée au sud de l'Aurès, et dont j'ai cité, plus haut, quelques preuves⁽¹⁾, témoigne davantage encore et presque infailliblement en sa faveur. Au surplus, puisque le corps mixte que forme le gouvernement de Commode, a dû céder la place à El-Kantara, dès 194, à une unité spéciale, le *numerus Palmyrenorum*, ainsi que nous l'allons voir, et que Agrippa, fils de Taimè, y a assumé la charge des sagittaires de Palmyre pendant dix années consécutives, il faut convenir que la formation chalcidéniennne où ils avaient été versés, n'a pu être mise sur pied que dans la période qui s'étend de l'avènement de Commode à 184. Peut-être même remonte-t-elle à cette année 183 qui vit déployer un nouveau plan défensif des provinces africaines⁽²⁾, tant il parait, à la ressemblance de leurs formules, qu'il s'est écoulé peu de temps entre la rédaction de l'épithaphe du fils de Taimè et celle de la dédicace de 194 qu'il me reste à publier : un centurion légionnaire y a recueilli la succession d'Agrippa dans une unité qui vient de se transformer et de s'élargir, et il y a pris en charge, non-seulement un groupe de sagittaires de Palmyre détaché à la cohorte première des *Chalcideni*, mais un *n(umerus) Pal(myrenorum)* authentique et autonome.

El-Kantara, dans une maison de pisé, appartenant à Soultani ben Mohammed,

⁽¹⁾ Cf. *supra*, première partie, p. 55 et suiv.
et p. 114.

⁽²⁾ *C. I. L.*, VIII, 22629; cf. à El-Kantara, *C. I. L.*, VIII, 2499.

employé comme pierre d'angle, un bloc de grès long de 0 m. 46, large de 0 m. 28 brisé à gauche et à droite. Hauteur des lettres : 0 m. 03 aux l. 1 et 2 ; 0 m. 035 à l. 3 ; 0 m. 04 aux lignes 4 et 5.

RO·PERTINACI·AVG·PON
 COS·P·P·
 TV LLO / I G·AVG·PRO
 ER·N·PAL·CVRA·A
 I·NO·7·LEG·
 A V

A première vue, ce fragment provient d'une dédicace *Imp(eratori) Caes(ar) L(ucio Septimio Seve]ro Pertinaci Aug(usto)*. Or, 1° les restitutions nécessaires et suffisantes pour compléter les noms de Septime-Sévère, limitent à une vingtaine de lettres la lacune du texte à la gauche des lignes 1 et 2 dont les caractères ont même hauteur ; 2° l'absence du *cognomen Pius*, que Septime-Sévère a assumé dans le courant de l'année 193⁽¹⁾, enferme dans les deux années 193 et 194 la date à laquelle l'inscription a été gravée. Pour remplir, sans l'excéder, l'espace laissé à nos tentatives de reconstitution, nous devons donc opter pour le premier semestre de l'année 194, alors que, revêtu de sa seconde puissance tribunicienne et de son second consulat, Septime-Sévère n'avait pas encore obtenu sa troisième salutation impériale, qui ne lui fut conférée que dans l'été de 194.

Dès juillet 193, Septime-Sévère, pour éviter un conflit immédiat, s'était associé un César en la personne du gouverneur de Bretagne, D(ecimus) Clodius Albinus, originaire d'Hadrumète. Celui-ci ne sera traité en usurpateur et déclaré *hostis publicus* que trois ans plus tard, en juillet 196⁽²⁾. Mais il est à remarquer que les dédicaces à leurs noms conjoints appartiennent, lorsqu'elles sont datées, à l'année 194⁽³⁾. Ces exemples confirment nos restitutions précédentes, et, de toute façon, puisque, aussi bien, Caracalla ne sera César qu'en 196 et Géta ne le deviendra qu'en 198, nous invitent à rétablir à coup sûr les noms de Clodius Albinus Caes(ar) dans le martelage de la ligne 2.

On les retrouve, en Afrique, dans des rédactions semblables, à *Cuicul* (Djemila) (*C. I. L.*, VIII, 8309 = 20135) et aux environs de *Mascula* (Khen

(1) Cf. CAGNAT, *Cours d'Epigraphie* ¹, p. 204.

(2) Cf. P. W., IV, c. 72.

(3) Cf. *C. I. L.*, VI, 724, et XIII, 4733. La

première est du 25 avril 194, la seconde du 9 mai 194.

chela) (*C. I. L.*, VIII, 17726). Cette dernière dédicace, que M. Pallu de Lessert⁽¹⁾ et M. Gsell⁽²⁾ ont excellemment commentée, a été gravée *dedicante Lepido Tertullo leg(ato) Aug(usti) pr(o) pr(aetore) c(larissimo) v(iro)*, dont les titres doivent être pareillement énumérés à la ligne 3. par les soins d'un centurion de la *leg(io) iii aug(usta) p(ia) v(index)* dont les noms, martelés aussi à El-Kantara, terminent les deux textes à l'unisson.

A Khenchela, le centurion légionnaire M. Oppius Antiochianus ne gérait aucune charge en dehors de son corps. A El-Kantara, le centurion de la légion III^e Auguste, dont nous ne possédons que la fin du *cognomen* : *Saturn[inus]* (?), n'intervient que comme le *cura(m)a[gens]*⁽³⁾ du *n(umerus) Pal(myrenorum)*, dont l'hommage, quelle qu'en ait été la nature, s'affirme comme l'expression d'une piété collective. On lira :

Imp · Caes · L · Septimio SeveRO · PERTINACI · AVG · PONt max
tr. pot. " cos. " imp. II proCOS · PP et Clodio Albino Caes
dedicante Lepido Ter TVLLO IEG · AVG · PRO pr c.v
ara posita est (?) p E R · N PAL · CVRA A. gen
te Iulio (?) Saturn I N O · 7 · L E G · I I I · A V G p.v.

Imp(eratori) Caes(ari) L(ucio) Septimio Seve]ro Pertinaci Aug(usto) Pon[t(ifici) max(imo) | trib(unicia) pot(estate) ii, co(n)su(li) ii, pro]co(n)s(uli), p(atri) p(atriciae) [et Clodio Albino Caes(ari), | dedicante Lepido Tertu]llo [l]eg(ato) Aug(usti) pr(o) [pr(aetore)c(larissimo)v(iro)|ara posita est(??)p]ern(umerum) Pal(myrenorum), cura(m) a[gen]te Iulio (?) Satur]nino (?) (centurione) leg(onis) iii au[g(ustae) p(iae) v(indicis).

⁽¹⁾ PALLU DE LESSERT, *Fastes...*, II, p. 406.

⁽²⁾ GSELL, *Mélanges de Rome*, 1893, p. 511-512. M. Gsell a mis en évidence le fait que cette inscription est la plus ancienne de celles où la *leg(io) iii aug(usta)* est surnommée *p(ia) v(index)*. En sens contraire, cf. CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique*², p. 153. Aux textes concernant le légat C. Iulius Lepidus Tertullus (cf. *P. W.*, X, c. 662), il convient, aujourd'hui, d'ajouter la dédicace de Lambèse, consacrée par ses soins à Septime-Sévère, que j'ai publiée dans le *Bull. Arch. du Comité*, 1920, p. LXXXVII. L'empereur n'y est pas encore surnommé *Pius*; mais Lepidus Tertullus y figure

déjà comme *co(n)sul des[ignatus]*. D'où cette double conséquence : 1^o l'inscription de Lambèse a été gravée dans les premiers mois de 195; 2^o Tertullus, qui, normalement, a dû être désigné comme consul suffect dans les premiers jours de janvier 195 (MOMMSEN, *Droit public*, II, p. 253), a sans doute quitté Lambèse à la fin du premier semestre de cette année-là. Ces conclusions, certaines quant à la nouvelle dédicace de Lambèse, confirment indirectement la date et les restitutions proposées plus haut pour la nouvelle dédicace d'El-Kantara.

⁽³⁾ Sur la graphie courante *cura agens* pour *curam agens*, cf. DESSAU, *Indices*, p. 824.

Il est assurément fâcheux que nous ne puissions, ni définir le monument que le loyalisme du *n(umerus) Pal(myrenorum)* offrit, en 194, à Septime-Sévère et à son César, l'Africain Clodius Albinus, ni mieux identifier le chef auquel il obéissait alors : mais, nonobstant son silence sur ces deux points, l'inscription qu'il a fait graver, est pleine d'enseignements. Elle est, chronologiquement, la première où le *numerus* apparaisse distinctement⁽¹⁾ ; et elle le relie, par le titre de qui le commande, à l'organisation incomplète qu'il a remplacée.

Dans toutes les autres dédicaces où ils figurent, les centurions placés à la tête du *numerus Palmyrenorum* possèdent un grade en propre et s'appellent au moins *praepositi n(umeri)*. Dans cette nouvelle inscription d'El-Kantara, au

⁽¹⁾ On peut même se demander si l'organisation systématique de corps ethniques appelés *numeri*, d'un nom très anciennement employé, soit pour désigner les numéros des légions, soit toutes espèces d'unités provisoires et de détachements disparates, remonte plus haut que Septime-Sévère. Depuis Mommsen (*Hermes*, XIX, p. 220 et suiv. = *Historische Schriften*, III, p. 113) on l'attribue aux premiers Antonins. Mais la question mériterait d'être reprise dans son ensemble. Abstraction faite des *n(umeri) exploratorum* ou des *n(umeri) eq(uitum) electorum* ou *singularium*, je ne puis retenir, de tous les exemples allégués antérieurement à 193, que le cas isolé du *numerus Brittonum* signalé à Aschaffenburg dès 178 et à Broos en 186 (cf. *C. I. L.*, XIII, 6629 et III, 1396). Le *numerus Burgariorum et Veredariorum* attesté à Capçani en 138 (*C. I. L.*, III, 13795) et en 140 (*C. I. L.*, III, 13796) ne groupe certainement pas des militaires (cf. DITFENBERGER, *Sylloge*², 932 ; *Cod. Theod.* VII, 14, 1 ; DESSAU, *Inscriptiones Selectae*, 9180). Le *numerus Syrorum* que commanda, vers 161, en Espagne, Sex. Iulius Possessor (*C. I. L.*, II, 1180), ancien préfet de cohorte auxiliaire et futur *adiutor* du préfet de l'annone, est d'un type tout différent des *numeri* rangés aux ordres des centurions légionnaires du III^e siècle. Les *sagittarii* syriens mentionnés en Dacie, dès

133, ne constituent pas un *numerus* proprement dit, et le nom de cette unité manque à l'inscription *C. I. L.*, III, 12601 (alléguée en sens contraire par M. CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique*², p. 251, n. 2), comme il manque à l'inscription de *Saldæ* (Bougie), où, dès 151-152, figurent, comme travailleurs réquisitionnés pour la construction d'un aqueduc, des *classici* et des *milites gaesates* (*C. I. L.*, VIII 2728 = 18122 ; cf., en sens contraire, CAGNAT, *op. cit.*, p. 250). En Egypte, nous ne constatons pas la présence de corps ethniques autonomes avant 205 et 216 (JEAN LESQUIER, *Armée romaine d'Egypte*, p. 97). Et il en est de même en Afrique où nous ne possédons aucune preuve de l'existence du *numerus colonorum* et du *numerus Syrorum* avant le III^e siècle (cf. CAGNAT, *op. cit.*, p. 201 et 251). Aux exemples africains ajouter, d'ailleurs, le *numerus Ambon...* présent à *Aquae Sirenses* (Hammam el Hanefia, en 242 (*C. I. L.*, VIII, 9745 ; CAGNAT, *op. cit.*, p. 247) ; le *n(umerus) electorum*, dont j'ai décelé la présence en *C. I. L.*, VIII, 8494 (*Rev. Arch.*, 1922, XV, p. 293), stationné à *Sitiffs* (Sétif à la fin du III^e siècle et, peut-être, le *n(umerus) eq(uitum) ...iensium* que M. Gsell a retrouvé sous *C. I. L.*, VIII, 8796, et qui date, lui aussi, du règne de Septime-Sévère. Le *numerus armigerorum* de Kemellel (*Recueil de Constantine*, 1908, p. 120) est du Bas-Empire.

contraire, le chef qu'elle désigne ne s'intitule même pas *curator*, il se borne à faire fonction de *curator* : *curam agens*, comme on l'avait dit, pendant dix ans, d'Agrippa, fils de Taimè : *curam egit*. Cette persistance des mots exprime la continuité de l'action impériale. Certes, Septime-Sévère, en appelant la troupe des *sagittarii* de Palmyre, jusque-là perdus dans la masse des Syriens provinciaux, à prendre, dans un *numerus* du nom de leur patrie, la cohésion d'une véritable unité et le sentiment de leur originalité nationale⁽¹⁾, ne laissait pas d'introduire une grande nouveauté dans son armée d'Afrique. Et, cependant, ce changement s'insère dans un cadre tout préparé, cette innovation se conforme, en son principe, aux plans antérieurs, elle se présente d'abord comme la suite, le développement de la situation créée par Commode. De même qu'en renforçant vers le Sud l'organisation du *limes* de Numidie, Septime-Sévère avait l'air de poursuivre les initiatives de Commode⁽²⁾, de même, ici, il semblait tirer des réformes de détail de son prédécesseur les conséquences qu'elles devaient provoquer à la longue. A l'extension de la frontière militaire, identifiée à la frontière politique de la province, devait raisonnablement correspondre un accroissement proportionnel des effectifs; et, puisque la surveillance du Sahara exigeait de ceux à qui elle incombait une résistance extraordinaire et un entraînement spécial, il était utile et juste d'y destiner les sujets ou les alliés de l'Empire qui, par leur origine et leur genre de vie, à la bordure d'un autre désert, s'y étaient adaptés par avance. Aujourd'hui, la France emploie de préférence, pour remplir son mandat sur la Syrie, les officiers, les troupes, les fonctionnaires dont l'expérience s'est acquise dans sa colonie et ses protectorats du Maghreb. Pour une raison analogue, malgré la diversité des circonstances et l'éloignement des temps, mais selon une marche inverse, Commode avait transféré à El-Kantara, en les encadrant de *Chalcideni*, des archers de Palmyre, *civitas prope barbaras gentes et nationes collocata*⁽³⁾. Septime-Sévère, que les hasards de sa carrière⁽⁴⁾, les tendances de sa religion personnelle⁽⁵⁾, et enfin son mariage avec une fille des grands-prêtres d'Émèse⁽⁶⁾

(1) Sur le *numerus*, seule unité tactique où les commandements ne sont pas faits en latin, mais dans la langue du pays où elle a été formée, cf. VON DOMASZEWSKI, *die Rangordnung des Römischen Heeres*, *Bonner Jahrbucher*, CXVII, 1908. p. 59.

(2) Cf. *supra*, première partie, p. 56.

(3) *Dig.*, 50, 13, 1, 3.

(4) Cf. *supra*, première partie, p. 53.

(5) Cf. *P. W.*, X, c. 930.

(6) *P. W.*, X, 929.

avaient de plus en plus familiarisé avec les races de leur pays, hésite d'autant moins à reconnaître leur valeur, à accroître leur force et leur dignité, qu'ils avaient mieux donné leur mesure et que lui-même comptait davantage sur leur attachement personnel. Notre inscription est de 194. Palmyre qui, depuis Hadrien, gravitait dans l'orbite de l'Empire, fut sans doute érigée à la même époque en colonie. M. Cagnat lie la transformation de cette *civitas* en colonie de plein droit au souvenir de Caracalla⁽¹⁾; et M. l'abbé Chabot suppose en conséquence que la cité Palmyrénienne ne reçut ses privilèges qu'après l'association de ce prince à l'Empire, en 198⁽²⁾. Mais si le texte du *Digeste* invoqué par M. Cagnat est un emprunt à Ulpien, dont les écrits ont été composés entre 212 et 217⁽³⁾, et, par suite, empêche les cas d'espèces qu'il énumère à propos du droit colonial et du *ius italicum* de s'être présentés postérieurement à ce règne, il ne s'oppose nullement à ce qu'ils soient plus anciens. En fait, l'un vise *Aelia Capitolina* (Jérusalem), dont la colonie date d'Hadrien⁽⁴⁾. Un autre concerne *Berytus* (Beyrouth) dont les privilèges remontent à Hadrien et à Auguste lui-même⁽⁵⁾. Et si la ville de Tyr doit le *ius italicum* à Septime-Sévère et Caracalla coempereurs⁽⁶⁾, beaucoup d'autres concessions du même genre furent octroyées par Septime-Sévère seul, au début de son principat, notamment celles dont bénéficièrent *Heliopolis* (Baalbek)⁽⁷⁾, *Laodicea* (Latakiah)⁽⁸⁾ et *Sebaste* (Samarie)⁽⁹⁾. Marquardt, qui remarque la fréquence avec laquelle le nom de *Septimius* revient dans l'épigraphie palmyrénienne, est tout disposé à ajouter Palmyre à la liste de ces trois cités⁽¹⁰⁾; et, en vérité, l'assimilation de son destin à celui de ces trois colonies est bien tentante. Comme Héliopolis, *quae a divo Severo per belli civilis occasionem coloniae rempublicam accepit*⁽¹¹⁾, comme Laodicée, *cui divus Severus ius Italicum ob belli civilis merita concessit*⁽¹²⁾, Palmyre, selon toute probabilité, obtint ses lettres de naturalisation romaine en récompense de son ralliement, en 194, à la cause de Septime-Sévère, contre la métropole syrienne,

(1) CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique*², p. 240.

(2) CHABOT, *op. cit.*, p. 16.

(3) KRUEGER, *Sources du droit romain*, p. 286.

(4) *Dig.*, 50, 15, 1, 6.

(5) *Ibid.*, 2.

(6) *Ibid.*, *pr.*

(7) *Ibid.*, 2.

(8) *Ibid.*, 3.

(9) *Ibid.*, 7.

(10) MARQUARDT, *Organisation de l'empire romain*, II, p. 303.

(11) *Dig.*, 50, 16, 1, 2.

(12) *Ibid.*, 7.

Antioche, et le prétendant Pescennius Niger ; et il ne s'est passé vraisemblablement que quelques semaines d'intervalle entre l'élévation de la cité de Palmyre au rang de colonie et celle des *Palmyreni* d'El-Kantara à celui de *numerus* indépendant. De toute façon, nous n'aurons nul lieu d'être surpris si la dynastie syrienne, utilisant pour le bien de l'Empire et selon les nécessités militaires, ses affinités particulières, a dévolu une place de plus en plus prépondérante aux contingents syriens, dans son recomplètement des garnisons du Sud de la Numidie.

Celles-ci n'ont jamais été mieux fournies que dans la période qui va de son avènement à la mort de Sévère Alexandre ⁽¹⁾.

La légion III^e Auguste pousse alors ses détachements jusqu'à *Gemellae* (El Kasbat) ⁽²⁾, El-Gahra ⁽³⁾ et Messad ⁽⁴⁾. S'il n'est plus question désormais ni des Commagéniens, ni des *Chalcideni*, d'autres corps, concentrés en plus grand nombre dans la région, viennent les y remplacer avec avantage. A Messad, apparaissent, dès 198-201, un *n(umerus) equ(itum) ... ensium* ? ⁽⁵⁾ et, sous Sévère Alexandre, l'*Ala Flavia* qui avait participé, en 174, à la campagne d'Aflou ⁽⁶⁾. A El-Gahra, nous avons déjà constaté la présence de l'*ala Pannoniorum* ⁽⁷⁾, qui, le 3 mai 198, stationnait aussi à l'autre extrémité de la ligne de repli précédemment définie ⁽⁸⁾. La portion centrale de l'*ala Flavia* qui alimentait le poste de Messad doit y être localisée à côté d'elle, ainsi qu'il appert de l'épithaphe inédite que j'y ai copiée :

Stèle de grès cintrée, en forme de cupule, longue de 0 m. 80, haute de 0 m. 50, large

⁽¹⁾ Pour l'identification et la localisation de ces différentes unités, se reporter à l'ouvrage classique de M. CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique* ², p. 194-207, où les vicissitudes de chacune d'elles sont reconstituées d'après les inscriptions.

⁽²⁾ Cf. *supra*, première partie, p. 37, les renseignements fournis par C. I. L. VIII, 2482-17976.

⁽³⁾ Ajouter aux inscriptions déjà connues (cf. *supra*, p. 37) l'épithaphe que j'ai copiée près du moulin d'El-Gahra :

Stèle de grès brisée en bas, longue de 0 m. 375, haute de 0 m. 22, large de 0 m. 33. Champ épigraphique englobé dans une moulure en demi-cercle : 0 m. 26 × 0 m. 16.

Hauteur des lettres : 0 m. 035 aux l. 2-4 ; 0 m. 04 à la l. 1.

D M S
FLAVIVS FOR
MILES LEG IIIAUG
VIXIT AN XXX

Dis m(anibus) s(acrum). Flavius For(tis ou tunatus), miles legionis III aug(ustae), vixit an(nis) xxx.

⁽⁴⁾ C. I. L., VIII, 8796. Un détachement légionnaire y séjournait encore en 225 ; cf. GSELL, *Bull. Arch. Com.*, 1906, p. CCXLIX.

⁽⁵⁾ D'après la révision par M. Gsell, de C. I. L., VIII, 8796.

⁽⁶⁾ Cf. CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique* ², p. 195, et correction de Gsell à Gauckler, *Bull. Arch. Com.*, 1892, p. 87.

⁽⁷⁾ Cf. *supra*, première partie, p. 49.

⁽⁸⁾ C. I. L., VIII, 2465.

de 0 m. 40. Hauteur des lettres : 0 m. 07 aux l. 1-3 ; 0 m. 08 à la l. 4 ; 0 m. 06 à la l. 5.

D	M	S	
Q	F	V	N
E	Q	A	L
F	L	F	I
FR	S	FE	

D(is) m(anibus) s(acrum) |
Q(uinto) F(lavio) Un(i) ou
Un(ico) ou Un(ioni)⁽¹⁾, | eq(uiti)
al(ae) | Fl(aviae), Fl(avius) Ia(nu-
rius) | fr(atrī) s(uo) fe(cit)].

Enfin le *numerus Palmyrenorum* fut doublé par un *numerus Hemesenorum* dont nous ne soupçonnions pas la formation, mais dont l'envoi à El-Kantara ressort d'une dédicace, jadis consacrée par ses soins à Caracalla et à Julia Domna et aujourd'hui conservée dans le musée local de M. de Vulpillières, où j'ai eu le plaisir de la déchiffrer.

Pierre calcaire brisée en haut à droite et à gauche, longue de 0 m. 55, haute de 0 m. 35, épaisse de 0 m. 30. Hauteur des lettres : 0 m. 04.

Pro salute et vict Or ia et reditu 1
imp. caes M AVRELSI VER Antonini
aug et i V IAE AVG MATRS Aug. et
castr m V LPIVS OPTA TV s prae
posit. V S N HEMES ENOR V m. d. d. sub 5
cura i V N OR V FILOSIMI et . . .

*Pro salute et vict*or[ia et reditu] | *Imp(eratoris) Ca]es(aris) M(arci) Aureli(i)*
Severi A[ntonini | Aug(usti), et I]uliae Aug(ustae) matris A[ug(usti) et | castr(orum),
M(arcus)] Ulpius Optatu[s prae]posit[us] n(umeri) Hemesenoru[m d(e)d(icavit)
sub]cura i]unior[u(m)] Filosimi [et...

Les noms de Caracalla étant au génitif, à la ligne 2, la ligne 1 requiert une des nombreuses locutions par lesquelles les *ex-voto* sont gravés *pro salute*, *pro incolumitate*, etc. *imperatoris*. Il n'en subsiste que la boucle inférieure d'un *Q* suivie, semble-t-il, d'une lettre comportant une haste et un bref trait perpendiculaire à son milieu, soit une H ou un F ou un B ou plutôt un R. Le groupe OR imposerait la lecture *pro vict]o]ria* et l'on n'aurait

⁽¹⁾ Sur ce *cognomen* abrégé, on en est réduit aux conjectures. Cf. DESSAU, *Indices*, p. 254.

plus le choix qu'entre les trois formules suivantes, également usuelles au début du III^e siècle :

Deo... pro vict[or]ia et salute

Deo... pro vict[or]ia et reditu

Pro salute et vict[or]ia et reditu

J'écarte la première qui assigne à *salute* une place insolite.

Avec la seconde, le nom de la divinité invoquée, pour ne point excéder l'espace disponible, doit être bref, ou s'abréger par des sigles. La patrie des dédicants fait songer tout de suite au Soleil, *Sol*, ou *Sol Elagabalus*, le dieu d'Émèse, ou à Malacbel, le dieu solaire de Palmyre, qu'une inscription, encore inédite d'El-Kantara, désigne par son initiale ⁽¹⁾.

Je préfère la troisième, où les ablatifs se succèdent dans leur ordre habituel ⁽²⁾.

Quelle que soit d'ailleurs celle que l'on adopte, elle suffit à dater l'inscription, rédigée à la nouvelle des succès de la guerre germanique, en 213. Ce n'est point le hasard si une unité nouvelle intervient à El-Kantara l'année même où une nouvelle route, servant d'arrière-*limes*, a été tracée vers l'Ouest : il est naturel que les traces de l'activité des soldats se multiplient quand leur nombre grossit.

L. 2 et 3 : les compléments sont nécessaires et certains ; l'inscription, de toute manière, consacrée à Caracalla et à Iulia Domna, se place après la mort de Géta, entre 211 et 217.

L. 4. L'abréviation *castr(or)um* se retrouve à Messad, à la même époque ⁽³⁾. Il n'est pas sûr que le prénom d'Ulpus ait figuré sur la pierre. J'ai restitué *M(arcus)*, parce que le cimetière de Lambèse garde le souvenir d'un centurion de la troisième légion Auguste, qui, au temps de Septime-Sévère, porte les *tria nomina* : [*M(arco) Ulpio*] *Superrato, liberto et alumno dulcissimo, vix(it) ann(is) viiii, M(arcus) Ulpus Optatus* | (*centurio*) *leg(ionis) iii aug(ustae) p(iae) v(indicis) fecit* ⁽⁴⁾.

L. 5. Je ne vois pas d'autre restitution possible que [*praeposit*] *us n(umeri)*.

L. 6. L'espace compris entre l'R de iUNIOR et l'F de FILOSIMI n'est pas rempli par un E ou la trace d'un E, mais par deux lignes obliques se rapprochant par le bas comme les deux branches d'un V. La forme *iunioru* pour *iuniorum* n'est point faite pour surprendre en Afrique ⁽⁵⁾ ; mais ce génitif pluriel, s'il a forcément précédé deux *cognomina* au moins, et tous deux au génitif, et s'il dépend lui-même de la formule, d'ailleurs courante en pareil cas, *sub cura* ⁽⁶⁾, ne laisse pas néanmoins de soulever la question de savoir s'il y

tout court, nous autoriserait à lire *Deo Soli*, sans plus, dans une inscription rédigée par des Emésiens en l'honneur de leur *deus patrius*.

⁽²⁾ Cf. *C. I. L.*, VI, 227.

⁽³⁾ *C. I. L.*, VIII, 8798.

⁽⁴⁾ *C. I. L.*, VIII, 3002. Sur ce surnom de *p(ia) v(index)*, cf. *supra*, p. 120, n. 2.

⁽⁵⁾ DESSAU, *Indices*, p. 824.

⁽⁶⁾ Cf. CAGNAT, MERLIN, CHATELAIN, n° 9

⁽¹⁾ Sur une petite base calcaire, de forme hexagonale, que surmontent encore les deux pieds de la statue qu'elle supportait, et que M. de Vulpillières a recueillie dans son musée d'El-Kantara, on lit, dans un cartouche, deux lettres hautes de 0 m. 085 : D M = *D(eo) M(alacbelo)*. Le rapprochement de *C. I. L.*, VI, 2269 où Ti. Iulius Balbillus s'intitule *s(acerdos) Sol(is) Elagabali* avec *C. I. L.*, VI, 2270, où le même personnage est dit *sacerdos Solis*

avait — et ce que pouvaient bien faire — au début du III^e siècle, des *iuniores* dans le *numerus Hemesenorum*. Au Bas-Empire, la distinction entre *seniores* et *iuniores*, entre anciens et conscrits, est courante⁽¹⁾. Existait-elle déjà sous Caracalla, et comment convient-il de la comprendre?

Qu'elle existât, n'est pas douteux : dès 227, par exemple, sur une inscription de Cherchell, T. Licinius Hierocles est dit *praepositus peditum iuniorum Maurorum* ⁽²⁾. Et qu'il faille l'interpréter pareillement, découle, à mon avis, de ce que nous pouvons entrevoir des origines du *n(umerus) Hemesenorum* d'El-Kantara.

Emesa, ou mieux Hemesa (Homs), la métropole religieuse de la vallée de l'Oronte, la ville où naquirent Iulia Domna, sa sœur Moesa, ses nièces Soemias et Mammée et ses petits neveux, les futurs Augustes, Elagabal et Alexandre Sévère, avait été incorporée à l'Empire sous les Flaviens ⁽³⁾. Ses fils, individuellement, avaient pu acquérir la cité romaine, et c'est ainsi que nous en rencontrons à Cherchell, en Maurétanie ⁽⁴⁾ et dans la légion III^e Auguste, à Lambèse ⁽⁵⁾. Dès le second siècle, elle avait donné à l'armée impériale des tribuns militaires ⁽⁶⁾ et recruté, à elle seule, une *cohors miliaria sagittariorum equitata* ⁽⁷⁾, dont tous les soldats, au moins depuis 199, s'intitulaient *cives romani* ⁽⁸⁾, et qui, pendant plus d'un siècle et demi, n'a pas quitté ses cantonnements d'*Intercisa* (Duna-Pentele), en Pannonie inférieure ⁽⁹⁾. Mais jusqu'alors, nous ne lui avons pas vu composer un *numerus* désigné par son ethnique. Celui d'El-Kantara est le premier qui nous soit révélé; et il apparaît à une date contemporaine de celle où Ulpien constate pour la première fois que la cité où il s'est formé obtint le rang de colonie et le bénéfice du *ius italicum* ⁽¹⁰⁾.

(Siaoun); *C. I. L.*, III, 88 et le barbarisme *succ(ur)agentibus* de *C. I. L.*, III, 7631.

⁽¹⁾ Cf. *C. I. L.*, III, 7403, *Ann. Epigr.*, 1907, n° 62; *R. E. A.*, 1910, p. 70. Il est vrai qu'on pourrait admettre que *iuniorum* est le génitif pluriel du gentilice *Iunius*. Le monument aurait été élevé par deux frères, hypothèse possible, mais improbable.

⁽²⁾ DESSAU, 1356.

⁽³⁾ *P. W.*, V, 2497.

⁽⁴⁾ P. MONCEAUX, *Bull. Arch. Com.*, 1916, p. CXXVI : *militiae ti]tulis inclytus egregius. | Hemesa patria me diva crea[vit]*.

⁽⁵⁾ *C. I. L.*, VIII, 2568, l. 38 : *Ael[ius] Fila-del(fus) Emesa*.

⁽⁶⁾ En 168, M. Ulpius Antiochianus, *domo He-*

mesa, tribunus mil(itum) leg(ionis) iii Aug(ustae) a visité le colosse de Memnon (*C. I. L.*, III, 67).

⁽⁷⁾ Cf. CICHORIUS, *P. W.*, IV, 295.

⁽⁸⁾ Cf. DESSAU, 9153.

⁽⁹⁾ Voir les textes réunis par CICHORIUS, *op. cit.*, *loc. cit.*

⁽¹⁰⁾ Je ne sais vraiment pas sur la foi de quelle autorité M. BENZINGER, *P. W.*, V, 2497 peut reculer cet événement jusqu'au règne d'Elagabal. Le texte d'Ulpien, rédigé sous Caracalla (cf. KRUEGER, *Sources du droit romain*, p. 286) est formel; au *Digeste*, 50, 13, 1, 4 : *Sed et Emesenae civitati Phoenices imperator noster ius coloniae dedit iurisque italici eam fecit*.

Le même parallélisme que nous avons observé entre la constitution d'un *n(umerus) Pal(myrenorum)* et l'octroi collectif de la *civitas romana* à la population qui l'a fourni, se reproduit entre la soudaine entrée en scène d'un *n(umerus) Hemesenorum* et l'accès d'Émèse à la condition la plus favorisée que Rome ait jamais souscrite à ses sujets. Ainsi répétée, la rencontre ne peut être l'effet du hasard. Elle procède d'une méthode volontairement suivie par le gouvernement impérial. Le *numerus* qui, au début de son histoire, revêt un caractère d'exception, n'est pas un type inférieur d'unité militaire. Bien plutôt, il représenterait, à l'origine, et par rapport aux autres cohortes auxiliaires, une forme privilégiée, à la fois plus simple et plus libérale, de l'incorporation, dans les lointaines provinces que le Prince désirait s'attacher ou récompenser, quelque chose comme nos *goums* en opposition avec nos régiments de spahis.

Mais, il y a plus : la coïncidence que nous avons établie permet, je crois, de s'évader de la chronologie relative pour fonder une chronologie absolue. Selon Ulpien, c'est Caracalla seul — *imperator noster* ⁽¹⁾ — qui érigea Émèse au rang de colonie de droit italique : son initiative se place donc, seulement peut-être après février 212, en tout cas après février 211 ⁽²⁾. D'autre part, si nous ne nous sommes pas trompés dans l'interprétation de la première ligne de notre nouveau texte, la dédicace d'El-Kantara, dont elle reporte la rédaction dans les derniers mois de 213 au plus tard, a suivi de près la création et l'arrivée en Numidie du *n(umerus) Hemesenorum*. Si bien que ce ne sera pas s'aventurer trop loin dans la voie de l'hypothèse, que de rattacher l'institution de ce *n(umerus)* et, par conséquent, la concession à Émèse de son statut italique, à l'ébranlement qu'a propagé dans l'Empire la grande guerre germanique de 213.

Or, trois ans plus tard, Caracalla, se retournant contre les Parthes, envahissait et annexait l'Osroène ⁽³⁾ et, aussitôt après, soit dans la dernière année de son règne, soit sous les règnes de ses cousins ⁽⁴⁾, nous voyons surgir à *Intercisa*

⁽¹⁾ Cf. le texte cité à la note précédente.

⁽²⁾ J'irais même plus loin, et sans m'attarder aux dates respectives de l'assassinat de Géta et de la mort de Septime-Sévère, je placerais volontiers d'autorité cet événement après la constitution Antonine de l'automne 212, à cause du cumul signalé par Ulpien du statut colonial et du *ius italicum*.

⁽³⁾ Cf. *P. W.*, II, 2449.

⁽⁴⁾ Les dédicantes de l'inscription de Duna-Pentèle reproduite dans Dessau, 2540, et peut-être contemporaine d'Alexandre Sévère, — à cause de la mention qu'elle comporte d'une *ala catafractaria* créée en 234 (*P. W.*, I, 1236) et disparue après les Philippes (*ibid.*) — ont toutes *Aurelia* pour gentilice.

(Duna-Pentele) un *numerus Osroenorum* qui non seulement voisine avec la *cohors Hemesenorum* et échange sur place ses gradés avec elle ⁽¹⁾, mais détache, lui aussi, ses jeunes recrues dans l'Afrique du Nord.

La mention du *numerus Osdroenorum* figure, en effet, sur une inscription funéraire autrefois copiée — et mal copiée — à Chanzy, sur le *limes* assuré à la Maurétanie dans le premier quart du III^e siècle, à mi-chemin entre *Lucus* (Timziouine), où, entre 198 et 201, Septime-Sévère et Caracalla *miliaria novae praetenturae poni iusserunt* ⁽²⁾, et Lalla Marnia, où, depuis les Sévères, est installé un *numerus Syrorum* dont le poste ultime de la Césarienne a pris le nom ⁽³⁾. On lit au *Corpus* (VIII, 9829) : *D(is) m(anibus) s(acrum). | Aurelius Si|ona seqplic{arius Osdro | ... iunioru e | . elius Donat|u filio meo mor(tuo) | ann(or)um xxvii stup(endiorum) vii*. Une transcription aussi insolite, et, il faut bien l'avouer, inadmissible, ne laissait pas que d'être inquiétante, et M. Cagnat était fondé à en conclure que la présence des *Osdroeni* en Afrique, que rien n'atteste en dehors d'elle, « n'est rien moins que certaine ⁽⁴⁾ ». Mais j'estime que la dédicace d'El-Kantara, gravée au nom du *n(umerus) Hemesenorum*, éclaire l'épitaphe de Chanzy sous un jour nouveau et va dissiper nos doutes.

A première vue, Aurelius Siona et [A]elius Donatu(s) sont les auteurs du monument dont le destinataire unique se cache sous le groupe inacceptable *filio meo mor(tuo)*. L'Émésien de Lambèse auquel nous avons déjà fait allusion s'appelait *Filadelfus* ⁽⁵⁾. Celui des *iuniores* que le *praepositus* des Émésiens d'El-Kantara a chargé du soin de faire graver la dédicace que nous avons conservée se nomme *Filosimus* ⁽⁶⁾. La ligne 7 du texte de Chanzy doit être corrigée en conséquence, et comporte au datif un *cognomen* du même genre, soit *Filosimoni Or(rhoeno)*, soit mieux encore *Filomeoni Or(rhoeno)* ⁽⁷⁾. L'âge auquel décéda cet Osroénien — *ann(or)um xxvii* — l'inscrit au nombre des *iuniores*, et aussi bien n'avait-il, quand il est mort, que sept années de service — *stup(endiorum) vii*. Dès lors, il suffira d'admettre, dans la dernière lettre de la ligne 5, la ligature d'un T avec l'E que le copiste a marqué, pour extraire de cette

(1) Cf. DESSAU, 2540.

(2) *C. I. L.*, VIII, 22602.

(3) Cf. GSELL, *Atlas*, 41, 1. Aucun texte daté avant Alexandre Sévère. L'ancien nom de Marnia était peut-être *Meva* (Cf. DESSAU, 2763 = *C. I. L.*, VIII, 9381).

(4) CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique*², p. 250.

(5) Cf. *supra*, p. 127, n. 5.

(6) Cf. *supra*, p. 125.

(7) Mieux que *Filomemor(i)*. Sur les différentes formes de l'ethnique d'Osroène, cf. DESSAU, *Indices*, p. 633.

transcription défectueuse un développement intelligible, normal et complet :

D(is) m(anibus s(acrum. | Aurelius Si|ona, se(s)q(ui)plic(arius Osdro|en(orum) iunioru(m), e[t] [A]elius Donat|u(s) Fil[o]me[on]i. Or|rhoeno,) | ann(orum) x.xvii, stup(endiorum)vii.

A son tour, l'épithaphe de Chanzy, ainsi reconstituée, élucide le sens du génitif *uniorum* qui lui est commun avec la dédicace d'El-Kantara, et la comparaison des deux textes achève de mettre en pleine lumière la continuité des principes appliqués par le commandement romain, au III^e siècle, le sens qu'il avait des réalités, son habileté à en tirer parti, sa sollicitude pour les troupes syriennes, auxquelles, systématiquement, il assignait la garde du *limes* africain.

Sur le Danube, gens d'Émèse et d'Osroène étaient dépaysés. Il importait de les acclimater, en des régions moins différentes des leurs et moins rigoureuses. Les jeunes classes, de propos délibéré, furent dirigées de Duna-Pentele sur les steppes de l'Oranie et du Sud-Constantinois, dont le climat leur rappelait celui de leur pays, en soutien d'unités levées, soit chez eux, soit chez leurs voisins : à Chanzy, *Pala prima augusta Parthorum* ⁽¹⁾, à El-Kantara le *numerus Palmyrenorum* ⁽²⁾. A l'autre bout du monde, elles retrouvaient un ciel familier et des visages de connaissance, et, doucement ainsi, s'endurecissaient à leur métier. Avec les soldats syriens, dont ils avaient éprouvé le loyalisme ⁽³⁾, les Sévères ont agi, en temps de paix, comme nous l'avons vu faire, durant la guerre, par nos propres chefs avec nos Sénégalais, qui, à l'approche de l'hiver, étaient retirés du front occidental et envoyés maintenir l'ordre en Tunisie ou au Maroc. L'armée de l'Empire savait disposer chacun à sa place et exalter, en le ménageant, l'effort de tous.

IV. — LA CRISE DES EFFECTIFS ET LE RENFORCEMENT DU LIMES.

La mention des Osroéniens est isolée à Chanzy comme celle des *Hemeseni* à El-Kantara. La ressemblance de leurs destinées africaines se poursuit jus-

⁽¹⁾ Cf. CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique* ², p. 239.

⁽²⁾ Cf. *supra*, p. 122 et suiv.

⁽³⁾ Le *numerus Palmyrenorum* de date incer-

taine qui a séjourné en Dacie ne semble pas avoir de rapport avec le nôtre (cf. CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique* ², p. 206). Peut-être est-il de formation contemporaine ?

qu'à la fin, et les raisons qui expliquent leur naissance rendent compte de leur soudaine disparition. Constitués en vue de l'entraînement des conscrits, leurs *numeri* ont été dispersés dès qu'on put le considérer comme acquis. Leur instruction terminée, les *iuniores* ont été, soit ramenés sur le front du Danube, comme les *Osrhoeni* dont le *numerus* est signalé à Duna-Pentele dès le règne d'Alexandre Sévère, ou, au plus tard, celui de Gordien ⁽¹⁾, soit versés sur place dans des unités nouvelles où le souvenir de leur apprentissage était effacé. Des *Osrhoeni* ont peut-être été incorporés au *numerus Syrorum* de Lalla-Marnia. Les *Hemeseni* d'El-Kantara se sont fondus sur place dans un *numerus* qui n'intervient dans les inscriptions qu'avec le principat de Caracalla, et plus précisément sous le gouvernement de M. Val(erius) Senecio, le dernier légat du règne ⁽²⁾ : le *n(umerus) Herculis* ⁽³⁾ *Antoninianus* ⁽⁴⁾. Il y aura désormais deux *n(umeri)* de Syriens à la frontière méridionale de la Numidie : le *nu(merus) H(erculis)*, issu de l'ancien *n(umerus) Hemesenorum*, avec adjonction probable de Palmyréniens, et le *n(umerus) Pal(myrenorum)*, que des renforts ont dû reconstituer alors. Le premier resta à l'arrière, soit à *Calceus Herculis*, dont il portait le nom, soit aux abords immédiats de cette position maîtresse dont il s'employa à éclairer l'accès par de nouveaux observatoires ⁽⁵⁾. Le second se fractionna en une série de *rexillationes* constituées en autant d'avant-postes. Des *Palmyreni* se succédèrent de l'Est à l'Ouest de la première ligne, depuis *Gemellae* (El-Kasbat), où ils ont couvert les murs de la forteresse de ces *graffiti* qui parurent au R. P. Delattre appartenir à l'écriture punique ⁽⁶⁾, mais doivent bien plutôt se rapporter à l'écriture araméenne, jusqu'à Messad où leur détachement a fait graver, sous Alexandre Sévère, des inscriptions qui donnent à leur corps un surnom dérivé

⁽¹⁾ Cf. DESSAU, 2540.

⁽²⁾ Cf. PALLU DE LESSERT, *Fastes*, II, p. 425 : entre 212 et 217.

⁽³⁾ Je maintiens la lecture du *C. I. L.*, VIII, 2496 : *Curante praep(osito) n(umeri) Herculis — incolae (s. e. : d(ionum) d(ederunt)*. Je ne crois pas, en effet, qu'on puisse construire la phrase autrement et comprendre *incolae Herculis* : les habitants de *Calceus Herculis*. Ailleurs, le nom du *n(umerus) H(erculis)* est indiqué par les sigles *NH*, qu'à la rigueur, et si nous n'étions pas tenus par le développement

précité de *C. I. L.*, VIII, 2496, nous pourrions transcrire *n(umerus) H(emesenorum)*. Cf. *C. I. L.*, VIII, 2494.

⁽⁴⁾ *C. I. L.*, VIII, 2494. Sans doute faut-il joindre à ces textes le fragment vu par M. PALLU DE LESSERT (cf. *Fastes*, II, p. 427, et *C. I. L.*, VIII, 18009), et celui publié par GSELL, *Bull. Arch. Com.*, 1893, p. 74, n° 12.

⁽⁵⁾ *C. I. L.*, VIII, 2494 (à Loth-Bordj).

⁽⁶⁾ R. P. DELATTRE, *Recueil de Constantine*, XXV, 1888, p. 263, cité par GAGNAT, *Armée romaine d'Afrique* ², p. 600-601.

de celui du Prince : *n(umerus) Palmyrenorum Sex(erianus)* ⁽¹⁾. Bientôt le gouvernement éprouvait une si grande confiance dans leur nombre et leur solidité, qu'il n'hésitait pas à dégarnir la province de ses légionnaires et qu'il envoyait en Orient, pour y participer à la guerre parthique de 216, toute une partie de la légion III^e Auguste ⁽²⁾.

Deux ans après, elle était de retour ⁽³⁾ ; mais, par la suite, Gordien III, voulant la punir de sa défection, se résolut à la dissoudre et en dispersa les éléments jusqu'en Rétie ⁽⁴⁾. Les troupes syriennes durent accomplir, seules, la tâche qu'elles avaient jusqu'alors partagée avec eux. Elles s'en acquittèrent, du reste, avec orgueil, et elles nous ont laissé la preuve de l'esprit de corps qui les animait dans les martelages qu'elles ont fait subir, dans presque tous les monuments publics où il s'était affiché, au nom de la légion III^e Auguste ⁽⁵⁾.

Entre 238, année où s'était soulevé Capellien, et 253, année où mille hommes de la légion ressuscitée réintégrèrent leurs anciens cantonnements d'El-Kasbat, il n'y a plus, dans tout le Sud de la Numidie, d'autres inscriptions militaires datées que celles qui furent gravées par les soins des Palmyréniens ; et, notamment à El-Gahra, dont la garnison composite paraît avoir été considérable sous les Sévères, le seul *ex-roto* qui ait été consacré « pour le salut de l'empereur Gordien » émane du *numerus Palmyrenorum* ⁽⁶⁾, comme si l'aile des Pannoniens et l'*ala Flavia* se fussent évanouies derrière la légion disgraciée.

Il est certain que l'importance de la troupe syrienne s'accrut avec ses responsabilités. M. Cagnat a justement attiré notre attention sur une inscription de Sbeitla, gravée par ordre des décurions de ce municiple en l'honneur d'un certain *M(arcus). Valgius. M(arci) f(ilius), Quir(in) a tribu. Aemilianus. eq(ues) r(omanus)* qualifié de *tribunus n(umeri) Palmyrenorum* ⁽⁷⁾, et sur ce qu'une telle rédaction offre

⁽¹⁾ Si du moins il convient de développer ainsi les abréviations de *C. I. L.*, VIII, 8795 : *n. p. sev.*

⁽²⁾ Cf. CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique* ², p. 154.

⁽³⁾ *C. I. L.*, VIII, 2564 : dédicace à Elagabal par les 169 ⁽²⁾ *duplarii* de la légion *regressi de expeditione felicissima orientali*.

⁽⁴⁾ *C. I. L.*, VIII, 2482.

⁽⁵⁾ Les épitaphes exceptées, je ne vois dans

la région que l'inscription du Bou-Kahil qui fasse exception (*C. I. L.*, VIII, 8794). Sur les raisons de cette anomalie, cf. *infra*, p. 140.

⁽⁶⁾ *C. I. L.*, VIII, 18026. Modifier, en conséquence, CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique* ², p. 206 : « Le dernier [texte daté qui nous fasse connaître le *numerus Palmyrenorum*], est contemporain de [Gordien III] ».

⁽⁷⁾ *C. I. L.*, VIII, 41843. •

d'insolite ⁽¹⁾. Comme il le remarque avec raison, les commandants des *numeri*, sous le Haut-Empire ⁽²⁾, sont habituellement des *praepositi* ou des *curatores* pris parmi les centurions légionnaires ⁽³⁾. La situation de Marcus Valgius Aemilianus est donc doublement exceptionnelle : il ne sort pas du rang, mais de l'ordre équestre ; il s'appelle *tribunus*, comme les chefs des cohortes auxiliaires. Lorsqu'il prit le commandement du *n(umerus) Palmyrenorum*, celui-ci, grandi en dignité et sans doute augmenté en nombre, était assimilé à l'une d'entre elles. Le malheur est que nous sommes réduits à des conjectures sur l'époque où Marcus Valgius Aemilianus fut placé à sa tête. A bon droit, M. Cagnat estime que la mention de la tribu, que le texte renferme, défend de le faire descendre beaucoup après le règne de Caracalla, mais que la formule finale — *ob eximiam in rempubl(icam) suam liberalitatem titulum hac aeternitate signavit*, — prétentieuse et embarrassée, empêche de l'attribuer au début du III^e siècle ⁽⁴⁾. Mais la conclusion qu'il semble tirer de ces prémisses irréprochables, et d'après laquelle le texte de Sbeitla pourrait bien remonter à l'époque de Caracalla, se heurte à tous les exemples de *praepositi* que cette période nous a fournis : et, en outre, nous devons convenir que le rapprochement ingénieux qu'il a invoqué à l'appui de son opinion ne saurait être retenu. « On se rappellera, écrit-il, que Palmyre reçut le titre de colonie vers l'époque de Caracalla (*Dij.*, 50. 15, 1, 5). La transformation du *numerus* n'est peut-être pas sans rapport avec celle de la ville dont il portait le nom ⁽⁵⁾. » Or, nous avons vu que la modification du statut de Palmyre remonte au principat de Septime-Sévère et qu'elle explique l'avènement, non un changement, du *numerus* ⁽⁶⁾. Pour toutes ces raisons, je ne crois pas pouvoir me rallier à la chronologie que M. Cagnat a finalement proposée, tout en me réclamant de la méthode qui l'y a conduit. Il est bien vrai que la majoration du titre du chef du *numerus Palmyrenorum* a dû procéder d'un renforcement de ce *numerus* ; et il est vrai aussi qu'il nous faut chercher dans les conditions générales de son histoire la cause de ses accroissements. Mais je la trouve dans la situation faite à ce corps, sous Gordien III, par la disparition de toutes les unités avec lesquelles, jusqu'alors, il avait coopéré. Il soulevait à

⁽¹⁾ CAGNAT, *op. cit.*, p. 240.

⁽²⁾ Cette restriction est nécessaire : cf. *C. I. L.*, III, 88 (en 371) ; et, sous Justinien, *C. I. L.*, VIII, 9248. Cf. DESSAU, 9212, 9481, 9481^a.

⁽³⁾ CAGNAT, *op. cit.*, p. 209.

⁽⁴⁾ CAGNAT, *op. cit.*, p. 210, n. 5.

⁽⁵⁾ *Ibid.*

⁽⁶⁾ Cf. *supra*, p. 112 et suiv.

lui seul, désormais, le poids d'une mission très lourde. C'était sagesse d'en porter les forces au plein, par une augmentation de ses effectifs, et c'était justice d'en consacrer le rôle méritoire par l'avancement de ses cadres ⁽¹⁾. Aussi bien, la prétention et l'embarras de la formule finale nous choqueront moins vers 240 que vingt-cinq ans plus tôt ; et, quant à la mention de la tribu dans un texte postérieur à la *Constitutio Antonini*, non seulement nous en pourrions alléguer des exemples jusque sous le Bas-Empire ⁽²⁾, mais elle figure avec solennité — *cum tribu[bus] et patriis* — sur une liste, apposée à Rome le 23 juillet 244, de légionnaires qui venaient de servir sous Gordien III ⁽³⁾.

Ensuite et surtout, le gouvernement de Gordien III, imbu de la saine doctrine stratégique, se résigna peut-être à raccourcir son front, s'ingénia, en tout cas, à doter le *limes* de Numidie de l'organisation la plus forte dont il eût encore bénéficié.

1. Je crois qu'il fut alors prescrit aux troupes de quitter Messad. Si riche au temps d'Alexandre Sévère, l'épigraphie de Messad devient muette peu après lui. Selon toute vraisemblance, les textes ne nous abandonnent que parce que le poste fut lui-même alors abandonné. Au surplus, tandis qu'à El-Gahra, à El-Kantara, la légion III^e Auguste voit son nom, après 238, inexorablement proscrire de toutes les dédicaces militaires, il est quelquefois respecté à Messad même ⁽⁴⁾, et se lit, intact et fier, au sommet du Bou-Kahil ⁽⁵⁾, comme si les soldats demeurés fidèles en eussent oublié le chemin.

2. De même qu'aux environs de 240 les fortins se sont multipliés dans la plaine de *Sitiſis* (Sétif), dégarnie de troupes ⁽⁶⁾, de même, comme je crois l'avoir démontré plus haut, de nouveaux ouvrages ont été entrepris par le gouvernement de Gordien III sur les lisières du Sahara : tandis que la forteresse *Ge-*

⁽¹⁾ Peut-être est-ce à la même période qu'il convient de rapporter l'inscription de Cherchell, *C. I. L.*, VIII, 9381, qui mentionne un *Sex(tus) Iulius Iulianus tribunus n(umeri) Syrorum Mervensium* : le *numerus Syrorum* dont il dirigeait le transport, aurait pris, alors, aux confins de la Maurétanie césarienne, une importance égale à celle du *n(umerus) Palmyrenorum*.

⁽²⁾ Cf. des exemples de Constantin et de Julien l'Apostat ; cf. MOMMSEN, *Droit public*, VI, 2, p. 242.

⁽³⁾ *C. I. L.*, VI, 793.

⁽⁴⁾ Cf. GSELL, *Bull. Arch. Com.*, 1906, p. CCXLIX. Je ne sais que penser de *C. I. L.*, VIII, 8796.

⁽⁵⁾ *C. I. L.*, VIII, 8794. Par contre, le nom d'Alexandre Sévère y est martelé (*C. I. L.*, VIII, 8793 et 18020). preuve que l'occupation s'est prolongée sous Maximin.

⁽⁶⁾ Cf. J. CARCOPINO, *Revue africaine*, 1918, p. 17 et suiv.

mellae (El-Kasbat) se couvrait par une *fossa* creusée depuis Drah-Remel jusqu'à Saada, une ligne directe, tendue de Drah-Remel à El-Gahra, s'appuyait aux solides forteresses de Doucen et de Sadouri ⁽¹⁾. Les inscriptions de Doucen sont trop mutilées pour autoriser la restitution de l'identité du corps qui les fixa sur la pierre. Mais, pour Sadouri, même si l'on n'accepte pas mes restitutions de l'avant-dernière ligne de la dédicace à Gordien III que j'y ai découverte, l'inscription suivante, publiée depuis longtemps, mais dont M. Gsell a pu, pour la première fois, sur l'estampage et la copie que je lui en ai soumis, tirer une lecture complète, démontre, à mon sens, que la garnison en était fournie par un *numerus*, qui, dans l'état de nos connaissances, ne saurait être que le *n(umerus) Palmyrenorum*.

Sadouri. — (Transféré au bordj des Ouled-Djellal.)

Cf. *Recueil de Constantine*, XXXV, 1901, p. 313.

Sorte de chapiteau fruste, surmonté d'une corniche haute de 0 m. 09, large de 0 m. 39, épaisse de 0 m. 30, et constitué par un dé dont les rebords sont légèrement concaves et qui mesure lui-même 0 m. 27 de haut, 0 m. 22 d'épaisseur et 0 m. 20 de large.

Sur la face antérieure est gravé en lettres de 0 m. 025 aux 5 premières lignes et à la 7^e, 0 m. 028 à la ligne 6, un texte dont les deux premières lignes avaient déjà été lues et publiées. J'avais déchiffré les trois dernières : sur mes copies et l'estampage, M. Gsell a achevé d'élucider les lignes 3 et 4.

GENIO AVSVM
VALERIVS CRESC
n. SORDINARPRINCE
ps VCSILATIONIS
et MANILVS FELIX
op VNA CVN COM
mil ITONIB us d. d.

*Genio Ausum. | Valerius Cres-
ce[n]s. ordina[r]ius. p[ri]nce[ps]
r[e]csil[ationis]. [et] M[a-
n]il[i]us Felix |, [op(tio). una
cun com] [mil]itonib[us d(e)d(i-
caverunt)].*

Le déchiffrement était malaisé ; mais la lecture suit sans grande difficulté. La graphie *cs* pour *x* dans *vexillatio* est fréquente ⁽²⁾ ; fréquente aussi la substitution de l'*n* à l'*m* final dans *cu[m]* ⁽³⁾. Quant à la restitution *commilitonibus*, elle va de soi : le mot est d'emploi courant dans l'épigraphie de la région ; et

⁽¹⁾ Cf. *supra*, p. 48 et suiv.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 827.

⁽²⁾ DESSAU, *Indices*, p. 814.

à El-Kantara même, j'ai lu sur un petit fragment inédit de la collection de M. de Vulpillières ⁽¹⁾ :

○ SACR BOLN
MITIONB VSDW

Deo Malacbel]o (?) sacr(um) Boln[ius ?... ou mieux,
avec ligature, *Bol[anus]* (cf. *C. I. L.* VIII, 2513)...
una cum com[militonibus] d(edit) r(otum) m(erito)...

Les seules obscurités dont ce texte soit enveloppé portent sur le sens de *Ausum* et sur la nature des fonctions militaires gérées par les dédicants.

1. Survenant après le datif *genio*, le mot *Ausum* prend d'abord figure d'un ethnique *Aus*, *Ausis*, au génitif pluriel. Et il n'est pas impossible qu'on doive l'entendre ainsi. Les racines *Aus*, *Auz*, *Aud* sont certainement berbères et reviennent dans les toponymes *Asia*, *Ausea*, *Ausa*, et l'ethnique *Ausu-rensens*, etc. ⁽²⁾. Les *Auses*, dans leur nom, n'auraient rien qui pût nous surprendre. J'ajoute qu'à Sadouri ils ne seraient pas déplacés. Hérodote cite les Auses à la suite des Machlyes, autour du lac Tritonis : *τοῦτων δὲ ἔχοντας τῶν Μαχλίων Ἀυσίης* ⁽³⁾. Si le lac Tritonis dont il parle n'est peut-être que la petite Syrte ⁽⁴⁾, Ptolémée, en revanche, énumère trois lacs successifs, Libye, Pallas, Tritonitis, qui cadrent assez bien avec la suite des trois chotts Melrir, Gharsa et Djerid ⁽⁵⁾, ce qui déjà nous rapproche de l'Oued-Djedi et du Sud-Constantinois. Enfin il semble que ce nom libyque transparaisse, dans la région de Sadouri, dans les noms d'oueds : Oued-el-Ouzen, Oued-Doucen, comme dans le toponyme Doucen ⁽⁶⁾. Mais ce n'est peut-être qu'une illusion, et il y a bien loin d'Hérodote au temps de notre inscription. Il est donc préférable de traiter *Ausum*, non comme un génitif pluriel, mais comme un toponyme indéclinable, analogue à ceux qui interviennent dans les dédicaces : *Genio Sesuse* à *Thuburnica* (Tuburnie) ⁽⁷⁾, *Genio Stat(ionis) Vazaivi* à *Vazaivi* (Aïn Zoui) ⁽⁸⁾, *Genio*

⁽¹⁾ Calcaire gris, brisé en bas et à gauche; longueur 0 m. 28, largeur 0 m. 16, épaisseur 0 m. 07, hauteur des lettres 0 m. 06. Le trait qui barre l'l déjà ligaturé avec l'i de *commilitonibus* est à peine visible.

⁽²⁾ Cf. CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique*?, p. 88, n. 4.

⁽³⁾ HÉR., IV, 180.

⁽⁴⁾ GSELL, *Hérodote*, 1916, p. 79 et 133.

⁽⁵⁾ PTOLÉMÉE, IV, 3, 6; cf. GSELL, *Hérodote*, p. 83.

⁽⁶⁾ La racine est absente de la précieuse nomenclature de M. Gustave Mercier, *La Langue libyenne...*, *Journal asiatique*, 1924, p. 191-319. M. Luciani, dont la maîtrise est égale en arabe et en berbère, a bien voulu m'écrire qu'il n'arrivait pas plus à rendre compte de ces noms par une langue que par l'autre. Viendraient-ils de formes latinisées?

⁽⁷⁾ *C. I. L.*, VIII, 14690.

⁽⁸⁾ DESSAU, 2399.

Subtabarti à *Subtabarti*, à 10 km. au nord de Saint-Arnaud ⁽¹⁾, et *Genio Celtianis*, à *Celtianis*, aujourd'hui Beni-Ouelbane ⁽²⁾; et il y a de grandes chances pour que M. Gsell ait eu raison d'interpréter *Ausum* comme le nom que porta Sadouri dans l'antiquité ⁽³⁾.

2. Mes recherches dans les listes de Lambèse et de Messad, n'ont abouti à identifier, ni Valerius Crescens, ni Manilius Felix ⁽⁴⁾. Désignés sans prénoms ils appartiennent plutôt au III^e siècle qu'au II^e. Fixés dans le fortin d'*Ausum*, ils n'y ont séjourné que sous Gordien III, qui l'érigea — ou après lui. Toutes les inscriptions datées de même provenance s'échelonnant entre 240 et 250, nous n'avons aucune raison de les rajeunir davantage. Toute la question consiste à savoir quel grade ils ont revêtu, et dans quelle troupe ils ont servi. Il ne manque que 2 lettres à la gauche de *una*, là où nous attendons l'indication de la fonction gérée par Manilius Felix. De toute évidence, il n'était que le second de Valerius Crescens: l'abréviation *op* pour *op(tio)* est normale, et le titre d'*optio*, porté dans les cohortes auxiliaires comme dans les légions ⁽⁵⁾, est également à sa place dans les *numeri* ⁽⁶⁾. J'incline d'autant plus à restituer *op(tio)* qu'à mon avis, Valerius Crescens, le supérieur de Manilius Felix, a précisément fait fonction de centurion dans un *numerus*.

En effet, nous ne devons pas nous laisser abuser par le mot important de *vexillatio*. Il y a des *vexillationes* obtenues par concentration de plusieurs armes, ou, dans le cas d'une seule arme, de plusieurs corps ⁽⁷⁾. Mais il en existe aussi qui ne sont constituées que par un prélèvement nécessairement faible sur un seul corps dont la totalité n'atteint encore qu'un effectif très réduit, une cohorte *quingenaria*, par exemple ⁽⁸⁾, ou un *numerus* ⁽⁹⁾. C'est ce dernier cas qui, à mon avis, s'est produit à *Ausum*.

Valerius Crescens est dit *ordinar(ius)*. Si ce terme était précédé du signe du centurionat, il s'agirait d'un personnage : nous aurions devant nous un *primus*

⁽¹⁾ Bull. Arch. Com., 1907, CCXXVIII; le nom est libyque (G. Mercier, *op. cit.*, loc. cit., p. 302).

⁽²⁾ C. I. L., VIII, 19688.

⁽³⁾ GSELL, Atlas, 48, 1.

⁽⁴⁾ Cf. un C. Valerius Crescens, *tub(i)cen*, à Lambèse où il est né *cas[(tris)]*, au C. I. L., VIII, 2569, 16. On trouve aussi à Lambèse

un Manilius Felix (C. I. L., VIII, 3879).

⁽⁵⁾ Cf. DESSAU, Indices, p. 413.

⁽⁶⁾ Voir, à Lalla Marnia, un *op(tio) n(umeri) S[y]rorum* (C. I. L., VIII, 9964). Cf., C. I. L., III, 7998.

⁽⁷⁾ Cf. DESSAU, Indices, p. 461, 462, 471.

⁽⁸⁾ Cf. DESSAU, *ibid.*

⁽⁹⁾ C. I. L., III, 14704.

ordo, un des six centurions de la première cohorte, parmi lesquels était choisi le préfet du camp, devenu le véritable chef d'état-major du légat sénatorial, en attendant qu'il le supplante ⁽¹⁾. Mais ce signe manque. Valerius Crescens n'est point *primus ordo* ; il n'est pas même centurion ; il n'est qu'*ordinar(ius)*, c'est-à-dire assimilé au grade de centurion dans un corps qui ne le comporte pas, soit, d'après tous les exemples qu'a colligés M. von Domaszewski et dont la règle paraît établie ⁽²⁾, dans un *numerus* ⁽³⁾. Et la *vexillatio* qu'il commande n'est qu'une fraction du *numerus* auquel il est affecté ⁽⁴⁾.

Au-dessous du centurion légionnaire délégué au commandement en chef du *numerus* tout entier, des gradés, qui ne pouvaient évidemment être centurions, mais qui tenaient la place des centurions de la légion, ou des fantassins auxiliaires, se partageaient, dans le *numerus* auquel ils étaient inscrits, les unités subordonnées que leur propre assimilation rapproche des centurions à l'intérieur des cohortes. La *vexillatio* de Valerius Crescens à *Ausum* comprenait-elle plusieurs de ces unités ? On peut l'admettre, sur la foi de la seconde qualification qu'il se donne, et, qui est extraordinaire, de *princeps vexillationis* ⁽⁵⁾ : il serait le premier des deux ou trois militaires de même grade dont les unités auraient été concentrées à *Ausum*, et, comme tel, commanderait toute la *vexillatio* . Mais, en cette hypothèse, on s'explique mal qu'il n'ait point pris le titre, habituel en pareil cas, de *praepositus vexillationis* ⁽⁶⁾. On ne s'explique pas mieux pourquoi, au lieu de s'associer, dans sa dédicace *Genio Ausum* , ses autres collègues, *ordinar(ii)* ou *ordin(arii)* comme lui, que la brièveté de la lacune à combler sur la pierre, nous interdit d'y admettre, il se soit rabattu sur un inférieur, probablement un *[op(tio)]* ? Il est plus simple de penser que Valerius Crescens n'a pas résisté à la tentation de se grandir dans l'éloignement de sa faction d'*Ausum*. Il est venu la monter, en tant qu' *ordinarius* , avec la fraction normale

⁽¹⁾ Cf. CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique* ², p. 177.

⁽²⁾ VON DOMASZEWSKI, *Die Rangordnung des Römischen Heeres* , op. cit., loc. cit., p. 60.

⁽³⁾ DESSAU 4762 = C. I. L., XIII, 8208 ; III, 7631 (sous réserve, car on ne connaît à Aeso Kosali qu'une *cohors* et non un *numerus* de Bretons) ; VIII, 2205 et 9967.

⁽⁴⁾ Les exemples africains sont à citer : a) C. I. L., 9967 (Lalla Marnia), *Valerius Ger-*

manus hordinatus ; b) C. I. L., VIII, 2505 (El-Kantara) : *Maxim(i)o Zabdiboli, Hadriano Palm(yreno), ve[ter(ano)] ex ordin(ario) n(umeri) Pal(myrenorum)* . *Vir(it) an(nis) lxxv* . Sous un nom plus complètement romanisé, Valerius Crescens est l'égal de Maximus Zabdibol.

⁽⁵⁾ Cf. C. I. L., III, 7631 et le *κεντυρίων ὁ καὶ πρῶτος ἐκ τῆς* de I. G. R. R. P., II, 894.

⁽⁶⁾ Cf. DESSAU, *Indices* , p. 498.

à laquelle, comme tel, il commande en tout temps. Mais séparée du gros auquel elle appartient en temps ordinaire, cette fraction, assimilée à une centurie, est devenue une *vexillatio* , pendant que lui-même prenait du grade et s'intitulait son *princeps* , comme de nos jours un lieutenant placé à la tête des quelques hommes de son peloton en un poste isolé a le droit, dont il use, de faire suivre son nom de lieutenant du titre de chef de détachement ou de commandant d'armes.

Cette pointe de vanité paraîtra bien excusable pour peu qu'on songe aux conditions dans lesquelles Valerius Crescens a rempli son devoir militaire. Sans doute, sous les Philippes, comme sous Gordien III et après les Philippes, les désignations précises de troupes nous manquent à *Ausum* ⁽¹⁾. Mais la légion III^e Auguste demeure alors rayée de la carte d'Afrique ⁽²⁾. Il n'est plus davantage question des cohortes auxiliaires qui campaient à El-Gahra ⁽³⁾. Le *numerus Hemesenorum* a disparu d'El-Kantara, où toutes les inscriptions qu'il a laissées ne descendent pas plus bas que la fin du principat de Caracalla ⁽⁴⁾. Si loin que nous scrutons l'horizon, nous n'apercevons nulle part d'autres soldats que ceux du *numerus Palmyrenorum* . Les nouvelles forteresses lui sont confiées en plus des anciens postes. Des bas fonds du Melaga à Doucen, et de la *fossa* de Saada à la route d'El-Kantara à El-Gahra, il est seul pour garder un territoire qui s'étend sur 100 kilomètres de long et 60 kilomètres de profondeur. Avec les quelques centaines d'hommes auxquelles se montent ses effectifs renforcés, il représente alors toute l'armée permanente maintenue aux confins de la Numidie. Avec les chotts, il est le dernier rempart de l'Empire en face du désert. On comprend que Valerius Crescens n'ait pas jugé utile de spécifier le corps auquel il appartenait : à 20 lieues à la ronde, en ces solitudes, on ne connaissait plus que le *numerus Palmyrenorum* ⁽⁵⁾. Et l'on comprend aussi qu'il ait insisté avec complaisance sur le commandement dont il y fut investi, car à sa petite troupe de Palmyréniens incombait une mission qui ne manque pas de grandeur.

Ainsi interprétée, la dédicace au Génie d' *Ausum* nous fait déjà sentir la

(1) Cf. *supra* , première partie, p. 43.

(2) Cf. *supra* , p. 132.

(3) Cf. *supra* , p. 124.

(4) Cf. *supra* , p. 131.

(5) L' *hordinatus* que nous connaissons à Lalla Marnia y est pareillement mentionné

sans autre indication (*C. I. L.* , VIII, 9967) : c'est qu'à Marnia un *ordinatus* ne peut qu'appartenir au *numerus Syrorum* , comme à El-Kantara tout *ordinar(ius)* ne peut que commander à une fraction de *Palmyreni* .

décadence qui se cache sous les progrès apparents du *limes* de Numidie. Les temps où la frontière de l'Empire achève de se constituer au Sahara, se double d'un fossé de plus de 50 kilomètres, s'épaule sur de nouvelles forteresses, sont aussi ceux où, brusquement, se sont réduites et comme résorbées les ressources en hommes qui, jusque-là, s'étaient accrues sans cesse sur son parcours. Il n'y a pas là, d'ailleurs, une contradiction, mais une compensation et un calcul. Le gouvernement de Gordien III remédia à la crise de ses effectifs par le renforcement de ses organisations défensives; et le jour n'est pas loin où, sous la protection du *fossatum* et des fortins du *limes*, les populations agricoles fixées au Sud de l'Atlas devront pourvoir elles-mêmes à leur sécurité.

Après Gordien, le silence se fait sur les *Palmyreni* à leur tour. En 253, une *revillatio* de la légion III^e Auguste revient dans son ancien camp de *Gemellae*, d'où elle avait été chassée en 238⁽¹⁾. Est-ce à ce retour, ou aux troubles qui l'ont suivi, qu'il convient de rattacher la disparition du *numerus Palmyrenorum*? Nous l'ignorons, mais il est certain que ses remplaçants n'ont ni séjourné longtemps dans leurs *castra* du Sud, ni essaimé dans les forteresses des alentours, ni même souvent formé colonne de l'une à l'autre. Je ne veux, pour indice de leur inaction, que les martelages du nom de leur corps que les épigraphistes ont maintes fois notés entre Messad et El-Kantara, sans que personne, à quelque rare exception près⁽²⁾, se soit soucié de le rétablir après que la légion eut été restaurée dans ses droits. Les Syriens, après 238, avaient mieux obéi aux ordres impériaux que les légionnaires, après 253, ne semblent s'être souciés de satisfaire à leur honneur. A moins que les événements ne leur en aient pas laissé le loisir. Le 22 octobre 253, où ils réintégrèrent les *castra* de *Gemellae*, n'a probablement été qu'un jour sans lendemain. Bientôt, la révolte éclate de toutes parts dans l'Afrique romaine. Pendant neuf ans, jusqu'en 262, Numidie, Maurétanie vont être ébranlées par les soulèvements successivement provoqués par les tribus de l'Ouarsenis, du Djurjura et du Babor et par une longue suite de combats livrés pour la sauvegarde des plus belles cités provinciales⁽³⁾. Cette âpre lutte a dû rétracter la domination de Rome, absorber toutes ses énergies, détourner vers d'autres tâches, et appeler sur

⁽¹⁾ *C. I. L.*, VIII, 2482 = 17976; cf. GSELL, *Atlas*, 48, 65.

⁽²⁾ A El-Kantara, le nom a peut-être été re-

gravé dans le martelage de *C. I. L.*, VIII, 2501.

⁽³⁾ Cf. J. CARCOPINO, *Revue africaine*, 1918, 3^e fasc., p. 1-17.

d'autres théâtres les soldats du *limes* saharien. Toujours est-il que, passé 253, nous ne rencontrons plus de troupes dans les châteaux que, sur la frontière Sud de la Numidie, les empereurs, de Commode à Gordien, avaient bâtis à El-Kasbat, El-Gahra, Doucen et Sadouri, et que, par une coïncidence qui, au premier abord, paraît paradoxale, passé 253, ces châteaux désertés paraissent naître à l'activité et à la prospérité économiques. Si l'épigraphie militaire se tait à cette date, la numismatique, demeurée jusqu'alors à peu près silencieuse, entre en scène et prodigue ses témoignages. M. Albertini a bien voulu me communiquer la liste, qu'il a établie, des monnaies recueillies par M. le capitaine Mansuy au Sud de Doucen et remises en 1920 au musée des Antiquités algériennes : elles sont frappées au nom de Valérien (253-260 ; Cohen, IV, p. 319, n° 55), de Salonine, femme de Gallien (253-268 ; Cohen, IV, p. 468, n° 46) ; de Quietus (260 ; revers indistinct)⁽¹⁾ ; de Galère (292-311 ; Cohen, V, p. 614, n° 154) ; de Julien (361-363 ; revers indistinct). Moi-même, en procédant à l'examen des bronzes que M. Bech, administrateur adjoint de la commune mixte de Bou-Saada, a collectionnés au cours de ses tournées à El-Gahra, je n'en ai identifié qu'un seul qui remontât au II^e siècle, un grand bronze d'Hadrien, évidemment remis en circulation après coup⁽²⁾ ; tous les autres étaient des petits ou moyens bronzes du IV^e siècle, dont un au nom de Maxence (306-312 ; Cohen, VI, p. 39, n° 91), — une dizaine au nom de Constantin (307-337), parmi lesquels j'ai reconnu la pièce décrite par Cohen, VI, p. 155, n° 437, — et deux au nom de Constance II (337-361 ; Cohen, VI, p. 316, n° 223). Toutes ces trouvailles attestent une vie commerciale dont elles sont les premiers indices, des transactions dont il n'y a pas trace avant elles et auxquelles elles ont servi, et, par voie de conséquence, la sécurité sans laquelle il n'y aurait pas eu de transactions. Ainsi, même déstituée de ses garnisons, la frontière de Rome au Sahara n'a cessé, pendant le IV^e siècle, de tenir à l'abri de ses retranchements et de ses *castella*. C'est que, depuis le milieu du II^e siècle, elle avait été soumise par le gouvernement de Rome à une colonisation méthodique qui ne fit que gagner en extension et en intensité pendant toute

(1) C'est la première monnaie de Quietus qu'on ait trouvée en Afrique. M. Albertini me fait connaître qu'en 1921 feu M. Charrier en a acheté une autre à Cherchell.

(2) COHEN, II, p. 183, n° 665. Cf., sur ces retours de circulation monétaire, l'intéressant article de M. CAGNAT, dans *Klio*, 1909, p. 194-205.

la durée du m°. Une dédicace, découverte à Menea, dans l'Aurès sud-occidental, y montre la présence de *coloni* dès l'an 166⁽¹⁾. Une autre, provenant d'Aïne-Soltane, à 25 kilomètres au Sud-Est de Bou-Saada et consacrée à Alexandre Sévère, émane des *col(oni) Tha...*⁽²⁾. A 2 kilomètres au Sud-Ouest d'El-Gahra, à 15 mètres du point où la piste carrossable, menant du Bordj-de-l'Agha à Bou-Saada, traverse un affluent desséché de la rive gauche de l'Oued-Chaïr, j'ai copié sur le rebord d'un ponceau antique qui, jadis, y avait été jeté⁽³⁾, le texte suivant, gravé en lettres hautes de 0 m. 06, et probablement contemporain de l'inscription précédente⁽⁴⁾ :

CONDVCTORESARRVNTIVSMARTIALISETSEIANUSDESVOFEC

Conductores Arruntius Martialis et Seia[nus] de suo fec(erunt).

C'est la preuve que cette haute plaine, encore aujourd'hui fertile⁽⁵⁾, et où, le 28 avril 1924, quand je l'ai traversée, les orges, déjà hautes, ployaient au grand vent qui souffle sur la steppe⁽⁶⁾, avait été convertie en un domaine impérial affermé à des *conductores* et exploité par les colons partiaires dont ces fermiers généraux touchaient les redevances⁽⁷⁾ et dirigeaient les prestations⁽⁸⁾. Or, parmi ces dernières, figuraient, à n'en pas douter, l'aide à apporter à l'édification et à l'entretien des ouvrages fortifiés et le concours à donner à leur défense. Une inscription de Siaoun, dans le Sud-Tunisien, mentionne, dès le début du règne de Septime-Sévère, un *numerus colonorum*⁽⁹⁾. On sait, d'autre part, qu'Alexandre Sévère a généralisé l'usage des concessions de terres gratuite-

⁽¹⁾ C. I. L., VIII, 2469 = 17938.

⁽²⁾ C. I. L., VIII, 8781 = 18017.

⁽³⁾ Grès jaune, évidé; longueur 3 m. 42, hauteur 0 m. 50 sur la face externe, 0 m. 28 à l'intérieur; épaisseur totale 0 m. 75; largeur du plan horizontal 0 m. 40 à 0 m. 50. La face supérieure du rebord externe a été forée de trois trous (pour les scellements d'une grille?), le premier à 0 m. 70 de l'extrémité gauche de la pierre mesurée dans le sens de l'inscription, le second à 1 m. du précédent, le troisième à 0 m. 70 du second. Longueur de l'inscription : 2 m. 08.

⁽⁴⁾ El-Ghara a connu son apogée sous Alexandre Sévère; Arruntius est désigné sans

praenomen. et ce gentilice se retrouve à Mes-sad; cf. *infra*, p. 143, n. 4.

⁽⁵⁾ Oued-Chaïr signifie « rivière des orges ».

⁽⁶⁾ Cf. E.-F. GAUTIER, *Le Sahara*, Paris, 1923, p. 37 et suiv.

⁽⁷⁾ Sur ces redevances, cf., en dernier lieu, J. CARCOPINO, *R. E. A.*, 1922, p. 13 et suiv.

⁽⁸⁾ Ce sont les *operae* déjà mentionnées dans les inscriptions colonaires de Souk-el-Khmis et de Gasr-Mezuar.

⁽⁹⁾ CAGNAT, MERLIN, CHATELAIN, n° 9. Cf. MONCEAUX, *Recueil de Constantine*, XLII, 1908, p. 120 (à Kemellel, : nu]meri [a]rmigerorum botum complebit. D(e)o g(ratia)s.

ment consenties sous la seule astreinte, pour les bénéficiaires, d'avoir à protéger, contre les incursions des Barbares, le territoire ainsi concédé⁽¹⁾. Cette politique, dont j'ai suivi naguère l'application, sous Gordien III, à la plaine de Sétif⁽²⁾, n'a été possible que grâce au réseau de défenses matérielles dont le pays s'était auparavant couvert, et, à mon avis, elle a prolongé d'un siècle et demi la domination romaine dans le Sud-Algérien. Les colons d'Aïne-Soltane et de l'Oued-Chaïr ont d'abord concouru, avec les soldats de l'Empire, à organiser sa frontière saharienne, et, aux jours d'alerte, ils sont venus grossir les rangs des défenseurs des places qu'ils avaient, eux ou leurs pères, contribué à bâtir. Quand la troupe s'en fut allée, ils suffirent à les former, et se montrèrent capables de la remplacer, annonçant dès la fin du III^e siècle les *limitanei* du Bas-Empire, auxquels, en 409, Honorius remettra la garde du *limes* et du *fossatum* africains : *ut... fossati limitisque nulla in parte terroris esse possit suspicio*⁽³⁾.

D'où vint ce renfort inattendu à la civilisation chancelante ? Il n'est point, je crois, trop difficile d'en discerner l'origine. En bordure du désert, comme partout ailleurs, les colons furent, pour la plupart, des vétérans, puis des fils de vétérans, retenus comme laboureurs sur la terre qu'ils avaient parcourue comme soldats, et qui y faisaient souche à leur tour. Les *conductores* eux-mêmes, en ces contrées lointaines, ont dû, plus d'une fois, sortir de l'armée, et ce n'est point un hasard si le gentilice *Arruntius*, qui est celui du fermier général de l'Oued-Chaïr, se lit sur les listes militaires relevées à Messad⁽⁴⁾. Les uns après les autres, tous les corps que nous avons comptés entre le Bou-Kahil et l'Aurès, l'*ala Flavia*, l'*ala I Pannoniorum*, le *numerus Herculis* issu des *Hemeseni*, le *numerus Palmyrenorum* lui-même, enfin, ont disparu sans bruit d'un pays toujours rempli des souvenirs qu'il y ont laissés⁽⁵⁾. Mais, des hommes qui les composaient, combien sont restés ! Les Palmyréniens, surtout, qui furent les derniers à perdre leur individualité militaire, et qui, pendant plus d'un demi-siècle, entre 194 et 244 au moins, se sont relayés dans tous les postes de la Marche saharienne, ont dû s'y implanter en grand nombre ; et, rendus à la

(1) *Vita Alexandri*, 5.

(2) J. CARCOPINO, *Les Castella de la plaine de Sétif*, dans la *Revue africaine*, 1918, p. 1-22.

(3) *Cod. Theod.*, VII, 15, 1.

(4) Cf. *C. I. L.*, VIII, 8800 = 18023 : *Arruntius Ian(uarius)*.

(5) Sur ces corps, cf. *supra*, p. 139 et *passim*.

liberté, même ceux de leurs gradés qui gardaient le plus profondément chevillée au cœur la fierté de leur naissance n'ont fait, comme l'*ordin(arius)* Maximius Zabdibol, enfant de Palmyre l'Hadrienne, décédé dans *Calceus* (El-Kantara) à l'âge de 75 ans⁽¹⁾, que souhaiter de mourir dans les oasis où ils avaient servi. Ils s'étaient attachés au sol qu'ils avaient défendu, sous les armes, pendant toute la première moitié du III^e siècle, et qu'après leur licenciement, ils ont continué, eux et leurs fils, à mettre en valeur. La Numidie du désert est devenue comme leur seconde patrie⁽²⁾. Il est impossible qu'ils ne l'aient pas marquée de leur empreinte, probable, au contraire, qu'ils en ont durablement influencé l'avenir.

Renan⁽³⁾, puis M. Gsell, dans la belle page qui termine le IV^e tome de son *Histoire*⁽⁴⁾, ont montré comment les survivances puniques, encore éparses dans l'Afrique du Nord au temps de saint Augustin, aidèrent, moins de trois siècles plus tard, au triomphe de l'Islam dans le Maghreb. Mais les Palmyréniens du *limes* ne l'ont-ils pas secondé pareillement ? Il me semble que par leur longue présence au contact de Berbères plus ou moins romanisés, par la persistance, dans un milieu différent du leur, de leurs coutumes⁽⁵⁾ et de leur langue⁽⁶⁾, ils

(1) *C. I. L.*, VIII, 2505 : *Maxim(i)o* (mieux que *Maximo*, par ligature de l'i et de l'm) *Zabdiboli, Hadriano Palm(yreno). ve[ter(ano) ex ordin(ario) n(umeri) Pal(myrenorum). Viri(an)is* lxxv.

(2) Cf. le nom de *numerus* *Herculis* que prend, sous Caracalla, le *n(umerus) Hemesenorum*, d'après celui de *Calceus Herculis*, la localité où il tient garnison; cf. *supra*, p. 131.

(3) RENAN, *Histoire des Langues sémitiques*⁵, p. 500.

(4) GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, IV, p. 498; cf. *L'Algérie dans l'Antiquité*², p. 141.

(5) Voir les dédicaces à Malacbel (*C. I. L.*, VIII, 2497, 8795, etc.). Peut-être aussi convient-il d'attribuer à ces Syriens l'introduction du chameau dans les steppes de la Proconsulaire et de la Numidie. E.-F. Gautier, *op. cit.*, p. 100, semble la dater du temps de Septime-Sévère; et le fait est que, couramment employé et taxé,

en Afrique, au IV^e siècle, le chameau ne figure pas encore, en 203, sur le tarif de *Zarai-Zraia*. (cf. DESSAU, 9457 = *C. I. L.*, VIII, 24512 et *C. I. L.*, VIII, 4526). Palmyréniens et chameau ont donc fait leur apparition en Numidie à la même époque. Dès lors, il est probable que les Palmyréniens y ont amené le chameau dont l'emploi aux armées aurait précédé l'utilisation économique. Ce sont eux, sans doute, qui, dès 156, fournirent, en Égypte, les méharistes versés à la *Cohors I Augusta praetoria Lusitanorum* (LESQUIER, *op. cit.*, p. 113 et 97); et c'est encore sur un des chameaux du troupeau royal que Zénobie cherchera à s'enfuir de Palmyre, à l'approche d'Aurélien, en 172 (cf. HOMO, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, Paris, 1904, p. 103).

(6) Voir les *graffiti* de *Gemellae* (El-Kasbat) et les bilingues de Lambèse et d'El-Kantara; *C. I. L.*, VIII, 3917 — *Add.*, p. 955 — et 2515. Si l'on suppose que le *n(umerus) Pal(myrenorum)* a été dissous sous Gallien, quand Palmyre est

ont dû, qu'ils le voulussent ou non, aplanir les voies aux envahisseurs, dont le sang, jadis, s'était mêlé à celui de leurs ancêtres, sur les routes de Syrie; et, malgré moi, dans mon souvenir, la blanche petite coupole sous laquelle, à cinq lieues de Biskra, repose la dépouille mortelle du conquérant Sidi Okba, s'érige avec une humilité et sur un emplacement symboliques, non seulement à la rencontre de l'Algérie et du Sahara, mais à celle de deux mondes, au point où les descendants des archers palmyréniens qu'avait levés l'Empire romain ont, pendant trois siècles d'un invisible labeur, attendu en silence, préparé, sans y penser, la revanche de leur race et comme tendu la main⁽¹⁾ à leurs frères d'Asie, les cavaliers arabes qui, en 683, firent l'Afrique musulmane⁽²⁾.

JÉRÔME CARCOPINO.

devenue royaume presque indépendant de l'Empire, il est peu probable que les autorités romaines aient facilité le rapatriement de ses éléments.

(1) La domination byzantine ne paraît pas s'être étendue au Sud de l'Aurès : elle s'est arrêtée au Hodna, avec une frontière qui passait par *Thubunae* (Tobna) et *Iustiniana Zabi*, près de Msila (cf. GSELL, *L'Algérie dans l'Antiquité* 2, p. 132).

(2) Ces lignes étaient composées, quand j'ai reçu de M. Gsell communication d'un nouveau fragment épigraphique découvert à El-Kantara par l'infatigable chercheur qu'est M. de Vulpilières. Il s'agit de débris d'une inscription mo-

numentale que M. Gsell restitue ainsi qu'il suit :

IMPERatori Caesari C. Iulio Vero Maximino Pio
Felici Aug. Germ. max.

SARM max. Dacico max. pontif. max. tr. pot
iii (?) cos. imp vi (?) proc. numerus

PALMyrenorum sagittariorum devotus numini
maiestatique eius.

Le développement en toutes lettres du nom *Imper[ator]* ne cesse en effet d'être exceptionnel qu'au III^e siècle; et, à moins de rapporter le libellé de cette dédicace à Septime-Sévère, fils prétendu (cf. *C. I. L.*, VI, 1033) du *Sarmaticus* Marc-Aurèle, on devra adopter les compléments si heureusement proposés par M. Gsell.

NOTES D'ÉPIGRAPHIE SYRO-MUSULMANE

PAR

GASTON WIET

(Deuxième article.)

II. — Les inscriptions de Balbek.

Avant de jouer un rôle dans l'histoire musulmane, Balbek fit la joie des lexicographes arabes par la forme insolite de son nom, *Ba'labakk* ⁽¹⁾, pendant que ses temples excitaient l'admiration des archéologues orientaux, qui les comptaient parmi les merveilles du monde ⁽²⁾ : certains auteurs en faisaient, en outre, le siège d'une école de philosophes stoïciens ⁽³⁾.

Un simple coup d'œil sur une carte de la Syrie laisse préjuger de l'importance stratégique de Balbek, située en un point culminant de la Cœlésyrie, couloir naturel des invasions terrestres ⁽⁴⁾. Défense avancée de Damas vers le nord, Balbek subit à peu près les mêmes vicissitudes que la capitale syrienne : il ne semble pas d'ailleurs qu'elle ait souvent résisté à une attaque un peu sérieuse.

M. Sobernheim a compulsé de nombreux documents ⁽⁵⁾, mais il a principalement utilisé, pour l'histoire de la ville ⁽⁶⁾, un texte d'Ibn Chaddâd qu'il fut le premier à faire connaître ⁽⁷⁾. En étudiant à grands traits l'histoire syrienne,

⁽¹⁾ Cf. IBN KHALAWAIH, *Laisa*, éd. Derenbourg, p. 39 ; CAETANI et GABRIELI, *Onomasticon*, I, p. 53, 61.

⁽²⁾ Cf. MAQRIZI, éd. de l'Inst. fr., I, p. 132 ; QALQACHANDI, IV, p. 109 ; GAUDEFRY-DEMOMBYNES, *La Syrie*, p. 70, 72 ; NUWAIRI, I, p. 383-384 ; *Marasid el-Ittila'*, IV, p. 330 ; LE STRANGE, *Palestine*, p. 295-298.

⁽³⁾ Cf. YAQUT, II, p. 592 ; MAQRIZI, éd. Inst. fr., III, p. 134 ; LE STRANGE, *op. cit.*, p. 261.

⁽⁴⁾ Cf. MASSÉ, *Essai sur Saadi*, p. 74-72.

⁽⁵⁾ Van Berchem a noté l'abondance des

sources arabes sur Balbek (VAN BERCHEM et FATIO, *Voy. en Syrie*, I, p. 344).

⁽⁶⁾ Voir *Enc. de l'Islam*, I, p. 553-554 ; *Baalbek*, p. 3-14 ; MICHEL ALOUF, *Tarikh Ba'labakk*, 3^e éd. arabe, p. 49-93.

Sur la conquête musulmane, cf. IBN HAJAR, éd. du Caire, III, p. 90, 241, 448 ; CAETANI, *Annali*, III, p. 71, 199, 205, 343, 405, 428, 431, 432, 434-436, 440, 555, 585, 591, 600, 789, 792-795, 812 ; V, p. 176.

⁽⁷⁾ *Gesch. Baalbeks im Mittelalter*, in *Centen. Michele Amari*, II, p. 152-163.

on voit que Balbek se rattache aux faits principaux. On parle peu d'elle sous les Omeyyades et sous les Abbassides⁽¹⁾, mais, pendant la domination fatimide, la Syrie devient un champ clos où les divers partis musulmans se livrent des luttes acharnées, que surveillent les Byzantins et plus tard les Croisés. Balbek n'échappe guère au sort commun, et, avant de tomber entre les mains des Seldjoukides⁽²⁾ et de leurs feudataires, les Bourides, elle avait subi l'éphémère occupation des troupes byzantines et de celles des princes d'Alep.

Puis l'atabek Zanki s'empare de la ville⁽³⁾, et, à partir de cette époque, l'épigraphie de Balbek vient poser quelques jalons que l'on perçoit d'autant plus aisément que M. Sobernheim a publié ses 38 inscriptions⁽⁴⁾ dans l'ordre chronologique. Ce sont tout d'abord deux textes (n^{os} 1-2) rappelant Zanki et son fils Nûr el-din Maḥmûd ; les numéros 3 à 8 commémorent la branche de la dynastie ayyoubide qui régna spécialement sur Balbek⁽⁵⁾. La grande majorité

(1) Transport d'une partie des habitants à Chypre, en 32/653 (CAETANI, *Annali*, VIII, p. 59) ; une révolte libanaise en 143/760 (CAETANI, *Cronogr. generale*, I, p. 279-280) ; un massacre de la population sous l'occupation carmathe (MAQRIZI, *Itti'az-el-hunafa*, p. 117).

(2) A propos d'Atsiz, M. Sobernheim interprète son nom par *sans cheval* d'après le dictionnaire turc-oriental de Houtsma. Tel ne semble pas avoir été, pour un cas particulier tout au moins, l'avis des auteurs arabes, qui donnent la traduction *sans nom*. Atsiz, que les Syriens prononçaient Aqsiz (cf. MAQRIZI, éd. Instr. fr., IV, p. 73, n. 1), serait une légèrè déformation d'Adsiz (voir IBN KHALLIKAN, texte, II, p. 65).

(3) Cf. BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 91.

(4) Je néglige le n^o 39, poésie datée de 1028/1619. Une autre inscription de l'époque ottomane ne se trouve pas dans le recueil de M. Sobernheim. En voici le texte et l'emplacement d'après M. Alouf (*loc. cit.*, p. 156, n^o 44) : au-dessus du mihrâb de la Takîya du Chaikh Maḥmûd, sise à proximité du sabil qui porte l'inscription n^o 22 de M. Sobernheim :

(1) جدد هذه المنارة بمباشرة (2) العبد

الفقير يحيى التاجي سنة ١١١٨

« Ce minaret a été restauré sous la direction du pauvre esclave Yahyâ el-Tâdjî. En l'année 1118 (1706). »

(5) Rappelons qu'Ayyûb, le père de Saladin, avait reçu Balbek en fief dès avant la mort de Zanki (QALQACHANDI, IV, p. 109 ; BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 100 ; SAUVAIRE, *Descr. de Damas*, J. A. 1894, I, p. 473 ; GAUDEFRY-DE MOMBYNES, *La Syrie*, p. 71 ; IBN EL-ATHIR, s. a. 541, 564 ; ABU CHAMA, I, p. 33-34, 48, 83-84, 99, 129 ; II, p. 129 ; MICHEL LE SYRIEN, III, p. 325 ; *Enc. de l'Islam*, I, p. 225 ; TABBACH, *l'Islam el-nubala bi-tarikh Halab*, II, p. 190, 192).

Sur la dynastie ayyoubide de Balbek, cf. MAQRIZI, II, p. 377 ; BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 122, 131, 133, 273, 329, 363, 365, 383, 387, 417, 444, 445, 447, 494, 499, 501 ; QALQACHANDI, IV, p. 167 ; SAUVAIRE, *Descr. de Damas*, J. A., 1894, I, p. 393, 458, 460, 476 ; II, p. 323-324 ; 1895, II, p. 257, 305-306 ; IBN CHUUNA, *Tarikh mamlakat Halab*, p. 120 ; IBN EL-ATHIR, s. a. 570, 574, 575 ; ABU CHAMA, I, p. 67, 247-249 ; II, p. 2, 5, 6, 12, 33, 164, 225, 333 ; IBN KHALLIKAN, texte, I, p. 279 ; MICHEL LE SYRIEN, III, p. 379 ; *Enc. de l'Islam*, III, p. 111-112, 114.

des inscriptions intéresse les Mamlouks Bahrides (nos 9-18, 22) et les Circasiens (nos 19-21, 23-38).

*
**

1. EMPLACEMENT DES INSCRIPTIONS. — Du fait que la majeure partie de ces derniers textes sont des décrets fiscaux ou administratifs et qu'en outre, plusieurs autres inscriptions ne sont plus *in situ*, M. Sobernheim a préféré ne pas les grouper par monuments et considérer les textes de Balbek comme un tout à classer chronologiquement : cette méthode se justifie d'ailleurs par l'absence de toute étude archéologique. Pourtant un nouveau groupement peut avoir son utilité : le suivant est basé sur les propres réflexions de M. Sobernheim, recoupées à l'aide de renseignements de Van Berchem et de M. Michel Alouf.

Comme toutes les villes arabes, Balbek fut pourvue d'une enceinte de remparts, protégée par un fossé ; la citadelle, utilisant les murailles des temples antiques, formait par son enceinte extérieure une partie de ces remparts ⁽¹⁾. Ceux-ci d'un développement de 4 kilomètres environ, « bâtis en pierres de grandes dimensions et d'une extrême solidité ⁽²⁾ », étaient percés de quatre portes : la porte de Damas, au sud-est, ouvrant sur la route de Râs el-'Ain ; la porte de Naḥla, à l'est, en direction du village de Naḥla ; la porte septentrionale ; et enfin la porte appelée le Portail (*barwâba*), située dans le quartier chrétien actuel ⁽³⁾. L'inscription numéro 2 se trouvait placée sur la porte de Damas, aujourd'hui démolie ; ce texte, daté de 563/1168, permet d'attribuer à Nûr el-dîn la construction de la muraille proche de cette porte ⁽⁴⁾ (*'imârat hadhâ 'l-ṣûr*). En 717/1317, Malik Nâṣir Muḥammad faisait restaurer le Bâb Naḥla ⁽⁵⁾ (n° 16). Tels sont les seuls textes qu'on peut attribuer à l'enceinte générale, en grande partie détruite.

La citadelle proprement dite, qui existait déjà sous les Fatimides ⁽⁶⁾, et à laquelle l'Ayyoubide ⁽⁷⁾ Malik Amjad Bahrâm Châh ajouta deux tours, a laissé

⁽¹⁾ Voir, pour tous ces détails, la carte de BAEDER, *Syrie*, p. 319.

⁽²⁾ QALQACHANDI, IV, p. 110 ; GAUDEFRY-DEMOMBYNES, *La Syrie*, p. 71.-Ibn Faḍl-Allah avait écrit (GAUDEFRY-DEMOMBYNES, *op. cit.* p. 72) : « Citadelle et cité sont entourées d'un mur solide, avec fortes défenses, énorme, construit en lourdes et grosses pierres d'une

roche compacte et résistante. » (Voir Ibn Faḍl-Allah, *Ta'rif*, p. 179).

⁽³⁾ Cf. ALOUF, *op. cit.*, p. 10, 66.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 147, n° 19.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, p. 147, n° 20.

⁽⁶⁾ Cf. ABU 'L-MAHASIN, éd. Popper, II, p. 272, 285.

⁽⁷⁾ Sur la politique de constructions mili-

subsister de plus nombreux témoins de l'architecture militaire des sultans Mamlouks : enregistrons des travaux de Qalâwûn (n° 11), de Malik Achraf Khalil (n° 14), de Malik Nâsir Muḥammad (n° 15), de Malik Nâsir Ḥasan (n° 17), de Barqûq (nos 19, 20 et 21?). Il ne reste aucun souvenir épigraphique des réparations effectuées par ordre de Baibars à la suite des dégâts commis par les Mongols ⁽¹⁾.

La Grande Mosquée de Balbek, située à l'intérieur de la citadelle, a fait l'objet d'une courte mais substantielle étude de Van Berchem ⁽²⁾, que M. Sobernheim ne semble pas avoir connue. Cet édifice que Van Berchem considère comme un des plus vieux sanctuaires islamiques de la Syrie, « paraît avoir été fondé, ou du moins entièrement construit par des musulmans ». Le texte le plus ancien qui nous ait été conservé relate une donation de Malik Ṣâlih Ismâ'il (n° 7), et il faut arriver jusqu'à Qalâwûn (n° 13) pour lire un texte vraiment architectural. Le numéro 18, qui mentionne la restauration d'un portique par Malik Nâsir Ḥasan, a disparu tout récemment : le texte en est emprunté à une ancienne copie de Van Berchem. Mais s'il n'y a pas eu confusion de la part de M. Sobernheim, on retrouvera dans les collections de Van Berchem un autre texte au nom de Ḥasan, et qui lui attribue la construction du minaret sis à l'extérieur et vers l'angle nord-ouest de la mosquée ⁽³⁾. Treize décrets des Mamlouks Circassiens (nos 25-37) viennent compléter la richesse épigraphique de la Grande Mosquée.

Un texte de restauration, au nom de Qalâwûn, daté de 682/1283 (n° 12), se trouve dans une petite mosquée proche de la précédente : cet édifice s'appelait le Jâmi' Ḥanbali ⁽⁴⁾. M. Sobernheim rattacherait plutôt cette inscription à la Grande Mosquée.

Une troisième mosquée se trouve à proximité du temple de Vénus ⁽⁵⁾ : elle fut tout dernièrement restaurée en 1321/1903. Elle avait été pourvue d'un minaret, en 638/1240, par ordre de Malik Ṣâlih Ismâ'il.

Le seul monument à épigraphes situé dans la ville proprement dite est une

taires des Ayyoubides, cf. VAN BERCHEM et FATIO, *Voy. en Syrie*, I, p. 236. Voir ALOUF, *op. cit.*, p. 120, 122, 125-129.

⁽¹⁾ Cf. QUATREMÈRE, *Sultans Mamlouks*, I, a, p. 99, 144.

⁽²⁾ VAN BERCHEM et FATIO, *Voy. en Syrie*, I,

p. 336-341, avec un plan et des photographies (II, p. LXXVII-LXXVIII).

⁽³⁾ *Ibid.*, I, p. 340.

⁽⁴⁾ ALOUF, *op. cit.*, p. 5, 148.

⁽⁵⁾ Voir le plan cité, p. 148, n. 1 ; ALOUF, *op. cit.* p. 5-6, 145.

fontaine, appelée *Sabîl el-Zagbarîya* ⁽¹⁾, qui fut restaurée en 748/1347 par les soins d'un gouverneur de Balbek (n° 22), et sur laquelle on déchiffre quelques mots d'un décret de 877/1472 (n° 23). En regard de ce fait, il faut citer la description d'Ibn Faḍl-Allah, qui nous permet de mesurer la décadence de Balbek : « La cité est un abrégé de Damas ; elle en a toutes les beautés, la perfection du plan général et des constructions, des édifices bien dotés de waqfs, tels que mosquée cathédrale, mosquées ordinaires, hôpital, école de ḥadith, madrasas, ribāts, couvents, zāwiyas, souqs fort agréables contenant toutes les marchandises possibles ⁽²⁾ ». Néanmoins, Balbek avait fait au Qāḍi Fāḍil l'effet d'une prison ⁽³⁾.

Les autres édifices se trouvent dans la banlieue de Balbek. La *Qubbat Amjad* fut édiflée par un général de Malik Amjad Bahrām Chāh, Ṣārim el-dīn Khuṭlukh, en 596/1200 (n° 3) : il en fit un oratoire pour le chaikh 'Abd-Allah Yūnīnī ⁽⁴⁾. Cette qubba se trouve, en effet, au sommet d'une colline dite de Chaikh 'Abd-Allah, à 500 mètres environ au sud de la ville : on y voit encore la tombe de ce saint personnage ⁽⁵⁾. Au sud-ouest de ce point s'élève un groupe de colonnes, dit *Qubbat Dûris* ⁽⁶⁾, auprès du village de Dûris ; un certain Ḥasan Zirzārī aurait, en 641/1243, groupé ces colonnes antiques en ce lieu (n° 8). Le village de Rās el-'Ain ⁽⁷⁾ renferme une petite mosquée, construite à la fin du règne de Baibars et à laquelle son successeur Barakat-Kkân consacra ses soins (nos 9, 10) : on y lit également un décret de Qanṣūh Gaurī (n° 38). Enfin, c'est au nord de Balbek qu'on voit la *Qubbat el-Sa'ādain* ⁽⁸⁾, dans laquelle est enterré un gouverneur de Balbek, Tankizbugā : ce mausolée fut édiflé en 812/1409 par ordre de Chaikh, alors gouverneur général de la province de Damas (n° 24).

⁽¹⁾ ALOUF, *op. cit.*, p. 155.

⁽²⁾ GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *La Syrie*, p. 72 ; voir *ibid.*, p. 70-71 ; QALQACHANDI, IV, p. 109 ; ZAHIRI, p. 47, cité in *Majani'l-Adab*, I, p. 221.

Signalons des madrasas de Nûr el-dīn (C.I.A., *Égypte*, I, p. 262) ; une madrasa Aminiya, fondée par un vizir de l'ayyoubide Malik Ṣāliḥ Ismā'il (SACVAIRE, *Descr. de Damas*, J. A., 1895, II, p. 307) ; une zāwiya, édiflée par Baibars (Mufaḍḍal, in *Patr. or.*, XIV, p. [294] 456).

⁽³⁾ GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *La Syrie*, p. 73.

⁽⁴⁾ Yūnīn est un village situé à une dizaine de kilomètres au nord-est de Balbek (ALOUF, *op. cit.*, p. 24).

⁽⁵⁾ ALOUF, *op. cit.*, p. 6, 9, 147 ; CAETANI et GABRIELI, *Onomasticon*, II, n° 10 196.

⁽⁶⁾ ALOUF, *op. cit.*, p. 8-9, 18, 146.

⁽⁷⁾ *Ibid.*, p. 7, 9, 145-146 ; QALQACHANDI, IV, p. 110 ; GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *La Syrie*, p. 71-72. Pour l'inscription n° 10, voir VAN BERCHEM, *Notes d'archéologie*, J. A., 1904, I, p. 36, n. 2.

⁽⁸⁾ ALOUF, *op. cit.*, p. 8, 146.

* . *

2. LA TITULATURE. — M. Sobernheim paraît ignorer que 32 de ces textes avaient été publiés dès 1908 par M. Michel Alouf dans la troisième édition arabe de son *Histoire de Balbek*, d'après des copies de Van Berchem et de M. Sobernheim lui-même, traitées d'ailleurs avec une navrante liberté⁽¹⁾. Ces inscriptions sont par endroits très difficiles, et sans incriminer en quoi que ce soit la valeur de M. Sobernheim, on regrette qu'elles n'aient été en général accompagnées d'aucune reproduction⁽²⁾ : certains décrets exigent un nouvel examen.

Cette lacune n'offre du moins aucun inconvénient d'ordre paléographique : l'inscription coufique n° 1 a été reproduite dans un précédent article de M. Sobernheim ; elle ne peut être postérieure à 541/1146, date de la mort de Zanki. On peut voir, d'autre part, sur la figure 1, une photographie de la plus ancienne inscription en naskhi, datée de 563/1168 (n° 2). L'évolution, à Balbek, des deux caractères coufique et arrondi, avait été notée par Van Berchem⁽³⁾.

L'inscription de Zanki (n° 1) contient une profusion de titres, les derniers en langue turque, qui font presque tous allusion à la valeur militaire du prince d'Alep et montrent, par contre-coup, l'état avancé de la décadence du califat. Ces titres turcs, importés par les Seldjoukides, se retrouvent plus ou moins dans un certain nombre d'inscriptions syriennes et mésopotamiennes de la première moitié du vi^e siècle de l'hégire : ils ont d'ailleurs été commentés par Van Berchem⁽⁴⁾. A ce point de vue, l'inscription de Balbek peut être utilement confrontée avec deux autres textes de Zanki, à Alep⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ De même, M. Sobernheim ne mentionne pas que le n° 11 a été publié par M. Littmann (*Publ. of Amer. arch. exped. to Syria*, IV, p. 207).

⁽²⁾ Six reproductions seulement, plus ou moins nettes.

⁽³⁾ C.I.A., *Asie Mineure*, I, p. 69.

⁽⁴⁾ VAN BERCHEM, *Ép. des Atabeks de Damas*, in *Floril. M. de Vogüé*, n°s 1, 3-5, et p. 40-42 ;

Amida, n° 40 ; *Inscr. ar. de Syrie*, *Mém. Inst. ég.*, III, p. 437. Ces titres subsistent plus tard dans le protocole des Ortokides (*Amida*, n°s 27, 30, 32), des Mengoudjékides (C.I.A., *Asie Mineure*, I, n° 38), de Lûlû, atabek de Mossoul (*Or. Studien*, déd. à Nöldeke, I, p. 200, 203).

⁽⁵⁾ SOBERNHEIM, *Das Heiligtum Shaikh Mu-hassin*, in *Mél. Derenbourg*, n°s 1-2.

L'époque ayyoubide ne doit pas nous arrêter longuement : quatre inscriptions souveraines aux noms de deux sultans, Bahrâm Châh (nos 4-5) et Malik Şalih Ismâ'il (nos 6-7), n'offrent pas un protocole extraordinaire.

L'examen des inscriptions mamloukes nous amène à des constatations plus intéressantes. L'orthographe du nom du sultan Barakat-Khân, fils et successeur de Baibars, برکت خان (n° 10), est calquée, comme le fait remarquer M. Sobernheim, sur la graphie turque et mongole ⁽¹⁾ : on lit برکه خان à Lydda ⁽²⁾, à Birédjik ⁽³⁾, et on trouve, pour d'autres personnages contemporains la forme برکتخان, en un seul mot ⁽⁴⁾.

Van Berchem a signalé l'importance de deux des inscriptions de Qalâwûn (nos 12-13), dont l'héritier présomptif est qualifié de *maulânâ el-sultân*, « notre maître le sultan ⁽⁵⁾ ». C'est une étrange destinée que celle de *maulânâ*, qui s'applique d'abord aux martyrs alides et finit par être porté par de simples chaikhs. En épigraphie, l'expression est inaugurée comme titre souverain par une petite dynastie de Mésopotamie, les Merwanides ⁽⁶⁾ : d'ailleurs, son emploi par les califes Fatimides est presque simultané ⁽⁷⁾. Dès le début, *maulânâ* n'est donc pas la caractéristique de l'indépendance absolue d'une dynastie. Il semble certain, d'autre part, qu'il ne fut pas officiellement un titre des califes Omeyyades et des premiers Abbassides : on ne peut préciser la date à laquelle ceux-ci l'adoptèrent, mais l'épigraphie n'en révèle la présence qu'au début du vi^e siècle de l'hégire ⁽⁸⁾. D'ailleurs, on le rencontre dans le protocole de leurs vassaux, les Bourides ⁽⁹⁾, les Zenguides ⁽¹⁰⁾, les Inalides ⁽¹¹⁾, et cette énumération nous amène chronologiquement aux Ayyoubides et aux Mamlouks, sur lesquels il n'y

⁽¹⁾ On lit برکه خاقان dans un traité de Baibars avec les Hospitaliers (QALQACHANDI, XIV, p. 42) ; برکه قان dans un texte inédit de Damas (coll. Schefer, n° 34, 37).

⁽²⁾ CLERMONT-GANNEAU, R.A.O., I, p. 263, 397.

⁽³⁾ VAN BERCHEM, *Ar. Inschr., Beitr. z. Assyr.*, VII, n° 127.

⁽⁴⁾ C.I.A., *Égypte*, I, n° 80 ; *Jérusalem*, I, nos 61-62, mais برکه خان dans nos 60 et 63 ; voir p. 189, note.

⁽⁵⁾ C.I.A., *Égypte*, I, 142, n. 3, 299, n. 3.

⁽⁶⁾ *Amida*, n° 10 (en 437 1045).

⁽⁷⁾ Damas, coll. Schefer, n° 416 (en 442 1050).

⁽⁸⁾ VAN BERCHEM, *Ep. des Atabeks de Damas*, *Flor. M. de Vogüé*, n° 1.

Les auteurs la donnent bien auparavant (AMEDROZ et MARGOLIOUTH, *Eclipse of the Abbasid Caliphate*, III, p. 125, 341).

⁽⁹⁾ VAN BERCHEM, *Ar. Inschr., Beitr. z. Assyr.*, VII, n° 190 ; *Ép. des Atabeks*, *Flor. de Vogüé*, nos 3, 5.

⁽¹⁰⁾ SOBERNHEIM, *Shaikh Muhassin*, in *Mél. Derenbourg*, p. 6 ; BLOCHET, *Hist. d'Alep*, p. 246.

⁽¹¹⁾ *Amida*, n° 21.

a pas lieu d'insister. On a vu plus haut ⁽¹⁾ que les héritiers présomptifs ont parfois porté des surnoms en *dunyâ* et *dîn*. Il n'est donc pas extraordinaire de les voir qualifier de *notre maître le sultan* : il en fut ainsi dès Baibars ⁽²⁾. Enfin, dès l'avènement des Mamlouks le titre *maulânâ* descend d'un degré, et Van Berchem en a minutieusement noté la décadence jusqu'à l'époque ottomane ⁽³⁾.

Un fait plus curieux attire l'attention sur les inscriptions des premiers Mamlouks à Balbek : cinq textes, aux noms de Qalâwûn (nos 11-13), de Malik Achraf Khalil (n° 14), de Malik Nâsir Muḥammad (n° 16), contiennent le titre *châhanchâh el-mu'azzam*, « le grand roi des rois ». Ce sont, à ma connaissance, les seules inscriptions mamloukes où on lit ce titre, emprunté au protocole des Seldjoukides ⁽⁴⁾, qui l'avaient adopté, malgré l'énergique protestation de certains théologiens, dont le célèbre Mâwardî ⁽⁵⁾. On s'explique mal ces cinq exemples isolés, tous à Balbek, alors que les documents de chancellerie, toujours plus riches que les inscriptions, donnent bien aux sultans Mamlouks le titre *châhanchâh* ⁽⁶⁾.

L'importance des titres conférés à Malik Achraf Khalil (n° 14) a été soulignée par M. Sobernheim. Ce souverain, dans son court règne de trois ans et deux mois (689-693/1290-1293), recueillit le fruit des luttes engagées depuis deux siècles contre les Croisés : sa titulature devait s'en ressentir et rappeler celles de Saladin et de Baibars. L'expulsion complète des Croisés lui valut même un titre plus glorieux, celui de « conquérant des marches maritimes », *fâtîḥ*

⁽¹⁾ Syria, V, p. 239.

⁽²⁾ CLERMONT-GANNEAU, R.A.O., I, p. 263; *Cil. Damas*, n° 9.

⁽³⁾ C.I.A., Égypte, I, p. 385-386.

⁽⁴⁾ VAN BERCHEM, *Inscr. ar. de Syrie, Mém. Inst. ég.*, III, p. 430; *Amida*, nos 16, 18, 20; coll. Schefer, n° 5; VAN BERCHEM, *Ar. Inscr.*, *Beitr. z. Assyr.*, VII, n° 183; HUART, *Ep. ar. d'Asie Mineure*, nos 12-13; C.I.A., *Asie Mineure*, I, nos 9, 10, 12.

Notons, en outre, ce titre dévolu à un Grand Maître des Assassins (VAN BERCHEM, *Ar. Inscr.*, *Beitr. z. Assyr.*, VII, n° 18), à un Éretnide (C.I.A., *Asie Mineure*, I, n° 26), à un Qaramanide (*Beitr. z. Assyr.*, VII, n° 186), avant d'être donné aux sultans ottomans (*Amida*, n° 37).

On le trouve aussi dans le protocole des souverains Mongols (QALQACHANDI, VII, p. 230, 258).

⁽⁵⁾ QALQACHANDI, VI, p. 16-17. — Le Bouyide 'Aḍud el-daula avait, le premier dans l'histoire musulmane, adopté ce titre : « à dater de cet acte son autorité déclina » (ABU'L-MAHASIN, éd. Popper, II, p. 31).

On connaît la tradition de Mahomet : « Le nom qui sera le plus ignoble aux yeux de Dieu sera celui de l'homme qui s'appellera roi des rois. » (*Lisan el-'Arab*, XVIII, p. 268). Les commentateurs ajoutent que le Prophète visait *châhanchâh* (BUKHARI, IV, p. 205).

⁽⁶⁾ QALQACHANDI, VI, p. 124; VII, p. 378; IX, p. 334; XIV, p. 306.

el-thugûr el-sahîliya. A ce point de vue, une inscription de Tripoli, datée pourtant de 693 ⁽¹⁾, est autrement moins riche. Elle ne renferme pas, notamment, un titre fourni par le texte de Balbek, qui n'est pas directement justifié par la prise de Saint-Jean-d'Acre et d'autres places de la côte syrienne, celui de *muḥyî el-daulat el-'abbâsiya*. « le « vivificateur de la dynastie abbasside ⁽²⁾ ». Saladin avait rétabli en Égypte la souveraineté du califat sunnite, d'où *muḥyî daulat amîr el mûminîn*. le « vivificateur de l'empire de l'émir des croyants ⁽³⁾ ». Baibars rétablit un calife abbasside, après la ruée d'Houlagou, d'abord et en vain à Bagdad, puis au Caire, ce qui explique *muḥyî el-khilâfat el-mu'aẓẓama*, le « vivificateur de l'auguste califat ⁽⁴⁾ », et *el-âmir bi-bai'at el-khalîfataîn*, celui « qui donna l'ordre de prêter serment aux deux califes ⁽⁵⁾ ». Le titre donné à Khalil ne comporte aucune explication du même ordre; il prétend donc signifier que ce sultan a agrandi le domaine territorial du califat. Pourtant une autre observation doit être faite: ce titre faisait peut-être partie de la riche titulature des Mamlouks, qui augmentait presque à chaque règne. Khalil, voulant tirer vanité de ses victoires, l'aurait fait graver sur pierre, mais ne l'aurait pas inventé. De fait, on le rencontre quelques années plus tard dans l'acte d'investiture du sultan Baibars II, et là, tout commentaire est vraiment impossible ⁽⁶⁾.

A propos de l'inscription n° 13, texte unique du premier règne de Malik Naṣîr Muḥammad, M. Sobernheim développe, au sujet du titre *maqarr*, des considérations qui demandent à être légèrement rectifiées. *Maqarr*, connu sous les Ayyoubides ⁽⁷⁾, fut réservé au sultan jusque sous les premiers Mamlouks ⁽⁸⁾. En épigraphie, il n'apparaît pas comme tel, mais appliqué à un gouverneur de province, tout au moins dans le texte daté le plus ancien, en 683/

⁽¹⁾ C.I.A., *Syrie du Nord*, I, n° 20. — Cf. un texte de 692, aussi simple (M.U.N.D.V.P., 1903, p. 64).

⁽²⁾ On le trouve dans deux inscriptions de la citadelle d'Alep (TABBAKH, *l'lam el-nubala bi-tarikh Halab*, II, p. 338; III, p. 518-519).

⁽³⁾ Cf. mes *Inscriptions de Saladin, Syria*, III, p. 315.

⁽⁴⁾ DE LUYNES, *Voy. à la mer Morte*, II, p. 199, 203.

⁽⁵⁾ VAN BERCHEM, *Ar. Inschr. Beitr. z. Assyr.* VII, n° 3.

⁽⁶⁾ QALQACHANDI, X, p. 70. — Voir aussi une inscription de Qâyt-Bâï (C. I. A., *Égypte*, I, n° 541).

⁽⁷⁾ Cf. IBN CHUTH, *Ma'alim el-Kilaba*, p. 36; QALQACHANDI, VII, p. 19. On rencontre *maqarr* dans une inscription de Damas, datée de 608; mais elle provient de la collection Schefer (n° 478), qui doit être utilisée avec précaution.

⁽⁸⁾ Cf. C.I.A., *Égypte*, I, p. 183-184; QALQACHANDI, X, p. 7; QUATREMÈRE, *Sultans Mamlouks*, II, a, p. 31.

1284⁽¹⁾. On peut toutefois signaler un exemple antérieur. le titre *maqarr* est donné à l'émir Baisari sur un brûle-parfums du British Museum⁽²⁾, où on lit, en outre, après le nom de l'émir, les deux relatifs *Zâhiri Sa'idî*. « Bien que cet objet ne soit ni signé, ni daté », écrit Van Berchem au sujet d'un plat de cuivre où on rencontre les deux mêmes relatifs⁽³⁾, il s'agit d'un « mamlouk des sultans Malik Zâhir Baibars et Malik Sa'id Barakat-Khân, son fils et successeur. Ce dernier ayant pris le titre de Malik Sa'id en 667, 1268, c'est entre 667 et 676, 1277, date de la mort de Baibars que le brûle-parfums a été fabriqué. »

..

3. L'ADMINISTRATION DE BALBEK SOUS LES MAMLOUKS. — L'organisation administrative des Mamlouks était, en principe, très rigide, mais en fait elle se compliquait à l'infini. Deux causes agissaient sur elle en sens contraire. Les fonctionnaires militaires qui tenaient les grosses charges de l'État, et notamment les gouverneurs de province, étaient des Mamlouks, dont l'ambition ne visait qu'à la conquête du sultanat : la tendance d'un gouverneur général de Damas est très nette, avoir la haute main sur tous les fonctionnaires de la province. Bien rares furent ceux qui, comme Tankiz⁽⁴⁾, y réussirent, car contre ces velléités d'indépendance le pouvoir sultanien se dresse avec une vigilance qui ne faiblit pas, et, ne serait-ce que pour marquer le coup, envoie des ordres aux subalternes à l'insu de leurs chefs hiérarchiques et souvent pourvoit à des vacances de postes dont il devrait se désintéresser. Il faut ajouter enfin que pour des raisons qui n'apparaissent pas clairement certains districts n'appar-

(1) C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 9.

(2) Cf. LANE-POOLE, *Art of the Saracens*, p. 210.

(3) *Notes d'archéologie*, J. A., 1904, I, p. 36; voir aussi p. 37; MIGEON, *Manuel d'art mus.*, p. 185, 186, 202.

(4) Voir ci-dessus, *Syria*, V, p. 247, n. 6. — Mais on n'aboutirait pas à cette conclusion en n'examinant que ses titres. Hors l'inscription qui lui confère un surnom en *dunyâ* et *din*, Tankiz porte une titulature normale, et le

P. Jaussen a commis à ce sujet une grave erreur *Inscr. ar. d'Hébron*, tir. à part du *Bull. Inst. fr.*, XXV, p. 10-12; dans la terminologie administrative des Mamlouks, *Châm* ne désigne pas toute la Syrie, mais la seule province de Damas, et *kafil el-mamâlik el-charifa el-châmiya* doit être rendu par « gouverneur de la province royale de Damas », et non par « gouverneur des provinces illustres (*sic*) de Syrie ».

tiennent pas toujours à la même province : ce fut, par exemple, le cas de Jérusalem⁽¹⁾.

A l'époque de Qalqachandi⁽²⁾, la province de Damas comprenait huit districts confiés à l'autorité d'un fonctionnaire appelé *nâib* : Gazza, Jérusalem, Šarkhad, 'Ajlûn, Balbek, Homs, Mašyâf et Raḥba.

« La *niyâba* de Balbek, dit le même auteur⁽³⁾, était confiée sous le règne de Malik Nâsir Muḥammad ibn Qalâwûn à un émir de dix; mais c'est maintenant un émir de *ṭablkhâna* (en principe, un émir de quarante). En tout état de cause, c'est le nâib de Damas qui le nomme directement. Cependant, il est parfois nommé par les Portes Royales. » Et, au cours de son ouvrage, Qalqachandi cite un décret royal de nomination d'un titulaire inconnu⁽⁴⁾, et deux arrêtés du gouverneur général de Damas, nommant Rukn el-dîn 'Umar ibn el-Ṭaḥḥân, à une époque inconnue, et un certain Nâsir el-dîn, qui gouverna Balbek dans la première moitié du viii^e/xiv^e siècle, puisque le rédacteur de l'arrêté est Ibn Nubâta⁽⁵⁾.

Ces trois pièces ne sortent pas en général de la banalité; toutefois, deux ou trois phrases attirent l'attention. « Que (le gouverneur) soit un excellent garant de la durée de la défense militaire, qu'il inspecte les magasins de vivres et d'armes pour s'assurer qu'on a conservé (ce qui serait nécessaire) au moment voulu!... Il lui est spécialement recommandé, en vue de la défense, de veiller au moral des troupes, à l'entretien des remparts, car ceux-ci serviront d'arène aux combattants, et c'est sur eux que seront dressés les mangonneaux. » Les deux autres documents font aussi une allusion nette aux obligations militaires du gouverneur, et l'un précise qu'il devra « poster des sentinelles à la citadelle⁽⁶⁾ ». Faut-il en conclure qu'à Balbek il n'y eut pas, comme à Damas, par exemple, un gouverneur du district et un commandant de la citadelle? Les premières inscriptions mamloukes mentionnent un commandant de la citadelle⁽⁷⁾, qui fut en même temps préfet de la

⁽¹⁾ Cf. C. I. A., *Jérusalem*, I, p. 232, n. 1; 234, n. 1.

⁽²⁾ QALQACHANDI, IV, p. 197-202; GAUDE-FROY-DEMOMBYNES, *La Syrie*, p. 173-183.

⁽³⁾ QALQACHANDI, IV, p. 201; XII, p. 115; GAUDE-FROY-DEMOMBYNES, *La Syrie*, p. 481.

⁽⁴⁾ QALQACHANDI, XII, p. 116-117.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, XII, p. 314-313, 317-319.

⁽⁶⁾ La garnison de Balbek envoyait un détachement à Beyrouth, dont la relève avait lieu tous les mois (SALIM IBN YAHYA, *Tarikh Bairut*, p. 62).

⁽⁷⁾ Cf. C. I. A., *Égypte*, I, p. 222.

ville, Najm el-din Hasan ibn Muḥammad⁽¹⁾, nommé dans cinq textes (nos 9-13), de 676 à 682 ; et nous savons qu'un de ses prédécesseurs, Ibrāhīm ibn 'Abd el-Raḥīm el-Isnāi, avait occupé également les deux charges⁽²⁾. Puis, dès 694, il est question d'un *naib*, Nāṣir el-din Burlāqūch (n° 15).

Dans la suite, les inscriptions et les chroniques nous font connaître quelques autres gouverneurs :

Jamāl el-din Muẓaffarī, en 748 (n° 22).

Saif el-din Tankizbugā, en 796 et 797 (nos 19, 20, 25) : on sait, en outre, qu'il avait autorité sur Sidon et Beyrouth⁽³⁾ (SALIH IBN YAHYA, *Tarikh Bairout*, p. 251).

Jantamir el-Turkamāni, en 802 (nos 26-27 ; ABU'L-MAHASIN, éd. Popper, VI, p. 39, 154 ; IBN IYAS, I, p. 324).

Tankizbugā el-Ḥiṭāṭi, en 803 (ABU'L-MAHASIN, éd. Popper, VI, pp. 9, 16, 23, 73 ; IBN IYAS, I, p. 387).

Tagribarnich, nommé en 812 par le gouverneur de Damas, Chaikh, en révolte contre Faraj (ABU'L-MAHASIN, VI, p. 216). Il faut observer qu'on possède une inscription de cette même année au nom de Chaikh (n° 24).

Abū Bakr ibn el-Yagmūri, en 813 (ABU'L-MAHASIN, VI, p. 230-231).

Hasan Qadam Muẓaffarī, en 824 (n° 30).

Jānibak Naurūzī, en 857 (IBN IYAS, II, p. 45).

En somme, les auteurs nous donnent bien peu de renseignements, et on ne peut savoir notamment si le poste de Balbek était donné à de vieux Mamlouks, peu favorisés dans leur avancement militaire, mais inspirant confiance, ou bien si c'était un poste de début pour un Mamlouk à sa sortie du corps des pages. De tous les fonctionnaires nommés ci-dessus, un seul, le dernier, obtint par la suite une fonction importante, le gouvernement d'Alexandrie.

Le titre le plus courant du fonctionnaire, en épigraphie, est *naib el-saltanat*

⁽¹⁾ On trouve la mention d'un de ses fils, Aḥmad, dans une inscription de Tripoli (cf. C. I. A., *Syrie du Nord*, I, p. 53-55).

⁽²⁾ AḌRUWĪ, *Tali' sa'id*, p. 25. — C'est le fils du directeur de la chancellerie de Malik Mu'azzam 'Isā, appelé communément Ibn

Chith, auteur des *Ma'ālim el-Kitāba* (*Ibid.*, p. 160-162).

⁽³⁾ L'intéressé avait acquis un arc célèbre par ses dimensions qui avait appartenu au vice-roi de Damas, Tankiz (SALIH IBN YAHYA, *Tarikh Bairut*, p. 207).

el-charîfa bi-Ba'labakk el-mahrûsa⁽¹⁾ à quoi un des documents de chancellerie ajoute : *wa'l-Biqâ'ain el-ma'mûrain*, et « des deux Biqâ' florissantes ».

*
* *

4. LES DÉCRETS. — La collection des inscriptions de Balbek nous offre quinze décrets (n°s 23, 25-38), qui, joints aux autres décrets syriens que j'ai pu étudier, vont me permettre de dégager quelques caractères généraux de cette littérature administrative⁽²⁾.

Comparativement aux autres épigraphes, textes de fondation ou de restauration, épitaphes, actes de waqf, les décrets forment une bien maigre collection. Grâce aux chroniques et surtout aux documents qui ont subsisté, on se rend compte pourtant que c'était un usage courant, en Orient, de graver des décrets, notamment des dégrèvements ou des exemptions d'impôts, sur les monuments publics. Si l'on examine l'emplacement des édits qui ont été publiés, on constate que la majeure partie d'entre eux se trouve dans la grande Mosquée d'une localité : « dans les principales villes de Syrie, a noté Van Berchem, à Damas, à Alep, à Jérusalem, à Hama, à Homs, à Tripoli, les murs des grandes Mosquées sont couverts de décrets d'abolition d'impôts, remontant presque tous à la dynastie des Mamlouks Circassiens⁽³⁾ ». On en trouve aussi, mais en moins grand nombre, sur les murs d'autres monuments, religieux ou civils, et en ce cas l'arrêté a souvent une portée restreinte à ces édifices⁽⁴⁾. Les décisions militaires étaient, bien entendu, gravées sur les murs des citadelles⁽⁵⁾. Il est infiniment plus rare de rencontrer à notre

⁽¹⁾ Cf. C. I. A., *Égypte*, I, p. 248-249.

⁽²⁾ Les renseignements à ce sujet se trouvent épars dans l'œuvre de Van Berchem : j'ai estimé qu'il y avait intérêt à les grouper.

⁽³⁾ C. I. A., *Égypte*, I, p. 3.2.

Ainsi, à Amid (Amida, n°s 35-36); Balbek (n°s 25-38); Tripoli (C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n°s 24, 23 bis, 25, 28, 30, 32-34, 36); Maş-yâf (VAN BERCHEM, *Ar. Inschr., Beitr. z. Assyrl.*, VII, n° 23); Homs (*Ibid.*, n° 5); Hama (*Ibid.*, n° 28); Mardin (*Ibid.*, n° 104); Damas (coll. Schefer, n°s 20, 22); en Égypte, à Qous (C. I. A., *Égypte*, I, n° 525); Edfou (*Ibid.*, n° 539); Sohag (texte inédit); à Jérusalem, au

Haram (cf. C. I. A., *Jérusalem*, I, p. 334); à la Mecque (BATANUNI, *Rihla Hijaziya*, p. 75; KHAZRAJ, *The Pearl-Strings*, I, p. 410; IV, p. 69).

⁽⁴⁾ Il peut concerner, par exemple, les waqfs d'un collège, les droits des malades en traitement dans un hôpital (cf. C. I. A., *Egypte*, I, n° 92; *Syrie du Nord*, n°s 47, 48, 57; *Jérusalem*, I, n°s 100, 101, 108; SALVAIRE, *Descr. de Damas*, J. A., 1896, I, p. 273-274; coll. Schefer, n°s 81, 160).

⁽⁵⁾ Cf. C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n°s 8 a, 44; *Asie Mineure*, I, n° 37; *Égypte*, I, n° 324; *Cit., Damas*, n° 15. — Cf. MAQRIZI, II, p. 64.

époque des textes du même ordre sur les remparts ou sur les portes d'une ville⁽¹⁾, ou bien sur les murs d'édifices quelconques donnant sur les souqs⁽²⁾. Devons-nous en conclure que ces proportions aient été les mêmes dans la réalité ? Il est à peine besoin d'insister : les murailles d'enceinte des villes d'Orient, ainsi que leurs portes, lorsqu'elles n'ont pas disparu, ont perdu leur physionomie première, et l'aspect des grands marchés se modifie encore tous les jours. La percée de nouvelles rues et l'agrandissement des villes ont dû faire disparaître une grande quantité d'inscriptions administratives : en bonne logique, nous pouvons supposer que les textes ordonnant des dégrèvements de taxes d'octroi étaient installés bien visiblement aux portes d'entrée des villes, et que les édits intéressant diverses branches du commerce étaient gravés sur l'emplacement des souqs, à portée des corporations de métiers.

Les décrets encastrés dans les murs des mosquées, ou des édifices entretenus par des waqfs, ont été respectés davantage. Mais il n'en faut tirer aucune conclusion téméraire, pas plus d'ailleurs sur les lieux habituels d'affichage que sur l'époque à laquelle cet usage est devenu courant. En fait, il ne nous est presque resté que des textes émanant de la cour des sultans Circassiens (784-923/1382-1517), et, au début de son œuvre, Van Berchem notait que « la mode de graver des arrêtés administratifs dans la pierre apparaissait vers le début du ix^e siècle de l'hégire⁽³⁾ ». Des découvertes ultérieures allaient modifier sensiblement l'opinion du savant épigraphiste⁽⁴⁾. Les décrets antérieurs à la dynastie Circassienne sont malgré tout assez peu nombreux, tant en Syrie qu'en Mésopotamie, pour qu'on en fasse l'inventaire. C'est tout d'abord l'énigmatique inscription coufique du Saint-Sépulcre, à laquelle Van

⁽¹⁾ Cf. C. I. A., *Égypte*, I, n° 35; coll. Schefer, n°s 109, 116.

⁽²⁾ Cf. C. I. A., *Égypte*, I, p. 341-342; ABU 'L-MAHASIN, éd. Popper, VI, p. 410; coll. Schefer, n°s 55, 308; C. I. A., *Jérusalem*, I, n° 90; ALYBEY BANGAT, *Un décret du sultan Khochqadam*, *Bull. Inst. ég.*, 1911, p. 30.

⁽³⁾ C. I. A., *Égypte*, I, p. 60.

⁽⁴⁾ La rectification ne s'était pas fait attendre (*Ibid.*, p. 757).

Je n'ai envisagé ci-dessus que la disparition

fortuite des textes. Mais il faut penser, avec Van Berchem, à leur destruction systématique lorsque, par exemple, leur abrogation les rendait caducs, ou bien lorsque leur présence lésait des intérêts d'individus puissants. Voir la destruction toute récente de C. I. A., *Jérusalem*, I, n° 108, p. 377, et surtout p. 397 : « on comprend pourquoi les Grecs ont fait disparaître une ordonnance qui, bien que tombée en désuétude, risquait de les mettre sur un pied d'infériorité. »

Berchem a consacré une étude approfondie⁽¹⁾. Un décret de Nûr el-dîn, gravé à Damas au-dessus du Bâb el-Châgûr, abolissant une taxe prélevée sur les caravanes qui voyageaient entre Damas et la Mésopotamie, est encore inédit⁽²⁾. La collection Schefer offre un texte de 634/1237⁽³⁾, dont on peut considérer la date comme exacte, puisqu'il est au nom d'un Malik Achraf et qu'à Damas régnait alors Malik Achraf Mûsâ. On connaît deux exemplaires d'une décision militaire de Malik Kâmil Cha'bân, à Tripoli et à Hîsîn el-Akrâd⁽⁴⁾, pendant que Damas nous fournit un décret de 767/1366, au nom de Malik Achraf Cha'bân⁽⁵⁾. Enfin, c'est dans la citadelle de la même ville que l'on trouve le dernier texte daté (781/1379) de la dynastie bahride, dans lequel intervient d'ailleurs le premier Circassien, Barqûq, mais à titre de général en chef⁽⁶⁾. La Mésopotamie est moins riche, mais elle fut moins explorée : Amid fournit deux décrets seldjoukide (environ 639/1241) et ortokide⁽⁷⁾ (731/1331).

N'existerait-il que le texte du Saint-Sépulcre, il suffirait à prouver que certains ordres étaient gravés sur pierre dès le v^e siècle de l'hégire. Les textes les plus anciens ne font aucune allusion à cet usage, et ce n'est qu'au cours du ix^e siècle que l'on rencontrera dans le corps même du décret l'ordre de le graver sur pierre. Les indications restent parfois dans le vague : pour conserver à jamais force de loi, l'édit devra être gravé sur la face d'une pierre, *'alâ wajh ħajar*⁽⁸⁾, ou sur une dalle, *balâta*⁽⁹⁾. Certains décrets cependant désignent l'emplacement de l'affichage, mais quelques formules ne nous satisfont guère, car elles ont perdu toute leur valeur si l'inscription n'est plus *in situ* : « dans cette mosquée, à la porte du collège, en ce lieu⁽¹⁰⁾ ». Heureusement il y a quelquefois des précisions : à Balbek, à Tripoli, la pierre doit être mise sur le mur de la grande Mosquée⁽¹¹⁾ ; à Homs, dans le mausolée de

(1) C. I. A., *Jérusalem*, I, p. 53-67.

(2) VAN BERCHEM, *Inscr. ar. de Syrie, Mém. Inst. ég.*, III, p. 432-434, et pl. IV, fig. 8.

(3) N° 109. Je laisse de côté deux autres décrets de Damas, l'un daté de 715/1315 (n° 87), dont les termes ne viennent ni confirmer ni infirmer cette date, l'autre (n° 116) d'époque incertaine.

(4) C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n°s 8a, 44.

(5) Coll. Schefer, n° 333. Un autre, plus incertain, de 770/1368 (n° 463).

(6) *Cit. Damas*, n° 13.

(7) *Amida*, n°s 33-36.

(8) C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 32.

(9) *Balbek*, n° 38. Voir aussi coll. Schefer, n° 43.

(10) VAN BERCHEM, *Ar. Inscr., Beitr. z. Assyr.*, VII, n° 27 : C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 57 ; *Balbek*, n° 33.

(11) *Balbek*, n° 36 ; C. I. A., *Syrie du Nord*, n°s 25, 27.

Khàlid ibn el-Walid⁽¹⁾. Un dégrèvement de taxes en faveur des tanneurs de Tripoli doit être affiché contre l'abattoir de cette ville⁽²⁾; c'est à proximité du marché aux chaussures de Damas que doit être placé un décret d'abolition d'un droit d'octroi sur les chaussures⁽³⁾; une mesure d'exemption de droits d'entrée au Saint-Sépulcre en faveur des pèlerins chrétiens devra être « gravée sur une dalle de marbre qui sera scellée à la porte du Saint-Sépulcre⁽⁴⁾ ».

Dans cet ordre d'idées un décret du sultan Barsbày, à Damas, offre un grand intérêt : il y est stipulé que trois exemplaires devront en être gravés, un dans la Mosquée des Omeyyades (c'est celui qui a subsisté), un à la porte de la citadelle, et un à la porte du Palais de Justice⁽⁵⁾. On apprend ainsi qu'un même arrêté était affiché en plusieurs endroits : de fait. M. Sobernheim a trouvé à Tripoli trois exemplaires d'un même décret⁽⁶⁾; à Hîsn-el-Akrâd et à Tripoli, un édit, qui, d'après les historiens, aurait été gravé « sur la porte de la citadelle d'Alep et d'autres citadelles⁽⁷⁾ ». On trouve dans un couvent de Jérusalem deux répliques légèrement différentes d'un édit de Jaqmaq⁽⁸⁾; à Damas, trois textes d'une ordonnance de Tûmân-Bây, dont deux datés du même jour⁽⁹⁾: j'ai, en outre, mis la main, en Basse Égypte, à Damanhour, sur un décret gravé en double exemplaire, avec quelques variantes de rédaction, sur la face et le revers d'une même pierre⁽¹⁰⁾.

Il est impossible de savoir exactement si la pierre était envoyée du Caire, ou bien si elle était gravée sur place. La teneur de certains décrets, qui, quoique sultaniens, sont mis en vigueur par le gouverneur de la province, semble indiquer que l'ordre exécutoire venait de ce dernier fonctionnaire et qu'alors c'est lui qui les faisait graver. Et Mujîr-el-din qui signale, au contraire, qu'un texte de Jérusalem fut gravé au Caire, insiste peut-être sur ce détail parce qu'il lui parut exceptionnel⁽¹¹⁾.

(1) VAN BERCHEM, *Ar. Inschr., Beitr. z. Assyriol.*, n° 9.

(2) C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 58.

(3) SAUVAIRE, *Descr. de Damas*, J. A., 1896, I, p. 274.

(4) C. I. A., *Jérusalem*, I, n° 108.

(5) SOBERNHEIM, *Das Zuckermonopol*, *Zeits. f. Assyriol.*, XXVII, p. 79.

(6) C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n°s 23, 23 bis et p. 135.

(7) C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n°s 8a, 44; voir p. 96.

(8) C. I. A., *Jérusalem*, I, n°s 100-101.

(9) Coll. Schefer, n°s 121, 480, 589; voir mes *Inscr. de Damas, Syria*, III, p. 161.

(10) Cf. *Compt. rendus de l'Acad. d. Insc.*, 1913, p. 504.

(11) MUJIR EL-DIN, trad. Sauvaire, p. 259. Qalâwûn, désirant faire graver ses titres sur une mosquée de Crimée, fit envoyer un tail-

Les décrets de l'époque mamlouke commencent presque tous par la date, en une formule stéréotypée, *lammâ kâna bi-târîkh*, en mot à mot, « lorsqu'on fut à la date du... ».

Puis viennent les termes mêmes d'introduction du décret, soit les verbes qui expriment l'idée d'ordre. L'expression *kharaja'l-amr*, « est issu l'ordre », qu'on rencontre dans l'ancienne inscription du Saint-Sépulcre ⁽¹⁾, n'était pas inconnue de la chancellerie des Mamlouks, mais elle paraît avoir été destinée aux actes de moindre importance; aussi ne la rencontre-t-on jamais dans les textes lapidaires qui ont force légale. On trouve bien le simple mot *amara*, « ordonne », et, pour nous, cette concision donne au texte un caractère impératif : on dira, en Orient, que cela manque de solennité. De fait, on peut observer que les décrets qui débutent ainsi émanent d'un gouverneur de province ⁽²⁾ ou même d'une autorité anonyme ⁽³⁾, et, si l'on en connaît deux au nom du sultan Jaqmaq ⁽⁴⁾, on remarque, dans un autre texte, que *amara* est suivi des noms de Qâit-bây et d'un gouverneur de province ⁽⁵⁾. Cette manière d'écrire est tellement dépourvue de solennité qu'une inscription de Maşyâf donne au sultan le titre, insolite au ix^e siècle de l'hégire, de *maqarr achraf* ⁽⁶⁾.

Le mot *amr* n'est pourtant pas toujours absent, et nous devons noter des débuts par *baraza amr*, « est promulgué l'ordre » ⁽⁷⁾, *rusîma bi'l-amr* « il est décrété par l'ordre » ⁽⁸⁾, ou encore, avec le même sens, *el-marsûm bi'l-*

leur de pierres (*hajjâr*) pour dessiner l'inscription et la tracer en lettres de couleur (QUATREMÈRE, *Sultans Mamlouks*, II, a, p. 91).

⁽¹⁾ C. I. A., *Jérusalem*, I, n° 24; voir p. 55-56.

⁽²⁾ Coll. Schefer, n° 45; VAN BERCHEM, *Ar. Inschr., Beitr. z. Assyrl.*, VII, n° 32.

⁽³⁾ Coll. Schefer, n° 171.

⁽⁴⁾ Coll. Schefer, nos 20, 88.

⁽⁵⁾ Coll. Schefer, n° 160.

⁽⁶⁾ VAN BERCHEM, *Ar. Inschr., Beitr. z. Assyrl.*, VII, n° 23.

Ces détails ont leur importance : c'est ainsi que certains fonctionnaires subalternes semblent ne pas avoir eu droit aux formules que nous allons signaler. On lit *abûdu*, « abolit », dans un arrêté émanant d'un qâdî de Tripoli (C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 54); d'un qâdî et d'un secrétaire de la chancellerie de la pro-

vince d'Alep (TABBAKH, *op. cit.*, II, p. 454); le décret du grand juge 'Umar, à Damas, commence par *qarrara*, « décide » (coll. Schefer, n° 464), qu'on retrouve dans un arrêté d'un gouverneur de Diwrigi (C. I. A., *Asie Mineure*, I, n° 61).

⁽⁷⁾ C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 44; coll. Schefer, n° 12, 333. — L'expression est ancienne (cf. *Amîdu*, n° 30).

⁽⁸⁾ Coll. Schefer, nos 150, 370, 463; C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 23; *Égypte*, I, nos 321, 373; un texte inédit de Minieh.

On trouve aussi *rusîma*, ou à l'actif *rasama* (*Baolbek*, n° 27; C. I. A., *Syrie du Nord*, I, nos 30, 48; *Égypte*, I, n° 525; *Jérusalem*, I, n° 107; coll. Schefer, n° 589; LITTMANN, in *Publ. of Amer. arch. exped. to Syria*, IV, p. 210), ou *hadhâ mâ rasama*, « voici ce que décrète »

amr ⁽¹⁾. On voit apparaître ainsi le terme *marsûm*, qui désigna parfois des actes administratifs de petite importance ⁽²⁾, mais, sous les Circassiens tout au moins, signifie *décret* en général.

Telles ne sont pas toutefois les formules les plus fréquentes. Nous avons noté déjà que le gouverneur de province contresigne en quelque sorte le décret du sultan, ou, pour être plus exact, c'est lui qui rédige un arrêté d'exécution, au cours duquel il mentionne, ou cite intégralement, la décision sultanienne. Ce fait sera clairement indiqué par une formule, dont on note deux variantes : *baraza'l-marsûm*, « est promulgué le décret ⁽³⁾ », ou bien *warada'l-marsûm*, « est parvenu le décret ⁽⁴⁾ ».

Il y a une légère différence entre les deux variantes : la première s'explique d'elle-même, mais la seconde signifie qu'à la date indiquée, par courrier spécial, un décret royal parvint à l'autorité qui gouvernait la province ou la localité. Ce mécanisme est mis en évidence dans un décret de Balbek (n° 31) :

Un décret royal, accueilli avec éloges, est parvenu à Damas la bien gardée, contenant (l'ordre) d'abolir (les mesures) concertées en secret par les inspecteurs royaux de la police des marchés, dans (la province de) Damas et dans les districts qui en dépendent, contre les petits marchands et ceux qui disposent d'une place (sur les marchés : ces faits avaient été d'ailleurs) signalés dans un autre (décret). Cet édit royal — que le Très-Haut le rende auguste ! — fut publié et très bien accueilli. Puis arriva à Balbek l'arrêté de notre maître le prince des émirs ⁽⁵⁾, — que Dieu glorifie ses victoires ! — contenant ce qu'avait prescrit le décret royal susdit, soit l'abolition de toutes (les mesures) concertées en secret par les inspecteurs royaux de la police des marchés, au sujet de la vente à la criée et de la cessation des transactions commerciales ⁽⁶⁾, d'accord avec les pensées clai-

(ALY BEY BANGAT, *Un décret du sultan Khochqadam*, Bull. Inst. ég., 1911, p. 30).

⁽¹⁾ Cit. Damas, n° 15; Jérusalem, I, n° 108; VAN BERCHEM, *Inscr. aus Syrien*, M. u. N. D. V. P., 1903, p. 68; un texte inédit de Damanhour.

⁽²⁾ Cf. GAUDEPROY-DEMOMBYNES, *La Syrie*, p. LXXXVII.

⁽³⁾ C. I. A., *Égypte*, I, n° 92, 539; *Syrie du Nord*, I, n°s 27, 32, 58; *Jérusalem*, I, n°s 100-101; SOBERNHEIM, *Das Zuckermonopol*, *Zeits. f. Assyriologie*, XXVII, p. 79; coll. Schefer, n°s 22, 55, 81, 82, 121, 415, 420, 500; VAN BERCHEM, *Ar. Inscr.*, *Beitr. z. Assyr.*,

n°s 28, 104; *Baalbek*, n°s 32, 34, 35; un texte inédit de Damanhour.

⁽⁴⁾ Cit. Damas, n° 15; *Baalbek*, n°s 26, 29, 31, 33, 37; C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n°s 27, 28, 33, 36, 47, 55, 57; *Asie Mineure*, I, n°s 28, 57; VAN BERCHEM, *Ar. Inscr.*, loc. cit., n° 27, cf. SALIH IBN YAHYA, *Tarikh Bairout*, p. 145.

Variante : *ḥaḍara*, « fut présenté » (C. I. A.) *Syrie du Nord*, I, n° 26).

⁽⁵⁾ En l'occurrence, le gouverneur général de Damas.

⁽⁶⁾ M. Sobernheim rattache *qaṭ' el-mušā-na'āt* aux mots suivants (*'an bayān el-ḡunūn*) et traduit : « Und dass man sich nicht mehr

rement exprimées par les décrets royaux. Cet (arrêté fut promulgué) à la date du mois de rabi' I de l'an 840 (septembre 1436).

On lit également dans un texte de Tripoli⁽¹⁾ qu'à la suite de l'arrivée (*warada*) d'un édit royal, fut promulgué (*baraza*) un décret du gouverneur général. Qalqachandi nous donne enfin le modèle des accusés de réception qu'envoyaient les gouverneurs : la traduction de l'un d'eux vient à l'appui des développements précédents. « L'esclave rend compte que le décret royal — que le Très-Haut le rende royal et auguste ! — est parvenu (*warada*) à l'esclave par l'entremise d'un tel, envoyé des Portes Royales... L'esclave s'est empressé d'obtempérer à ce qu'ordonnent les édits royaux⁽²⁾. »

L'arrivée d'un décret royal au chef-lieu de la province donnait d'ailleurs lieu à une cérémonie, au cours de laquelle on observait des rites immuables, et il est fort possible que la date de cette arrivée ait eu une valeur administrative. Le gouverneur devait se lever de son siège, prendre la missive royale avec un certain respect⁽³⁾. Il en était donné une lecture solennelle en présence des principaux émirs, qui arrivaient à cheval, mais, au moment de la lecture de la lettre, descendaient de leurs montures et baisaient la terre⁽⁴⁾. Il est probable toutefois que la mise en vigueur d'un décret dépendait d'une autre formalité, vestige du régime politique des premiers siècles de l'Islam, la lecture publique dans la chaire de la grande Mosquée⁽⁵⁾.

Ces plis royaux étaient en général portés par des fonctionnaires spéciaux, nommés *baridi*⁽⁶⁾ (employé de la poste), ou même par des pages du sul-

der offenen Auslegung der Gedanken, welche die allerhöchsten Edikte gebracht haben. zu entziehen suchen sollte. » La traduction que je propose est basée sur d'autres exemples de la même expression (cf. GOLUBOVICH, *Serie cronologica dei Super di Terra Santa*, p. 164, 165, 175, 176).

⁽¹⁾ C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 27.

⁽²⁾ QALQACHANDI, VII, p. 60; voir p. 56-57, 59. La phrase finale se trouve presque textuellement dans un décret de Balbek (n° 35, l. 4-5) : *bādara ilā intithāthai*.

⁽³⁾ Cf. ABC'L-MAHASIN, éd. Popper, VI, p. 324; voir aussi p. 558-559.

⁽⁴⁾ Cf. QUATREMERE, *Sultans Mamlouks*, II,

b, p. 85. Dans les *Mille et une Nuits*, dont la dernière rédaction remonte à cette époque, les détails de cet ordre peuvent être le résultat d'observations contemporaines. Celui qui reçoit une lettre la baise et l'élève au-dessus de sa tête (nuits 24, 41, 372, 710).

⁽⁵⁾ Cf. IBN EL-WARDI, suite à Abū'l-Fidā, s. a, 739; QALQACHANDI, XIII, p. 28, 35, 38; Mufaqqdal, in *Patrol. or.*, XII, p. [68] 416; MAQRIZI, éd. Inst. fr., II, p. 89, 90; éd. de Bulaq, II, p. 304; IBN IYAS, I, p. 164; ABC CHAMA, I, p. 174, 205. — Voir aussi IBN IYAS, III, p. 42.

⁽⁶⁾ Sur les devoirs de ce fonctionnaire, cf. SUBKI, *Mu'id al-ni'am*, p. 46-48; QALQACHANDI, VI, p. 209, 214; MAQRIZI, II, p. 211.

tan⁽¹⁾. Cet émissaire est rarement nommé dans les textes gravés sur pierre, et, chose curieuse, il s'agit toujours en ce cas d'un religieux ⁽²⁾. Dans un décret de Balbek, daté de 824 (n° 30), cet envoyé spécial a nom Ḥasan, fils de Muḥammad, fils d'Abū'l-Ḥajjāj el-Aqsuri, donc un descendant du célèbre santon de Louqsor ⁽³⁾.

A propos d'un texte de Hama, Van Berchem s'est demandé si un tel personnage, investi d'une fonction exceptionnelle, n'était pas chargé d'une enquête secrète, ou bien s'il n'avait pas été l'instigateur du décret par ses protestations contre des abus ⁽⁴⁾, et dans ce cas, le gouvernement du sultan l'aurait chargé de porter lui-même un arrêté lui donnant satisfaction. C'est à cette dernière supposition que je m'arrêteraï, car au ix^e siècle de l'hégire, les éléments religieux prennent en Égypte et en Syrie une influence qui ne fait que s'accroître ⁽⁵⁾. Ces éléments étaient d'ailleurs dans leur rôle en demandant au gouvernement de faire cesser l'abus des exactions ou en exigeant l'abolition de taxes qui n'étaient rien moins que coraniques. A lire certains décrets, on voit qu'il ne s'en privèrent pas ⁽⁶⁾, mais l'instigateur était quelquefois un fonctionnaire, qui avait qualité pour intervenir ⁽⁷⁾. Il est enfin parfois mentionné que les plaintes venaient des intéressés eux-mêmes : un texte relate même qu'ils avaient profité du passage du sultan dans leur province pour exprimer leurs doléances ⁽⁸⁾. La manière dont on signalait leur initiative contribuait, bien entendu, à rehausser la générosité du gouvernement. « Un certain nombre d'habitants de Homs la bien gardée se sont plaints à Son Excellence Saïf-el-din Baigūt, gouverneur de

⁽¹⁾ Voir plus haut, *Syria*, V, p. 237-238, 244.
— Cf. GOLUBOVICH, *op. cit.*, p. 164, 174.

⁽²⁾ SOBERNHEIM, *Das Zuckermonopol*, *Zeitschr. f. Assyriol.*, XXVII, p. 79; VAN BERCHEM, *Ar. Inschr., Beitr. z. Assyriol.*, VII, n° 27 : un texte inédit de Damanhour.

L'expression employée, *'alā yad*, « par la main de », n'offre aucun doute : c'est celle qu'on rencontre dans le modèle de Qalqachandi cité plus haut (p. 164).

⁽³⁾ Cf. MASSIGNON, *Études archéologiques*, *Bull. Inst. fr.*, IV, p. 4-5.

⁽⁴⁾ VAN BERCHEM, *Ar. Inschr., loc. cit.*, p. 27, n° 2.

⁽⁵⁾ Cf. C. I. A., *Syrie du Nord*, I, p. 58. —

Dans le décret de Hama, auquel il est fait allusion, 'Alā el-din est qualifié de « confident de Sa Majesté ».

⁽⁶⁾ ALY BEY BAHGAT, *Un décret du sultan Khochqadam*, *Bull. Inst. ég.*, 1914, p. 30; VAN BERCHEM, *Ar. Inschr., loc. cit.*, n° 32 (?) : un texte inédit de Damanhour.

⁽⁷⁾ *Cit. Damas*, n° 15; coll. Schefer, n° 171; C. I. A., *Syrie du Nord*, n° 48; VAN BERCHEM, *Ar. Inschr., loc. cit.*, n° 23; LITTMANN, *loc. cit.*, p. 210.

⁽⁸⁾ Coll. Schefer, n° 114; ce fut peut-être aussi le cas pour C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 58. — Cf. Mufaḍḍal, in *Patrol. or.*, XIV, p. [324] 488.

la province de Homs, ... sollicitant ses bonnes grâces pour l'amour de Dieu... Celui-ci écrivit sur-le-champ pour solliciter les bonnes grâces royales ⁽¹⁾. » — « Les commerçants en gros et en détail, dit une inscription de Tripoli ⁽²⁾, se sont présentés au Palais de Justice royal, ... sollicitant les bonnes grâces du gouverneur. » Les plaignants avaient parfois des motifs sérieux de protester, ayant par devers eux des décrets antérieurs qui leur donnaient satisfaction et dont ils ne pouvaient arriver à obtenir la juste application ⁽³⁾.

Le sultan se donne rarement le rôle d'avoir soulagé de lui-même la misère de ses sujets ; je ne connais, de ce genre, qu'un décret de Damas, dans lequel Barsbây dit avoir reçu de Dieu l'inspiration de veiller aux intérêts de son peuple ⁽⁴⁾. Une inscription de Balbek emploie une formule assez fréquente dans les pièces administratives de tous les temps et de tous les pays ; le décret est d'ailleurs assez savoureux pour être cité (n° 25) :

Il est parvenu à nos oreilles royales ⁽⁵⁾ qu'il se produit chaque année à Balbek des exactions (causées) par la mauvaise action de criminels qui ne viennent qu'en cette saison. Il s'agit d'un certain nombre de maltôtiers ⁽⁶⁾ qui font chaque année le tour des jardins et exigent de cette pomme libanaise ⁽⁷⁾ en disant : c'est pour la résidence royale de Damas. Nous, nous n'avons nul besoin de cela et (refusons de causer) le dommage qui en résulte ⁽⁸⁾ !

⁽¹⁾ VAN BERCHEM, *Ar. Inschr.*, loc. cit., n° 5.

⁽²⁾ C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 32.

⁽³⁾ C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 33 ; *Jérusalem*, I, n° 108 ; GOLUBOVICH, *op. cit.*, p. 164, 165, 174.

⁽⁴⁾ SOBERNHHEIM, *Das Zuckermonopol*, *Zeits. f. Assyriol.*, XXVII, p. 78-79.

⁽⁵⁾ Voir l'expression dans un décret de Tripoli (C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 34) et dans des pièces citées par Qalqachandi (VI, p. 215 ; VII, p. 198, 206 ; XI, p. 100 ; XII, p. 23, 189).

⁽⁶⁾ Sur *ballâs*, cf. ABU'L-MAHASIN, éd. Popper, VI, p. XIV.

⁽⁷⁾ J'ai conservé, dans la traduction, la formule un peu gauche, mais courante, du texte arabe : *yaṭlubûn min hadhâ'l-tuffâḥ el-lubnânî*.

Les pommes du Liban sont vantées par Mutannabi (YAQT, II, p. 473). Elles se distinguaient par une jolie couleur, une délicieuse odeur et une saveur agréable : on en exportait un peu partout (*Thimar el-qulub*, p. 186).

La pomme syrienne, *tuffâḥ châmî*, dont la pomme libanaise était une variété, était très estimée (cf. *Prairies d'Or*, VIII, p. 270 ; *Mille et une Nuits*, nuit 9 ; *Bibl. geogr. arab.*, IV, p. 197 ; MUQADDASI, p. 184 ; IBN ABI USAÏB'A, I, p. 189 ; *Thimar el-qulub*, p. 421 ; VOLNEY, *Voy. en Syrie*, II, p. 174). Les chansons populaires contemporaines y font encore des allusions (Z. D. M. G., LI, p. 181, 187-188, 194).

A propos des fruits de Balbek, tant prisés, par les agents du fisc, on peut rappeler l'histoire des cerises de Balbek qu'un ministre du calife fatimide 'Azîz fit venir en une journée par pigeons (cf. QALQACHANDI, XIV, p. 391 ; GAUDEFRY-DÉMONBINES, *La Syrie*, p. 252 ; MAQRIZI, II, p. 7, traduit dans MAILLET, *Descr. de l'Égypte*, éd. 1740, la Haye, II, p. 285 : cerises de Damas). — Cf. LE STRANGE, *Palestine*, p. 298.

⁽⁸⁾ Noter que ce curieux texte est une sorte d'édit de rappel : *ustajidda marsûm*, « est

Les décrets, nous l'avons dit, étaient en principe adressés au gouverneur général de la province, lequel se chargeait de les mettre en vigueur. Mais il arrivait que dans le texte même le sultan prenait les devants et priait divers fonctionnaires d'avoir à veiller à l'exécution de son édit ⁽¹⁾. La formule sacramentelle qui préside à l'énumération se trouve dans une inscription de Balbek (n° 35) « *ila kulli wâqif 'alaihâ* ⁽²⁾, à tous ceux qui liront ces décrets, juges, gouverneurs et préfets ».

Ces questions une fois réglées, on arrive à l'objet lui-même de la décision prise. « Presque tous les décrets de remises d'impôts en Syrie, écrit Van Berchem ⁽³⁾, visent des taxes indirectes : droits prélevés sur les marchandises à l'entrée des villes, sur les denrées vendues aux marchés, sur le courtage des ventes, sur diverses fermes et concessions. » Les textes de Balbek énumèrent un certain nombre de vexations dont ses habitants étaient les victimes, et, tout en spécifiant avec la dernière énergie leur suppression, viennent grossir la liste déjà longue des impôts du gouvernement des Circassiens d'Égypte. On vient de voir comment les agents du fisc prétendaient obtenir des fruits à bon compte : les propriétaires de jardins avaient dû en outre payer une taxe pour la garde de leurs propriétés (n° 26), et un autre texte, malheureusement mutilé (n° 37), montre qu'ils furent longtemps soumis à d'autres avanies. Ils avaient besoin de journaliers, mais pouvaient s'en procurer difficilement, car ceux-ci étaient réquisitionnés pour des travaux personnels au Gouverneur ; ces pauvres journaliers devaient d'ailleurs fournir à l'administration de la paille, du bois, du maïs, versaient une quote-part au cadeau fait à l'arrivée d'un nouveau gouverneur, et n'échappaient pas à cette calamité qu'était l'achat forcé à prix exorbitant organisé par le gouvernement (n° 29). Cet achat à prix forcé,

renouvelé le décret ». — Un texte inédit de Minieh commence aussi par *jaddada marsûm*.

⁽¹⁾ « Au gouverneur de la province de Damas, au grand chambellan, au *silahdâr* de la citadelle, aux qâdis et aux émirs » (coll. Schefer, n° 22) ; « aux gouverneurs de province et aux grands qâdis » (VAN BERCHEM, *Ar. Inschr., Beitr. z. Assyrl., VII*, n° 27). — Déjà, un décret ortokide invitait « tous les préfets, les gouverneurs et les employés du fisc attachés à l'administration de la province

d'Amid à mettre à exécution le décret et à agir y conformément » (*Amida*, n° 36).

⁽²⁾ VAN BERCHEM, *Ar. Inschr., loc. cit.*, n° 27 ; un texte inédit de Kousieh. Cf. QALQACHANDI, XI, p. 43, 47 ; XII, p. 135, 140 ; XIII, p. 24, 27, 30, 38, 39, 52 ; MORITZ, *Sinai-kloster, Abhandl. d. K. pr. Ak. d. Wiss., Phil.-hist. Kl.*, 1918, p. 40 ; GOLUBOVICH, *op. cit.*, p. 173-176.

⁽³⁾ *Amida*, p. 108, n. 4 ; cf. C. I. A. Égypte, I, p. 59, n. 2.

turh, qui prend une place considérable sous les Mamlouks ⁽¹⁾, pouvait même être imposé aux mosquées, qui devaient consacrer une partie de leurs revenus à payer cette taxe détournée, sans préjudice d'autres contributions (n° 36, 38). Les vexations envers les jardiniers et les journaliers étaient complétées par une série de taxes qui tombaient sur les paysans, à qui on prenait du blé sans le payer (n° 34), sur les commerçants auxquels on rendait difficile la vente à la criée, *chahr* ⁽²⁾ (n° 30, 31), dont on importunait les clients par des tracasseries (n° 33), et qui étaient soumis à de dures contributions sur les marchés entourant la grande Mosquée (n° 35). Le coton tenait une place importante dans le commerce local : en 802, un gouverneur fixe une taxe de courtage à l'importation (n° 27) ⁽³⁾, et, plus tard, le sultan Ynâl accorda aux habitants de Balbek la liberté du commerce des étoffes de coton manufacturées sur place ⁽⁴⁾ (n° 32).

Le gouvernement mamlouk faisait inscrire à la fin de ses décrets des considérations qu'on croirait ironiques, mais il n'y mettait vraiment aucune gaieté. « Les décrets touchant la remise d'impôts ou la suppression d'abus insistent volontiers sur le fait que ces mesures sont des actes de grâce qui méritent la reconnaissance des intéressés. Le but de cette déclaration est évident ; le gouvernement ne veut pas reconnaître qu'elles sont strictement équitables, pour

⁽¹⁾ Cf. un décret de 715, à Damas (coll. Schefer, n° 87) ; 817, 888, 908 à Tripoli (C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 23, 25, 32) ; voir C. I. A., *Jérusalem*, I, p. 375-376. Cf. MAQRIZI, éd. Inst. fr., II, p. 26 ; QUATREMÈRE, *Sultans Mamlouks*, II, b. p. 42-43 ; ABC'L-MAHASIN, éd. Popper, VI, p. 13 ; *Der Islam*, I, p. 100.

⁽²⁾ Déjà Nûr el-dîn avait aboli à Damas les taxes qui résultaient de la ferme de cet impôt, *damân el-chahr* (SALVATORE, *Descr. de Damas*, J. A., 1894, II, p. 290 : comprendre ainsi, au lieu de *ferme du mois* ; sur les acceptions du mot *damân*, cf. C. I. A., *Jérusalem*, I, p. 333).

Dans les décrets de Tripoli (C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 47 : *lâ yûkhadhu... wa lâ chahr*) et de Homs (VAN BERCHEM, *Ar. Inschr.*, *Beitr. z. Assyr.*, VII, n° 5 : *ibâl el-chahra*), je je pense qu'il s'agit, non de la suppression de

la vente à la criée, mais de l'abolition d'une taxe qui la rendait trop onéreuse et raréfiait les clients. Ainsi, dans un décret d'Assiout, *ibâl el-a'rûn* signifie l'abolition (des droits sur) le natron (cf. ALY BEY BAHGAT, *Un décret de Khochqadam*, *Bull. Inst. ég.*, 1911, p. 30-31).

⁽³⁾ L'épithète *mu'azzam*, appliquée au mois de ramadan, doit être traduite par « considéré » et non par « shicksalsschwer ». Pas plus dans ce cas que dans celui signalé dans *Baalbek*, p. 30, n. 5, il n'est fait allusion à la *nuît du destin*. Je m'étends sur cette question dans C. I. A., *Égypte*, II, commentaire du n° 552.

⁽⁴⁾ Sur les étoffes de Balbek, cf. *Muntakhab kanz el-'ummâl*, III, p. 126 ; MAQRIZI, II, p. 68 ; ABC'L-MAHASIN, éd. Popper, VI, p. 753 ; IBN IYAS, I, p. 120 ; III, p. 27, 40, 58, 85, 89 ; DOZY, *Vêtements*, p. 82-83 ; MIGEON, *Manuel d'art mus.*, p. 385.

se réserver le droit de rétablir plus tard ce qu'il a supprimé provisoirement⁽¹⁾. » Effectivement, ces marques de particulière bienveillance devront être « inscrites dans les fastes royaux⁽²⁾ », et le sultan compte bien « se concilier les prières pures de ses sujets en faveur de la durée de son règne⁽³⁾ ».

Enfin, la langue administrative reprend ses droits, et une dernière phrase vient nous avertir que les dispositions prises le sont en vertu du décret royal, *ḥasaba'l-marsūm*⁽⁴⁾, formule finale de presque toutes les pièces de chancellerie. Aussi, lorsqu'une dalle de pierre offre en tête cette expression, on est amené à supposer que le début du texte fait défaut⁽⁵⁾.

Je n'ai pas à revenir sur les souhaits de durée, ni sur les malédictions prononcées à l'égard des contrevenants : j'y ai fait allusion dans la précédente étude⁽⁶⁾.

G. WIET.

(A suivre.)

⁽¹⁾ VAN BERCHEM, in *Amida*, p. 113, n. 6.

⁽²⁾ Coll. Schefer, nos 22, 45; C. I. A., *Syrie du Nord*, I, nos 27-30, 55, 58; *Jérusalem*, I, nos 100, 101; *Baalbek*, nos 33, 35; textes inédits de Damanhour, Minieh, Sohag. — Cf. QALQACHANDI, XIII, p. 35; SALIH IBN YAHYA, *Tarikh Bairout*, p. 145; IBN IYAS, I, p. 120.

⁽³⁾ *Amida*, n° 36; C. I. A., *Syrie du Nord*, I, nos 27-29, 32, 47; *Égypte*, I, n° 525; *Baalbek*, n° 33; un texte inédit de Sohag. — C. QUATRE-MÈRE, *Sultans mamlouks*, I, a, p. 198; IBN JUBAIR, p. 186.

⁽⁴⁾ *Cit. Damas*, n° 15; C. I. A., *Syrie du*

Nord, I, n° 5; *Égypte*, I, n° 525; coll. Schefer, n° 45; VAN BERCHEM, *Inscr. aus Syrien*, M. u. N. D. P. V., 1903, p. 68. — Cf. Abū'l-Fidā, s. a., 712; QALQACHANDI, VIII, p. 22; XI, p. 131; XII, p. 295-299; MORITZ, *Sinai Kloster*, loc. cit., p. 41-46; GOLUBOVICH, op. cit., p. 166, 177; C. I. A., *Jérusalem*, I, p. 383, n. 7; TABBAKH, op. cit. II, p. 454; ci-dessus, *Syria*, V, p. 237. — Les dépêches transportées par pigeons étaient terminées aussi par cette formule (MAQRIZI, II, p. 231).

⁽⁵⁾ C. I. A., *Égypte*, I, p. 35; VAN BERCHEM, *Ar. Inscr.*, loc. cit., n° 60.

⁽⁶⁾ Ci-dessus, *Syria*, V, p. 241-243.

LE VOYAGE DU CONSUL JOSEPH ROUSSEAU D'ALEP A BAGDAD EN 1807

PAR

HENRI DEHÉRAIN

I

La mission du général Gardane, envoyée en Perse par Napoléon pour soutenir le chah Feth Ali dans la guerre qu'il faisait à la Russie et pour préparer éventuellement les voies à une attaque de l'Inde anglaise, arriva à Téhéran le 4 décembre 1807. Mais plusieurs agents français l'y avaient précédée : l'adjudant commandant Romieu, le secrétaire interprète Amédée Jaubert, le secrétaire d'ambassade de La Blanche et enfin le consul Joseph Rousseau, dont le voyage forme le sujet de la présente étude.

Le 50^e cahier (décembre 1822) du *Journal des voyages ou Archives géographiques du xix^e siècle* contient un mémoire intitulé : « Extrait d'un itinéraire de Hhaleb (Alep) à Moussèl (Mosul) par la voie du Djéziré (la Mésopotamie), par M. R[ousseau]. »

Dans cette notice Joseph Rousseau décrit le pays qu'il a traversé et disserte sur son histoire ; il expose ses rapports avec les indigènes, il s'arrête sur les occasions qui se présentèrent d'enrichir sa collection de médailles et de manuscrits, mais il passe sous silence les conditions matérielles du voyage. Or, bien des années avant la publication de ce travail, il les avait exposées dans un mémoire annexé à une lettre adressée de Bagdad à Talleyrand le 30 juillet 1807 et intitulé : *Compte des dépenses extraordinaires de mon voyage d'Alep à Bagdad y compris la valeur des présents d'usage donnés aux différents chefs de la route et au gouvernement de cette dernière ville.*

De quelle manière et à quels frais voyageait-on d'Alep à Bagdad sous l'Empire, voilà ce que ce document conservé dans les Archives du Ministère

des Affaires Étrangères nous fait connaître. Mais au préalable donnons brièvement quelques détails biographiques sur son auteur.

II

Jean-Baptiste-Louis, dit Joseph Rousseau était le fils de Jean-François Rousseau, dont toute la vie s'était écoulée en Orient et qui avait exercé à Bassora, à Alep ou à Bagdad les fonctions d'agent de la Compagnie française des Indes orientales et de consul. Il était né le 10 décembre 1780 en France, pendant un voyage qu'y faisaient ses parents, et, circonstance singulière, c'est dans le coche d'Auxerre qu'il avait vu le jour. Fils d'un orientaliste éminent, élevé dans le Levant, Joseph était entré de plain-pied dans l'orientalisme.

Son père n'était pas médiocrement fier du savoir précoce de son fils et il écrivait le 18 thermidor an X (3 août 1802) à son vieil ami Ruffin, chargé d'affaires de France à Constantinople : « Mon fils joint à la présente à la suite de sa lettre une épître en persan de sa composition et de son écriture. Il s'est beaucoup perfectionné depuis un an dans cette langue et compose et écrit le turc aussi d'un style correct et très élégant. Les connaisseurs dans ces deux langues en cette ville (Bagdad) sont vraiment surpris qu'un jeune Français ait appris si bien leur idiome et connaisse à fond leurs différentes sciences. »

Joseph Rousseau fut toujours attentif aux occasions de servir sa propre fortune et empressé à faire sa cour aux puissants du jour. Pour son coup d'essai, il composa en 1805 en l'honneur de l'Empereur une ode en persan, dont Ruffin eut la complaisance de transmettre le 27 février 1806 à Talleyrand la traduction française.

Voici quelques fragments de ce morceau :

O France te voilà enfin sauvée ! la main du Dieu suprême t'a retirée de la mer des dissensions et des guerres civiles !

Tu fus pendant des années entières foulée aux pieds du coursier de la tyrannie et ton sein déchiré n'exhalait que des cris de douleur et des gémissements.

Mais les destinées se sont réveillées enfin et Ta gloire s'est répandue dans l'univers, lorsqu'un héros magnanime s'est élevé au rang suprême. Monarques du siècle ! contemplez Napoléon ! Voyez comme il occupe avec splendeur le trône auguste de Charlemagne.

O Napoléon, ta renommée retentit sur la terre et sur l'onde. Elle a pénétré jusqu'aux confins du Candahar et du Sistan.

Quand le destin te remit le diplôme de la puissance souveraine, le soleil, la lune et le firmament le scellèrent tous trois du sceau de leur approbation.

L'auteur n'oublie dans la litanie de ses flatteries ni Talleyrand, ni l'impératrice Joséphine.

Grand Roi ! ton ministre est plein de lumières, fidèle et intègre dans ses vues ; jour et nuit ma langue publie ses louanges...

Auguste compagne de notre monarque ! Rose du jardin de l'Empire, les nœuds qui t'unissent à l'illustre Napoléon font le bonheur et la joie du peuple français !

Et voici les strophes qui terminent le morceau :

Puissent les souris du contentement voltiger sans cesse sur ta bouche de rose, tandis que les malveillans demeureront privés de la faculté de voir et de parler.

Il faut être réellement heureux pour pouvoir s'approcher de la personne de Napoléon ; le bonheur de Rousseau consiste à célébrer son nom et à faire des vœux pour sa prospérité. Puisque le repos du monde dépend de la gloire du héros de notre siècle, puisse-t-il à jamais exercer l'autorité suprême.

Cette adulation fut-elle goûtée de Talleyrand ? excita-t-elle au contraire sa verve ironique ? nous l'ignorons.

Mais avant même d'avoir reçu ce morceau, il connaissait Joseph Rousseau comme un spécialiste en langue persane, et lorsque la Perse parut devoir devenir l'un des champs d'action de la politique française, il pensa à l'employer. Il lui donna rang dans la hiérarchie de la Carrière, en le nommant le 27 février 1803 consul de France à Bassora. A l'adjudant-commandant Romieu, cet avant-coureur de la diplomatie officielle à Téhéran, il prescrivit de s'adjoindre le jeune orientaliste comme interprète à son passage à Alep. Mais Jean-François Rousseau jugea, quand il eut causé avec Romieu, sa manière de voyager si téméraire qu'il se refusa à lui confier ce qu'il avait de plus cher au monde, son fils, et habilement il éluda les instructions du ministre.

Cependant, un an plus tard, les rapports entre Napoléon et Feth Ali chah devenant plus étroits, Joseph Rousseau fut invité à se rendre à Téhéran, pour y préparer la réception de la mission Gardane. Il partit d'Alep au début d'avril 1807.

LE VOYAGE DU CONSUL JOSEPH ROUSSEAU EN 1807 177

Quelques jours plus tard, le 14 avril, Jean-François Rousseau adressait à Talleyrand par l'intermédiaire du général ambassadeur Sébastiani une longue lettre dans laquelle il exposait minutieusement les dispositions qu'il avait prises pour le voyage de son fils :

A Son Altesse Sérénissime, Monseigneur de Talleyrand, prince de Bénévent, ministre des Relations Extérieures de l'Empire Français, à la Cour impériale, à Paris.

MONSEIGNEUR,

Suivant l'annonce que j'ai faite à Votre Altesse Sérénissime par ma précédente, je viens de faire partir mon fils pour Bagdad, où, après qu'il se sera abouché avec Ali Pacha, vizir du dit lieu et mon ancien ami, et aura arrangé ce qui concerne la nation à Bagdad et à Bassora, il se rendra à la cour de Perse, où il est attendu et je peux même dire désiré.

Il a pris la route de la Mésopotamie, c'est-à-dire par Mardin et Moussol, et il est en compagnie de deux officiers et quatre cents cavaliers persans, qui n'ont pas pu exécuter leur pèlerinage de La Mecque et s'en retournent dans leur pays.

Cette séparation d'avec mon fils unique est douloureuse pour moi et c'est le plus grand sacrifice que j'ai pu faire pour le service de Sa Majesté. Car, quant à ma vie, elle ne tient presque à rien par rapport à mon grand âge ⁽¹⁾ et mes infirmités continuelles. Je suis prêt à tout sacrifier tant que j'ai un souffle de vie pour le service d'un si grand Empereur. Mon fils mène avec lui cinq personnes, dont trois françaises et deux italiennes ⁽²⁾, outre une dizaine de domestiques et deux janissaires, dont l'un est celui que j'avais expédié à Téhéran l'an dernier pour annoncer à Feth Ali Chah la victoire d'Austerlitz. Mon fils mènera trois des susdits à Téhéran avec lui et il en laissera un à Bagdad et pour Conty que j'avais expédié à Paris, je lui ai recommandé de l'expédier à Bassora, pour prendre possession de la loge française et faire flotter sur le golfe persique le pavillon impérial.

Pour que mon fils puisse faire ces voyages avec décence et honorablement, je lui ai remis une année de mes appointements, qui jointe à son traitement de dix mille francs, formera un total de quarante mille francs. Outre cela, comme dans ma détention, mon exil et mon dépouillement dans l'affaire de l'Égypte ⁽³⁾, ma femme avait soustrait à la rapacité des Turcs quelques bijoux et quelques ouvrages en argent, je les lui ai remis, somme dont la valeur monte à environ quinze mille francs, tant pour un présent au pacha de Bagdad que pour des donatives à la Cour de Perse.

Comme d'ici à moins de trois mois, mon fils sera près de Feth Ali Chah, je vous prie,

(1) J.-F. Rousseau avait alors soixante-neuf ans.

(2) Sur ces cinq Européens qui accompagnaient Joseph Rousseau, trois nous sont connus : Martin, chancelier ; Catafagne, secrétaire ; Conti, drogman.

(3) Nous avons exposé ici même (*les Infor-*

tunes des Français d'Alep pendant l'expédition d'Égypte, dans *Syria*, 1922, p. 338-349) que tous les Français habitant la Turquie avaient été arrêtés en septembre et octobre 1798. Jean-François Rousseau subit le sort commun : arrêté à Bagdad, il fut déporté à Mardin, où il resta interné pendant onze mois.

Monseigneur, très instamment (*sic*) de m'envoyer le plus tôt possible les instructions et les ordres que Votre Altesse Sérénissime voudra lui donner pour que sa présence à Téhéran ne soit pas inutile et pour qu'après qu'il aura rempli sa mission, il puisse retourner à Alep et se rendre en France pour en rendre compte.

Deux jours avant son départ d'ici, j'ai reçu un exprès que les deux ministres de Feth Ali Chah, Mirza Chefi et Mirza Riza Kouli m'ont expédié avec des lettres amicales pour me transmettre les nouvelles suivantes : que l'armée russe avait déjà pénétré dans la province d'Aderbéjan ; l'armée persane composée de plus de 60 mille hommes commandée par le prince Abba Mirza, sans en venir à une bataille décisive, par plusieurs combats et des escarmouches et en lui enlevant les convois de vivres et de munitions était parvenue à détruire plus des deux tiers de celle des Russes qui était de trente mille hommes environ. De sorte qu'elle était contrainte d'évacuer l'Aderbéjan, le Guengé et le Chamaki et se retirer précipitamment dans l'intérieur de la Géorgie.

Et le général russe a tout de suite envoyé un plénipotentiaire à Téhéran pour faire des propositions de paix. Les ministres m'écrivent que ce plénipotentiaire était déjà à Téhéran et qu'ils m'instruiront de ce qui en sera résulté. Je vais répondre à ces ministres dans le sens que Votre Altesse Sérénissime m'a ordonné et dicté dans sa lettre datée de Mayence du 18 octobre dernier et j'ai recommandé à mon fils qu'aussitôt son arrivée à Moussol, il expédie aussi à Téhéran un messenger de son côté à ces ministres pour leur annoncer sa prochaine apparition à la cour. Je joins ici un mémoire sur le pèlerinage des Musulmans à la Mecque dans la présente année. Votre Altesse Sérénissime y verra que la secte des Wahabis y devient de jour en jour plus puissante ⁽¹⁾.

J'ai cru nécessaire, Monseigneur, de vous représenter que, dans le cas que par ordre de Sa Majesté l'Empereur et Roi, vous expédiez en Perse quelque officier, ambassadeur ou autre, il convient de les faire passer par Alep, Moussol et Bagdad, car la route par Erzeroum est troublée et remplie de troupes licenciées et de Bachas presque rebelles. Pour preuve de ce que j'avance, sont les difficultés que M. Jaubert a souffert dans ces parages, et Youssef aga venant ici par cette même route n'a pas été moins tourmenté et avanié.

Aujourd'hui même les Persans revenus de La Mecque avec les officiers de Feth Ali Chah par mon conseil ont préféré la route de Moussol et Bagdad avec mon fils sur celle d'Erzeroum, étant la plus sûre et les bachas de ces deux villes étant les plus puissants et gouvernant bien leur pays.

Par toute ma correspondance, Monseigneur, vous connaîtrez que mon séjour ici n'est pas inutile, et que malgré mon grand âge et mes infirmités, je fais et ferai toujours tout ce qui sera possible pour le service de Sa Majesté Napoléon le Grand, qui a surpassé Charlemagne, qui a appris aux généraux et aux soldats à vaincre et qui a donné au nom

⁽¹⁾ La secte des Wahabites, fondée par Mohammed Abdul Wahab pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, s'empara du Nedjed, de l'Yémen, du littoral de la mer Rouge, de la côte occidentale du Golfe persique. Elle mit

à sac Korbela, sanctuaire des Chiïtes, en 1801, et prit La Mecque et Médine. Elle était en 1807 un objet d'alarme pour la Porte ottomane, d'attention pour les hommes d'État européens, et de curiosité pour les orientalistes.

LE VOYAGE DU CONSUL JOSEPH ROUSSEAU EN 1807 179

français le plus grand lustre possible. Je vous prie d'être persuadé aussi en même tems du zèle de mon susdit fils pour le même objet.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime, le très humble et très obéissant serviteur.

ROUSSEAU.

III

Joseph Rousseau arriva à Bagdad dans le courant du mois de mai 1807 et y passa les mois de juin et de juillet. Il établit alors ce *Compte de dépenses*, qui nous éclaire sur les circonstances de son voyage.

COMPTE DES DÉPENSES EXTRAORDINAIRES DE MON VOYAGE D'ALEP A BAGDAD, Y COMPRIS LA VALEUR DES PRÉSENTS D'USAGE DONNÉS AUX DIFFÉRENTS CHEFS DE LA ROUTE ET AU GOUVERNEMENT DE CETTE DERNIÈRE VILLE.

Étrennes d'usage accordées à mon départ d'Alep aux receveurs des droits sur mes équipages (piastres)	175 »
Frais à une escorte de 20 fusiliers qui m'ont conduit jusqu'à Biregik sur l'Euphrate, à raison de 30 piastres l'un.	600 »
Droit payé sur mes équipages au gouverneur de Biregik pour le passage de l'Euphrate	150 »
Frais à une escorte de 15 fusiliers, qui m'ont fait traverser la horde rebelle des Barazin, en m'accompagnant jusqu'à Orfa, à raison de 25 piastres l'un	375 »
Droit de passage au gouverneur d'Orfa	135 »
Valeur des présents (consistant en 1 paire de pistolets et 2 (abréviation indéchiffrable) fleuries d'Alep données à Ayoub beg, fils de Temar et inspecteur de la route d'Orfa à Mardin, y compris les étrennes accordées à ses gens.	382 »
Valeur des effets qui m'ont été extorqués par le rebelle Mohammed derviche, neveu de Temar, qui, à l'insu de son oncle, vint m'arrêter sur la route à 2 journées d'Orfa	1.440 »
Frais à une escorte de 20 fusiliers qui m'ont accompagné jusqu'à Mardin à raison de 30 piastres l'un	600 »
Droit injuste que j'ai été forcé de payer au gouverneur de Mardin sur mes équipages, tandis qu'ils n'avaient aucun rapport avec la douane, ne consistant qu'en habillements et provisions	450 »
<i>A reporter.</i>	4.307 »

<i>Report.</i>	4.307	»
Frais à une escorte de 35 cavaliers qui m'ont conduit de Mardin jusqu'à Moussol, précaution que j'ai dû prendre pour éviter les attentats des arabes Gerbéi, Kurdes et Geurgeuris, qui infestaient cette route de leur brigandage, à raison de 37 piastres l'un, y compris un présent de 100 piastres, donné au chef de leur bande.	1.295	»
Note des présens donnés aux autorités constituées de Moussol d'après l'usage auquel se conforment tous les voyageurs européens qui passent par cette ville, consistant en montres, armes, etc., savoir :		
Au pacha de la Place. piastres	640	
A son frère.	255	
A son fils et à son kyaya	275	
A ses cousins.	620	
	1.790	1.790 »
Frais du trajet que j'ai fait de Moussol à Bagdad en compagnie de Nahouan pacha, gouverneur du premier de ces lieux.	1.300	»
Dépenses de mon entrée à Bagdad, y compris les donations d'usage, qui se font aux gens du sérail par les agens européens soit de passage, soit établis sur la place, lorsqu'ils visitent le gouverneur et les différens chefs qui y commandent.	1.255	»
Note des présens offerts au pacha et aux autorités constituées de Badgad, savoir :		
Valeur des présens donnés au pacha consistant en un fusil à 2 coups, montre, tabatières, étoffes dorées d'Alep et satin de France. piastres	3.976	
Id. au Kyaya en 1 montre d'or, 1 pièce de satin et 1 châl	1.300	
Id. au divan effendecy en deux châls	1.000	
Id. au defterdar en 1 bague de diamant	450	
Id. au kayemakam en 1 châl.	440	
Id. au Suleyman beg, conseiller du pacha, en 1 châl.	375	
Id. au kazenadar en 1 bague de diamants.	350	
Id. au capgiler kyacy en mousselines et autres étoffes des Indes.	300	
Id. à différens sous-employés du sérail en effets et argent comptant.	740	
	8.931	8.931 »
Perte de 10 0/0, différence de tau(x) sur la monnaie en fournissant la traite	1.887.32	18.878 »
	piastres.	20.765.32
Les 20.765 piastres 32 réduites en francs à raison de 30 sols la piastre font 10 sols.	31.148	fr.

J'affirme le présent compte sauf erreur et omission, à Bagdad, le 30 juillet 1807.

J. ROUSSEAU fils.

La solde des escortes dont il se fit accompagner fut l'une des grosses dépenses de Joseph Rousseau. C'est que le pays manquait complètement de sécurité.

Entre Alep et Biredjik il redoutait les El-Beglis, « grande tribu kurde adonnée aux travaux de l'agriculture et à la rapine ». Crainte d'ailleurs injustifiée, car il fut reçu par le chef de ces brigands, Youcefaga, et même invité à partager son repas.

Entre Biredjik et Orfa, autre tribu kurde dangereuse, les Barazim ou Barazis, « qui tenait le premier rang parmi celles du Djeziré ».

Entre Orfa et Mardin, Joseph Rousseau traversa le terrain de parcours de la tribu des Millis, forte de 4.000 âmes, et qui était gouvernée par un vieillard octogénaire, Temur Pacha. Malgré la présence de son escorte, il fut rançonné par le neveu de ce Temur, Muhammed derviche.

L'avidité des grands fut la seconde cause de ses lourds frais de route : gouverneurs de Biredjik, d'Orfa, de Mardin, pachas de Mossoul et de Bagdad, leurs parents et leurs agents, tous tendent la main, et Joseph Rousseau doit y déposer piastres et présents.

Au moins le gouverneur de Mossoul, Nahouan pacha eut-il des attentions. « Il avait eu la politesse, écrit Joseph Rousseau dans son *Itinéraire*, d'envoyer à ma rencontre quelques cavaliers qui me conduisirent droit à l'hospice des Dominicains, où je me trouve très commodément logé et en compagnie de deux braves et joyeux missionnaires de cet ordre », les Pères Marco Pianta et Raphaël Campanille.

IV

Ces divers personnages le cédaient tous en importance et en puissance au gouverneur de Bagdad, Ali pacha.

Or sur l'entrée de Joseph Rousseau à Bagdad, sur les présents qu'il fit à Ali pacha et à son entourage, nous possédons un document, qui forme un commentaire des derniers articles du *Compte des dépenses*.

Datée de « Bagdad 1^{er} juin 1807 », cette relation est intitulée : « Programme de l'entrée du Commissaire-Consul de Bassora à Bagdad, sa visite au pacha et présents qu'il a faits à Sa Grandeur en cette occasion. » Elle a pour auteur un

certain Jean Raymond, qui l'adressa au général Sébastiani, ambassadeur de France à Constantinople. Ce Jean Raymond est un personnage singulier. C'était un Français, qui avait servi comme sous-officier dans l'armée de la Compagnie anglaise des Indes orientales, puis qui, ayant été recommandé par le « directeur de la loge » de la Compagnie à Bassora à Ali pacha, gouverneur de Bagdad, était devenu le commandant de son artillerie.

« Ayant eu quelque dégoût de la part des Anglais, écrivait Ruffin au général Sébastiani, le 18 septembre 1806, M. Raymond fut adroitement attiré à Alep par M. Rousseau père, accueilli et caressé par ce commissaire et se détermina enfin à rentrer sous sa protection naturelle. » Il rentra en effet au service de la France : il fit partie de la mission Gardane, puis fut nommé en 1810 consul à Bassora, d'où il entretint une correspondance savante avec Silvestre de Sacy⁽¹⁾.

Mais auparavant, en 1807, résidant à Bagdad, Jean Raymond avait été chargé par le général Sébastiani de le tenir au courant de la chronique de la Mésopotamie. Il s'acquitta ponctuellement de ses fonctions. « Je me laisse guider, lui écrivait-il, par la conscience que les moindres communications de quelque nature qu'elles soient peuvent réunir le double avantage de vous amuser quelquefois et peut-être même de vous intéresser. »

Comment n'aurait-il pas narré dans ses moindres détails un événement tel que l'arrivée de Joseph Rousseau ?

Sur l'avis que le Commissaire-Consul de Bassora n'était qu'à cinq heures de distance de Bagdad, ce gouvernement à la sollicitation de Codja Daoud⁽²⁾, son agent, avait envoyé à sa rencontre un de ses officiers ordinaires avec le titre de *mihmandar*. C'était un nommé Memiche aga, qui, avec une escorte de sept *tchoiodars* était allé le saluer de la part d'Ali pacha⁽³⁾, et ce jour étant fixé pour le jour de son entrée, plusieurs chrétiens, les uns guidés par le devoir, et les autres entraînés par la curiosité, furent de grand matin au-devant de M. Rousseau pour le féliciter de son heureuse arrivée. J'étais du nombre. Codja Daoud parut ensuite à la tête de plusieurs négociants. Après quelques moments de conversation, tout le monde se mit en marche. Memiche aga avec ses gens menait le cortège.

⁽¹⁾ Cf. notre ouvrage *Silvestre de Sacy et ses correspondants*. Paris, 1919, p. 37-47.

⁽²⁾ Ce Codja Daoud faisait à Bagdad les fonctions d'agent de Jean-François Rousseau qui était titulaire du poste de Consul général, mais qui vivait à Alep, comme on l'a vu par le début de cette étude. Un jour, Raymond ayant

dit à Joseph Rousseau qu'il n'était pas trop honorable pour la France d'être représentée à Bagdad par un aussi mince personnage, ce propos avait allumé entre eux une mésintelligence, qui au cours des années dégénéra en véritable haine.

⁽³⁾ Gouverneur de Bagdad.

LE VOYAGE DU CONSUL JOSEPH ROUSSEAU EN 1807 183

Les *tchaouches* du Consul le suivaient ; ils marchaient en file avec ses domestiques, qui conduisaient trois chevaux de main richement caparaçonnés, tandis que M. Rousseau lui-même, afin d'ajouter plus de pompe et d'appareil à son entrée dans la ville, s'avancait à pas lents.

Cependant, sur les neuf heures, on entra dans la ville et la cavalcade, à cause du peu de largeur des rues, fut obligée de défiler un à un jusqu'à la maison de son agent, où M. Rousseau descendit.

Pour étaler sa générosité aux yeux du public, M. le Consul fit jeter quelques pièces de dix paras dans les plats qui lui furent présentés devant les cafés.

A peine le Commissaire-Consul fut-il arrivé chez Codja Daoud qu'une foule de chrétiens s'empressèrent de venir le complimenter sur son heureux voyage, et lui témoigner la joie qu'ils avaient de le revoir après une si longue absence.

Pour le *mihmandar*, on semblait l'avoir oublié à la porte de la rue. Codja Daoud, qui par ostentation l'avait laissé avec le portier, au lieu de le faire entrer et de le faire asseoir auprès de son maître pour lui offrir le *tatli* et le *caoueh*, etc., selon la coutume, fut pourtant le revêtir d'une pelisse de la valeur de 60 piastres. Ce manque d'attention et encore plus le prix de l'hermine, qu'on donna au *mihmandar* en récompense de ses peines, sont devenus pendant ces trois jours les topiques de toutes les conversations.

Jeudi, le jour fixé pour l'audience que le pacha accordeait à M. Rousseau, étant arrivé, le Commissaire-Consul avant de visiter Sa Grandeur se rendit à cheval avec sa suite auprès du *khaia*. Après une heure de conversation avec ce ministre, on vint avertir M. Rousseau que le pacha l'attendait. Le Commissaire-Consul monta seul à cheval ; les gens attachés à sa mission, dont deux personnes étaient habillées à l'européenne par respect sans doute pour la place où elles se trouvaient, le suivirent à pié, quoique toutes les fois que le résident anglais allait au sérail, les Européens qui l'accompagnaient ne missent pié à terre que quand il le faisait.

Arrivé à la porte du sérail, M. Rousseau y descendit de cheval ; le Salem agassi, qui le reçut avec beaucoup de civilités, l'introduisit auprès du pacha, que le Capidgilar Kaïassi avait averti de l'arrivée du Commissaire-Consul.

Ali pacha le fit asseoir sur le fauteuil que Codja Daoud y avait préparé. Pour M. Martin, son chancelier secrétaire, et M. Catafague, son second secrétaire, [ils] restèrent debout derrière leur supérieur. N'ayant jamais vu d'Européen ne pas s'asseoir devant le pacha, cet incident, ménagé par Codja Daoud, surprit tous les assistants.

Après les complimens ordinaires, on apporta le *tatli*, les confitures, le *caoueh*, le café, le *cherbet*, etc., selon l'étiquette qui se pratique en pareille circonstance. Le pacha fit quelques questions à M. Rousseau et, comme c'est l'ordinaire que la première visite ne dure que quelques minutes, on revêtit le Commissaire-Consul d'une pelisse *samur*, M. Martin, Catafague et le drogman (M. Conti) d'une hermine, et Codja Daoud d'une marte. C'était les congédier et M. Rousseau se retira ; lui et sa suite remontèrent à cheval, et quoique ce soit la coutume que celui qui reçoit d'Ali pacha l'honneur d'une pelisse *samur*, reçoive aussi de Sa Grandeur un cheval enharnaché d'or, le Commissaire-Consul retourna chez son agent sur le même cheval, qu'il avait monté en venant.

Les présents que fit M. Rousseau à ceux qui l'avaient accompagné à l'aller, au retour et dans la salle d'audience allaient à deux cens piastres ; il ne s'agissait plus que d'envoyer les présents de reconnaissance. On les envoie ordinairement le lendemain de la visite. Mais M. Rousseau souhaitant donner quelque chose digne du personnage à qui on le destinait et de celui qui l'offrait, on mit trois jours à les préparer, et le samedi soir au coucher du soleil, Codja Daoud, accompagné du premier drogman de France, présenta au pacha un fusil ordinaire à deux coups, une montre d'argent à trois cadrans, deux tabatières de similor, une simple, et l'autre enrichie de quelques pierreries, deux pièces d'étoffes de soie d'Alep et deux pièces de satin d'Europe. Ce présent a été évalué à mille quatre cens piastres. Malgré la médiocrité de ce présent pour un pacha accoutumé à recevoir des présents de dix à vingt mille piastres, Codja Daoud fut revêtu d'une pelisse ; cet honneur appartenait de droit au premier drogman de France, mais l'agent de M. Rousseau ayant eu l'adresse de l'empêcher de paraître devant le pacha, lui enleva ce privilège.

Le lendemain à la même heure, on présenta au kaia une petite montre d'or et trois challes, le tout montant à peu près à la somme de mille piastres. Quelques-uns des conseillers du pacha ont aussi eu quelques présents, mais le détail en est si minutieux et la valeur si peu conséquente qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

La valeur des présents faits au pacha de Bagdad et à ses officiers était, on le voit, appréciée différemment par Joseph Rousseau et par Raymond. Le cadeau du pacha était estimé 3.796 piastres par le premier et 1.400 par le second, celui du kiaya 1.300 et 1.000 respectivement. Enfin Raymond dépréciait à l'excès les cadeaux faits aux fonctionnaires de troisième ou quatrième rang puisqu'à l'estime du donateur leur valeur ne montait pas à moins de 3.700 piastres.

V

Le *Compte des dépenses* était annexé, avons-nous dit, à une lettre que Joseph Rousseau adressa à Talleyrand le 30 juillet 1807. Si incidemment il lui fait part de ses bons rapports avec Ali pacha et de l'intention de ce gouverneur d'offrir « secrètement en présent à Sa Majesté un superbe sabre », s'il lui rappelle le différend qui sépare le pacha et le chah de Perse, et qu'il se flatte d'apaiser, son véritable objet est de présenter le *Compte des dépenses*, d'obtenir le remboursement de ses avances et de provoquer l'envoi de fonds qui lui permettront de faire figure à la cour de Perse.

Venant de recevoir de la part du général ambassadeur [Sébastieni] l'ordre de me

LE VOYAGE DU CONSUL JOSEPH ROUSSEAU EN 1807 185

rendre de suite près de Feth Ali Chah pour y résider et y être chargé des affaires de Sa Majesté Impériale et Royale, je me suis préparé en conséquence à me remettre de suite en route pour ma destination. Comptant partir dans la quinzaine avec la dépêche de notre Auguste Monarque, en réponse à la missive amicale que le Chah lui a envoyée en dernier lieu par Youssef aga, dépêche que S. E. le général Sébastiani m'a transmise dans le même temps avec sa traduction persane, persuadé, Monseigneur, de vos bontés pour moi, j'espère qu'en daignant me les continuer toujours, Votre Altesse Sérénissime ne différera plus maintenant de me faire parvenir les moyens pécuniaires et les instructions qui doivent servir de base à ma résidence et à ma conduite à Tehran, et dont j'ai mis si souvent l'indispensable moyen sous ses yeux.

D'après toutes les observations que j'ai eu l'honneur de vous soumettre, Monseigneur, sur la cour de Perse, Votre Altesse Sérénissime aura dû se convaincre qu'un envoyé quelconque de Sa Majesté doit y figurer avec plus de dignité et je puis dire d'apparat et de pompe que dans les autres cours de l'Europe et de l'Asie, et cela afin de se conformer aux coutumes fastueuses du pays et de s'attirer l'entière considération du gouvernement local, accoutumé à la prodigalité des Anglais.

« Votre Altesse Sérénissime aura dû voir par ma précédente que mon voyage d'Alep ici entrepris dans une circonstance où tous les chefs de la route se trouvaient en état de révolte a été aussi long que possible et dispendieux. Je prends la liberté de vous soumettre ci-joint, Monseigneur, le Compte général des dépenses qu'il m'a coûté, et vous supplie très humblement de vouloir bien en ordonner le remboursement (leur totalité s'élevant à 31.148 francs 10 sols entre les mains de mon fondé de pouvoirs à Paris (M. Hérard) sur lequel je me prévaux aujourd'hui même de la dite somme par une lettre de change. Je ne me serais pas pressé, Monseigneur de vous envoyer le compte ci-annexé, mais c'est la nécessité qui m'y force; car, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer précédemment, mes ressources pécuniaires ont dû s'épuiser totalement par les frais extraordinaires de la route et par ceux de mon séjour momentané ici; de sorte que je me trouve aujourd'hui dans un extrême besoin d'argent pour continuer le voyage jusqu'à Tehran. C'est pourquoi j'ose me flatter que Votre Altesse Sérénissime aura égard à la prière que je viens de lui faire touchant le remboursement de la somme précitée.

Malgré ses instances pressantes, la demande de Joseph Rousseau ne rencontra point du tout auprès du ministre le bon accueil qu'il espérait. Dans le dossier qui contient le *Compte des dépenses* figure une note anonyme ainsi conçue :

« *Nota.* — Le ministre n'est point disposé à faire acquitter cette lettre de change, M. Rousseau n'ayant nullement été autorisé à faire une pareille dépense. »

VI

Son père étant mort à Alep le 12 mai 1808, Joseph Rousseau fut autorisé par le général Gardane à retourner de Téhéran en Syrie. En le nommant consul général de France à Alep le 29 octobre 1808 ⁽¹⁾ le ministre considéra que cette belle charge confiée à un agent encore aussi jeune compensait les dépenses de son voyage. Rousseau au contraire n'estima pas que l'État fût ainsi quitte de sa dette à son égard. Il sollicita l'intervention des personnes qu'il savait en crédit au ministère. Il écrit à Ruffin d'Alep le 14 novembre 1809 :

Il y a juste un an que je me trouve privé des lettres de M. Hérard. Son silence m'inquiète prodigieusement et j'attends avec beaucoup d'impatience de ses avis pour connaître le résultat de mes réclamations auprès du gouvernement par rapport aux frais extraordinaires de mon malheureux voyage en Perse ! Vous avez vu, Monsieur, que la quotité de ces frais forme une somme très importante. C'est la fortune que mon père m'avait laissée et que mon zèle pour le service de l'Empereur m'a fait perdre. Sa Majesté, en daignant me nommer consul général à Alep, m'a donné assurément une grande marque de confiance et de faveur, mais les appointements qui sont attachés à cette place ne me dédommagent point de mes [mot illisible] passées, attendu qu'ils me suffisent à peine pour subsister honorablement avec ma famille dans un pays comme celui-ci où règne une cherté extrêmement onéreuse.

Le gouvernement en envoyant MM. Jaubert et Romieu en Perse leur avait accordé à chacun, comme vous le savez, une somme fixe de 60 à 80.000 francs pour subvenir à leurs dépenses. Pourquoi ne m'aurait-on pas fourni les mêmes moyens ? Ai-je montré peu d'ardeur et de dévouement dans la mission qui m'a été confiée ? Ai-je manqué à mon devoir ? Est-il juste enfin que je sois aujourd'hui ruiné après tant de fatigues que j'ai essuyées, tant de sacrifices que j'ai faits ?

C'est l'amitié dont vous m'honorez, Monsieur, qui m'engage à vous ouvrir mon cœur avec confiance. J'en ai fait de même avec le général Gardane, qui m'a comblé de mille et mille bontés.

Les années passaient, mais Joseph Rousseau ne perdait pas sa créance de vue. Ses réclamations répétées obtinrent quelque résultat puisqu'on lit sur un état de service qu'il rédigea lui-même le 28 mai 1817 : « La mission dont fut

⁽¹⁾ C'était précisément pendant que Joseph Rousseau revenait en Syrie. Voyez sur son retour : J.-B. LOUIS-JACQUES ROUSSEAU, *Voyage*

de Bagdad à Alep (1808), publié d'après le manuscrit inédit de l'auteur par Louis Poinssot. In-12, Paris, 1899,

LE VOYAGE DU CONSUL JOSEPH ROUSSEAU EN 1807 187

chargé à cette époque [en Perse] le soussigné lui coûta plus de 80.000 francs de dépenses ordinaires et extraordinaires, somme sur laquelle il n'a reçu jusqu'à présent qu'un simple acompte de 17.000 francs. »

Il est peu probable qu'il ait reçu davantage. La nécessité où il fut de céder ses collections de manuscrits orientaux au gouvernement russe en 1818 et en 1824 dénote une situation besogneuse ⁽¹⁾. Il était fondé à prétendre que les frais de son voyage de 1807 en service commandé l'avaient obéré à jamais.

Tels sont les textes que nous avons réunis sur ce voyage de Joseph Rousseau, chapitre de l'histoire de nos agents dans le Levant, qui variée, pittoresque, attrayante, offre aux travailleurs un vaste champ d'études encore peu défriché.

HENRI DEHÉRAIN.

⁽¹⁾ Sur la cession de ces manuscrits, qui allèrent enrichir la Bibliothèque de l'Académie

des Sciences de Pétersbourg, voir *Silvestre de Sacy et ses correspondants*, p. 13-15.

LA SERRURE DE SOUR-BAHER

D'APRÈS LES RECHERCHES DE M. CH. FRÉMONT

PAR

RENÉ DUSSAUD

Le musée du Louvre possède, depuis 1877, la porte d'un tombeau découvert à Sour-Baher, près de Jérusalem ; elle est constituée d'un seul bloc de pierre et fermée par une serrure en bronze qui a été recueillie en même temps. Le dispositif est représenté sur notre figure 1. La serrure était posée dans une encoche en C et maintenue solidement par une tige scellée en A. On voit en B l'ouverture par laquelle, de l'extérieur, on glissait la clé.

Ce tombeau a encore fourni deux beaux verres à panse sphérique d'époque romaine ⁽¹⁾ ; nous ne nous occuperons ici que de la serrure. Depuis M. de Saulcy, qui l'avait signalée à l'Académie des Inscriptions en 1877 ⁽²⁾, on en expliquait le mécanisme d'après le type bien connu des serrures à chevilles : une clé munie de dents soulève les chevilles engagées partie dans la porte, partie dans le pêne, afin de libérer ce dernier qu'on peut alors, avec la clé, faire glisser hors de la gâche ; il suffit de pousser pour ouvrir la porte.

Notre serrure fonctionne bien dans ces conditions, mais si la clé antique avait été retrouvée, nul doute qu'elle aurait donné la raison d'une particularité à laquelle on n'a pas suffisamment prêté attention et qui explique l'intervention d'un double jeu de chevilles. On a bien reconnu que les dents de la clé servent à soulever une première série de chevilles embrévées dans le pêne ; ces chevilles, à leur tour, dégagent une seconde série de chevilles. La complication, amenée par le double jeu de chevilles, semble inutile puisqu'elle ne sert, dans cette explication, qu'à diminuer de quelques millimètres la hauteur des dents de la clé.

⁽¹⁾ HÉRON DE VILLEFOSSE, *Notice des monuments provenant de la Palestine*, nos 84 et 85 ; R. DUSSAUD, *Les Monuments palestiniens et ju-daiques* (Musée du Louvre), n° 57-59.

⁽²⁾ DE SAULCY, *C. R. Acad.*, 1877, p. 126 et suiv. ; cf. CLERMONT-GANNEAU, *Revue critique*, 15 février 1879.

M. Ch. Frémont, préparateur à l'École des Mines, vient, avec une ingéniosité dont il a donné tant de preuves, de démontrer que cette disposition a un bien autre intérêt, puisqu'elle transforme la serrure de Sour-Baher en une véri-

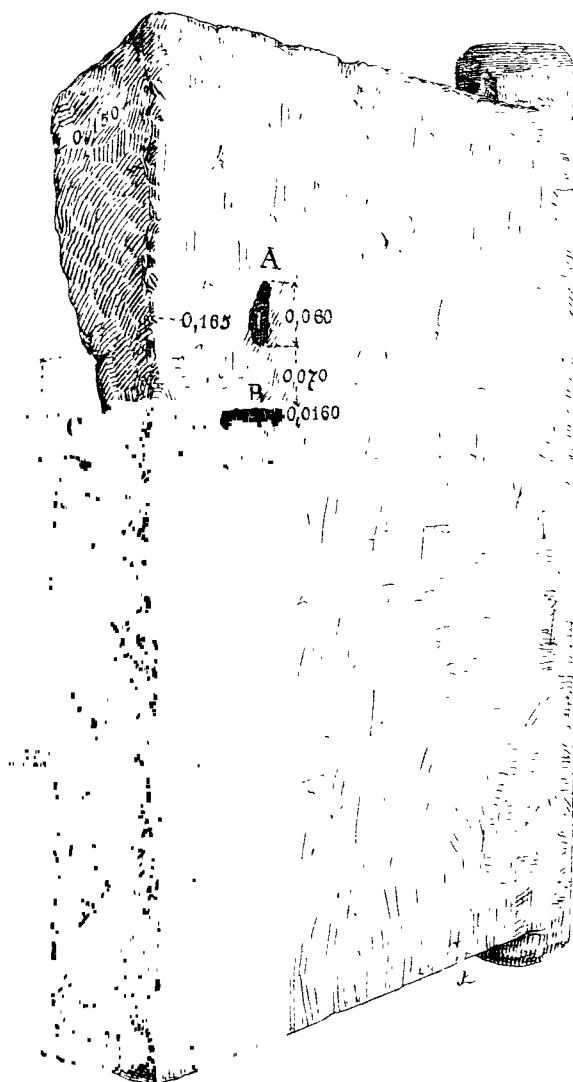


FIG. 1. — Porte monolithe du tombeau de Sour-Baher.
(Musée du Louvre)

table serrure de sûreté⁽¹⁾. Nous résumerons la démonstration du savant tech-

⁽¹⁾ CH. FRÉMONT, *Études expérimentales de technologie industrielle*, 70^e mémoire : *La serrure. Origine et évolution*. Un mémoire de

51 pages in-8° avec figures. Paris, chez l'auteur, 1924.

nicien en utilisant la documentation graphique qu'il a établie et qu'il a bien voulu mettre à notre disposition avec une libéralité dont nos lecteurs le remercieront avec nous.

La serrure à chevilles a connu une grande vogue dans l'antiquité. En dehors du mémoire de M. Ch. Frémont, il nous suffira de renvoyer à l'article *sera* de M. R. Valois ⁽¹⁾ et à une étude de M. A. Van Gennep ⁽²⁾; on trouvera

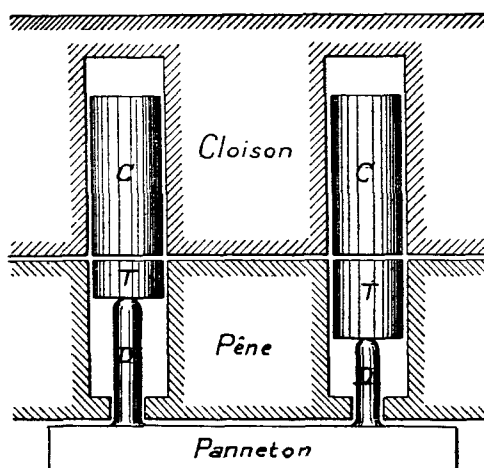


FIG. 2. — Schéma montrant le mécanisme de l'ouverture de la serrure par un panneton à 2 dents de hauteur différente.

C, C. Chevilles mobiles — T, T Tiges complémentaires — D, D. Dents de la clé.

dans ces mémoires les références utiles. Mais, jusqu'ici, la complication qui distingue la serrure de Sour-Baher n'a pas été signalée.

Pour simplifier, et à la suite de M. Frémont, n'envisageons que deux groupes de chevilles. La particularité remarquable du double jeu, c'est qu'on peut donner à chaque dent de la clé une hauteur différente et inférieure à l'épaisseur du pène, quitte à racheter la différence par une autre cheville de longueur appropriée (fig. 2).

L'avantage est certain. Dans le cas de la serrure ordinaire à chevilles, il était facile, en moulant à la cire les évidements du pène, ici au nombre

⁽¹⁾ SAGLIO-POTTIER, *Dict. des ant.*, s. v.

⁽²⁾ *Revue d'ethnogr. et de sociologie*, 1914, p. 11 et suiv., où le savant ethnographe distingue deux variétés : celle où on relève la clé pour soulever les chevilles et celle où la clé

tourne sur elle-même. Une serrure antique à cheville a été trouvée à Chypre dans une tombe d'époque gréco-phénicienne de Tamasos ; cf. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, p. 490, fig. 267.

de quatre, et en tenant compte des garnitures, composées ici de six goujons dont cinq cylindriques et un rectangulaire (voir fig. 3 et 4), de fabriquer une fausse clé et, en tâtonnant, de relever les chevilles de la quantité voulue pour

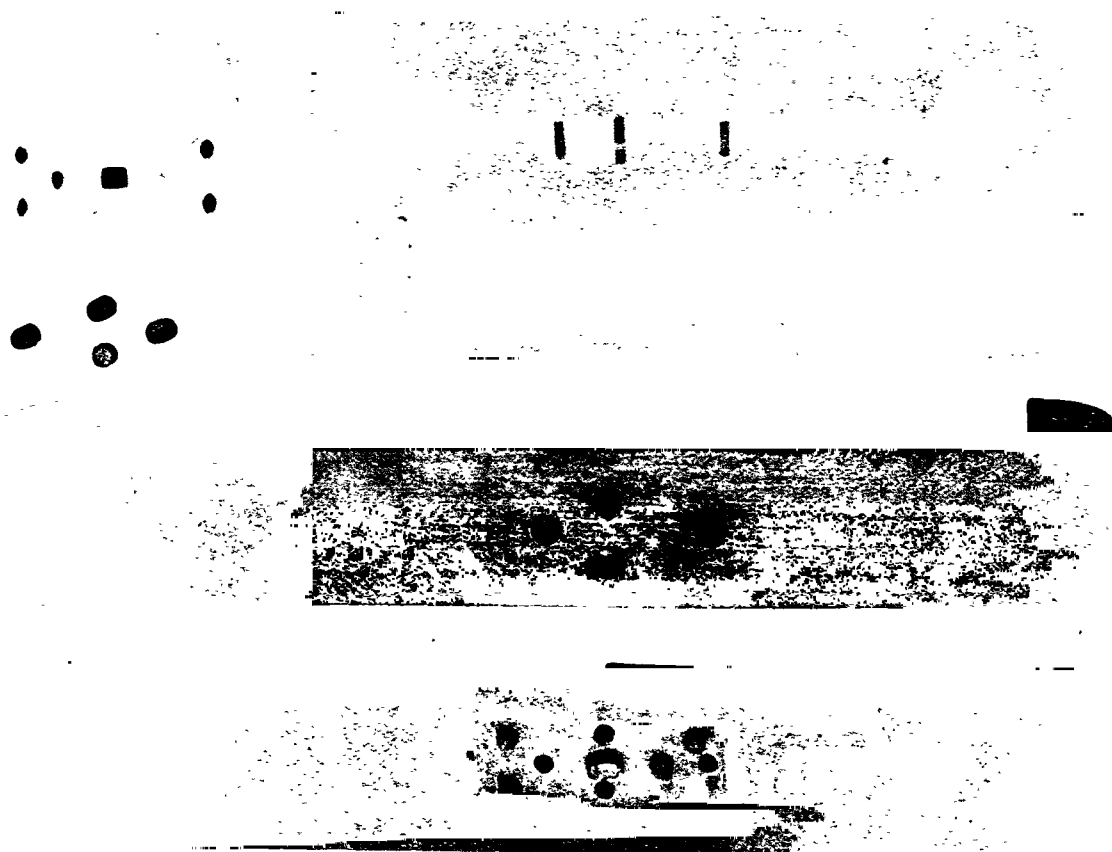


FIG. 3. — Serrure de Sour-Baher, pièces démontées.

La hauteur est différente pour chaque dent, et sa tige complémentaire a une hauteur correspondante telle que la somme des deux longueurs de la dent et de sa tige complémentaire soit égale à l'épaisseur du pêne.

dégager le pêne. Mais si l'on fixe une hauteur différente pour chaque dent, toute fausse clé est impossible à établir.

L'intérêt du dispositif est ainsi mis en évidence par M. Frémont : « C'est là le principe des gorges de nos meilleures serrures de sûreté actuelles, inven-

tées en 1818 par Chubb ; s'il n'y avait qu'une gorge, le contrefacteur, en diminuant graduellement le panneton de la fausse clé, arriverait à trouver la hauteur voulue, mais s'il y a seulement deux gorges, c'est impossible, parce qu'il n'est pas renseigné, une des deux suffisant pour empêcher le pène de glisser. C'est aussi le principe de la serrure dite à pompe et inventée en 1784. »

M. Frémont n'a pas éprouvé de difficulté pour établir une clé répondant au principe posé et à la faire fonctionner ⁽¹⁾.

La figure 3, établie par M. Frémont, montre en haut et à gauche le panneton de la clé avec les garnitures et les quatre dents aux hauteurs différentes. A côté, apparaît le coffre de la serrure ; de la cloison supérieure sortent les quatre chevilles mobiles. Sous le panneton sont représentées les quatre tiges complémentaires dont la hauteur ajoutée à celle de la dent correspondante donne une somme égale à l'épaisseur du pène. En dessous, on aperçoit la face supérieure du pène, celle qui sera en contact avec le dessous de la cloison supérieure : quatre trous permettent de loger les chevilles complémentaires. Enfin, en bas, la face inférieure du même pène montrant le logement du panneton, les six garnitures, dont une rectangulaire, et les quatre trous destinés au passage des dents de la clé. On remarquera que ces trous sont de dimension moindre que ceux ménagés dans la face supérieure du pène et devant recevoir les chevilles complémentaires.

La figure 4 montre la serrure en place et la clé reconstituée. Le pène est évidé à la partie inférieure pour recevoir le panneton de la clé. On aperçoit la saillie des garnitures. Sur le panneton de la clé reconstituée, six trous correspondent à ces dernières. Les quatre dents de la clé ont des hauteurs différentes.

A quelle époque remonte un tel dispositif ? On ne saurait le dire. La tombe

(1) Voici les caractéristiques déterminées par M. Frémont :

Le coffre en bronze de la serrure a 170 mm. de longueur, 88 mm. de hauteur et 47 mm. d'épaisseur. La cloison supérieure, contenant les chevilles mobiles, a 29 mm. d'épaisseur et la cloison inférieure a 18 mm. La cavité dans laquelle pénètre le panneton de la clé, entre

le pène et la cloison inférieure, a une hauteur de 14 mm. Le pène a 290 mm. de longueur et sa section rectangulaire est de 27 x 33 mm.

La clé reconstituée a une longueur totale de 254 millimètres, une épaisseur d'environ 4,5 mm. ; la tige de 130 mm. de long a une largeur de 26 mm. ; le panneton a une longueur de 74 mm. et une largeur de 25,5 mm.

de Sour-Baher date des premiers siècles de notre ère, mais peut-être découvrirait-on ailleurs un exemplaire plus ancien du même système.

Les clés à panneton avec dents sont bien connues à l'époque romaine en Syrie. On les voit notamment sur les monuments palmyréniens où, souvent, le

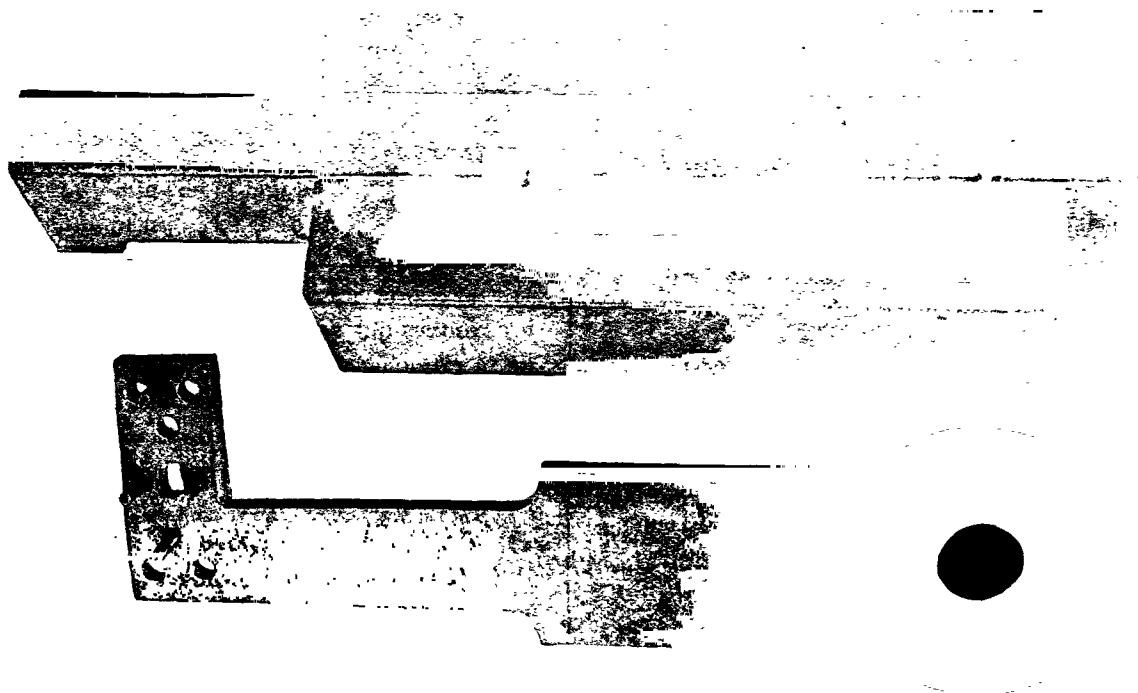


FIG. 4. — Serrure de Sour-Baher.
Clé reconstituée par M. CH. FRÉMONT.

mort tient la clé dans une main. Mais, évidemment, ces représentations sommaires ne permettent pas de déterminer si les dents sont de même hauteur ou de hauteur inégale ⁽¹⁾.

En tout cas, la démonstration de M. Frémont ne résout pas seulement un petit problème de serrurerie antique, elle révèle chez les serruriers palestiniens une ingéniosité assez rare pour avoir mis longtemps en défaut la sagacité des modernes.

RENÉ DUSSAUD.

⁽¹⁾ Les dents sont représentées par des globules sur la clé d'or, provenant de Palestine.

publiée par DE RIDDER, *Syria*, 1920, p. 103.

BIBLIOGRAPHIE

JACQUES DE MORGAN. — **La Préhistoire orientale.** Ouvrage posthume publié par Louis Germain. Tome I, *Généralités*. Paris, Paul Geuthner, 1923.

M. Edmond Pottier a rendu ici même un juste hommage à la grande figure que fut Jacques de Morgan dont les découvertes, notamment en Egypte et à Suse, comptent parmi les plus considérables. Son activité dans le domaine préhistorique a été féconde et il faut se féliciter qu'un ouvrage d'ensemble vienne grouper ses découvertes et les placer à leur rang dans le long développement de l'industrie humaine. Il ne sera pas inutile non plus qu'un esprit aussi original passe au crible de sa critique les théories reçues. Si celles-ci sont solides, elles auront tôt fait de passer à la riposte et de garder leur position.

Le premier tome, qui vient de paraître, traite des généralités, c'est-à-dire expose les transformations de notre planète au cours des temps où l'homme a vécu. L'importance que l'auteur attache à ces préliminaires tient à ce qu'il y établit sa théorie fondamentale à savoir que la vie humaine sur la terre se partage en deux phases bien distinctes. « Dans la première le fabricant d'éolithes et l'artisan des instruments chelléo-moustériens paraissent avoir vécu sans trop d'encombres.

Mais est venu le déluge, la dépopulation d'une grande partie de la terre qui modifia du tout au tout l'habitat de l'humanité, sa répartition géographique, en sorte que les groupes qui se sont formés plus tard ne se rattachent que d'une manière bien vague aux familles paléolithiques. »

En Orient, le renouveau de la vie commencerait « avec la pierre polie jointe au métal ». On sait, en effet, que M. de Morgan n'admet pas une époque néolithique dans le proche Orient ⁽¹⁾, mais ses arguments n'ont encore convaincu personne.

Le dernier chapitre, intitulé : « Chronologie », a déjà paru dans la *Revue archéologique*, en 1923, et nous avons montré à cette occasion (*Syria*, 1923, p. 333) que la position de l'auteur était devenue intenable à la suite de découvertes qui ruinent son argumentation. Mais cette violente diatribe de l'illustre explorateur contre les fauteurs de désordre, qu'étaient à ses yeux les partisans de la chronologie courte, aboutit à un résultat imprévu, celui d'adopter pour les dynasties thinites (I^{re} et II^e dynasties égyptiennes), les dates 3315-2895 avant notre ère, qui sont précisément les chiffres proposés par les partisans de la chronologie courte.

R. D.

⁽¹⁾ Voir son article dans *Syria*, 1923, p. 23.

HENRI DE GENOULLAC. — **Premières recherches archéologiques à Kich** (1911-1912), tome I. Un vol. in-4° de 62 pages et 91 planches (dont une planche en couleur non numérotée.) Paris, Champion, 1924.

Kich est situé à l'est de Babylone, à un peu plus de 20 kilomètres au N.-E. de Hillé. Si nous signalons ici la publication de M. de Genouillac, ce n'est point tant pour marquer les mérites du premier fouilleur de Kich et l'intérêt de ses découvertes, que pour signaler aux explorateurs de la Syrie certains rapprochements qu'il leur appartiendra de développer s'ils les estiment plausibles.

Le savant assyriologue n'a pas dédaigné de porter son attention sur la classification céramique ; il donne des dessins et reproduit des photographies des vases types. Nous obtenons ainsi quelques indications précises sur la céramique en usage au temps de la première dynastie babylonienne (Hammourabi). La peinture sur vases n'était pas en faveur. M. de G. signale qu'il n'a découvert qu'un vase entièrement peint (pl. II, 2 — non pl. VI — et pl. 60) de date d'ailleurs incertaine. Les pièces se rapportant à la première dynastie babylonienne se distinguent souvent par l'élégance de la forme et le soin de la fabrication, par l'absence totale des anses et la présence à peu près constante d'un pied. Un des types les plus fréquents est le gobelet à pied d'une dizaine de centimètres de haut dont l'allure générale se retrouve même dans des vases qui atteignent trente centimètres et prennent l'allure de potiches. Il n'est pas impossible que ces vases en terre cuite aient pour prototypes des

vases en métal. Kich a fourni un tel gobelet en cuivre de l'époque d'Hammourabi (pl. XXI) et la forme « métal » est bien marquée dans le n° 124 de la planche 68.

Or, cette forme du gobelet à pied se retrouve à Byblos, notamment dans la céramique royale du ^{xix}^e siècle avant notre ère. On admettra d'autant plus facilement une influence de la première céramique sur la seconde que d'autres emprunts ont été signalés — ainsi la harpè — et que les noms mêmes des dynastes gibilites ne sont pas sans rapport avec les noms propres babyloniens de même époque. Que si la distance paraît grande entre Byblos et Kich, nous remarquerons que le même vase se trouve déjà à haute époque, à 'Ashara sur l'Euphrate ⁽¹⁾, l'ancienne Tirqa, c'est-à-dire à mi-chemin. Par contre le gobelet à pied est fort peu répandu en Palestine et les très rares exemplaires trouvés à Gézer sont déjà de forme évoluée ⁽²⁾.

Dans la comparaison avec la céramique de Mésopotamie, il faut noter que les gobelets de Byblos, du moins ceux trouvés dans le mobilier royal, l'emportent par le fini et le polissage sur couverte qui les a agrémentés d'un beau lustre rouge foncé.

Ce lustre, moins vif, moins miroitant que celui de Chypre ou d'Asie Mineure, était une vieille tradition locale. On le trouve sur trois vases publiés par M. Woolley ⁽³⁾, dont l'un provient de la

⁽¹⁾ THUREAU-DANGIN et DHORME, dans *Syria*, 1924, p. 288 et pl. LIX, 2.

⁽²⁾ Nous ne trouvons à relever que MACALISTER, *Gézer*, III, pl. LXIV, 18, dans la tombe 7.

⁽³⁾ *Syria*, 1921, p. 180 et pl. XVIII, 2 : « surface légèrement lustrée sur laquelle apparaissent les taches noires et grises caractéristiques ». Ces dernières constituent probablement

Béga¹ et qui sont plus anciens que le matériel des tombes royales giblites I-III. Cette technique certifie la fabrication phénicienne des vases qui en sont ornés comme les calices à pied avec anneau de suspension qui ont été trouvés dans plusieurs de ces hypogées⁽¹⁾ et qu'on peut tenir pour une variante locale du type go-belet à pied.

M. Montet ayant découvert dans la tombe royale III de Byblos quatre vases en terre cuite du type dit théière, en a conclu que la fabrication des théières en argent devait être portée à l'actif des artisans giblites⁽²⁾. Il semble avoir parfaitement raison, car l'un des vases publiés par M. Woolley et signalés plus haut, est précisément muni d'un long bec; or, sa fabrication est locale et semble remonter au III^e millénaire. L'usage de la passoire fixée à la naissance du bec en métal, qui caractérise encore les théières d'argent de Byblos, est un procédé anciennement connu en Orient. M. de Genouillac a trouvé à Kich (p. 23) un goulot de vase en bronze muni d'une passoire intérieure très fine.

R. D.

MICHEL FÉGHALI et ALBERT CUNY. — **Du genre grammatical en sémitique.** Petit in-8° de 101 pages. Paris, Geuthner, 1924.

Cette brochure, pleine d'enseignements, appelle l'attention sur le genre gram-

ma-
un défaut dû à une mauvaise cuisson; elles appuient la haute antiquité de ces vases attestée par ailleurs.

⁽¹⁾ Cette forme a beaucoup surpris quand elle est apparue la première fois dans l'hypogée I: cf. VIROLLEAUD, *Syria*, 1922, pl. LXII, 3.

⁽²⁾ *Monuments Piot*, 1924, p. 12.

tical dans les langues sémitiques et tente d'établir quelques principes. Très anciennement, les sémitiques n'auraient eu « le plus souvent » qu'une forme pour le masculin et le féminin, même quand il s'agissait de noms d'êtres animés. La distinction des genres n'aurait été indiquée tout d'abord que dans les phrases où apparaissait le pronom, puis pour les verbes, dans le système de l'imparfait, ensuite dans le parfait. Par analogie les « indices » du féminin se sont étendus à toute la phrase et ont atteint le nom.

Le grand obstacle que rencontre une étude de cette nature, tient à ce que notre documentation ne remonte pas à des époques bien anciennes. Quand on voit avec quelle facilité un mot français, même de nos jours, change de genre pour une partie de la population, il est difficile de tirer argument du fait qu'un nom sémitique est employé aux deux genres. Les incohérences du genre en sémitique ne se sont certainement pas atténuées avec le temps; la moindre n'est pas celle qui régit l'accord des chiffres et des noms, que nous eussions aimé voir traiter ici.

Nous n'arrivons pas à concevoir une époque où le genre n'était pas signalé par la forme du substantif, puisque l'indice *t* est déjà d'un emploi courant dans le vieil égyptien. Très incertaine aussi nous paraît la distinction entre le genre animé et le genre inanimé, du moins pour l'époque préhistorique, car les recherches sur les non-civilisés ont amené à constater que de telles populations considèrent les objets comme étant aussi animés que les êtres.

Ce sont là des observations plutôt que des objections.

L'intérêt de l'étude des savants auteurs ne réside pas seulement dans l'énoncé de

théories suggestives, mais aussi dans un utile classement de mots par genre.

R. D.

MARCEL COHEN. — **Le système verbal sémitique et l'expression du temps** (Publications de l'École des Langues orientales vivantes). Un vol. in-8° de xxvii et 319 pages. Paris, Éditions Leroux, 1924.

Il faut louer l'auteur d'avoir abordé un sujet aussi complexe et d'en avoir poussé l'étude avec autant de science que de mesure et de pénétration sans se laisser décourager par les difficultés. On a remarqué depuis longtemps que les langues sémitiques ne rendaient pas avec autant de précision que les langues indo-européennes le présent, le passé et le futur. Elles envisagent le temps sous le point de vue de l'action accomplie ou de l'action en train de s'accomplir ou à accomplir. Les anciens grammairiens ont été ainsi amenés à donner aux deux temps usités les noms de *prétérit* et de *futur*, auxquels on a substitué les termes de *parfait* et d'*aoriste*, et plus récemment encore de *parfait* et d'*imparfait*. M. Cohen précise : l'*accompli* et l'*inaccompli*. En réalité la notion de temps n'est pas étrangère aux Sémites, mais ils n'ont pas éprouvé, du moins anciennement, le besoin d'y attacher une notation matérielle. Un fait analogue s'est produit pour la notation du langage où ils n'ont pas éprouvé le besoin de noter les voyelles. Il faut se garder d'en tirer des conclusions de « civilisation » : car le système étant plus compliqué, exige plus de subtilité d'esprit, ce qui n'est pas précisément un indice d'infériorité mentale pour la population qui s'y plie.

L'analyse que M. Cohen étend à toutes les branches du sémitique ne met pas seulement en valeur les ressources dont ces langues disposent pour exprimer les nuances du temps, elle atteste encore un fait qui contredit nos idées modernes : la résistance de ces langues à l'évolution. Pendant trois mille ans l'accadien ne bouge pas. Fera-t-on ici la distinction entre langue littéraire et langue parlée ? Il est certain qu'un développement littéraire aide à fixer la langue, comme on le voit pour l'arabe, mais, d'autre part, ceux qui conservent le mieux la tradition du parler arabe, les nomades du désert, ont un développement littéraire fort réduit.

M. Cohen n'a pu utiliser pour son étude la découverte récente du phénicien archaïque. Pour l'objet principal de son travail, cela n'apporte, il est vrai, rien d'essentiel. Mais le savant sémitisant ne s'entient pas à l'unique notation du temps : ses recherches débordent souvent le cadre tracé et rompent l'austérité de la lecture. Cela nous autorise à insister sur un point hors du sujet, mais d'actualité.

La définition suivante, que nous lisons à la page 3, est à réviser : « Dans le cananéen, le phénicien est attesté seulement par des inscriptions non vocalisées, courtes, monotones (surtout v^e-iv^e siècle av. J.-C.). Il ne fournit pas grand'chose. » Ce n'était pas très exact quand M. Cohen écrivait son ouvrage, car il aurait dû tenir compte des gloses cananéennes des tablettes d'el-Amarna qui, précisément, sont vocalisées ; mais cela l'est encore moins aujourd'hui.

Si réduite que soit notre documentation, le phénicien projette sur l'ancien cananéen une vive lumière qui confirme, d'ailleurs, la remarque de M. Cohen que

« les langues sémitiques divergent peu ». L'ancien cananéen montre avec l'arabe des affinités remarquables, comme l'usage de *pa'al*, faire, au lieu de *'asa*, l'emploi de *koun*, être (signalé p. 117 où l'on devrait renvoyer au *Handbuch* de Lidzbarski et non au *Glossar* depuis longtemps périmé de Bloch et signaler les gloses des tablettes d'el-Amarna, d'autres vocables moins assurés comme *moulk*, royauté, mais surtout l'usage certifié à trois reprises ¹⁾ (dont une par la stèle de Mésa), de la huitième forme arabe.

La stèle de Mésa nous fournit un état intermédiaire entre le cananéen du deuxième millénaire avant notre ère et l'hébreu classique. On peut conjecturer, d'après l'exemple de la VIII^e forme arabe que les particularités de ce texte, qu'on a qualifiées d'arabismes (ainsi *aḥaz*, « prendre un ville », au lieu de *lakad*) sont, en réalité, non des emprunts récents, mais des survivances de l'ancien cananéen. La langue hébraïque dite poétique est elle-même chargée de survivances de l'ancien cananéen (ainsi *ḥalaph* « succéder », attesté pour l'ancien cananéen par la stèle de Mésa). Nous faisons mieux que deviner, nous entrevoyons une époque très reculée où la distinction, si nette plus tard entre le nord et le sud du groupe sémitique occidental, était peu sensible.

Il n'est pas sans intérêt de constater, comme permet de le faire l'inscription phénicienne d'Aḥiram, que les Israélites ont trouvé déjà constituées en Canaan certaines particularités de leur langue, comme l'emploi du *rar* consécutif. Même la forme du langage poétique, avec balan-

cement des membres de phrase, se trouve déjà dans l'inscription d'Aḥiram et jusqu'à des expressions littéraires qu'on pouvait tenir pour une invention israélite, alors qu'elles constituent un emprunt textuel au phénicien archaïque.

Cependant l'hébreu se différencie dans le détail du phénicien; c'est ainsi que, de bonne heure, il emploie communément l'article qu'on n'a pas encore rencontré dans le phénicien archaïque. Des particularités aussi marquantes supposent une longue évolution et ne permettent pas de penser que les Israélites n'entrèrent en Canaan qu'au XII^e siècle avant notre ère.

M. Cohen nous excusera de nous être aventuré si loin de son sujet, mais n'est-ce pas la meilleure preuve que son ouvrage est particulièrement suggestif ?

R. D.

Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger, membre de l'Institut, à l'occasion du 80^e anniversaire de sa naissance (17 octobre 1924). Deux volumes in-4^e de xxi et 578 pages. Paris, Geuthner, 1924.

Comme le disent dans leur préface, MM. Adrien Blanchet et Gabriel Millet, l'ouvrage qui lui fut offert est « digne du Maître qui a nettement fixé les règles de la sigillographie byzantine, qui a su donner, en France et à l'étranger, le plus puissant élan aux études sur l'Orient latin et sur Byzance ». Nous devons nous contenter de signaler à nos lecteurs les articles qui ont plus particulièrement trait aux pays syriens.

JULES GAY, *Quelques remarques sur les papes grecs et syriens avant la querelle des iconoclastes* (678-715). — PAUL COLLINET, *Une « Ville neuve » byzantine en 507 : la*

¹⁾ Sans compter les gloses des tablettes d'el-Amarna; voir le glossaire de Weber et Ebeling.

fondation de Dara (Anastasiopolis) en Mésopotamie. — ÉDOUARD CUQ, *Note sur la nouvelle XXX de Justinien, peri tou anthypatou Kappadokias*, traite du droit hittite et montre que les mœurs étaient plus douces en Cappadoce qu'en Assyrie, à une date un peu plus récente. — THÉODORE REINACH, *Un contrat de mariage du temps de Basile le Bulgaroctone*, contrat de mariage israélite écrit sur parchemin, daté de l'an 1022 de l'ère chrétienne, dressé en Lydie et découvert au Caire. — J.-B. CHABOT, *Un épisode de l'histoire des croisades*, ou la prise d'Edesse en 1144, par l'atabek de Mossoul, d'après une chronique syriaque. — P. CASANOVA, *Dénéraux en verre arabes*. — GABRIEL MILLET, *Sur les sceaux des commerçants byzantins*, où nombre de termes sont définis avec précision, tel le *fundicus* d'où dérive le *foundouq* arabe. — R. DE MECQUENEM, *Cylindres-cachets de la collection G. Schlumberger*. — P. V. SCHEIL, *L'Époque du cheval en Élam et en Basse-Mésopotamie*, conclut que le cheval était acclimaté dans ces régions dès le troisième millénaire av. J.-C. — FRANZ CUMONT, *Une patère de l'époque parthe*, provenant des fouilles de Doura-Europos et figurant une déesse Atargatis, Ishtar ou Nanaïa. — RENÉ DUSSAUD, *Fragments d'architrave provenant de Sidon* (Musée du Louvre). — J.-J. MARQUET DE VASSELLOT, *Quelques exemples des relations artistiques entre l'Orient et l'Extrême-Orient*. — CLÉMENT HUART, *la Vierge de l'église Saint-Augustin à Mayence*. — ÉTIENNE MICHON, *les Sarcophages de Saint-Drausin, de Soissons, de la Valbonne et de Castelnau-de-Guers au Musée du Louvre et les sarcophages chrétiens dits de l'École d'Aquitaine ou du Sud-Ouest*, où l'on s'accorde à relever

l'influence de l'Orient. — O. M. DALTON, *A Gold pectoral cross and an amuletic bracelet of the sixth century*. — NICOMÈDE KONDAKOV, *Un détail des harnachements byzantins*. — H. OMONT, *Un guide du pèlerin en Terre Sainte au XIV^e siècle*. — C. ENLART, *Ferromneries catalanes dans le Levant*. — FRÉDÉRIC MACLER, *Un feuillet de tétraévangile arménien*. — PAUL DURRIEU, *le Temple de Jérusalem dans l'art français et flamand du XV^e siècle*.

Il faut signaler encore la *Bibliographie de M. Gustave Schlumberger*, dressée par M. Adrien Blanchet et le très utile inventaire des illustrations de Nicéphore Phocas et de l'Épopée byzantine, établi par Mlle S. Der Nersessian.

PÉRIODIQUES

PIERRE MONTET. — *L'art phénicien au XVIII^e siècle avant J.-C., d'après les récentes trouvailles de Byblos*, dans *Monuments et Mémoires de la fondation Piot*, t. XXVII (1924), p. 1-29.

On trouvera, reproduits dans le texte ou sur les deux planches dont une en couleur, tous les objets découverts par M. Montet dans plusieurs tombes royales de Byblos contemporaines des derniers rois de la XII^e dynastie. Si on y ajoute les pièces de même époque mises au jour par M. Virolleaud ⁽¹⁾, on reconnaîtra que jamais plus riche trouvaille ne fut livrée par les pays sémitiques.

Alors qu'on désespérait de jamais connaître l'art phénicien qu'avaient célébré les anciens, voilà que d'un coup surgit devant nous tout un trésor dont les plus

⁽¹⁾ Voir Syria, III (1922), p. 273 et suiv.

beaux objets sont évidemment fabriqués en Égypte (d'après M. Montet : miroir d'argent à manche papyriforme, pectoral en or et pierres calibrées à la double image du pharaon dans un naos égyptien, vases et coffret à encens portant des noms de pharaons) et attestent l'expédition de « l'offrande royale funéraire » au roi de Byblos. Mais on y trouve aussi « un grand nombre de pièces qui ont été fabriquées sur place ou importées d'un autre pays. Les pièces envoyées par le pharaon sont précieuses, car elles ont permis de dater les tombeaux à quelques années près ; mais les autres ont un intérêt bien supérieur, puisqu'elles nous permettent de juger la civilisation gibilite à une époque reculée » et c'est à celles-ci que s'attache le savant explorateur dans cette étude.

Le texte de la belle harpè du tombeau II est établi par M. Montet. D'un côté : « Le prince de Kapni (Byblos), Ypshemou-abi, renouvelé de vie » ; de l'autre : « engendré du prince Abi-shemou, défunt ». Du coup, nous avons dans ce dernier, le nom du possesseur de la tombe I.

Le nom d'Ypshemou-abi apparaît encore sur le pendentif en forme de coquille où M. Montet voit une imitation gibilite d'un modèle égyptien. De fabrication indigène sont aussi les plaques d'or au type du faucon aux ailes éployées tenant des anneaux dans ses serres, aussi les bracelets et même les bagues. Depuis que le tombeau III a fourni des vases en terre cuite du type des fameuses théières en argent, il est très probable que celles-ci ont été fabriquées à Byblos même.

M. Montet, qui procède ainsi à un judicieux départ entre les produits importés et les produits locaux, reste incertain en

ce qui concerne le si curieux couteau à lame d'argent et à manche d'or que reproduit en couleur la planche I, 5.

R. D.

FRANZ CUMONT. — L' « Aphrodite à la tortue » de Doura-Europos, dans *Monuments et Mémoires de la fondation Piot*, t. XXVII (1924), p. 31-43.

Dans une petite salle du vaste temple consacré à la déesse Nanaïa, parée du nom d'Artémis à l'époque grecque, M. Franz Cumont a eu la bonne fortune de mettre au jour une statuette de marbre d'assez bonne facture à laquelle manquaient la tête et un bras. A peu de distance de ce marbre fut trouvée la partie supérieure de deux statuettes grossières en plâtre polychromé représentant des Victoires ailées tenant une palme, produits d'un atelier local que M. Cumont rapporte à l'art gréco-parthe. « Notre déesse, au contraire, a sans doute été importée à Doura et consacrée dans le temple de l'Artémis orientale par quelque riche marchand. » Peut-être provient-elle du grand centre artistique d'Antioche.

La particularité la plus remarquable de cette figure est de poser le pied gauche sur une tortue. Par des rapprochements très probants, M. Cumont rattache ce type à la statue d'or et d'ivoire, travail de Phidias, qui avait été consacrée dans le temple d'Aphrodite à Elis. Toutefois la statuette de Doura est visiblement influencée par les « plantureuses Vénus syriennes ». « Nous sommes donc en présence, conclut le savant archéologue, d'une transposition plutôt que d'une copie de l'*Ourania* d'Elis, exécutée dans quelque atelier d'Orient à l'époque des Séleucides et adaptée au goût du jour et du milieu. »

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

La quatrième campagne de fouilles à Byblos. — *Les Comptes rendus de l'Acad. des Inscript.*, 1925, p. 25 et suiv., publient le rapport de M. Pierre Montet sur sa campagne de l'automne 1924. Les découvertes, moins sensationnelles que celles des années précédentes, sont cependant fort intéressantes; elles portent sur quatre points différents.

I. — La nécropole royale a fourni quatre nouveaux tombeaux VI, VII, VIII et IX. Le travail d'excavation a été très pénible par la masse de terre qu'il a fallu remuer (le puits du tombeau VII mesure 5 mètres de large sur autant de long); malheureusement toutes ces tombes étaient violées tout comme le tombeau V (sarcophage d'Aḫiram), au VII^e siècle av. J.-C. Les violateurs ont trouvé expédient de cheminer en galerie sous le roc pour gagner les différentes tombes. Cela explique que M. Dunand, qui secondait M. Montet dans cette campagne, ait trouvé « à l'entrée de la chambre IX des fragments de deux vases en albâtre qui se raccordaient avec des fragments du tombeau VIII ».

Seul le tombeau VII a fourni une cuve rectangulaire ayant servi de sarcophage; le couvercle voûté est muni à chaque extrémité de deux tenons cylindriques. « Un sarcophage du même type et très soigné occupait le fond de la chambre V, derrière le sarcophage orné de bas-reliefs et d'inscriptions du roi Aḫiram. »

Parmi les objets découverts, on signale un minuscule faucon en améthyste, tournant la tête de côté, qui est une petite œuvre d'art, mais il faut surtout mentionner deux fragments du tombeau IX portant chacun un cartouche entourant des hié-

roglyphes. L'un est lu : « *Le prince de Gebal, Abi (Ib),* » l'autre : « *Abi-Chemou (Ib-šmu), renouvelé de vie* ». Comme Abi-Chemou est le nom du roi enterré dans le tombeau I, plusieurs hypothèses se présentent suivant qu'on admet ou non l'identité. Il n'est pas impossible non plus que Abi soit le nom abrégé de Abi-Chemou. Mais il se peut aussi, comme le remarque M. Montet, que « les cartouches conservés sur les deux fragments aient fait partie d'une phrase dont les autres mots sont perdus. Il est possible de supposer qu'un des deux personnages était fils de l'autre ». La répétition des noms est un fait si fréquent que cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable.

Abišemou peut signifier « Ab (père, appliqué au dieu) est son nom », et nous en avons rapproché Shemouel, s'il faut comprendre « son nom est El ». Mais il est tentant aussi de rapprocher ce dernier de Ypshemouabiqu'on peut interpréter par le verbe *yapa* « que le nom de mon père est beau ⁽¹⁾ ». Toutefois la transcription égyptienne laisse quelque incertitude puisque M. Gressmann a proposé *Ipuš Šumuabi* « Shoumouabi a créé » ⁽²⁾.

M. Montet estime que les tombes VI-IX sont postérieures, mais non de beaucoup à la XII^e dynastie égyptienne.

II. — Des tombes beaucoup plus anciennes ont été reconnues vers le mur des Croisés. L'une d'elles, au pied du tombeau III, est particulièrement bien conservée. « C'est une cavité informe dont l'entrée est bouchée par deux dalles. Nous en avons retiré une grande urne funéraire en terre

⁽¹⁾ Voir *Monuments et Mémoires Piot*, 1924, p. 41.

⁽²⁾ D'après VINCENT. *Revue biblique*, 1925, p. 180, note 1.

cuite pourvue de trois anses triangulaires près du col et de trois anses surbaissées près du fond plat. » La céramique découverte est primitive et tout à fait comparable à celle que M. Virolleaud sortit d'une cavité longée par le couloir reliant l'hypogée II à l'hypogée I.

III. — Pendant l'été 1924, on mit au jour, dans les terrains de l'orphelinat arménien, une tombe qui a fourni une vaisselle funéraire abondante au milieu de laquelle on signale un vase en forme de poisson, une coupe avec deux têtes de vache. Dans le voisinage, M. Montet fit ouvrir une autre tombe qui donna « un rhyton en terre vernissée rouge clair dont le double bec cylindrique, orné de traits noirs et de deux yeux sculptés, reproduit une tête de porc. En outre, la tombe a fourni des haches votives, des pointes de lance et des lames de poignard en bronze. » M. Montet estime ce mobilier à peu près contemporain des tombes royales VI-IX.

IV. — Parmi les objets provenant du temple de la Ba'alat Gebal, M. Montet signale une portion de disque d'offrande en albâtre où on lit, à l'intérieur d'un cartouche, le nom de Pépi, « fils de Hathor, dame de Deuderah », titre qui est propre à Pépi I.

A quels dieux étaient consacrés les temples de Baalbek ? — Deux temples contigus s'élèvent sur l'acropole de Baalbek. Le plus grand était consacré au culte de Jupiter Heliopolitanus; le plus petit est généralement appelé aujourd'hui « temple de Bacchus ». Mais en faveur de cette désignation, qui remonte à Puchstein, on ne peut invoquer d'autre argument que les reliefs de l'encadrement de la porte, où

s'entrelacent des rinceaux de pampre et de lierre. La décoration des deux édifices conduit, si on la considère dans son ensemble, à une autre conclusion, fait observer M. Thiersch⁽¹⁾. La frise est semblable dans l'un et dans l'autre, et l'on y remarque la même alternance de protomes de taureaux et de lions, l'animal d'Hadad et celui d'Atargatis. L'encadrement même de la porte paraît avoir été identique de part et d'autre et joint, aux rinceaux dont nous parlions, des épis et des têtes de pavots, qui sont en Grèce les plantes de Déméter et apparaissent ici réunis au raisin comme symboles de fécondité. Les deux sanctuaires parallèles auraient donc, suivant M. Thiersch, été ceux du couple divin, Hadad ou Jupiter et Atargatis, et cette attribution permet certainement d'interpréter, mieux qu'on ne l'avait fait, bien des détails des sculptures qui ornent le prétendu temple de Bacchus.

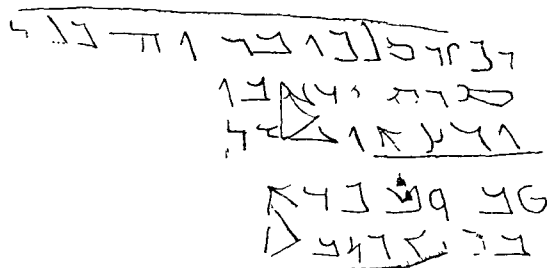
M. Thiersch montre en outre que le récit que nous trouvons chez Michel le Syrien de la destruction du temple de Baalbek par la foudre, en 554, ne peut s'appliquer qu'à celui de Jupiter Heliopolitanus. Il s'ensuit que la basilique chrétienne qu'on bâtit dans ses ruines n'était pas de l'époque de Constantin ou de Théodose comme on l'avait cru, mais de la deuxième moitié du VI^e siècle.

FRANZ CUMONT.

Un graffite palmyrénien du temple de Doura. — M. Franz Cumont a relevé dans le temple de Doura, consacré aux dieux palmyréniens, un graffite palmyrénien qu'il vient de publier en reproduisant la

⁽¹⁾ *Zu den Tempeln und der Basilika von Baalbek*, dans *Nachrichten der Ges. der Wissensch. zu Göttingen*, 1925, p. 1-24.

lecture de M. Clermont-Ganneau, qui y avait reconnu des proscynèmes et la mention de Yarhibol⁽¹⁾. Le savant explorateur de Doura ayant retrouvé dans ses papiers un estampage meilleur que celui soumis à M. Clermont-Ganneau, a eu l'obligeance de nous le confier, et nous le reproduisons, car il nous paraît offrir quelques particularités nouvelles. Nous lisons :



1. דכיר מלכו בר והבלת
2. קדם ירהבול[ל]
3. ורצא וגלית
4. טב וסכרא [ל...]
5. בר [נ] צירביל

Il y a évidemment deux textes, séparés par un large trait.

1. Que soit mentionné Malikou, fils de Wahballat, (2) devant Yarhibo[l] (3) et Reşou et GL^R_DT.

Puis une autre main — car le *vav* notamment est d'une autre forme — a gravé :

4. Du bien et la récompense [pour un tel,] (5) fils de Nouşratbel. .

Reşou apparaît dans les noms théophores ou encore, en palmyrénien, sous la forme Arşou. La graphie employée ici paraît reproduire la forme arabe Rouḍa⁽²⁾.

⁽¹⁾ Fondation Piot, *Monuments et Mémoires*, t. XXVI, p. 23 du tirage à part et figure 3. On pourra confronter notre copie avec la reproduction très nette des *Monuments Piot*.

⁽²⁾ Voir nos *Arabes en Syrie avant l'Islam*, p. 142.

Il est plus difficile de reconnaître le nom de la troisième divinité mentionnée. Réserve faite sur la transcription, M. Cumont suggère un ingénieux rapprochement qui entraînerait une correction au texte d' « Isaac d'Antioche, éd. Bickell, p. 214, v. 169, qui mentionne une divinité de Bethchur (Mésopotamie), appelée גדלת. Assemani, *Biblioth. Orient.*, I, p. 327, n. 1, a rattaché le nom de cette Godlat ou Gadlat à GDL « tresser, tisser », et cette étymologie est acceptée par Payne Smith, *Lex. syr.*, s. v., t. I, p. 655 : *Gadlat nomen deae quae textrinae praeerat*. Mais si le vrai nom de cette prétendue déesse du tissage est Galdat et non Gadlat, cette étymologie aventureuse perd toute vraisemblance⁽¹⁾ ».

Enfin, à la ligne 4, le terme סכרא se présente pour la première fois comme substantif ; il n'était connu qu'à l'état d'adjectif et comme épithète de la divinité.

R. D.

Une mosaïque de Beit-Djibrin et le symbole de la résurrection. — L'École biblique de Jérusalem qui, en 1921, avait mis au jour dans l'ancienne Eleuthéropolis une mosaïque figurant des saisons, des fauves et des scènes cynégétiques⁽²⁾, a complété ses recherches en mai 1924, et le P. Abel a donné un substantiel rapport sous le titre de *Découvertes récentes à Beit-Djebrin*⁽³⁾. On a pu établir que l'installation retrouvée remontait au 11^e siècle de notre ère et constituait une villa romaine remaniée au 111^e siècle, au temps de la grande prospérité de la ville

⁽¹⁾ FR. CUMONT, communication particulière.

⁽²⁾ VINCENT, *Une villa gréco-romaine à Beit Djebrin*, dans *Revue biblique*, 1922, p. 259 et suiv.

⁽³⁾ *Revue biblique*, 1924, p. 583 et suiv.

sous Septime-Sévère. La villa ayant disparu à la suite d'un sinistre, une église fut élevée à sa place et une des chapelles fut décorée d'une mosaïque qui constitue la découverte la plus intéressante de la nouvelle campagne. Une inscription attribue ce travail à un certain Obodien, prêtre. Dans un cadre « de cubes de couleur se déroulent les pampres feuillus et chargés de grappes de deux ceps de vigne qui s'échappent d'une amphore. Chaque enroulement des pampres forme une sorte de médaillon où figure un oiseau. Deux cerfs, affrontés de chaque côté de l'amphore, débordent les volutes descendantes ». Le motif est connu ; il a un parallèle étroit dans la mosaïque d'un tombeau de Jérusalem voisin de Saint-Pierre en Gallicante. Là aussi figure un oiseau volant au-dessus de l'amphore et portant une bulle au cou. Le P. Abel n'y voit qu'un rapace « auxiliaire apprécié du chasseur ». A notre avis, il s'agit de bien autre chose, et notamment de la prolongation de la valeur de l'aigle funéraire si bien mise en valeur par M. Cumont⁽¹⁾.

On ajoutera aux monuments invoqués par M. Cumont la collection réunie par le P. Ronzevalle⁽²⁾, dans l'intention, il est vrai, de réfuter l'opinion du savant historien des religions orientales attribuant à l'aigle des tombes syro-palestiniennes, en tant qu'animal solaire, des fonctions psychopompes. Mais le P. Ronzevalle prévenait lui-même que ses conclusions étaient « plutôt provisoires et dubitatives, sinon

⁽¹⁾ *Études syriennes*, p. 35 et suiv..

⁽²⁾ *Notes et études d'archéol. orient.*, III, p. 117 (L'aigle funéraire en Syrie), extr. de *Mél. fac. orient.*, V, 2, p. 1 et suiv.

entièrement négatives ». M. Cumont y a répondu, et il ne nous paraît pas qu'on puisse écarter ses explications.

Sur cette base, le P. Vincent a déjà reconnu dans l'aigle aux ailes éployées de la mosaïque de Jérusalem un symbole de résurrection⁽¹⁾. Bien qu'il ne s'agisse plus d'un tombeau, la valeur de l'oiseau aux ailes éployées portant au cou une bulle, sur la mosaïque de Beit-Djibrin, est la même. Un poncif, objectera-t-on. Peut-être, mais un poncif qui eut d'abord un sens. Le plus ancien exemple qu'on puisse invoquer pour ce symbole est probablement l'aigle du calice Kouchakji, placé non plus sur l'amphore, mais sur la corbeille aux pains — symbolisme équivalent. Nous trouvons une confirmation irréfutable de cette interprétation dans une fresque de Baouit⁽²⁾ qui atteste, une fois de plus, combien l'art copte dépend de la symbolique syrienne. Sur cette fresque, l'aigle, portant le médaillon autour du cou, est désigné par le terme AETOC, et sa valeur est définie par le signe *ankh* ou « croix de vie » qu'il tient dans le bec.

Si la signification « symbole de la résurrection » est admise, il sera difficile d'échapper à la conclusion que ces animaux, au milieu des pampres, servent à situer le paradis céleste. Plus tard ce sera un simple motif décoratif, mais à l'époque du calice Kouchakji et à celle de la mosaïque de Beit-Djibrin ce décor avait un sens.

R. D.

⁽¹⁾ VINCENT et ABEL, *Jérusalem*, II, p. 512, note 1.

⁽²⁾ GLÉDAT, *Le Monastère et la Nécropole de Baouit*, Le Caire, 1906, II, pl. XCIII, 2, p. 149 et suiv.

DE LA GLYPTIQUE SYRO-HITTITE JUSQU'A PRAXITÈLE

PAR

J. SIX

Quelques observations qui m'ont été suggérées par *la Glyptique syro-hittite*, quand j'ai eu à faire, pour le *Museum*, un compte rendu du livre instructif de M. Contenau sur ce sujet, me semblent mériter une exposition un peu plus ample.

Ces observations sont de nature très diverse et n'ont d'autre relation que celle de leur origine, c'est-à-dire que, relevant toutes de cette glyptique, elles traitent de sujets très différents, qui se rapportent, pour la plupart, à une mythologie, un art, ou un événement historique assez éloigné.

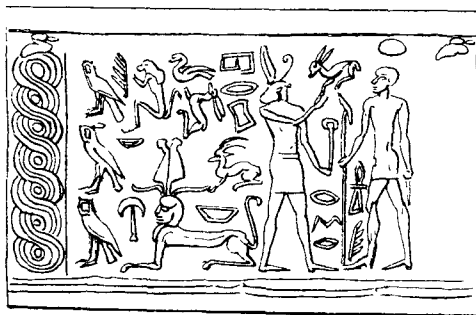


FIG. 1.

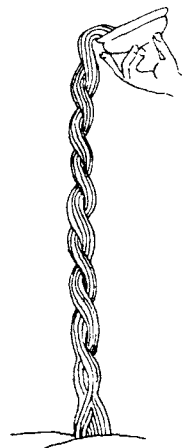


FIG. 2.

I. *La tresse, la spirale, etc.* — M. Contenau dit très justement (p. 140) : « Bien entendu cette tresse est un symbole à valeur religieuse, comme les autres objets qui l'environnent, mais sa signification reste douteuse » et l'auteur se rapporte ensuite (p. 141) à M. Dussaud ⁽¹⁾ pour affirmer la valeur symbolique de la spirale. Il faudrait préciser d'abord. La tresse, dont il s'agit, une simple torsade, en général de trois ou quatre lignes parallèles, enroulées autour

⁽¹⁾ *Les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée*, p. 355.

d'autres en nombre égal, qui se trouve plus de quarante fois dans les 362 figures du livre (fig. 1) ⁽¹⁾, me semble trouver son explication évidente par l'eau, ou le vin, qui coule de la phialé avec laquelle Asourbanipal, roi d'Assyrie, fait une libation sur les lions tués à la chasse, dans un fameux bas-relief de Ninive au Musée Britannique ⁽²⁾ (fig. 2).

Quoique les formes soient exagérées, cette façon de rendre l'eau qui coule témoigne d'une observation exacte, comme l'on peut s'en convaincre en examinant de quelle façon une torsade en cristal reproduit en tournant l'impres- sion de l'eau courante. Je ne vois nulle objection à prendre les tresses, dans les images des cylindres et des cachets, pour de l'eau courante, à moins qu'on ne doive, peut-être, généraliser en certains cas et y voir alors tout simplement de l'eau, l'eau d'un étang, comme en avaient les temples, ou d'un lac.

Cette hypothèse me semble pleinement confirmée après tout, par la forme du mim (fig. 3) dans l'inscription d'Ahiram, roi de Byblos au xiii^e siècle ⁽³⁾.

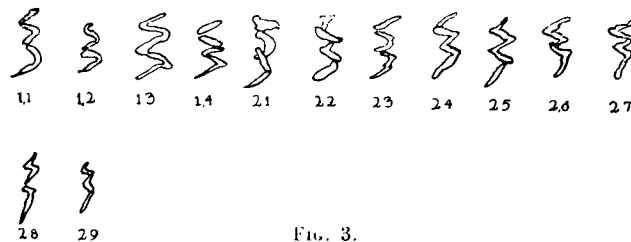


FIG. 3.

Ailleurs aussi, par exemple sur les boucliers en bronze de la grotte de Zeus en Crète ⁽⁴⁾, ces bordures de tresses simples peuvent symboliser des courants d'eau et j'aimerais à croire que le plus grand des fleuves, l'Océan même, qui entourait le bouclier d'Achille, d'après Homère, devait être figuré de la sorte. Peut-être, toutefois, faudrait-il songer plutôt pour l'eau de la mer, probablement plus mouvementée, à des spirales qui se rattrapent l'une l'autre et forment ce que l'on appelle « le chien courant », ornement qui semble indiquer au mieux le mouvement des vagues qui se suivent ⁽⁵⁾ (fig. 4).

⁽¹⁾ *L. c.*, pl. XIII, 81.

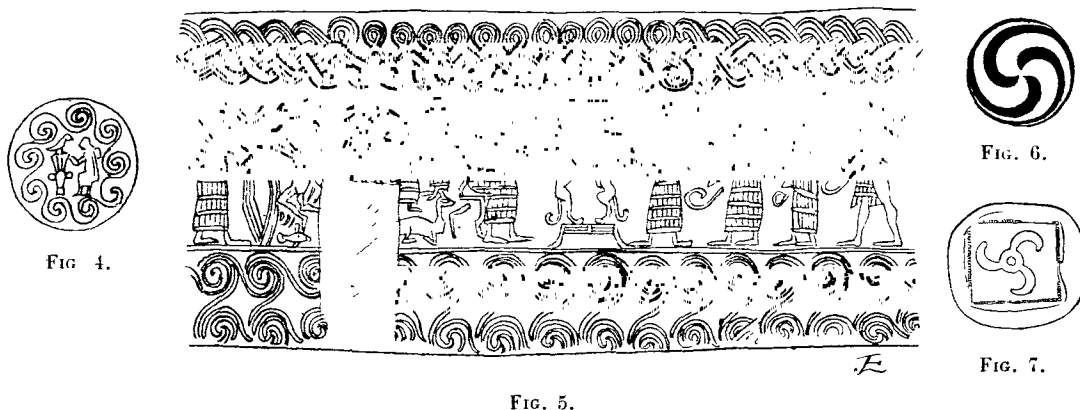
⁽²⁾ *A Guide to the Babylonian and Assyrian Antiquities*, pl. IV. (Assyrian Saloon, n° 118.) *Kunstgeschichte in Bildern*, I, 60, 4.

⁽³⁾ *Syria*, V, 1924, p. 149, pl. XXXIX-XLI.

⁽⁴⁾ HALBHERR e ORSI, *Antichità dell' Antro di Zeus Ideo*, pl. II, X.

⁽⁵⁾ CONTENAU, fig. 60, 71, 78, 93, 99, 101, 113, 267.

Un système plus riche de spirales se reliant entre elles sur deux ou plusieurs rangées ⁽¹⁾ (fig. 5), comme dans les plafonds d'Égypte ⁽²⁾, de Knossos ⁽³⁾ et du fameux tombeau à coupole d'Orchomène ⁽⁴⁾ devra figurer une nappe d'eau plus étendue, ainsi que l'indiquent les nénuphars insérés dans les interstices à Orchomène, comme souvent en Égypte ⁽⁵⁾.



Cependant il ne faudrait pas pousser cette idée trop loin et prétendre que les spirales doivent symboliser des vagues partout où on les rencontre. Je me demande même si certains plafonds égyptiens ⁽⁶⁾, où elles forment un ornement semblable au triskelès, que je crois avoir démontré être l'image du tonnerre ⁽⁷⁾ (fig. 6 et 7) ne pourraient pas désigner la mer céleste des nuages, qui serait mieux en place au plafond, d'après les coutumes naturalistes de la décoration égyptienne. Quoique j'eusse autrefois retracé l'histoire de cette image du tonnerre depuis la Méditerranée jusqu'en Chine, il me manquait précisément une figure égyptienne pour illustrer les paroles de Horapollon qui avaient donné lieu à mon enquête.

L'image du tonnerre en Chine et probablement en Lycie n'a pas seulement

⁽¹⁾ CONTENAU, fig. 103, 107, 110, 111, 309, 311.

⁽²⁾ JÉQUIER, *Décoration égyptienne. plafonds et frises végétales du nouvel empire thébain*, pl. XXI-XXIV, XXV.

⁽³⁾ *Journal of the R. Institute of British Architects*, X, 1903, pl. I; H. BOSSERT, *Alt Kreta*, fig. 37.

⁽⁴⁾ PERROT et CHAPIEZ, *Hist. de l'Art*, VI, fig. 220.

⁽⁵⁾ PRISSE D'AVENNES, *l'Art égyptien. Ornementation des plafonds : postes et fleurs, postes fleuronés, légendes et symboles*.

⁽⁶⁾ JÉQUIER, *l. c.*, pl. XXIII.

⁽⁷⁾ *Sertum Nabericum*, p. 364; *Tonitrus imago*. La fig. 6 est l'image chinoise du tonnerre, la fig. 7 une monnaie lycienne.

trois mais souvent deux ou quatre jambages et elle se retrouve de la sorte en Égypte ⁽¹⁾.

Si l'image des nuages ne semblait être aussi étrangère à l'art antique qu'elle est fréquente dans l'art chinois, je pourrais même me demander si la tresse *triple* (fig. 5) des figures 309, 312, 329 et les lacs en zig-zag des figures 309, 310, 311 et 329, ne rendent pas le ciel couvert de nuages qui couronnerait ces images, comme les vagues de la mer en feraient la base.

Mais ces bandes de vraies tresses sont trop rares ici et se retrouvent trop souvent là où elles semblent imiter nettement un ornement, résultant d'une technique spéciale, pour rien affirmer. On sait l'emploi fréquent, par exemple, qu'en font les mosaïques romaines ⁽²⁾. Certes, personne ne pourra y voir une image des nuages. On se demandera plutôt s'il ne faut pas penser, dans ce cas, à l'influence que des nattes tressées ont pu avoir sur l'ornementation des parvis, surtout à l'époque où ce motif ne se retrouve ni sur les murs, ni sur les plafonds.

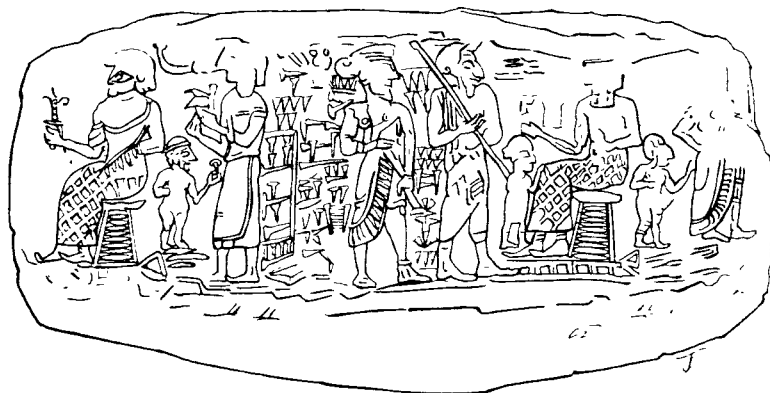


FIG. 8.

II. *Robe striée de diagonales formant losanges*. — M. Contenau a fait observer avec justesse que le costume des hommes a dû se composer de cuir épais (p. 18), du *Kaunakès*, imitant la fourrure (p. 20) et a soupçonné même des bordures de fourrure, qui n'auraient rien d'étonnant dans un climat aux hivers aussi rigoureux que ceux du plateau de l'Anatolie. Mais l'auteur ne fait aucune tentative pour expliquer le dessin si caractéristique de la robe striée de dia-

⁽¹⁾ JEQUIER, *l. c.*, pl. XI et X.

⁽²⁾ Par exemple : *I mosaici dei Palazzi Vati-*

cano e Laterano, pl. I-III, X-XIV, XVII, XIX XXIV, XXV, LIII, LXVIII, LXXIII.

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE SYRIE ET DE PALESTINE

(Avril 1926)

Sous le double Patronage de M. le Haut-Commissaire de la République Française auprès des Etats de Syrie, du Grand-Liban, des Alaouites et du Djebel-Druze, et de M. le Haut-Commissaire de Sa Majesté Britannique en Palestine et en Transjordanie, se tiendra successivement dans les trois villes de Beyrouth, Damas et Jérusalem, un Congrès Archéologique au cours duquel on visitera les principaux chantiers de fouilles et les sites historiques : Tripoli, Byblos, Sidon, Baalbec, Palmyre, Tibériade, Megiddo, Jérusalem, Djérash et éventuellement Pétra.

Le Congrès sera ouvert le 8 Avril 1926 à Beyrouth et sera clos trois semaines après à Jérusalem.

En principe, trois sections sont prévues pour les travaux du Congrès : 1° Préhistoire et Ethnographie. -- 2° Antiquité. -- 3° Moyen-Age et Temps modernes.

Les Congressistes bénéficieront de tarifs spéciaux dans les hôtels de Syrie et de Palestine. La Compagnie des Messageries Maritimes accordera, pour le passage sur ses lignes de Syrie, une réduction de 50 % aux Délégués officiels et une réduction de 50 % sur le net (nourriture non comprise) aux autres Congressistes.

Le départ de Marseille, par la ligne Nord (paquebot *Lamartine*) aura lieu le 24 Mars, et le départ par la ligne Sud (paquebot *Général-Metzinger*) le 30 Mars. On est prié de s'inscrire le plus tôt possible à la Direction des Messageries Maritimes, 9, rue de Sèze, Paris (IX^e).

Le montant de l'inscription au Congrès, fixé à 50 francs, peut, dès maintenant, être adressé soit à M. le Chef du Service des Antiquités et des Beaux-Arts, Haut-Commissariat, Beyrouth, soit à M. le Délégué du Haut-Commissaire en Syrie, 156, rue de l'Université, Paris (VII^e).

Les Congressistes qui se proposent de faire une ou plusieurs communications voudront bien en envoyer le titre à Beyrouth (adresse indiquée ci-dessus), en mentionnant dans laquelle des trois villes : Beyrouth, Damas ou Jérusalem, ils désirent en donner lecture ; ils joindront en outre à leur lettre un résumé des communications projetées.

Les adhérents recevront dans le courant du mois de février tous les renseignements complémentaires qui peuvent leur être utiles.

Par autorisation du Haut-Commissaire de la R. F. en Syrie :

*Le Conseiller du Haut-Commissariat,
Chef du Service des Antiquités et des Beaux-Arts :*

Ch. VIROLLEAUD.

5
3
1

3
1
2

1
1
2
2

3

gonales formant losanges, que porte une divinité sur une tablette qu'il compte parmi les plus antiques (fig. 4 de Kara-Eyuk, au musée d'Edimbourg) (fig. 8).

Je puis signaler deux analogies : l'une est le costume d'une partie des gardes du roi de Perse, que possède le Louvre, sur les briques émaillées du palais d'Artaxerxès II, à Suse ⁽¹⁾, qui a dû être tissé à la technique de haute lisse, de la manière qui nous est si bien connue par les étoffes coptes à dessins encastés dans un fond uni, comme il s'en est tant trouvé en Égypte ; l'autre, qui me semble beaucoup plus rapprochée comme aspect et comme époque, est le manteau d'une figurine en ivoire, trouvée à Nimrud ⁽²⁾, que j'ai soupçonné naguère avoir été tissée de cette façon assez rare et compliquée, mais parfaitement faisable sur un métier primitif et que l'on trouve encore aujourd'hui dans les *Kilims* de Merv, faits d'une étoffe très épaisse sans être trop rigide ⁽³⁾.

L'Asie est si fidèle aux traditions qu'il ne peut y avoir aucune objection à reculer l'emploi d'une telle technique jusqu'au xxiv^e siècle avant notre ère.

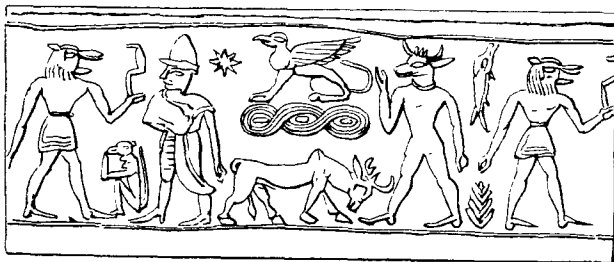


FIG. 9.



FIG. 10.

III. *Clefs*. — Je ne trouve en général aucune difficulté à accepter les interprétations de M. Contenau à propos des attributs et des armes, si sommairement indiqués qu'ils soient, mais l'instrument figuré sur les cylindres (fig. 173 et 176) (fig. 9 et fig. 10) qui, comme l'a très bien vu l'auteur, ne ressemble guère aux rares exemplaires connus de la harpé, qu'ont augmentés dernièrement les fouilles de Byblos ⁽⁴⁾, a une forme bien insolite pour un foudre.

Par contre, l'on reconnaît à première vue la grande clef ⁽⁵⁾ dont les Grecs

⁽¹⁾ DIEULAFOY, *L'Acropole de Suse*, pl. VI et VII.

⁽²⁾ POULSEN, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, Abb 32; *Jahreshefte des Oest. Arch. Institutes*, XV, 1912, p. 90, fig. 64.

⁽³⁾ *Jahreshefte*, l. c., p. 88 ss., fig. 62, 63.

⁽⁴⁾ *Syria*, III, 1922, pl. LXV et p. 301, fig. 14.

⁽⁵⁾ SAGLIO, *Dict. des Antiq.*, article *Sera*, et PAULY-WISSOWA, *Encyclop.*, article *Kleidou-*

se servaient, aux temps classiques, pour lever les barres de bois dont ils fermaient en dedans leurs portes, comme l'on continue de le faire aux portes cochères de nos fermes. Si le dieu qui la tient est vraiment Adad ou Teshoub, dieu des orages, on a pu peut-être désigner par cet attribut celui qui, pour parler avec la Genèse (VII, 11), « ouvre les bondes des cieux », et même la foudre aurait pu prendre la forme d'une clef, puisque son apparition est souvent suivie d'une pluie plus forte. Le psaume CXXXV, 7, dit de l'Éternel « qu'il fait les éclairs pour la pluie » et l'on trouve la même pensée chez Jérémie, XI, 13. Adad ou Teshub pouvait en faire autant aux yeux de ses fidèles.

On peut envisager d'ailleurs une autre solution qui serait peut-être plus conforme à l'esprit antique, et dès lors préférable. Eschyle fait dire à Athéna⁽¹⁾:

καὶ κλεῖδας οἶδ'α θεόματος μύνη θεῶν
ἐν ᾧ κερκυνύς ἐστ' ἐσθραγισμένους.

Le dieu syrien peut de même avoir eu comme symbole la clef du local où il tenait emmagasinée la foudre. En tous cas, ce qu'il tient ne peut être qu'une clef, mais ce n'est pas à moi de décider si c'est bien le dieu des orages ou tout autre dieu *Cleidouchos*.

IV. *Sphinx ailé à tête de femme*. — Si M. Contenau a raison de comparer les sphinx ailés à tête de femme des cylindres (fig. 160 et 165) (fig. 11) avec ceux de l'art égéen, il ne faut pas oublier, d'autre part, les grands sphinx à tête de femme que nous connaissons déjà depuis la publication des découvertes en Galatie et Bithynie⁽²⁾, c'est-à-dire dès 1872, sans que l'on ait, autant que je sache, expliqué exactement la spirale que forme la longue mèche de cheveux qui retombe de chaque côté de leur tête. Or, ce ne peut être un hasard si cette mode de coiffure, pas du tout rare en Égypte, se retrouve ici précisément portée par les sphinx. La seule reine égyptienne qui s'est fait sculpter sous la forme d'un sphinx, Hatshepsou, est coiffée de la sorte dans la belle statue à corps de lion couché du Musée Baracco⁽³⁾, œuvre trop peu connue. Les

chos. Ajoutez *Jahrbuch d. Instituts*, XVIII, 1903, p. 43, fig. 2; *Br. Mus. Cat. of gr. Coins (Peloponnesus)*, pl. XXVII, 10 (Argos); CONZE, *Gr. Grabreliefs*, pl. XXXV, nos 1796-1798. La forme qui s'accorde le mieux est celle des

peintures du Transtévère, *Mon. d. Inst.*, XII, pl. XXXIV, 3.

⁽¹⁾ *Euménides*, v. 827.

⁽²⁾ Pl. 65 et 67.

⁽³⁾ *Collection Barracco*, VII et VIIIa.

visages des sphinx d'Euiuk lui ressemblent beaucoup. Nul doute que la grande reine, qui a affermi le pouvoir de son royaume à l'extérieur par des expéditions lointaines, ait influencé l'art hittite et que l'érection des colosses, en forme de sphinx à tête de femme, à l'entrée du palais hittite, ne soit faite à l'imitation de son image. Dès lors, ne doit-on pas croire que les sphinx femelles de l'art mycénien tirent leur origine du pays hittite, plutôt que de supposer, dans ce cas, une influence égéenne au centre de l'Asie Mineure ?

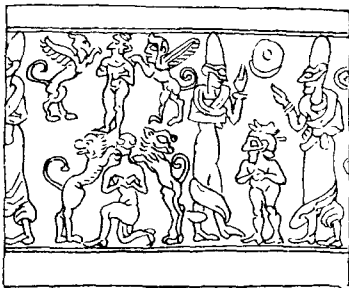


FIG. 11.

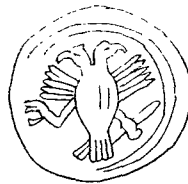


FIG. 12.



FIG. 13.

V. *L'aigle à deux têtes*. — M. Contenau affirme que l'aigle à deux têtes est originaire de la Mésopotamie. C'est très possible et, je ne veux pas en douter, il peut y avoir plus d'une publication à ce propos que je n'ai jamais vue. Mais l'aigle à deux têtes, d'où qu'il vienne, a pris à coup sûr une place prépondérante en Asie Mineure où il figure parmi les sculptures de Boghaz-Kéui et d'Euiuk⁽¹⁾ et d'où il semble avoir fait son chemin, au moyen âge, par les monnaies des Seldjoucs dans l'art héraldique européen. Les cachets cappadociens et leurs empreintes (fig. 52, 66, 67, 69) (fig. 12) témoignent de la vogue de ce symbole chez les Hittites aux temps anciens, et s'il se retrouve parmi les ornements en mica des tombeaux à victimes humaines, que les Américains ont trouvés au Sud de l'Égypte à Kerma⁽²⁾, il en résulte clairement que les chefs non-égyptiens, qui y furent enterrés, ont dû être, comme l'a soupçonné à première vue M. Reisner, des Hyksos, c'est-à-dire, en ce cas, des Hittites, auxiliaires à cette époque, maîtres plus tard de tout le pays.

⁽¹⁾ *Galatie et Bithynie*, pl. 38 et 48.

⁽²⁾ *Museum of fine Arts Bulletin*, XII, 1914, n° 69, et XIII, 1915, n° 80, p. 82. Harvard

African Studies VI. Excavations at Kerma, by GEORGE A. REISNER, Ph. D., IV-V, Pl. 59-2.

VI. *Pasiphaé*. — C'est avec plus de réserve que je voudrais proposer de reconnaître une préfiguration du mythe de Pasiphaé dans la figure 45 (fig. 13), empreinte de cylindre cappadocien au Musée de Berlin.

On y voit la grande déesse de l'Asie, quel que soit son nom, dont le geste souligne la nudité ; elle ôte son dernier voile en regardant un taureau ithyphallique, au visage humain, dressé sur ses jambes, qui étend vers elle ses pieds de devant. S'il se répète de l'autre côté, c'est sans doute une conséquence du système de dédoublement, qui est propre à cet art. On ne saurait guère indiquer plus clairement une relation conjugale entre cette déesse et ce dieu-taureau. On se sent même enclin à prendre le petit taureau, qui se voit près d'eux, pour la progéniture de leur union.

Ces formes symboliques sont à peine indécentes, quand il s'agit des dieux. Que ce soit la planète Vénus, ou sa représentation à la voie lactée, le signe zodiacal de la Vierge, ou le principe même de la fécondité, ses relations avec un taureau céleste, zodiacal ou non, ou le dieu de la fécondation, ne peuvent qu'être pures, en tant que naturelles. Mais du moment que, descendue des cieux, la déesse chaste, dans sa nudité, a été remplacée par une reine humaine, quoique son nom de Pasiphaé rappelle clairement son origine céleste, du moment que le dieu, sous forme de taureau au visage humain, a fait place au plus beau taureau du troupeau et que la fantaisie sans bornes des Grecs a ajouté au mythe des détails qui ne font qu'accentuer son indécence, il en résulte une bestialité saugrenue, qui était parfaitement étrangère au symbolisme original si naïf.

C'est une curieuse conséquence de l'identification de Minos et de sa famille avec les dieux du ciel et de la terre que le roi de Crète, dont on ne peut plus nier l'existence, et les siens, outre Pasiphaé, sa femme, ses filles, Phèdre (l'éclatante) et Ariadne (la très sainte), qui se succèdent auprès de Thésée comme le jour et la nuit auprès du soleil, nous apparaissent dans la légende occupés à des actes humains et pervers, bien qu'ils aient été empruntés aux actions bienfaisantes de la nature, comme la succession des saisons, ou des heures. Vraiment c'est bien le cas de dire : *Quod licet Jovi non licet bovi*. En tout cas, j'aimerais croire que l'empreinte du cylindre de Berlin nous a conservé le mythe, quel qu'ait pu être son sens véritable, dont l'histoire de Pasiphaé, mère du Minotaure, tirerait son origine.

VII. *L'Aphrodite de Praxitèle*. — Cette déesse de la fécondité, qui enlève son dernier voile, pour se montrer dans toute sa nudité, se trouve fréquemment dans cette glyptique, le corps toujours de face, la tête souvent, les bras quelquefois tournés de côté.

Parmi ces dernières figures il y en a une, plus élégante que les autres (fig. 143) (fig. 14), sur un cylindre du musée de Berlin où un dieu lui présente un roi. La déesse avance la main gauche vers l'adorant, tandis qu'elle retient encore de la main droite, derrière son dos, le vêtement qu'elle enlève. Par là elle diffère évidemment de l'Aphrodite de Praxitèle à Cnide, qui tient de la main gauche sa draperie enlevée et couvre son sexe de la droite. Il se peut donc que la grande ressemblance de sa silhouette avec la figure du cylindre (ressemblance qui ressort de la comparaison avec le médaillon de Cnide (fig. 15) ⁽¹⁾, encore plus qu'avec la statue) soit fortuite, mais il ne peut être douteux que le motif ne soit identique.



FIG. 14.



FIG. 15.

On a certainement eu tort de voir dans l'Aphrodite de Praxitèle, qui se dévêt, un trait humain, qui rapetisserait la grande déesse, pour en faire une belle femme qui va prendre son bain. Il résulte au contraire, avec toute évidence, de l'iconographie de l'Anatolie, constituée par ces cylindres, que la déesse de la fécondité *qui se dévoile* est le thème général que le grand sculpteur *de la beauté inflétrissable et de la jeunesse éternelle* des dieux n'avait qu'à suivre. Admettons qu'il ait entrepris son œuvre pour Cnide, ou bien admettons l'authenticité de l'anecdote sur les habitants de Cos qui auraient eu le premier choix et auraient préféré une Aphrodite voilée, laissant à ceux de Cnide le chef-d'œuvre qui devait acquérir une si grande renommée ⁽²⁾, peu importe. L'île de Cos n'est pas beaucoup moins proche de l'Asie Mineure et pas moins sujette à des influences cariennes que la péninsule, et un culte asiatique n'y surprend pas davantage. Il y avait en outre une troisième Aphrodite de la main du maître en Carie même, dans l'Adonion d'Alexandrie sur le Latmos ⁽³⁾.

⁽¹⁾ P. GARDNER, *The Types of Greek coins*, pl. XV, 21.

⁽²⁾ PLIN, *Nat. Hist.*, XXXVI, 20.

⁽³⁾ ÉTIENNE DE BYZANCE, *v. Alexandria*.

L'Aphrodite Ourania ⁽¹⁾ de Cnide tient donc des Hittites, depuis longtemps oubliés, sa nature originelle, mais c'est un Grec qui lui a donné cette beauté saine des formes, ces proportions admirablement pondérées et rythmées, comme elles ne s'étaient jamais encore dévoilées à aucun œil barbare. Ce n'est, pour contredire le poète ⁽²⁾, ni Adonis, ni Anchise, ni Pâris, qui a su les rendre c'est Praxitèle. Si pour les peuples d'Asie le principe féminin s'est manifesté sous toutes les formes de la chasteté, de la volupté et de la fécondité, sous l'aspect de la vierge, de la femme et de la mère, c'est la Grèce seule qui a vu surgir de la mer la déesse de la beauté ³.

J. SIX.

⁽¹⁾ LUCIEN, *De Imagg.*, 23.

⁽²⁾ *Anth. Gr.*, IV, 217 (*Planud*, IV, 168).
Antipater de Sidon.

⁽³⁾ M. E. Pottier a bien voulu m'informer que la filiation de la Vénus de Praxitèle avec les modèles orientaux avait été depuis longtemps

signalée par LÉON HEUZEY dans son *Catalogue des figurines antiques du Louvre*, p. 23-26 (édit. de 1923); cf. aussi un article de M. PAUL JAMOT sur la *Vénus Pudique* dans *Mon. et Mém. Piot*, I, 1894, pl. 21.

INSCRIPTIONS GRECQUES

CONSERVÉES A L'INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS

PAR

LE R. P. MOUTERDE, S. J.

Les inscriptions dont nous tentons le commentaire ont été réunies par M. Eustache de Lorey, Directeur de l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans à Damas. Au prix de combien de démarches et de quels efforts, lui seul pourrait le dire ; une modestie excessive l'en empêchera, comme elle lui fait refuser de signer cette publication. Il faudra donc, pour esquisser l'histoire de la collection, nous borner à indiquer que des 33 numéros publiés ici, deux seulement étaient réunis à Damas quand l'Institut français y fut fondé ; les autres sont entrés au Palais Azem, mêlés aux monuments de l'art arabe et croisé que M. de Lorey a mis en sûreté : toute « pierre inscrite » risquant d'être brisée pour la bâtisse ou vendue à l'étranger, ce sont autant de pièces sauvées, pour la connaissance scientifique de la Syrie.

La provenance des inscriptions groupées au Palais Azem est diverse. Nous les avons rangées par ordre géographique : une épitaphe de Ḥomṣ ouvre la série, qui passe ensuite à Damas, à Merğ es soultān dans la Damascène, puis aux confins de la Terre Sainte, à Qonaitrā dans le Ġōlān et jusqu'à Geras ; dans le Ḥaurān nous partons de Ḥit, à l'est de Šakkā (l'ancienne Eaccea), pour revenir vers l'ouest à Ṭafas, non loin de Mzeirib, puis à Der'a ; viennent enfin les textes d'origine indéterminée, très probablement ḥauranite. Seul l'autel de Manāf (n° 33) avait franchi les bornes de la province ; il fut rencontré à Beyrouth, chez MM. Sarrafian, par le R. P. Ronzevalle, qui en reconnut immédiatement l'importance ; un geste libéral du général Weygand, Haut-Commissaire en Syrie et au Liban, fit entrer l'image du vieux dieu arabe dans la collection de l'Institut français d'art musulman.

L'intérêt que présentent nos trente-trois textes est supérieur à celui

qu'offre, en général, l'épigraphie de l'Arabie romaine. Quelques dédicaces rappellent des travaux publics comme la réfection d'un pont (n° 11), ou bien le passage d'un haut fonctionnaire byzantin (n° 6), ou encore la construction de castels, destinés à arrêter les incursions des Perses (n° 12, cf. n° 32). Les épitaphes nous renseignent sur l'onomastique, toujours curieuse, des Sémites ; une des plus instructives est celle des soldats morts « sans secours » (n° 4) ; plusieurs (n° 23 à 27) sont accompagnées de figurations sommaires, qui représentent peut-être le *nefé*s sémitique. Il faut mettre hors pair les deux dernières pièces : la stèle de Haggai, assassiné dans le *bled*, qui se dresse pour crier vengeance (n° 32) ; l'autel orné du buste de Manāf, qui nous reporte au plus ancien polythéisme de la tribu de Qorais. S'il y a quelque profit à connaître ces monuments, on en saura gré à M. de Lorey et, pour ce qui concerne Manāf, au R. P. Ronzevalle. En remettant au présent éditeur ces textes dont la publication leur revenait, l'un et l'autre voulaient encourager le projet du recueil des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* ⁽¹⁾.

HOMŞ. — Bas-relief funéraire, signé par le sculpteur.

N° 1. — Registre des entrées, n° 78.

Basalte. Stèle à bas-relief, découverte à dix minutes au N.-O. de la ville, dans le « Réduit » militaire, en 1923. Le sommet est arrondi ; au bas, une plinthe en saillie surmontant un tenon. Sur la plinthe reposent les pieds du défunt ; il est enveloppé, par-dessus la tunique, d'une toge plissée, dont un pan couvre le bras droit et est rejeté sur l'épaule gauche ; l'autre pan s'enroule autour de la main gauche, qui tient un volumen. La tête, qui se présentait de face comme le corps, a été martelée. Hauteur totale, 1 m. 20 ; largeur de la stèle, 0 m. 40 ; épaisseur moyenne, 0 m. 30. Hauteur m. des lettres, 0 m. 03. (Pl. XXVI, 1.)

Des stèles funéraires de même type, où le mort paraît surgir à la porte de son tombeau, ont été signalées dans l'Emésène, à Homş ⁽²⁾, à Borg al-Qā' ⁽³⁾, à

⁽¹⁾ Annoncé dès 1905, au Congrès archéologique d'Athènes, par le R. P. Jalabert, ce projet devait être continué par son promoteur et le regretté R. Brunnnow. Il recevra bientôt un commencement d'exécution. — M. Sauvaget, attaché à l'Institut français de Damas, a bien voulu compléter et vérifier sur

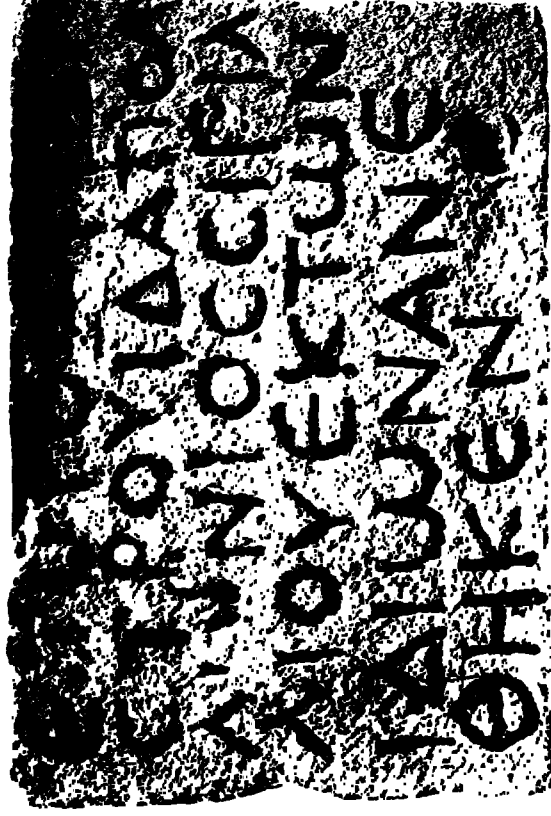
quelques points notre information ; qu'il en soit remercié ici.

⁽²⁾ G. MENDEL, *Musées imp. ottomans, Catal. des sculptures*, III, pp. 103-104, n° 887, fig. Epitaphe de Ἡρράτ (= arabe *Hirrat*, selon R. Dussaud : 109 ap. J.-G.

⁽³⁾ PERDRIZET et FOSSEY, *Bull. de corr. hel-*



1



3



2

Tisnin ⁽¹⁾, à Mariamin ⁽²⁾, à Tell Sarin ⁽³⁾, à Kafr 'Aqiq ⁽⁴⁾. La stèle de Btaisé, « représentant un personnage de grandeur naturelle vêtu à la romaine, tenant en main une sorte de volumen ⁽⁵⁾ », est l'exact répondant de la stèle de Homş.

Aucun de ces monuments ne porte de signature d'artiste. Sur la stèle de Homş, la double inscription qui encadre la tête du personnage indique le nom du sculpteur :

Ἀμασ-	
ούσας	ἐποί-
Ἐγαμ-	ησεν.
άζου	

« Amasousas, fils de Egamazès, a fait (ce bas-relief). »

Sur la plinthe, le nom du défunt :

Σαλίμος Ἀμαρές.

« Salim, des fils de Iambri. »

Le mort est un pur Arabe, au langage aramaïsé ⁽⁶⁾. Il descend des Bédouins

lén., XXI, 1897, pp. 72-73, n° 16, fig. 2 p. 73; 189 ap. J.-C.

⁽¹⁾ LAMMENS, *Musée belge*, IV, 1900, p. 296, n° 26 a; 172-173 J.-C. ; LIDZBARSKI, *Ephemeris f. semitische Epigraphik*, III, 1909-1915, p. 174, Abb. 15.

⁽²⁾ R. DUSSAUD, *Rev. arch.*, 1897, I, p. 314, fig. 4. Autre relief, vu en août 1923, à paraître dans les *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*.

⁽³⁾ LAMMENS, *op. l.*, p. 283.

⁽⁴⁾ LAMMENS, *ibid.*, p. 289.

⁽⁵⁾ LAMMENS, *Musée belge*, VI, 1902, p. 50, n° 92, fig. : 211 J.-C. — On notera que sur d'autres points de la Syrie la toge et le volumen sont prêtés au mort : par ex. à Zeugma (FR. CUMONT, *Études syriennes*, pp. 138 ss., fig. 49, statue funéraire) ; mais les longues stèles ou couvercles de sarcophage portant l'image du défunt sont propres à l'Emésène.

⁽⁶⁾ Σαλίμος s'est déjà rencontré à Homş (Ka-

LINKA, *Jahreshefte des K. K. Inst.*, III, Beiblatt, col. 31, n° 9, d'après estamp. de Musil ; corrections du P. LAMMENS et de R. DUSSAUD, *Musée belge*, V, p. 382, de L. JALABERT, *Mél. de la Fac. or. de Beyrouth*, II, 1907, p. 295, n° 90. Σαλίμος est sans doute la transcription de l'arabe *Salim*. Cf. Σαλέμου, gif, de l'arabe *Sālim* (DUSSAUD et MACLER, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, n° 92). — Ἀμαρές est un ethnique, à rapprocher des υἱοὶ Ἀμαρίου (JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, XIII, 1, 2, 4), dans lesquels CLERMONT-GANNEAU (*Recueil d'arch. orient.*, II, p. 208 ss.) et SCHÜRER (*Gesch. d. iüd. Volkes*, 4^e éd., I, p. 224) reconnaissent les υἱοὶ Ἰζμερί du 1^{er} livre des MACCHABÉES, V, 36, 37. Ἀμαρῆος, comme Ἀμαρῆος (WADDINGTON, *Inscr. gr. et lat. de Syrie*, 2070 k. ; cf. LIDZBARSKI, *Eph. f. sem. Epigr.*, II, p. 14, 29) sonne araméen. Quant à la désinence en -ες d'Ἀμαρές, elle s'explique, soit par l'iotacisme syrien (Ἀμαρῆος = Ἀμα-

dont Strabon nous rapporte l'établissement dans l'Emésène, peu avant l'entrée des Romains en Syrie ⁽¹⁾. A en juger par la fréquence des noms arabes sur les épitaphes relevées à Homs, les familles des conquérants restaient les plus influentes aux II^e et III^e siècles de notre ère.

Quant au sculpteur, il porte un nom étrange, qui, à la rigueur, divisé en 'Αμας ⁽²⁾ et Οῤσας ⁽³⁾, rentrerait dans l'onomastique arabe et syrienne. Mais dans le cas d'un double nom, ὁ καί est l'intermédiaire ordinaire. Mieux vaut lire un seul nom, *Amasousas* ⁽⁴⁾, et supposer que l'artiste et son père étaient d'origine persane. 'Εγαμαζης paraît répondre à un nom iranien, il est vrai inconnu, mais dont les composants existent, *Hēga-maza* ⁽⁵⁾. Il ne faut point s'étonner de rencontrer des Persans à Homs : la ville est voisine de Triparadisos, où les satrapes ont dû établir leurs gens ⁽⁶⁾. Waddington a d'ailleurs copié à Homs l'épithaphe d'un 'Αρριόχαρχος (2568 a). Rien de surprenant non plus qu'un sculpteur, assez fier de son œuvre pour la signer, soit né dans ce milieu : de nos jours encore, me fait remarquer le R. P. Ronzevalle, Turcs et Arabes estiment entre tous, dans les bureaux, les fonctionnaires persans, et la Perse a fourni à l'Islam plus d'écrivains et d'artistes qu'aucune autre province.

DAMAS. — Base d'une statue érigée à Ariobarzane.

N° 2. — Registre des entrées. n° 31.

Calcaire. Base remployée dans les remparts, dégagée par l'Administration française. Elle a la forme d'un T dont la face inscrite serait la barre horizontale ; le prolongement arrière (répondant à la haste du T) mesure 0 m. 69 ; la face inscrite, y compris les mou-

χαις = 'Αμαζις), soit par une confusion relevée fréquemment sur les inscriptions de Syrie entre l'ε et l'ι (une forme 'Αμαζις a pu exister, comparable à 'Αξιμαχίς, transcription de ʿAṣṣimāḥ).

⁽¹⁾ XVI, 2, 10, 11.

⁽²⁾ DUSSAUD et MACLER, *Voyage ...au Ṣafā*, p. 160, n° 28 = *Syria-Princeton*, III A, 726. Rapproché de l'arabe 'Amās, 'Umais, par E. LITTMANN, *Amer. Arch. Exped. to Syria*, IV, *Sem. Inscr.*, p. 92, n° 78.

⁽³⁾ 'Οσζ, gif, à Deir Ba'albé près Homs (LIDZBARSKI, *Ephem. f. sem. Epigr.*, III, p. 164);

Οῤσος, gif CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. orient.*, I, p. 18, n° 27, Décapole).

⁽⁴⁾ Formé peut-être de la racine qui a donné 'Αμασις, 'Αμαζάσσης? etc. (JUSTI, *Iranisches Namenbuch*, p. 14) et de aoś (*id.*, p. 487); cf. Βαγωι, Βαγώας et Βαγώσσης (*id.*, pp. 59-60).

⁽⁵⁾ Hēgē ou Hēgai (*Esther*, 2^{3,8}), eunuque du harem royal (JUSTI, *op. l.*, p. 128). Mazda se retrouve dans Ahura-Mazda et ailleurs. Maza est une ancienne racine perse et scythe (JUSTI, *op. l.*, p. 502).

⁽⁶⁾ Je dois cette remarque à M. Perdrizet.

lures, est haute de 0 m. 50 sur 0 m. 69 de largeur. Hauteur des lettres, 0 m. 032. Copie. photographie, estampage. (Pl. XXVI, 2.)

Ἀριοβαρζάνης ἑγὼ γε βασιλεύων
πολὺν ἀπο[[εἰ]-[τν]] ? ὀλέει[τ] Δαμασ[κί]ς ?
Ἀ[ρκεῖ]ων ? μητρόπολις.

« Moi aussi, j'ai nom Ariobarzane. De rois nombreux je fus l'écuyer (?), et l'opulente Damas (m'honore), la métropole des Arabies (?). »

Les lacunes du texte ne permettent pas une restitution certaine de cette épigramme. Entre plusieurs suppléments possibles, nous avons choisi ceux qui répondent le mieux aux données matérielles : la base en forme de T convient à une statue équestre, ou à un groupe figurant un cheval maintenu par un écuyer de haute école ⁽¹⁾ ; c'est précisément le sens du mot ἀποβάτης ⁽²⁾, qui par ailleurs satisfait à la lacune, à la métrique et à quelques traces relevées sur l'estampage ⁽³⁾. S'affublant d'un nom royal, cher aux dynastes de la Cappadoce et de la Médie Atropatène ⁽⁴⁾, chez qui il avait servi, notre homme se nomme lui-même, comme il arrive sur mainte stèle antique : en trimètres iambiques ⁽⁵⁾, il marque l'honneur qu'il a reçu de l'heureuse Damas, « métropole des Arabies ». Ce titre singulier rappelle celui que prenait Tyr : « métropole de Phénicie et des autres villes ⁽⁶⁾ ». ou encore Tarse : μητρόπολις τῶν γ' ἐπαρχιῶν Κυλικίας, Ἰσαυρίας,

⁽¹⁾ Le prolongement arrière présente sur sa face supérieure une cavité circulaire ayant un diamètre de 0 m. 21 et une profondeur de 0 m. 16.

⁽²⁾ SAGLIO, dans SAGLIO-POTTIER, *Dict. des Ant.*, s. v. *Desultor*, II, pp. 111 b ss. « L'apobates de nombreux rois » est plutôt un écuyer de cirque qu'un voltigeur participant aux courses à voltige des villes grecques, Athènes, Aphrodisias de Carie, etc.

⁽³⁾ Il manque deux lettres avant le T, à la 3^e ligne. Après le T, traces de H, peut-être de N. — A la ligne 4, l'A du début et l'Ω avant l'N sont certains. On ne peut donc lire ἀ[νέλαξε]ν ou un verbe analogue, signifiant que Damas « a accueilli » un « fugitif » ou un « descendant » de beaucoup de rois (ἀπο[τ]-[εῖς], ou, en supposant une erreur du lapicide, ἀπο[σπ-εῖς]).

⁽⁴⁾ V. NIESE, dans PAULY-WISSOWA, s. v.,

t. II, 1, col. 833 ss.; E. MEYER, *ib.*, Suppl., I^{er} Heft, col. 129 s. — Le nom fut porté plus tard par de simples particuliers, par un sophiste (cf. PAPE-BENSELER), par un Syrien d'Émèse (WADDINGTON, 2568 a), par un habitant de Césarée (G. DE JERPHANION et L. JALABERT, *Mélanges Fac. orient. Beyrouth*, III, 1, 1908, p. 471, n° 62).

⁽⁵⁾ Les inscriptions métriques accompagnant les statues sont rares : Löwy, *Inscr. griech. Bildhauer*, p. XII, comptait 18 inscriptions en vers contre 387 en prose. Cf. CH. DUGAS, dans SAGLIO-POTTIER, s. v. *Sculptura*, t. IV, p. 1145 b.

⁽⁶⁾ DITTENBERGER, *Orientis graeci*... 595, 1, 2. — En numismatique, c'est Sidon qui s'intitule la première « mère (métropole) de Cambé, Hippo, Citium, Tyr », au II^e siècle av. J.-C.; Tyr prend le nom de « métropole des Sido-niens » ; Antioche, la première, prend le titre

Λυκαονίας⁽¹⁾ ; il s'explique par l'ancienneté de la distinction entre plusieurs Arabies, heureuse et déserte⁽²⁾, commerçant toutes avec Damas. Nous savons assez des jeux qui y étaient célébrés⁽³⁾, pour supposer qu'elle fut prodigue de statues envers les héros de l'arène, autant que les autres cités de l'antiquité⁽⁴⁾. Somme toute, il est assez vraisemblable que la base de Damas portait l'image d'un professionnel de la voltige.

La paléographie date *grosso modo* l'inscription du 1^{er} siècle avant notre ère. Le ton dégagé qu'affecte l'épigramme à l'égard des rois suggérerait le temps où Pompée séjourna à Damas, y reçut les prétendants au trône de Judée et rétablit la sécurité au désert⁽⁵⁾. Un fait est certain, c'est que Damas se voyait attribuer avant l'ère chrétienne le titre de métropole, qui lui fut officiellement octroyé par l'empereur Hadrien.

MERGÉ ES SOULTAN (Damascène).

N° 3. — Registre des entrées, n° 1.

Basalte. Pierre rectangulaire, mesurant 0 m. 41 de long sur 0 m. 27. Hauteur des lettres, 0 m. 04. (Pl. XXVI, 3.)

Ἐτους δ'ϣ', Δύ|στρον ἰδ', Ἀπολ|λώνιος Σιγ|ιλίου ἐκ τῶν | ἰδίων ἀνέ|θηκεν.

« L'an 494, le quatorzième jour de Dustros, Apollônios, fils de Sigillios, a érigé (ce monument) à ses frais » (janvier-février 183 après J.-C.).

dans une légende grecque, en 92/91 av. J.-C. Voir les indications de HATZFELD, *Bull. corr. hell.*, XXXVI, 1912, p. 213.

⁽¹⁾ *Ibid.*, 578, 8.

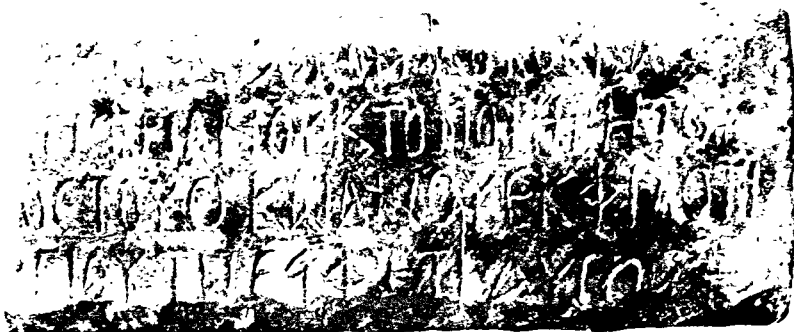
⁽²⁾ STRABON, XVI, 4, 1 (Didot, p. 653), la donne d'après Eratosthène (fin du III^e siècle av. J.-C.) Cf. C. H. MULLER, dans PAULY-WISSOWA, s. v. *Arabia*, t. II, col. 345. — Le lien étroit de Damas avec l'Arabie est assuré aussi par les Anciens : Δαμασκός τῆς ἀρῆρατικῆς γῆς ἦν καὶ ἔστιν, εἰ καὶ νῦν προσενέμεται τῇ Συροφονιάκῃ λεγομένῃ (S. JUSTIN, *Dial. c. Tryph.*, c. 78, s. l.; cf. SCHÜRER, *Gesch. d. iud. Volkes*¹, I, p. 734, n. 16).

⁽³⁾ Voir SCHÜRER, *op. l.*, I, pp. 48 et 54; DES-
SAU, 5233; *Notizie degli Scavi*, 1914, p. 69 = *Année épigr.*, 1915, 55. Sur l'emplacement du théâtre et de l'Odéon(?), cf. WATZINGER u.

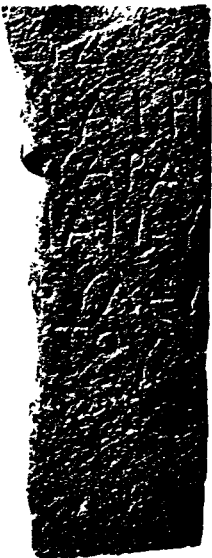
WULZINGER, *Damaskus*, I, pp. 44 ss., pl. III.

⁽⁴⁾ FRIEDLANDER, *Sittengesch. Roms*⁸, t. III, p. 276, cf. t. II, p. 330, n. 1.

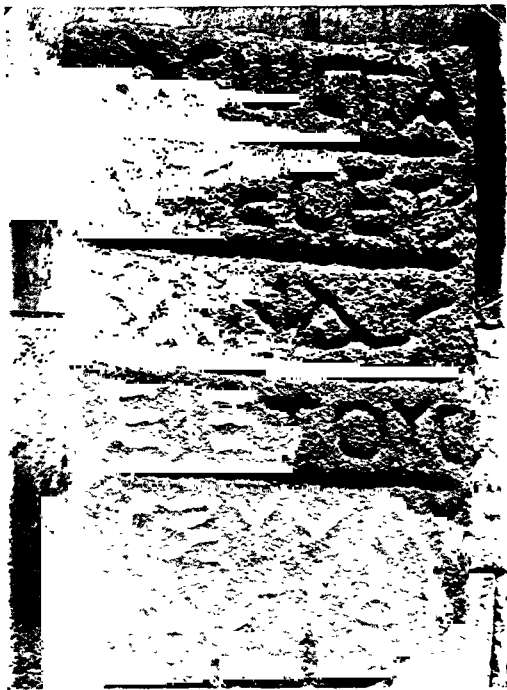
⁽⁵⁾ Strabon assure (XVI, 2, 20; Didot, p. 643) que les caravanes bénéficient de la paix romaine; de même les emporia du désert comme Damas, « la plus grande ville de la région au temps des Perses » (STRABON). — Il est peu probable que la domination d'Arctas III, en 85 av. J.-C., et celle des princes nabatéens aient facilité les échanges avec l'Arabie. Les dernières recherches montrent cette domination plus transitoire que ne le croyait Mommsen. (Voir MACDONALD, dans HEAD, *Hist. numorum*², p. 773; G. F. HILL, *Catal. of the Greek Coins of Arabia*..., 1922, pp. XI-XII). Rien ne nous engage à attribuer à ce temps la statue d'Ariobarzane.



3



4



1



2

Cette inscription qui provient de la région de Damas suivait probablement, comme la grande ville, l'ère des Séleucides. La forme trapue et ferme des caractères répond bien à la fin du second siècle. Le nom assez rare de *Sigillios*, *Sigillius*, se rencontre avec l'orthographe Σιγίλιος à Da'il. (CH Fossey, *Bull. de corresp. hellén.*, XXI, 1897, p. 49, n° 37 = *Provincia Arabia*, II, p. 332.)

EL-QONAÏTRĀ (Ġōlān). — Tombe de soldats morts « sans secours ».

N° 4. — Registre des entrées, n° 3.

Basalte. Stèle plate, complète. Longueur, 0 m. 62; largeur, 0 m. 37. Hauteur des lettres 0 m. 065. (Pl. XXVII, 1.)

BIBLIOGRAPHIE. — G. DALMAN, *Zeitschrift des deutschen Palästinavereins*, t. XXXVI, 1913, p. 252 s., n° 7 (copie épigraphique). R. BRÜNNOW, *ibid.*, t. XXXVII, 1914, p. 151.

Cette inscription a été rapprochée par G. Dalman d'une épitaphe de Qonaïtrā, commençant par les mêmes lettres énigmatiques Α Γ Ψ Ε, que le R. P. M. Abel publia en 1907 ⁽¹⁾ et que nous reproduisons (fig. 1).

Les deux éditeurs supposent que les stèles sont tronquées par le sommet. Le R. P. Abel lit : ... ας ὡς ἡρ[ω]ς τῇν Φ[οινίκην] | (ε)ἰρηνεύσα[ς], ἡάροσ(ε) Ζ[ηνόδο]ρ[ε], ἐτῶν | μ', ἔτους | ... et M. Dalman. pour l'autre inscription : ... τελευτήσ]ας ὡς πα[ύ]τεες ἐτ(ῶν) | μ', ἡδικοιῶνος | εἰ', ἔτους | γξυ' μ(ηνὸς) Αὔ[γου]στ(αίου) εἰ'.

Le sens de cette dernière épitaphe serait étrange : « tu mourus, comme tout le monde ». Mais la lecture proposée est exclue par ce fait que la stèle de Damas est complète au sommet. On lira donc : Ἀσπασ(τοι), πα[ύ]τεες ἐτ(ῶν) | μ', ἡδικοιῶνος | εἰ', ἔτους | γξυ' μ(ηνὸς) Αὔ[γου]στ(αίου) εἰ' ; « (Ils moururent) sans qu'on pût les secourir, âgés tous de quarante ans, la 15^e indiction, l'an 463, le 16 d'Audunaios » (janvier 567 J.-C.). Et sur le monument copié par le R. P. Abel : Ἀσπασ(τας) ἡρώς, etc... ; « Héros qu'on ne put secourir, et qui avais pacifié la Phénicie, courage, Zénodore. Agé de quarante-cinq ans, l'an... ».

Les deux pierres tumulaires se dressaient probablement côte à côte ; l'une surmontait le *polyandron* où reposaient des soldats frappés de la même mort,

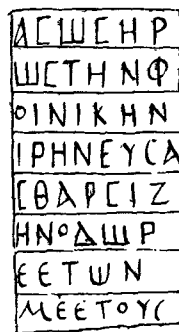


FIG. 1.

⁽¹⁾ *Revue Biblique*, 1907, p. 409 s., n° 2.

l'autre marquait la tombe réservée à leur chef. Ainsi s'explique que l'épithaphe conservée à Damas attribue le même âge à tous les défunts : on connaissait le temps de leur entrée au service, « leur classe ». Il est plus surprenant que la tombe du chef soit séparée : aux Romains du Haut-Empire, les soldats morts à l'ennemi apparaissaient moins comme des victimes du devoir, à glorifier, que comme des ombres inquiètes et dangereuses, qu'il fallait apaiser, en enfouissant sans retard les cadavres en une fosse commune⁽¹⁾. Toutefois le mérite imposait des exceptions : après Pharsale, César fit enterrer à part le centurion Crastinus, qui s'était distingué⁽²⁾. Le Zénodore de Qonaitrā n'était pas non plus un officier médiocre. Son grade n'est pas indiqué, mais il était assez élevé, puisque le même éloge, d'avoir pacifié une région, est adressé deux siècles plus tôt au comte de 1^{er} ordre et *dux Arabiae* Flavius Bonus⁽³⁾.

En quelle année et dans quelles circonstances périt la troupe dont nous gardons l'épithaphe ? Nous répondrions avec moins d'incertitude, si l'ère usitée à Qonaitrā nous était connue. M. G. Dalman suppose que c'était l'ère d'Arabie (ici, 103 J.-C.⁽⁴⁾), dont l'an 463 équivaut à 567-568 ; Audunaios répondant à peu près à janvier, les épithaphe dateraient de janvier 567, qui tombe en effet dans la 15^e indiction. Cette interprétation est la plus vraisemblable⁽⁵⁾.

L'année 567 fut marquée par des raids que Kābūs, prince Lakhmide, conduisit contre les Arabes Ghassanides alliés de Byzance⁽⁶⁾. Un détachement de l'armée régulière ou un goum Ghassanide⁽⁷⁾ put être surpris non loin de

⁽¹⁾ Cf. ED. CURQ, dans *Diet. des Antiquités de SAGLIO*, s. v. *Funus*, t. II, p. 1396 a ; EM. JOBBÉ-DUCVAL, *Les Morts malfaisants...* dans *Revue historique de droit français et étranger*, 4^e s., t. II, 1923, pp. 593-595.

⁽²⁾ APPIEN, *De bellis civil.*, II, 82, Didot, p. 378.

⁽³⁾ ... ἀρχὴς ἡμῶν ἐν ἐ(ι)ρήνῃ καὶ τοῖς διοδεύουσιν καὶ τὸ [ἔθνος] διὰ παντός εἰρηνεύεσθαι ἡσυχάζουσιν (392 ap. J.-C., Gāsem). Références dans R. BRUNNOW, *Die Provincia Arabia*, t. III, p. 296.

⁽⁴⁾ Sur les incertitudes relatives à l'ère de Bostra, cf. KUBITSCHKE, *Real-Encyclopadie de P.-W.*, s. v. *Aera*, I, 4, col. 641-642.

⁽⁵⁾ R. BRUNNOW, *Zeitschrift des deutschen Palästinavereins*, t. XXXVII, 1914, p. 154, a soutenu que le Gōlān n'ayant pas appartenu à la

province d'Arabie, Qonaitrā ne saurait user de l'ère de Bostra ; il corrigeait, en conséquence, la copie de G. Dalman ; mais l'exactitude de celle-ci est garantie par l'examen de la stèle. — On ne songera pas davantage à l'ère de Pompée (comme le fait M. DALMAN, *Zeitschrift d. d. Palästinavereins*, t. XXXVII, 1914, p. 140, n. 14, pl. XLI, 14, pour un texte d'un village voisin) : cette ère nous reporterait à 413, date à laquelle la mention de l'indiction surprendrait ; de plus, l'indiction serait la 12^e, non la 15^e.

⁽⁶⁾ ROTHSTEIN, *Die Dynastie der Lakhmiden*, 1899, p. 96 ; E. SIEIN, *Studien zur Gesch. des Byzantinischen Reiches*, 1919, pp. 41, 50 n. 4.

⁽⁷⁾ Des Ghassanides ont pu être tués en 567, ἄποστοι, sans que les citoyens des villes byzan-

Qonaïtrā. qui était un centre militaire⁽¹⁾. Il a pu aussi périr de misère, au milieu d'une tourmente du désert : ἀσπασας s'opposerait alors, en vertu de l'α privatif, au sens que prend σπῆξασθαι dans la langue des LXX et de Byzance, « tirer d'embarras », « conduire sain et sauf à travers un pays ennemi », et particulièrement au dérivé διασπαστης, « guide, chef d'escorte⁽²⁾ ».

Zénodore avait joué un rôle dans la province de Phénicie, soit qu'il ait réprimé quelque émeute des Bleus ou des Verts, ces partis du cirque toujours turbulents, soit plutôt qu'il ait chassé les Arabes pillards et assuré le libre trafic. Il y gagna, à son heure dernière, d'être appelé « héros » — non plus au sens païen de mort divinisé, mais de défunt cher et illustre. Sous l'influence du christianisme, le mot changeait de sens : il est piquant de le voir appliqué, en son acception nouvelle, aussi bien à un chef militaire, qu'aux doctes maîtres de la science du droit, les ῥητορες de Béryte⁽³⁾.

EL-QONAÎTRĀ. — Épitaphe chrétienne.

N° 5. — Registre des entrées, n° 2.

Basalte. Stèle rectangulaire, haute de 0 m. 79, large de 0 m. 36. Hauteur des lettres, 0 m. 07. Un trait au-dessus de la 1^{re} ligne. (Pl. XXVII, 2.)

Ἐνθάδε κ[α]τ[ε]στ[η]κε Ἰωάν[νης] | Νικομηδίου ζ[η]τοῦ σ[τα]ς ἐτ[ῆ]ς ε'.

« Ci-git Jean, fils de Nicomedios, âgé de cinq ans. »

A en juger par la forme des caractères, cette épitaphe date du iv^e ou du

tines aient eu le droit de leur porter secours. Ceux-ci étaient liés par le traité conclu en 561 avec Chosroès, tandis que les Arabes vassaux de Byzance et de la Perse, tenus par le traité de respecter le territoire « romain » ou persan, restaient *entre eux* en état d'hostilité (V. CHARPOT, *La Frontière de l'Euphrate*, p. 114 n. 2 ; E. STEIN, *op. l.*, p. 41). — D'autre part, la troupe auxiliaire commandée par Zénodore avait pu précédemment « pacifier la Phénicie » : on sait que des Arabes, amenés en Palestine par leur phylarque Arétas, participèrent à la répression des Samaritains en 529 (NOLDEKE, *Die Ghassanischen Fürsten*, 1887, pp. 11-12).

⁽¹⁾ G. DALMAN, *l. l.*, p. 139, n° 8.

⁽²⁾ Voir plus loin, n° 6, inscription de Geras.

⁽³⁾ Cf. P. COLLINET, *The general Problems raised by the Codification of Justinian*, Haarlem, 1922, p. 21. — Le changement des idées sur les morts tombés à l'ennemi apparaît également sur une épitaphe de Nejrân (Haurân) : un père de famille élève un sépulcre, « en mémoire, ayant perdu ses quatre fils, tués dans le camp », ἐν ποσσά(τ)ῳ ἀντιζημένων (Syria-Princeton, III A. 785¹). FR. CUMONT, *After Life in the Roman Paganism*, 1922, p. 142, montre la conception des héros de la guerre empruntée par Horace aux Grecs. A une époque postérieure, voir les épitaphes, peu glorieuses (v. g. DESSAU, 2305-2312).



v^e siècle. A cette époque, *Ἰωάννης*, Jean, est un prénom chrétien plutôt que juif; l'ancienneté relative du texte explique aussi l'absence de tout autre signe du christianisme. Le père du petit défunt venait d'une ville gagnée à la foi dès la fin du III^e siècle, Nicomédie; on appelait cet homme, d'après son origine, *Nicomedios*, le « Nicomédien » — à peu près comme en nos campagnes, on nomme les immigrants Beauvais, Provençal, Le Poitevin, Le Breton.

On trouve en Syrie d'autres familles transplantées par la vie militaire ou le commerce; c'est la contre-partie du fait, mieux étudié, de l'émigration syrienne en Occident⁽¹⁾. L'épithaphe d'un enfant nouvellement baptisé, trouvée à Beisân-Scythopolis, émane d'un cordonnier militaire (*caligarius*), natif d'Andrinople; le père et l'enfant portent les noms caractéristiques de *Ζουράζιος* et *Βουραειδης*⁽²⁾.

ΓΕΡΑΣΊ.

N^o 6. — Registre des entrées, n^o 85.

Marbre blanc. Plaque oblongue, cassée à g. Longueur, 0 m. 76; hauteur, 0 m. 26; épaisseur, 0 m. 05. Hauteur des lettres, 0 m. 05. (Pl. XXVII, 3.)

1. [Ἐπὶ . . . τ(οῦ) λαμπ]ρ(οτάτου) κ(αὶ) ἐνδοξ(οτάτου) κόμ(ετος)
κ(αὶ) δ(ι)ου κ(αὶ) κ(αὶ) ἀρχοντος
2. [κ(αὶ) ρ]αγιστοῦ κ(αὶ) τοποτηρητοῦ.
3. [Σπυδῆ? τ(οῦ) . . . δι]α[σώ]στου? Οὐρανίου⁽³⁾ ἐκ φιλοτι-
4. [μίας Σερ]γίου? τῷ εἴφ' ἐτ(εῖ) Αὐγούστ[ου].

« Sous X..., le très illustre et glorieux comte, duc et gouverneur, et sous Y..., magistriano et vicaire, par les soins (?) du ... chef d'escorte (?) Okéanos, grâce à la libéralité de Sergios (?), l'an 595, en août » (ère de Gerasa⁽⁴⁾, 533 ap. J.-C.).

Cette inscription était gravée sur une plaque de marbre, encadrée dans le linteau ou le fronton de quelque édifice; elle commémorait la date d'érection, les autorités et les concours spéciaux qui participèrent à la bâtisse. Malheureusement les noms propres, sauf un, ne figurent pas sur le fragment conservé.

⁽¹⁾ Etude d'ensemble dans E. S. BOUCHIER, *Syria as a Roman Province*, ch. VII, pp. 171-179. Sur des travaux plus récents, cf. R. MOUTERDE, *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, IX, 1924, pp. 444-445.

⁽²⁾ N. GIRON, *Journal asiatique*, janvier-

mars 1922, pp. 81-84.

⁽³⁾ Οὐρανίου est pour Ὀκείανου. Nous restituons de même δι[α]σ[ώ]στου pour δι[α]σώ[σ]του. Les confusions de ο et ω sont fréquentes sur les inscriptions de Syrie, au VI^e siècle.

⁽⁴⁾ E. SCHWARTZ, *Die Aeren von Gerasa u.*

La première autorité citée est le *dux et praeses Arabiae*, réunissant les pouvoirs civils et militaires. Telles étaient les attributions du gouverneur d'Arabie, au temps de la *Notitia dignitatum*⁽¹⁾. Plus tard, un *praeses* (ἄρχων) avait reçu les pouvoirs civils et les exerçait sous le contrôle plus ou moins autorisé du commandant militaire ou *dux*. Les inconvénients de ce partage d'autorité, en un pays troublé par les incursions des nomades, frappèrent Justinien, qui, en 535/536, réunit à nouveau les fonctions civiles et militaires entre les mains d'un *moderator*, ἡγεμότης⁽²⁾. L'inscription de Géraś, antérieure de trois ans à la Nouvelle CII, nous apprend que ce règlement impérial n'innovait point, mais consacrait seulement une situation déjà rétablie.

Le gouverneur de l'an 533 était comte, clarissime et illustre — non point sans doute à raison de ses fonctions en Arabie (auxquelles était attaché le titre de *spectabilis*⁽³⁾), mais par désignation spéciale du basileus. Il en va de même du gouverneur Paullos, mentionné dans la dédicace du *Maioumas* de Gérasa, en 535⁽⁴⁾. Il convenait, en effet, que le représentant de Constantinople eût le prestige des titres les plus élevés, à côté du phylarque général des Arabes, Al-Moundhir le Ghassânide, qui avait rang de πατρίκιος et de πανεύφημος depuis 531⁽⁵⁾. Peut-être le gouverneur nommé sur notre inscription était-il précisément Paullos qui a pu occuper la charge deux ans de suite.

Un second personnage était l'objet d'honneurs particuliers : à la seconde ligne de la dédicace, ses titres paraissent en entier et en gros caractères, contrastant avec la titulature abrégée et grêle du gouverneur. C'est que le duc d'Arabie n'était point présent, sa résidence étant Bostra ; au contraire, on entendait commémorer le passage à Gérasa d'un hôte de marque, qui réunissait les qualités de *magistrianius* et de vicaire.

Eleutheropolis, dans *Nachrichten v. d. Kön. Gesell. d. Wissensch. zu Göttingen*, Philol.-hist. Kl., 1906, IV, 340 ss., surtout 361-364, fixe le *caput aerae* à l'automne 63 av. J.-C.

(1) ED. BOECKING, I, n. 57 ; II, n. 15 : XXX, n. 57.

(2) NOV. CII, 1, SCHOELL-KROLL, *C. I. C.*, III, p. 492 s. Cf. CH. DIEHL, *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle*, pp. 281-283. — La restitution ἡγεμότης, au début de la ligne 3, ne peut être envisagée : la pierre de Géraś porte COCTOY.

(3) NOV. CII, 1.

(4) Cf. H. LUCAS, *Repertorium der griech. Inschr. aus Gerasa*, dans *Mittheil. d. deutsch. Palastinavereins*, 1901, n° 22, p. 59 ss. Paullos était μεγάλοπρεπείστατος καὶ ἐνδοξότατος.

(5) WADDINGTON, *Inscr. gr. et lat. de Syrie*, n° 2110. Cf. NOLDEKE, *Die Ghassânischen Fürsten*, p. 15. Aux λαμπρότατοι ἐν ἀρχῇ le *moderator* d'Arabie doit pouvoir tenir tête (JUSTIN., *Edict.* IV, 2 ; SCHOELL-KROLL, p. 762, 31).

Le premier titre le rattache aux services du maître des offices, chef de la chancellerie impériale⁽¹⁾. Les *magistriani*, au VI^e siècle, semblent surtout chargés de porter des messages impériaux aux camps⁽²⁾, aux conciles, aux princes étrangers et autorités constituées⁽³⁾.

Le terme de vicaire, surtout son équivalent grec *ποποτηρητής*, n'a point un sens aussi constant : il désigne, soit les suppléants qu'un gouverneur de province se choisit ou reçoit d'office⁽⁴⁾, soit encore les vicaires du préfet du prétoire, nommés exceptionnellement là où les réclament des troubles locaux ou l'approvisionnement de quelque expédition militaire⁽⁵⁾.

A ce titre un *ποποτηρητής τῆς ἐπαρχίας* ὁ ἐν Ὁσροηνῇ καὶ Μεσοποταμίᾳ⁽⁶⁾ fut maintenu durant tout le VI^e siècle, et en 548 le vicaire du Pont fut rétabli⁽⁷⁾. En Égypte, le *ποποτηρητής* est un chef militaire de second rang, délégué sur un point du limes par le duc de Thébaïde⁽⁸⁾. Or, un *magistrrianus* n'étant point soldat, celui de Geras ne saurait être le lieutenant du duc d'Arabie ; il est invraisemblable également qu'il exerçât les fonctions de vicaire du préfet du prétoire : ce dernier titre eût effacé tous les autres. Le plus probable est qu'il représentait son chef hiérarchique, Hermogène, Hun d'origine, maître des offices de 530 à 535 et « qui semble avoir été un fort remarquable diplomate⁽⁹⁾ ».

Ce qui suggère cette hypothèse, c'est la restitution tentée à la 3^e ligne de la dédicace. Nous croyons y reconnaître la mention d'un « guide », d'un « chef d'escorte⁽¹⁰⁾ » oriental, Okéanos⁽¹¹⁾, à l'initiative duquel serait due l'inscription

(1) DU CANGE, *Lexicon med. et inf. latinitatis*, s. v. *Magisteriani*, Didot, IV, 181.

(2) JEAN D'EPHÈSE, VI, 4, trad. PAYNE-SMITH, p. 373 : MICHEL LE SYR., X, 8, CHABOT, II, p. 309. Cf. E. STEIN, *op. l.*, pp. 43, 51 n. 6.

(3) Eulogius, porteur d'une lettre de Justinien au pape Hormisdas, est *vir spectabilis et magistrrianus* (MANZI, *Conc. coll.*, t. VIII, col. 482, 484).

(4) JUSTINIEN, Nov. 134, 1. Voir *infra*.

(5) Sur les vice-préfets (*vicarii praefecti praetorio*), voir E. CUGY, *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 1912, pp. 372 ss., où l'on trouvera la bibliographie.

(6) Nov. 134, 1, du 1^{er} mai 556 (SCHOELL-KROLL, p. 677). C'est à tort que CH. LÉCRIVAIN, dans SAGLIO, *Dict. des Antiqu.*, s. v. *Vicarius*, t. V, p. 822 n. 9, affirme que l'existence du *vica-*

rius Mesopotamiae n'est attestée que par *Cod. Theod.*, VIII, 4, 1. Outre la Nov. 134, il est mentionné vers 580 par JEAN D'EPHÈSE (III, 27 ss. ; Anatolius est qualifié, III, 28, CURETON, pp. 492, 493, d'*arkôn* et *antieparchos*).

(7) JUSTIN., *Edict.* VIII, praef., 1, 3 : SCHOELL-KROLL, p. 768 s. Cf. DIEHL, *op. l.*, p. 292.

(8) J. MASPERO, *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXIII, 1914, pp. 227 s. ; J. BAILLET, *Inscr. gr. et lat. des tombeaux des rois*, I, n° 788.

(9) DIEHL, *op. l.*, p. 408.

(10) Διευθυντής. V. SOPHOCLES, *Greek Lexicon of roman u. byzantine Periods*, s. v., p. 372 ; JUSTIN., Nov. 130, 1 : SCHOELL-KROLL, p. 654, 9.

(11) Un Oceanus, fils de Socrate, est prêtre de Jup. Dolichenus, avec Addebar Semei (C. I. L., III, 1301 b. 7835). Cette référence m'est

commémorative. Où conduisait-il le « chargé de mission » impérial? Chez le phylarque Ghassânide, le nouvel allié de Byzance? Aux rives de la mer Rouge? Les deux buts sont possibles, puisque Gérasa était la dernière cité avant Bostra, sur la plus commode des voies romaines gagnant l'extrême Sud⁽¹⁾. Nous ignorons l'itinéraire des ambassadeurs, qui comme Nonnosos, après 330, atteignirent au Néged l'émir Qais⁽²⁾: entre ces faits précis et le passage à Gérasa, en 333, d'une mission byzantine, la connexion nous échappe.

Ἡτ. — Épitaphe.

N° 7. — Registre des entrées, n° 67.

Basalte. Stèle quadrangulaire, brisée à gauche. Hauteur, 0 m. 96; largeur, 0 m. 39. Hauteur des lettres, 0 m. 08. (Pl. XXVII, 4.)

[A(γασός)] Δ(αύουστν) | Μαροῖ[ν]ος Ἀρα[έ]λωνος | [β]ου[λ]ε[ν]τ[ε]ν.

« Aux Mânes de Marrinus, fils d'Arabianus, le curiale. »

Ce monument atteste l'emprise romaine sur la population de Ἡτ. Les noms sont romains: l'orthographe spéciale du premier, avec le ρ redoublé, Μαροῖνος, est usuelle en Syrie⁽³⁾ et suppose un accent sur la pénultième; *Arabianus*, qui est porté à Ἡτ par un autre personnage⁽⁴⁾, est un « nom de loyalisme » et rappelle la province organisée par Trajan dans le pays nabatéen⁽⁵⁾. L'intitulé de l'épi-

fournie par le P. Ronzevalle. Épitaphe d'un Ὀμαυός à Byblos; L. JALABERT, *Mél. Fac. Orientale de Beyrouth*, I, 1906, p. 135, n° 3.

⁽¹⁾ R. P. GERMER-DURAND, *Bulletin arch. du Comité des travaux histor.*, 1904, p. 33, n° 52; E. BRUNNOW u. A. V. DOMASZEWSKI, *Die Provincia Arabia*, II, pp. 228 ss.; V. CHAPOT, dans SAGLIO, *Diet. des antiquités*, s. v. *Via*, V, p. 842.

⁽²⁾ Nonnosos, dans PHOTIUS, *Biblioth.*, c. III = P. G., t. CIII, col. 46 ss. Cf. L. DUCHESNE, *Les Missions chrétiennes au sud de l'empire romain*, dans les *Mélanges de Rome*, 1896, p. 112 ss.; CH. DIEHL, *op. l.*, pp. 387 ss., 390 ss.

⁽³⁾ WADDINGTON, 2072; 2546 = *Syria-Princeton*, 765⁴³; *Syria-Princeton*, 787; H. LAMMENS, *Musée Belge*, IV, 1900, p. 282, n° 8. A propos

d'une dextre de bronze, offerte par G. Jul. Marinus au Jupiter de Doliché, P. Perdrizet note que « le nom Marinus... vient du « syriaque *Marîni*, qui a le même sens que notre Monseigneur, en latin *dominus*, en grec *δεσπότης*. Le père de Philippe l'Arabe s'appelait ainsi (Waddington, 2072-2076) ». Voir *Archiv für Religionswissenschaft*, XIV, 1911, p. 121, n° 1.

⁽⁴⁾ PORTER, *Transactions of the r. Society of Literature of the United Kingdom*, sec. Ser., V, 1856, pp. 245 et 256. Cet Arabianus n'est pas curiale. Notre texte attribue d'ailleurs plutôt à Marinus la qualité de « membre du conseil » local.

⁽⁵⁾ Noter cependant le nom מריני, fréquent sur les graffites du Sinaï (B. MORITZ, *Der Sinaikult in heidnischer Zeit, Abhandl. d. k. Ges. d. Wiss. zu Göttingen*, XVI, 2, 1916, p. 23.)

taphe, qui se traduirait littéralement « aux bons génies » de Marrinus, n'est que la transposition du *Dis manibus* des tombes latines ⁽¹⁾.

TAFAS. — Dédicace d'un édifice public.

N° 8. — Registre des entrées, n° 37.

Basalte. Fragment de linteau (?), long de 1 m. 16, large de 0 m. 32. Lettres carrées de 0 m. 06, dans un cartouche à queue d'aronde, dont il ne reste que l'amorce à gauche. Brisé en haut et à droite. (Pl. XXVIII, 1.)

[Ἐπεὶ . . . Ὑπερ τῆς ἀποκαταστάσεως
[καίσεως γερ-]
μανικῶς σ[ωτηρί]ας Ἀπ[ολοφάν]ης
Διογενεὺς πατὴρ πόλεως]
οὐ σὺν παντὶ τῷ κέζυ[ω] ἐξ ἰδῶν
οικονομίας τῇ πατρίδι ἀνέστηκεν].

« L'an... ? Pour la prospérité de l'Empereur... Germanicus. Apollophanès, fils de Diogénès, père de la ville, ayant à ses frais construit et décoré le..., l'a offert à sa patrie. »

Le nom du dédicant et l'intitulé sont indiqués par une inscription déjà relevée à Tafas ⁽²⁾. Le même personnage, à qui ses largesses ont valu le titre de « père de la cité », dédie « un portique avec deux arcades ⁽³⁾ ». τὸν στωάον σὺν [-]αἷς δυσι φάσι, pour le salut de l'empereur Othon, en 69 de notre ère. Par ailleurs, à Tell el-Ach'ari, distant de 3 km. vers l'ouest, Apollophanès élève encore un autel au Ζεὺς Μέγιστος, du temps de Titus (79 à 84) ⁽⁴⁾. Il était sans doute alors âgé, puisque douze ans plus tôt, sous Othon, il est déjà appelé père de la cité, qualificatif réservé de sa nature à un homme mûr. D'autre part, ni Vespasien, ni Titus, ni Domitien ne portent sur les monuments le titre de Germanicus. L'em-

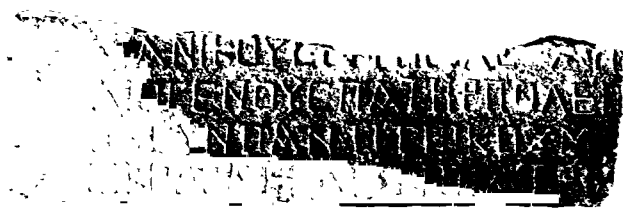
⁽¹⁾ Des formules analogues sont relevées par von Sybel dans Roscher, *Lexikon*, s. v. *Daimon*. t. I. col. 939. — Sur Διαιμόνων ἀγαθῶν, propre à l'Asie Mineure. v. A. W. PERSSON, *Bull. corr. hellén.*, XLVI, 1922, pp. 444-442. — Formule apparentée en Syrie : W.-K. PRENTICE, *Syria-Princeton*, III B, 4106.

⁽²⁾ ADAM SMITH, *Critical Review*. Edinburgh, 1892, p. 59; CH. FOSSEY, *Bull. de corr. hellén.*,

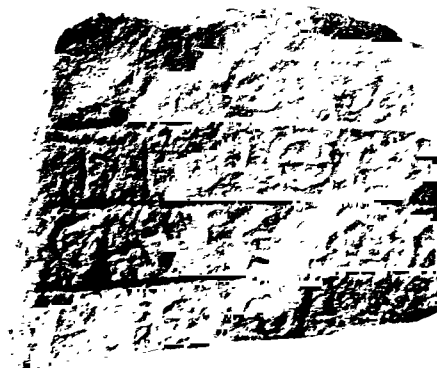
1897, p. 47, n° 29; CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. orient.*, V, pp. 22-23.

⁽³⁾ Trad. CLERMONT-GANNEAU. Le mot φάσι signifie aussi « niche », « abside ». La traduction ici est incertaine.

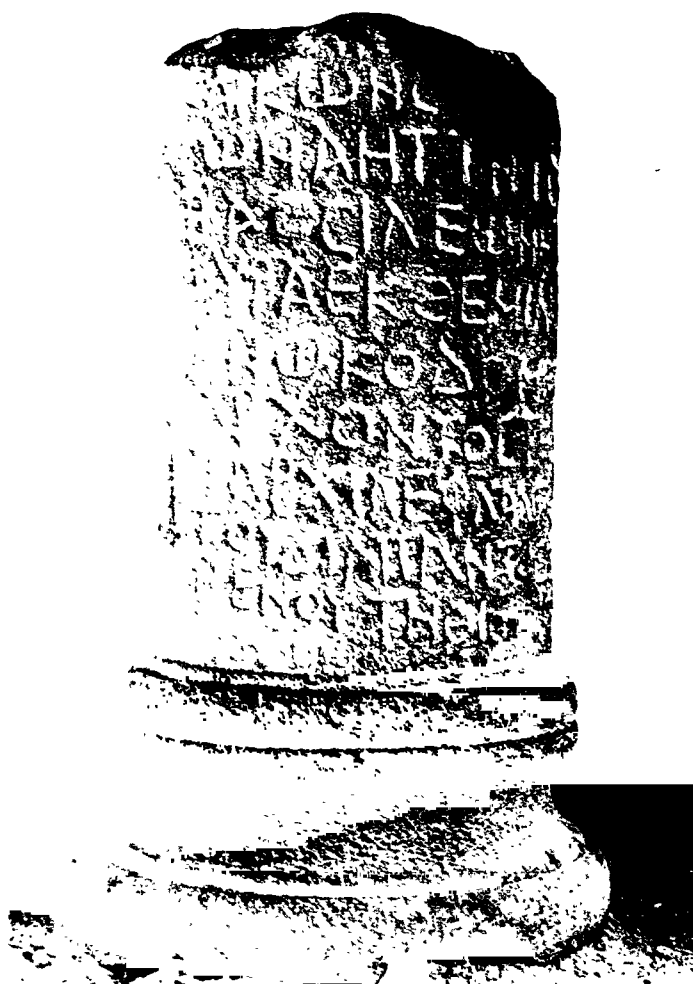
⁽⁴⁾ ADAM SMITH, *Palestine Explor. Fund. Quarterly Statement*, 1904, pp. 340 ss.; CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. or.*, V, pp. 21-22.



1



2



3a



3b

Inscriptions grecques de l'Institut français de Damas.

pereur mentionné serait à la rigueur Vitellius qui, durant son court règne (69 et 70), ne fut guère honoré en Syrie; c'est plus probablement Néron, empereur de 54 à 68.

La finale du nouveau texte permet de compléter la 5^e et dernière ligne de la dédicace à Othon :

ἐκ [τῶν ὑδίων, ἐνταῖς] ἐ(ε)ῖας χάρων, τ[ῆ πατριδὲ] ⁽¹⁾.

TAFAS. — Épitaphes.

N° 9. — Registre des entrées, n° 38.

Basalte. Stèle légèrement pyramidale; brisée au bas Hauteur, 0 m. 35; largeur, 0 m. 42. Hauteur des lettres, 0 m. 05. (Pl. XXVIII, 2.)

[Ε(ους)] α' ου'. Α|τιμθα | Συμέθου | Ατεθθα

« L'an 371 ? (d'après l'ère de Pompée, 307/308 ap. J.-C.), Hātīmta, fille de Šāmit, Ateitha... »

Les deux noms de la défunte sont de désinence araméenne, mais se rattachent à des racines arabes représentées dans l'onomastique de l'Arabie romaine ⁽²⁾; le second nom est sans doute un ethnique, rappelant une *κόμη*, ou une tribu. Quant à Šāmit, il dérive de l'arabe *šamata*, « dire à quelqu'un : Dieu vous bénisse ⁽³⁾ ».

Dans la date, le chiffre des unités paraît être α plutôt que ς, mais n'est point certain.

⁽¹⁾ La ligne 4 compte 33 lettres. Clermont-Ganneau supposait que le texte portait ici le nom de la divinité; il viendrait mal à la fin d'une dédicace, et d'ailleurs un portique n'est pas nécessairement dédié à un dieu. — Quant à la finale de l'inscription nouvelle, elle est restituée d'après un texte de Gêrasa, gravé en 453/454 ap. J.-C., par des exécuteurs testamentaires sur l'avant-scène du théâtre que τῆ πατριδὲ: ἐνέθηκον (LUCAS, *Repertorium...*, *Mitt. u. Nachr. d. deutschen Palästinavereins*, 1901, n° 69; cf. R. BRUNNOW, *Die Provincia Arabia*, III, p. 314). Voir de même WADDINGTON, 2528 a. Un verbe autre que ἐνέθηκον est possible.

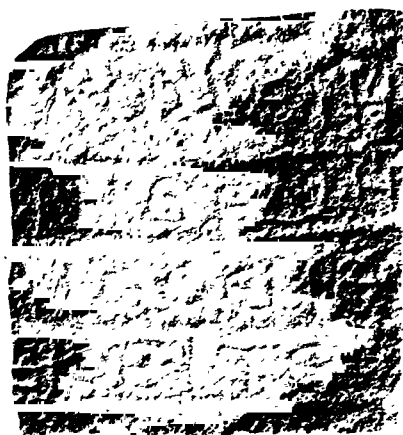
ἀντηλαίρεν, ἀνέστησε, ἐκτίσεν (WADDINGTON, 2115).

⁽²⁾ Hātīmta est le féminin de *Ḥātīm*, auquel on rattache Ἀθίμος (R. DUSSAUD, *Mission dans les rég. désert. de la Syrie moyenne*, p. 680, n° 110; même nom, WADDINGTON, 2172, 2387) et Βοῦ-αθίμος = (A) *boñ-Ḥātīm* (*Syria-Princeton*, III A, 638). Au féminin il y a, en grec, désaspiration régulière de la 1^{re} dentale. — Ατεθθα peut dériver de l'arabe Ḥaṭṭ, auquel on rattache le gif Ἀττος (WADDINGTON, 2441 = *Syria-Princeton*, III A, 734).

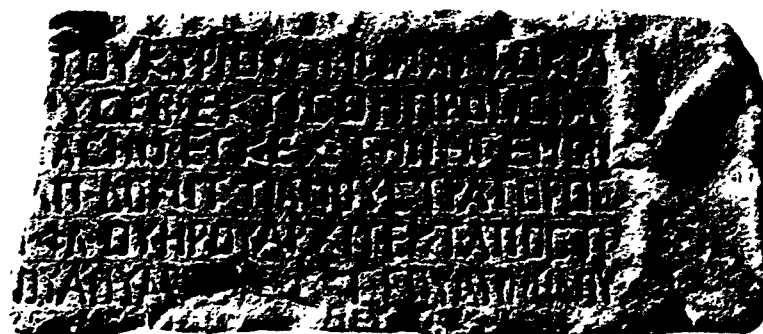
⁽³⁾ E. LITTMANN, dans *American Arch. Exped. to Syria*, III, *Gr. a. Latin Inscr.*, 427, p. 326.



3



1



2

Inscriptions grecques de l'Institut français de Damas.

les empereurs invincibles, ce pont fut reconstruit depuis les fondations, alors que la province était gouvernée par Flavius Antonius (?) Hiéroclès, pleinement dévoué à leur divinité. »

Cette dédicace se lisait sur une colonne, à l'entrée d'un pont ou d'une chaussée — le mot *γέφυρα* peut avoir les deux sens. Il est possible qu'une autre colonne pareillement inscrite se dressât jadis de l'autre côté de la voie. Ainsi à Intâm (Haurân) deux bornes symétriques relataient la réparation (?) d'une chaussée et la construction d'une rue ou place « dominicale ⁽¹⁾ » ; comme la colonne de Tafas, ces bornes remontent au temps où l'*Arabia* était gouvernée par Flavius Hiéroclès et la seconde (Waddington, 2035) porte une date précise, 343.

En ce temps, Constance et Constant régnaient en effet ; Constance passa même en Syrie une bonne partie des années 342 et 343. C'est plus tard, en 348, que le même Hiéroclès, à ce qu'il semble, fut *consularis* de Syria Coele ⁽²⁾. Le nouveau texte complète son nom, Flavius Ant(onius) ou Ant(iochus) Hiéroclès, et ce détail aidera peut-être à identifier définitivement le personnage.

La formule de dévouement aux empereurs. τοῦ θεῶς παντὸς καθωσιωμένου τῆς (ε)ιότητι αὐτῶν, paraît inédite. La « divinité » de l'empereur est un terme connu de la chancellerie byzantine. Mais la « consécration » du gouverneur à cette majesté impériale semble une formule de transition ⁽³⁾ entre le *devotus numini maiestatique eius* des dédicaces romaines depuis le III^e siècle et l'épithète de καθωσιωμένος, appliquée absolument aux V^e et VI^e siècles, particulièrement aux soldats ⁽⁴⁾.

10 (Φίλητος à la fois nom propre et adjectif). L'auteur pensait écrire un hexamètre.

⁽¹⁾ Waddington, 2034, 2035. C'est d'après le n° 2035 que nous restituons les quatre premières lignes de la colonne de Tafas.

⁽²⁾ D'après le *Code Théodosien*, XI, 36, 7; X, 1, 6, un Hiéroclès est *consularis* de Syrie en 344 et 348 ; mais le 8 mars 347 ce titre revient à Theodorus (*Cod. Theod.*, XI, 36, 8). Von Rohden, *De Palæstina et Arabia provinciis romanis quaest. sel.*, Berlin, 1885, p. 55, identifie ces deux Hiéroclès, avec le praeses d'Arabie. R. Brunnow, *Die Prov. Arabia*, p. 295, note que l'identification avec le *consularis* de 348 est seule probable. Selon O. Seeck, la date attri-

buée à *Cod. Theod.*, XI, 36, 7 est erronée ; Hiéroclès, né à Tarse, avocat, ami de Libanios, parvint, grâce à son éloquence, au poste de *consularis* de Syria Coele en 348 (Pauly-Wissowa, *Real-Encyclop.*, VIII, 2, 1913, s. v. Hierokles 14, col. 1747 s.). Seeck ne mentionne pas la préfecture d'Arabie de Hiéroclès.

⁽³⁾ Autre expression de transition : τῇ συνήθει καθωσιώσει ἀφ' ἐχρώσεων, à Antinooupolis (Égypte) entre 383 et 392 (Dittenberger, *Or. gr. inscr. sel.*, II, 723) et à Aphrodisias de Carie, entre 388 et 392 (H. Grégoire, *Rec. des inscr. gr. chr. d'Asie Min.*, 281, li. 7 et 8).

⁽⁴⁾ L'épithète, au pluriel, traduite par *devotissimi*, *devoti*, est appliquée aux *libellenses*,

DER' A. — Dédicace en l'honneur de Probus.

N° 12. — Registre des entrées, n° 21.

Basalte. Fragment de linteau, brisé au sommet (?) et à gauche. L'inscription était gravée dans un cartouche à queue d'aronde, en relief. Hauteur, 0 m. 44; longueur actuelle, 0 m. 95. Hauteur des lettres, 0 m. 045. (Pl. XXIX, 2.)

BIBLIOGRAPHIE. — G. DALMAN. *Zeitschrift des deutschen Palästinavereins*, t. XXXVII. 1914, p. 141. n° 18, pl. XLII. 18. *Année épigraphique*. 1922, n° 133.

[Ἀγαθῇ] Τ[υ]χ[ῇ].

[Ἵπὲρ σωτηρίας] τοῦ κυρίου ἡμῶν αὐτοκράτο-

[ρος Μ. Αὐρη. Πρῶτ]ου Σέβ[αστοῦ] ἐκτίσθη προνοία

[Φλ(αυίου) Αἰλιανῶ]ς τοῦ θ[εο]κρατοῦτος ἐγγε[γραμμένου] τῇ ἡγεμονίᾳ,

5. [ἐπεσπῶτος Οὐ]λπιανῶς δομητοῦ στρατοῦ,

[ὕψι γήσσει (?)] Φλ(αυίου) Ουήρου ἀρχιτέκ[τονος] ἀποστ[ρατο]ῦ,

[ἐπισκόπου (εὐδόντων) . . .] ου Αουά[ρου] καὶ Βα[σσου] Αυνήλου.

« A la bonne Fortune! Pour le salut de notre maître, l'empereur Marcus Aurelius Probus(?), Auguste, [cet édifice] fut fondé par la vigilance du très parfait Flavius Ailianus(?), qui vient de prendre en mains la province, sous la présidence de Ulpianus Domitianus, strator, sous la direction de Flavius Verus, architecte, ex-strator, la surveillance étant exercée par ... fils d'Avarus, et par Bassus, fils de Hann'el. »

M. G. Dalman a proposé de lire à la 3^e ligne le nom de l'empereur Probus (276-282⁽¹⁾); la restitution a été adoptée par Cl. W. Keyes⁽²⁾.

D'autres lectures du premier éditeur appelaient quelques retouches⁽³⁾.

palatini, milites au temps de Justinien (Nov. XX, 9, Schoell-Kroll, p. 144, 14; *Edict.* XIII, 44, p. 786, 40 et 43). Cf. A. HEISENBERG et L. WENGER, *Byzantinische Papyri in d. K. Hof- u. Staatsbibl. zu München*, 1914, pap. 6, l. 10, et la remarque de J. MASPERO, *Byz. Zeitsch.*, t. XXIII, 1914, p. 227. L'on a auparavant le νόμος τῶν καὶ (εὐσεβέων) δομητοῦ (αὐτοῦ), à Ephèse, vers 441 (H. GRÉGOIRE, *op. l.*, 100⁸). Même qualificatif est donné dans les Actes des Conciles d'Ephèse et de Chalcédoine aux *magistriani* impériaux.

(¹) La lacune de la li. 3 répond à la titulature de Waddington, 2545 : M. Αὐρη. Πρῶτος.

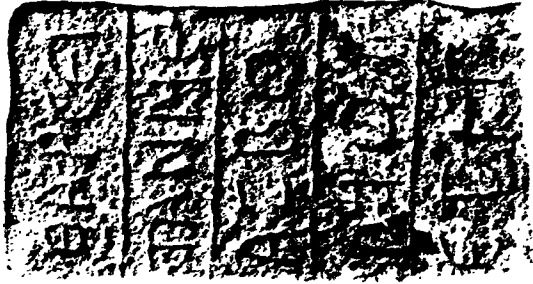
(²) *The Rise of the Equites in the third Century of the Roman Empire*, Diss. Princeton, 1915, p. 9.

(³) L. 1, restituée d'après D. — L. 2 fin, το serait visible sur le cadre. — L. 4, ἐγγε[γραμμένου] (διέποντος) τῇ ἡγεμονίᾳ, Dalman. Ἐγγε[γραμμένου] a été proposé par Cl. W. Keyes, l. l. Il s'agit d'un *praeses* de rang équestre, faisant fonction de gouverneur. — L. 6, ἐπισκοπευόντων I. Φλ., etc., Dalman, restitution un peu longue pour la lacune. A la fin de la l., ἀποστ[ρατο]ῦ (αὐτοῦ), D., est impossible : on aurait οὐστ[ρατο]ῦ. Nous restituons d'après les inscriptions citées *infra*, p. 233. n. 2.

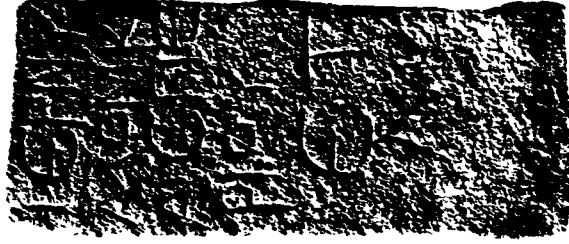
Pour D. le vice-gouverneur indiqué à la l. 3,



4



5



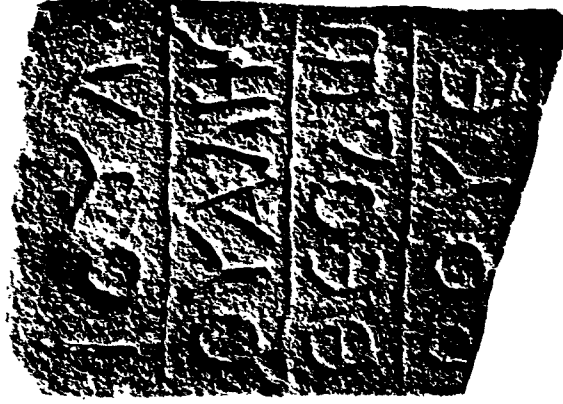
6



1



2



3

Mais M. Dalman a heureusement rapproché ce texte de l'inscription qu'il a relevée dans la même localité et qui commémore la dédicace sous Aurélien, en 275, d'un monument nommé *δεκανία*⁽¹⁾. La rédaction est la même. Hommage est d'abord rendu à l'empereur, comme il convient sur un édifice public ; les vues prudentes du gouverneur de la province sont louées, car il s'agit de commémorer la construction d'un *castrum* ou d'un casernement ; la présidence des travaux est reconnue à un centurion, homme de confiance du gouverneur, dont il régent l'écurie (*strator*) ; la direction technique revient à un architecte, lui-même *strator* retraité, Flavius Verus, dont deux inscriptions, datées de 239 et 263⁽²⁾, jalonnaient déjà la carrière. Suit la mention des *ἐπίσκοποι* indigènes, délégués par la *boulè* ou conseil municipal.

D'autres dédicaces de tours, de murs, de *burgi* ou *castra*, s'échelonnant de Gordien à Probus⁽³⁾, nous révélaient l'effort de Rome pour résister à la poussée perse du III^e siècle ; le nouveau texte de Der'a montre les gouverneurs appelant à une collaboration étroite, pour cette organisation de la défense, les vétérans et centurions retraités, établis dans les villes frontières.

DER'A. — Fragment d'inscription monumentale.

N° 13. — Registre des entrées, n° 76.

Calcaire blanc. Fragment de plaque, cassée de tous côtés ; longueur maxima, 0 m. 26 ; largeur maxima, 0 m. 18. Beaux caractères ornés (I^{er} siècle ap. J.-C. ?), hauts de 0 m. 04. (Pl. XXX, 1.)

DER'A. — Dédicace chrétienne sur un linteau païen désaffecté.

N° 14. — Registre des entrées, n° 26.

Basalte. Linteau orné de reliefs sur lequel on a gravé sommairement, après coup, une

serait *Φλαουιαν|ου*, comme dans l'inser. de 275 citée à la note suivante. Mais il faut lire en celle-ci *Φλ. Αἰλιανου* (v. KEYES, *op. l.*, p. 9). Il est vraisemblable que ces deux textes, de rédaction semblable et également embarrassée, désignent le même personnage appelé à des fonctions supérieures à son rang.

(¹) G. DALMAN, *Zeitschrift d. d. Palästinavereins*, t. XXXVI, 1913, pp. 255-257, n° 15. Cf. R. BRÜNNOW, *ibid.*, t. XXXVII, 1914, p. 151 ;

Année épigr., 1922, n° 130. Voir *infra*, n° 32, p. 243, pour l'interprétation de ce texte.

(²) WICHER, *American Journ. of Archaeol.*, 1906, p. 291 = *Die Provincia Arabia*, III, p. 326 : *δ:αταγῆ Φλ. Οὐήρου*, à *Irbid* ; — BRÜNNOW u. DOMASZEWSKI, *Die Provincia Arabia*, II, p. 258, n° 1 ; III, p. 328 : *ὕπηγ(ήσε:) Οὐήρου ἀρχιτέκτονος*, à Der'a, en 263.

(³) On les trouvera groupées dans *Provincia Arabia*, III, pp. 326-329.

inscription chrétienne. Au centre du linteau, une couronne, entourant une rosace à six pétales; une croix a été creusée postérieurement sur la couronne; une tige stylisée se noue au bas de la couronne, s'étend à droite et à gauche, pour aboutir, d'une part à une large feuille bilobée (laurier ?), d'autre part à un fruit (?) stylisé, formé de quatre cercles concentriques encadrant un bouton saillant. Des feuilles, des raisins, rappelant le fruit des conifères, une rosace flamboyante, occupent le champ au-dessus et au-dessous de la tige. Largeur du linteau, 1 m. 92; hauteur, 0 m. 34. Hauteur des lettres, 0 m. 07. (Pl. XXIX, 3.)

† X(ριστ)[ε] βολησι Σιλανω̄ couronne τω̄ κτίστη. Ἀμήν. †

« † O Christ, secours Silanos, le fondateur. Amen! † »

Nous ignorons à quelle fondation le chrétien Silanos remploya ce linteau. Le motif de la vigne lui rappelait la belle comparaison de l'Évangile selon saint Jean: « Je suis la vigne, vous êtes les rameaux ⁽¹⁾. » Quant à la rosace et à la feuille de laurier, elles avaient perdu, par leur banalité même, leur signification païenne. De même, à Tripoli ou Séleucie de Syrie, un chrétien n'hésitait pas à accaparer un sarcophage sur les parois duquel Éros vendange et sacrifie devant un terme d'Hermès ⁽²⁾.

DER'A. — Stèles funéraires.

N° 15. — Registre des entrées. n° 24.

Basalte. Stèle arrondie au sommet. Hauteur, 0 m. 53; largeur, 0 m. 36. Hauteur des lettres, 0 m. 08. (Pl. XXX, 2.)

Νασε|ᾱ ἐτ(ῶν) | με'.

« (Tombe) de Naseas, âgé de 45 ans. »

Le nom est connu ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Jo, 15, 5. Le motif de la vigne est cher aux sculpteurs chrétiens de Syrie.

⁽²⁾ G. MENDEL, *Musées imp. ottomans, Catal. des sculpt.*, III, pp. 408 ss., n° 1169.

⁽³⁾ R. DUSSAUD et F. MACLER, *Voyage... au Safâ*, p. 176, n° 45, Νασεᾱ[ω]. Cf. Νασεᾱθ (Syria-Princeton, III A, 787¹⁴) et Νασεᾱθρ (Waddington, 2230. On a aussi Νασεᾱ à Pal-

myre (CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. or.*, V, p. 66; LIDZBARSKI, *Ephem. f. sem. Epigr.*, II, 9, 16), Νεσεᾱ à Palmyre (*Répert. d'épigr. sem.*, I, 451) et Νεσεῖ (*ibid.*, 452), Νασεᾱθ; dans la région de Homs (RONZEVILLE-MOUTERDE, *Mélanges de l'Univ. Saint-Joseph*, VIII, 1922, p. 92, n° 10).

N° 16. — Registre des entrées, n° 23.

Basalte. Stèle rectangulaire, cassée à la base. Hauteur, 0 m. 52; largeur, 0 m. 41. Hauteur des lettres, 0 m. 08. (Pl. XXX, 3.)

Ἰούλ(ιος) | Οὐάλλης | Θεοδώ|ρου ἐ|τῶν ...

« Julius Valens, fils de Théodore, âgé de ... »

N° 17. — Registre des entrées, n° 52.

Basalte. Stèle oblongue, haute de 0 m. 60, large de 0 m. 36. Hauteur des lettres, 0 m. 06. (Pl. XXX, 4.)

Φαλλῆ|ος Ἀ|εῖδαλ|γου | ἐτ(ῶν) | νε'.

« Phallaios, fils de 'Abdalgas, âgé de 55 ans. »

Le défunt porte un nom très rare, qui appartient aussi à un Syrien(?), Ἀλλος Γέσσιος Φαλλῆαῖος, nommé dans la dédicace du « théâtre », au sanctuaire syrien de Délos⁽¹⁾. Le père de Phallaios s'appelait « serviteur de Alga (ou Elga) » ; ce théophore s'est déjà rencontré à Der'a⁽²⁾, on le retrouve, avec d'autres composés du même nom divin dont nous ignorons la teneur exacte, dans l'onomas-tique nabatéenne⁽³⁾.

N° 18. — Registre des entrées, n° 60.

Basalte. Stèle oblongue, haute de 0 m. 65, large de 0 m. 35. Hauteur des lettres, 0 m. 07. (Pl. XXX, 5.)

BIBLIOGRAPHIE. — *Syria-Princeton*. III A, n° 628, pp. 281 fig., 282.

Θάσει | Τάννε | Ἀζέο|λίου | ἐτ(ῶν) ιγ'.

« Courage, Tannos, fils d'Asbolios, âgé de treize ans. »

Les éditeurs de *Syria-Princeton* ont lu à la fin κγ' et ont suppléé [Θάσει] au

⁽¹⁾ P. ROUSSEL, *Délos colonie athénienne*, p. 417, 3^e col., l. 6. Il faut peut-être rapprocher les noms masculins Φαλλῶν et Φαλλοῦς, cités par Fl. Josèphe (v. PAPE-BENSELER).

⁽²⁾ Ἀεῖδαλγους, gif (*Syria-Princeton*, III A, 645 ; E. LITTMANN renvoie à *Princ. arch. Exped.*, IV, *Nabat. Inscr.*, 79). Cf. Ἀεῖδαλγας

(CLERMONT-GANNEAU, *Rev. arch.*, 1885, I, p. 63 ; Ἀεῖδαλγους (*Syria-Princeton*, III A, 56) ; Μαθγας (*ibid.*, 512).

⁽³⁾ Sur les noms עבדלגא et עבדלגיא et sur le nom divin, cf. G. DALMAN, *Neue Petra Forschungen*, p. 86, n° 42 et p. 104, n° 92, 2.

début, la stèle étant renversée et enfoncée en terre. Ils rapprochent Τάυνος, relevé également par Waddington, 2494, de l'arabe *Thann*, et donnent la graphie correcte de l'autre nom, Ἀσέδωλος⁽¹⁾. S'il était certain que Ἀσέδωλος, « le noirci » (par ses crimes) fût un « nom d'humilité⁽²⁾ » réservé aux chrétiens, nous aurions peut-être ici la plus ancienne inscription chrétienne du Ḥaurân. Mais ces noms péjoratifs (donnés pour conjurer le mauvais sort ?) sont d'usage commun à la fin de l'empire ; en outre, dans le cas particulier d'Asbolios, il est plus indiqué de remonter au centaure Ἀσέδωλος que mentionne Hésiode⁽³⁾. Les noms mythologiques, Glaukos, Amphithoé⁽⁴⁾, Bremousa⁽⁵⁾, Diomède⁽⁶⁾, etc.... étaient à la mode en ces confins du désert.

N° 19. — Registre des entrées, n° 61.

Basalte. Stèle allongée, rectangulaire, haute de 0 m. 67, large de 0 m. 28. Hauteur des l., 0 m. 06. (Pl. XXX, 6.)

Ἱερώνυμον Κασπερίου | ἐτ(ῶν) | λ'.

« Hiérônymos (Jérôme), fils de Casperius, âgé de 30 ans. »

Rédaction et graphie sont fautives. Le nom du défunt devrait être au nominatif ; il est amputé d'une lettre. Il a déjà été relevé en Syrie⁽⁷⁾ ; Casperius est un nom romain⁽⁸⁾.

N° 20. — Registre des entrées, n° 62.

Basalte. Stèle allongée, rectangulaire. Hauteur. 0 m. 84 ; largeur, 0 m. 37. Les deux premières lignes réglées. Hauteur des lettres, 0 m. 07. (Pl. XXXI, 1.)

Πρῶτος | Σαούδατος | ἐτ(ῶν) | π'.

« Primus, du clan de Sa'ouдат, âgé de 80 ans. »

Rien de plus arabe que la désignation par le nom de tribu. Dans les inscrip-

(1) AMM. MARCELL., XXVII, 4,8 ; LE BLANT, *Inscr. chrét. de la Gaule*, I, 24.

(2) W. RAMSAY, *Cities a. bishoprics of Phrygia*, p. 493.

(3) *Op. et d.*, 185 ; cf. PAPE-BENSELER.

(4) *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, VIII, 1922, pp. 91, n° 9 ; 90, n° 7.

(5) *Mélanges de la Faculté orientale*, VII, 1921, p. 386.

(6) *Infra*, n° 21.

(7) L. JALABERT, *Mél. de la Fac. or.*, II, 1907, p. 304, n. 2.

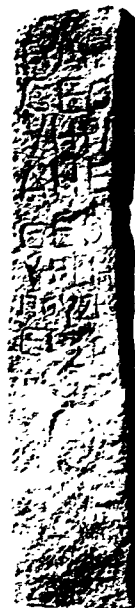
(8) Cf. C. I. L., III S., 6976 ; *Prosopogr. imp. rom.*, I, pp. 308 s., nos 391 ss.



4



5



6



1



2



3

tions grecques de Syrie, le nom de clan est parfois, comme ici, de forme féminine⁽¹⁾; il s'ajoute quelquefois au nom du père — on connaît un Μᾶζιμος Ἀνάμου Ἀριμαῖος⁽²⁾, le plus souvent, il y supplée; tantôt il est précédé de l'article grec au pluriel, répondant à l'arabe *banou*-, « fils de... » — on a Πούλιος Αἰλίου Γερμανός ... τῶν Βενναίων⁽³⁾, tantôt l'article est omis. Un clan médinois se nommait les *Banoû Sa'ida*⁽⁴⁾; la forme Sa'ōūdat*, qu'appelle la transcription Σαουδαῖος, est à rapprocher des noms hauranites, bédouins et druses, Sa'ōūd (qu'on retrouve en Ibn Sa'ōūd, émir des Wahhābites) et Sa'ōūd⁽⁵⁾.

N° 21. — Registre des entrées, n° 65.

Basalte. Stèle oblongue, haute de 0 m. 81, large de 0 m. 25. Hauteur des lettres. 0 m. 08 (aux deux premières lignes). (Pl. XXXI. 2.)

Κυρίλλα | ἐτ(ῶν) | μ'.

« Cyrilla, âgée de 40 ans. »

N° 22. — Registre des entrées, n° 64.

Basalte. Stèle rectangulaire, s'amincissant vers la base. Hauteur, 0 m. 83; largeur, 0 m. 27. Hauteur des lettres. 0 m. 07. (Pl. XXXI. 3.)

Τοβέαθ | Διομήδ | ἐτ(ῶν) | γδ'.

« Tobéathè, fille de Diomède, âgée de 44 ans. »

Tobéathè est un diminutif de Τάεσις, « gazelle », nom de la néophyte de Joppé que ressuscita saint Pierre⁽⁶⁾. Graphie analogue, Τόεσις, dans Waddington, 2155.

DER' A. — Stèles à nefeš (?).

N° 23. — Registre des entrées, n° 22.

Basalte. Stèle rectangulaire, allongée. Quatre lignes d'inscription, réglées. Au bas,

⁽¹⁾ Voir les exemples réunis dans *Syria-Princeton*, III A, 758.

⁽²⁾ W. K. PRENTICE, *Amer. Arch. Exped. to Syria*, III, *Greek a. Latin Inscr.*, 389 (p. 307); cf. 387, p. 304: Tafhā, Haurān.

⁽³⁾ Id., *Ibid.*, 413 a (p. 321), Kanawāt: renvoi au Ṣafaïtique 𐤍𐤕𐤕.

SYRIA. — VI.

⁽⁴⁾ H. LAMMENS, *La Mecque à la veille de l'hégire*, 1924 (*Mélanges de l'Univ. Saint-Joseph*, IX, fasc. 3), p. 312 = 408.

⁽⁵⁾ DUSSAUD et MACLER, *Voyage .. au Ṣajā*, pp. 29, 32; E. LITTMANN, *Nachrichten de Göttingen*, 1921, p. 11, s. v. سعد.

⁽⁶⁾ *Act. Ap.*, IX, 36 ss.

disque (tracé au trait), d'où se dégagent à droite et à gauche deux traits obliques. Sur la signification de cette représentation voir *infra*, n° 27. — Hauteur de la stèle, 0 m. 71 ; largeur, 0 m. 33. Hauteur des lettres, 0 m. 07 ⁽¹⁾. (Pl. XXXI, 4.)

Ἀντίπατρος Ζήνωνος ἐτ(ῶν) | λβ'.

« Antipatros, fils de Zénon, âgé de 32 ans. »

Le mort portait un nom grec, fréquent en pays sémitique et particulièrement en Judée : il y eut un Antipatros (en latin *Antipater*) frère d'Hérode le Grand ; le diminutif Antipas devint le surnom d'Hérode le tétrarque, qui décapita saint Jean-Baptiste et devant qui comparut Jésus. Les noms grecs de ce type équivalent aux noms sémitiques de la racine ʔḥḥ, exprimant l'idée qu'un nouveau-né « remplace » un parent défunt⁽¹⁾. Ἀντίπατρος est « celui qui tient la place de son père ».

N° 24. — Registre des entrées, n° 66.

Basalte. Stèle longue et étroite. Cinq lignes d'un texte médiocrement gravé. Au-dessous, le chiffre des années est inscrit dans un cercle, dessiné au trait, qui ne se ferme pas à la base et rappelle les têtes humaines dessinées par les enfants. Hauteur totale, 0 m. 98 ; largeur, 0 m. 24. Hauteur des lettres, 0 m. 06. Trace de minium dans les caractères. (Pl. XXXI, 5.)

Σκαυρίανος Ἀμμωνίου ἐτ(ῶν) | κ'.

« Scaurianus, fils d'Ammônios, âgé de 20 ans. »

Le nom Ammônios s'est déjà rencontré à Der'a ⁽²⁾. Il rappelle le culte professé en Syrie et Arabie pour Jupiter Ammon ⁽³⁾.

N° 25. — Registre des entrées, n° 63.

Basalte. Stèle étroite, rectangulaire. Hauteur totale, 1 m. 26, largeur, 0 m. 23. Hauteur des lettres, 0 m. 08. Au bas, disque dessiné au trait. (Pl. XXXI, 6.)

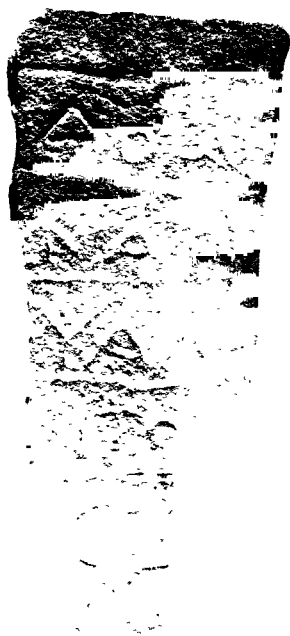
Εὐχάρις. | Σεβ' Σεβ' | Σεβ' Σεβ' | Σεβ' Σεβ' | Σεβ' Σεβ' | Σεβ' Σεβ' | Σεβ' Σεβ'.

« Sois heureux, Severianos fils de Severianos, ayant vécu 62 ans. »

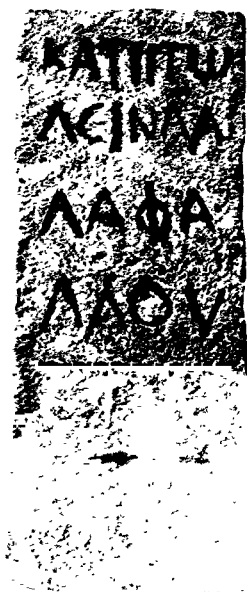
⁽¹⁾ TH. NÖLDEKE, *Beiträge z. sem. Sprachwissenschaft*, I, 1904, pp. 98-100, *Ersatz als Personennamen*.

⁽²⁾ Syria-Princeton, III A, 640.

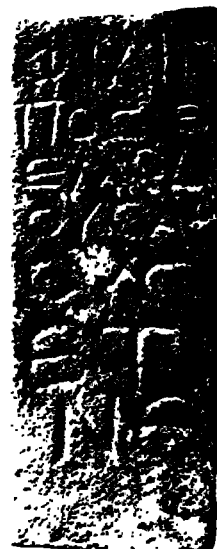
⁽³⁾ Voir Syria-Princeton, III A, 523 (réf.), 765¹ et 797.



4



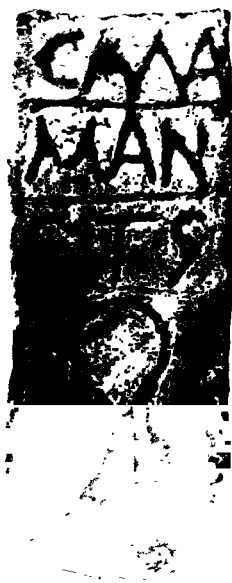
5



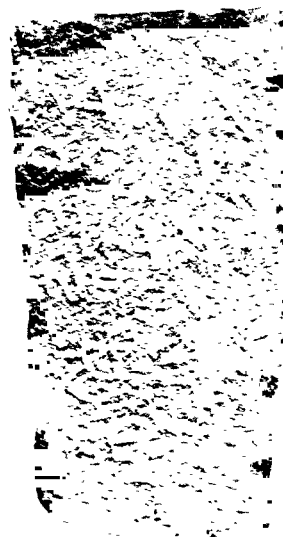
6



1



2



3

Le même souhait est adressé au mort sur deux stèles d'El-Qonaiṭrā ⁽¹⁾ et sur nombre d'autres monuments.

N° 26. — Registre des entrées, n° 27.

Basalte. Stèle rectangulaire, brisée en haut et à droite. Trois traits horizontaux partagent le champ de l'inscription, mais une seule ligne paraît avoir été gravée. Au-dessous, disque, muni de lignes obliques s'écartant vers le bas et d'ailettes ? en haut du disque, à droite et à gauche; le tout, gravé au trait. Hauteur totale, 0 m. 71, largeur, 0 m. 25, lettres hautes de 0 m. 05 à 0 m. 08. (Pl. XXXII, 1.)

BIBLIOGRAPHIE. — *Syria-Princeton*, III A, n° 634, fig. p. 282, peu exacte.

En supposant à gauche de la figure le même espace qu'à droite, la lacune est d'une lettre : on peut lire [O]_{μαζε}, 'Amat ⁽²⁾. Le nom d'Oμαζ se retrouve aussi sur notre stèle n° 28.

ΗΑΥΚΑΝ, localité indéterminée.

Stèle à nefes̄.

N° 27. — Registre des entrées, n° 10.

Basalte. Stèle rectangulaire. Trois lignes d'inscription réglées. La gravure est remplie d'une substance colorée. En dessous, cercle non fermé, continué par deux courbes s'évasant à droite et à gauche, jusqu'aux bords de la stèle. Hauteur totale, 0 m. 74, largeur, 0 m. 29. Hauteur des lettres, 0 m. 09. (Pl. XXXII, 2.)

Σαλμανῆς(ης) ἐτ(ῶν) ῑ'.

« Salamanès, âgé de 90 ans ⁽³⁾. »

⁽¹⁾ Première stèle, SCHUMACHER, *Zeitschrift d. d. Palästinavereins*, IX, 1886, p. 307, fig., et GILDMESTER, *ibid.*, XI, 1888, p. 41. — Seconde stèle, G. DALMAN, *Zeitschrift d. d. Palästinavereins*, XXXVI, 1913, p. 254, n° 41; R. BRÜNNOW, *ibid.*, XXXVII, 1914, p. 451 : Ευρ. à lire Εὐ(αίρε). Sur les acclamations de ce genre, voir E. DIEHL, *Das signum, Rheinisches Museum*, XLII, 1907, pp. 402-404;

J. CARCOPINO, *Rev. archéologique*, 1922, I, p. 267, n. 2.

⁽²⁾ Cf. Ομαζ (Syria-Princeton, III A, 800²): Ομαζαθῆ et Ομαζαθῆ (ibid., 432, 484 = Oumaiyat). [A]_{μαζε} serait possible, cf. le gif 'Αμαζοῖος (Waddington, 2044).

⁽³⁾ La lecture du chiffre n'est pas certaine : à l'extrême rigueur, on pourrait voir ici le digamma, de valeur égale à 6.



Il n'y a pas lieu de nous arrêter au nom de Σαλαμάνης, qui est fréquent dans toutes les régions de la Syrie. Mais le problème des six figurations analogues que nous venons de relever au bas de stèles funéraires doit être résolu.

Nous avons intitulé ces monuments « stèles à nefesh ». On ne peut, en effet, confondre les « disques » et les cercles s'achevant en obliques divergentes au

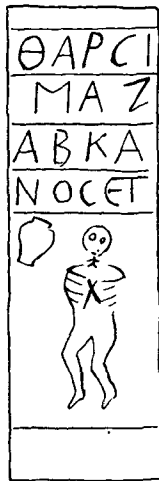


FIG. 2.

bas des pierres tombales de Der'a, avec les disques qui paraissent à leur sommet, soit dans un fronton sommairement dessiné ⁽¹⁾, soit au centre de la première ligne préparée pour une inscription ⁽²⁾. Ces derniers motifs, qui en d'autres pays pourraient être l'image du soleil gardien des tombes ⁽³⁾, ne sont probablement que le schéma de la couronne ou de la rosace, si fréquentes en haut des stèles funéraires syriennes ⁽⁴⁾. Au contraire, les figurations gravées au bas des stèles de Der'a évoquent, au premier regard, les « bonshommes » esquissés par une main d'enfant. Or voici bien, à leur place, sur une pierre tombale de même origine, une silhouette humaine : « below the inscription is a rudely incised skeleton, and above this at the left is a vase ⁽⁵⁾ ». Est-il téméraire de voir ici

l'expression de la croyance populaire à la survie du mort et à sa présence au lieu même de la sépulture ? Nos disques et nos cercles ne seraient qu'une traduction simplifiée de la même conception.

Cette conception, on le sait, a donné naissance aux *nefesh*, c'est-à-dire à certains emblèmes, « reproductions symboliques de la personnalité du défunt ⁽⁶⁾ », qui sont signalés sur divers points du domaine sémitique. Le

⁽¹⁾ Syria-Princeton, III A. 626. fig. p. 281.

⁽²⁾ G. DALMAN, *Zeitschrift d. d. Palästina-verains*, XXXVI, 1913, p. 258, n° 17. Ces deux monuments sont de Der'a.

⁽³⁾ Le motif est fréquent sur les stèles d'Asie Mineure. Voir p. ex. le tome III du *Catalogue des sculptures des Musées ottomans*, par G. MENDEL.

⁽⁴⁾ Le type des stèles funéraires de l'Emèse est bien connu. On trouve l'analogie à Ba'albek et ailleurs.

⁽⁵⁾ Syria-Princeton, III, A. 650, p. 289, fig. Copie de Butler, ΘΑΡCΙ, ΜΑ Ζ(Ε) ΧΡΟΣ, ΕΤ(ΩΝ). L'inscription est de Der'a. Le chiffre des années manque comme si la place avait fait défaut. Sur notre stèle n° 24, le chiffre est gravé à l'intérieur du cercle figurant peut-être une tête humaine.

⁽⁶⁾ CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. orient.*, II, pp. 189-191. Cf. L. JALABERT, *Mélanges de la Faculté orientale*, II, 1907, pp. 284-285 ; S. RON-

R. P. Ronzevalle a définitivement établi qu'ils revêtent souvent, à l'époque romaine, l'aspect anthropomorphe ⁽¹⁾. A une époque encore classique, la même conception inspire les grandes stèles funéraires de l'Emésène où le défunt se dresse en pied : notre n° 1 est un bon exemple de ces monuments. La *nefeš* sémitique s'est perpétuée à travers les âges ⁽²⁾ et nous la retrouvons encore dans le tarbouche sculpté au front des tombes musulmanes. Il n'est pas étonnant qu'elle ait inspiré les modestes graveurs de Der'a.

HAURĀN. — Provenance indéterminée. — Epitaphes (*suite*).

N^o 28. — Registre des entrées, n^o 9.

Basalte. Stèle quadrangulaire, légèrement rognée au sommet. Hauteur, 0 m. 63 ; largeur, 0 m. 29. Hauteur des lettres, 0 m. 07. Pl. XXXII, 3.

[illegible]

« Omat, fils de Malikat, aimé de tout le monde, âgé de 4(?)1 ans. »

Le même nom masculin, sans désinence, *Ouzs*, a été relevé à Dāmit al-'Alīyā par l'expédition de Princeton ⁽³⁾. Ici la désinence grecque est appelée par le point, signe d'abréviation. Voir aussi *supra*, n° 26. Il équivaut au sémi-

ZEVALLE, *ibid.*, IV, 1910, p. 187, n. 1. — La stèle elle-même est désignée par le mot **𐤒𐤓**, qui signifie d'abord *âme*; et dans la série de monuments funéraires que nous a légués l'antiquité, elle est proprement arabe (E. LITTMANN, *Publ. of the Princeton Arch. Exp.*, IV A, *Nabatean Inscr.*, 1914, pp. XI-XII).

(4) S. ROZBEVALLÉ, *Mélanges de la Faculté orientale*, IV, pp. 188-208, pl. XI-XVI, fig. 18 à 52. Explication des cippes signalés dans la région de Qāna, par RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 508, et d'autres monuments. Les vues du P. Ronzevalle sont adoptées par G. DALMAN, *Neue Petra-Forschungen u. der heilige Felsen von Jerusalem*, Leipzig, 1912, pp. 55-56, qui attribuerait toutefois les nefes de Galilée aux temps hellénistiques. — Même évolution du « signe de Tanit » vers la silhouette humaine est signalée sur des stèles de Carthage par L. POINSSOT et R. LANTIER, *Rev. de l'hist. des reli-*

gions, 1923, I (t. LXXXVII), pp. 50-52, pl. IV, fig. 7; cf., p. 52, pl. IV, fig. 19, 21, 22, évolution analogue du symbole « de l'amphore » : ces monuments dateraient à peu près de 200 av. J.-C. (étage D, p. 68). Cf. encore Ph. BERGER, *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 1909, pp. 997-1000, graphiques à la p. 999. De même les figurations gravées au bas des stèles de Der'a peuvent dériver, par anthropomorphisme, des trous d'offrande ou de libations que présentent divers cippes, de destination funéraire : ainsi à Pétra l'*Idolnische* n° 303 a (G. DALMAN, *Petra u. seine Felsheiligtümer*, pp. 206 et 217, fig. 140 a) et l'*Idolnische* n° 481 p. 277, fig. 218 a.

(2) Ce sont des nefes inscrites que les « têtes de stèles », trouvées au Negeb, publiées par le R. P. ABEL, *Revue biblique*, XXIX, 1920 pp. 124 s., n° 17, 48.

(³) *Syria-Princeton*, III A, 800², pp. 435-436.

tique *'Amat*, dont le diminutif *Umaiyyat*, Ομειχός, Ομειχθη (fém.), se rencontre également ⁽¹⁾. *Malikat* est fréquent. Enfin le témoignage de sympathie universelle donné ici au mort n'est point rare sur les épitaphes hauraniennes ⁽²⁾.

N° 29. — Registre des entrées, n° 8.

Basalte. Stèle quadrangulaire, s'évasant vers le sommet. Hauteur, 0 m. 70, largeur moyenne, 0 m. 29. Hauteur des lettres, 0 m. 06. Lignes réglées. (Pl. XXXII, 4.)

Δέμ|να Ο|ἰούλ|ε|ς|ν|ος | ἐτ(ῶν) | λ'.

« Domna, fille de Valens, âgée de 37 ans. »

N° 30. — Registre des entrées, n° 7.

Basalte. Stèle quadrangulaire, bien dressée. Hauteur, 0 m. 68; largeur, 0 m. 36. Hauteur des lettres, 0 m. 07.

Les caractères sont remplis d'une couleur rouge brique. (Pl. XXXII, 5.)

Καπιτω|λεινα Ἀ|λαφά|λλας, | ἐτ(ῶν) λ'.

« Capitolina, fille de Khalafallah, âgée de 30 ans. »

Capitolina est un nom romain assez fréquent ⁽³⁾. Au contraire خلف الله, « Allāh a remplacé », est arabe. Ἀλαφάλλας a été relevé au Haurān ⁽⁴⁾ et dans la *Palestina tertia* ⁽⁵⁾. Nous avons vu plus haut ⁽⁶⁾ que les peuples sémitiques voyaient volontiers en l'enfant qui naissait le « remplaçant » d'un défunt.

N° 31. — Registre des entrées, n° 117.

Basalte. Stèle rectangulaire, haute de 0 m. 85, large de 0 m. 34. Hauteur des lettres, 0 m. 07 à 0 m. 12. (Pl. XXXII, 6.)

Φίλιπ|πος Θ|εμώδ|ουσά|ρος | ἐτ(ῶν) | νε'.

« Philippe, fils de Thémodousarès, âgé de 55 ans. »

⁽¹⁾ Syria-Princeton, 132, 184.

⁽²⁾ Cheikh Miskin; ... φίλος φίλῳ[ν] (sic) πάντ[ων] (J. H. MORDTMANN, *Zeitschrift d. d. Palästinavereins*, VII, 1884, p. 123 = *Arch. Epigr. Mitteil. aus Oesterreich*, VIII, 1884, n° 29, p. 190). Cf. φίλε πάντων, φίλτατος πάντων, Syria-Princeton, III A, 386, 726.

⁽³⁾ Voir DESSAC, *Inscr. lat. sel.*, III, 1, Index II, s. v.

⁽⁴⁾ Syria-Princeton, III A, 797⁸, pp. 428-429.

⁽⁵⁾ A. ALT, *Die griech. Inschriften der Palästina tertia westlich der Araba* (Wiss. Veröffentlich. d. D.-T. Denkmalschutz-Kommandos), nos 57, 131; références aux inscr. sémitiques, p. 28, n. 2.

⁽⁶⁾ *Supra*, n° 23.



1



2a



2b

Inscriptions grecques de l'Institut français de Damas.

C'est le quatrième exemple du nom propre Theimodousarès, répondant au palmyrénien תימודוסרא. On l'a relevé, en effet, à Der'a, à El-Mousaifiré, près Der'a, à Oumm el Gímāl ⁽¹⁾. Le sens est « possédé de Douchara », plutôt que « serviteur de Douchara », comme on traduit d'ordinaire ⁽²⁾.

ḤAURĀN, localité indéterminée. Épitaphe d'un décurion assassiné.

N° 32. — Registre des entrées, n° 56.

Basalte. Stèle quadrangulaire, plus haute que large, légèrement évasée au sommet. La moitié supérieure de la stèle est occupée par le buste, en bas-relief, d'un homme levant les bras au ciel; la chevelure, séparée par un bandeau invisible en deux rangs de boucles épaisses, est hérissée; la barbe en collier est formée de mèches courtes; le buste, nu, ne se raccorde pas à la stèle suivant une ligne horizontale, mais par une double courbe qui souligne les seins; en haut des bras, ridiculement petits, les mains présentent la paume ouverte. Au-dessous du buste, l'inscription. Hauteur totale, 0 m. 97; largeur de la stèle, 0 m. 37; épaisseur, 0 m. 11. Hauteur des lettres, 0 m. 03 en moyenne. (Pl. XXXIII, 1.)

"Αγγαίος Ἰλλου ἐσ|φάγη ἐπών λ'| ἐν τῇ χώρᾳ. Ὑ|πὸ δεσποδάρχῃ | σου δά|ο]ς? περὶ | μηδενός.

« Aggaios (Haggai), fils de Illos, a été tué, à l'âge de trente ans, dans la contrée. Décurion, tu ne fus cruel à personne. »

Le brave qui mérita cette épitaphe était tombé sous le fer. Frappé de mort violente, il ne pouvait, suivant les doctrines anciennes dont Virgile s'est fait l'écho, avoir accès aux Champs-Élysées qu'après cent ans d'expectative anxieuse⁽³⁾. Il crie vengeance. Il se dresse sur sa tombe, comme un spectre, comme les *larvæ* dont les apparitions terrifient les assassins⁽⁴⁾. Ses cheveux sont hérissés, comme ceux des Furies, *speculatrices*,... *vindices facinorum et sce-*

⁽¹⁾ Voir *Syria-Princeton*, III A, 508 (références).

(2) NOLDEKE, dans *Encyclopaedia of Religions and Ethics*, s.v. *Arabs*, I, p. 661 a, n. 3, à propos de Taim Allāt.

(3) *Énéide*, VI, 325 ss. Voir E. JOBBÉ-DUVAL, *Les Morts malfaisants, larvae, lemures, d'après le droit et les croyances populaires des Romains*, dans *Revue hist. de droit français et étranger*, 4^e s., II, 1923, pp. 593-595 : les soldats tombés à l'ennemi sont *biothanati*. C'est la nouvelle école de Pythagore, au 1^{er} siècle avant notre

ère, qui a répandu l'idée que les *insepulti* étaient arrêtés au seuil des enfers (FR. CUMONT, *After Life in the Roman Paganism*, 1923, pp. 23, 66, 167). Le culte grec des héros a réagi aussi contre les vieilles croyances romaines à l'égard des soldats tués à la guerre (FR. CUMONT, *op. l.*, p. 142; cf. *supra*, n° 3).

(4) *Ipsa sed in somnis inhumati venit imago
Coniugis, ora modis attollens pallida*
Crudeles aras traiectaque pectora ferro
Nudavit ... (Énéide, I, 353 ss.)

leris ⁽¹⁾; ainsi l'enfant mis à mort par l'empoisonneuse Caninia lui promettait-il d'apparaître : *Nocturnus occurram Furor* ⁽²⁾. — Enfin ses mains s'élèvent, pour en appeler aux dieux vengeurs, tels que le soleil, fréquemment invoqué comme témoin et justicier des crimes ⁽³⁾.

Le même symbole des « mains levées » apparaît sur divers monuments de Syrie, de Rome, de Thrace, d'Asie Mineure et des îles ⁽⁴⁾. Aucun, à notre connaissance, ne présente, comme la stèle d'Aggaios, le buste de la victime se dressant pour maudire.

La stèle fut probablement érigée aux frais d'une localité du Haurān. On y cultivait les poètes, quitte à malmenier l'épithète homérique δάιος, en l'appliquant à un mort regretté ⁽⁵⁾.

Il s'agissait, en effet, d'un défenseur local. Le défunt était Syrien; son nom est araméen, spécifiquement palmyrénien ou juif ⁽⁶⁾. A trente ans, Haggai était décurion. Ce grade avait son importance, en ces bourgades frontières d'Arabie et de Palestine ⁽⁷⁾. A Namara, un texte gravé sur le rocher, à la porte de l'enceinte. « rappelle au souvenir » Οἱροζ, « le décurion de Namara », c'est-à-dire suivant Waddington ⁽⁸⁾, le commandant du poste qui gardait la ville. C'est un

⁽¹⁾ CIC., *De nat. deorum*, III, 48, 46.

⁽²⁾ HOR., *Epod.*, V, 92. Virgile décrit ainsi le démon de la Fureur guerrière: *fremet horridus ore cruento* (*En.*, I, 296). — Sur les apparitions des *insepulti* voir FR. CUMONT, *After Life...*, p. 131.

⁽³⁾ Principaux textes dans PAULY-WISSOWA, *Realencyclopädie...*, s. v. *Helios*, 2020 ss. (Rapp). Voir la note suivante.

⁽⁴⁾ On en trouvera le corpus dans le mémoire de FR. CUMONT, *Il sole vindice dei delitti ed il simbolo delle mani alzate*, extrait des *Atti della Pont. Accademia Rom. di archeologia*, s. III, *Memorie*, I, 4, 1923. Quelques autres monuments de Syrie où paraît le même symbole sont indiqués dans les *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, IX, 4, pp. 445 ss.

⁽⁵⁾ A la ligne 6 ΔΑΙΑC ne donne aucun sens. A la correction δα:[σ]ς, qu'autorisent les confusions répétées de α et ο dans l'épigraphie syrienne, on pourrait substituer δα:[σ]ς = δέισας: l'aoriste δέισα, sans augment, est homérique

(*Il.*, VIII, 438). Le sens serait bon: « Décurion, tu n'avais peur de personne »; mais la correction est violente. — On notera le néologisme δεαδάζει, au lieu de δεαδάζει, qui serait la forme normale, analogue à ἐκατοντάζει. Les composés en -ζει s'expliquent par l'influence des formes ἐκατοντάζει (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, 860; 4262, 23; 4316) et δεαζει (*ibid.*, III, 277), δεατάζει (*IG*, V, 4, 818).

⁽⁶⁾ *Rép. d'épigr. sémi.*, III, 1783, 2. C'est le nom du prophète Aggée. — Son père n'était peut-être pas syrien d'origine. Le général du même nom, Ἐλλος, qui essaya de renverser l'empereur Zénon, était Isaurien (G. BERNHARD, dans *Suidae lexicon*, Halis, 1853, I, col. 988, s. v).

⁽⁷⁾ WADDINGTON, 2144; DUSSAUD et MACLER, *Voyage... au Šafā*, p. 173, n° 37.

⁽⁸⁾ WADDINGTON, 2270. — Comparer les *stationarii* d'Égypte qui sont des centurions, décurions ou *beneficarii* (U. WILCKEN, *Grundzüge*, I, pp. 413-414).

commandement du même genre qu'exerçait Haggai; avec quelques hommes montés, il faisait la police du désert (dans la *χώρα*, nous dirions « dans le bled »), quand il fut tué.

Il méritait quelque reconnaissance. Les citadins ne la ménageaient point aux gardiens de l'ordre public, même expirant de leur belle mort, s'ils pouvaient se vanter, comme ce vétéran devenu gendarme en Pisidie, « d'avoir abattu plusieurs bandits de sa propre main ⁽¹⁾ ». Sir William Ramsay attribue ce dernier texte et l'organisation de police qu'il suppose, au IV^e siècle. Nous daterions volontiers le relief de Damas de la même époque : en cette rude sculpture, certains traits qui ne sont pas le seul fait de la barbarie, l'épaisseur extraordinaire du cou, le collier de barbe frisée, rappellent les effigies des empereurs de la Tétrarchie, Maximien Hercule, Galère, Maximin Daza ⁽²⁾.

A cette date, étaient-ce des soldats de l'armée romaine (des auxiliaires, cela va sans dire), ou des hommes d'une milice locale, que commandait le décurion Aggaios? Son épitaphe ne nous renseigne point à ce sujet. Mais des inscriptions de Der'a paraissent bien révéler, dès le III^e siècle, l'existence de forces indigènes — gendarmerie municipale ou premier enrôlement de *limitanei* — commandées par des décurions en retraite, appelés désormais *decani*, *δεκανοί* ⁽³⁾.

(1) W. RAMSAY, *Cities and bishoprics of Phrygia*, I, p. 328, n° 133; reproduit par E. SCHWYZER, *Dialectorum graecarum exempla epigraphica potiora*, p. 388, n° 6, 1.

(2) J. MAURICE, *Numismatique constantinienne*, I, pl. II, IV, VI.

(3) Le texte le plus important a été publié par G. DALMAN, *Zeitschrift d. d. Palästinavereins*, t. XXXVI, 1913, pp. 255-257 = *Année épigraphique*, 1922, n° 133; corr. de R. BRÜNNOW, même *Zeitschrift*, t. XXXVII, 1914, p. 151, suivi par F. BLECKMANN, *ibid.*, t. XXXVIII, 1915, p. 233; de G. W. KEYES, *The Rise of the Equites*, Princeton, 1915, p. 9. 'Αγαθὴ τύχη. | Ὑπὲρ σωτηρίας τοῦ κυρίου ἡμῶν αὐτοκράτορος | [Δομιτίου Αὐρηλιανοῦ ἐ]κτίσθη εὐτυχῶς ἡ δεκανία, | προνοοῖ· Φλ(αουίου) Αἰλιανοῦ τοῦ δι(έ)ποντος ? ἡ(γ)μονίαν ? ἐφεστῶτων | Ὀνωάτου καὶ Μ[άρκου καὶ Οὐέρου] χ(ιλιάρχων), ἐπισκοπεύοντων | τῶν περὶ Ζηνοδόωρον Βερνικιανοῦ τῶν | πρῶτων ΑΧΤΔ ΕΚΑΝΟΝ καὶ Γερμανόν τὸν καὶ Γαννῶν Ἀνάμου

καὶ Μαζαδ[ε]ῖαν Γερμανοῦ καὶ Μάξιμον Μαζέμου. | "Ετ(ου) ρξθ'. En cette dédicace, datée de 275, de l'édifice nommé *δεκανία*, un passage de la li. 7 fait difficulté. M. Dalman lit : τῶν πρ(ώ)των ἀ(ρ)χ(ι)τ(εκτόνων) δεκαν(ῶ)ν; mais la pluralité des « premiers architectes » surprend. R. Brünnow corrigeait radicalement : τῶν πρ(ώ)των ἀ(ρ)χ[ι]τ(εκτό)ν(ω)ν. Les éditeurs de *Syria*-Princeton, III A, 636, pp. 283-285, écartent cette correction drastique et proposent : τῶν πρ(ώ)των (καὶ) δεκαν(ῶ)ν. Aucune de ces lectures ne satisfait à la fois au sens et aux données de la copie. Or une légère correction paléographique (Τ au lieu de Τ) permet de développer normalement les sigles énigmatiques : ἀ(πό) (δεκαδάρχων) δεκαν(ῶ)ν. En Syrie comme ailleurs XI est l'abréviation reçue de δεκαδάρχος (WADDINGTON, 2144; DUSSAUD et MACLER, *Voyage... au Šajā*, p. 137, n° 37; *Mission dans les rég. désert. de la Syrie moyenne*, p. 244, n° 13 = *I. G. R. R.*, III, 1219 : ἀπ(ό) XI;

Les milices locales remonteraient donc, en Syrie, au temps d'Aurélien, peut-être même au temps de Gallien; nous savons par ailleurs qu'elles y ont subsisté jusqu'à la conquête arabe⁽¹⁾. Il est fort possible qu'Aggaïos n'ait eu sous ses ordres que des miliciens.

HAURĀN, localité indéterminée. — Autel dédié au dieu Manāf⁽²⁾.

N° 33. — Registre des entrées, n° 54.

Basalte. Sommet d'un autel (dé supérieur et partie du fût). Sur la face principale, buste en haut relief, reposant sur une petite console et dépassant le fût à droite et à gauche. Le visage masculin, imberbe, est encadré par les extrémités bouclées de la perruque caractéristique des dieux solaires; paupières et pupilles des yeux sont cernées d'un trait; au cou, le collier des dieux syriens⁽³⁾. Sur la poitrine, on distingue les plis de la tunique; du manteau des dieux célestes⁽⁴⁾ jeté sur les épaules, on voit seulement le

R. SAVIGNAC, *Revue biblique*, 1903, pp. 431-434 = *I. C. R. R.*, III, 1208; ἀπό XI); seule l'abréviation ἀ(πό) est rare à l'époque impériale; elle est toutefois constante sur l'édit byzantin de Bersabée (F. M. ABEL, *Revue biblique*, 1920, p. 261, fr. I et VII).

Les *decani* seraient donc d'anciens sous-officiers qui auraient assumé (à tour derôle ?) le commandement du poste militaire qu'on venait de créer. Ils sont nommés à leur rang, après les centurions, de grade supérieur et encore en exercice; ils surveillent les travaux, au nom de la ville où ils sont retraits, puisque celle-ci supporte une part au moins des frais. A ces vétérans on ne confie point le commandement de troupes régulières, mais de recrues locales: tels étaient les quatre fils d'un habitant de Négrān, tués ἐν ποσειάτω (Syria-Princeton, III A, 783⁴).

Cette organisation remonte au règne de Gallien. Deux inscriptions de ce temps (*Die Provincia Arabia*, II, p. 238, n° 2; Syria-Princeton, III A, 636) relatent l'érection à Der'a d'une δεικνύς, c'est-à-dire d'un poste fortifié pour dix hommes (*Aeliani Taclica*, 3, 2; cf. R. CAGNAT, dans SAGLIO, *Dict. des Antiquités*, s. v. *Decurio*, t. II, p. 30; F. BLECKMANN, *Zeitschr. d. d. Palästinavereins*, t. XXXVIII, 1915, p. 233) et d'une tour

de garde (πύργος). La dédicace de même origine que nous avons étudiée plus haut (n° 12) signale le rôle d'un architecte « ancien strator », centurion en retraite, dans des constructions analogues. Elles étaient imposées par la menace des Perses. La participation financière des municipalités à ces ouvrages de défense rappelle, selon M. Bleckmann, les libéralités des cités grecques du Pont-Euxin, pareillement menacées d'invasion (*Op. l.*, t. XXXVI, 1913, pp. 225-226.)

⁽¹⁾ V. CHAPOT, *La Frontière de l'Euphrate*, pp. 124-125.

⁽²⁾ Nous avons indiqué plus haut (p. 215) comment ce monument est entré au palais Azem.

⁽³⁾ R. DUSSAUD, *Rev. archéologique*, 1903, I, pp. 350 ss. = *Notes de mythologie syrienne*, pp. 33-34; cf. *Mission dans les rég. désert. de la Syrie moyenne*, p. 13 = 415, fig. 2. Pour Atargatis, HOGARTH, *Annals of the British School of Athens*, XIV, 1907, p. 190 = *Dict. des Antiquités*, s. v. *Syria dea*, IV, 2, p. 1551, fig. 6699, FR. CUMONT.

⁽⁴⁾ FR. CUMONT, *Mon. des mystères de Mithra*, I, p. 183; *Le Sacrifice du tribun romain et les Palmyréniens à Doura*, dans *Monuments Piot*, XXVI, 1923, p. 13, n. 2.

rebord formant double bourrelet, qui part de l'épaule gauche, s'incurve et rejoint le nœud de l'épaule droite. Hauteur totale, 0 m. 45 ; du dé supérieur, 0 m. 27. Largeur du dé, 0 m. 24 ; du fût (face principale), 0 m. 20. Le buste mesure 0 m. 34 en hauteur, 0 m. 20 de largeur aux épaules, 0 m. 12 de relief. Hauteur des lettres, 0 m. 027 à 0 m. 035. (Pl. XXXIII, 2a et 2 b.)

Un premier texte, tronqué, est gravé sur la face principale de l'autel, au-dessous du buste ; sur le côté gauche, le même texte se répète, puis vient la dédicace proprement dite. Les caractères, inégaux, irrégulièrement gravés, peuvent remonter au IV^e siècle de notre ère. Grâce au double libellé de l'invocation initiale, la lecture est certaine, sauf en un point.

(a)

Zεῦ Mα	
ναφε, μ[ι-]	« O Zeus Mānaf, (accorde) meilleur
ζου[α τή-].	leure fortune. »
[ν τύχην]	

(b)

Zεῦ M[α]φ[ε],	
μίζονα τήν	« O Zeus Mānaf, (accorde) meilleur
τύχην.	leure fortune. »
B(?) ούμνο-	
ς Ἰνδῆς	
ἐνσεδῶς	« Abou-Ma'n, de I'nāt, ayant
βιώσας	pieusement vécu, fit offrande (de
[α]νέστηκε.	cet autel). »

La dédicace ne sort pas des formules ordinaires de l'épigraphie ḥauranite. Le nom du dédicant doit se lire très probablement Βούμνος⁽¹⁾. Il se rattache, semble-t-il, au mode de désignation par le nom du fils, ou *Konya*, dont les ins-

(1) La lettre initiale B fut certainement gravée ; on reconnaît sur la pierre la boucle supérieure non fermée et la panse inférieure triangulaire ; cependant, un éclatement ayant effacé le jambage oblique de cette dernière, on pourrait lire 'Ρουμνος. Mais ce nom ne s'est pas rencontré jusqu'ici et s'expliquerait diffi-

cilement : l'emploi d'une désinence νος, après une racine sémitique telle que *Roum*, est rarissime ou même sans exemple dans l'onomas-tique syrienne ; 'Ρουμνος ne peut être la transcription de *Romanus*, auquel équivalait 'Ρωμα-νός.

criptions présentent quelques exemples ⁽¹⁾. Βούμνος, écrit pour Βομύανος ⁽²⁾, répond, avec apocope de la lettre initiale ⁽³⁾, à *Abou-Ma'n* ⁽⁴⁾.

L'ethnique qui suit, Ἰνζήης, est inédit. Il répond à l'nāt, l'nāq, localité du Haurān méridional, visité par l'expédition de Princeton University, après MM. Dussaud et Macler ⁽⁵⁾.

Une vie pieusement passée, ἐνσεβίως βιώσας, tel est le titre invoqué par Abou-Ma'n. Il s'adresse donc à un dieu « bon et rémunérateur », juste appréciateur des mérites, comme ce *Chai' al Qaoum*, « compagnon du peuple » ou « seigneur du clan », qu'honoraient les Nabatéens et les gens du Šafā ⁽⁶⁾. C'est la première information qu'apporte notre monument sur la nature du Manāf.

L'invocation adressée à ce dieu rappelle les graffites safaitiques et même thamoudéens : « O Allah, aide Ma'n ⁽⁷⁾ ! ». Un appel tout semblable, gravé sur un autel de Boṣrā, fut jadis magistralement interprété par Clermont-Ganneau :

Ζεῦ Σαφαθηνέ, προσοπήν Αρχ- ελάω Ἰουλίου.	« O Zeus Safaténien, (accorde) profit à Archélaos, fils de Iou- lios ⁽⁸⁾ . »
---	---

⁽¹⁾ Βουαθμός, à Der'a (*infra*) ; Αἰοε:σσηος, Αἰονης (gif), Αἰουζοναίνου (gif), aux VI^e et VII^e siècles, dans le sud de la Palestine (A. ALT, *Die griechischen Inschriften der Palaestina tertia westlich der Araba*, Berlin et Leipzig, 1921, n^{os} 57, 59, 120, 138, cf. p. 59, n. 7). Voir la note 3.

⁽²⁾ L'omission d'une lettre est fréquente en ces textes barbares ; Μάξιμος, à l'nāt (*infra*) ; Ἰερνυμος, sur unestèle de Der'a (*supra*, n^o 19) ; Νάθνου, pour Ναθάνου (*Zeitschr. d. d. Palastinavereins*, 1913, p. 258, n^o 20).

⁽³⁾ Cf. Βουαθμός = Aboū-Hātīm, *Syria-Princeton*, III A, 638, Der'a, et de nombreux analogues safaitiques (E. LITTMANN, *Amer. Arch. Exped. to Syria*, IV, *Semitic Inscr.*, pp. 123-125).

⁽⁴⁾ Ma'n est fréquent : l'index de *Syria-Princeton*, III A, compte sept exemples de Μανος, qui en est l'équivalent ordinaire. Cf. Μανῶλας = Ma'nallah, *ibid.*, n^o 630.

⁽⁵⁾ *Syria-Princeton*, III A, 223-226. L'épigraphie n^o 226, Μανης Μάξιμος (*sic*) αἰτῶ[ν] xγ' montre que le nom Ma'n était d'usage en

la localité. — L'orthographe l'nāt est donnée par *Syria-Princeton* en première ligne. C'est la prononciation locale et l'orthographe du *Salnameh* (almanach officiel de l'empire ottoman, 1318 H.). Les géographes arabes écrivent l'nāq. Le nom antique est Ἰνζήος (*Waddington*, 2130). Cf. DUSSAUD et MACLER, *Voyage... au Šafā*, pp. 175 ss. ; *Mission...*, p. 29. — Sur les noms d'origine ou de tribu en-αθης, voir *supra*, n^o 20.

⁽⁶⁾ E. LITTMANN, *Journal asiatique*, 9^e s., t. XVIII, 1901, p. 374 ss. ; CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. orient.*, IV, pp. 382 ss. ; R. P. LAGRANGE, *Études sur les religions sémitiques*, 2^e éd., p. 506, n^o 18 ; E. LITTMANN, *American Archeological Expedition to Syria*, IV, *Semitic Inscriptions*, p. 70 s., n^o 6. — Clermont-Ganneau a réuni, *l. l.*, quelques exemples de Sémites rappelant aux dieux leur fidélité et leurs mérites.

⁽⁷⁾ E. LITTMANN, *American Archaeol. Exped...*, IV, pp. 111, 131 n^o 3, 140 n^o 33, 146 n^o 52.

⁽⁸⁾ CLERMONT-GANNEAU, *Études d'archéolo-*

L'analogie des textes oblige à reconnaître dans la *τύχη* mentionnée sur notre autel, non une divinité, mais simplement la « bonne chance », que souhaite encore la politesse arabe (al-taufiq). On ne sollicite guère, d'ailleurs, l'accroissement d'une déesse et l'expression $\mu(\varepsilon)\zeta\omicron\nu\alpha\ \tau\acute{\eta}\nu\ \tau\acute{\upsilon}\chi\eta\nu$ ($\pi\acute{\alpha}\rho\epsilon\chi\epsilon$) surprendrait, si par *Tyché* nous devions entendre la déesse de ce nom. Celle-ci, il est vrai, a souvent recouvert le *Gad* ou dieu du bonheur des Sémites; elle peut tenir la place de divinités arabes analogues, Sa'd, ou Manât, une des « filles d'Allah » selon le Qoran. On comprendrait donc, à la rigueur, une supplication au dieu suprême, pour qu'il communique largement le *Gad*, le Sort, qui dépend de lui. Ainsi Bel fait-il figure de modérateur de la Fortune, sur une dédicace, dont l'auteur pourrait être le père d'Elagabale : *Belus Fortunae rector mentisque magister...*⁽¹⁾. Mais c'est là de la théologie savante, comme pouvait en écrire un Apaméen allié aux grands prêtres d'Emèse. Sur l'autel de l'Institut français de Damas comme sur celui de Boṣrā, c'est « le profit » et « la bonne chance » que demandait la dévotion populaire.



Manāf était l'objet d'un culte étendu et ardent, le fait est certain, malgré les lacunes étranges de notre information.

Il est ignoré de la littérature classique et n'a laissé que peu de traces dans l'épigraphie gréco-romaine. Dans la lointaine Pannonie il est honoré avec un dieu de Boṣrā, Theandrios, d'une dédicace latine : *Dis patris Manalpho et Theandrio...*⁽²⁾; déjà J.-H. Mordtmann, d'après le nom propre Μανάλφι(ο)s , relevé à Mif'alé par Waddington, proposait de corriger *Manalpho* en *Manapho*⁽³⁾. La

gie orientale, II, p. 28 s. Bibliographie complète et reproduction d'un estampage dans R. DUSSAUD et F. MACLER, *Voyage archéologique au Ṣafā*, p. 192, n° 74.

⁽¹⁾ KAIBEL, *Epigrammata graeca*, 836 = *C. I. L.*, XII, 1277 = Dessau, 4333 et *Add.*, p. CLXXXII :

Εἰδοντῆρι τύχης Βήλω Σέξτος θέτο βωμόν,
τῶν ἐν Ἀπαμείῃ μνησάμενος λογίων.

*Belus Fortunae rector mentisque magister
ara gaudebit, quam dedit et voluit.*

Selon RENIER, *Mélanges épigraphiques*, p. 129, le dédicant Sextus n'est autre que Sextus Varius Marcellus, père d'Élagabale; C. H. MOORE, *Transactions of the American Philological Association*, XXXVIII, 1908, pp. 113-114, admet que la conjecture garde quelque probabilité.

⁽²⁾ *C. I. L.*, III, 3668; *Ephem. epigraph.*, II, p. 390, n° 722; DESSAU, *Inscript. Latinae sel.*, 4349.

⁽³⁾ WADDINGTON, 2386. — J. H. MORDT-

nouvelle inscription ne laisse aucun doute sur l'orthographe du nom divin.

Les renseignements tirés des textes sémitiques sont plus nombreux, mais incomplets.

Le « livre des idoles » d'Ibn al Kalbi — notre principale source d'informations sur le paganisme arabe — déclare ignorer de Manāf et la personnalité et l'origine. La philologie estime que ce nom divin signifie « élevé » ou « haut-lieu »⁽¹⁾ ; la rencontre d'un piédestal sur lequel se dressait l'image de Σεσα πῶς, la « Plateforme sainte » personnifiée et divinisée⁽²⁾, appuierait cette dernière explication. Nous resterions, somme toute, ignorants de la nature du dieu, si l'autel de l'Institut de Damas ne le montrait rémunérateur.

En revanche, la diffusion et l'importance de son culte sont largement attestées. Suivant O. Blau, les inscriptions sinaïtiques contiennent deux fois le théophore (de forme antique, sans l'article) 'Abd-Manāf, « serviteur de Manāf » et une fois 'Abd al-Manāf⁽³⁾. Des clans arabes s'intitulaient Banoū Manāf et le nom divin, tel quel, comme il arrive en Arabie, devient nom d'homme : aux exemples réunis par Wellhausen⁽⁴⁾ d'autres peuvent être ajoutés⁽⁵⁾. Enfin un lien étroit unit Manāf à la famille de Mahomet.

Pour Ibn al Kalbi, Manāf est la principale des divinités de la Mecque⁽⁶⁾, en grand honneur dans la tribu de Hodhail et dans celle de Qoraïs, à laquelle appartenait le Prophète. Le trisaïeul de Mahomet, qui exerça une notable influence à la Mecque, à la fin du v^e siècle⁽⁷⁾, portait le nom de 'Abd-Manāf. Il

MANN, *Zeitschrift d. d. Morgenländischen Gesellschaft*, XXIX, 1875, p. 106, proposa deux corrections : *Manapho*, et, pour l'origine du dédicant, *domo Ca[n]athenus*, au lieu de *domo Cam*.

⁽¹⁾ Le sens de « élevé » — et par suite de « grand dieu » — est déjà proposé par les lexicographes arabes. Cf. NOLDEKE, *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, s. v. *Arabs*, I, p. 662 b ; « high », « high place ». — On trouvera dans cet article et dans WELLHAUSEN, *Reste arabischen Heidentums*, pp. 8, 56-57, à peu près tout ce que nous savons de Manāf.

⁽²⁾ E. LITTMANN, *Florilegium Melchior de Vogüé*, 1909, p. 375 ss. ; *Princeton Archeological Expedition to Syria*, IV, Nab. Inscr.,

n° 103 ; *Syria*-Princeton, III A, 767 (D. Magie Jr, D. R. Stuart). Si', dans le Ḥaurān. Le texte est bilingue.

⁽³⁾ *Zeitschrift d. d. Morgenländischen Gesellschaft*, XVI, 1862, p. 370.

⁽⁴⁾ *Reste Arabischen Heidentums*, p. 8.

⁽⁵⁾ Un Manāf, des Banoū Dāram (IBN DOREID, éd. WÜSTENFELD, p. 143) ; Manāf b. Musāmi al Ḥimyari, mort en l'an 13 de l'hégire (CAETANI, *Annali dell' Islām*, vol. VI, indice dei vol. III, IV, V, p. 112, 1).

⁽⁶⁾ IBN AL KALBI, dans TABARI, I, 1091 s. Cf. WELLHAUSEN, *op. l.*, p. 57.

⁽⁷⁾ CAETANI, *Annali dell' Islām*, I, *Introduz.*, § 83 s., p. 107, d'après les calculs de Caussin de Perceval.

s'appelait d'abord, rapporte Ibn al Kalbi⁽¹⁾, Al-Mughira, mais son nom religieux lui fut imposé par sa mère Hubba, quand elle l'eut consacré à Manāf. Dans le tableau généalogique des Qoraïsites, 'Abd-Manāf précède de quatre générations Mahomet, par Hâchem, et de cinq générations le grand Mo'awia. L'appellation de Manāfite fut donc une désignation commune et comme un trait d'union entre Hâchimites et Omayyades. Ceux-ci, arrivés au pouvoir par-dessus la tête des proches de Mahomet, leur donnaient, pour se les concilier, le titre de Manāfites, ils s'en prévalaient eux-mêmes auprès du peuple⁽²⁾. La Sîra, enfin, recueillit l'écho de cette politique; parmi les fils prétendus de Mahomet, elle nomme un 'Abd-Manāf; mais choquée du son païen que rend le vocable, elle suppose que l'enfant naquit avant la mission du Prophète⁽³⁾.

Les indications traditionnelles que nous venons de rapporter reçoivent de la dédicace au Ζεὺς Μανναῖος un confirmatur décisif. Le R. P. Lammens veut bien nous en faire remarquer l'importance. Il ne fallait rien moins pour mettre hors de doute le culte de Manāf, ignoré du Qoran et de la poésie préhégirienne. Les vers mêmes que cite Ibn al Kalbi, deux siècles après l'hégire, échappent à toute vérification, et dans certains Isāf et Manāf — même rime — s'interchangent; nous savons maintenant que ces vers reviennent à Manāf. En outre, voici son culte attesté anciennement au Haurān; avec ceux de Qoşayy et de Hobal, dont l'onomastique des tribus syriennes a seule gardé la trace, il a donc été emprunté par les Qoraïsites aux clans du Nord. Les données de l'épigraphie et de l'onomastique s'accordent encore en ce point avec la tradition musulmane : Ibn Hichām, *Sîrat ar rasoûl*, 54, et d'autres affirment que les premières idoles à la Mecque furent importées de Transjordanie. Il y a là, nouvellement attestée, une étrange contre-partie à l'afflux des « Arabes en Syrie avant l'Islam ».

Manāf était donc devenu le dieu familial des ancêtres de Mahomet. Comment nous le représenter? Sans doute comme un des bétyles plantés dans l'étroit *mesgid*, puis dans le mur même de la Ka'ba. Deux à deux, à ce qu'il semble, ces cônes ou stèles de pierre (*rokn*) figuraient les θεοὶ πετρῶν des clans de La Mecque;

(1) Dans TABARI, I, 4091 s.

(2) H. LAMMENS, *Études sur le règne du Califé Mo'awia I^{er}*, pp. 154 ss.

(3) *Sîrah al Halabiyyah*, Le Caire, 1280, t. III, p. 529 li. 8, selon CAETANI, *Annali dell' Islām*, I, *Introduz.*, § 161, p. 173.

près d'eux les *sayyd* tenaient leur assises⁽¹⁾. Cette apparence fruste ne satisfait pas les Arabes teints de culture romaine ; ils donnèrent à Manāf l'aspect que revêtaient alors tous les grands dieux, et son buste, sur l'autel de l'Institut français de Damas, est celui d'un dieu solaire.

R. MOUTERDE, S. J.

⁽¹⁾ H. LAMMENS, *Le culte des bétyles et les processions religieuses chez les Arabes préislamites*, dans le *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, Le Caire, XVII, 1919, pp. 39-101, spécialement pp. 72 ss. — Il faut

cependant noter que Hobal, selon une tradition postérieure, était figuré comme une tête d'homme (buste ? ou stèle surmontée d'une tête humaine ?).

SÉLEUCIE SUR L'EUPHRATE

PAR

JOSEPH DOBIÁŠ

Aux précieuses contributions apportées à nos connaissances sur l'archéologie et la géographie de la Syrie par le livre de M. Franz Cumont, intitulé *Études syriennes*, appartient une localisation nouvelle et convaincante de l'ancien Zeugma, le plus important passage de l'Euphrate. Tandis que jusqu'alors on plaçait généralement, d'après Ritter, le *Zeugma*, connu par tant de conflits de guerre à la frontière romano-parthe, en face de Biredjik⁽¹⁾, M. Cumont a démontré d'une manière décisive qu'il fallait chercher cette localité environ 12 kilomètres en amont, près du village actuel de Bâkîs. M. Cumont a expliqué qu'en deçà et au delà de ce *zeugma*, sur la rive droite de l'Euphrate, était située la ville de Séleucie et, sur la rive gauche, la ville d'Apamée, là où Sachau⁽²⁾ avait trouvé près du village de Tell-Mousa non seulement les ruines d'une ville, mais aussi les débris d'un vieux pont ; mais il ajoute que les deux noms de ces localités avaient disparu après la chute de la dynastie des Séleucides, de sorte qu'à l'époque romaine le seul nom de la ville, située sur la frontière même de l'empire en face de la Parthie, était celui de Zeugma⁽³⁾.

Je n'aborderais pas à nouveau la question de la localisation de l'ancienne Séleucie sur l'Euphrate, si l'exposé de M. Cumont n'avait pas provoqué des dissentiments⁽⁴⁾ et si je n'étais pas en état d'apporter à la solution du problème

⁽¹⁾ CARL RITTER, *Die Erdkunde im Verhältniss zur Natur und zur Geschichte des Menschen usw.*, X, 3^e (*Die Erdkunde von Asien*, VII, 4), Berlin, 1843, p. 959 ss. et 989 ss. Avant lui KONR. MANNERT, *Geographie der Griechen und Römer*, VI, 1, Nürnberg, 1799, p. 502 ss., avait songé à Biredjik, mais d'après des arguments pour la plupart inexacts.

⁽²⁾ K. E. SACHAU, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, Leipzig, 1883, p. 178.

⁽³⁾ FRANZ CUMONT, *Études syriennes*, Paris, 1917, p. 119-150 : Villes de l'Euphrate. Zeugma, Néocésarée, Bitha.

⁽⁴⁾ ERNST HONIGMANN, *Historische Topographie von Nordsyrien im Altertum* dans *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, XLVII (1924), p. 39, n° 414 et p. 51, n° 486, dans PAULY'S *Real-Encyclopädie der class. Altertumswissenschaft*, Neue Bearbeitung herausgeg. von G. WISSOWA-W. KROLL, Suppl. IV (1924), col.

quelques documents, non encore utilisés à ce sujet, et qui, si je ne me trompe pas, prouvent l'exactitude des affirmations de M. Cumont.

∴

Le principal témoignage antique, ayant servi de point de départ à la localisation de Séleucie sur l'Euphrate, est un passage de Strabon (XVI, 2, 3, p. 749) qui dit, à propos de la Commagène : "Εχει δ' ἐρουμένην πάλιν Σαμώσατα, ἐν ᾗ τὸ βασιλεῖον ὑπῆρχε, νῦν δ' ἐπαρχία γέγονε· γῶρα δὲ περιέκειται σφόδρα εὐδαίμων, ὁλίγη [δὲ]. Ἐνταῦθα δὲ νῦν ἐστὶ τὸ ζεῦγμα τοῦ Εὐφράτου· κατὰ τοῦτο δὲ Σελεύχεια ἱδρύεται, προύριον τῆς Μεσοποταμίας προσωρισμένον ὑπὸ Πομπηίου⁽¹⁾ τῷ Κομμαγενῶ⁽²⁾, ἐν ᾧ τὴν Σελήνην ἐπικληθεῖσσαν Κισιότρον Τυράνης ἀνείλε, καθείρξε καὶ γρόνον τινα, ἥντινα τῆς Συρίας ἐξέπεσεν.

Les mots de Strabon ne sont pas tout à fait clairs⁽³⁾ ; rien d'étonnant donc qu'ils aient été interprétés de différentes manières. Les expressions importantes de l'interprétation desquelles dépend la localisation de Séleucie, sont les mots : ἐνταῦθα (près de Samosate ou en Commagène ?) et : προύριον τῆς Μεσοποταμίας qu'on traduisait généralement jusqu'ici par : forteresse de Mésopotamie⁽⁴⁾.

M. E. Honigmann⁽⁵⁾ s'est servi dudit passage de Strabon pour prouver qu'il ne fallait pas chercher Séleucie dans le fameux Zeugma en Cyrrhestique, en face de Biredjik (plus exactement près de Bâkis, comme a démontré M. Cu-

984 et 990, et dans la critique de l'ouvrage de M. CUMONT, parue dans *Orientalistische Literaturzeitung*, XXVII (1924), col. 89.

⁽¹⁾ Il faut entendre Cn. Pompée Magnus (cf. APPIEN, *Mithr.*, 114), et non pas Sex. Pompée, comme dit C. RITTER, *op. cit.*, p. 962.

⁽²⁾ Une partie des manuscrits de Strabon porte : τῷ Κομμαγενῶ ce qui provient probablement de la rectification du passage au lieu du moins compréhensible : τῷ Κομμαγενῶ, c'est-à-dire : βασιλεῖ. W. H. WADDINGTON, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, III, Explication des inscriptions, p. 62, a montré déjà que, chez des historiens grecs de l'époque impériale, les expressions : ὁ Κομμαγενής, ὁ Μῆδος, ὁ Παρθικός signifient presque régulièrement le roi du pays respectif.

⁽³⁾ Peut-être, parce qu'ils sont une répétition trop concise de l'exposition plus détaillée

de l'œuvre historique plus ancienne de Strabon. Cf. PAULUS OTTO, *Strabonis Ἰστορικῶν Ἰλιονημάτων fragmenta* dans *Leipziger Studien zur class. Philologie*, XI. Suppl. (1889), p. 97 n° 90 et p. 126 s. n° 128.

⁽⁴⁾ Par exemple P. OTTO, *op. cit.*, p. 301 et 347 ; V. CHAPOT, *La Frontière de l'Euphrate*. Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. Fasc. 99. Paris 1907, p. 277 n. 1 ; FR. CUMONT, *Études syriennes*, p. 121s.

⁽⁵⁾ HONIGMANN, *Σελεύχεια ἢ ἐπὶ τοῦ Ζεύγματος* dans *Real-Encyclopadie*, II A 1 (1921), col. 1203. Avant lui déjà CHR. GOTIL. GROSKURD, *Strabons Erdbeschreibung*, IV, Berlin 1834, p. 400 (mais en contradiction avec III, p. 234 n. 1) et EDW. ROB. BEVAN, *The house of Seleucus*, I, London 1902, p. 249 s. et II, 266 avaient placé Séleucie près de Samosate.

mont), mais dans l'ancien Zeugma près de Samosate. Mais c'est justement le contraire de ce que dit Strabon, car il est hors de doute que Strabon voulait distinguer par l'adverbe *νῦν* le nouveau Zeugma de son temps ou de sa source, de l'ancien Zeugma ⁽¹⁾. D'autres passages de Strabon ne laissent pas de doute sur le lieu où il place cet ancien Zeugma. Voir Strabon, XVI, 1, 21, p. 746 : Τοῦτο δ' ἂν εἴη τὸ αὐτό, ὅπερ εἶρηκεν Ἐρατοσθένης [c'est-à-dire : διαστήμα], τὸ ἀπὸ Θαψάκου, καὶ ὃ ἦν τὸ ζεύγμα τοῦ Εὐφράτου τὸ παλαιόν, ἐπὶ τὴν τοῦ Τίγριος διαέκασιν et XVI, 1, 23, p. 747 : Ἐχούσι δ' αὐτῆς τὰ πρὸς τῷ Εὐφράτι καὶ τῷ ζεύγματι, τῷ τε νῦν τῷ κατὰ τὴν Κομμαγενῆν καὶ τῷ παλαιῷ κατὰ τὴν Θάψακον, αἱ τε Μύδονες, etc.). Pour éviter tout malentendu, Strabon parle aussi ailleurs de Zeugma de Commagène en opposition avec l'ancien passage près de Thapsaque (XIV, 2, 29, p. 664) : Ἀρχεται δὲ ἀπὸ Συμοσάκων τῆς Κομμαγενῆς, ἥ πρὸς τῇ διαέκασιν καὶ τῷ ζεύγματι κεῖται; XVI, 1, 22, p. 746 : Τὸ δ' ἀπὸ τοῦ κατὰ Κομμαγενῆν ζεύγματος, et XVI, 2, 1, p. 749 : Ἀπὸ τοῦ Ἰσσυοῦ κόλπου μέγα τοῦ ζεύγματος τοῦ κατὰ Κομμαγενῆν) et partout où il mentionne Zeugma de l'Euphrate, il indique clairement qu'il ne connaît pas d'autre Zeugma à son époque (XI, 13, 4, p. 524 ; XI, 14, 15, p. 532 ; XVI, 1, 1, p. 736 ⁽²⁾).

Il s'agit donc d'établir quelle localité Strabon entend par son appellation de « Zeugma de Commagène », car ceux qui reconnaissent, outre le zeugma près de Thapsaque, deux autres zeugmas, l'un près de Biredjik (plus exactement Bâlkis = Zeugma) et l'autre près de Samosate, peuvent affirmer que Strabon ne parle que de ce dernier.

C'est, il est vrai, une supposition très hardie. Il semblerait que Strabon n'eût rien su de Zeugma de Cyrrestique ⁽³⁾, célèbre dans l'histoire des rapports romano-parthes par tant d'opérations militaires, et qu'il eût parlé plusieurs fois de Zeugma près de Samosate, qui n'est guère mentionné dans d'autres récits historiques. Déjà C. Ritter (*op. cit.*, p. 962 s.) a fait remarquer ce grand inconvénient. Mais on n'a pas besoin de recourir à cette objection un peu sub-

⁽¹⁾ Cf. TH. NOLDEKE, *Karkemisch, Circesium und andre Euphratübergänge* dans *Nachrichten von der K. Gesellschaft der Wissenschaften*, Göttingen, 1876, p. 10, et K. REGLING, *Zur hist. Geographie des mesopotam. Parallelogramms* dans *Klio*, I (1901), p. 446 n. 3 et *Crassus' Partherkrieg* dans *Klio*, VII (1907), p. 374 n. 7.

⁽²⁾ C. RITTER, *op. cit.*, p. 963 ss., l'avait remarqué déjà : TH. NOLDEKE, *op. cit.*, p. 11 (« Strabo kennt hier entschieden keine andre Brücke neben der alten von Thapsacus ») : FR. CUMONT, *op. cit.*, p. 122 n. 1.

⁽³⁾ C'est le jugement formel par ex. de RICH. KIEPERT, *Formae orbis antiqui*, dans la légende de la carte n° V (de 1909), p. 4B.

tile, car on peut réfuter les affirmations des partisans de la localisation près de Samosate par une raison tout à fait concrète.

Les partisans de la localisation de Zeugma de Strabon, et par conséquent aussi de celle de Séleucie, aux environs de Samosate, n'avaient naguère d'autre argument que celui-ci : Strabon parle de Zeugma de *Commagène* ⁽¹⁾. Or, le Zeugma connu, comme on l'avait déduit des documents, n'ayant pas appartenu à la Commagène, mais à la Cyrrestique syrienne, il faut chercher alors un autre Zeugma près de Samosate, capitale de la Commagène ⁽²⁾.

Mais cet argument, invoqué pour placer un autre Zeugma près de Samosate, n'a pas de valeur. On n'a pas besoin d'objecter qu'on ignore quelle était la frontière administrative entre la Commagène et la Syrie, au sens propre du mot, dans l'antiquité et qu'on ne peut pas *a priori* exclure la possibilité que, par exemple sous Ératosthène ⁽³⁾, Zeugma, devenu plus tard celui de Cyrrestique, appartint à la Commagène, car il y a une preuve décisive qu'au temps auquel remonte la source dont Strabon s'est servi pour son principal passage sur Zeugma, le seul où soit nommée Séleucie sur l'Euphrate, la ville de Zeugma appartenait en effet à la Commagène. Cette preuve, qui avait échappé à l'attention de tous ceux qui se sont occupés du problème de la localisation de Séleucie sur l'Euphrate et de Zeugma, est contenue dans la lettre de Cicéron *ad Quintum fratrem* (II, 10-12), écrite le 13 février 54.

Cicéron y parle du roi de Commagène (Antiochus) en faisant des allusions spirituelles qui ne sont pas toujours claires, et poursuit (§ 2) : *Eumque lusi iocose satis neque solum illud extorsi oppidulum, quod erat positum in Euphrati Zeugmate* ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Rien d'autre ne se laisse déduire du passage de STRABON, XIV, 2, 29, p. 664 : Ἀρχεται δὲ ἀπὸ Συμοσάτων τῆς Κομμαγενῆς, ἥ πρὸς τῇ διαβάσει καὶ τῷ ζεύγματι καίται. Car on entend, en effet, que ἥ se rattache à l'expression τῆς Κομμαγενῆς et non pas au pluriel Συμοσάτων, comme l'interprètent par exemple même C. RITTER, *op. cit.*, p. 926 et 961 s., J. G. DROXSEN, *Geschichte des Hellenismus* III. 2^e, Gotha, 1878, p. 290 et peut-être aussi d'autres qui ne font que parler de Zeugma de Samosate, quoique ni Strabon ni autre document ne contiennent une affirmation pareille.

⁽²⁾ CAR. MÜLLER, *Claudii Ptolemaei Geo-*

graphia, I, 2, Parisiis, 1901, p. 968 ; RICH. KIEPERT, *op. cit.* ; E. SCHWARTZ, *Zur Geschichte des Athanasius II*, dans *Nachrichten von der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philol.-hist. Classe*, 1904, p. 368 n. 1 ; E. HONIGMANN, *ll. cc.*

⁽³⁾ Que ce dernier et non pas Polybe a servi de source à Strabon pour XIV, 2, 29 (p. 663 s.), est démontré par HONIGMANN, *Kommagene*, dans *Real-Encyclopaedie*, Suppl. IV (1924), col. 982 s. Cf. H. BERGER, *Die geogr. Fragmente des Eratosthenes*, Leipzig, 1880, p. 2 et 10.

⁽⁴⁾ W. DRUMANN, *Geschichte Roms in seinem*

sed praeterea togam sum eius praetextam, quam erat adeptus Caesare consule, magno hominum risu cavillatus. Il est donc hors de doute qu'il s'agit de la ville de Zeugma de Cyrrestique que Cicéron ne nomme certainement pas *oppidulum* au sens péjoratif, mais avec une intention plaisante, comme pour dire : « cette très jolie ville⁽¹⁾ ». Avant l'an 54 la ville de Zeugma, attribuée depuis lors à la Cyrrestique, appartenait en effet à la Commagène et il en était ainsi au temps où fut écrit l'ouvrage historique, servant à Strabon de source pour sa mention de Séleucie (XVI, 2, 3, p. 749)⁽²⁾.

Strabon lui-même indique d'ailleurs avec précision quelle localité il appelle Zeugma de Commagène quand il estime la distance de la baie d'Issos à cette ville à 1.400 stades, c'est-à-dire à 248 km. 64 (XVI, 2, 1, p. 749)⁽³⁾.

Uebergange von der republ. zur monarch. Verfassung, VI, Koenigsberg 1844, p. 29, considère ce texte, adopté presque généralement depuis Orelli, comme un non sens (« sinnlos »), ignorant peut-être la situation géographique et ne distinguant pas la ville de Zeugma du ζεύγμα = διέλευσις (passage) de l'Euphrate. Son objection que Zeugma n'était pas *oppidulum*, est réfutée par le texte cité plus haut.

⁽¹⁾ Cf. CICÉRON, *ad. fam.*, VIII, 6, 4: *Quoquo modo potuit, sine Parthis Bibulus in Amano nescioquid cohorticularum amisit.* Voir la note précédente.

⁽²⁾ C'était probablement Théophraste de Mytilène, favori de Pompée et historiographe de sa guerre contre Mithradate, reconnu avec raison pour l'un des principaux auteurs dont s'est servi Strabon parmi les sources pour son œuvre historique et géographique. Cf. C. FRANKLIN ARNOLD, *Untersuchungen über Theophrastes von Mytilene und Posidonius von Apamea* dans *Fleckeisens Jahrbücher für class. Philologie*, XIII. Suppl. (1884), p. 79 ss.; K. J. NEUMANN, *Strabons Landeskunde von Kaukasien*, *Ibidem*, p. 321 ss.; W. FABRICIUS, *Theophrastes von Mytilene und Quintus Dellius als Quellen der Geographie des Strabon*. Dissert. Strassburg, 1888, p. 3 ss. [il considère Posidonius d'Apamée comme source de Strabon, p. 10 et 78; cf. p. 212]; PAULUS OTTO,

Strabonis ΙΣΤΟΡΙΚΩΝ ΥΠΟΜΝΗΜΑΤΩΝ fragmenta dans *Leipziger Studien*, XI. Suppl. (1889), p. 219 ss.; MARCEL DUBOIS, *Examen de la Géographie de Strabon*, Paris, 1891, p. 319 s.; H. DE LA VILLE DE MIRAMONT, *Théophraste de Mytilène* dans *Revue des études grecques*, XVIII (1905), p. 177 ss. — P. OTTO, *l. c.*, p. 222 et 311, émet le doute que Théophraste eût traité dans son œuvre l'organisation définitive de l'Asie par Pompée, car cette œuvre parut déjà en l'an 62 (CICÉRON, *pro Archia*, 10, 24), tandis que les actes de Pompée n'ont été confirmés qu'en 59. Théophraste aurait évité d'offenser le Sénat par le récit d'un arrangement non encore définitif et d'irriter ainsi les sénateurs contre son patron. On peut objecter cependant que Théophraste, rédigeant son ouvrage, n'avait pas de scrupules politiques et, d'autre part, qu'il ne pouvait pas supprimer dans une œuvre, destinée à l'apothéose de Pompée, justement ce qui couronnait toutes ses actions en Orient. H. DE LA VILLE DE MIRAMONT, *l. c.*, p. 175, croit, ce qui est vraisemblable, que l'œuvre de Théophraste comprenait les événements jusqu'à la mort de Mithradate et que l'historien de Mytilène en fut récompensé de la part de Pompée par le droit de cité en 62 (p. 165 ss.).

⁽³⁾ Ἀπόθαλάσσης δ' ἐπὶ τὸ ζεύγμα τοῦ Εὐφράτου σταδίοι εἰσιν (ἀπὸ τοῦ Ἰσσηκοῦ κόλπου μέχρι τοῦ

Rich. Kiepert, dans le texte accompagnant la carte n° V des *Formae orbis antiqui*, page 3 B, voit dans cette même indication une preuve qu'il s'agit de Zeugma près de Samosate, car ces 1.400 stades, suivant son opinion, correspondent uniquement à ce Zeugma et non pas à Zeugma de Cyrrhestique. On pourrait objecter, il est vrai, que la distance à vol d'oiseau ne peut être considérée comme la longueur de la route qui a certainement servi de base à Strabon pour ce chiffre, mais on n'a pas besoin de recourir à cette objection. Mannert déjà (VI, 1, p. 501, n. c), et d'autres après lui, ont constaté que la mesure de 1.400 stades, indiquée par Strabon, correspond parfaitement à 175 milles romains, soit 258 km. 56, que Pline indique comme distance de la Méditerranée (Séleucie de Pierie) à Zeugma de Cyrrhestique⁽¹⁾. C. Müller lui-même (*op. cit.*, p. 968), quoique partisan de la même opinion que Kiepert au sujet de la situation du Zeugma de Strabon, applique justement ce passage, le seul de tous les passages de Strabon, concernant Zeugma, à Zeugma de Cyrrhestique⁽²⁾.

Notre révision des documents a donc corroboré la conclusion tirée déjà par Ritter (p. 964 et 966 ss.) et a établi définitivement que Strabon n'a connu, outre l'ancien zeugma qu'il place expressément près de Thapsaque, qu'un seul Zeugma de l'Euphrate, c'est-à-dire celui qu'il nomme d'après sa source,

ζεύγματος τοῦ κατὰ Κομμαγενήν)... οὐκ ἔλαττους τῶν [χιλίων καὶ] τετρακοσίων. Même si les mots entre parenthèses (...) étaient une interpolation postérieure, comme en jugent G. Kramer et Aug. Meineke — quoique justement la spécification de zeugma par le complément τοῦ κατὰ Κομμαγενήν s'accorde bien avec l'usage de Strabon (voir plus haut, p. 255) —, il n'en résulterait encore nullement la nécessité de rattacher ce passage de Strabon au prétendu Zeugma de Samosate.

⁽¹⁾ PLINIE, *Nat. hist.*, V, 12,67 : *Latitudo a Seleucia Pieria ad oppidum in Euphrate Zeugma CLXXV*; VI, 26,126 : *Zeugma ab Seleucia Syriae ad nostrum litus CLXXV* (dans les manuscrits CXXXII et CXXXI).

⁽²⁾ De même déjà dans *Geographi graeci minores*, I, 245 A. — On ne peut pas se servir de la distance, indiquée par STRABON, XVI, 1,

22, p. 746 s, comme celle de Zeugma de Commagène à l'ancien zeugma près de Thapsaque (οὐκ ἔλαττον τῶν ὀσχιλίων σταδίων) qui doit correspondre à la distance de Samosate à Sura (dans les environs de laquelle RICH. KIEPERT, *F. O. A.*, V, 3 B place Thapsaque), pour prouver l'identité de Zeugma-Séleucie avec Samosate; car la situation précise de Thapsaque est inconnue et Kiepert, par la localisation de Thapsaque dans les environs de Sura, se trouve en contradiction avec Ptolémée qui V, 18; I, 2, p. 1013, ed. Müller) place cette localité beaucoup plus loin à l'est, en Arabie, quelques 10 minutes de longueur seulement à l'ouest de Bitha. On parvient à ce point, en comptant les 2.000 stades de Strabon de Zeugma de Cyrrhestique, de même que Kiepert était parvenu aux environs de Sura, en comptant ces stades de Samosate.

datant d'avant l'an 54, Zeugma de Commagène, mais qui en réalité n'est autre que Zeugma de Cyrrestique près de Bâkîs.

Cette constatation ne supprime pas encore toutes les difficultés. L'interprétation, donnée presque généralement au dit passage de Strabon, comme s'il plaçait la ville de Zeugma sur la rive occidentale (droite) et la ville de Séleucie sur la rive orientale (gauche) de l'Euphrate, parce qu'il l'appelle la « forteresse de Mésopotamie », est en contradiction avec le texte de Pline, *Nat. hist.*, V, 24. 86 : *Zeugma LXX p. a Samosatis, transitu Euphratis nobile. Ex adverso Apameam Seleucus, idem utriusque conditor, ponte iunxerat*, d'où il résulte, de même que de VI, 26, 119, que la ville, située au *zeugma* sur la rive orientale du fleuve, s'appelait Apamée. De même que Pline, Isidore de Charax aussi place Apamée en Mésopotamie⁽¹⁾.

Si donc la mention de Strabon, ou plutôt son interprétation acceptée jusqu'ici, était exacte, il en résulterait ou qu'il y avait à la tête-de-pont de Mésopotamie deux localités, l'une près de l'autre, peut-être la forteresse de Séleucie et le faubourg d'Apamée, ou bien qu'une même ville avait peut-être pris successivement deux noms distincts, celui de Séleucie et celui d'Apamée⁽²⁾. Mais cette hypothèse paraît dès l'abord peu vraisemblable et le témoignage de Pline (*Nat. hist.*, V, 23. 82) la dément directement, car il nomme Séleucie *ad Euphratem* parmi les villes de Coelésyrie et la place donc sur la rive occidentale du fleuve⁽³⁾.

Dans cette confusion des documents, les savants ont pris différents partis. M. Honigmann⁽⁴⁾ suppose une erreur de Pline. Mais cette supposition, comme l'a remarqué déjà M. Cumont (p. 121), est trop hardie, car on sait

⁽¹⁾ Σταθμοὶ Παρθικοὶ I : Διαθέντων τὸν Εὐφράτην κατὰ τὸ Ζεύγμα, πόλις ἐστὶν Ἀπάμεια. (*Geographi graeci min.*, ed. CAR. MÜLLERUS, I, p. 244 s.).

⁽²⁾ Ainsi en jugèrent déjà par exemple K. MANNERT, VI, 1, p. 504, C. RITTER, *op. cit.*, p. 964 s., et aussi C. MÜLLER, *G. G. M.*, I, 245, J. DROYSSEN, *op. cit.* III. 2^e, p. 306 s., ALB. FORBIGER, *Handbuch der alten Geographie* II² Hamburg, 1877, p. 633 s. n. 66 et p. 653 n. 40 et STRECK, *Apameia* 4) dans *Real-Encyclopädie Suppl.* I (1903), col. 99 et *Caphrena*, *Ibidem*, col. 275. W. DRUMANN-P. GROEBE, *Geschichte*

Roms, IV², Leipzig, 1908, p. 462, place Séleucie aussi en Mésopotamie. TH. REINACH, *Mithradates Eupator, König von Pontos* (traduct. d'A. Goetz), Leipzig, 1895, p. 356 et 487, place Séleucie en Commagène, c'est-à-dire sur la rive occidentale, mais il en distingue Zeugma et cherche ce dernier, paraît-il, sur la rive mésopotamienne.

⁽³⁾ Il n'est donc pas vrai que Pline n'en parle pas, comme disent C. RITTER, *op. cit.*, p. 963 et V. CHAPOT, *op. cit.*, p. 277.

⁽⁴⁾ HONIGMANN, *Σελεύχεια ἢ ἐπὶ τοῦ Ζεύγματος* dans *Real-Encyclopädie*, II A 1 (1921), col. 1203.

que ces listes alphabétiques de villes proviennent des documents quasi officiels dans lesquels on pourrait difficilement admettre une telle erreur⁽¹⁾. M. Cumont lui-même (p. 122) identifie Séleucie avec Zeugma⁽²⁾ et, comme d'ailleurs Nöldeke déjà (*op. cit.*, p. 10 s. n.³), il songe à une erreur de Strabon, causée par le fait que Strabon n'a pas compris sa source historique et non pas géographique, dans laquelle il pouvait être fait mention de Séleucie comme partie de l'empire mésopotamien de Tigraue, même si elle était située sur la rive occidentale de l'Euphrate.

Une telle explication pourrait être appuyée aussi par un passage d'Appien (*Mithridat.* 114) qui a échappé à M. Cumont : Ἀντίοχῳ δὲ τῷ Κομμαγενῶ Σελεύκειον ἐπέθηκε [Pompeius] καὶ ὅσα τῆς Μεσοποταμίας ἔλλα κατέδραμεν⁽³⁾.

Ces deux passages, celui de Strabon et celui d'Appien, se rattachent indubitablement tous deux, soit directement, soit indirectement, à une même source⁽⁴⁾ et il apparaît que cette obscurité, cause de tant de difficultés encore de nos jours, était contenue déjà dans cette source.

Je dis avec intention l'« obscurité », car on ne peut parler à la rigueur d'une erreur que chez Appien, dont l'ignorance de la géographie est notoire. Je pense que le passage de Strabon ne s'oppose pas à la mention de Pline, si on lui donne une autre explication que celle reçue jusqu'ici, interprétation qui pourrait être également admise au point de vue de la grammaire, sans être toutefois violente. Je n'expliquerais pas προύριον τῆς Μεσοποταμίας comme génitif chorographique (partitif) : « forteresse de Mésopotamie », mais comme génitif objectif de la construction verbale : προύρειν τὴν Μεσοποταμίαν⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ O. CUNTZ, *Agrippa und Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius in den geogr. Büchern der Naturalis historia* dans *Jahrbücher für class. Philologie*, Suppl. XVII (1890), p. 475 ss.

⁽²⁾ De même par exemple déjà JUL. BELOCH, *Griechische Geschichte*, III, 1, Strassburg, 1904, p. 265 avec n. 2, et récemment STABELIN, *Seleukos* 2) dans *Real-Encyclopädie*, II A 1 (1921), col. 1229 s.

⁽³⁾ Plusieurs savants ont jugé que Pompée avait donné à Antiochus avec Séleucie aussi la partie avoisinante de la Mésopotamie, comme

par exemple TH. MOMMSEN, *Römische Geschichte*, III, 9^e éd., p. 481, WILCKEN, *Antiochos* 37) dans *Real-Encyclopädie*, I, 2 (1894), col. 2488, HONIGMANN, *Seleukeia*, 4) *Ibidem*, II A 1 (1921), col. 1203.

⁽⁴⁾ Probablement Théophraste de Mytilène, voir plus haut, p. 257, n. 2. PAULUS OTTO, dans *Leipziger Studien*, XI Suppl. (1889), p. 220 et 291 ss. juge que les Ὑπομνήματα ιστορικά de Strabon ont été la source d'Appien.

⁽⁵⁾ Cf. THUCYD., VIII, 62, 3 : Σηπτόν πολλὴν τῆς Χερσονήσου, ἣν τότε Μῆδοι εἶχον, καθίστατο προύριον καὶ φυλακὴν τοῦ παντός Ἑλλησπόντου.

Strabon ne dit pas sur quelle rive du fleuve était située Séleucie⁽¹⁾; ζεῦγμα signifie seulement à Zeugma. Mais Séleucie, même située sur la rive syrienne, pouvait très bien garder aussi la rive orientale du fleuve, donc la Mésopotamie.

On peut expliquer par cette fonction, poste d'où l'on surveillait ce qui se passait en Mésopotamie et base d'opérations contre elle (ce qui était mentionné aussi sans doute dans la source historique de Strabon), non seulement l'erreur d'Appien, mais aussi le but visé par Cicéron en 54 par l'enlèvement de Zeugma-Séleucie à Antiochus de Commagène : la ville dominant le principal passage de l'Euphrate en Mésopotamie, devait, au temps où Crassus préparait son expédition parthe, passer des mains d'un roi vassal directement sous l'administration romaine⁽²⁾. Les événements qui marquèrent l'invasion parthe en 51⁽³⁾, témoignent le mieux que les rois de Commagène rendaient même plus tard aux Romains des services comme gardiens de la rive opposée (gauche) du fleuve.

Toutes les indications sur Séleucie de l'Euphrate, examinée jusqu'à présent, ou prouvent directement que Séleucie était identique avec Zeugma de Cyrrestique ou du moins ne le démentent pas. Toutefois, la localisation de Séleucie près de Samosate a été récemment confirmée, ce semble, par un texte, remarqué en 1904 déjà par M. E. Schwartz, mais utilisé tout récemment seulement par M. E. Honigmann pour appuyer la localisation de Müller et de Kiepert.

M. Schwartz⁽⁴⁾ a attiré l'attention sur un passage de l'*Histoire Ecclésiastique* de Théodoret, dans lequel se lit un récit du voyage d'Eusèbe, évêque de Samosate, en Thrace, où il fut envoyé par ordre de l'empereur. Le courrier lui apporta cet ordre très tard au soir. L'évêque lui interdit de parler du but de ce voyage pour ne pas provoquer des tumultes et, ayant célébré l'office

⁽¹⁾ C. MÜLLER, malgré l'expression de Strabon, cherchait Séleucie sur la rive droite de l'Euphrate, car il la plaçait au voisinage du village actuel de Selik, environ 9 km. au nord de Samosate. RICH. KIEPERT, F. O. A., V., texte p. 2A et 5A, prend parti contre lui.

⁽²⁾ GIUS. STOCCHI, *La prima guerra dei Romani nella Mesopotamia*, Firenze, 1887, p. 49 ss. (Mais il est impossible de s'accorder avec

ses conclusions chronologiques). Cf. ci-après, p. 267, n. 1.

⁽³⁾ Cf. CICÉRON, *ad fam.*, XV, 1, 2 ; 3, 1 s., et 4, 3.

⁽⁴⁾ Dans l'article *Zur Geschichte des Athanasius II* (*Nachrichten von der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Phil. hist. Kl.* 1904), p. 368, n. 1.

habituel du soir (les vêpres), il sortit presque dans la nuit sur la rive du fleuve, coulant sous les fortifications de la ville, monta dans le canot et ordonna aux rameurs de l'amener à Zeugma. « Au point du jour il parvint à Zeugma et Samosate était pleine de pleurs et de plaintes ⁽¹⁾. » M. Schwartz a vu dans ce passage-là une preuve que Zeugma et Séleucie n'étaient pas situés près de Biredjik, mais un peu en aval de Samosate, parce que le navire pouvait y parvenir dans une nuit. Cette explication a été répétée par M. Honigmann ⁽²⁾ comme argument contre les affirmations de M. Cumont.

Mais je pense qu'on a surestimé la portée du passage de Théodoret pour la localisation de Séleucie. Après ce qui a été dit sur le sens de la notion géographique de Zeugma chez Strabon, on ne trouve nulle part dans l'antiquité de témoignages d'un zeugma, situé quelque part près de Samosate et la mention d'un zeugma chez Théodoret serait donc tout à fait isolée et par conséquent d'une valeur très problématique. Mais quelques autres circonstances démentent directement l'existence d'un zeugma dans ce lieu.

L'existence d'un zeugma particulier entre Samosate et Zeugma de Cyrhrétique, d'un passage assez important pour remplacer complètement, dans la pensée de Strabon, le fameux Zeugma près de Bâlkis, apparaît *a priori* déjà comme peu vraisemblable. Si, au temps d'Alexandre, il n'y avait que l'unique Zeugma près de Thapsaque, de même à l'époque romaine un passage, qui s'appelait Zeugma καὶ ἑξοχὴν suffisait aux relations régulières de la Syrie avec la Mésopotamie. Il était d'ailleurs dans l'intérêt des villes antiques, de même que plus tard au moyen âge et en partie aussi de nos jours, de s'emparer de toutes les communications ; ainsi Samosate et Zeugma auraient certainement aussi protesté contre toute tentative d'établir une nouvelle communication commerciale entre l'Extrême-Orient et l'Occident par une voie passant en dehors d'elles. La passage de Samosate et le pont de Zeugma suffisaient com-

⁽¹⁾ THÉODORET, *Hist. eccl.* IV 44 ; Migne, *Patrologia graeca*, LXXXII, 4148 s. = *Theodoret Kirchengeschichte*, éd. LÉON PARMENTIER dans *Die griech. christl. Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte* 49, Leipzig, 1911, p. 234 : Ταῦτα εἰπὼν καὶ τὴν ἑσπερινὴν λειτουργίαν συνήθως ἐπιτελέσας, περὶ αὐτὰς τοῦ ὕπνου τὰς εἰσβολὰς... μόνος ἐξεληλυθεν ὁ πρεσβύτερος βασιλικῶν...

Καταλαβὼν δὲ τοῦ ποταμοῦ τὴν ὄχθην (πρὸ αὐτοῦ γὰρ τοῦ ἁγίου τοῦ περιβόλου ὁ Εὐφράτης ἔχει τὸν πόρον), ἐπέβη τε πορθμεῖου καὶ τοῖς ἐρέταις ἐλαύνειν ἐπὶ τὸ Ζεῦγμα προσέταξεν. Ἡμέρας δὲ γενομένης ὁ μὲν τὸ Ζεῦγμα καταλαβὼν, τὰ δὲ Σαμόστα ὁδορμῶν ἦν καὶ ἡρώων μεστέ.

⁽²⁾ Dans *Real-Encyclopadie der class. Altertumswissenschaft*, II A 1 (1921), col. 1203.

plètement aux principaux courants du trafic. Et même, s'il s'était établi entre temps un passage régulier du fleuve en dehors de ces deux villes, il aurait certainement amené la fondation d'une assez grande ville sur l'une des deux rives ou sur les deux, ce dont on ne trouve aucune mention, sauf le passage contestable de Théodoret.

Il est surtout remarquable que Ptolémée n'en parle pas. Il ne cite dans son œuvre géographique, sur la rive syrienne de l'Euphrate, entre Samosate et Zeugma de Cyrrhestique, que les localités d'Urima et d'Arudis (V, 14, 10, p. 970, Müller) et, sur la rive mésopotamienne, que la ville de Persica (V, 17, 5, p. 1003, Müller). On pourrait objecter, il est vrai, que Ptolémée ne mentionne pas non plus Apamée, signalée sur la rive mésopotamienne par d'autres sources, mais ce n'est pas la même chose. Apamée, ville située au delà de la frontière naturelle de l'empire romain, pouvait avant l'époque de Ptolémée ou avoir disparu ou changé son nom hellénique. Mais Séleucie non seulement existait de son temps, mais florissait même comme une ville de caractère tout à fait romain.

M. Chapot (p. 277) et M. Cumont (p. 122 et 123 avec n. 1.) ont exprimé l'hypothèse que ce nom avait disparu après l'époque d'Auguste, ainsi que le nom d'Apamée, mais ils ne connaissaient pas encore l'inscription gravée sur un monument de Jupiter Dolichenus, trouvé à Brigetio en Pannonie et conservé au musée de Komárno⁽¹⁾, qui fournit un témoignage décisif non seulement de l'existence de Séleucie et de son caractère urbain dans la seconde moitié du II^e siècle⁽²⁾, donc au temps de Ptolémée ou au commencement du III^e siècle, mais aussi de son identité avec Zeugma : *J(ovi) O(ptimo) M(aximo) D(olicheno) Domitius Titus, dec(urio) Seleu(cie) Zeugme, pro salute sua et suorum om(nium) v(otum) s(olvit) l(aetus) l(ibens) m(erito)*.

L'impossibilité de localiser Séleucie sur l'Euphrate près de Samosate et

⁽¹⁾ Je l'ai publiée dans l'article *Prétendues inscriptions relatives aux Dulgubnii* dans *Le Musée belge*, XXVI (1922), p. 119.

⁽²⁾ LUCIEN, Περὶ τῆς Συρίας θεοῦ, 18, parle aussi de Séleucie sur l'Euphrate comme étant le lieu de la mort de Séleucus I ; mais comme il la place expressément en Babylonie, il est impossible de se servir de cette erreur et de la

confusion avec Séleucie τῇ πρὸς θαλάττῃ (APPIEN, *Syr.*, 63) où Séleucus I fut enterré, ni même comme d'un argument pour prouver que Lucien a encore connu Zeugma sous le nom de Séleucie sur l'Euphrate. Il songeait probablement à la plus splendide fondation de Séleucus, c'est-à-dire à Séleucie sur le Tigre.

sur la rive osrhoénienne apparaît encore mieux, si l'on tente de fixer la situation de cette ville d'une manière cartographique. R. Kiepert ⁽¹⁾ cherche son Zeugma problématique à 3 km. en amont ou en aval de Samosate, là où les noms de villages *El-Kantara*, c'est-à-dire « pont », conservent encore le souvenir d'un passage ⁽²⁾. D'après lui, MM. Joh. Kromayer et G. Veith ⁽³⁾ placent trois villes, Samosate, Zeugma et Séleucie, l'une près de l'autre même, pour ainsi dire à la même place. M. Honigmann dans son dernier ouvrage ⁽⁴⁾, voyant qu'il était impossible de placer un nouveau Zeugma si près de Samosate ⁽⁵⁾, a marqué Séleucie sur sa carte (tab. VII) directement comme une tête-de-pont de Samosate sur la rive osrhoénienne. Mais, ainsi, il a rendu absurde l'argument capital et unique de sa localisation, c'est-à-dire le passage de Théodoret : Eusèbe, en voyageant de Samosate à Zeugma une nuit tout entière, serait seulement parvenu à la rive opposée.

Si l'on tenait à expliquer le passage de Théodoret d'une manière plus rigoureuse, il serait plus conséquent de chercher le nouveau Zeugma prétendu quelque 8 lieues en aval de Samosate, là où l'Euphrate fait un détour vers le sud-ouest et où, encore en 1836, un officier anglais a trouvé trace d'un pont de pierre sur l'Euphrate ⁽⁶⁾. Mais ce Zeugma, d'ailleurs tout imaginaire, serait alors sans aucun rapport avec Samosate, étant situé plus près de Zeugma de Cyrrestique que de cette ville. Mais, du moment que Séleucie aurait cessé d'être considérée chez Strabon et chez Appien comme la tête-de-pont de *Samosate*, le don de cette ville à Antiochus de Commagène, si elle devait être située sur la rive osrhoénienne, perdrait toute son importance. Ainsi s'impose de nouveau la nécessité d'interpréter les deux passages comme nous l'avons fait plus haut (p. 260 s.).

Dans ces conditions je pense qu'il ne faut pas insister sur l'interprétation du passage de Théodoret avec autant de rigueur que le font MM. Schwartz et

⁽¹⁾ *Formae orbis antiqui*, V, 1910, et VII, 1909.

⁽²⁾ Il est bien possible aussi qu'il s'agissait là des ponts sur de petits affluents de l'Euphrate à la rive droite, par où menait la route parallèle à l'Euphrate.

⁽³⁾ *Schlachten-Atlas zur antiken Kriegsgeschichte*. Fasc. 3. Rom. Abteilung, n° 24, carte 7. Leipzig, 1924.

⁽⁴⁾ *Historische Topographie von Nordsyrien*

im Altertum dans *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, XLVI, 1923.

⁽⁵⁾ Il dit encore dans *Real-Encyclopädie* II, A 1 (1921), col. 1203 : « Dieses [c'est-à-dire Zeugma] entspricht... wohl keinem der beiden heutigen Orte el-quantara, von denen der eine etwas oberhalb von Samsāt, der andere nur 2 km unterhalb davon gelegen ist. »

⁽⁶⁾ Cf. C. RITTER, *op. cit.*, p. 880 s.

Honigmann. Théodoret tenait surtout à décrire l'impression qu'avaient eue les habitants de Samosate dès le lendemain de la disparition de leur évêque ; il ne se rendait point du tout compte de savoir si l'évêque pouvait parvenir à Zeugma, qui était le point de départ naturel de son voyage à l'Occident. Il a voulu dire seulement qu'au moment où les habitants de Samosate apprirent le départ secret d'Eusèbe, ce dernier était déjà Dieu sait où ; et il a écrit le nom de Zeugma, non pas pour constater exactement un fait, mais, soit par un contraste rhétorique, soit en suivant sa pensée et une réminiscence de Zeugma, mentionné un peu plus haut comme le premier but d'Eusèbe.

La conclusion que Théodoret songeait difficilement à un autre Zeugma que celui de Cyrrestique, quoiqu'il ne se rendit pas bien compte de la distance de ce Zeugma jusqu'à Samosate, résulte aussi du fait que lui-même était originaire de la Cyrrestique, donc du pays même dans lequel était situé ce célèbre Zeugma, le point de départ de tous les voyages à l'Occident. S'il parle d'un Zeugma sans le préciser plus clairement, il n'est pas douteux qu'il ait parlé justement de celui-là, qui était bien connu et qui restait toujours le Ζεῦγμα par excellence⁽¹⁾, même s'il n'était plus le seul Ζεῦγμα de l'Euphrate. Il me paraîtrait très imprudent de déduire de sa mention, certainement inconsiderée, d'un voyage de nuit de Samosate à Zeugma, l'existence d'une autre ville de Zeugma.

Il reste encore à examiner si notre localisation de Séleucie et l'identification de cette ville avec Zeugma de Cyrrestique correspondent aux indications parvenues jusqu'à nos jours à ce sujet.

Tout d'abord le passage de Pline (*Nat. hist.*, V, 24, 86) sur la fondation de Zeugma est en plein accord avec elle. Ce fut vraiment un beau symbole de l'union conjugale, si Séleucus nomma deux villes opposées, presque jumelles,

(1) Il apparaît aussi d'après le passage suivant de *Relig. hist.* 5 (*Patrol. graeca*, LXXXII, 1352 B, C) que Théodoret n'a connu qu'une ville de Zeugma ; il l'indique comme le lieu de naissance du moine Publius : Οὗτος ἐκ βουλευτικῆς μὲν συμμορίας ὀρμώμενος, πόλιν δὲ ἔχων, καὶ ἦν Ξέρξης ἐκεῖνος ὁ πολυθρόνῳ λητος, ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα στρατεύων καὶ τὸν ποταμὸν Εὐφράτην διαστρατεύων τῇ στρατιᾷ, πλείονος νεῶν συναθροίσας καὶ τάχτας ἀλλήλαις συζεύξας καὶ τοῦτο τῷ τρόπῳ

τὸν ποταμὸν γεφυρώσας, Ζεῦγμα τὸ χορίον ὠνόμασε καὶ τὴν ἀπὸ τοῦ πράγματος ἔδωκεν ἐπωνυμίαν τῇ πόλει. Il n'est pas douteux que Théodoret ait localisé à Zeugma de Cyrrestique une narration légendaire qui ne pouvait avoir rapport qu'à Zeugma de Thapsaque. Cf. F. CUMONT, *op. cit.*, p. 124. Cf. une autre mention, par Théodoret, de la ville de Zeugma dans *Hist. eccl.* (éd. Parmentier), p. 268.

l'une de son nom et l'autre du nom de son épouse, en les rattachant par un pont. Il va de soi que Zeugma n'était pas alors un nom officiel de la tête de pont d'Apamée sur la rive occidentale ⁽¹⁾, car Séleucus avait coutume de donner à ses nouvelles fondations les noms des membres de sa famille. Cette appellation n'est devenue générale qu'après que ce *zeugma* entre Apamée et Séleucie eut pris l'importance d'un *zeugma* κατ' ἐξοχήν. A partir du moment où le trafic international sur l'Euphrate s'y fut concentré, Séleucie s'épanouit de telle sorte qu'en 221 Antiochus III le Grand put recevoir dans cette ville sa fiancée Laodicée, fille de Mithradate, roi de Pont, μετὰ τῆς ἀρμόζουσας ἀπαντήσεως καὶ περιστάσεως et y célébrer avec elle ses fiançailles d'une manière vraiment royale : μεγαλοπρεπῶς καὶ βασιλικῶς γρόμενος καὶ παρασκευαῖς (Polybe, V, 43. 1).

L'on pourrait rattacher ces indications à Séleucie, supposée quelque part près de Samosate, mais il serait tout à fait impossible de rapporter à elle le récit de la retraite de Tigrane de la Syrie en l'an 69 (Strabon, XVI, 2. 3, p. 749). Tigrane fut certainement pressé de traverser le plus tôt possible l'Euphrate, parce qu'il ne put se sentir en sécurité qu'au delà du fleuve. Il s'enfuit donc vers Tigranocerta par le chemin le plus court. Ce chemin menait tout à fait régulièrement par Zeugma de Cyrrestique, et non pas par un long détour à Samosate. C'eût été vraiment une folie de choisir cette route pour une retraite militaire ou même pour la fuite d'une escorte peu nombreuse, car, sur une voie longue d'environ 80 à 100 km., Tigrane aurait eu à droite un fleuve qu'il n'était pas possible de traverser, et à gauche le flanc et les derrières de son armée auraient été exposés aux attaques de l'ennemi. Au contraire, si l'on suppose Séleucie identique à Zeugma de Cyrrestique, on comprend très bien qu'avant de traverser l'Euphrate et par conséquent aussi la frontière de Syrie, il pouvait faire tuer, lors de son dernier arrêt à Séleucie, la dernière reine régente de Syrie, Cléopâtre Séléné.

On peut expliquer enfin *uniquement* par l'identification de Zeugma de Cyrrestique avec Séleucie que Pline (*Nat. hist.*, V, 23, 82) place la Séleucie que Pompée donna au roi de Commagène (d'après Strabon, XVI, 2, 3, p. 749 et Appien, *Mithr.* 14), sur la rive syrienne : c'est enfin *uniquement* par cette identification qu'on peut facilement résoudre la question de savoir à quelle

(1) C'est l'opinion de E. R. BEVAN, *The house of Seleucus I*, 220.

époque Séleucie a cessé de faire partie de la Commagène et quand elle est devenue une cité de la Coelé Syrie ⁽¹⁾.

A partir de l'an 54 Séleucie-Zeugma appartient définitivement à la Syrie au propre sens du mot. Le nom qu'avait donné à cette ville le premier roi de Syrie, céda peu à peu sa place, peut-être pour ne pas être confondu avec les noms d'autres Séleucies ⁽²⁾, au nom générique primitif de Zeugma, de sorte que sa trace n'a été conservée que par les deux inscriptions suivantes : celle de Rhodes, datant probablement de l'époque d'Auguste et indiquant un Σελευκίδης τῶν πρὸς τῷ Εὐφράτῃ (C. I. G. II, n° 2548 = I. G. XII, n° 653 ⁽³⁾) et celle de Brigetio, mentionnant un décurion *Seleucie Zeugme*. Dans les documents littéraires le nom de Séleucie a complètement disparu ⁽⁴⁾.

JOSEPH DOBIÁŠ.

Prague, février 1925.

P.-S. — Mon article était déjà imprimé, quand j'ai reçu communication d'une observation de M. Cumont, touchant le passage de Théodoret.

⁽¹⁾ Le seul qui, à mon escient, s'était occupé de la date de ce changement, est O. CUNTZ, *Agrippa und Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius* dans *Jahrbücher für class. Philologie*, Suppl. XII (1890), p. 485, supposant l'an 29 où fut exécuté Antiochus II, roi de Commagène (Cassius Dion, LII, 43, 1). Mais je crois la question définitivement tranchée par le passage de Cicéron *ad Q. fr.* II, 10 (12), 2, cité plus haut, p. 256 s. R. Y. TYRRELL-LOUIS et CL. TURSER, *The correspondence of M. Pullius Cicero* II, 2, Dublin-London, 1906, p. 128, n'ayant pas saisi le rapport de ce passage de Cicéron avec les passages cités de Strabon et d'Appien, l'interprètent d'une manière inexacte, comme s'il s'agissait, l'an 54, d'un détachement de Zeugma de la Syrie. Précisément le contraire est la vérité.

⁽²⁾ FR. CUMONT, *op. cit.*, p. 123, n. 3.

⁽³⁾ Il est impossible de dire si l'épithète, provenant aussi de Rhodes, IG, XII, 1, n° 463 : Κράτιστος Σελευκίδης, se rattache à la même Séleucie.

⁽⁴⁾ JOH. DIERAUER, *Beiträge zu einer krit.*

Geschichte Trajans (dans MAX BÜDINGER, *Untersuchungen zur röm. Kaisergeschichte*, I, Leipzig, 1868), p. 175 avec n. 4, a émis l'hypothèse que la Séleucie qui, d'après Cassius Dion, LXVIII, 30, 2 avait été prise et réduite en cendres pendant la révolte de la Mésopotamie en 116 après J.-C., était Séleucie sur l'Euphrate et non pas Séleucie sur le Tigre. Bien que quelques savants (p. e. J. HERM. SCHNEIDERWIRTH, *Seleucia am Tigris* dans *Programm des Gymn. zu Heiligenstadt*, 1879, p. 24 s.; A. V. GÜTSCHMID, *Geschichte Irans und seiner Nachbarländer*, Tübingen, 1888, p. 145, et tout récemment M. STRECK, *Seleucia*, 1) dans *Real-Encyclopädie*, II A 1 (1921), col. 1182 s.) aient approuvé cette opinion, je ne crois pas que les arguments de Dierauer soient probants. Il n'est pas juste d'abord que l'insurrection se soit limitée à la Haute Mésopotamie et que les environs de Séleucie sur le Tigre se soient tenus tranquilles, parce que la garnison de Ctésiphon y aurait supprimé toute révolte éventuelle. Une telle assertion est contestée expressément par Cassius Dion,

M. Camont croit pouvoir « admettre l'exactitude du passage de Théodoret où celui-ci raconte qu'un évêque, parti après vêpres de Samosate, arrive le lendemain matin à Zeugma. Le courant de l'Euphrate est si rapide dans cette partie de son cours qu'une barque montée par de bons rameurs a pu descendre le fleuve et parcourir en une nuit la distance qui sépare les deux villes. Cette distance ne doit pas atteindre 200 kilomètres. A 15 kilomètres par heure, ce qui n'a rien d'excessif, cela fait une douzaine d'heures ».

Cette observation d'un des meilleurs connaisseurs des conditions géographiques du bassin de l'Euphrate réfute, je crois, définitivement l'objection que MM. Schwartz et Honigmann tirent du passage de Théodoret contre la localisation de Séleucie sur l'Euphrate au Zeugma de Cyrrhestique.

LXVIII, 29, 4 : Πάντα τὰ ἐαλωκότα ἐπαράθη καὶ ἀπέρηται καὶ τοὺς παρὰ σφίσιν ἑκαστοὶ φρουροὺς οἱ μὲν ἐξέβαλλον οἱ δ' ἀπεκτίνονυσαν. En outre, il ne résulte nullement du fait qu'un *épitomé* de l'œuvre de Dion ne nomme comme villes soumises que Nisibis, Édesse et Séleucie, que l'*original* ait raconté les événements dans une série strictement chronologique, ni que Séleucie ait été située nécessairement près d'Édesse. Au contraire, on peut déduire du fait que Nisibis et Édesse avaient été soumises par Lusius, pendant que Séleucie avait été prise par deux *legati legionis*, Erucius Clarus et Julius Alexander, qu'il s'agissait de deux actions militaires bien distantes l'une de l'autre. Mais contre l'opinion de Dierauer, il est surtout décisif que la révolte qui a éclaté sur les derrières de Trajan, avait pour théâtre la *Mésopotamie*, tandis que Séleucie sur l'Euphrate était située dans la *Syrie*, et que Cassius Dion ne connaît point cette Séleucie sous ce nom, mais il l'appelle toujours du nom le

plus usité de Zeugma. Il en résulte que le simple nom de Séleucie signifie pour lui Séleucie par excellence, c'est-à-dire Séleucie sur le Tigre, à laquelle se rapporte aussi la mention de Dion; cf. H. SCHILLER, *Gesch. der röm. Kaiserzeit*, I, 2, Gotha, 1883, p. 560; Th. MOMMSEN, *Röm. Geschichte*, V, p. 401 et G. RAWLINSON, *Parthia*, London³, 1893, p. 310 s., et puis, à l'exception de M. STRECK, tous les savants modernes : GROAG, *Erucius* 6) dans *Real-Encyclopädie*, VI, 1 (1907), col. 553 [conf. *Julius* 61, *Ibidem* X. 1 (1917), col. 158], ALFR. V. DOMASZEWSKI, *Geschichte der röm. Kaiser* II, Leipzig, 1909, p. 184, ERNST HERZFELD dans F. SARRE-E. HERZFELD, *Archäol. Reise im Euphrat-und Tigris-Gebiet* (Forschungen zur islam. Kunst. Éd. par FRIEDR. SARRE I) II, 1920, p. 47, AD. GÜNTHER, *Beiträge zur Geschichte der Kriege zwischen Römern und Parthern*, Berlin, 1922, p. 110, et RITTERLING, *Legio*, dans *Real-Encyclopädie*, XII, 1 (1924), col. 1285.

INSCRIPTION PHÉNICIENNE DE BYBLOS

D'ÉPOQUE ROMAINE

PAR

RENÉ DUSSAUD

Au cours de ses fouilles de 1923, M. Pierre Montet a découvert, dans la région des temples de Byblos, un petit autel qui mesure aujourd'hui, dans sa partie le mieux conservée, 36 cm. de hauteur. Sur l'une de ses faces est gravée une inscription phénicienne dont le déchiffrement peut être considéré comme assuré, mais dont l'interprétation prêterait sans doute à la discussion. L'avis des épigraphistes classiques ne manquera pas d'être utile à connaître ⁽¹⁾.

Ce texte se distingue de tous ceux que la Phénicie a fournis jusqu'ici d'abord par la forme de certains caractères, notamment la forme du *hé* et celle du *het*. Ce dernier est constitué par trois traits indépendants comme dans l'écriture néopunique, fait nouveau pour l'épigraphie de la Phénicie propre et qui atteste pour notre monument une date très basse.

Cette impression est confirmée par la forme du *hé* dont les deux hastes principales sont également dissociées. Ici nous pouvons suivre l'évolution et en dater approximativement les étapes grâce aux monnaies d'Aradus. La forme encore bien liée  sur une monnaie de 127-126 av. J.-C. ⁽²⁾ est nettement divisée en deux éléments  en 49-48 avant notre ère ⁽³⁾. La première aradienne offre une forme analogue à cette dernière ⁽⁴⁾; elle ne doit donc pas être

⁽¹⁾ Nous avons signalé ce texte dans la séance du 5 septembre 1924 de l'Académie des Inscriptions; cf. *Comptes rendus*, 1924, p. 251.

⁽²⁾ BABELON, *Les Perses Achéménides*, pl. XXIV, fig. 4.

⁽³⁾ *Ibid.*, fig. 10.

⁽⁴⁾ *Revue archéol.*, 1897, I, pl. VIII. C'est donc à tort que B. STADE, *Zeitschr. für die Alt-*

test. Wissenschaft, XVIII, p. 171, a mis cette lettre en doute. Ajoutons que nous ne croyons pas possible, comme l'ont proposé MM. LIUBZBARSKI et CLERMONT-GANNEAU (voir *Rép. Epigr. Sémi.*, nos 56 et 1594 où l'on voit qu'il ne peut être question d'un *titulus* funéraire), de lire *resh* au lieu de *bet* pour la seconde lettre du texte. C'est dire que nous ne pou-

dun'e date très différente et l'on s'explique ainsi qu'elle recèle un mot grec transcrit en phénicien. Notre nouveau texte témoigne d'une évolution plus avancée, comme on peut en juger sur la copie, où cette lettre *hé* apparaît à deux reprises, en tête de la première ligne et à la fin de la deuxième. On peut ainsi estimer que cet autel a été dédié vers le début du 1^{er} siècle de notre ère.

La comparaison des caractères phéniciens avec ceux de la première aradienne peut se poursuivre. Si la forme du *tamed* est tout à fait comparable dans l'un et l'autre texte, avec sa forme sidonienne classique, le *samek* de la première aradienne conserve les dimensions habituelles, le *shin* est nettement moins évolué et la barre médiane du *mem* n'a pas l'importance qu'on lui voit dans notre nouveau texte.



Presque en même temps, M. Charles Picard, le savant directeur de l'École française d'Athènes, avec une obligeance dont nous le remercions vivement, nous faisait tenir la photographie, la copie et l'estampage d'un texte bilingue grec et phénicien gravé sur une plaque de marbre de 12 cm. de haut sur 30 cm. de large qu'on venait de découvrir à Délos (1924). M. Picard estime que la forme des lettres grecques date ce texte du 1^{er} siècle de notre ère. Or, l'écriture phénicienne n'est pas sans présenter quelque analogie avec l'inscription de Byblos, ainsi la grande barre médiane du *mem*, la dissociation du *hst* en trois éléments, si c'est bien ainsi qu'il faut les interpréter ⁽¹⁾. Le texte phénicien de Délos offre cette particularité d'avoir été gravé par une main inexperte, ce qui jette une grande incertitude sur plusieurs lettres (Pl. XXXIV et XXXV). Ainsi on notera l'écart entre le *yod* de la première ligne, bien écrit, et celui de la seconde ligne, très incorrect.

Dans ces conditions deux mots seulement se détachent avec certitude. Le mot יִבְרַךְ à la seconde ligne : « qu'il bénisse ! ». le sujet étant le dieu à qui l'autel est consacré. Et à la fin de la première ligne, l'ethnique תַּצְרִי, « le Tyrien ». Cela implique un nom propre suivi vraisemblablement de son patronymique.

vons accepter la lecture « Hermès » du premier ou la lecture « Hermaios » du second et que nous lisons toujours le mot grec *bomis* « autel », comme nous l'avons proposé

sans succès en 1897. L'inscription est au Louvre.

⁽¹⁾ Par contre, le *hé* conserve la forme classique.



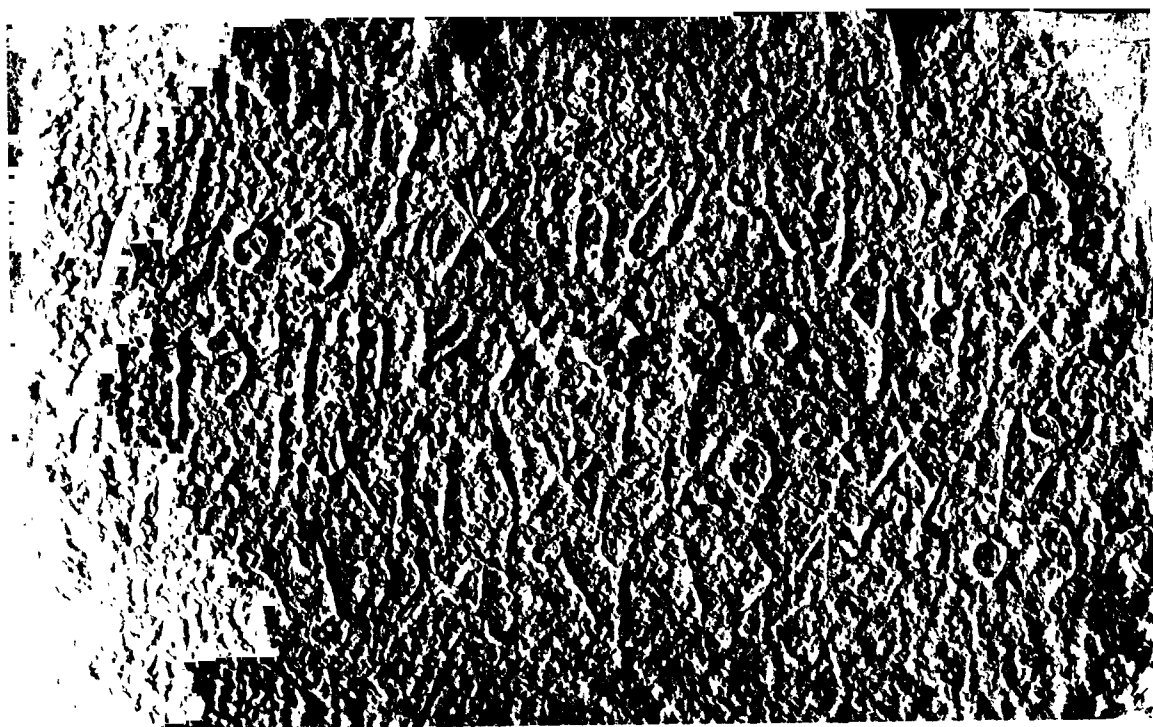
2. Bilingue de Délos — Estampage.



1. Autel de Byblos, avec dédicace phénicienne



2. Bilingue de Délos.



1. Inscription phénicienne de Byblos — Estampage.

Ce dernier pourrait être *בן פומי*, « fils de Poumai ». La difficulté vient de ce que *Poumai* ne s'est jamais rencontré encore que comme nom divin, celui de l'Adonis chypriote. On pourrait penser à constituer le nom propre en y adjoignent le *het* qui précède, mais nous ne voyons pas que cela apporte une solution satisfaisante. D'autre part, si l'on dégage le terme de filiation *ben*, le nom du dédicant nous échappe. La dernière lettre serait un *het* en trois traits, puis vient un espace blanc et, semble-t-il, un *bet*, puis, en continuant vers la droite, un *lamed*, un *dalet* et un *tav*. Mais ces lettres recoupées par deux grandes rainures sont incertaines. Le grec ne paraît pas devoir aider au déchiffrement du phénicien.

..

Nous revenons à l'étude du texte de Byblos en donnant avec la transcription une lecture dont nous compléterons le sens, car il prête à discussion, à la fin de cet article. Nous reproduisons (Pl. XXXIV et XXXV) la photographie que nous devons à M. Montet et l'estampage envoyé par M. Virolleaud, chef du Service des antiquités et des beaux-arts de Syrie.

1. 403 4x4 094 11 11
 2. 49444 4x4 0 44x
 3. 44x 4444x 4x 0x 49
 4. 4411 4444 404

- | | |
|---------------------|----|
| החנינים אל בעל | 1. |
| אבדשמון בנה | 2. |
| בן אסמא לאדון ולסמל | 3. |
| בעל יברך ויחיה | 4. |

(1) *J'ai fait ces hanoufim-ci*, (2) *moi*, 'Abdeshmoun, constructeur, (3) *fils d'Is'a*, pour notre Seigneur et pour la statue (4) *de Ba'al*. Qu'il (le) bénisse et qu'il le fasse vivre!

Ligne 1. — La lecture matérielle est certaine. Nous discuterons ci-après le sens à attribuer aux *hanoufim*.

Ligne 2. — Le nom propre 'Abdeshmoun n'offre pas de doute bien que deux lettres soient mutilées. Le *hé* à la fin de la ligne écarte l'interprétation des deux lettres qui le précèdent par le terme de filiation. Il s'agit d'un titre *boné*, architecte, constructeur.

Ligne 3. — Le nom du père אסמא que nous croyons assuré, ne s'est pas encore rencontré. Parmi les explications qu'on peut avancer, celle qui nous paraît le plus probable

est d'y reconnaître un hypochoristique de אֲדֹנַיִם dont le premier terme représente le nom d'Isis.

Dans les lettres qui suivent, seule la dernière lettre n'est pas absolument certaine ; elle a cependant laissé des traces peu discutables.

Ligne 4. — Lecture matérielle certaine.

Tout d'abord nous devons nous demander à qui est faite la dédicace ? A une divinité ? Mais, dans ce cas, pourquoi n'est-elle pas citée, ou si on la qualifie simplement d'*adon*, pourquoi le dédicant ne dit-il pas *adoni*. « mon Seigneur » ? Nous ne pouvons écarter l'impression que *adoman*, « notre Seigneur », dont la lecture n'offre aucun doute, est emprunté au protocole du suzerain. Après les rois de Perse, les Ptolémées ont porté officiellement le titre d'*adon melakim*. D'après la date que nous avons reconnue plus haut à notre texte, le souverain visé ne peut être que l'empereur, vraisemblablement Auguste. Comme à ce moment-là il n'y avait plus, depuis longtemps, de rois en Phénicie, on conçoit que le terme *melakim* soit tombé et qu'on ait dit « notre souverain ».

Byblos a éprouvé de bonne heure les effets de la puissance de Rome, puisque Pompée, venu en Syrie pour y rétablir l'ordre, fit trancher la tête du tyran de Byblos qui s'adonnait au brigandage ⁽¹⁾. Byblos a frappé monnaie en gravant sur ses coins la tête d'Auguste. Un particulier pouvait donc lui consacrer un monument religieux à l'exemple des habitants de Tarragone qui, en 25 avant J.-C., lui consacrèrent un autel ⁽²⁾.

L'empereur est associé dans la dédicace à un nom d'interprétation difficile. Un nom propre n'est pas impossible, que ce soit celui d'un homme ou d'un dieu. Semel-Ba'al, s'il faut lire ainsi, « statue de Ba'al », est assez comparable à Šelam-Ba'al, « image de Ba'al ». On ne peut cependant repousser qu'il soit simplement question de la statue d'un dieu et si l'on remarque qu'en 7 avant J.-C., le texte de Philae associe à Auguste, et lui donne pour père, Jupiter, ce serait la statue de ce dieu, et non d'une divinité sémitique dont il serait question ici. C'est ce qui nous paraît le plus probable.

Il nous reste à expliquer le terme *hanoufīm* qui s'est déjà rencontré dans un texte de Sardaigne sans qu'on ait pu le définir :

Au Seigneur Ba('al)shamin à Enosim (sont consacrés) (deux) stèles et deux

⁽¹⁾ STRABON, XVI, 2, 18.

⁽²⁾ DION CASSIUS, LIII, 25.

hanouṭim qu'a rou's Ba'alhanno (fils) de Bodmelqart, fils de Hanno, fils d'Eshmoun-amas, fils de Maharba'al, fils d'Atash ⁽¹⁾.

En désespoir de cause, Renan a proposé, dans le *Corpus*, de reconnaître sous la graphie phénicienne un mot grec: $\chiρουετζ$. La dédicace consisterait en des images fondues, des idoles de bronze. Si notre interprétation du texte de Byblos est exacte, on comprendrait mal qu'on puisse offrir une idole à la statue de Jupiter. Mais même si on écarte notre traduction, la spécification « les *hanouṭim* que voici » ne peut viser que l'objet même sur lequel l'inscription est gravée, c'est-à-dire l'autel. Il suffit d'admettre que deux autels ont été consacrés, l'un à l'empereur, l'autre devant l'idole figurant Jupiter.

Pour que cette explication soit pleinement satisfaisante, il reste à rattacher le vocable à une racine sémitique convenable. En hébreu ⁽²⁾ et en arabe ⁽³⁾, la racine *HVT* se rattache aux pratiques de l'embaumement et aux plantes aromatiques. Le vocable *hanouṭim*, « les embaumés », convient parfaitement aux autels sur lesquels on brûle les parfums et l'encens.

Ces observations permettent de préciser ainsi la traduction: *J'ai fait les autels à parfums que voici, moi, 'Abdeshmoun, constructeur, fils d'Is'a, pour notre Seigneur (l'empereur) et pour la statue de Ba'al (Jupiter). Qu'il (le) bénisse et qu'il le fasse vivre!*

La formule liturgique finale manque d'autant plus de précision que les verbes peuvent être au pluriel. Le plus probable, cependant, est que le dédicant demande la bénédiction de Jupiter pour lui-même et la prolongation de vie pour l'empereur.

RENÉ DUSSAUD.

⁽¹⁾ *Corp. inscr. semitt.*, I, 439.

⁽²⁾ Voir notamment *Gen.*, L, 3.

⁽³⁾ *Hanouṭ* a le sens d'« aromates ».

A PROPOS D'UNE COUPE A VIN EN AGATE AU NOM DU SULTAN TIMOURIDE HUSSEIN BAÏCARA

PAR

ARMENAG BEY SAKISIAN

Un hasard heureux m'a fait découvrir dernièrement, au Bazar de Stamboul, une coupe à vin en agate au nom de Sultan Husséin Baïcara, descendant au cinquième degré de Tamerlan, dont le règne s'étend sur le dernier tiers du xv^e siècle et correspond à la période la plus brillante de l'art persan ⁽¹⁾.

Sans parler du poète Djami, deux des plus grands artistes persans, le miniaturiste Behzad ⁽²⁾ et le calligraphe Sultan Ali Mechhedi, ont fleuri à la cour de ce souverain à Hérat. Aussi n'est-il pas indifférent, au point de vue de l'histoire de l'art, de faire connaissance, quelque peu intimement, avec ce personnage, une des grandes figures du xv^e siècle.

Il faut distinguer deux périodes dans la vie de ce prince. La première est celle de « candidat à un trône. » C'est une vie de privations, à la tête d'une bande de partisans, dans les déserts de Khiva et de Kiptchak, à l'affût d'un coup d'audace. Elle se prolonge pendant une douzaine d'années, de 1457 à 1470, avec quelques brèves interruptions comme la première conquête de Hérat, en 1468, qui ne dure qu'une année. Suivant l'expression pittoresque des chroniqueurs, c'était la vie de « cosaque », d'aventurier ⁽³⁾, que son ancêtre Tamerlan avait aussi connue. Par contre, de 1470 à 1506, on assiste au règne ininterrompu d'un grand souverain qui relève les villes, améliore le sort de ses sujets, protège les savants et les artistes. Il est secondé par une figure exceptionnelle dans la société musulmane l'émir poète Ali Chir-Névaï ⁽⁴⁾. Les réunions de sa cour,

⁽¹⁾ Il faut noter en passant le synchronisme existant entre la plus belle époque de la renaissance italienne et celle de l'art persan.

⁽²⁾ Voir ARMENAG SAKISIAN, *Les Miniaturistes persans, Behzad et Kassim Ali*. *Gazette des Beaux-Arts*, octobre 1920.

⁽³⁾ PAVET DE COURTEILLE, *Dictionnaire Turc Oriental*. Paris, 1870.

⁽⁴⁾ Le Grand Mogol Baber dit: « Les hommes de mérite et de talent n'eurent jamais un protecteur et un appui comparable à Ali Chir Beg. Maître Behzad et Chah Mouzaffer durent leur



Portrait du sultan Hussein.
Collection J. R. Martin

où le vin coulait à flots, sont restées légendaires en Orient et le plus grand éloge qu'on puisse faire d'une fête, consiste à la comparer à celles de Husséin Baïcara ⁽¹⁾. Deux portraits de Husséin Baïcara, dont l'un en « cosaque » et l'autre en souverain du Khorassan, nous sont heureusement parvenus. Le premier qui le représente à cheval est une des rares œuvres de Behzad, authentiquement signées ⁽²⁾ et doit se placer vers 1468. Le second, attribué à Behzad, qu'on peut dater de 1485 environ ⁽³⁾ est un chef-d'œuvre de l'art du portrait en Perse, à la fin du xv^e siècle ⁽⁴⁾ (Pl. XXXVI). Sur ces deux portraits l'identification de Sultan Husséin Mirza est donnée par des inscriptions postérieures, il est vrai, mais auxquelles il faut faire crédit. Avec le second, l'art timouride atteint son apogée et il n'est que juste qu'il perpétue les traits de son plus généreux protecteur ⁽⁵⁾.

Husséin Baïcara, en marche à la tête d'une armée contre Cheibani Khan, est mort au printemps 1506 ; il a été enseveli dans la ville de Hérat ⁽⁶⁾, sa capitale, où il était né, qu'il avait embellie pendant son long règne et à laquelle son nom reste indissolublement lié.

Nous devons à Baber, contemporain de Husséin Baïcara, et lui-même descendant de Tamerlan, de pouvoir préciser la physionomie physique et morale de celui qui fut en fait le dernier souverain des Timourides du Khorassan, son fils Bédi-ez-Zéman, dont j'aurai à reparler, n'ayant fait que passer sur le trône de Hérat.

BAÏCARA est le nom du grand-père de Sultan Husséin, mais les chroniqueurs l'appliquent à ce dernier comme un nom patronymique. Baber l'appelle toujours Sultan Husséin Mirza, le titre de *Mirza*, « prince » en persan, étant pris par tous les membres de la famille de Timour.

grande vogue comme peintres aux puissants encouragements qu'il leur prodigua. Il n'eut jamais, ni fils, ni fille, ni femme, ni famille. Il parcourut la vie dans de merveilleuses conditions d'indépendance et d'allègement ». *Mémoires de Baber (Zahir-ed-Dib-Mohammed)*, traduits sur le texte original djagataï par A. PAVET DE COURTEILLE. Paris, 1871, vol. I, p. 384.

⁽¹⁾ Cette comparaison revient constamment sous la plume d'Evlia Tchélébi, le voyageur turc du xvii^e siècle.

⁽²⁾ MARTEAU et VEYER, *Miniatures persanes*

exposées au Musée des Arts Décoratifs, Paris, 1913, pl. 137.

⁽³⁾ Sultan Husséin Mirza est mort en 1506, âgé de 68 ans. MUNÉDJIN BACHİ, *Chronique*, traduction turque, vol. III, p. 73.

⁽⁴⁾ F. R. MARTIN, *The Miniature painting and painters of Persia, India et Turkey*. Londres, 1912, vol. II, pl. 81.

⁽⁵⁾ ARMÉNAG B. Y. SAKISIAN, *L'École de Miniature de Hérat au xv^e siècle. La Renaissance de l'Art*, avril et juin 1921, p. 4 du tirage à part.

⁽⁶⁾ BABER, traduction Pavet de Courteille, vol. I, pp. 364 et 405.

Je crois inutile d'insister sur l'exceptionnelle valeur documentaire des *Mémoires* de Baber, le fondateur de la dynastie des Grands Mogols de l'Inde, auquel je ne puis mieux faire que de laisser la parole.

« Sultan Husséin-Mirza était un homme aux yeux étroits, à la stature de lion. Au-dessous des reins ses membres étaient grêles ⁽¹⁾. Quoique avancé en âge et ayant la barbe blanche, il portait des vêtements de soie de couleur voyante, rouge et verte. Il se coiffait d'un bonnet d'agneau noir ou bien d'un *kalpak*. Parfois, les jours de fête, il se rendait à la prière, ayant un petit turban à trois plis, tout lâche et roulé négligemment, dans lequel était plantée une plume de *karkara* (sorte de grue)...

« Par suite d'une douleur qu'il ressentait dans les jointures, il ne pouvait pas faire la prière. Il n'observait pas non plus le jeûne...

« Pendant six ou sept ans à partir de son avènement au trône, il marcha dans les voies de la pénitence ⁽²⁾; ensuite il s'adonna à la boisson. Durant près de quarante années qu'il fut pâdichah dans le Khoragan, il ne se passa pas de jour qu'il ne bût après la prière de midi; mais jamais il ne touchait au vin dans la matinée. Suivant son exemple ⁽³⁾ ses enfants, ses soldats et les habitants des villes s'abandonnaient sans contrainte au plaisir et à la débauche. Brave et plein de cœur, il paya souvent de sa personne, le sabre à la main, ou plutôt il n'y avait pas de combat où il ne s'escrimât avec beaucoup de valeur. De tous les descendants de Timour Beg, il n'y en a jamais eu un qui maniât le sabre comme Sultan Husséin-Mirza. Ce prince avait des dispositions pour la poésie; il avait même composé un *diran* où il se servait de la langue turque sous le pseudonyme de Haçan ⁽⁴⁾.

« Une fois qu'une ville de l'importance de Hérat fut tombée entre ses mains, il n'eut plus d'autre occupation, la nuit comme le jour, que de s'adonner au plaisir et à la joie. De leur côté, tous ceux qui étaient attachés à son service

(1) Il faut remarquer la concordance de ce portrait avec les deux dessins dont il a été question plus haut.

(2) La date de la coupe, 1471-1472, prouve que l'abstinence de Husséin Baicara, pendant les premières années de son règne, n'était pas aussi complète que Baber le laisse entendre.

(3) Deux très beaux portraits qui provien-

nent de Hérat et appartiennent à la seconde moitié du xv^e siècle (MARTEAU et VEYER, *op. cit.*, pl. CXV et CXLIII) représentent des personnages tenant des coupes semblables à celle de Husséin-Baïcara.

(4) C'est là une erreur de lecture, il faut *Husséini*.

faisaient exactement comme leur maître. Celui-ci avait complètement délaissé les soucis des conquêtes et de la conduite des armées...

« Par un rare privilège, sous le règne de ce prince, le Khorāsan et surtout la ville de Hérat regorgèrent d'hommes d'un mérite incomparable. Quiconque s'occupait d'une spécialité concentrait toute son activité sur les moyens d'y parvenir à la perfection ⁽¹⁾. »

* *

On voit quelle grande place le vin tenait dans les jouissances de Husséin Baïcara. L'illustre Baber et sa cour s'adonnaient également à l'usage immodéré de cette boisson, avec laquelle ce dernier avait fait connaissance à Hérat, et une phrase qui revient naïvement sous sa plume serait digne d'un quatrain d'Omar Khayam : « A l'heure de la prière du soir, nous nous réunîmes pour boire ⁽²⁾. »

Baber a toutefois et solennellement renoncé à cette pratique, contraire à la religion musulmane, en 1527, soit quatre ans avant sa mort, et « les carafons, les coupes et tous les autres ustensiles d'or et d'argent dont le nombre et la richesse rappelaient les étoiles du firmament élevé », furent brisés et les morceaux distribués aux pauvres et aux malheureux ⁽³⁾.

Nous n'en sommes pas moins obligé d'admettre que, contrairement à ce que l'on pourrait être tenté de croire, l'abus du vin était très répandu dans la société musulmane ⁽⁴⁾, en Perse comme aux Indes, au xv^e et au xvi^e siècles. L'admirable miniature de Sultan Mohammed ⁽⁵⁾, représentant une scène de beuverie, implique, à côté de beaucoup d'imagination, un certain fonds d'observation qui aurait été rendu impossible si cet artiste n'avait eu sous les yeux de nombreux modèles. Cette peinture est datée de 1511 et le miniaturiste Sultan Mohammed appartient à la Perse occidentale ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ BABER, vol. I, pp. 366, 367, 371 et 401.

⁽²⁾ BABER, traduction Pavet de Courteille, vol. II, p. 127.

⁽³⁾ BABER, *ibid.*, vol. II, p. 280.

⁽⁴⁾ BABER rapporte même la demande insolite d'une dame à Kaboul de boire avec lui, demande qu'il accueille d'ailleurs, 1519. *Mémoires*, vol. II, p. 117.

SYRIA. — VI.

⁽⁵⁾ MARTEAU et VEVER, *Miniatures persanes exposées au Musée des Arts Décoratifs*. Paris, 1913, pl. LXXIV.

⁽⁶⁾ L'ambassadeur vénitien Contarini rapporte en 1475 que le Chah Ouzoun Hassan, qui régnait sur la Perse Occidentale, buvait toujours du vin à ses repas. Nous savons par un autre témoin oculaire, qu'au commencement

Si les coupes ⁽¹⁾ de Baber, détruites à la suite d'une austère résolution, ne nous sont pas parvenues, nous en possédons au moins une de Husséin Baïcara, mort dans l'impénitence finale. Les vers persans qui courent sur le bord de cette pièce (Pl. XXXVII) et qui chantent le vin couleur de rubis ne laissent pas de doute sur sa destination. En voici la traduction :

Cette coupe qui donne la bonne nouvelle du vin couleur de rose
Est plus précieuse que mille verres de Djemchid ⁽²⁾.
Lorsqu'elle se remplit de vin rose,
Il semble que c'est un nuage illuminé par les rayons du soleil.
Cette coupe dont tu vois le vin s'égoutter comme d'un nuage
Est une mer qui montre de tous côtés des tourbillons.
Non, non, comme elle est toujours pleine de vin rouge,
C'est une montagne qui est une mine de rubis liquide ⁽³⁾.

D'autre part, aux termes de l'inscription ⁽⁴⁾ du milieu, distribuée en quatre cartouches, la coupe est destinée au Trésor d'*Aboul Ghazi Sultan Husséin Behadour*. C'est bien la forme protocolaire du nom de Husséin Baïcara, tel que nous le voyons par exemple sur le volume de Mésnévi de 1482, du Musée de l'Evkaf, et le *Divan* de ce Sultan de 1483 de la Bibliothèque Nationale.

Behadour Khan, le Khan *valeureux*, s'ajoute toujours aux noms des souverains timourides. Dans cette inscription, après Béhadour, le titre Khan manque. Enfin, sous le bol, une date. 876, correspondant à 1471-72, et le nom de Behboud. Quoique le classique *amélé* (fecit) n'accompagne pas ce nom, il faut y voir

du xvi^e siècle, des vins délicats étaient servis à Chah Ismaïl et à ses seigneurs, tirant à l'arc sur une place de Tauris, après chaque coup. *The Hakluyt Society, Travels to Tana and Persia*. London, 1873. *The Travels of M. Ambrosio Contarini*, p. 131 et *A narrative of Italian Travels in Persia in the XV et XVI centuries*. London, 1873. *The Travels of a Merchant in Persia*, p. 201.

⁽¹⁾ Il en était dans le nombre en porcelaine de Chine *aux sept couleurs*. BABER, traduction Pavet de Courteille, vol. II, p. 400.

⁽²⁾ Un des premiers rois fabuleux de la Perse qui passe pour avoir découvert le vin et dont le verre, *djam-i-djemchid*, fournit une figure courante aux poète persans.

⁽³⁾ Je dois la traduction de ces vers à Hussein Danisch Bey qui a occupé la chaire d'Histoire de la littérature persane à l'Université de Stamboul.

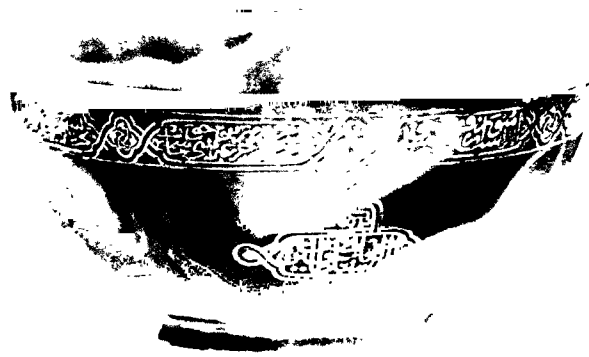
⁽⁴⁾ L'inscription arabe est ainsi conçue :

برسم خزانة السلطان الاعظم | مولی ملوک
العرب و العجم | ابوالغازی سلطان حسین
بهادر خاد الله ماکه و ساطاته

« Pour le trésor du très grand Sultan, maître des rois des Arabes et des Persans, Aboul Ghazi Sultan Husséin Behadour, Que Dieu perpétue ses possessions et son sultanat. »



2. Médaille de Sélim I
Museo Nazionale (Bargello Florence)



1. Coupe en agate au nom du sultan Hussein, datée de 1471-72.

cependant celui de l'ouvrier tourneur et graveur. Le diamètre de l'orifice de la coupe est de 11 cm., celui de la base, comme la hauteur, de 5 1/2 cm. La matière est une belle agate grise fumée.

La question se pose de savoir dans quelles circonstances cet objet a traversé les 3.000 kilomètres qui séparent à vol d'oiseau Hérat de Constantinople. La réponse est aisée si l'on se rappelle que le fils de Husséin Baïcara, Bédi-ez-Zéman, dépossédé de ses États et réfugié auprès du Chah de Perse Ismaïl, à Tebriz, a été exilé à Constantinople, après la prise, en 1514, de la capitale persane par Sélim I^{er} ⁽¹⁾ (Pl. XXXVII). Bédi-ez-Zéman devait transporter avec lui la partie mobilière de l'héritage paternel, d'autant plus que, partageant le goût de son père pour le vin, la coupe ne devait pas le quitter. Ce malheureux prince, mort de la peste quelques années après son arrivée, a été enterré à Eyoub ⁽²⁾. Plus d'un manuscrit des Bibliothèques de Constantinople, daté de Hérat, doit lui avoir appartenu. C'est certainement le cas des œuvres poétiques de son père, en écriture découpée, chef-d'œuvre d'enluminure et de calligraphie de Hérat de la fin du xv^e siècle, et qui porte le cachet de Sélim I^{er}, ce qui indique son entrée au Trésor, précisément sous ce Sultan. Ce précieux manuscrit, qui provient de la Bibliothèque de Sainte-Sophie, était en dernier lieu exposé au Musée de l'Evkaf.

Cette coupe rappelle ainsi, non seulement le règne brillant de Husséin Baïcara et des événements politiques comme la fin des Timourides et l'entrée à Tébriz de Sélim I^{er}, mais par les « artisans célèbres et habiles du Khorassan » qui accompagnaient Bédi-ez-Zéman à Constantinople, elle marque une date dans l'histoire de l'art turc, celle des influences khorassaniennes ⁽³⁾.

ARMÉNAG SAKISIAN.

⁽¹⁾ Mon attention a été attirée en 1921 par trois médailles avec effigies à turban, du Museo Nazionale (Bargello) de Florence. L'une d'elle, à inscription latine, s'est trouvée être celle de « Selymus Turcarum Imperator ». La reproduction et la lecture m'en ont été obligeamment communiquées par M. G. de Nicola, directeur du Museo Nazionale. Elle représente le seul portrait authentique de Sélim I et était inédite.

Cette médaille a 38 millimètres de diamètre, le revers qui porte des obélisques et dont l'inscription fait allusion à la prise du Caire (Memphis) la situe entre 1517 et 1520.

⁽²⁾ EVLIA TCHÉLÉBI, *Voyages* (en turc), vol. I, pp. 402-403.

⁽³⁾ Voir G. MIGEON et ARMÉNAG BEY SAKISIAN, *La Céramique d'Asie Mineure et de Constantinople du XIII^e au XVIII^e siècle*. Paris, Geuthner, 1923, p. 21-23.

BIBLIOGRAPHIE

J. B. BURY, S. A. COOK, F. E. ADCOCK. — **The Cambridge Ancient History.** Tome I : *Egypt and Babylonia to 1580 B. C.* Tome II : *The Egyptian and Hittite Empires to c. 1000 B. C.* 2 vol. in-8° de 704 et 751 pages. Cambridge, University Press, 1924.

Les deux premiers volumes de cette importante publication constituent une histoire générale où l'on s'efforce de mener de front, suivant un ordre chronologique, le développement des divers groupes humains dans l'antiquité. Le nombre et le succès des tentatives de ce genre montrent qu'elles répondent au désir du public de s'instruire des découvertes modernes dans le champ historique le plus large. C'est pourquoi l'ouvrage que nous annonçons débute par un tableau de la préhistoire dressé par M. John L. Myres. Les grandes lignes de la chronologie sont présentées successivement par MM. Stanley A. Cook (Mésopotamie et Ancien Testament), H. R. Hall (Égypte), A. J. B. Wace (Grèce préhistorique).

Après un exposé général sur les Sémites (S. A. Cook), où il est habilement suppléé à la pauvreté de la documentation historique, on aborde l'Égypte prédynastique (T. Eric Peet), puis l'Ancien et le Moyen Empire (H. R. Hall) avec une étude sur le culte à ces époques (T. E. Peet). M. S.

H. Landgon traite des Sumériens y compris l'empire d'Ur, ainsi que des dynasties d'Akkad et de Lagash. M. R. Campbell Thompson s'occupe d'Isin, de Larsa et de Babylone, puis de la conquête Kassite après avoir tracé un large tableau de la civilisation babylonienne « à l'âge d'or d'Hammourabi ». M. H. R. Hall essaie de préciser les relations les plus anciennes entre l'Égypte et la Babylonie.

Tandis que M. Wace s'occupe de la plus ancienne civilisation égéenne (Crète, Cyclades, civilisation helladique, civilisation thessalienne), M. Peter Giles nous instruit sur les peuples de l'Asie Mineure et sur les peuples d'Europe. M. J. H. Breasted s'est réservé de décrire les hauts faits de la XVIII^e dynastie, ce qu'il appelle « l'âge de Ramsès II » et le déclin des Ramessides. Les régions asiatiques voient apparaître des forces redoutables avec l'Assyrie (R. Campbell Thompson), les Hittites (D. G. Hogarth), les Keftiu et les Philistins (H. R. Hall). C'est l'époque où les tablettes d'El-Amarna apportent une si vive lumière sur les peuples de Syrie et l'époque où Israël entre en scène (S. A. Cook).

Face à l'Asie, la civilisation mycénienne se développe dans la Grèce continentale (A. J. B. Wace) et bientôt Achéens et Troyens sont aux prises (J. B. Bury). C'est l'occasion d'étudier les poèmes

homériques (J. B. Bury), de définir le rôle des Doriens (H. T. Wade-Gery) et de retracer la colonisation hellénique d'une partie de l'Asie Mineure (D. G. Hogarth). Un coup d'œil est jeté par MM. Peet, Ashby et Leeds sur les peuples de l'ouest (Italie, Sicile, Malte et le Nord de l'Afrique, Sardaigne, Corse, Baléares, Péninsule ibérique, France et Iles britanniques). Le second volume se termine par un exposé de la religion et de la mythologie des Grecs (W. R. Hallyday).

Les noms des auteurs suffisent à attester que la mise au point, à laquelle ils ont procédé, répond aux données actuelles de la science. En ce qui concerne spécialement les régions syriennes, les auteurs n'ont pu utiliser les dernières découvertes qui ouvrent des horizons si nouveaux. C'est donc d'une manière indépendante que M. H. R. Hall estime que la harpé (khepesh) fut introduite en Égypte par les Hyksos dont l'armement était ainsi supérieur à celui des Égyptiens. Les découvertes de Byblos apportent à cette opinion une confirmation précise et il faut bien en conclure que l'Apophis Nebkhepesh, « seigneur de la harpé », était un Hyksos.

Une bibliographie judicieusement choisie ainsi que des tableaux synchroniques terminent chaque volume.

R. D.

CHARLES BOREUX. — **Études de nautique égyptienne. L'Art de la navigation en Égypte jusqu'à la fin de l'Ancien Empire.** Premier fasc. (*Mémoires de l'Inst. fr. d'archéol. orient. du Caire*, tome L). Un vol. gr. in-4° de 240 pages. Le Caire, 1924.

Voici la première partie d'un travail

fort important, car à propos de la navigation, l'auteur est amené à discuter toutes les questions d'origine que pose l'apparition de la civilisation dans la vallée du Nil. D'autre part, cet ouvrage nous intéresse particulièrement en ce que la navigation égyptienne a porté de bonne heure son activité sur les côtes syriennes comme l'ont brillamment confirmé les fouilles de Byblos.

M. Boreux reconnaît sur la grande fresque d'Hieraconpolis, d'époque plus récente que les nécropoles naqadiennes, un type de barque tout différent de la barque primitive. Sur le beau manche de couteau de Gebel el-'Arak, qu'a publié M. G. Bénédite, les deux types voisinent comme pour caractériser des clans ennemis, dont l'un, celui à tête rase, représenterait les envahisseurs passés d'Asie en Égypte à la fin de l'époque néolithique.

Avec l'Ancien Empire les textes apportent des renseignements plus précis. Les rapports établis par la marine égyptienne entre l'Égypte et la Phénicie sont étudiés notamment à propos des chargements de bois d'*ash* (p. 122) et à l'occasion de l'inscription de Wnj (VI^e dynastie; p. 132).

W. H. BUCKLER. — **Lydian Inscriptions** (*Sardis*, vol. VI, part II). Un vol. in-4° de xiv et 100 pages, et 18 planches. Leyde, E. J. Brill, 1924.

Ce volume contient la collection complète des textes, jusqu'ici découverts, en écriture lydienne. M. Buckler a procédé à une importante révision de l'alphabet lydien et pour l'étude de ces inscriptions, encore à peu près illisibles, le savant éditeur s'est adjoint la collaboration de MM. A. E. Cowley, B. Haussoullier, A.

H. Sayce et A. H. Smith. Sur les 51 inscriptions qui constituent ce petit *corpus*, 27 sont inédites et, sur l'ensemble, Sardes en a fourni 39.

Pour donner une idée de l'un de ces textes, prenons le n° 50, que le Louvre a reçu en don de M. B. Haussoullier qui s'est chargé de le commenter dans cet ouvrage. Le savant épigraphiste a reconnu dans la date une année régnale d'Alexandre, puis vient le nom de celui qui a fait graver la pierre, auquel s'ajoute l'appel aux divinités chargées à la fois de châtier le violateur et de protéger celui qui respectera le monument.

Le texte le plus intéressant est le n° 1 constitué par une inscription bilingue lydienne et araméenne. Après M. Littmann qui en a été le premier déchiffreur, M. Cowley lui a donné tous ses soins. Le texte est funéraire sur le modèle signalé plus haut et daté de la dixième année d'Artaxerxès. Ceux qui ne pourraient pas consulter la belle publication de M. Buckler trouveront dans les *Comptes rendus de l'Acad. des Inscript.*, 1921, p. 7 et suiv., les transcriptions et les traductions de M. Cowley. Le texte araméen fournit pour le nom de Sardes la forme Sepharad mentionnée dans Obadia, 20. et qu'on ne savait où placer, si bien qu'on l'attribuait à l'Espagne et qu'encore aujourd'hui les juifs d'origine espagnole sont connus sous le nom de Sephardim pour se distinguer des Ashkenazim ou juifs d'origine germanique.

R. D.

JOSEPH DOBIAŠ. — *Dějiny Římské provincie Syrské* (Histoire de la province romaine de Syrie). t. I, Prague, 1924, 578 pp.

Aucune des provinces romaines peut-

être n'a eu une influence politique plus grande que la Syrie sur le reste de l'empire : elle est le seul pays d'Orient qui ait donné à Rome une dynastie. Une histoire détaillée de cette province si importante nous manquait et il faut féliciter M. Joseph Dobiaš de l'avoir entreprise. Le premier volume de cet ouvrage magistral, qui en comprendra quatre, nous conduit jusqu'à la fin de la guerre de Judée et la constitution d'un gouvernement séparé de cette région sous un légat particulier (70 ap. J.-C.). Il commence par un exposé des rapports des Séleucides avec Rome, dont les interventions incessantes affaiblissent l'autorité et préparent la chute de cette dynastie nationale. L'auteur nous guide alors d'une main sûre à travers le dédale des intrigues diplomatiques et des opérations militaires qui se multiplient dans la nouvelle province, mosaïque bigarrée de cités helléniques et d'états indigènes, territoire sans cesse menacé d'invasion par les Parthes ⁽¹⁾; puis il nous expose la réorganisation de ce grand gouvernement militaire sous Auguste et le développement pacifique de la Syrie proprement dite, tandis que la Judée est agitée de troubles qui aboutissent à la catastrophe de l'an 70.

(1) M. Dobiaš pense que l'annexion de la Syrie par Pompée, en 64, eut pour motif le désir de se rendre maître des repaires qu'avaient encore sur cette côte les pirates vaincus trois ans auparavant. Mais en 64, la puissance des pirates était brisée, et Pompée paraît surtout avoir voulu empêcher que les Parthes, dont les progrès étaient de plus en plus menaçants, ne réussissent à s'établir sur la côte de la Méditerranée, ce qui eût été pour Rome un danger bien plus grave que les désagréments que lui causaient les écumeurs de cette mer.

La langue dans laquelle ce livre est écrit empêchera malheureusement la plupart des lecteurs de saisir toute la portée d'une monographie qui vaut surtout par le détail. Un résumé français ajouté en appendice permettra du moins de s'y orienter et de connaître les principaux résultats de recherches érudites, reposant sur une documentation dont l'étendue est attestée par des notes abondantes et précises. Il serait très désirable que la majeure partie de cet ouvrage fondamental ne restât pas lettre close pour la plupart des historiens de Rome et que bientôt une traduction française leur ouvrît l'intelligence complète du texte intégral.

FRANZ CUMONT.

L'empereur JULIEN. — *Œuvres complètes*.

Tome I, 2^e partie. *Lettres et fragments*. Texte revu et traduit par J. BIDEZ. Un vol. in-8° de xxiv et 400 pages. Paris, Les Belles-Lettres, 1924.

Cette édition des lettres de l'empereur Julien a été établie après de longues et savantes recherches avec la collaboration de M. Fr. Cumont, à qui M. Bidez a dédié le volume. Lettres et fragments sont disposés chronologiquement et chacune des divisions adoptées est précédée d'une très utile et solide introduction dont l'ensemble forme une vivante biographie du fameux empereur.

Notre attention se porte plus particulièrement sur les lettres écrites lors du séjour en Asie (362-363), séjour abrégé par la mort qui assaillit Julien au cours de l'expédition contre Sapor. Que de précieux détails ne lisons-nous pas sur le séjour à Antioche, où il s'entendit si mal avec les habitants, sur la route d'An-

tioche à l'Euphrate ⁽¹⁾ et jusqu'aux préparatifs de la marche contre les Perses ! Mais ces lettres sont encore plus importantes par les précisions qu'elles apportent sur les luttes religieuses de l'époque et sur les efforts tentés par l'empereur pour ranimer le paganisme défaillant. La réforme du clergé païen, en partie inspirée de l'organisation chrétienne, est poursuivie par lui avec une ardeur telle qu'il ne redoute pas d'entrer en polémique avec des adversaires qu'il voudrait convaincre. Si Julien montre tant de hâte à recueillir la bibliothèque, riche en œuvres chrétiennes, que l'évêque arien Georges avait réunie à Alexandrie, c'est, conjecture ingénieusement M. Bidez, pour se mieux documenter au moment d'écrire son traité célèbre *Contre les Galiléens*.

La lettre aux habitants de Bostra datée du 1^{er} août 362, est une curieuse attaque contre l'évêque du lieu. Nous avons relevé jadis à 'Anz, non loin de Bostra, un témoignage épigraphique qui montre avec quelle rapidité fut exécuté, en cette région éloignée, l'ordre de rouvrir les temples païens, donné par Julien le 11 décembre 361, jour de son entrée à Constantinople. L'inscription de 'Anz note que le 3 mars 362 le culte païen fut rétabli et le temple, restauré, à nouveau consacré ⁽²⁾.

Une autre épître, adressée probablement aux gens d'Edesse, annonce aux Ariens

⁽¹⁾ Voir FR. CUMONT, *La Marche de l'empereur Julien d'Antioche à l'Euphrate*, dans *Études syriennes*, p. 1-34.

⁽²⁾ *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, p. 678-679. Si l'édit fut connu à Alexandrie le 4 février 362, le temple de Vénus à Héliopolis de Syrie ne fut relevé qu'en avril ou mai de cette année, et le temple de Daphné en octobre.

de cette ville qu'à la suite des violences qu'ils ont commises contre les Valenti-niens, les biens de leur église sont con-fisqués au profit des soldats et du do-main de la couronne.

Il est bien regrettable que nous ne possé-dions qu'une ligne de la lettre que Julien écrivit aux Juifs pour leur annoncer qu'il s'occupe de réédifier le temple du Dieu Très Haut (*Hypsistos théos*), c'est-à-dire le temple de Jérusalem. M. Bidez en prend texte pour souligner l'attitude favorable adoptée par l'empereur à l'égard des Juifs. On peut ajouter que ceux-ci en pro-fitèrent pour réagir violemment contre les chrétiens. Ainsi, à Damas, ils incen-dient les églises chrétiennes ⁽¹⁾. La lettre aux Edesséniens (lettre 115), citée plus haut, ne doit pas concerner seulement l'affaire des Ariens contre les Valenti-niens. Son expression générale : « aux habitants d'Edesse, nous enjoignons de s'abstenir de toute sédition et querelle » vise encore l'intervention des Juifs qui est attestée par Michel le Syrien ⁽²⁾.

M. Bidez appuie l'opinion de M. Cu-mont, qui, dès 1889, repoussait l'au-thenticité des lettres 181-197. Elles ne sauraient être de l'empereur dont elles altèrent le caractère ; elles ne sont pas davantage l'œuvre d'un faussaire, mais d'un sophiste syrien. Si inférieur que soit cet anonyme comme écrivain, sa personna-lité longtemps insoupçonnée offre un réel intérêt. Il connaît parfaitement Damas, où il est peut-être né, et les renseigne-ments qu'il fournit sur cette ville et son temple n'en ont que plus de prix ⁽³⁾. Il

vint à Apamée sur l'Oronte où il subit l'ascendant du « divin » Jamblique. Plus tard il se rendit en Occident où il éprouva quelques mésaventures. Ayant gagné Ni-comédie, il écrivit de là à ses amis d'Apamée en Syrie. A ses yeux « Jambli-que a les attributs et l'auréole d'un dieu sauveur des âmes ; il est bienfaisant comme les rayons du soleil ou comme une journée radieuse au plus beau mois du printemps ».

Détachées de la correspondance de l'empereur Julien qu'elles alourdisaient inutilement, rendues à leur auteur sy-rien, ces lettres prennent, comme témoins d'un milieu singulièrement actif et pas-sionné, une valeur documentaire qui n'est pas négligeable ⁽⁴⁾. Elles présentent une des faces de cet hellénisme orientalisé qui, dans l'art comme dans le culte, cherchait sa voie et n'allait pas tarder à submerger le monde ancien sous la for-mule chrétienne.

R. D.

P. H. LAMMENS. — **La Mecque à la veille de l'Hégire** (*Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. IX, fasc. 3). Un vol. in-8° de 439 p. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1924.

Mettant en œuvre sa profonde con-

« contemporain de Julien ». D'après M. Bidez, ce sophiste syrien serait un peu antérieur à l'empereur Julien, car il fut le disciple du grand Jamblique qui mourut avant la nais-sance du futur empereur.

⁽¹⁾ C'est dire que nous regrettons que M. Bidez ne les ait pas toutes publiées et tra-duites dans les *epistulae spuriae* et qu'il n'en ait donné qu'un résumé. On en trouvera le texte dans l'édition que MM. Bidez et Cumont ont donnée, en 1922, des lettres et fragments de l'empereur Julien.

⁽¹⁾ *Syria*, 1922, p. 234, note 1.

⁽²⁾ Édit. et trad. J.-B. CHABOT, I, p. 281.

⁽³⁾ Nous les avons utilisés dans *Syria*, 1922, p. 223-224, où il faut rectifier l'expression

naissance des sources arabes, l'auteur pose le problème de l'activité commerciale de la Mecque vers le temps de Mahomet. Les conditions du transit ont à ce point changé qu'il nous est difficile de nous représenter l'importance des anciennes voies commerciales dans l'Asie antérieure. Cependant, comme le remarque le P. Lammens, Hira, Koufa, Palmyre, Pétra, même des oasis comme Doumat el-Djandal, les villes déchues du *limes* syrien, les ports de la mer Rouge, ont dû leur prospérité non aux ressources locales, mais aux caravanes qui transitaient depuis la Mésopotamie, la Perse et l'Inde.

Même si certains détails ou certains chiffres sont mal assurés, les renseignements fournis sur l'organisation des caravanes, le système bancaire qu'elles comportaient, les marchandises qu'elles convoaient, sont des plus intéressants. En Arabie elles chargeaient du cuir, des métaux précieux, des parfums, des résines et des drogues médicinales. Du Yémen, les trafiquants de la Mecque rapportaient les produits de la Perse, de l'Inde et de la Chine. Là aussi aboutissaient les produits de l'Afrique, notamment l'ivoire et les esclaves. C'est à 'Aden que débarquaient « les marchands des pays situés au delà de la mer d'Aden ». Aucun tableau, mieux que celui tracé par le P. Lammens, ne nous aide à comprendre ce qu'était, dès le temps de Hiram et de Salomon, le commerce avec le pays d'Ophir.

En Égypte et en Syrie, le commerce qoreishite se pourvoyait surtout d'objets de luxe et tout particulièrement d'étoffes. A bon droit, le savant arabisant et historien de l'Islam explique la

fortune de la Mecque par une comparaison avec Palmyre. Dans l'un et l'autre cas, l'enrichissement d'une cité, l'habileté de ses trafiquants, la connaissance qu'ils acquièrent des pays étrangers pousseront à la fondation d'un empire. L'élan religieux que suscite l'Islam n'eut pas réalisé toutes ses espérances sans le travail et l'habileté des administrateurs fournis par la Mecque et les villes voisines comme Taïf, où ils s'étaient formés dans la pratique des affaires commerciales. Le jour où Mahomet consentit aux marchands qoreishites certains avantages pour les rallier à sa cause, la république mecquoise put travailler à fonder le grand empire dont Palmyre n'avait eu que la vision fugitive.

R. D.

Histoire anonyme de la première croisade, éd. et trad. par LOUIS BRÉHIER (*Les Classiques de l'Hist. de France au Moyen Age*). Un vol. pet. in-8° de xxxvi et 238 pages. Paris, Honoré Champion, 1924.

L'idée est heureuse de rééditer sous une forme facilement accessible les *Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum*, récit fondamental sur la première croisade, que la plupart des écrivains postérieurs ont si copieusement pillé qu'on a fini par accuser le malheureux auteur anonyme d'avoir été lui-même le plagiaire⁽¹⁾.

A la suite de Sybel, de F. de Saulcy, de Thurot et d'Hagenmeyer, M. Louis Bréhier rend justice à l'originalité de l'anonyme, à sa véracité, à sa précision

⁽¹⁾ Dans le *Recueil des Historiens des Croisades, Hist. occid.*, III, p. 121 et suiv., il est donné comme l'abréviateur de Tudebode.

qui font de son ouvrage une source des plus précieuses pour l'histoire des événements depuis l'embarquement avec Bohémond jusqu'à la prise de Jérusalem et à la victoire d'Ascalon (de novembre 1096 au mois d'août 1099). « Les lacunes portent sur les origines du mouvement, sur la marche des bandes de croisés autres que celle des Normands d'Italie, sur l'établissement de Baudouin à Edesse. » Pour tout le reste, « la sûreté de son témoignage ressort de sa concordance presque continuelle avec les autres sources originales et indépendantes de lui, Raimond d'Aguilers, Foucher, Albert d'Aix et aussi les quelques lettres authentiques des croisés comme celles d'Étienne de Blois, d'Anselme de Ribemont, etc. »

Mais la valeur historique de l'œuvre ne se limite pas aux renseignements chronologiques, elle tient aussi aux détails fournis sur l'état moral des croisés, leur enthousiasme et leurs souffrances, la rivalité des chefs, sur l'attitude des Arméniens et des Syriens, également sur l'état matériel de l'armée, sur le ravitaillement, le prix des denrées, l'armement, les méthodes de combat et d'attaque des villes. « En un mot, dit M. L. Bréhier, c'est toute la société féodale de la fin du XI^e siècle que ce livre fait vraiment revivre à nos yeux. » En ce qui concerne la Syrie et la Palestine, les plus précieux détails géographiques y abondent ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Nous n'admettons ni l'identification de Rugia avec Riḥa ni celle de Rusa avec Rouweiḥa (p. 63). Pourquoi ne pas écrire (p. 66 et ailleurs), avec certains mss., *Pontem Ferreum*, puisque ce mot n'est que la traduction de *Djisir el-Ḥladid*? Pourquoi ne pas écrire dans la

Rien ne montre mieux l'importance des *Gesta*, rédigés par un chevalier anonyme de la suite de Bohémond, que l'usage qu'en ont fait les plus récents historiens de la première croisade comme Röhricht et Chalandon. Il faut donc remercier M. L. Bréhier de sa nouvelle édition à laquelle nous souhaitons tout le succès qui accueillit l'œuvre primitive au XII^e siècle. Les notes aideront à fixer les détails de ce vivant récit dont un index très complet permet l'utilisation rapide.

R. D.

FERDINAND CHALANDON. — **Histoire de la Première Croisade jusqu'à l'élection de Godefroi de Bouillon.** Un vol. in-8° de 380 pages. Paris, Auguste Picard, 1925.

Le savant et regretté auteur des deux volumes d'études sur *Les Comnènes* avait entrepris une histoire générale des Croisades. Une main pieuse nous donne au-

traduction (p. 69 et ailleurs) Harem au lieu de Harenc, ce dernier n'étant qu'une corruption graphique, comme d'ailleurs Aregh? Le fétichisme dont on entoure les fausses graphies est une curieuse tradition qu'on devrait abandonner au moins dans les traductions. P. 111: « L'amiral de Jérusalem » étonne, alors que le traducteur emploie « émir » dans les notes. Il aurait fallu signaler (p. 182-183) qu'un ms. porte la bonne leçon Rephalia (pour Raphania) et l'adopter au moins dans la traduction au lieu de Kephalia, simple erreur de graphie. P. 185, n. 1, corriger Taraboulan en Taraboujous; même page, n. 6, lire: Antarados. Pourquoi, puisque dans la traduction on conserve la graphie Archas (au lieu de Arqa), écrit-on Marakia, qui n'existe pas, au lieu de Marakias ou Maraclée? P. 193: la montagne que l'on franchit par un étroit passage est le Ras-el-Kelb, célèbre par ses stèles gravées sur le rocher.

jourd'hui tout ce qui était prêt pour la publication. C'est un récit clair et précis de la première croisade sans vaine déclamation et d'après les meilleures sources. Chalandon réagit contre le parti pris, qui s'affirme chez la plupart des historiens, de charger l'empereur byzantin de toutes les fautes qui ont été commises. Nous dirons que la véritable faute, qui compliquera constamment la situation, fut le défaut d'entente entre les chefs ; mais cette faute était partagée par tous et il en était de même du côté ennemi.

La mésentente ne régnait pas seulement entre les seigneurs, notamment Raymond de Saint-Gilles et Bohémond, elle divisait aussi le peuple et ses chefs. On reproche volontiers à ceux-ci leur manque de prévoyance, particulièrement en ce qui concerne le ravitaillement, mais si la famine n'a pas complètement décimé l'armée des Croisés n'est-ce pas grâce aux incursions poussées en tout sens, aux razzia effectuées en pays fertile ? Quel que soit le sentiment qui ait dominé les chefs, on ne doit pas méconnaître que le fait de s'assurer la possession de territoires étendus, avant de pousser vers le sud, était une nécessité absolue. Après la victoire d'Issus, Alexandre ne poursuivit pas immédiatement l'armée de Darius, mais il s'assura la possession de la Syrie et même de l'Égypte. Toute autre politique eût amené un désastre ; et, dans l'un et l'autre cas, le calcul eut pour lui la vérification du succès. L'empereur Alexis n'y croyait vraisemblablement pas, sans quoi il fût sorti de son effacement et eût agi avec plus de décision. Se contenter d'arracher un serment de vassalité à des chefs

étrangers pour les envoyer avec une armée à eux, prendre un pays en votre nom, sans y concourir soi-même, est un jeu enfantin. Si l'empereur avait vraiment compté conquérir ce pays qui, à tant de titres, était une terre byzantine, il se fût mis résolument à la tête des Croisés et il leur eût, en sa personne, donné le chef qui leur manquait. Ainsi, il eût assuré l'organisation qui faisait défaut. Précisément, parce qu'il disposait des moyens les plus puissants et qu'il représentait une civilisation très développée, Alexis se devait de jouer un grand rôle et de dominer la situation. Or, il y a complètement failli et cela est beaucoup plus grave que les reproches de mauvaise foi qu'on lui a adressés. En méconnaissant le parti à tirer des belles énergies, qui s'offraient à lui pour rétablir la frontière de l'Euphrate, il a compromis la sécurité de l'empire grec et préparé la voie au suprême désastre de 1453.

Le pape essaya bien de tenir la place du chef, mais il était trop loin et il ne réussit qu'à assurer des privilèges à l'église latine. Si celle-ci devint rapidement « le plus opulent propriétaire foncier de Syrie et de Palestine », il faut reconnaître, avec Chalandon, que « la constitution de ce vaste domaine de mainmorte eut les conséquences les plus fâcheuses pour la défense du royaume ». Les églises et couvents étaient tenus d'acquitter, suivant leurs terres, le devoir militaire ; mais les exemptions furent telles que « dans la deuxième moitié du ^{xii}^e siècle, le clergé de Terre sainte, pour les propriétés immenses qu'il possédait, n'armait plus que 3.250 sergents ». R. D.

AL-ʿIRĀQĪ. — **Book of knowledge acquired concerning the cultivation of gold**, the arabic text edited with a translation and introduction by E. J. HOLMYARD, 53 et 62 pages. Paris, Paul Geuthner, 1923.

Les ouvrages de Berthelot ont établi qu'une histoire des civilisations antique et médiévale ne pouvait laisser l'alchimie dans l'ombre. Elle a ouvert la voie à la chimie moderne et n'est pas étrangère à certaines découvertes, comme, par exemple, celle de la porcelaine (JACQUEMART, *Hist. de la céramique*, p. 671-672).

La recherche de la transmutation des métaux, — que de récentes expériences remettent à l'ordre du jour, — fut toujours en faveur dans l'Orient : le public y crut avec la conviction qu'il apportait à l'existence des trésors cachés, susceptibles d'être découverts au moyen de procédés magiques. Précisément, Léon l'Africain étudie, immédiatement à la suite de la « sottise génération » des chercheurs de trésors, ceux qui s'ingénient à trouver un procédé artificiel de la conversion en or des plus vils métaux (éd. Schefer, II, p. 161-163). Ibn Khaldûn n'est pas tendre non plus envers les alchimistes, qu'il ne considère pas comme des gens sérieux (*Prolégomènes*, III, p. 207 seq.).

Le succès des ouvrages arabes d'alchimie fut pourtant considérable, puisqu'ils ont pullulé à toute époque ⁽¹⁾. Le prince

⁽¹⁾ Tout près de nous, à la fin du XVIII^e siècle, Ziyâni écrivait un traité d'alchimie (*Arch. marocaines*, II, b, p. 340). — Aux ouvrages cités dans la *Gesch. d. ar. Literatur* de Brockelmann on peut ajouter les œuvres mentionnées dans CAETANI et GABRIELI, *Onom. arabicum*, II, nos 818, 2929, 3322, 3815.

en ce genre est sans contredit Jâbir ibn Ḥayyân, personnage presque mythique, en tout cas bien insaisissable (cf. *Enc. de l'Islam*, I, p. 1013; Ruska, in *Der Islam*, XIV, p. 100-104); mais au V^e (XI^e) siècle, un homme d'État considérable, poète de valeur par surcroît, Ṭugrâi, ne dédaignait pas de commenter les traités attribués à son devancier (cf. KREMER, *Culturgeschichte*, II, p. 449 sq.).

Les œuvres de Ṭugrâi, écrit Ibn el Athîr (s. a. 514), causèrent la ruine de bien des gens : de fait, à ne compulser que les historiens arabes, on écrirait un volume à recueillir les anecdotes qui touchent à l'alchimie et à ses adeptes. Je n'en veux citer que quelques-unes. Dans le fameux trésor de Tolède, découvert au moment de la conquête arabe, on trouva « l'élixir dont une drachme suffisait à transformer mille dirhems d'argent en or pur » (FAGNAN, *Extraits relat. au Maghreb*, p. 132). En Égypte, les chrétiens semblent avoir conservé quelque temps le monopole des recherches alchimiques (*Hist. des Patr. d'Alexandrie, Patrol. or.*, V, p. [303]31) : aussi une accusation de cet ordre contre un Patriarche d'Alexandrie trouva-t-elle un certain crédit (*Ibid.*, X, p. [477, 487]363, 373). À l'époque mam-louke, il en cuisait de faire des dupes : le sultan Qâitbây avait subventionné largement les recherches d'un charlatan qui devait lui procurer de l'or ; l'escroc fut condamné à avoir les yeux crevés et la langue coupée (IBN IYAS, II, p. 166). Au début du XVIII^e siècle, un bey de Tunis pensait à remplir les caisses de sa principauté grâce à la science miraculeuse d'un saint personnage qui transformait le mercure en argent (MOH. SEGHIR, *Chron. tunisienne*, p. 132-133).

Des hommes éminents croyaient donc à la réalité de l'alchimie, et rien n'est plus curieux que le raisonnement suivant, rapporté par Ibn Faḍl-Allah dans ses *Masālik el-abṣār*. Quelqu'un lui fit observer que l'Inde importait de l'or, mais n'en exportait jamais; que d'autre part les mines n'en procuraient pas des quantités suffisantes: ce métal aurait donc complètement disparu si l'on n'était pas arrivé à en produire par des procédés artificiels (*Not. et Extr. des mss.*, XIII, p. 217-218).

Cette opinion était soutenue dans la première moitié du VIII^e (XIV^e) siècle, soit peu de temps après 'Irāqī, lequel vivait peut-être encore à la fin du VII^e (XIII^e). Son traité, que M. Holmyard vient d'éditer et de traduire très correctement, nous révèle, sous une forme concise, la description des opérations nécessaires à la « culture » de l'or. Sans entrer dans les détails fournis par 'Irāqī, retenons son principe essentiel. Les métaux sont tous composés d'une substance unique, qui est l'or: il suffit donc d'éliminer les accidents qui les différencient les uns des autres pour faire réapparaître l'or.

'Irāqī rend hommage à un certain nombre de ses devanciers, dont on trouvera les noms dans l'index dressé par M. Holmyard (accompagné d'un index des substances). On rencontre parmi eux des rois de l'ancienne Égypte, cités d'après les listes arabes, bien entendu. Ceci ne doit pas nous étonner: l'alchimie joue, en effet, un grand rôle dans les récits arabes relatifs à l'Égypte pharaonique. L'inventeur de l'alchimie aurait été un des rois qui édifièrent les pyramides (MAQRIZI, éd. Wiet, III, p. 22), ou bien Hermès (ABU SALIH, f° 52; MAQRIZI,

I, p. 112, n. 6), ce dernier souvent cité par 'Irāqī, lequel se réfère notamment à un de ses ouvrages, *ḥarb el-kawākib el-bir-bāwīya* (p. 45-46), ce que je traduirais (trad., p. 50) par la « guerre des étoiles des temples égyptiens ». Sous le règne de Manqāwus, « les alchimistes furent astreints au travail et ne cessèrent leurs recherches ni jour ni nuit ». (MAQRIZI, III, p. 40). 'Irāqī mentionne un certain ميثاوس (p. 45, 49), rendu par Matthieu: ou serait assez tenté d'y voir notre Manqāwus (مناقوس), d'autant mieux qu'en un passage il est associé « au roi Marqūnus », autre souverain d'Égypte, « qui pratiqua l'alchimie avec des méthodes inconnues de ses prédécesseurs » (MAQRIZI, I, p. 154). 'Irāqī connaît encore Būdachīr (p. 45, 49), dont le nom rappelle une dénomination franchement égyptienne (MAQRIZI, III, p. 36, n. 6).

Le texte est soigneusement établi, et je n'ai à noter que quelques fautes d'impression: p. 8, l. 1, lire معدنها; — p. 15, l. 1, الاولتين (الاوليين) est un barbarisme cher aux copistes; — p. 28, l. 9, لا, lire لا; — p. 34, l. 4, انظر. — P. 41, l. 15, de la traduction: « Ibn 'Aun (otherwise Ibn Al Mundhir) », je préférerais (texte, p. 35): « Ibn 'Aun dit (à moins que ce ne soit Ibn Al Mundhir). » — Les noms de Sergius le moine (p. 34) et de Zosime le juif (p. 40) manquent à l'index. — Cæsar, ajouter p. 35.

M. Holmyard nous laisse présager l'édition prochaine d'autres traités d'alchimie. Ils seront particulièrement les bienvenus au moment où sont en cours de publication les *Catalogues des manuscrits alchimiques* en grec, en latin et en chinois (cf. *Comptes rendus de l'Acad. Inscr.*, 1924,

p. 376-377), et où, dans sa remarquable édition et traduction d'un *Papyrus médical copte*, que les arabisants feront bien de consulter, M. Chassinat annonce (p. ix) la publication de manuscrits coptes.

G. WIET.

PÉRIODIQUES

L. A. MAYER et J. GARSTANG. — **Kizzuwadna and other Hittite States**, extr. du *Journal of Egyptian Archaeology*, t. XI (1923), p. 23 et suiv.

L'empire hittite eut deux grands alliés en Arzawa et Kizzuwadna. Il est admis que le premier embrasse la côte sud de l'Asie Mineure, mais où placer le second ? De très solides arguments sont avancés par les savants auteurs pour l'identifier avec la Province du Pont dont l'importance à haute époque est ainsi mise en évidence.

Le même article fournit une carte de la Syrie moyenne au **xiv^e** siècle avant notre ère, établie d'après les archives hittites et les tablettes d'el-Amarna. Si la plupart des identifications ne laissent pas place au doute, quelques-unes demanderont à être confirmées. C'est ainsi qu'on peut hésiter à placer Nia sur l'emplacement d'Apamée (Qal'at el-Moudiq) et qu'on ne voit pas pourquoi Qatna serait identique à Hama, ni pourquoi Tunip est placée dans le sud du Bargylus⁽¹⁾.

MM. Mayer et Garstang proposent une très curieuse équation Abzu = Emesa = Homs. Certes, cette identification serait aussi intéressante phonétiquement que topographiquement ; mais il y a un site

⁽¹⁾ Nous avons proposé d'autres localisations dans *Monuments et Mémoires Piot*, t. XXVI, p. 133 et suiv.

antique, au nord d'Émèse, qui nous paraît répondre mieux à la graphie Abzu : c'est l'actuel Tell Bisé. L'installation est certainement antique, le tell qu'on y voit est caractéristique et de nombreuses antiquités y sont découvertes. Quoi qu'il en soit, on doit remercier les deux savants archéologues qui s'attachent avec succès à préciser les termes géographiques que livrent les documents hittites.

R. D.

Congrès des sociétés savantes à Paris.

Discours prononcé à la séance de clôture du Congrès le samedi 18 avril 1923, par M. HENRI DEHÉRAIN et M. ALFRED COVILLE. Paris, Imprim. nat., 1923.

Notre excellent collaborateur, M. Henri DehéRAIN a pris texte des travaux qui se poursuivent en Syrie, tant au point de vue archéologique qu'au point de vue géographique pour montrer que depuis longtemps « et, de son chef, la France s'était investie d'un mandat d'études et de recherches savantes en Syrie et dans les contrées voisines, Anatolie, Mésopotamie et Perse, bref dans les pays du Levant ».

Délégué par la section de géographie du Comité des travaux historiques et scientifiques, M. H. DehéRAIN examine quel a été, du **xvii^e** au **xix^e** siècle « l'apport de nos voyageurs, de nos agents diplomatiques et de nos officiers à la connaissance géographique des pays du Levant ».

Parmi les nombreux voyageurs Tavernier, Chardin, Feuillee et Tournefort se détachent nettement, puis Paul Lucas, Volney, Camille Callier⁽¹⁾ et Jules de

⁽¹⁾ Camille Callier aurait dû être classé parmi

Bertou. « Mais l'époque la plus brillante de l'exploration française dans le Levant fut certainement le milieu du XIX^e siècle. De 1840 à 1875 la Syrie fut parcourue par une élite de voyageurs bien préparés à leur entreprise, munis de puissants moyens matériels, animés d'une véritable foi scientifique, Louis de Clercq, le duc de Luynes, Caignart de Saulcy, Victor Guérin, Guillaume Rey, le marquis de Vogüé, William Henry Waddington, tous devenus notables, quelques-uns célèbres. Assurément ils furent plus archéologues que géographes. Mais ils s'aperçurent bien vite des rapports existant entre les vieilles civilisations dont ils recherchaient patiemment et passionnément les vestiges, et le sol sur lequel elles s'étaient développées ». On ajoutera à cette liste la *Mission de Phénicie* de Renan où non seulement sont discutées les questions de topographie historique, mais qui est munie de cartes, dont notamment celles des environs de Tyr et de Sidon à grande échelle n'ont pas encore été remplacées.

Parmi les consuls relevons les noms du chevalier d'Arvieux, de Ch. de Peyssonel, de Jean-François Rousseau et de son fils Joseph Rousseau sur lesquels M. H. Dehérain est particulièrement bien informé¹, le baron de Tott, Pascal Fourcade, etc.

Parmi les officiers, il faut distinguer ceux du Service hydrographique de la

les officiers puisqu'il était capitaine d'état-major lorsqu'il établit les levés topographiques qui ouvrirent pour la carte de Syrie une ère nouvelle.

⁽¹⁾ Voir son article : *Le Voyage du consul Joseph Rousseau d'Alep à Bagdad en 1807*, dans *Syria*, 1925, p. 174.

Marine qui mériteraient une étude particulière, difficile à mener, car l'œuvre fut souvent collective et anonyme, et ceux du Service géographique de l'armée. Les événements de 1799, de 1840 et de 1860 marquent pour ces derniers des étapes brillantes avec Jacotin, Callier et Gélis. Il ne faut pas oublier non plus les capitaines Mieulet et Derrien, envoyés, sur un vœu exprimé par l'Académie des Inscriptions, pour compléter vers le sud la carte du Liban publiée par le Dépôt de la Guerre en 1862. Leur mission fut malheureusement interrompue par les événements de 1870 ; toutefois ils ont publié une carte de la Galilée, avec courbes de niveau, qui est un chef-d'œuvre tant au point de l'exactitude des relevés que de l'élégance de la gravure. Les identifications antiques et médiévales y ont été l'objet de soins particuliers.

R. D.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

L'Archéologie syrienne au printemps 1925. — Sous ce titre, M. René Dussaud a lu le 10 juillet dernier, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une communication que nous reproduisons d'après les *Comptes rendus* :

L'intérêt que l'Académie des Inscriptions a toujours témoigné à l'archéologie syrienne, les sacrifices qu'elle a consentis pour les recherches en Syrie, le rôle de conseil scientifique qu'elle a assumé en ce pays, m'incitent à lui rendre compte d'un voyage effectué ce printemps et à la mettre au courant des dernières découvertes.

Il importait d'affirmer aux yeux des

autorités de tout ordre, comme à ceux de la population libanaise et syrienne, l'importance que les milieux scientifiques en général, et spécialement ceux de Paris, attachent à la conservation des monuments antiques en Syrie, à la mise en valeur de ces monuments, à l'installation de musées locaux, enfin à la conduite régulière des fouilles. Il était utile d'apporter au Service des antiquités comme aux missionnaires archéologues, dont la tâche est fort rude, les encouragements nécessaires. La vie au Djebel Druze ou à Palmyre est d'une austérité et, surtout à Palmyre, d'une rigueur de climat, qui réclament une énergie peu commune.

Ce double résultat a été obtenu en exposant, soit dans des conversations particulières, soit à l'occasion de cérémonies publiques, les desiderata de l'archéologie et en s'attachant à montrer l'intérêt pratique qu'offrent, dans un pays comme la Syrie, les études archéologiques, les fouilles et la conservation des monuments antiques. D'abord, j'ai essayé de dégager les précieux renseignements que l'archéologie fournit sur les relations naturelles d'une contrée à l'autre, sur les cultures le mieux appropriées à chaque région, sur l'aménagement de l'eau, question vitale pour un pays où les pluies sont abondantes, mais réparties sur un espace de temps assez court. L'archéologie montre par quel système ingénieux de citernes particulières, de citernes municipales, de grands réservoirs à ciel ouvert dits birké, de canaux et notamment de canaux souterrains ou foggara, non seulement les villes éloignées des rivières étaient abondamment pourvues d'eau en toute saison, mais en-

core des oasis artificielles étaient créées sur les routes des caravanes qui traversaient le désert.

Les autorités, tant mandataires que locales, fondent avec raison de grandes espérances sur le développement du tourisme : « Des routes, des hôtels ! » ne cessent-elles de répéter, et la formule répond, en effet, au développement surprenant de l'automobilisme qui rendra bientôt au pays le réseau routier que les Romains y avaient tracé. Mais ces routes seront parcourues et ces hôtels seront peuplés en fonction de l'attraction des sites archéologiques auxquels ils correspondent. D'où la nécessité d'aménager ces sites pour en faciliter la visite et l'étude. Ici, les intérêts scientifiques se confondent avec les intérêts locaux et cette heureuse circonstance a déjà entraîné d'importants résultats.

M. Virolleaud a récemment informé l'Académie que, s'inspirant du vœu émis par elle dans sa séance du 13 février dernier, l'État du Grand-Liban avait procédé à l'expropriation des terrains de l'ancien sanctuaire de Byblos pour le prix de 600.000 francs. Si réel que soit l'intérêt historique et archéologique des fouilles envisagées, il est certain qu'un tel engagement de dépenses n'aurait pu être consenti si l'espoir d'attirer les visiteurs n'avait pas été mis en balance. Dorénavant, le champ est libre pour procéder au déblaiement complet du sanctuaire gibliote dont il ne s'est pas encore rencontré en Syrie de si ancien ni de si important. Il conviendra d'y organiser à bref délai un gardiennage sur le modèle de celui de Ba'albeck.

Il ne suffit pas d'aménager les sites

antiques et d'y faire des découvertes, il faut encore abriter dans des musées les objets précieux ou fragiles. Les divers États seront ainsi entraînés à de nouvelles dépenses, mais à des dépenses productives par l'attrait que ces établissements exercent sur l'étranger qu'ils contribuent à retenir dans le pays.

Damas, qui s'est imposé l'effort nécessaire, s'enorgueillit aujourd'hui du plus beau musée de l'Orient sous mandat. Je parle du Musée national syrien installé au siège de l'Académie arabe, que préside avec autorité le savant écrivain Kurd Ali, non du Palais Azem dont la restauration et l'aménagement font honneur au goût de M. de Lorey, mais qui a une affectation spéciale et n'est pas destiné à recueillir le produit des fouilles pratiquées dans l'État de Syrie. Les antiquités réunies au Palais Azem l'ont été, par les soins et grâce au zèle de M. de Lorey, avant la constitution du musée arabe syrien ⁽¹⁾.

J'ai eu le plaisir de trouver, comme conservateur de ce musée, mon ancien élève de l'École du Louvre, l'émir Djafar Abd el Kader et je l'ai félicité pour les dispositions qu'il a adoptées. Trois grandes salles, bien éclairées par en haut, sont déjà installées. L'une, couverte par une coupole, sous laquelle se dresse le tombeau de Mélik el Adil, le frère de Saladin, est réservée aux monuments arabes, mais on y voit aussi des bronzes et une belle collection de verres de toutes époques. Deux autres salles sont remplies de pièces antiques, no-

tamment du produit des fouilles de M. Hrozny à Sheikh Sa'd, de la céramique trouvée par M. du Mesnil du Buisson à Mishrifé, de sculptures diverses dont de nombreux monuments palmyréniens. L'émir Djafar revendique pour le Musée syrien le produit des fouilles de la mission Pézard à Tell Nebi Mend (Qadesh), notamment la stèle de Sêti I^{er} ⁽²⁾.

Le local actuel du musée de Beyrouth est absolument défectueux. Il est impossible de présenter convenablement au public des pièces de choix, dont quelques-unes sont uniques, dans des salles aussi exiguës et mal éclairées. M. Virolleaud a depuis longtemps signalé cette situation et les notables de Beyrouth s'en rendent compte puisqu'ils ont ouvert une souscription pour édifier un nouveau musée; ils ont déjà recueilli près de 400.000 francs. M. le Gouverneur du Grand-Liban est également désireux d'aboutir; il m'a annoncé qu'un terrain assez vaste, dont il a fait choix, serait concédé gratuitement pour y construire le nouveau musée. On voudrait en poser la première pierre au printemps prochain et l'on envisage de tenir, à cette occasion, un congrès d'archéologie auquel seront conviés les corps savants des États faisant partie de la Société des Nations. Mis au courant de ce projet, M. Garstang ⁽³⁾, directeur des antiquités de Palestine, a demandé qu'on lui réservât quelques journées pour Jérusalem et

⁽¹⁾ M. Virolleaud m'informe que satisfaction a été donnée au Musée syrien.

⁽²⁾ Je profite de l'occasion pour remercier chaleureusement M. le professeur Garstang de m'avoir montré lui-même les sites palestiniens où des fouilles se poursuivent actuellement.

⁽³⁾ On trouvera ci-dessus un article du P. Mousterde sur les inscriptions grecques du Palais Azem.

les environs. Ce sera donc un congrès de Syrie et de Palestine.

Un musée est en formation à Alep; les objets sont actuellement déposés dans le lycée de cette ville. Enfin, il faut mentionner en bonne place le musée de Souweida, la capitale de l'État Druze. Ce musée lapidaire est dû à l'initiative du capitaine Carbillet, gouverneur de cet État ⁽¹⁾.

L'organisation du Service des antiquités demande à être complétée. Actuellement, en dehors du petit personnel très réduit, M. Virolleaud, conseiller pour l'archéologie et chef du Service, est seul considéré comme fonctionnaire avec M. Martinet, que son chef propose pour conducteur de travaux archéologiques au titre du Grand-Liban et qui consacre très utilement son activité au Musée de Beyrouth quand il n'est pas sur un chantier de fouilles. M. Brossé est en mission.

En Palestine, où le territoire à surveiller est beaucoup moins étendu, le Service des antiquités compte un directeur avec M. Garstang, un conservateur du musée de Jérusalem avec M. Guy et trois inspecteurs.

Pour les divers États de Syrie, on concevrait un directeur ou inspecteur général — car l'importance archéologique du pays comme les éminents services rendus par M. Virolleaud devraient décider à lui accorder ce titre, — un conservateur du musée de Beyrouth (poste à créer), un conservateur du mu-

sée arabe de Damas (poste existant avec l'émir Djafar), au moins deux inspecteurs (postes à créer, dont l'un est de fait occupé par M. Brossé), un conducteur de travaux pour le Grand-Liban (poste demandé pour M. Martinet) et un léger accroissement du petit personnel.

En résumé, trois postes sont à créer. Celui de conservateur du musée de Beyrouth — tenu bénévolement jusqu'ici par le vicomte de Tarrazi — est prévu. Le gouvernement du Grand-Liban vient de désigner, après concours, M. Maurice Chehab comme boursier auprès de l'École du Louvre pour être affecté ensuite au musée de Beyrouth.

J'arrive aux recherches archéologiques qui ont été poursuivies cette année.

Le temps m'a manqué pour rendre visite à M. le Professeur Hrozny qui fouille Tell Arfad, l'ancienne Arpad, au nord d'Alep. J'ai appris indirectement que le savant professeur de Prague y avait engagé des travaux très importants et qu'il n'était pas mécontent du résultat obtenu. Quelques inscriptions en diverses écritures, notamment en cunéiforme, ont été relevées, malheureusement dans un état fragmentaire.

J'ai consacré quatre jours au Djebel Druze où le capitaine Carbillet poursuivait une œuvre admirable dans laquelle il avait garde d'oublier l'archéologie. Pour seconder son effort et répondre à son zèle, l'Académie a mis 10.000 francs à la disposition de M. Virolleaud qui devait les consacrer à des fouilles systématiques dirigées par M. Dunand. De plus, une somme de 2.000 francs a été prévue pour permettre à M. Gabriel

⁽¹⁾ Dès que la situation sera rétablie dans le Djebel Druze, il y aura lieu de s'assurer de l'état dans lequel se trouvent ces antiquités.

d'établir les relevés qu'il jugera utiles. Voici, en bloquant les découvertes que l'on doit au capitaine Carbillet et celles de M. Dunand, les travaux que j'ai visités.

SOUWEIDA. — 1° Découverte d'une petite église à plusieurs mètres au-dessous du sol actuel; on a dégagé trois arceaux et le chœur bien conservé. Dans le voisinage immédiat, on a reconnu que le soi-disant arc de triomphe n'était qu'un des arceaux de la grande église relevée par M. de Vogüé.

2° Au nord de cette église et derrière la petite église nouvellement découverte, on a mis au jour une maison romaine. Cette fouille, comme la précédente, est arrêtée par la proximité des maisons habitées qui surplombent l'excavation.

3° Actuellement, on dégage un mur en bon appareil dans le terrain qui a fourni le bas-relief du « Jugement de Paris ».

QANAWAT. — 1° On a achevé le déblaiement des chaussées romaines et du théâtre.

2° On poursuit le dégagement du bâtiment complexe, connu sous le nom de sérail, qui se compose d'une église édifiée au milieu d'un grand temple d'époque romaine. Le chœur de l'église a été trouvé orienté à l'est et non au sud comme MM. de Vogüé et Butler l'avaient restitué.

ΣΗΟΠΒΑ (Philippopolis). — 1° On a complètement déblayé l'édifice connu sous le nom de grand temple et le théâtre. La disposition du premier est singulière, aussi M. Dunand pense-t-il qu'il s'agit plutôt d'un portique.

2° On a déblayé plusieurs pièces d'une maison romaine et on y a trouvé trois mosaïques à personnages d'un très bon travail. Je dois y insister ayant à vous

rendre compte d'un rapport à ce sujet, rédigé par M. Dunand et transmis à l'Académie par M. Virolleaud.

Tout d'abord fut découvert sur le sol un panneau de 2 mètres sur 1 m. 20, constitué par un groupe de trois femmes dont celle du milieu est assise et personifiée, comme l'indique l'inscription, **ΕΥ-ΤΕΚΝΕΙΑ**. Au-dessus de la femme à sa droite, on lit : **ΦΙΛΟCΟΦΙΑ** et au-dessus de celle à sa gauche : **ΔΙΚΑΙΟCΥΝΗ**. La photographie laisse apercevoir un trait, comme un *iota*, à la fin de ce mot.

« Quelques jours plus tard, écrit M. Dunand, la fouille nous a amenés à une deuxième mosaïque. C'est un panneau rectangulaire, mesurant 4 m. 20 sur 3 mètres. Neuf personnages y sont alignés. De gauche à droite : 1° un jeune homme debout, de face, avec une sorte de baguette dans chaque main. Au-dessus : **ΚΩΛΑΡΕΥC**. 2° personnage masculin, debout, présentant de la main droite le personnage qui suit. 3° femme assise sur un siège orné d'une draperie. Tournée à gauche, elle tend la main droite qui est saisie par le personnage suivant. 4° de ce personnage, il ne reste que la tête et la main qui tient celle de la femme précédente. A gauche de la tête, en trois lignes : **ΠΗΛΕΥC**. 5° personnage armé d'une lance. Au-dessus : **ΕΥC**. 6° personnage muni d'une torche enflammée. En haut, à gauche : **ΥΜΕΝΕΟC**. 7° femme tenant une corbeille. 8° femme tenant une amphore. 9° femme tenant un objet à déterminer (coffret?); le corps est très ruiné. Les numéros 2 et 4 ont la tête entourée d'un nimbe. Le tableau représente évidemment une fête de mariage. »

Comme l'a reconnu M. Virolleaud, il s'agit des noces de Pélée et de Thétis. On peut compléter sur un point la description très précise de M. Dunand. L'inscription de gauche est à décomposer en deux noms. Le premier se restitue, je

pense, ΚΩ[MOC]⁽¹⁾ et s'applique au personnage n° 1 qui tient une flûte dans chaque main. Si l'on observe que le second personnage est muni du nimbe et porte une barbe en désordre, il ne sera pas invraisemblable de restituer NH]PEYC l'épigraphie qui le désigne. C'est lui qui présente Thétis dont le nom a disparu avec une partie de la tête. On doit reconnaître Z]EYC dans le n° 5 puisqu'il porte le sceptre. Des lettres apparaissent au-dessus des femmes, suivantes ou compagnes de Thétis, qui ferment le cortège⁽²⁾. Nos confrères MM. Th. Reinach et Glotz ont lu ΘΕΡΑΤΕΙΝΑΙ sur une photographie.

Peu après, la fouille fit apparaître une troisième mosaïque.

« Celle-ci, annonce M. Dunand, forme un grand carré de 8 mètres sur 8 environ, au décor géométrique, sauf la partie centrale qui est occupée par un cercle de 2 m. 50 de diamètre, inscrit dans un carré servant de cadre à une scène de festin, décoration naturelle pour un triclinium. Le tiers environ du médaillon central est détruit, néanmoins il subsiste encore six personnages bien conservés. Le personnage central offre une coupe à son voisin de gauche couché, comme lui, sur un lit de coussins. A la gauche du second personnage on en distingue un autre qui se tient debout avec, dirait-on, une corbeille dans les mains. Au-dessous une femme vêtue d'une écharpe qu'on prendrait presque pour une fourrure, se tient debout près d'une amphore posée sur un trépied. A la droite de deux convives, deux personnages font pendant aux personnages 3 et 4. Les

⁽¹⁾ On voit des traces très nettes du *mu*, comparable au *mu* d'Hymeneos.

⁽²⁾ Ces femmes apportent les éléments du festin. Dans la scène analogue du vase François, l'amphore est tenue en mains par Dionysos, ce qui écarte d'y reconnaître la loutrophore.

angles du grand carré dans lequel est inscrit le médaillon sont occupés par des figures aux ailes éployées, tenant des deux mains une banderole qui leur barre la poitrine. Cinq panneaux rectangulaires sont disposés autour de la moitié supérieure du motif central. Quelques-uns, recouverts d'une matière vitreuse qui s'est répandue lors d'un incendie, ne sont pas encore décapés. On reconnaît déjà un panier rempli de fruits, deux poules (?), un lapin, un lot de rougets, un gros poisson.

« Toutes ces mosaïques font partie d'un même bâtiment, situé au nord de la chaussée romaine qui traverse Philippopolis de l'est à l'ouest, entre la porte méridionale et le tétrapyle. Ces mosaïques sont les plus belles qui aient encore été trouvées en Syrie. »

Cet ensemble est remarquable; aussi, le capitaine Carbillet envisageait-il l'achat de cette maison d'époque romaine pour en constituer le musée de Shohba, ce qui permettrait de conserver les mosaïques *in situ*.

Depuis l'envoi du rapport de M. Dunand, deux mosaïques géométriques ont été découvertes dans une autre maison de Shohba qui, comme la précédente, conserve intact son atrium. Entre temps, le jeune et actif archéologue a poussé jusqu'au Safa d'où il a rapporté trois cents inscriptions safaitiques nouvelles. Sa moisson de textes grecs dans la montagne druze est plus importante encore puisqu'elle dépasse quatre cents textes; il s'y ajoute quelques inscriptions nabatéennes.

L'autre chantier de fouilles que j'ai trouvé en activité ce printemps est Palmyre.

Dès l'an dernier, l'Académie avait désigné M. Gabriel, professeur à la Faculté des lettres de Caen (nommé récemment à Strasbourg) comme chef de la mission

de Palmyre, qui devait comporter M. Dunand, alors pensionnaire de l'Académie à l'École française d'archéologie de Jérusalem, et M. Ingholt, savant danois muni d'un crédit de l'Université de Copenhague.

Empêché de se rendre à Palmyre l'année dernière, M. Gabriel y est venu cette année. M. Ingholt y est également retourné pour compléter l'exploration des nécropoles.

L'objectif de M. Gabriel était de dresser un plan de Palmyre. Le soin qu'il y a mis, les sondages qu'il a poussés, lui permettront non seulement de donner le plan demandé, mais encore d'aborder la restitution, sur le papier, des anciens monuments de cette grande cité. L'importance de cette étude promet d'être telle qu'elle réhabilitera, j'espère, les ruines de Palmyre aux yeux de ceux des archéologues qui en ont méconnu l'intérêt.

M. Gabriel présentera aussi au gouvernement de l'État de Syrie un rapport dans lequel il spécifiera les travaux à entreprendre pour l'aménagement et la conservation du site archéologique. Il proposera des mesures radicales, mais efficaces et nécessaires, comme le dégagement complet des ruines du grand temple de Bel, qui nécessitera des travaux importants et des crédits en conséquence. Cet effort est indispensable si l'on veut amener en grand nombre les touristes à Palmyre.

J'ai encore visité les champs de fouilles qui, un peu à l'est de Saïda, ont livré des tombes phéniciennes de l'âge du bronze. M. Virolleaud en a confié l'exploration à M. Guigues, de Beyrouth. Le premier site, Roueissé ou Kafr ed-Djarra, a déjà été signalé par le docteur Contenau

qui en a bien défini le caractère. Non loin de là les sites de Lébéa et de Kerayé ont fourni également une abondante céramique. D'une manière générale, je classerai les plus anciennes tombes de Lébéa au troisième millénaire avant notre ère tandis que la plupart des tombes de Roueissé s'étagent depuis le début du II^e millénaire jusque vers 1500 ou 1400 et que celles de Kerayé appartiennent aux derniers siècles de l'âge du bronze.

Un peu au nord de Saïda, sur les bords du Nahr-el-Aoulé, le docteur Contenau, puis M. Dunand, ont repris les fouilles du temple d'Eshmoun. Je crois que l'énigme posée par les restes encore imposants, que les deux archéologues ont contribué à dégager, se résout aisément si l'on est pénétré de cette idée que les anciens temples phéniciens pouvaient ne se composer que d'une enceinte sacrée et d'un autel. Les additions qu'on y fit à l'époque grecque, signalées par un texte récemment publié par M. Haussoullier⁽¹⁾, expliquent la présence de fragments de colonnes grecques, mais ces additions sont complètement ruinées et il ne reste plus, en somme, que l'esplanade de l'ancien temple.

A Saïda même, M. Ford a bien voulu me montrer les antiquités qu'il réunit depuis près d'un demi-siècle et qui constituent la collection privée la plus importante de Syrie; on y compte notamment vingt-cinq sarcophages anthropoïdes en marbre provenant d'une même tombe découverte par M. Ford dans son jardin, les protomes de taureaux d'époque perse qui ont dû couronner les colonnes de

(1) HAUSSOULLIER et INGHOLT, *Syria*, 1924, p. 320 et suiv.

l'apadana de Sidon⁽¹⁾, une grande quantité d'objets divers provenant de l'ancienne cité phénicienne ou de ses environs. L'Université de Chicago a jeté son dévolu sur cette collection, mais il est probable que l'État du Grand-Liban consentira un gros sacrifice afin d'en réserver la moitié au musée de Beyrouth.

Pour la campagne de cet automne, M. Virolleaud attend M. Passemard⁽²⁾, qui poursuivra des recherches préhistoriques dont l'intérêt vient d'être souligné par les découvertes toutes récentes à Tabigha, près du lac de Tibériade. Le chef du Service des antiquités de Syrie désire aussi voir revenir MM. Perdrizet et Seyrig qui, tout en ne perdant pas de vue Séleucie et Antioche, pourraient s'attaquer aux ruines de Hiérapolis⁽³⁾.

Si je ne vous ai entretenu que de l'antiquité et si j'ai passé sous silence les monuments médiévaux, dont l'importance sera mise de nouveau en lumière par la prochaine publication de notre confrère M. Enlart, c'est qu'on n'a pas pu entreprendre encore les travaux dont quelques-uns sont cependant urgents. Je signalerai toutefois que l'État des Alaouites a inscrit à son budget le crédit nécessaire à la consolidation de la fameuse cathédrale de Tortose.

La conservation des monuments musulmans a jusqu'ici laissé le plus à désirer. M. Migeon, à son récent passage en Syrie, en a été vivement frappé. L'admini-

nistration des waqfs qui, seule, a qualité pour donner satisfaction aux préoccupations des archéologues, m'a assuré qu'elle était disposée à engager les dépenses nécessaires, mais qu'elle voulait être fixée sur l'ordre dans lequel les travaux devaient être entrepris. Il est entendu que l'administration des waqfs établira les devis de consolidation ou de réparation et qu'on lui indiquera un ordre de préférence qui lui permettra d'y consacrer successivement ses disponibilités.

Pour conclure, on voit que, dans toute la Syrie, le travail archéologique, méthodiquement conduit, est en plein rendement. Le programme, qu'on s'était proposé⁽⁴⁾, de compléter ou de rénover en dix ou quinze ans nos connaissances dans toutes les branches de l'archéologie phénicienne et syrienne, est en bonne voie d'exécution. Voilà pour le présent. Quant à l'avenir, comme j'ai rencontré partout, dans le pays, la plus intelligente compréhension des questions touchant les antiquités et que les divers États ne marchandent pas leur contribution⁽⁵⁾, mon impression, en ce qui concerne le développement des recherches archéologiques, est franchement optimiste et j'espère que les précisions apportées ici feront partager mon sentiment à l'Académie.

⁽⁴⁾ *Journal des Savants*, 1922, p. 180.

⁽⁵⁾ A l'appui, nous citerons ce passage du récent discours de M. Cayla, gouverneur du Grand-Liban, rapporté par *la Syrie* du 8 septembre : « Quant aux travaux archéologiques qui méritent une attention et une sollicitude particulières, ils ont bénéficié en 1925 d'un crédit supplémentaire de 30.000 livres. On ne saurait s'arrêter dans cette voie et nous devons redoubler d'efforts pour mettre au jour le riche patrimoine que recèle encore le sol du Grand-Liban. »

⁽¹⁾ CONTENAU, *Syria*, 1923, p. 276 et suiv.

⁽²⁾ Ce missionnaire vient de s'embarquer pour Beyrouth.

⁽³⁾ La mission Perdrizet, comprenant MM. Seyrig et Daniel Schlumberger, vient d'arriver à pied d'œuvre; on trouvera ci-après les premiers renseignements parvenus à son sujet.

Les travaux de la mission Perdrizet en septembre 1925. — Nous extrayons des *Comptes rendus* de l'Académie des Inscriptions, séance du 16 octobre 1925, les lignes suivantes :

« M. René Dussaud communique une note de M. Paul Perdrizet qui lui a été transmise par le Haut-Commissaire de la République française, M. le général Sarraïl.

Assisté de M. Seyrig, membre de l'École d'Athènes, et de M. Daniel Schlumberger, étudiant à Strasbourg, le savant correspondant de l'Académie a procédé sur le site de Hiérapolis de Syrie (Membidj), à d'importants sondages. Entre temps, il a exploré deux sites au delà de l'Euphrate. D'abord Tell-Ahmar, à une vingtaine de kilomètres en aval de Carkémich, puis Arslan Tach, à une trentaine de kilomètres à l'est du même point.

M. Perdrizet décrit ainsi Tell-Ahmar : « Autour d'une grande colline artificielle, que les Turcs avaient transformée en redoute pendant la guerre de 1920-21, s'étend une ville basse dont le fossé et l'enceinte se lisent encore aisément. Cette enceinte était de forme demi-circulaire, le diamètre étant l'Euphrate. Deux portes, l'une au nord, l'autre au midi, que nous appellerons, pour fixer les idées, la première la porte de Carkémich, la seconde la porte de Babylone. A l'emplacement de la première gisent les débris de deux grands lions, lesquels formaient, à la mode hittite et babylonienne, les montants de la porte. Le flanc tourné vers la baie de la porte était couvert d'hiéroglyphes hittites. L'autre porte avait ses deux lions couverts, sur le flanc visible, d'inscriptions cunéiformes. J'évalue à 1.500 mètres environ la distance entre les

deux portes. Des fragments de sculpture gisent près de la porte dite de Babylone.

« Il faut ajouter qu'à 4 kilomètres en aval de Tell Ahmar, nous avons vu au village de Qoubbé, maçonnés dans une maison, deux bas-reliefs hittites (0,90 × 0,95 environ) représentant l'un deux personnages, un homme et une femme, apportant des offrandes, l'autre un roi (ou un dieu) faisant le geste de la prière, casque conique, cheveux calamistrés à l'assyrienne, à la ceinture l'épée à poignée hittite. Ceux de ces personnages dont les pieds sont conservés, portent des chaussures à bout recourbé. Entre Tell Ahmar et Qoubbé, on voit une protome de taureau, grandeur naturelle.

« Nous n'avons pas découvert Tell Ahmar, je me hâte de le dire. Hogarth a même publié une stèle hittite qui en provient. Qu'elles soient inédites ou non, les deux plaques, que nous signalons, sont des orthostates comme les sculptures analogues de Carkémich et de Sindjirli; il est donc possible de trouver à Tell Ahmar une masse de plaques analogues qui décoraient, jusqu'à hauteur de cimaise, c'est-à-dire jusqu'au commencement du mur de pisé, la grande salle, mégaron ou apadana, du palais royal, à la fois salle de culte et salle d'apparat. »

Le site de Tell Ahmar qui a retenu l'attention de M. Perdrizet représente l'ancienne ville de Til-Barsip que je crois retrouver dans les listes de Ptolémée sous la forme Bersiba. Après s'être emparé de cette place en 857, Salmanasar lui imposa son nom sous la forme Kar-Shulman-asharid.

Cette circonstance permettra peut-être de prendre cette date comme limite basse de la décoration proprement hittite

et comme limite haute du décor purement assyrien.

M. Perdrizet décrit ensuite Arslan Tach. Ce site lui avait été recommandé par M. Reclus, le délégué du Haut-Commissaire auprès du vali d'Alep, d'après un rapport du capitaine Piquet-Pelorse. M. Perdrizet signale deux portes avec lions du même type qu'à Tell Ahmar, divers fragments sculptés et, auprès d'un puits « qui bée au ras du sol », un fragment d'inscription cunéiforme et une plaque figurant deux soldats signalée par le capitaine Piquet-Pelorse à M. Reclus.

On peut affirmer que le palais d'Arslan Tach se dressait autour de ce puits. En effet, notre confrère M. Thureau-Dangin m'a signalé une publication toute récente des musées d'antiquités de Stamboul : *Die Reliefs Tiglatpilesers III aus Arslan Tach*, von ECKHARD UNGER, Stamboul, 1925. Cet opuscule ne donne pas de détails sur les fouilles qui ont été tentées sur l'emplacement d'Arslan Tach ; mais les *Comptes rendus* de notre Académie ont enregistré, en 1899, une communication de M. Léon Heuzey et une lettre de Hamdy bey qui fournissent des indications précises. Arslan Tach a été visité par Hamdy bey en 1883. Sur ses instances « quelques grattages », suivant sa propre expression, mirent au jour 18 bas-reliefs, aujourd'hui au musée de Constantinople. Un bas-relief représentant un char suivi d'un cavalier fut découvert en 1899 et reproduit en planche dans les *Comptes rendus*. Or, Hamdy bey signale que tous ces bas-reliefs, dont quelques-uns se rat-

tachent à la frise des soldats signalée par M. Perdrizet, ont été découverts autour d'un puits. On est donc autorisé à conclure que ce puits se trouvait au centre du palais. D'ailleurs, à peu de distance de là, M. Perdrizet signale un grand taureau à demi enterré qui fixe, d'après lui, la porte du palais.

Toutes ces sculptures sont en basalte comme la statue donnée au Louvre par le colonel Normand et publiée par M. Potier. Les renseignements, qu'a recueillis à son sujet M. Perdrizet, confirment qu'elle provient d'Arslan Tach et il propose d'y reconnaître le roi local.

Dans le voisinage immédiat d'Arslan Tach, à Tell Hadjib, la mission a découvert une grande mosaïque, d'époque impériale, avec des animaux figurés en grandeur naturelle, notamment des oiseaux et un ibex dévoré par un lion ⁽¹⁾.

En terminant, le savant correspondant de l'Académie se loue grandement de l'excellent accueil réservé à la mission par le chef kurde de la région, Moustapha bey Schaïn, chef des Alaeddin et député au Parlement de Damas. Aussi M. Perdrizet se proposait-il de se rendre auprès du Haut-Commissaire pour lui soumettre ces résultats et lui demander l'autorisation d'entreprendre des fouilles régulières sur les sites explorés. Il n'est pas douteux qu'un effort en ces points amènerait d'importantes découvertes.

(1) Il y aura lieu de vérifier si ce site ne correspond pas à Thiliticomum de la route directe de Hiéropolis à Bathnae (Seroudj).

TROIS *APHRODITES* AYANT APPARTENU A JOSEPH DURIGHELLO

PAR

ÉTIENNE MICHON

Il y a six mois, au mois de juin de cette année, était adjugée à la galerie Georges Petit une *Aphrodite* accroupie, « trouvée à Beyrouth en 1901 dans les jardins de M^{re} Dobs », à qui son travail, aussi bien que ses dimensions — 273 millimètres — méritaient. écrivait l'auteur du catalogue de vente, rappelant d'ailleurs le jugement de M. S. Reinach ⁽¹⁾, la qualification de chef-d'œuvre ⁽²⁾.

L'importance du bronze, en effet, était grande. De sensationnelles enchères, une certaine réclame peut-être aidant, étaient présagées. Il semblait, d'après les ouï-dire, qu'un million ne fût pas trop. Le million cependant ne fut pas, à beaucoup près, atteint. Mais, même à 305.500 francs, quoique le prix à coup sûr ne fût pas exagéré, les ressources de la Caisse des musées ne permirent malheureusement pas au Louvre de se rendre adjudicataire de l'*Aphrodite*.

Il s'agissait d'une statuette composant, avec huit autres pièces, ce qui restait de la collection Durighello ⁽³⁾.

L'occasion a paru bonne pour *Syria* de consacrer à cette *Aphrodite*, ainsi qu'à deux autres *Aphrodites* de bronze venant des mêmes mains et dont une au

⁽¹⁾ *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, t. V, p. 159, n° 2.

⁽²⁾ *Collection Joseph Durighello* (sic), *explorateur (1861-1924), Antiques, Vente à la galerie Georges Petit*, samedi 20 juin 1925, n° 3.

⁽³⁾ Il convient de signaler parmi celles-ci, en dehors de l'*Aphrodite*, deux autres bronzes, un *Apollon* citharède, debout, le poids du corps portant sur la jambe droite, copie probablement romaine d'un original grec, dit à tort le *Catalogue* (n° 4), du iv^e siècle avant J.-C., dont la dimension exceptionnelle, 69 centimètres, ne rendrait pas invraisemblable le

renseignement donné par M. S. REINACH (*Répertoire*, t. V, p. 37, n° 8 et 9) qu'il viendrait des environs de Pompéi, et plus encore peut-être un admirable cheval au pas, la jambe gauche antérieure levée (*Catalogue*, n° 6), indiqué par le même auteur (t. V, p. 439, n° 4 et non 440, n° 5), comme trouvé à Larissa (Thessalie), d'où, dans le *Catalogue*, la désignation « réplique d'un original thessalien de la fin du v^e siècle avant J.-C. », adjugé pour la somme, très inférieure à coup sûr à sa valeur, de 25.500 francs.

moins, par bonheur, fait partie de nos collections nationales, ces quelques pages qui en accompagneraient des reproductions, en même temps que serait rappelée la figure de leur possesseur primitif, le collectionneur et antiquaire Joseph Durighello, mort le 19 septembre 1924.

Joseph-Ange Durighello se rattachait, par son origine première, — comme en témoignent par ailleurs, non seulement son nom, mais aussi son second prénom, qui y est assez commun, — à la Corse, où son grand-père aurait été le condisciple de Bonaparte ⁽¹⁾; mais sa famille, depuis l'époque napoléonienne, s'était trouvée, tout en restant de nationalité française, transplantée en Syrie.

Le catalogue de vente de juin 1923 le donne comme né en 1861. Il eût donc dépassé la soixantaine. Il ne paraissait cependant certainement pas cet âge et tels souvenirs, remontant à un temps déjà lointain, me porteraient peut-être à croire qu'il pourrait y avoir dans l'indication une erreur, une erreur s'étant bien glissée dans son nom orthographié à tort « Durighiello ».

« Explorateur », ainsi que le qualifie le catalogue, le titre est de même, et ici certainement, inexact. Il avait certes parcouru un peu en tous sens sa patrie d'adoption, « battant » le pays à la recherche des antiquités à acquérir, mais, sinon en marchand avant tout, en curieux si l'on veut, dont la grande joie, M. Sambon l'a justement marqué ⁽²⁾, était de trouver et qui mettait tout son plaisir dans la chasse à l'objet ⁽³⁾ : rien de plus.

Non pas que je veuille par cette restriction diminuer le mérite de Joseph Durighello. Il a rendu, et avant lui de ses parents ont rendu de notables services à l'archéologie depuis plus d'un demi-siècle. Son père, Alphonse, notamment, agent consulaire de France à Saïda, prêta son concours aux re-

⁽¹⁾ Il ne me semble pas prouvé que celui-ci, Angelo Durighello, soit jamais devenu, comme l'indique M. Sambon (*Ancienne collection Xav. Durighello, Objets d'art antiques égyptiens, grecs et romains*, Galerie Georges Petit, jeudi 12 juin 1924, p. 5), du fait de l'Empereur, consul général à Alep.

⁽²⁾ *Ancienne collection Xav. Durighello*, p. 6.

⁽³⁾ Il s'attacha pourtant une fois au moins à former une véritable collection, au sens propre du mot, l'admirable série de verres qui fut exposée au Musée Guimet en 1901 et qui passa de là en Amérique (*Monde illustré*, numéro du 27 juillet 1901).

cherches de Renan ⁽¹⁾. La *Mission de Phénicie* en témoigne à plusieurs reprises, soit à propos de l'étude des environs de Saïda, — « étude dans laquelle M. Durighello me fut fort utile », proclame Renan ⁽²⁾, — soit d'une manière plus générale en vantant « les services de toutes sortes que M. Durighello rendit à la mission ⁽³⁾ ». Joseph Durighello était fier de ces souvenirs et aimait à s'en prévaloir. Il ne l'était pas moins de l'attachement à notre pays héréditaire chez les siens et qui s'était traduit, lors des massacres de 1860, par le zèle et les sacrifices du même Alphonse, de qui un futur prince de l'Église écrivait que lui et ses collaborateurs « étaient pleins de charité, parcourant les villages ruinés, distribuant des secours et relevant le moral des chrétiens ⁽⁴⁾ ».

Il n'était que juste de le rappeler dans cette revue où l'histoire de la Syrie et l'étude de ses antiquités portées à la connaissance du monde savant, la mise en valeur de toutes ses richesses archéologiques et artistiques est revendiquée comme l'un des attributs les plus nobles, en même temps que les plus désintéressés, de la puissance mandataire.

Le Musée du Louvre en particulier, aux collections grecques et romaines de qui Joseph Durighello a fourni nombre de pièces de prix et qui, malgré les différends des tout derniers temps de sa vie, lui en est très sincèrement reconnaissant, n'a garde de l'oublier.

Il est à peine besoin, parmi celles-ci, de citer ici la plus précieuse de toutes, le magnifique vase d'Émèse, dont la donation remonte à un tiers de siècle déjà ⁽⁵⁾.

« La technique du repoussé, déclarait presque aussitôt à son sujet l'illustre G.-B. de Rossi, le style classique et l'iconographie chrétienne sont d'accord

⁽¹⁾ *Ancienne collection Xav. Durighello*, p. 5-6. Il fut aussi le pourvoyeur de la collection Louis de Clercq, à qui il vendit entre autres les découvertes du fameux Mithraeum de Sidon.

⁽²⁾ *Mission de Phénicie*, p. 5.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 434, n. 1.

⁽⁴⁾ JOBIN, *La Syrie en 1860 et 1861*, p. 74, cité par S. REINACH, *Revue archéologique*, 1922, I, p. 334.

⁽⁵⁾ Inv. MNC. 1652; A. DE RIDDER, *Catalogue sommaire des bijoux antiques*, n° 1895, pl. XXVI. M. L. BRÉHIER (*Les trésors d'argenteries syrienne et l'école d'Antioche*, *Gazette de Beaux-Arts*, 1920, I, p. 173-196) a eu tort d'écrire (p. 173) : « En 1892, le Musée du Louvre faisait l'acquisition d'un magnifique vase d'argent découvert dans les ruines d'une église des environs de Homs (Émèse). »

pour le placer au v^e siècle plutôt qu'au vi^e ⁽¹⁾. » Il semble cependant que M. Héron de Villefosse, qui venait de faire connaître l'œuvre par une communication à la Société nationale des antiquaires de France ⁽²⁾, — s'il avait refusé de se rallier à l'avis de M. Müntz qui la déclarait plus récente, plus encore à celui d'un autre de ses auditeurs qui voulait la faire descendre jusqu'au x^e siècle, — n'avait pas eu tort d'être un peu plus vague en la présentant seulement comme du v^e ou du vi^e siècle. « Vase d'argent trouvé à Homs (Émèse), vi^e siècle », imprime sans hésitation le maître incontesté des études byzantines, M. Diehl ⁽³⁾, et, le rapprochant de l'encensoir hexagonal de Kerynia au British Museum ⁽⁴⁾, il précise encore : « les deux pièces, qui se ressemblent fort par le style de l'ornementation, appartiennent au milieu du vi^e siècle ⁽⁵⁾. »

La valeur du don, par ailleurs, — en dehors même de la dépréciation de notre franc, — s'est singulièrement accrue, depuis 1892 qu'il nous fut fait, en raison des découvertes plus récemment survenues des plats et de l'encensoir de Kerynia dans l'île de Chypre, mais d'origine sûrement syrienne, que se partagent le British Museum et la collection Morgan au Metropolitan Museum de New-York, des patènes de Stûma au Musée de Constantinople, de la patène et du calice de Riha, du fameux calice Kouchakdji ⁽⁶⁾ et de l'ensemble d'argenterie tout récemment apporté à Paris de la collection Aboucassem. Il devient possible, en effet, grâce à elles, de dégager, comme l'a fait M. L. Bréhier, tout un ensemble de traits caractéristiques de cette école artistique d'Antioche de laquelle elles relèvent : détails techniques, comme l'emploi de l'or appliqué sur l'argent pour faire ressortir les figures et mettre en relief les motifs essentiels obtenus au repoussé, puis repris au burin; vérité matérielle et vérité morale, ajoute le même auteur, à la fois dans les détails accessoires du costume et du mobilier, dans l'attitude des personnages et dans l'expression de leur physionomie ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ *Bulletin des antiquaires*, 1893, p. 83.

⁽²⁾ *Ibid.*, 1892, p. 239-246.

⁽³⁾ *Syria*, t. II, 1921, pl. XII.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, pl. XI, 2.

⁽⁵⁾ *L'École artistique d'Antioche et les trésors d'argenterie syriens* (*Ibid.*, p. 81-95 et pl. IX-XIV), p. 86.

⁽⁶⁾ Le résumé et la discussion des différentes opinions soutenues relativement à la date de

ce calice, que d'aucuns prétendent vieillir d'une manière inadmissible, se peuvent trouver dans le compte rendu de l'assemblée générale de la *Society for the promotion of roman studies*, tenue à Londres le 11 novembre 1924 (*Journal of roman Studies*, 1924, p. 281-286).

⁽⁷⁾ *Les Trésors d'argenterie syrienne et l'école d'Antioche*, p. 182.

Le Christ au visage si particulier du vase d'Émèse est à ce point de vue caractéristique, avec ses longs cheveux plats encadrant de part et d'autre le visage et sa barbe en pointe. Il se retrouve presque sans changement sur l'encensoir du British Museum ⁽¹⁾, comme d'autre part témoignent encore de l'importance du vase, en tant que tête de série, telles *capsellae* qui s'y apparentent, celle d'Henchir-Zirara, par exemple, offerte à Léon XIII par le cardinal Lavigerie ⁽²⁾, ou notre *capsella* de Brivio au Louvre ⁽³⁾.

Moins remarquées des visiteurs, parce qu'elles ne constituent, en effet, qu'un document épigraphique, sont les deux tablettes du diplôme militaire de Fik, dans le Djôlan, près du lac de Tibériade, généreusement offertes quelques années après, en 1897, par Joseph Durighello. M. de Villefosse, néanmoins, qui leur a consacré une étude et établi que le 22 novembre indiqué, *a(nte)d(iem) X k(alendus) decembres*, est le 22 novembre 139, a pu montrer tout ce qu'elles nous apprennent sur l'armée de Judée ou plus exactement de Syrie-Palestine, — car tel est le nouveau nom porté par la province, — à cette date du règne d'Antonin, sur le personnage qui y commandait les forces militaires, P. Calpurnius Atilianus, sur les corps auxiliaires y mentionnés, trois ailes et douze cohortes, dont deux ailes et sept cohortes non encore connues, sans parler du bénéficiaire même du diplôme, le fantassin Gaius, fils de Lucius, originaire de la ville de Nicaea, sans doute Nicaea de Bithynie, du commandant de la seconde cohorte des Galates où il servait, Q. Flavius Amatianus de Capoue, et des deux consuls suffects de l'année au 1^{er} novembre, M. Ceccius Justinus et C. Julius Bassus ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ M. L. Bréhier cite également (p. 184) la tonsure en couronne des Apôtres sur les médaillons du vase d'Émèse comme se trouvant sur cet encensoir et aussi sur les patènes de Stûma et de Riha et constituant un document précieux qui nous montre la tonsure dite de saint Pierre, — tête absolument rasée sauf une couronne de cheveux sur le front, — usitée en Syrie au vi^e siècle. Il n'y a en réalité rien de tel. Saint Pierre, placé à la gauche du Christ, et saint Paul à sa droite ont, le premier tout le crâne garni de cheveux plutôt courts, le second le front hautement découvert avec des cheveux plus longs qu'on aperçoit par derrière et sur tout le côté, saint Jacques et

saint Jean l'évangéliste, au second rang, le premier, le cousin germain du Seigneur, de longs cheveux de Nazaréen comme le Christ à qui on l'a fait ressembler, le second, imberbe, des cheveux courts sur tout le crâne.

⁽²⁾ G. B. DE ROSSI, *La Capsella argentea africana offerta al Sommo Pontefice Leone XIII dall' emò Sig. Card. Lavigerie arcivescovo di Cartagine*, Rome, 1889, in-f° avec 3 planches, et traduction française par J. de Laurière (extr. du *Bulletin monumental*, 1889).

⁽³⁾ A. DE RIDDER, *Catalogue sommaire des bijoux antiques*, n° 1951, pl. XXVI.

⁽⁴⁾ *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*, 1897, p. 322-323, 333-

Il y aurait omission, enfin, à ne pas mentionner encore comme un autre don, quoique de valeur bien inférieure, mais intéressant néanmoins pour l'histoire de nos collections, un bas-relief représentant une Bacchanale, que je connaissais comme ayant fait partie depuis le xvii^e siècle des antiques de la collection du Roi. où Maffei l'a signalé dans une brochure parue en 1736 ⁽¹⁾, mais dont je n'avais pu découvrir le sort après son passage au Musée des Monuments français lors de la Révolution ⁽²⁾ et que Joseph Durighello, l'ayant retrouvé dans un château des environs de Dijon, sans d'ailleurs rien savoir de ses destinées antérieures, vint spontanément m'offrir au mois de novembre 1920 ⁽³⁾.

Le goût et l'heureuse chance de Joseph-Ange Durighello, néanmoins, ont avant tout mis entre ses mains toute une série de bronzes de prix et en particulier de statuettes se rattachant au plus répandu des cultes dominants en Syrie, celui d'Aphrodite.

La plus ancienne en date est la belle *Aphrodite* acquise par le Louvre en 1893 ⁽⁴⁾ (pl. XXXVIII), que mon collègue et ami M. P. Jamot a si bien commentée dans le volume inaugural des *Monuments Piot* ⁽⁵⁾.

Il y a rappelé que, d'après les indications fournies, elle proviendrait des fouilles pratiquées près de Saïda, non loin de l'endroit où Hamdi-Bey découvrit les célèbres sarcophages du musée de Constantinople ⁽⁶⁾.

343 et 679-684. Voy. aussi CLERMONT-GANNAU, *Ibid.*, p. 348.

⁽¹⁾ *La Religione de' Gentili nei morire ricavata da un basso rilievo antico che si conserva in Parigi* (in-4°, 14 p.). p. 10; CAYLUS, *Recueil d'antiquités*, t. III, p. 270-273, pl. LXXIV, 1.

⁽²⁾ LENOIR, *Musée de Monuments français*, t. I (an IX-1800), n° XXII, p. 85-88 et pl. 12.

⁽³⁾ Inventaire MND. 4355.

⁽⁴⁾ Inventaire MNC. 1785; haut. 0 m. 285. A. DE RIDDER, *Les Bronzes antiques du Musée du Louvre*, t. I, p. 64, n° 413, pl. 33. Le même auteur la mentionne aussi dans la notice sommaire publiée par lui sous le même titre et qu'il cite sous la désignation de *Catalogue*, p. 68.

⁽⁵⁾ *Vénus pudique, statuette de bronze, Monuments et mémoires de la fondation Piot*, t. I, 1894, p. 156-164, pl. XXI-XXII. « La statuette, écrit M. Jamot (p. 151), avait, paraît-il, une base; mais cette base, sur laquelle était gravée une inscription de trois lignes, avait malheureusement été vendue à part quand la statuette fut présentée au Musée. » La base, en réalité, base ronde très simple avec tore haut et bas, est anépigraphie. Il a été possible à J. Durighello de la récupérer après coup et il en a fait don au Louvre en 1900 (Inventaire MND. 210); HÉRON DE VILLI FOSSE-MICHON, *Acquisitions de l'année 1900 (Bulletin des antiquaires, 1900)*, II, p. 8, n° 57.

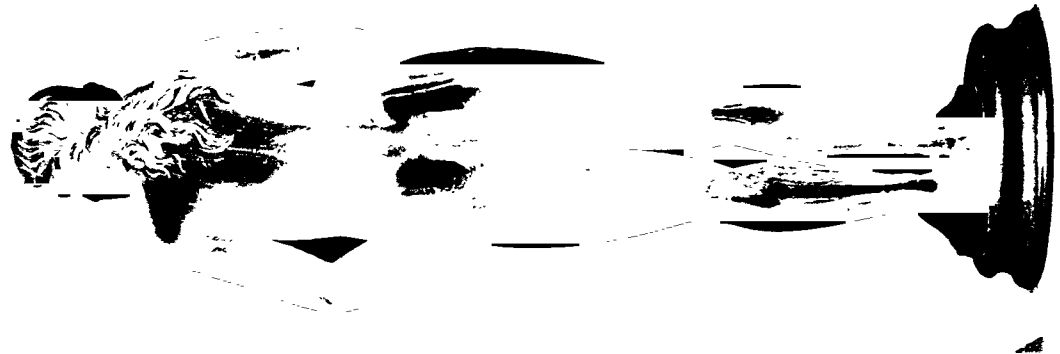
⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 151.



ADONIS



VENUS



Bronzes trouvés à Sidon.
Musée du Louvre

Deux autres petits bronzes entrés dans notre collection des antiques sont indiqués par lui comme trouvés également au même lieu, un *Jupiter* tenant le sceptre et le foudre, avec un aigle à ses pieds, en 1888 ⁽¹⁾ et, en 1887, une de ces figurines qu'on a longtemps désignées sous le nom de *Génies* ou de *Camilles*, sans doute un *Adonis*, vêtu d'un manteau à franges posé sur l'épaule gauche et noué autour de la taille, qui, elle aussi, a conservé son socle antique, un autel carré que portent quatre griffes de lions et que décore sur sa face antérieure un grand phallus ⁽²⁾. Il est fort possible. Le *Jupiter* venait d'une vente Hoffmann ⁽³⁾ et M. de Ridder a noté, je ne sais sur quelle autorité ⁽⁴⁾, que, comme lui, il aurait été recueilli dans l'aqueduc de Saïda entre Hêlalieh et Rableh.

L'*Adonis*, cependant, trouvé en même temps que l'*Aphrodite* à Saïda, — Hêlalieh, note encore M. de Ridder. — semble incontestablement une figurine beaucoup plus grande — hauteur 0 m. 243 — et plus belle, représentant elle aussi *Adonis*, debout en marche, les pieds chaussés de sandales et le gauche en arrière et sur la pointe, la main droite tendue, le coude gauche un peu baissé et le poing fermé percé d'un trou vertical où prenait place un attribut manquant, la draperie passée en écharpe sur l'épaule et serrée à la taille par une ceinture, la tête, qui n'est pas sans analogie avec l'*Eubouleus* d'Éleusis, inclinée en avant et penchée vers sa droite, les orbites creuses, les cheveux abondants frisés et bouclés, le crâne aplati vers l'occiput ⁽⁵⁾. Il était intéressant pour cette raison d'en rapprocher l'image de celle de l'*Aphrodite* sur notre planche XXXVIII, d'autant que, l'*Adonis* aussi, le Louvre le tient de Joseph Durighello, dont l'ingéniosité tenace a su en réunir les deux moitiés, passées primitivement en des mains différentes, et, après le buste acquis en 1900 ⁽⁶⁾, en assurer au Musée en 1906 la partie inférieure ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Inventaire MNC. 4011 ; A. DE RIDDER, *Les Bronzes antiques du Musée du Louvre*, t. I, n° 409 (*Catalogue*, p. 67).

⁽²⁾ Inventaire MNC. 862 ; A. DE RIDDER, *Les Bronzes antiques du Musée du Louvre*, t. I, n° 410, pl. 33 (*Catalogue*, p. 67). Le petit *Jupiter* fut recueilli sous le socle de l'*Adonis*.

⁽³⁾ *Collection Hoffmann, Objets d'art antiques, vases peints, marbres, bronzes, argenterie, etc.* Vente hôtel Drouot les lundi 28 et mardi 29 mai 1888. n° 478.

⁽⁴⁾ Le catalogue de la vente Hoffmann porte seulement : « trouvé en Phénicie. »

⁽⁵⁾ A. DE RIDDER, *Les Bronzes antiques du Musée du Louvre*, t. I, n° 411, pl. 33 (*Catalogue*, p. 67).

⁽⁶⁾ Inventaire MND. 263 ; HÉRON DE VILLEFOSSE, *Bulletin des antiquaires*, 1900, p. 119-120.

⁽⁷⁾ Inventaire MND. 737 ; E. MICHON, *Musées et monuments de France*, I, 1906, p. 23-24.

Heureux temps, il y a trente ans, où le Louvre pouvait acquérir l'*Aphrodite* dont nous nous occupons pour la somme de 15.000 francs, *Aphrodite* de laquelle le monde des antiquaires n'avait pas eu l'occasion ni le temps de faire monter le prix au taux des deux *Aphrodites* décrites plus loin, alors que la première cependant de celles-ci, à mon sens, lui est plutôt inférieure.

Il n'est pas besoin d'insister sur le type, qui est celui qu'on est convenu d'appeler de la Vénus pudique et qui se caractérise, a délicatement écrit M. Jamot ⁽¹⁾, par le double geste de la déesse, qui cache à la fois les deux parties du corps où réside la pudeur féminine ⁽²⁾. La planche XXXVIII, aussi bien, permet de se la représenter et de se rendre compte comment, debout dans sa nudité, le poids du corps porte sur la jambe droite, le pied posant sur toute sa surface, alors que la jambe gauche est légèrement ployée au genou, avec le pied ramené en arrière et ne touchant le sol que par les doigts.

Nous avons affaire, a-t-on remarqué, à une pièce de choix et non pas à une de ces figurines de pacotille comme les ateliers en fabriquaient à la douzaine pour les amateurs peu fortunés. Il est vrai sans doute que, pour l'exécution, la statuette n'est pas comparable à certains bronzes, chefs-d'œuvre de fine ciselure, dont l'antiquité nous a laissé quelques exemplaires ; que, malgré la justesse des proportions, l'élégance de l'attitude, l'aspect agréable de l'ensemble, il y a quelques duretés de facture — le pli formé à la taille par le mouvement du buste par exemple et le coup de ciseau qui entaille la surface polie du ventre pour indiquer le nombril — et des insuffisances de modelé, aux cuisses et aux jambes surtout, qu'a aggravées d'ailleurs le raclage dont le bronze a été l'objet, une certaine négligence enfin, habituelle dans les *Aphrodites* syriennes, nous aurons à le noter, des mains et des pieds. La tête, en revanche, tournée à sa gauche et légèrement relevée, d'un style large et simple devant lequel on a évoqué la fameuse tête d'*Aphrodite* du British Museum ⁽³⁾, venant de la Petite-Arménie, au regard calme et franc, au front

⁽¹⁾ *Vénus pudique*, p. 154.

⁽²⁾ « Les bras, note M. Jamot (p. 153), ainsi qu'il arrive fréquemment, ont été fondus à part et soudés ensuite au corps de la statuette. La ligne de suture est visible un peu au-dessous des épaules ; cette suture, qui est parfait-

tement rectiligne sur l'avant-bras gauche, trace une ligne brisée sur l'avant-bras droit. »

⁽³⁾ H. B. WALTERS, *British Museum, Select Bronzes, greek, roman and etruscan in the departments of Antiquities*, pl. XIII.



VÉNUS

Bronze trouvé en Syrie.
Anc. Coll. de Madame Durighello

lisse et pur, aux joues pleines dans leur ovale un peu large, aux lèvres bien découpées et un peu entr'ouvertes, mérite l'admiration. Les cheveux, notamment, y sont traités avec un soin tout particulier et ont été curieusement retravaillés après la fonte. Séparés par une raie sur le sommet du crâne, qu'ils couvrent de mèches plates dans l'ensemble, ils forment sur les tempes deux larges bandeaux enroulés, qui vont se réunir sur la nuque dans un lien ou un anneau pour de là. — et c'en est une particularité charmante que nous retrouverons dans les deux autres statuettes signalées ci-dessous, — s'échapper sur le dos en quatre libres boucles inégales, dont l'une est dédoublée. Non moins soignées sont les oreilles, desquelles la partie inférieure seule se trouve cachée : au trou qui en perce le lobe nous pouvons rétablir de ces boucles d'oreilles d'or et de pierres fines ou de pâtes de verre dont certains bronzes nous sont parvenus encore parés ⁽¹⁾. Les yeux, de leur côté, sont incrustés d'argent et, à moins que l'artiste n'eût compté, comme on a pu le supposer, sur l'effet même de ce trou d'ombre contrastant avec la blancheur voisine pour donner l'impression d'un regard vivant, il est probable que la pupille en était remplie de quelque matière colorée et brillante.

Il ne me semble pas, je l'ai déjà indiqué d'un mot, quelques éloges qu'on lui ait donnés, que la seconde *Aphrodite* de Durighello (pl. XXXIX) ⁽²⁾, mise en vente en juin 1924 comme faisant partie de la collection de M^{me} Xav. Durighello, de son nom personnel Hassibé ⁽³⁾, que Joseph Durighello avait entre temps épousée, lui soit, je ne dirai pas supérieure, mais même égale.

La statuette est ainsi décrite : « La déesse, la tête légèrement tournée vers le côté gauche, essaie, dans un joli geste de surprise et de pudeur, de couvrir sa nudité de ses bras repliés. Le corps, penché en avant, repose sur la jambe

⁽¹⁾ Il en est plusieurs dans la collection même du Louvre.

⁽²⁾ *Ancienne collection Xav. Durighello*, pl. VIII, que MM. Baudoin et Sambon ont bien voulu, et nous les en remercions, nous autoriser à reproduire.

⁽³⁾ M^{me} Hassibé Durighello a fait, en son

nom propre, don au Louvre, en 1913, d'un charmant petit vase de bronze, avec anse ornée d'un avant-corps de cygne et d'une tête de Méduse, provenant de Grèce (Inventaire MND. 978 ; A. DE RIDDER, *Les Bronzes antiques du Musée du Louvre*, t. II, n° 2766, pl. 99).

gauche ; les cheveux, retenus par une bandelette et noués sur le cou, descendent en mèches sur le dos. Les lobes des oreilles sont ornés de gouttelettes d'or. Sur le pied est gravé le nom du bronzier : **ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ**. Hauteur, 34 centimètres ⁽¹⁾. »

Il est très vrai, sans doute, que la tête, en effet, inclinée un peu vers l'épaule droite, est fort gracieuse, malgré les trous que creusent les orbites des yeux autrefois incrustés : restituons-y des globes, des pupilles de matière de prix, pierres ou or, comme ces gouttelettes des oreilles qui viennent d'être signalées. Serrée en avant par un cordon qui, de la masse couvrant le crâne et divisée par une raie médiane, fait bouffer tout autour du visage deux bandeaux symétriques, la chevelure, d'autre part, se complète très agréablement par le chignon où se nouent en arrière, au-dessus de la nuque, les extrémités de ces mêmes bandeaux et d'où, comme dans l'*Aphrodite* du Louvre, l'extrémité des boucles ressort pour se répandre avec beaucoup de liberté et de naturel sur les épaules. Mais, ces qualités une fois proclamées, ne peut-on trouver que, sans parler même des mains, de la main gauche surtout voilant le sexe, dont le travail apparaît comme moins soigné, les proportions générales du corps ont quelque chose qui, pour viser à l'élégance, n'en est pas moins assez peu heureux. Il est presque banal de noter, dans les *Aphrodites* syriennes, une tendance générale à des formes plantureuses, imitation peut-être trop réaliste de la nature ou vague ressouvenir du caractère dominant des divinités génératrices dont les *Vénus* étaient les héritières. Ici, tout à l'inverse, — et ce ne laisserait pas d'être un argument pour la provenance de Chios indiquée sans référence par M. S. Reinach dans son *Répertoire* ⁽²⁾ et qui n'est pas répétée dans le catalogue de vente, — si un reproche pouvait être fait, ce serait plutôt en sens contraire. La femme représentée pécherait plutôt par gracilité. Le torse est bien mince et les jambes bien longues.

Il est certain, enfin, que l'interprétation faussement donnée au nom **ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ** constitue un contre-sens. « L'inscription, écrit M. Sambon, a été soigneusement décapée par M. Léon André, et les uns ont vu dans le nom celui du sculpteur Demetrios d'Alopé, du iv^e siècle avant J.-C. ; d'autres celui

⁽¹⁾ *Ancienne collection Lav. Durighello*, n° 26.

⁽²⁾ *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, t. V, p. 146, n° 10.

d'un bronzier bien postérieur reproduisant un chef-d'œuvre grec du iv^e siècle. Je ne prendrai pas parti dans la question et ne fixerai point d'époque⁽¹⁾. » Sage réserve. Quel inscription, en effet, soit notablement postérieure au iv^e siècle il ne fait pas de doute, mais même peut-être à la date d'exécution du bronze. Il ne suffit point. ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ n'est pas une signature d'artiste, qui ne s'exprimerait pas ainsi par un génitif seul. Il n'est donc question ni de Démétrios d'Alopéké, et non d'Alopé, ni de tout autre maître plus ou moins inconnu. Le génitif ne désigne ici qu'un possesseur de la statuette, un des prédécesseurs de celui pour qui n'a pas hésité à la payer 191.000 francs, frais en sus, le marchand allemand Hamburger.

La qualification de chef-d'œuvre, que je rappelais en tête de ces pages, revient beaucoup plus légitimement à la troisième des *Aphrodites* ayant appartenu à Joseph Durighello.

Il ne s'agit point ici de vouloir lui « accrocher », si je puis dire, comme c'est une tendance malheureusement trop courante, quelque grand nom d'artiste, fût-ce en rapprochant, sans souci des contradictions, Praxitèle, de qui la tête de notre bronze rappellerait d'une manière frappante celle de l'*Aphrodite*, — un élève d'Euphranor, dont, nous remémore-t-on encore, sans qu'on voie bien la portée du fait, puisque la statuette ne vient ni de Rome, ni d'Italie, mais de Syrie, les œuvres étaient si prisées à Rome et à qui la rattacherait « le balancement des lignes de l'école argienne » — Doedalsès enfin, non que « nous ayons devant les yeux le visage même de [sa] statue », mais, ajoute-t-on aussitôt, « il ne serait pas impossible que nous eussions ici une excellente réplique du visage de la Cnidiennne sur un corps inspiré par l'œuvre de Doedalsès », d'où cette assertion en fin de compte que notre bronze serait « un reflet incomparablement vivant de deux belles œuvres disparues⁽²⁾ ».

Vains assemblages de noms propres. La très ingénieuse restitution par M. Th. Reinach d'un texte altéré de Pline, mentionnant une *Venerem lavantem*

⁽¹⁾ Ancienne collection Xav. Durighello, p. 15.

⁽²⁾ M. F., *Les Bronzes de la collection Duri-*

ghello. Gazette des Beaux-Arts, 1925, II, p. 282, 283, 285, 286.

sese ⁽¹⁾ d'un prétendu Daedalos a sans doute depuis plus d'une vingtaine d'années fait regarder presque unanimement ce Daedalsès ou plutôt Doedalsès de Bithynie comme l'auteur de qui dérivent nos nombreuses *Vénus* accroupies ⁽²⁾. Mais ne peut-on dire que, en archéologie, les vérités n'ont qu'un temps? Il le paraîtrait à en croire, si je ne me trompe, une toute récente communication à l'Académie de M. S. Reinach ⁽³⁾ et j'hésiterais fort en tous cas à prendre à mon compte l'affirmation qu'une « *Vénus* accroupie pour recevoir sur ses épaules l'eau parfumée de son bain nous indique tout de suite que nous sommes au début de la période hellénistique » et qu'un tel type « ne commence à se répandre qu'environ le commencement du III^e siècle avant notre ère, venant après tant de déesses debout ou assises ⁽⁴⁾ ».

Les deux planches qui reproduisent l'*Aphrodite*, d'abord de profil à droite (pl. XL), puis plus de face (pl. XLI), me dispensent d'en faire une longue description, et je me borne à reproduire celle du catalogue : « *Vénus* nue, accroupie. Elle est vue de trois quarts à droite, le visage tourné vers le spectateur et légèrement abaissé; la jambe gauche est ployée presque à angle droit, tandis que l'autre, le genou au ras du sol et le pied en retrait, soutient le poids du corps. Les bras sont croisés sur la poitrine dans un geste pudique. La chevelure, nouée en krobylos, descend en deux mèches d'inégale longueur sur les épaules. Bronze antique ⁽⁵⁾. »

Il est fâcheux, pour ce qui est de ce dernier détail, qu'une reproduction de dos de la statuette ne puisse pas la laisser pleinement reconnaître, comme le fait la planche V du catalogue de la vente. Mais, par bonheur, les images tant du bronze du Louvre que de celui de M^{me} Nav. Durighello montrent une disposition toute voisine et rendue avec beaucoup de vérité des cheveux épars sur le dos, singulièrement plus plaisante que tous les chignons plus ou moins compliqués de tant d'autres *Vénus*.

La même planche du catalogue, s'ajoutant aux reproductions que nous donnons, montrerait également à quel point les expressions d'« exquise finesse du modelé » et surtout « d'élégance de ce jeune corps féminin ⁽⁶⁾ » sont peu en

⁽¹⁾ *Histoire naturelle*, XXXVI, 35.

⁽²⁾ *L'auteur de la Vénus accroupie*, *Gazette des Beaux-Arts*, 1897, I, p. 314-324.

⁽³⁾ Séance du 7 août 1925.

⁽⁴⁾ M. F., *Les Bronzes de la collection Durighello*, p. 282.

⁽⁵⁾ *Collection Joseph Durighello*, n° 3.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 7.



VENUS ACCROUPIE
Trouvée à Beyrouth
Anc. coll. Joseph Durighello



VENUS ACCROUPIE
Trouvée à Beyrouth.
Anc. coll. Joseph Durighello

situation. Le modelé, j'en conviens, est très beau, mais ce n'est pas de finesse qu'il fallait parler, mais bien de souplesse avant tout, de naturalisme et de puissance. Inverse par ses traits dominants de la statuette que nous décrivions en second lieu, c'est ici, comme d'ailleurs nous le notions d'une manière générale, par la plénitude des formes que se signale cette *Aphrodite* syrienne.

Il me plaît enfin de rappeler en terminant que c'est au désintéressement de Joseph Durighello, qui le lui céda pour le prix minime de 500 francs qui n'était peut-être pas même le remboursement des frais qu'il avait dû faire pour se l'assurer, que le département des antiques du Louvre doit un marbre, tout frémissant de vie, également d'*Aphrodite* accroupie, découvert à Tyr⁽¹⁾. « Les Durighello, M. S. Reinach l'a justement dit⁽²⁾, n'appartenaient pas à la race des fourmis, mais à celle des cigales », et Joseph en particulier, selon la remarque encore de M. Sambon, « pour récolter l'argent nécessaire à de nouvelles fouilles, abandonnait facilement le butin des anciennes⁽³⁾ ». Les visiteurs du Musée trouveront ce torse dans la salle du Tibre, exposé en pendant de la célèbre *Vénus* de Vienne⁽⁴⁾, dont il offre une réplique si exacte que les jambes et le bassin de celle-ci moulés l'ont laissé s'y réajuster. *Vénus* de Vienne, mais *Vénus* de Tyr également ne méritent à coup sûr pas la qualification dédaigneuse de « froides copies romaines que possède le Louvre⁽⁵⁾ », qu'a fait décerner injustement à ces deux magnifiques sculptures — est-ce bien du moins à elles, on aimerait à en douter, qu'il est fait allusion? — le souci, si légitime qu'il ait pu être par ailleurs, d'exalter la dernière *Aphrodite* de bronze de la collection de Joseph-Ange Durighello.

ÉTIENNE MICHON.

(1) Inventaire MNC. 865; *Catalogue sommaire des marbres antiques*, éd. de 1922, p. 37, n° 2241.

(2) *Revue archéologique*, 1922, I, p. 333.

(3) *Ancienne collection Xav. Durighello*, p. 6.

(4) Inventaire MNC. 1116; *Catalogue sommaire des marbres antiques*, p. 33, n° 2631 et pl. XVII.

(5) M. F., *Les Bronzes de la collection Durighello*, p. 283.

SAMARIE AU TEMPS D'ACHAB ⁽¹⁾

PAR

RENÉ DUSSAUD

1. LES FOUILLES DE L'UNIVERSITÉ D'HARVARD. — 2. LA CIVILISATION ISRAÉLITE SOUS ACHAB. — 3. LE PALAIS D'ACHAB. — 4. LES OSTRACA DE SAMARIE ET L'ÉCRITURE HÉBRAÏQUE AU TEMPS D'ACHAB. — 5. LES RENSEIGNEMENTS GÉOGRAPHIQUES. — 6. LES INTENDANTS ROYAUX.

1. — Les fouilles de l'Université d'Harvard.

Quand, du fond de la vallée et sans passer par le village de Sebastiyé, on escalade la hauteur sur laquelle Omri édifia sa capitale ⁽²⁾, on se rend compte de la position dominante qu'occupait Samarie au centre d'un cercle de collines fertiles qui s'écartent, vers l'ouest, pour offrir une large échappée sur la Méditerranée. Du haut de cet observatoire ⁽³⁾, on imagine aisément la résistance que la ville pouvait opposer aux armées les mieux organisées. Seule de tout le pays environnant, en effet, Samarie tint tête à l'invasion de Tiglatpilésér en 733-732 ⁽⁴⁾ et Sargon ne put la réduire qu'au bout de trois années d'efforts, en 722 ⁽⁵⁾. On saisit la portée de l'observation présentée à Ben-Hadad II par ses officiers, après leur défaite sous les murs de Samarie : « Leurs dieux sont des dieux de montagnes, c'est pourquoi ils l'ont emporté sur nous; mais attaquons-les en plaine et nous serons les plus forts ⁽⁶⁾. »

⁽¹⁾ Lecture faite devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, les 31 août et 11 septembre 1925.

⁽²⁾ I Rois, xvi, 24.

⁽³⁾ Le nom de la localité Shomeron (assy. : Samerina; grec : Samaria) paraît signifier « poste de garde, observatoire ». C'est l'opinion de RENAN, *Hist. du peuple d'Israel*, II, p. 254, contre l'explication du Livre des Rois,

I, xvi, 24, que maintient GUÉRIN, *Samarie*, II, p. 197.

⁽⁴⁾ H. GRESSMANN, *Altor. Texte und Bilder*, I, p. 115.

⁽⁵⁾ Pour la discussion des textes, voir DHORME, *Les Pays bibliques et l'Assyrie*, p. 44 et suiv.

⁽⁶⁾ I Rois, xx, 23,

Le panorama évoque avec une force singulière le glorieux passé de la sœur rivale de Jérusalem, l'activité et le prestige de ses rois, la violence des factions militaires, l'ardeur de ses prophètes. La vue de la mer dont on jouit du sommet de la colline et qui, des terrasses du palais royal, devait prendre plus d'ampleur, aide à comprendre les liens étroits qui se nouèrent entre Tyr et Samarie. Salomon n'avait signé qu'un traité de commerce avec Hiram, Achab s'allia à Itoba'al en épousant sa fille Jézabel. Une ère de richesse inconnue jusqu'alors s'ouvrit pour le royaume d'Israël, et l'on put croire que l'Etat dissident avait définitivement fait choix d'une dynastie en même temps que d'une capitale. Pour les Assyriens, le pays d'Israël restera, jusqu'à la chute de Samarie, le pays d'Omri ⁽¹⁾.

L'éclat que jette le royaume du Nord sous Achab ne s'affirme pas seulement par la victoire de ce roi sur les Araméens de Damas, par un pouvoir qui s'étendit jusque sur Moab, par une politique qui sut maintenir une alliance étroite avec les royaumes de Tyr et de Juda: nous en possédons depuis peu des témoignages visibles grâce aux fouilles qu'une mission américaine, dirigée par M. Reisner et qui comptait parmi ses membres MM. Fisher et Lyon, a poursuivies sur le site de Samarie de 1908 à 1910. La belle publication qui vient de paraître atteste le soin avec lequel les recherches ont été conduites. Une abondante illustration permet de suivre pas à pas la marche des travaux ⁽²⁾.

On sait que le site ne fut pas habité avant d'avoir été acheté par Omri pour y transporter sa capitale. Précisément aucun vestige céramique, antérieur au temps d'Omri, n'a été relevé; toute la documentation fournie par les excavations poussées jusqu'au roc est franchement de l'âge du fer ⁽³⁾. Cette preuve de l'exactitude de la classification céramique n'est pas inutile à relever.

Les plans et les planches de l'ouvrage, sorti des presses américaines, illustrent la démonstration par laquelle M. Fisher distingue, au milieu des

(1) BEZOLD, *Brit. Mus., Catal. of Cuneif. Tablets*, V, p. 1994, a reconnu que *mar-Humri* était l'habitant de *bit-Humri*, autrement dit d'Israël.

(2) G. A. REISNER, C. S. FISHER et D. G. LYON, *Harvard Excavations at Samaria (1908-1910)*.

Un volume de texte gr. in-4° de xxxii et 417 pages et un atlas de xxii pages, 16 plans et 90 planches. Cambridge (États-Unis), Harvard University Press, 1924.

(3) Sauf, sur le roc, des traces d'occupation néolithique.

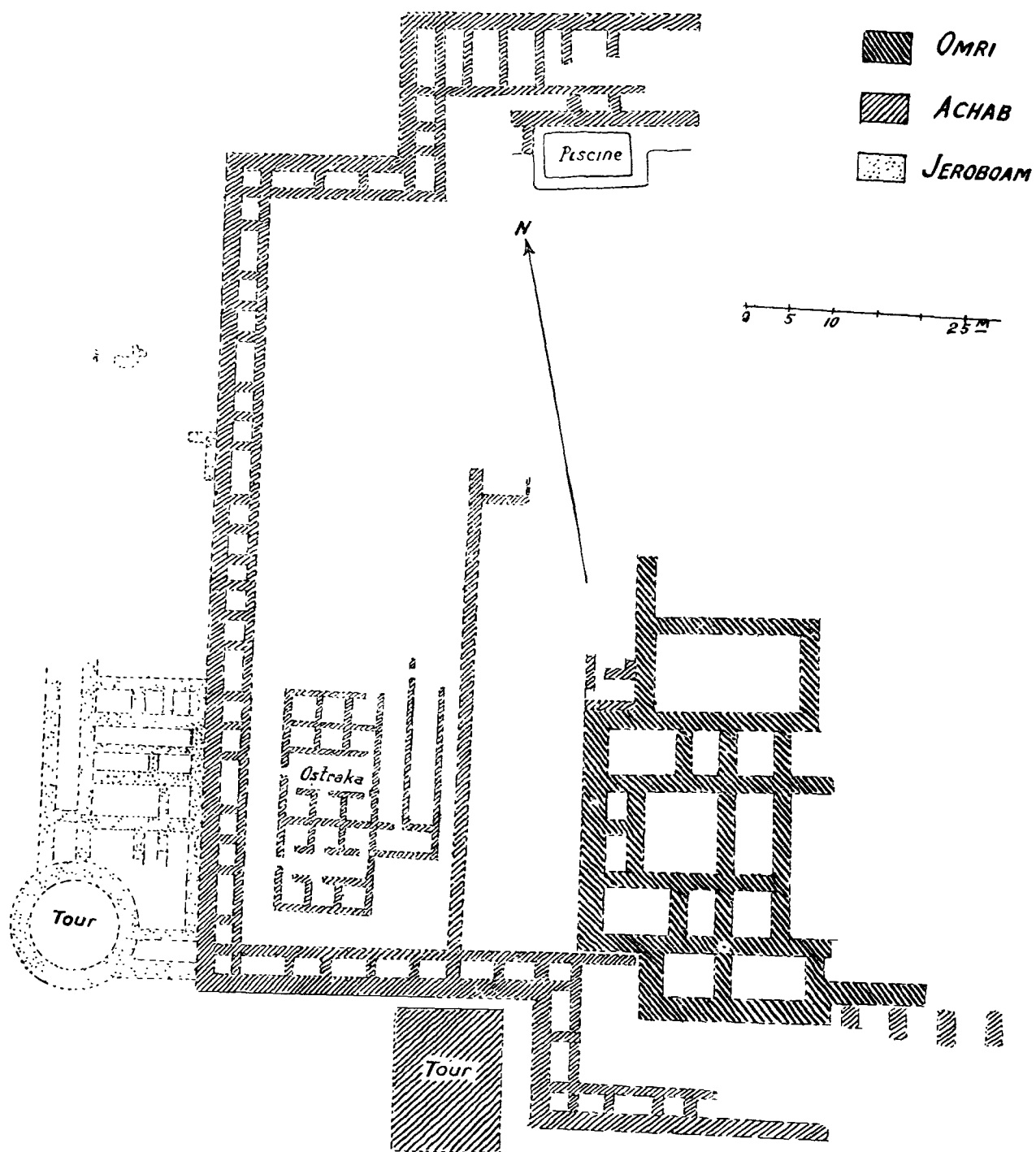


FIG. 1. — Plan des palais successifs de Samarie.

édifices postérieurs, les constructions d'Omri, les agrandissements d'Achab et les réfections qu'il place sous le règne de Jéroboam II.

Quelques pans de murs mis au jour attestent la maîtrise des anciens architectes et le soin avec lequel ils établissaient leurs constructions. Dès Omri, les pierres portent fréquemment un bossage, mais cette pratique prend beaucoup plus de régularité sous Achab (fig. 2). D'après M. Fisher, elle n'a alors aucune

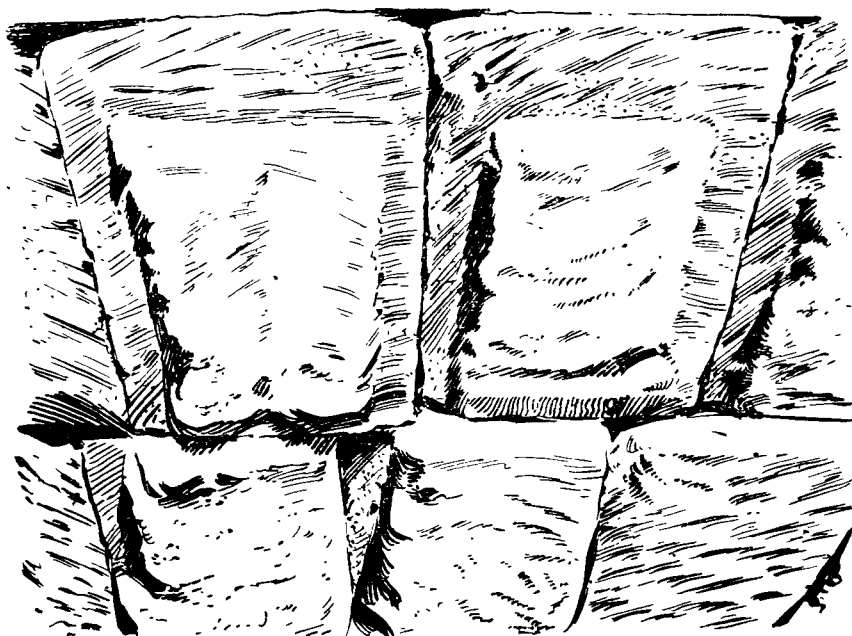


FIG. 2. — Bossage du mur d'Achab.

intention décorative; son objet est de faciliter la pose du bloc avec la plus grande économie possible de taille sur la face apparente. Cette raison technique explique que l'emploi du bossage se soit généralisé et longtemps maintenu en Syrie et en Palestine.

Le plus ancien édifice au sommet de la colline de Samarie est donc le palais qu'y fit construire Omri. Les fouilles ne l'ont pas complètement dégagé vers l'est; son dispositif paraît assez modeste et se compose de salles réparties autour de cours (fig. 1).

2. — La civilisation israélite sous Achab.

Achab agrandit considérablement ce premier palais et les mesures qu'il dut prendre à cet effet ont laissé dans l'Ancien Testament un souvenir durable avec le récit de la vigne de Nabot qui paya de sa vie la résistance à se laisser exproprier ⁽⁴⁾. Les architectes royaux employèrent, pour la nouvelle construction, de beaux bloes de calcaire blanc où M. Reisner trouve l'explication du terme « palais d'ivoire ⁽²⁾ », qui caractérise le palais d'Achab. Nous inclinons plutôt à reconnaître dans ce vocable un terme officiel ⁽³⁾ que, seul, le roi était à même de fixer et que devait justifier l'usage de l'ivoire dans la décoration, notamment dans la salle du trône.

Le roi de Damas avait un lit d'ivoire ⁽⁴⁾ et un trône en ivoire massif qu'Adad-Nirari III emportera comme butin ⁽⁵⁾. Salomon avait possédé un trône d'ivoire incrusté d'or ⁽⁶⁾. Achab pouvait étaler un luxe plus grand encore en s'approvisionnant à Tyr, principal centre du commerce de l'ivoire ⁽⁷⁾. Cette matière était plus en vogue que jamais dans toute l'Asie antérieure. Les beaux ivoires trouvés à Nimroud, qui ont dû décorer des coffrets ou des meubles, sont d'époque un peu plus récente, mais une boîte en ivoire d'Enkomi remonte bien au ix^e siècle ; elle figure des Syriens ou des Phéniciens et donne l'image d'un

⁽⁴⁾ I Rois, xxi. Comme beaucoup de récits du cycle prophétique, le rédacteur néglige de spécifier le lieu où Nabot possédait une vigne et on pense généralement (ainsi Benl., *Geogr. des allen Palaestina*, p. 204-205) que c'était à Yezréel, puisque Nabot est qualifié de yezréélite et habitait à Yezréel. Mais cela l'empêchait-il d'être propriétaire à Samarie ? Le verset 18 montre bien que la vigne était à Samarie et c'est bien là que les chiens lèchent le sang d'Achab ; cf. xxi, 37-38. Le rédacteur s'est embrouillé dans son récit au verset xxi, 19, car l'expression « à cette même place » ne convient pas ; mais les difficultés qu'il a éprouvées pour faire cadrer la soi-disant prophétie avec les événements n'ont touché en rien la réalité de ces derniers.

⁽²⁾ I Rois, xxii, 39 ; cf. *Harvard Exc.*, p. 61.

⁽³⁾ Nous retrouverons dans *Psaumes* XLV, 9, l'expression que confirme Amos, iii, 15, où nous proposons de corriger l'inacceptable *rabbim* par *shenhabim*, autre variété d'ivoire. On aura pris le premier élément *shen* pour une dittographie et on aura corrigé *habim* en *rabbim*. La correction en *habenim*, ébène, qu'on propose généralement, n'est pas en situation.

⁽⁴⁾ Autre mention de lits d'ivoire dans Amos, vi, 4.

⁽⁵⁾ DuRoi., *Les Pays bibliques et l'Assyrie*, p. 28.

⁽⁶⁾ I Rois, x, 18.

⁽⁷⁾ Ezéchiel, xxvii, 6 ; 15.

char à l'époque d'Achab ⁽¹⁾. Dans la cour même du palais d'Achab, la mission américaine a mis au jour un scarabée d'ivoire, une anse d'ivoire avec l'uræus et un manche de poignard en ivoire taillé en forme de tête de lion ⁽²⁾.

On est autorisé à faire remonter à cette époque de richesse et de luxe la coutume d'aménager dans le palais royal une installation soigneusement calfeutrée pour l'hiver ⁽³⁾ et une autre plus aérée pour l'été. La mention d'une telle disposition n'apparaît que dans Amos ⁽⁴⁾ sous Jéroboam II, mais c'était, dès lors, une mode fort répandue puisqu'on la trouve dans le bourg lointain de Zendjirli où le roi Barrekoub se vante d'avoir ainsi amélioré la demeure de ses pères.

On imagine aisément que c'est en prenant le frais sur le belvédère ⁽⁵⁾ du palais d'été qu'Achazia, fils et successeur d'Achab, fit une chute dont il périt ⁽⁶⁾.

Comme on l'a reconnu depuis longtemps, le psaume XLV offre un tableau de la vie royale à Samarie ⁽⁷⁾, probablement à l'époque d'Achab. Le roi, monté sur son char, nous est représenté comme l'ardent défenseur de la justice et l'ennemi de l'iniquité. La mention du palais d'ivoire et celle de Tyr ne laissent aucun doute sur la personnalité visée. Cette peinture de la société israélite s'oppose aux tableaux poussés au noir qu'on relève dans d'autres passages, notamment dans les récits légendaires qui exaltent la figure du prophète Élie ⁽⁸⁾.

Cependant, à la longue, la sécurité même dont on jouissait sur la colline de Samarie ⁽⁹⁾, la vie de plaisir qui s'y développa, le luxe dont la charge retombait sur le peuple, les abus qui s'ensuivirent et qu'aggravèrent, à partir de Jéhu, les cahots d'une vie politique désordonnée, finirent par soulever de violentes attaques. L'exemple d'Amos, contemporain de Jéroboam II, est

⁽¹⁾ Voir nos *Civilisations préhelléniques*, 2^e éd., fig. 499.

⁽²⁾ *Harvard Exc.*, p. 62.

⁽³⁾ JÉRÉMIE, XXXVI, 22, mentionne le *bet-ha-horeph* comme étant chauffé.

⁽⁴⁾ AMOS, III, 15.

⁽⁵⁾ Il se tenait dans la pièce « haute » dite *'aliyah*, ou encore *Juges*, III, 2 (il s'agit ici du roi de Moab), *'aliyat ha-meqerah*, la pièce haute

où l'on prend le frais ; cf. JÉRÉMIE, XXII, 14.

⁽⁶⁾ II Rois, I, 2.

⁽⁷⁾ BENAN, *Hist. du peuple d'Israël*, II, p. 263 et suiv.

⁽⁸⁾ Voir nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite*, p. 289 et suiv., où nous opposons à la légende prophétique sur les crimes d'Athalia les chapitres XX et XXII de I Rois.

⁽⁹⁾ AMOS, VI, 1.

typique. Comme il le dit lui-même, il n'était ni prophète, ni fils de prophète ⁽¹⁾ ; il s'insurgea de son propre élan contre les mœurs nouvelles. C'est de lui surtout qu'on peut dire avec Renan : « Son idéal était en arrière, dans une vie qu'il considérait comme seule digne de l'homme libre, vie pastorale ou agricole, sans grandes villes, sans armée régulière, sans pouvoir central, sans cour ni aristocratie princière, sans luxe ni commerce, avec un culte simple, sans temple ni autel bâti, sans sacerdoce formant caste ; à la base de tout cela, une philosophie d'une clarté enfantine et une théologie tout à fait contradictoire ⁽²⁾. »

On est autorisé à reporter au règne d'Achab la transformation qui s'opéra dans la vie économique d'Israël et sur laquelle nous possédons quelques renseignements, parce que ce moment a certainement été le plus favorable à l'écoulement des produits du sol israélite sur le marché de Tyr, alors dans toute la force de son expansion commerciale. Israël y envoie son blé, sa cire, son miel, son huile, son baume, et cette liste fournie par Ezéchiel n'est certainement pas complète ⁽³⁾, comme nous le verrons.

Si un élément de richesse, insoupçonné jusque-là, pénètre en Israël, et modifie profondément les conditions d'existence, cela ne va pas sans apporter quelque trouble. Les facilités d'exportation vidaient hâtivement les magasins et ne permettaient plus de constituer des réserves. La moisson venait-elle à manquer faute de pluie ⁽⁴⁾, ou bien les sauterelles détruisaient-elles prairies ⁽⁵⁾, vignobles, figuiers et oliviers ⁽⁶⁾, alors la famine sévissait durement dans ce pays cependant riche et fertile. On achetait un homme pour un prix infime, celui d'une paire de sandales, assure Amos ⁽⁷⁾, et on le vendait aux Tyriens, « les pourvoyeurs d'esclaves du monde entier ⁽⁸⁾ ». Amos reproche sévèrement à Tyr d'avoir, en dépit du traité d'amitié qui liait les deux pays, livré en masse des esclaves juifs aux Édomites ⁽⁹⁾, et l'on voit dans les plaintes du prophète que,

⁽¹⁾ AMOS, VII, 14, dans la discussion si curieuse avec Amasia, le prêtre du sanctuaire de Béthel.

⁽²⁾ RENAN, *op. cit.*, II, p. 269.

⁽³⁾ EZÉCHIEL, XXVII, 17.

⁽⁴⁾ AMOS, IV, 7 et suiv.

⁽⁵⁾ AMOS, VII, 1-2.

⁽⁶⁾ AMOS, IV, 9.

⁽⁷⁾ AMOS, II, 6.

⁽⁸⁾ RENAN, *op. cit.*, II, p. 427, qui cite *Odyssée*, XIV, 288-297 ; XV, 475-476 ; HÉRODOTE, I, 1, 2, auxquels il faut ajouter JOÏL, III, 6 et EZÉCHIEL, XXVII, 43 ; VICTOR BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 161 et II, p. 453.

⁽⁹⁾ AMOS, II, 9.

pour ceux qui en pâtissaient, commerce était synonyme de rapine. Amos en appelle aux Assyriens ⁽¹⁾ et aux Égyptiens :

Assemblez-vous sur la colline ⁽²⁾ de Samarie
Et voyez les grands désordres qui y règnent ⁽³⁾.
Ils ne savent pas agir avec droiture.
Eux qui entassent ⁽⁴⁾ par la rapine et l'oppression ⁽⁵⁾.

Les femmes qu'Amos, suivant l'expression flatteuse du temps, qualifie de « génisses de Basan, qui vivent sur la colline de Samarie », ne sont pas les dernières à opprimer le pauvre et à écraser l'indigent dans cette course à la fortune ⁽⁶⁾. La fièvre de mercantilisme, qui s'était emparée des Israélites, leur faisait supporter avec impatience l'interruption des fêtes.

Quand finira donc, disaient-ils, la néoménie,
Que nous reprenions notre commerce,
Et le sabbat, que nous rouvrions nos magasins de blé ⁽⁷⁾ !

Impressionnés par le caractère religieux du livre d'Amos — on a été jusqu'à parler d'une religion des prophètes ! — les commentateurs ont méconnu la nature économique du malaise dont souffrait Israël. Ce passage montre l'erreur qu'on commet parfois en prétendant que le commerce de ce pays était alors entre des mains étrangères. Amos exprime le sentiment des classes de la société éprouvées par le développement économique trop rapide du pays et il ne jugeait pas si mal la situation en l'attribuant à l'alliance conclue avec Tyr, alliance que cimentait l'introduction à Samarie du culte de Melqart, le Ba'al de Tyr. Les opposants portèrent leur effort contre ce dieu. Ils crurent parvenir à leurs fins avec Jéhu qui, pour mieux tenir le pouvoir, massacra tous les descendants d'Achab; mais Jéhu eut beau détruire le temple de Melqart ⁽⁸⁾, il ne put changer les habitudes prises, ni réduire l'activité commerciale qui durèrent jusqu'à la ruine de Samarie par les Assyriens.

⁽¹⁾ Dans Amos, III, 9, lire avec les LXX *be-ashshour* au lieu de *be-ashlod*.

⁽²⁾ Au singulier, d'après les LXX.

⁽³⁾ Supprimer comme glose les deux derniers mots du verset.

⁽⁴⁾ « Dans leurs palais » est une addition.

⁽⁵⁾ Amos, III, 9-10.

⁽⁶⁾ Amos, IV, 1 et suiv.

⁽⁷⁾ Amos, VIII, 3.

⁽⁸⁾ Si le temple d'Astarté ne subit pas le même sort, cela s'explique par l'identification, qui dut s'établir aisément, avec la déesse 'Auat, dont le culte est encore en honneur dans la colonie juive d'Éléphantine.

Il n'est pas sans importance de relever sur le terrain les vestiges de cette civilisation brillante, mais éphémère, de cette richesse qui n'allait pas sans engendrer beaucoup de misère et qui suscita une réaction aux conséquences lointaines. Quelle belle page Renan nous eût donnée s'il avait pu toucher ces constructions dont il déplorait de ne rien connaître ⁽¹⁾, avec quelle attention il eût considéré les restes d'une écriture plus ancienne que la stèle de Méša et trouvée dans le palais même d'Achab.

3. — Le palais d'Achab.

Le palais d'Achab se composait de trois parties. D'abord le palais proprement dit qui se développa autour de l'ancien palais d'Omri. Puis une grande cour qui, s'étendant à l'est et au nord, était limitée par une enceinte à laquelle s'adossaient une série de petites pièces ouvrant sur la cour. Enfin, en dehors cette enceinte et vers le sud-est, s'élevait une grande tour rectangulaire (fig. 1). Cet ensemble a rappelé à M. Fisher les palais assyriens ; mais le rapport est lointain, car le dispositif de la cour en diffère notablement. En Assyrie, la grande cour est à l'intérieur même du palais, tandis qu'ici elle enveloppe plusieurs façades du palais. Pour donner une idée des dimensions de ces bâtiments, notons que la façade ouest de l'enceinte du palais mesure 95 mètres du nord au sud et que la tour rectangulaire comptait 12 m. 50 sur 16 mètres ⁽²⁾.

M. Fisher pense que cette tour commandait une des entrées du palais ; cela paraît d'autant plus vraisemblable que nous retrouverons une disposition analogue pour la porte de la ville. A cette occasion, nous insisterons sur l'originalité de l'emploi de la tour unique, bouchant pour ainsi dire l'entrée qu'elle doit défendre.

Nous connaissons le nom que l'on donnait à cette tour du palais où logeait la garde royale, c'était l'*armon* du palais royal ⁽³⁾. La garde était ainsi placée près du palais, mais en dehors. Cette disposition prudente s'explique quand on voit avec quelle facilité le chef militaire assassinait le roi pour s'installer à sa place. C'est dans l'*armon*, dont la mission américaine a relevé le plan, que le

⁽¹⁾ RENAN, *op. cit.*, II, p. 254.

⁽²⁾ II Rois, xv, 25 ; *armon bet ham-melek*.

⁽³⁾ *Harvard Exc.*, p. 98.

roi Pekehya fut assassiné par le commandant de ses troupes, Pekah, fils de Ramalyahou ⁽¹⁾.

L'ancien palais royal à Tirša possédait également un *armon* ⁽²⁾, d'où nous concluons que c'était une disposition traditionnelle. On nous apprend que Zimri, jugeant que Tirša allait tomber aux mains d'Omri, se réfugia dans l'*armon* du palais royal, c'est-à-dire dans la principale défense, y mit le feu de sa propre main et périt dans les flammes. Cet incendie fut probablement une des raisons qui, au moment où la menace assyrienne commençait à devenir pressante, engagèrent Omri à chercher une autre capitale. Il y aurait lieu de vérifier si la tour rectangulaire, dont on attribue la construction à Achab, n'aurait pas été fondée déjà par Omri. Si non, il faudrait rechercher l'*armon* d'Omri; peut-être ce dernier avait-il été édifié dans la région orientale du palais qui n'a pas été dégagée.

On ne doit pas se dissimuler que tous ces vestiges sont fort ruinés par les remaniements postérieurs, et tout particulièrement par les édifices qu'Hérode fit élever sur le même emplacement. Il a fallu la perspicacité et l'expérience des fouilleurs américains pour se retrouver dans l'enchevêtrement des constructions diverses.

On a reconnu le mur ouest du corps de bâtiment constituant à proprement parler le palais d'Achab. Entre ce mur et l'enceinte générale du palais, donc à l'ouest et au nord de ce dernier, s'étend une vaste cour sur laquelle donnent les pièces adossées au mur d'enceinte. C'étaient les communs avec écuries et remises pour les chars.

Dans la partie sud de cette cour fut édifié un assez grand bâtiment que M. Fisher définit comme un magasin destiné à serrer l'huile et le vin. On y a, en effet, découvert les *ostraca* qui mentionnent ces produits et dont nous parlerons dans un instant. Cet édifice devait aussi servir de demeure aux intendants royaux.

Au nord de la cour on a reconnu une piscine cimentée, mesurant 10 m. 23 sur 5 m. 20 ⁽³⁾, dont l'eau devait servir notamment à abreuver les chevaux et à

⁽¹⁾ II Rois, XV, 25.

⁽²⁾ I Rois, XVI, 48. Le mot a subi la même évolution sémantique que notre mot «château». Désignant tout d'abord un *castellum*, il a servi

à définir ensuite une habitation princière ou, simplement, une ancienne et grande demeure.

⁽³⁾ Elle fut réduite dans la suite à 6 m. 09 sur 4 m. 75.

nettoyer les chars. Il en est fait mention à l'occasion d'un événement historique. Quand Achab fut grièvement atteint à l'attaque de Ramot Galaad, il perdit tout son sang et expira dans le char qui le portait. « On ramena Achab mort à Samarie où il fut enseveli. Tandis qu'on lavait son char auprès de la piscine de Samarie, les chiens léchèrent son sang en même temps que les prostituées se baignaient ⁽¹⁾. »

Après Achab, le palais prit encore une certaine extension vers l'ouest. On construisit notamment une tour ronde d'environ 10 mètres de diamètre intérieur. Ces additions sont attribuées à Jéroboam II dont le règne ne fut pas sans grandeur.

..

Samarie était fortifiée ; malheureusement l'ancienne muraille ⁽²⁾ a disparu, sauf en un point vers le sud. Les fondations affectent une curieuse disposition :

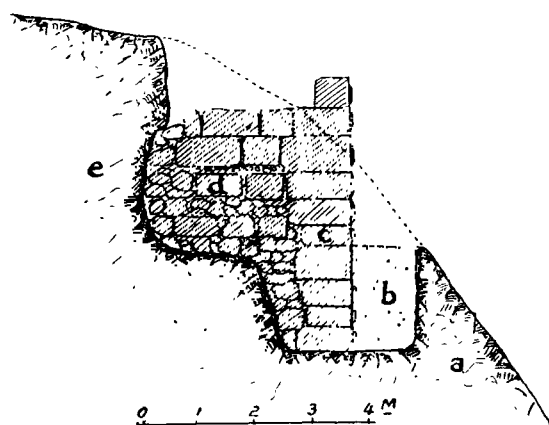


FIG. 3. — Portion conservée du mur d'enceinte à Samarie

tion : la face inclinée du roc a été entaillée de façon à enchâsser le pied du mur (fig. 3). Ainsi on parait au glissement en même temps qu'on rendait l'attaque moins aisée. Cette solution évitait de construire, comme on le voit à Megiddo, un formidable glacis en briques revêtues de pierres. Ici le glacis est constitué par le rocher lui-même. En b, entre le pied du mur et le ro-

cher, on a bourré des éclats de pierre qui forment un revêtement très solide.

Les explorateurs américains ont retrouvé encore des traces de la primitive fortification à la porte de la ville qui ouvrait à l'ouest. Quand on entreprit le déblaiement en ce point, des vestiges informes émergeaient du sol ⁽³⁾ ; au-

⁽¹⁾ I Rois, xii, 31-38. D'après une soi-disant prophétie d'Élie.

⁽²⁾ Amos, iii, 14, la mentionne.

⁽³⁾ GUÉRIX, *Samarie*, II, p. 195, signale la « porte monumentale, aujourd'hui détruite,

que défendaient, à droite et à gauche, deux tours rondes bâties en belles pierres de taille, ainsi que l'indiquent les arasements qui existent encore ».



1. La colline de Samarie.



2. Tour romaine nord défendant
la porte de la ville de Samarie

jourd'hui l'entrée de la ville entre ses deux tours est complètement dégagée et ne manque pas d'allure (pl. XLII, 2).

L'Ancien Testament ne fait mention que d'une porte à Samarie et cela se conçoit puisque la ville était avant tout une place forte. De ce point de vue, la porte est judicieusement placée à l'endroit le plus difficilement accessible dans une attaque. Celle-ci devait fatalement être conduite de l'est par le col qui relie l'éperon de Samarie aux collines voisines. En plaçant la porte vers

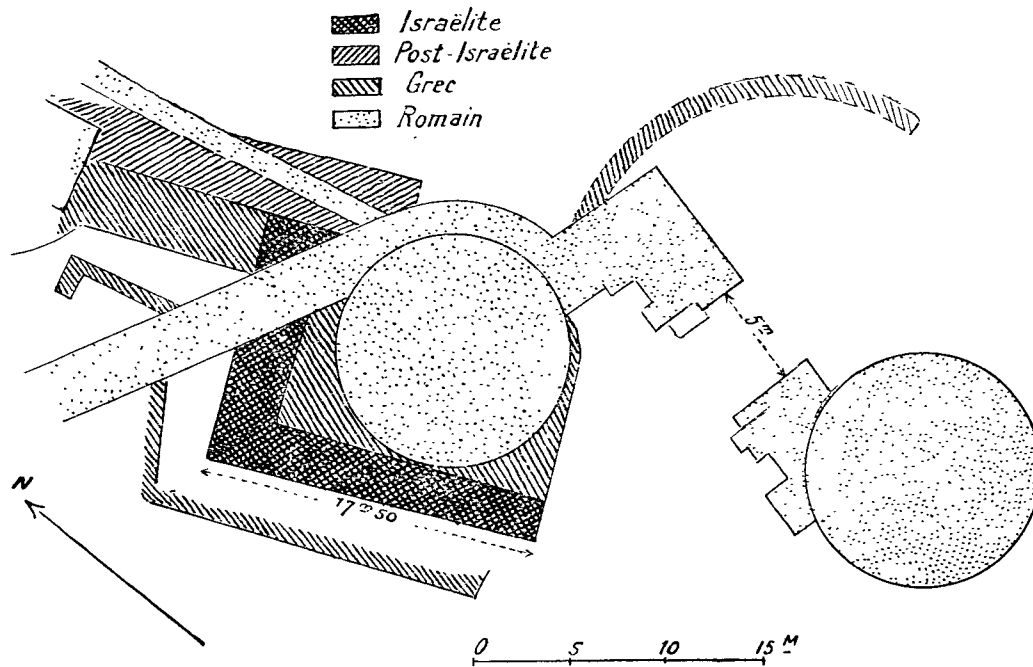


FIG. 4. — Les différents états de la porte de la ville à Samarie.

l'extrémité ouest de l'éperon, on obligeait l'ennemi qui voulait l'atteindre, à longer le mur dans toute sa longueur.

Actuellement, la porte de la ville apparaît flanquée de deux tours rondes (fig. 4) que M. Fisher attribue à l'époque romaine et qui constituent un remaniement de deux tours sur plan carré d'époque grecque. Au-dessous, le savant architecte a reconnu le plan carré d'une tour israélite qu'il fait remonter à Omri. Il n'a retrouvé de cette époque que le soubassement de la tour nord. Faut-il admettre, comme il le propose, que les fondations de la seconde tour ont complètement disparu ? Rien n'oblige à supposer que la fortification primi-

tive de l'entrée ait comporté deux tours. Si l'on admet que la disposition des lieux a peu changé au cours des siècles, elle s'oppose à une telle hypothèse, car on remarquera que la tour carrée de l'époque israélite, de plus grandes dimensions que les tours postérieures, est placée devant la porte de la ville. Dans ces conditions, il n'y a pas de place pour une seconde tour. Pour construire deux tours, il faudra en réduire les dimensions. Nous constatons là une des particularités de la fortification syrienne, déjà relevée plus haut à propos du palais d'Achab : l'emploi de la tour unique placée devant la porte à défendre. Non seulement les portes des villes, mais les portes des palais ⁽¹⁾ et aussi les portes des enceintes de temples présentaient cette disposition, comme nous l'apprenons lors de la prise de Sichem par Abimelek ⁽²⁾. Et de même que, dans la suite, les portes des villes furent munies de deux tours symétriques, celles des enceintes des temples également et nous saisissons ainsi l'origine de l'organisation si particulière de l'enceinte des sanctuaires syriens. On voit donc qu'il est inutile de faire intervenir le phare d'Alexandrie pour expliquer, dans les sanctuaires chrétiens, l'existence d'une tour ; la tradition en est locale et ancienne. De même, pour les deux tours flanquant la porte dans les églises chrétiennes ; la tradition en est syrienne et non anatolienne.

A la porte de la ville, sur l'esplanade qui la précède, se tint, devant Achab et Josaphat, revêtus de leurs insignes royaux, le fameux conseil de guerre que le Livre des Rois consigne dans tous les détails. C'est là qu'après la consultation contradictoire des prophètes, les rois alliés d'Israël et de Juda décidèrent d'attaquer Ramot de Galaad que le roi de Syrie détenait indûment ⁽³⁾.

Sur cette même place avait coutume de se tenir le marché où les gens des environs apportaient leur récolte, notamment le blé et l'orge ⁽⁴⁾. Là aussi, suivant l'habitude orientale, se rendait la justice.

Actuellement, cette entrée mène directement à l'emplacement du temple qu'Hérode éleva en l'honneur d'Auguste, dont la ville reçut le nom traduit en grec : Sébaste. Les constructions d'Hérode remaniées par Septime Sévère,

⁽¹⁾ On remarquera qu'à moins d'un mètre près, les deux tours du palais d'Achab et de la porte de la ville ont mêmes dimensions.

⁽²⁾ *Juges*, ix, 46 et suiv.

⁽³⁾ *I Rois*, xxii.

⁽⁴⁾ Cela ressort de *II Rois*, vii, 1 et suiv., bien que l'historicité de ce chapitre soit sujette à caution.

notamment la basilique, s'étendent vers l'est, jusqu'aux abords du village actuel de Sebastiyé.

4. — Les ostraca de Samarie et l'écriture hébraïque au temps d'Achab.

Les fouilles de Samarie n'ont pas seulement fourni une documentation, unique jusqu'ici, sur l'architecture israélite au ix^e siècle avant notre ère, elles ont livré un lot de textes hébraïques qui nous révèlent l'écriture de cette époque et fournissent maint détail économique et géographique. Nous envisagerons en premier lieu ce qu'on en peut tirer pour l'histoire de l'écriture hébraïque.

Les caractères sont tracés à l'encre sur des tessons. Évidemment, la main ne s'est pas appliquée comme lorsqu'il s'agit de graver un texte sur la pierre, cependant la régularité de l'écriture fait bonne impression et on a eu tort, à notre avis, de la définir comme cursive. C'est au contraire de la belle écriture hébraïque du deuxième quart du ix^e siècle.

A ces hautes époques, l'écriture usitée dans la vie courante, tracée à la main et à l'encre, ne différait pas de l'écriture qu'on gravait sur la pierre. Le graveur sur pierre ne faisait, en y mettant quelque application, que copier les caractères de l'écriture peinte. On le voit nettement dans l'inscription du sarcophage d'Ahiram, où le graveur a suivi fidèlement les fluctuations du calame. En d'autres termes, si l'on prend soin d'éliminer les exemples aberrants, d'ailleurs fort rares et purement accidentels, nous pouvons raisonner sur l'écriture des ostraca comme sur celle d'une inscription gravée.

La date des ostraca de Samarie est fixée par les circonstances de la trouvaille et cette date est confirmée par la présence dans les mêmes débris de fragments d'un vase au nom d'Osorkon II (874-853), contemporain d'Achab. La date moyenne de ces textes étant l'an 10 du règne, ils ont donc été écrits vers l'an 865.

Ce point admis, nous en déduisons immédiatement la date, restée jusqu'ici très flottante, de la plaquette archaïque de Gézer⁽¹⁾. Une comparaison

⁽¹⁾ LIDZBARSKI, *Ephem.*, III, p. 36 et suiv.
On trouvera de bonnes reproductions dans

RONZEVILLE, *Notes et Études*, III, pl. XVI
(*Mél. fac. orient.*, V, 2).

avec les textes de Byblos du x^e siècle montre une étroite affinité pour certaines lettres (fig. 5), le *het*, le *mem*, le *šalé*, le *qoph* et aussi le trait de séparation. Cependant le *yod* est déjà anguleux, le *kaph* est muni de sa grande haste, l'*aleph* est déjà celui de la stèle de Mésa. Le *vav* apparaît en pleine évolution, mais comme, malgré tout, il reste plus archaïque que sur les ostraca de Samarie, il en résulte que la plaquette de Gézer est franchement plus ancienne, quoique un peu plus récente que le texte giblité gravé sur le buste d'Osorkon I^{er}. On peut donc lui assigner les environs de 900 avant notre ère.

Cette date est nettement plus ancienne que celle qui lui a été attribuée généralement ⁽¹⁾. La conséquence immédiate est que, dès l'an 900, l'écriture hébraïque avait tendance à s'écarter de l'écriture phénicienne proprement dite.

D'autre part, cette date de 900 avant J.-C. représente l'époque probable où les Grecs ont emprunté l'alphabet phénicien ⁽²⁾. L'alphabet de Gézer est déjà hébraïque, mais tout voisin encore de l'écriture phénicienne. Or, on constate qu'il offre bien les caractéristiques sans lesquelles on ne peut expliquer l'alphabet grec. Ainsi le *dalet* de la plaquette correspond bien au delta, le *kaph* a déjà la longue haste caractéristique du kappa, le *'phé* est extrêmement voisin du pi archaïque, le *qoph* est identique au qoppa. Mais le rapprochement du *vav* et de l'upsilon est particulièrement instructif en ce que les diverses formes du *vav* de la plaquette expliquent que les Grecs aient pu en tirer deux lettres différentes, l'upsilon et le vau. Nous n'avons que des alphabets grecs déjà évolués; nul doute que si l'on découvre jamais des textes plus anciens, ils se rapprocheront encore plus des caractères de la plaquette de Gézer, autrement dit de l'écriture phénicienne des environs de l'an 900.

Nous avons dressé un tableau comparatif : 1^o des caractères phéniciens du x^e siècle ; 2^o des caractères gravés sur la plaquette archaïque de Gézer (900 av. J.-C.) ; 3^o de l'alphabet des ostraca (vers 865) ; 4^o de l'inscription de Mésa (vers 842) ; enfin 5^o de l'inscription de Siloé (700 av. J.-C.). Voici les constatations que suggère cette comparaison.

L'*aleph* des ostraca est en voie de transformation. Il s'écarte notablement de l'*aleph* de Mésa et parfois revêt la forme qui sera celle de l'inscription de Siloé.

⁽¹⁾ Les épigraphistes qui ont le mieux reconnu son archaïsme : MM. Lidzbarski, Gray et le P. Ronzevalle (*op. cit.*, p. 104) la pla-

çaient « au viii^e siècle, sinon au ix^e ».

⁽²⁾ Voir *Syria*, 1924, p. 157, et 1925, p. 103.

VALEUR		BYBLOS x ^e siècle.	GÉZER vers 900	SAMARIE vers 865.	MÉSA vers 842.	SILÔÉ vers 700.
א	a	כ	כ	כ כ כ	כ	כ
ב	b	ג	ג	ג ג	ג	ג ג
ג	g	ד		ד ד	ד	ד
ד	d	ה	ה	ה ה	ה	ה
ה	h	ו	ו ו ו ו	ו ו ו	ו	ו
ו	v	ז	ז	ז ז ז ז	ז	ז
ז	z	ח	ח	ח ח	ח	ח
ח	h	ט			⊗	
ט	t	י	י י	י י	י	י
י	y	כ	כ	כ כ	כ	כ
כ	k	ל	ל	ל ל	ל	ל ל
ל	l	מ	מ	מ מ	מ	מ
מ	m	נ		נ נ	נ	נ נ
נ	n	ס	ס	ס	ס	
ס	s	ע	ע	ע	ע	ע
ע	c	פ	פ	פ	פ	פ
פ	p(h)	צ	צ	צ	צ	צ
צ	ç	ק	ק	ק ק	ק	ק ק
ק	q	ר	ר	ר	ר	ר
ר	r	ש	ש	ש ש	ש	ש
ש	sh	ת	ת	ת ת	ת	ת
ת	t	ך	ך	ך	ך	ך

FIG. 5. — Tableau comparatif.

Le *bet* maintient assez bien sa forme primitive ; cependant il se distingue du *bet* de Méša et ses deux aspects particuliers se retrouvent tous deux dans l'inscription de Siloé. Il n'y a pas lieu d'insister sur le *guimel*.

Le *dalet* des ostraca a la forme triangulaire qui ne se modifie qu'après Méša. Cependant, il y a parfois tendance à un dépassement du trait de droite vers le bas, ce qu'ignore complètement Méša et même l'inscription du Ba'al-Lebanon, un siècle plus tard que la stèle de Méša. Par contre, dans l'inscription de Siloé, ce dépassement est de règle. Pour cette lettre l'inscription de Siloé marque une étape nettement plus avancée que les ostraca.

Sauf que le calame trace facilement un léger dépassement vers le haut, détail qui n'est pas constant, le *hé* ne se caractérise souvent que par une certaine gracilité dans les trois traits parallèles.

Le *vav* suffirait à lui seul à caractériser l'ancienne écriture hébraïque. Le *vav* des ostraca, quoique de date plus ancienne, est beaucoup plus évolué que le *vav* de Méša et il explique bien le *vav* de l'inscription de Siloé resté jusqu'ici assez énigmatique.

Le *zain* affecte plusieurs formes dont la divergence atteste, comme pour le *vav*, que la lettre est en pleine évolution. Nous avons indiqué dans notre tableau quatre formes différentes dont la moins évoluée se retrouve dans Méša. La quatrième, trop irrégulière, ne s'est pas maintenue, mais les deux autres sont caractéristiques de l'écriture hébraïque, comme on le voit par l'inscription de Siloé et par les sceaux hébraïques. On remarquera l'apparition d'un petit crochet à la droite de l'un ou des deux traits parallèles.

Le *het* paraît également en évolution ; il se présente avec deux ou trois traits transversaux. Le premier type se retrouve dans Méša et le second dans l'inscription de Siloé. Les cachets attestent que ce dernier choix n'est pas arbitraire, mais fut de règle dans l'écriture hébraïque aux VIII^e-VI^e siècles.

Le *yod* se présente sous deux formes très voisines puisqu'elles ne diffèrent que par le petit crochet attaché au trait inférieur. Cette particularité n'a pas fait école, car nous ne la trouvons plus sur l'inscription de Siloé. Cependant elle n'est pas absolument fantaisiste ; on la relève sur un sceau israélite assez ancien ⁽¹⁾.

(1) Le n° 2 de notre figure 6.

Le *kaph* à longue haste apparaît déjà sur la plaquette archaïque de Gézer ; nous avons insisté plus haut sur l'intérêt de cette transformation. A l'époque du texte de Siloé l'extrémité inférieure se recourbe nettement.

Le *lamed* offre deux formes, d'ailleurs très voisines, qu'on retrouve l'une et l'autre dans le texte de Siloé.

Le *mem* est une lettre très importante pour marquer l'évolution des écritures archaïques. Sur les ostraca elle conserve une allure un peu plus ancienne que sur la stèle de Méša, en ce sens que le zigzag de tête est moins couché sur la ligne d'écriture. La haste a tendance à se recourber, particularité très marquée dans l'inscription de Siloé. Après l'époque archaïque le zigzag disparaît : un trait horizontal relie les petites hastes à la grande.

En ce qui concerne la grande haste, le *noun* suit l'évolution du *mem*. L'une et l'autre lettres attestent que l'écriture de Siloé est franchement plus récente.

Le *samek* des ostraca est du type ancien avec ses trois barres parallèles traversées en leur centre par une grande haste, mais la main ne s'est pas levée suffisamment pour les détacher et le calame a dessiné une sorte de zigzag avec le crochet final que nous avons déjà noté à propos du *zain* et du *yod*. Le même zigzag sera adopté plus tard dans l'écriture phénicienne ; ici l'archaïsme de la lettre est marqué par la haste qui traverse le zigzag de part en part ⁽¹⁾.

Le *'ain* n'offre rien de particulier. Notre tableau montre l'évolution du *phé*.

Le *šadé* présente des transformations intéressantes qui sont particulières à l'écriture hébraïque. Les ostraca montrent déjà toutes les particularités que cette lettre affectera dans le texte de Siloé, où cependant elle marque une forme plus évoluée. Notamment on y trouve le crochet final relevé déjà pour le *zain*, le *yod* et le *samek*.

La déformation du *qoph* dans les ostraca est remarquable et paraît en avance sur l'écriture phénicienne. Pour cette dernière, nous sommes, il est vrai, assez mal renseignés, puisque cette lettre ne s'est pas encore rencontrée dans un texte archaïque ; nous n'en pouvons juger que d'après la tablette de Gézer et la stèle de Méša. A côté de la forme relativement archaïque du *qoph* qui se maintient dans l'inscription de Siloé, les ostraca de Samarie ont déjà la forme du *qoph* sidonien classique. Mais cette forme négligée ne s'est pas maintenue,

(1) Dans l'ostraca n° 16, on trouve une forme différente du *samek* résultant de ce

que la place a manqué au scribe. Nous ne tenons pas compte de cette forme aberrante.

si l'on en juge par Siloé et par les sceaux hébraïques; elle fut abandonnée par les Israélites avant d'être adoptée, d'une manière indépendante, par les Phéniciens.

Il n'y a rien à signaler pour le *resh* et le *shin*. Le *tav* des ostraca est celui que Byblos avait adopté dès le x^e siècle, qu'on retrouve sur la stèle de Méša et encore dans l'inscription de Siloé.

Comment expliquer que l'écriture des ostraca, d'un quart de siècle plus ancienne que la stèle de Méša, se rattache plus étroitement à l'écriture cependant plus récente de l'inscription de Siloé? Une seule explication nous paraît plausible. C'est : 1^o que l'écriture a évolué en Israël de meilleure heure qu'en Phénicie et souvent dans une direction différente; 2^o que les caractères de la stèle de Méša n'ont pas été empruntés à l'écriture israélite, comme la proximité des pays le laissait supposer, mais à l'écriture phénicienne proprement dite. Il y aura lieu d'examiner si, dans le *Corpus inscriptionum semiticarum*, la stèle de Méša ne doit pas passer de la *pars tertia* à la *pars prima*, du moins si l'on s'en tient à l'écriture.

L'écriture israélite s'écarte de la phénicienne dès le début du ix^e siècle avant notre ère, comme en témoigne la plaquette archaïque de Gézer; elle se constitue définitivement sous Achab, comme nous pouvons en juger par les ostraca de Samarie. Nous avons vu, en effet, que si quelques lettres, comme le *dalet*, le *vav*, le *mem*, le *phé* conservent les formes archaïques, d'autres ont déjà acquis les traits caractéristiques qui signalent l'inscription de Siloé.

Ainsi donc on peut aujourd'hui, grâce aux découvertes des savants américains à Samarie, se rendre compte de l'évolution de l'alphabet israélite dès le début du ix^e siècle avant notre ère.

Mais le particularisme israélite ne se manifeste pas seulement dans la forme des lettres; on en saisit une trace remarquable dans la notation de l'article. Nous avons eu l'occasion de signaler que l'article fait son apparition dans l'écriture hébraïque avant de s'introduire dans l'écriture phénicienne. Au début du ix^e siècle, les Israélites hésitaient encore sur la notation à employer, puisque nous les voyons adopter le *vav* sur la plaquette de Gézer ⁽¹⁾. Un quart

(1) Nous avons pensé (*Syria*, 1924, p. 147) que le scribe auteur de l'inscription archaïque

de Gézer avait, par maladresse, pris le *vav* pour le *hé*; mais l'écriture des ostraca de Samarie

de siècle plus tard, leur choix s'était définitivement fixé sur le *hé*. Cette incertitude s'explique parce qu'on s'est préoccupé d'abord de noter la liaison entre les deux termes de l'état construit. Mais la notation utilisée à cet effet est apparue comme le signe de la détermination, c'est-à-dire a pris valeur d'article. La détermination, limitée d'abord au cas de l'état construit, a été généralisée et a servi aux mots indépendants ; mais déjà on avait adopté le *hé*. Si cette explication est valable, il en résulte que l'article hébraïque n'a pas été, à l'origine, identique à l'article arabe.

On remarquera aussi que, pour manifester un tel particularisme dès le début du ix^e siècle, il faut que les Israélites aient été depuis longtemps en possession de l'écriture ; il faut aussi qu'ils en aient fait un grand usage, sans quoi ils seraient restés, comme leurs voisins les Moabites, sous la dépendance de l'écriture phénicienne.

L'Ancien Testament, qui signale à plusieurs reprises l'usage qu'on faisait des tessons⁽¹⁾, ne mentionne pas leur emploi, pourtant si commun, comme matériel d'écriture. Cependant, Samarie et Éléphantine en ont fourni de nombreux exemplaires. Ils constituaient un matériel économique d'écriture : mais les documents importants étaient tracés à l'encre sur papyrus. Vers l'an 1100 avant notre ère, à propos du voyage à Byblos de l'Égyptien Wen-Amun, on nous dit que ce dernier apportait, dans sa cargaison, cinq cents rouleaux de papyrus⁽²⁾. On voit que le procédé décrit dans JÉRÉMIE, xxxvi, 2 et 18, est d'un emploi plus ancien qu'on ne pouvait le penser : « Jérémie me dictait, dit Baruch, de vive voix, toutes ces paroles et je les transcrivais avec de l'encre (*deyo*) sur le rouleau » (*sepher*, et au verset 2 : *megillat sepher*).

La gravure sur pierre, autrement dit la stèle gravée, était exceptionnelle ; on semble même avoir préféré recouvrir la pierre d'une couche de chaux pour tracer les caractères à l'encre sur cet enduit⁽³⁾.

prouve que les différences observées dans le tracé des *vav* de Gêzer ne sont pas dues à l'inexpérience. Dès lors, s'impose l'explication par *vav compaginis*, proposée par M. LIDZBARSKI, *Ephemeris fur semit. Epigraphik*, III, p. 36 et suiv. Contre certaines objections, voir *ibid.*, III, p. 279-280.

⁽¹⁾ On signale l'emploi du *heres*, soit pour

prendre une braise enflammée ou un peu d'eau (ISAÏE, xxx, 14), soit pour se nettoyer (JOB, ii, 8) comme avec un strigile. On en faisait aussi des herbes (JOB, xli, 22).

⁽²⁾ KITTEL, *Gesch. des Volkes Israel*, 6^e éd., I, p. 155, a justement insisté sur l'importance de ce renseignement.

⁽³⁾ Deutéron, xxvii, 4.

Ainsi donc, le papyrus pour les textes importants, les tessons pour l'usage courant constituaient, à l'époque des rois de Juda et d'Israël, le matériel sur lequel on écrivait le plus habituellement. A la suite de Hugo Winckler ⁽¹⁾, on a souvent admis que l'écriture cunéiforme était restée l'écriture officielle des deux royaumes jusqu'au temps d'Ezéchias et on a interprété certains termes bibliques comme se référant au matériel des scribes assyriens. A l'époque des rois, c'est absolument inadmissible.

On ne peut d'ailleurs que le regretter, car le climat de Syrie ne conservant pas le papyrus, il en résulte que les documents originaux les plus importants, les annales royales, les textes religieux ou littéraires, ont disparu à jamais; mais il n'est pas douteux qu'ils ont existé dans la langue et dans l'écriture locales. Il importe d'en tenir compte pour juger du développement intellectuel du pays et de l'état de sa civilisation.

∴

Avec les trois jalons bien datés, plaquette de Gézer, vers 900, ostraca de Samarie, vers 863. et inscription de Siloé vers 700, nous allons pouvoir suivre d'une manière très précise l'évolution de l'écriture israélite en utilisant les sceaux israélites en pierre dure dont on possède des exemplaires depuis le ix^e siècle avant notre ère.

On a reconnu que certains d'entre eux remontaient à une haute époque, mais aucun classement n'a encore été tenté et quand on a indiqué une date approximative, c'est souvent avec une erreur d'un ou de deux siècles. Notre tableau (fig. 6) montre que les plus anciens cachets jusqu'ici connus, en écriture alphabétique, remontent à l'époque d'Achab ⁽²⁾; ils ne sont pas très nombreux jusqu'aux abords de 700 ⁽³⁾, mais ils se multiplient vers cette date,

⁽¹⁾ H. WINCKLER, *Alloriental. Forschungen*, III, 1902, p. 165 et suiv. Son opinion adoptée par BENZINGER, *Hebr. Archaeol.*, 2^e éd., p. 176.

⁽²⁾ N° 1 : Shema', serviteur de Jéroboam, SCHUMACHER, *Tell el-Mutesellim*, I, p. 99; cf. RONZEVILLE, *C. R. Acad.*, 1904, p. 337.

⁽³⁾ N° 2 : 'Asiyo, fils de Yoqim, LÉVY, *Siegel und Gemmen*, pl. III, 7 a. N° 3 : Sheharhor, fils

de Šaphayahou, CLERMONT-GANNEAU, *Sceaux et cachets*, 41. N° 4 : Zakkour, (fils de) 'Ezer, CLERMONT-GANNEAU, 4; DE RIDDER, *Cat. de Clercq.* 2.514. N° 5 : Hananyahou, fils d'Akbor, CL.-G., 1; BENZINGER, *Hebr. Arch.*, 2^e éd., p. 230. N° 6 : Abigaïl, femme d'Asayahou, CL.-G., *Rec. arch. or.*, III, p. 155. N° 7 : 'Ouz-ziyahou, fils de Hareph, ISID. LÉVY, *Rev. ét.*

VALEUR	1 vers 800	2 vers 800	3 vers 750	4 vers 700	5 vers 700	6 vers 700	7 vers 700	8 vers 725-640	9 vers 675	10 vers 650	11 vers 650	12 vers 650	13 vers 600	14 vers 600	15 vers 600	16 vers 600	17 après 600	18 après 600	19 après 600	20 après 600
א	ג	ג	ג		ג	פ	ג	ג	ג		ג		ג		פ	פ	ג		פ	ג
ב	ד					ג	ג	ג	ד		ד				ד		ד		ד	
ג		ה	ה	ה	ה	ה	ה	ה	ה	ה	ה	ה	ה	ה	ה	ה	ה	ה	ה	ה
ד																				
ה																				
ו																				
ז																				
ח																				
ט																				
י																				
כ																				
ל																				
מ																				
נ																				
ס																				
ע																				
פ																				
צ																				
ק																				
ר																				
ש																				
ת																				

Fig. 6. — Tableau de l'écriture utilisée sur les sceaux israélites (IX-VI^e siècles av. J.-C.)

c'est-à-dire sous Ezéchias, jusqu'à l'exil⁽¹⁾. La difficulté tient à ce que ces petits monuments n'offrent pas toujours des lettres caractéristiques, c'est-à-dire des lettres qui évoluent à haute époque.

La lettre qui a évolué avec le plus de continuité du IX^e au VI^e siècle est le *rar*; c'est elle qui est à la base de notre classification comme on en peut juger par le tableau de la figure 6. Le *dulet* fournit une règle précieuse en ce qu'aux environs de 700 avant J.-C., il est muni d'une petite haste qui prendra une réelle importance après 600, au point d'amener une confusion avec le *resh*. Le *mem* donne des indications instructives. Le *šadé* est fort utile quand il apparaît; malheureusement il est extrêmement rare. Les inscriptions où les mots sont séparés par des traits ou des points sont toujours d'une haute antiquité.

Une autre difficulté provient de ce que parfois les épigraphistes n'ont pas surveillé d'assez près leur graveur et que celui-ci n'a pas reproduit les lettres avec toute la précision désirable. Notre travail incitera à reviser les dessins qui ont été publiés et, autant que possible, à les remplacer par des reproductions photographiques d'après des moulages en plâtre. Pour ne citer qu'un exemple, on reproduit encore, d'après le dessin très imparfait qu'en a donné Longpérier, le sceau du Louvre au nom de Shobanyo⁽²⁾. D'après cette reproduction il est absolument impossible de proposer une date, qui, au contraire, est facile à déterminer d'après l'original.

Nous avons déjà montré que la fameuse intaille trouvée à Megiddo et portant l'épigraphe : « A Shema', serviteur de Jéroboam » ne pouvait ni remonter au règne de Jéroboam I^{er} (931-910), ni descendre à celui de Jéroboam II

juives, 1900, p. 174; CL.-G., *Rec.*, IV, p. 250. Le n° 8 groupe les principaux types d'estampilles sur anses de jarres.

(1) N° 9 : Natanyahou fils d'Obadyahou, BENZINGER, *l. c.*, p. 230. N° 10 : Haveras, fils de Pigeloul, PH. BERGER, *Revue d'Assyr.*, IV, p. 157; CL.-G., *Rec.*, IV, p. 259. N° 11 : Shobaniyo, serviteur d'Ouzziyo, DELAPORTE, *Catalogue des cyl. or.* (Musée du Louvre), II, pl. CIV, 37. N° 12 : Zakkour (fils de) Hoséa, LÉVY, III, 9. N° 13 : Hananyahou, fils de 'Azaryahou, CL.-G., *Sceaux et cachets*, 2. N° 14 : Yalmolyahou. (fils de) Ma'seyahou, CL.-G., *Rec.*, II, p. 27. N° 15 : lecture dou-

teuse, LÉVY, III, 5. N° 16 : Abishou'a, CL.-G., *Sceaux*, n° 11; DE RIDDER, *l. c.*, 2520. N° 17 : 'Obadyahou, fils de Yashoub, LÉVY, III, 19; DE RIDDER, *l. c.*, 2518. N° 18 : Yaroum, fils de Zimrayahou, LIDZBARKI, *Ephemeris*, I, p. 11, n° 4; CL.-G., *Rec.*, IV, p. 194. N° 19 : Yishma'el (fils de) Pedyahou, CL.-G., *Rec.*, II, p. 252. N° 20 : 'Amadyahou, fille de Shobanyahou, CL.-G., *Rec.*, V, p. 123.

(2) Voir fig. 6, n° 11. Le premier, M. Delaporte en a donné une reproduction photographique dans son *Catalogue des cylindres orientaux, cachets et pierres gravées du Musée du Louvre*, t. II, pl. 104, n° 37.

(784-744) ⁽¹⁾. Il suffit de comparer les tableaux des figures 5 et 6 pour se convaincre que le sceau de Shema' est de l'époque d'Achab ; c'est d'ailleurs le plus ancien cachet israélite parmi ceux que, dans l'état de notre documentation, on peut dater d'une manière certaine. On y voit un lion du type assyrien d'un bel effet.

Notre regretté collègue et ami, A. de Ridder, a publié un sceau anépigraphe de la collection de Clercq qui offre une grande analogie de style avec le précédent. Ici aussi l'artiste a gravé un beau lion de style assyrien. A. de Ridder proposait de placer le sceau de Clercq au ^{vi}^e siècle et de l'attribuer à une école ionisante ⁽²⁾. Nous voyons aujourd'hui qu'il faut non seulement faire remonter ce monument jusqu'au ^{ix}^e siècle ou très peu après, mais encore l'attribuer à une école locale de graveurs sur pierres dures. D'après les motifs tantôt assyriens, tantôt égyptiens qu'elle utilise, on ne peut douter que le centre artistique de cette école était en Phénicie.

Après la date de 700 et jusqu'à l'époque grecque, nous manquons de textes datés ; nous avons cependant essayé de poursuivre le classement jusqu'après 600. Voici quelques mots de justification. Les sceaux n^{os} 10 et 11 donnent pour le *var* une forme très évoluée, mais d'autre part ces intailles sont certainement encore assez proches de l'inscription de Siloé, le n^o 10 notamment avec son *goph* et même son *šalé*. Nous leur avons, en conséquence, attribué une date vers 650 ⁽³⁾ et placé cinquante ans plus tard les cachets 12-15. Puis viennent 16-19 un peu plus récents encore, mais antérieurs à la pleine époque perse où les caractères perdent pour la plupart leur forme archaïque et où s'introduit l'écriture araméenne.

Les tableaux que nous avons dressés apportent quelque lumière sur la date des estampilles sur anses de jarre constituées par la formule « au roi » suivi d'un nom de ville : Hebron, Sokoh, Ziph ou Mamshat. Jusqu'ici une grande incertitude régnait sur leur date. MM. Bliss et Macalister qui en ont publié toute une collection, découverte par eux dans les tells de la Shephéla, proposaient de les placer entre 650 et 500 avant notre ère, avec une préférence

⁽¹⁾ *Syria*, 1925, p. 118.

⁽²⁾ DE RIDDER, *Cat. de Clercq*, n^o 2733 ; cf. RONZEVILLE, *Notes et Ét. d'arch. orient.*, III, p. 118.

⁽³⁾ L'incertitude de la date se marque dans G. A. COOKE, *Text-Book*, p. 362, qui affecte au sceau n^o 11 l'intervalle entre le ^{viii}^e et le ^{vi}^e siècles.

marquée pour admettre l'époque perse plutôt que les derniers temps des rois de Juda ⁽¹⁾. On peut, tout au contraire, éliminer résolument l'époque perse et faire remonter les plus anciennes de ces estampilles jusqu'au règne d'Ezéchias. Nombre d'entre elles, en effet, offrent les analogies les plus étroites avec l'inscription de Siloé.

Comme on en peut juger sur notre planche XLIII, établie d'après une photographie du *Palestine Exploration Fund* que nous devons à l'obligeance de M. Stanley A. Cook, ces marques sur anses de jarres sont de deux sortes : les unes au type du scarabée, les autres au type du disque ailé. Fort ingénieusement, M. Clermont-Ganneau a suggéré que le changement de symbole devait correspondre à un changement de roi ⁽²⁾. Dans ce cas, il s'agirait des règnes d'Ezéchias et de Manassé, c'est-à-dire d'une période s'étendant de 727 avant notre ère jusqu'en 643. Pour fixer les idées, nous avons adopté les chiffres ronds et tout approximatifs de 725 à 640. L'évolution du *var* dans cet espace de temps est très nette.

Il ne sera peut-être pas inutile de résumer les résultats obtenus par cet examen paléographique. Partant du fait que les ostraca de Samarie datent des environs de l'an 10 d'Achab soit de 865 avant J.-C., nous en avons déduit : 1° que la plaquette archaïque de Gézer remonte vers 900 avant notre ère ; 2° qu'elle signale déjà une tendance à se différencier de l'écriture phénicienne proprement dite ; 3° que la stèle de Méša se rattache à cette dernière et non à l'écriture hébraïque ; 4° que l'ancienne écriture hébraïque, avec les particularités qui distinguent l'inscription de Siloé, a été fixée sous le règne d'Achab.

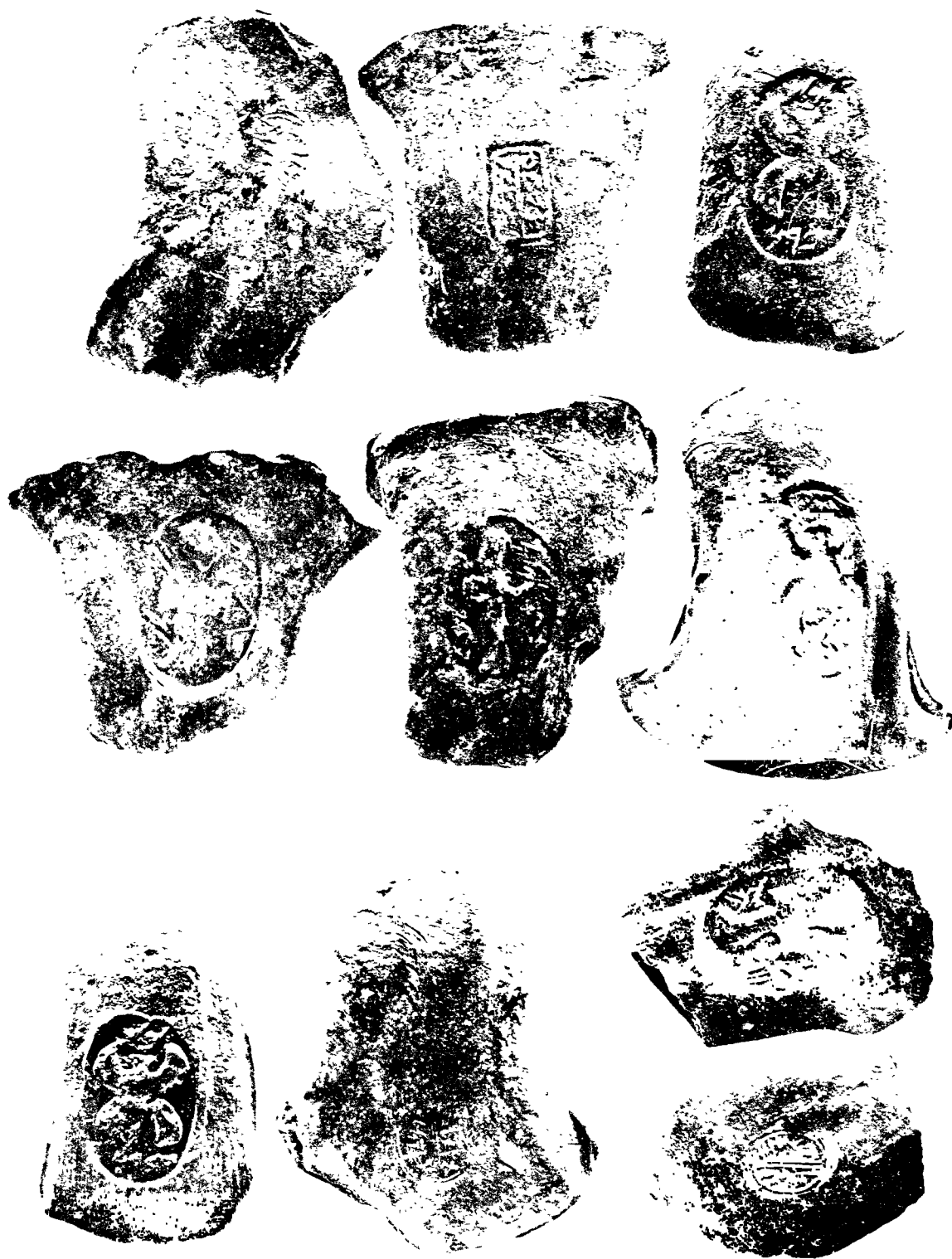
Les jalons fournis par les textes hébraïques de Gézer (900 avant J.-C.), de Samarie (vers 865 avant J.-C.) et de Siloé (700 avant J.-C.), étant définitivement fixés, nous en avons déduit le classement des sceaux hébraïques depuis l'époque d'Achab jusqu'à l'exil. Quant aux estampilles sur anses de jarres au type *lammelek*, elles se placent d'elles-mêmes dans le dernier quart du VIII^e siècle et la première moitié du VII^e.

RENÉ DUSSAUD.

(A suivre.)

⁽¹⁾ BLISS, MACALISTER et WENSCH, *Excavations in Palestine, 1898-1900*, p. 116. Même date des VII-VI^e siècles dans VINCENT, *Journal of the Palest. Soc.*, I, p. 64.

⁽²⁾ CLERMONT-GANNEAU, *Rec. arch. or.*, IV, p. 1 : *Jarres israélites marquées à l'estampille des rois de Juda.*



Anses de Jarre estampillées.
Cliché du Palestine Exploration Fund.

CHALCIS AD BELUM

NOTES SUR L'HISTOIRE ET LES RUINES DE LA VILLE

PAR

PAUL MONCEAUX et LÉONCE BROSSE

I

Histoire sommaire de Chalcis

Par PAUL MONCEAUX.

Saint Jérôme au désert de Chalcis. — Plusieurs villes, en pays grecs ou hellénisés, ont porté le nom de Chalcis. Celle dont nous allons parler, *Chalcis ad Belum*, était située dans la Syrie du Nord, où elle a joué à diverses reprises le rôle d'une petite capitale. Elle serait bien oubliée aujourd'hui, même des historiens et des archéologues, si en 375, puis dans les années suivantes, elle n'avait reçu la visite de saint Jérôme, qui aimait plus tard à égrener ses souvenirs. C'est dans le désert voisin, appelé alors « désert de Chalcis — *eremus Chalcidos* », que Jérôme, jeune encore, alla goûter les âpres délices de la vie d'anachorète ⁽¹⁾.

Ce désert de Chalcis était comme une pointe du grand désert de Syrie, qui depuis la boucle de l'Euphrate s'étendait, à l'ouest de la Mésopotamie, jusqu'aux confins de l'Arabie. A quelques milles des murs de Chalcis, vers le sud et vers l'est, commençait ce désert immense qui, de solitude en solitude, à peine émaillé de quelques oasis, se prolongeait jusqu'à Palmyre et au delà. Un désert au sol tourmenté, aux aspects divers, où des vallées stériles, tantôt arides, tantôt marécageuses, étaient bordées de falaises rocheuses, avec des grottes qui sans doute avaient abrité des générations de tro-

(1) JÉRÔME, *Vita Malchi*, 3; *Epist.* 5, 1.

glodytes. C'est là, pas bien loin de Chalcis, que Jérôme alla chercher la solitude rêvée. Il eut d'ailleurs la surprise d'y trouver des solitudes trop animées. C'est que les déserts de Syrie étaient déjà peuplés d'anachorètes. L'Égypte avait fait école : comme aux temps des Pharaons ou des Ptolémées, les dévotions égyptiennes débordaient sur les régions voisines... Mais il ne s'agit pas ici des anachorètes.

Revenons à Chalcis. Au cours d'études sur saint Jérôme, je voulus me renseigner sur cette mystérieuse cité, où il passait avec l'ardeur de ses trente ans, et où il avait des amis. Pour les historiens comme pour les lettrés, le nom de cette Chalcis, évidemment, n'était plus qu'un nom. A ma grande surprise, j'ai dû constater que les plus doctes érudits n'en savaient pas beaucoup plus. Avec l'aide bibliographique de mon confrère et ami M. Dussaud, j'ai entrepris une petite enquête, compulsant les manuels, les guides, les récits de voyageurs des siècles derniers. Je dois reconnaître que cette enquête ne m'a pas d'abord appris grand'chose. Sur la Chalcis de saint Jérôme ou des Byzantins, comme sur celle des Séleucides, tous ces livres étaient d'une discrétion vraiment extraordinaire. Les guides copiaient les manuels, qui eux-mêmes se contentaient de citer quelques textes d'auteurs, pas toujours bien compris, et qui parfois confondaient la Chalcis du Nord avec celle du Liban. Même les voyageurs qui ont passé par là, ont à peine entrevu l'emplacement de la ville. La plupart, semble-t-il, n'y sont même pas allés voir ; ou, s'ils y sont allés, ils n'y ont à peu près rien vu. On doit ajouter, pour leur excuse, que la colline où perchait Chalcis est aujourd'hui entourée de marécages, que les ruines sont en dehors du hameau turc, que ce misérable hameau n'offre aucune ressource, que, dans ces conditions, la curiosité archéologique bat en retraite devant la préoccupation du gîte d'étape.

Bref, le résultat le plus clair de cette enquête livresque avait été de constater notre commune ignorance. J'allais me résigner à ignorer comme les autres, à répéter comme les voyageurs, comme les manuels ou les guides, qu'il y a seulement à Chalcis des « ruines informes », quand l'idée me vint de faire ce que j'aurais dû faire d'abord : je confiai mon embarras à M. Virolleaud, l'éminent chef du Service des Antiquités de Syrie. Cette fois, j'étais dans la bonne voie, grâce peut-être à l'intercession de saint Jérôme. Justement, en 1919, M. Léonce Brossé, architecte-inspecteur du même Service,

avait exploré le site de Chalcis. Il avait noté avec soin ses observations dans un Rapport adressé, avec deux plans, à la Direction des Antiquités. M. Virolleaud a eu la grande amabilité de me communiquer, avec les plans, ce Rapport resté inédit, qui est fort intéressant, et qui, pour la première fois, fournit des renseignements précis sur les ruines de Chalcis. Elles ne sont pas si « informes ».

L'objet des présentes Notes est de faire connaître au public savant les données essentielles du Rapport de M. Brossé : Rapport que nous reproduisons ou résumons plus loin, avec l'autorisation de l'auteur et de M. Virolleaud.

Mais, avant d'arriver à la description des ruines, il ne sera pas inutile d'esquisser l'histoire de la ville antique; d'indiquer, tout au moins, le peu que l'on en sait, de noter ce que les textes classiques ou orientaux et de trop rares inscriptions grecques nous apprennent sur les destinées de cette Chalcis illustrée par le souvenir de saint Jérôme.

Les destinées de Chalcis. — La ville de Chalcis, aujourd'hui Kinnesrin ou Qennesrîn (le nid d'aigle), ou Eski-Haleb (le Vieil Alep), était située à 53 milles au sud-est d'Antioche, à 18 milles au sud-sud-ouest de Berœa (Alep). C'était une cité grecque, fondée trois siècles avant notre ère par le roi Seleucos Nicator ⁽¹⁾, au bord d'une petite rivière, sur l'emplacement d'une vieille bourgade indigène. Pour la distinguer de la Chalcis du Liban, on l'avait surnommée Chalcis *ad Belum* ⁽²⁾.

Là passait la piste des caravanes, qui conduisait d'Antioche à la vallée moyenne de l'Euphrate. Là se croisaient la route de Cyrrhos à Émèse et l'ancienne route d'Antioche à Berœa, dont on a retrouvé des tronçons près de Chalcis ⁽³⁾. Grâce à cette situation, la ville avait prospéré. Elle dominait une vaste plaine ondulée, qu'on appelait de son nom la *Chalcidène*, et que l'on considérait comme la région la plus fertile de la Syrie ⁽⁴⁾. Elle joua un rôle important dans les guerres des Séleucides contre les Arabes, comme plus tard dans celles des Byzantins contre les Perses ⁽⁵⁾. Conquise par les Arabes en 629, elle

⁽¹⁾ APPIEN, *Syr.*, 57.

⁽²⁾ PLIN, V, 81.

⁽³⁾ H. C. BUTLER, *Part II (Architecture and other arts) of the Publications of an American archaeological Expedition to Syria in 1899-1900* (New-York and London, 1904), p. 57-59; CHA-

POT, *La Frontière de l'Euphrate* (Paris, 1907) p. 342.

⁽⁴⁾ PLIN, V, 81.

⁽⁵⁾ PROCOPE, *Bell. Pers.*, I, 18, 8; *De aedificiis*, II, 11.

fut quelque temps, sous leur domination, la capitale de la Syrie du Nord. Elle eut alors une nouvelle période de prospérité. Mais elle déclina vite, du jour où se détourna d'elle la route des caravanes. Peu à peu, elle fut abandonnée par ses habitants, qui émigrèrent à Alep. Dès le ^{xiii}^e siècle, elle était presque déserte.

La Chalcis gréco-romaine, qui n'a pas d'histoire, paraît avoir été florissante, malgré la menace permanente des Parthes et du désert. Au temps de Jérôme, c'était une ville assez importante, enrichie par l'agriculture et le commerce. Elle était entourée de murs, destinés surtout à la protéger contre les coups de main des nomades du désert, les terribles Sarrasins. On y a trouvé une inscription grecque assez curieuse, qui date de la fin du ^v^e siècle, et qui était encadrée jadis dans la muraille près d'une des portes de la ville⁽¹⁾. Voici cette inscription :

[... ἡ πόλις.]
 θεῷ οἷς τῇς βασιλείας [στυγίου] ῥήματι,
 κατ' ἀρχοντοῦ βασιλ[εύοντι] κατὰ ῥογμῶν,
 ἐν ταῖς πόλιν ἱστῆσαι [τοῦ] εὐεργέτας,
 σωτῆρα Χριστὸν [καὶ] νόμον δεσπότης,
 . . . πον πνεύματι, [εἰ]ς ἀρχὴν πραιποσίτου,
 καὶ ὁ τὸν ἀγέλας [ον] αὐτῶν ἐπίσκοπον,
 κατ' ἐνδοξὸν χάριν, [ἐν] μὴν [Γ'] ῥογμῶν,
 εἰς τοὺς ὁ, [χρόνους ἐν] (ἐκ τῶν) . . .

C'est une dédicace métrique, en mauvais trimètres iambiques. Elle nous apprend qu'on avait placé au-dessus ou à côté des portes une image du Christ sauveur, avec plusieurs autres images, peintures, statues ou bustes, qui représentaient entre autres les empereurs du temps, les préfets du prétoire, et l'évêque de la cité. Protégée par ces puissants patrons, la ville déclarait « délier les incursions des barbares ».

Confiance naïve et touchante, qui ne changea rien au cours des choses : l'inscription et les images ne réussirent à intimider ni les Perses, ni les Sarrasins, ni les Arabes, ni les Turcs. Un demi-siècle plus tard, vers 540, mena-

⁽¹⁾ WADDINGTON, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* (Paris, 1870), n. 1832 = Po-

COCKE, *Inscriptions antiques*, p. 65, n. 1 = G. I. G., n. 8712.

cée du pillage par Chosroès, roi des Perses, Chalcis dut se racheter par une lourde rançon⁽¹⁾. Peu de temps après, en 550, l'empereur Justinien ordonna de restaurer ou de reconstruire les fortifications de la ville, en les complétant par un avant-mur du côté de la rivière⁽²⁾. A ces travaux, que signale Procope, et qui furent dirigés par le célèbre ingénieur Isidore de Milet, se rapportent deux autres inscriptions grecques, découvertes il y a trente ans, qui étaient aussi encastrées dans le mur d'enceinte⁽³⁾.

On voit encore aujourd'hui à Kinnesrin des restes importants de ces murailles byzantines comme des murs helléniques, avec une série de tours. On y voit aussi, surtout dans la ville haute ou acropole, des traces de rues, des sous-bassements d'édifices, et, non loin de là, de l'autre côté du hameau turc, une vaste nécropole contenant deux sortes de sépultures, des tombes à puits et des caveaux bien conservés. — Sur ces ruines, on trouvera des renseignements précis dans la Note suivante, qui reproduit en grande partie le Rapport de M. Brossé.

PAUL MONCEAUX.

II

Les ruines de Chalcis

Par LÉONCE BROSSÉ.

Emplacement de Chalcis. — A 30 kilomètres environ au sud-sud-ouest d'Alep, est le hameau turc de *Qennisrin*. Il est situé dans une dépression du sol, entre deux collines : le tell de *Nebiss* au nord, le tell de Chalcis au sud. Comme tous les villages de la région, il est composé de huttes couleur de boue, en forme de pain de sucre.

Les ruines de l'antique Chalcis entourent Qennisrin au nord, à l'est et au sud. Elles sont importantes surtout dans la partie méridionale, où était la ville haute, l'acropole. La ville haute était bâtie sur un tell qui s'élève d'environ 25 mètres au-dessus des molles ondulations de la plaine occidentale, cultivée en céréales. Ce tell domine de plus de 30 mètres les marécages nommés *El-*

(1) PROCOPE, *De bellis*, I, 205, 5.

(2) PROCOPE, *De aedificiis*, II, 11 (p. 242-243).

(3) CLERMONT-GANNEAU, *Recueil d'archéologie*

orientale, t. VII, p. 228-230, n. 88-89 ; t. VIII, p. 81-88.

Matkh ou *El-Matkha*, qui couvrent le fond de la vallée au sud-est, et dans lesquels vient se perdre le *Nahr Qououeïq* ou *Qouaïq*. •

Le sommet de ce tell forme un plateau, dont le point culminant se trouve à l'angle nord-ouest, en A (voir le *plan*, fig. 1 ⁽¹⁾). La surface de ce plateau s'incline de là, en pente très douce, vers l'est et le sud-est. La pente s'accroît à partir de la ligne F. H. K., qui marque la limite de la ville haute, jusqu'à la partie marécageuse.

Il est très probable que ce tell est une éminence naturelle, surélevée par des civilisations successives. Nulle part, on ne voit aujourd'hui d'affleurement rocheux parmi les ruines. Étant donné l'élévation du plateau, on peut présumer que la ville gréco-romaine a été bâtie sur l'emplacement d'une ville plus ancienne, et que les flancs de la colline conservent les restes des civilisations antérieures aux Séleucides.

Construite au milieu de terres fertiles et faciles à cultiver, abritée des vents du nord, qui sont si pénibles en cette région pendant l'hiver, par la colline de Nebiss, disposant d'une excellente pierre à bâtir et d'une eau abondante toute proche, cette ville occuperait une situation privilégiée, sans le voisinage inquiétant des marais d'El-Matkha, qui rendent le lieu malsain. Mais il est probable que, dans l'antiquité, ces marécages avaient moins d'étendue. Les limons apportés par la rivière ont dû produire depuis, avec une élévation du niveau, un envahissement de l'eau vers le nord. Ce sol, couvert maintenant de roseaux et de plantes aquatiques, avait dû être drainé, puis utilisé en cultures irriguées et en frais jardins.

Enceintes de la ville et restes de monuments. — Quoi qu'on en ait dit, les restes de Chalcis ne sont pas des ruines « informes ». Les murailles de ses deux enceintes fortifiées, ville haute et ville basse, le tracé de quelques rues, des parties de monuments, y sont encore très visibles.

Le côté occidental du tell, orienté presque nord-sud, est formé d'un talus en pente rapide, que couronne une muraille de défense, épaisse de 2 m. à 2 m. 20, aux parements de grosses pierres de taille, et presque rectiligne sur

(1) Le mauvais temps n'ayant pas permis un relevé complet, ce plan est un simple croquis, exécuté surtout de mémoire; il n'a

pour objet que de faciliter ici l'intelligence de la description.

une longueur de 270 m. à 300 m. de A à B. Ce qui subsiste de cette muraille, formée parfois de trois rangs de blocs, est en élévation, et non en fondation.

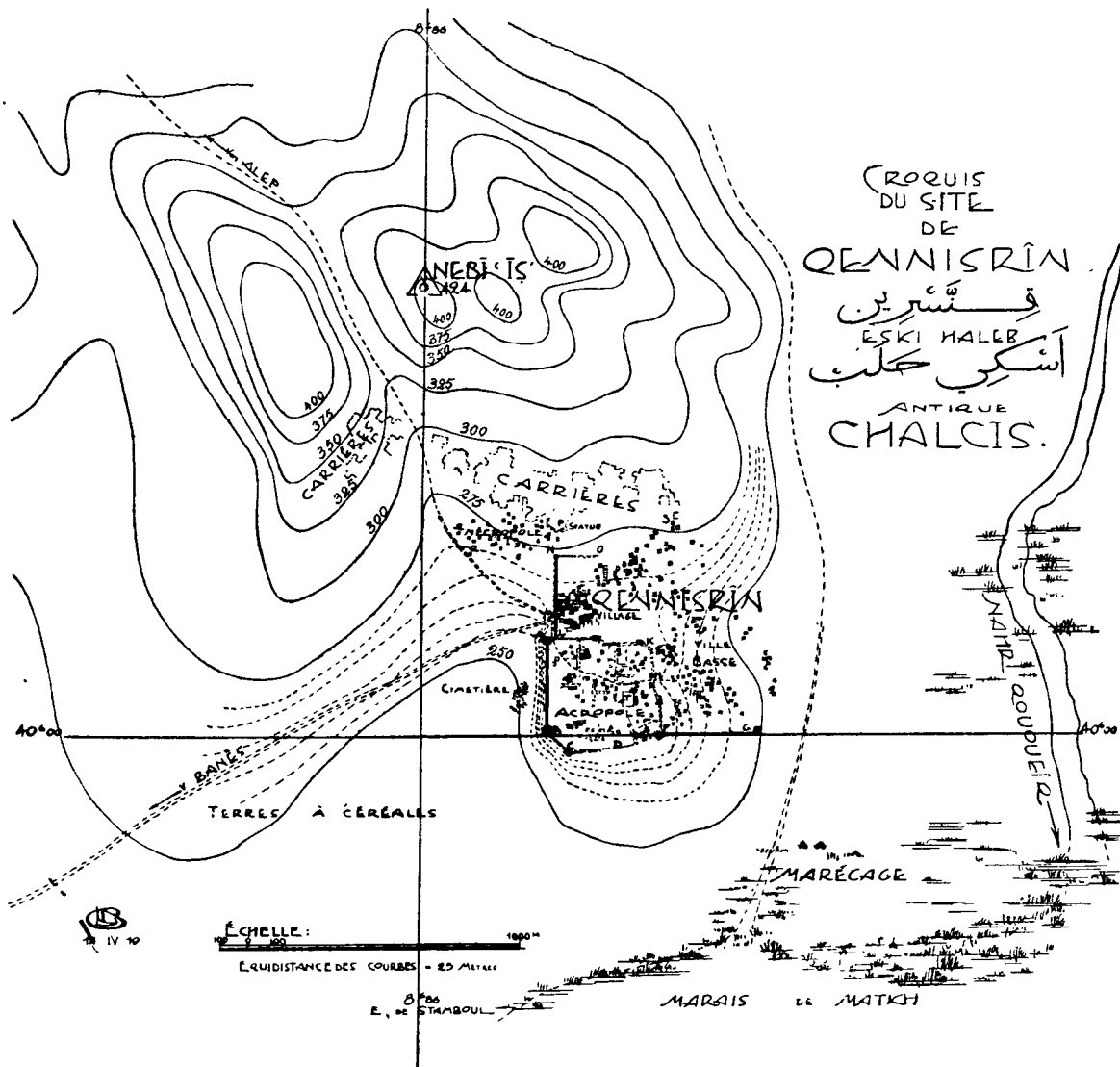


FIG. 1.

En A et en B, existaient deux puissantes tours d'angle, de plan presque carré. Plusieurs bastions rectangulaires, de peu de relief, faisaient saillie entre elles, sur la courtine. Au pied de la pente ouest, autour d'un petit ouéli, se groupent les tombes du cimetière musulman moderne.

Depuis la tour B, la muraille tourne vers le sud-est, jusqu'à une autre tour très proche, en C. Puis elle se dirige vers l'est, jusqu'en D, et ensuite vers l'est-nord-est, pour atteindre un bastion en F. La pente sud du tell est moins rapide que la pente ouest.

Dans la partie D-E, se voit un alignement de quatre colonnes d'un calcaire dur et clair, bien taillées, de 0 m. 60 de diamètre et s'élevant encore de 0 m. 70 environ au-dessus du sol. Les deux colonnes du centre ne sont qu'à 1 m. 05 l'une de l'autre, tandis que chacune d'elles se trouve à 7 m. 30 de celles des extrémités. Des restes confus s'étendent au nord de cette colonnade : il faudrait exécuter quelques dégagements pour en déterminer l'importance et la nature.

Tandis que le mur d'enceinte de la ville haute continue, plus ou moins visible, vers le nord, depuis F jusqu'à K, un autre gros mur rectiligne, se détachant du bastion F, se dirige vers l'est en descendant la pente, pour aboutir à une tour carrée G, située au bord de la plaine. Toute la pente au nord de ce mur, à l'est du tell, est couverte de ruines d'habitations, qui formaient une ville basse, s'étendant presque jusqu'à la rivière dont les eaux se perdent à peu de distance dans le marais. La partie nord de cette ville basse occupait même, jusqu'en S, les premières pentes de la colline de Nebiss. Les maisons remplissaient aussi toute la dépression au nord du tell, dans laquelle se trouve le village actuel.

Dans la partie nord du tell, les bases des murs de l'enceinte se retrouvent entre les points K et A. La ville haute, couvrant toute la surface supérieure du tell, était donc enveloppée d'une muraille bastionnée et constituait une sorte d'acropole, séparée de la ville basse par des murs d'enceinte.

Il semble qu'une porte ait existé en L, un peu à l'est de A. Vers le milieu de la face F-K, en H, une étroite dépression forme le débouché oriental d'un vallonement qui creuse la surface du tell. Des restes de constructions paraissent prouver qu'une porte fortifiée de tours s'ouvrait aussi en ce point de l'enceinte, pour donner communication avec la ville basse. Un sentier venant du village y passe encore.

Sur presque toute la surface du tell se reconnaissent des traces de maisons ruinées. Quelques alignements de rues sont visibles.

Non loin de H, vers le sud-ouest, on voit les restes d'un édifice rectangu-

laire assez vaste, T, dont le soubassement existe presque entier : c'était peut-être un temple. Tout près de la face orientale de ce monument, se trouve un puits bouché, W. Un peu partout, sur le sol, trainent des tessons de poterie, d'époque romaine.

Du point L, situé à l'est et tout près de A, se détache une grande muraille de fortification L-N, se dirigeant exactement vers le nord, jusqu'au pied de la colline de Nebiss. Elle peut avoir près de 300 m. de long. Son soubassement existe encore, haut de plus d'un mètre en certains endroits. La fondation, épaisse de 2 m. 80, est formée de gros blocs en parements et d'un remplissage de moellons liés par d'assez bon mortier. Tous les 25 mètres environ, de petits bastions en légère saillie, comme de simples contreforts, garnissent la face occidentale. En M, des murs de grandes pierres de taille paraissent avoir appartenu à une tour rectangulaire plus puissante. Autour, sont éparés des blocs ; parmi eux, des tronçons de colonnes.

Cette belle muraille, que les habitants du village exploitent en carrière, forme en N un angle droit ; mais cette partie, qui se dirige vers l'est, disparaît à une petite distance. Il est probable, cependant, que ce mur fermait vers le nord l'enceinte extérieure : avec le mur sud qui part de la tour G, il devait envelopper la ville basse, dont la rivière formait à l'est la défense naturelle.

A l'enceinte de la ville basse se rapportent probablement le texte de Procope sur les travaux de Justinien à Chalcis et les inscriptions grecques commentées par Clermont-Ganneau. Ces parties de l'enceinte paraissent plus récentes que les fortifications de l'acropole, dont une portion, tout au moins, a pu être construite au moment de la fondation de la ville grecque.

Les nécropoles. — Dans tout le flanc méridional de la colline rocheuse dont le sommet est occupé par le Nebiss, ont été creusées des carrières considérables, formant de profondes excavations, ouvertes tantôt vers le nord, tantôt vers le sud. La roche calcaire, blanchâtre ou jaunâtre, paraît moins résistante dans ses couches inférieures ; il en est résulté des effondrements étendus.

Dans la carrière P, la plus rapprochée de l'angle nord-ouest des murs de Chalcis, existe un escarpement, tourné vers le nord, au pied duquel s'ouvrent deux grottes. La plus grande, à l'ouest, a été taillée ; l'autre, un peu plus bas, paraît naturelle. Celle-ci est encombrée de débris. Nous y avons trouvé un

torse de statue, beaucoup plus grand que nature, en lave noirâtre, peut-être basaltique. La tête et les bras manquent ; mais au torse tient encore une partie de la jambe gauche. Ce sont des fragments d'une statue romaine : on reconnaît la cuirasse de peau, à manches et à lambrequins, que portaient les empereurs et les généraux romains jusqu'au iv^e siècle. Cette sculpture est rude et d'un art médiocre : les proportions en sont néanmoins assez normales. Le dos, seulement dégrossi, prouve que la statue était placée dans une niche ou contre un mur.

Un éboulement, qui s'est produit depuis peu dans la partie sud-ouest de cette même carrière, a sectionné deux caveaux funéraires, dans lesquels se voient encore des ossements. Mais tout a été pillé par les indigènes.

Tout le terrain T, au sud et à l'ouest de la carrière P, est une vaste nécropole. Le roc affleure presque partout à la surface du sol, qui est troué comme une écumoire par d'innombrables entrées de caveaux souterrains. A part quelques puits verticaux, ces entrées sont des tranchées rectangulaires, larges de 0 m. 60 à 1 m. 60, longues de 4 à 10 m., dont le fond est aménagé en rampe plus ou moins inclinée, ou parfois taillé en escalier. Ce couloir, qui presque toujours va en s'élargissant vers le fond, descend à une profondeur variant de 2 m. 80 à 6 ou 7 m. Il aboutit à une porte, le plus souvent arrondie, qui donne accès dans la chambre sépulcrale.

Cette chambre funéraire, généralement carrée, de 2 m. 80 à 4 m. de côté, n'a guère que 1 m. 80 à 2 m. d'élévation, sous un plafond horizontal. Dans les trois faces non occupées par la porte, s'ouvrent des renforcements, dont le haut est taillé, à 1 m. 50 ou 1 m. 90, en voûte d'arc surbaissé ou d'anse à panier. Par de petites séparations, épaisses de 0 m. 10 à 0 m. 25, réservées dans le roc, ces niches sont divisées en cuves funéraires parallèles, larges de 0 m. 80, profondes de 0 m. 30 à 0 m. 60, longues de 1 m. 85 en moyenne. Ces cuves sont toujours disposées perpendiculairement à la face du caveau, et ordinairement au nombre de trois dans chaque niche. Parfois, au fond de la niche, une quatrième cuve est creusée transversalement (fig. 2). Je n'ai vu que peu de traces d'enduits sur les parois de ces caveaux. Les plafonds de roc ont été taillés quelquefois à moins de 0 m. 40 au-dessous du sol ; un certain nombre d'entre eux se sont effondrés.

Il est visible que les carrières ont continué à être exploitées postérieure-

ment à l'existence de ces hypogées ; car plusieurs de ceux-ci ont été sectionnés par des parois d'extraction. L'intérieur de ces grandes carrières présente des dispositions et des aspects très variés : murs de roc réservés par

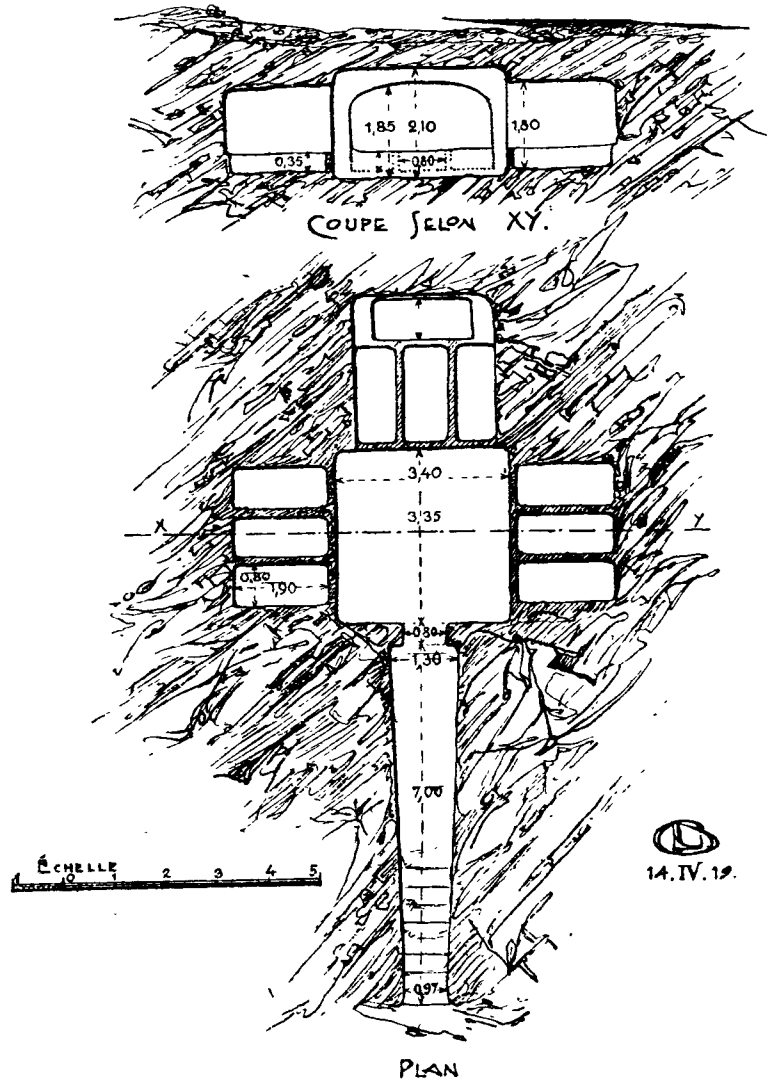


FIG. 2. — Caveau funéraire.
(Plan et coupe.)

l'exploitation, ponts et arches de pierre, escaliers bizarres, grottes irrégulières et excavations en forme de chambres, dont un certain nombre ont été habitées, comme le prouvent les plafonds enfumés. Ces chambres sont souvent

plus étroites au sommet qu'en bas ; elles ont parfois jusqu'à 6 m. de haut.

Nous n'avons vu dans cette région qu'une citerne, en R : une citerne très grande, et dont les parois de roc sont bien enduites. Près de là est un puits, Q, qui est fermé par un couvercle cadénassé.

Il nous a été impossible de trouver le « château en ruine avec des souterrains », dont parlent les guides.

Possibilité de fouilles. — Dans les nécropoles, les indigènes ont creusé un grand nombre de trous verticaux, pour chercher les caveaux dont les entrées avaient été trop bien dissimulées. Mais il semble qu'ils aient laissé le sol à peu près intact sur l'emplacement de Chalcis, au moins de la ville haute. Seules, les pierres des murs en élévation ont subi une exploitation, qui dure encore, pour les constructions du village. D'ailleurs, celui-ci n'a pu absorber l'énorme quantité de matériaux qui a disparu : il est possible que l'on ait transporté à Alep beaucoup de pierres de taille.

Malgré tout, il doit rester dans le sol bien des choses de l'ancienne Chalcis et des civilisations antérieures. Circonstance favorable pour les recherches, et assez rare : les habitations et les cimetières actuels n'occupent presque aucun point de la ville antique. Il n'y a donc pas d'obstacle à l'exécution de fouilles méthodiques, qui, sans grandes difficultés et sans grands frais, donneraient probablement d'importants résultats.

LEONCE BROSSÉ.

INSCRIPTIONS GRECQUES RELEVÉES PAR L'INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS

ET PUBLIÉES PAR

LE R. P. MOUTERDE, S. J.

Les textes ici commentés ont été copiés par M. Eustache de Lorey, directeur de l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans, et par Khālid effendi Moaz, attaché à l'Institut. La numérotation fait suite à celle des *Inscriptions grecques conservées à l'Institut français de Damas* publiées dans le fascicule précédent. Les textes nouveaux, particulièrement ceux de Damas et du grand temple de cette ville, complètent heureusement les informations apportées par les précédents. On n'a retenu que les textes inédits ou non interprétés jusqu'à ce jour.

DAMAS. — Temple de Jupiter Damascénien. Offrandes de colonnes.

N° 34. — A la grande mosquée, sur une colonne que masquait l'avant-dernier pilastre de gauche du côté Est. Copie reçue de M. de Lorey.

ΕΚΔΙΑΘΗΚΗΚΗΟΖΗΝΩΝΟCΔΙΟΔΩΡΟΥ
ΤΟΥΜΗΤΡΟΔΩΡΟΥ

Ἐκ διαθήκης Ζήνωνος Διοδώρου | τοῦ Μήτροδωρου.

« D'après le testament de Zénon, fils de Diodore, fils lui-même de Métrodore. »

Dans toutes les villes saintes, c'était un honneur que d'apporter au temple tel ou tel élément de la construction. Waddington et Renan ⁽¹⁾ avaient déjà relevé une dédicace de colonne à la mosquée des Ommyades, près de la porte de l'Est. Les dernières recherches en ont fourni trois autres, dont deux mentionnent une donation par testament.

Le père du donateur de la présente offrande s'appelait « don de Zeus » et son aïeul, « don de la Grande Mère ». C'est une nouvelle preuve du culte de

⁽¹⁾ *Inscr. de Syrie*, 2551; *Mission de Phénicie*, p. 359. Cf. WATZINGER et WULZINGER, *Da-*

maskus (dans les publications du *Denkmal-schutzkommando*), 1921, p. 48.

Cybèle, qu'attestait déjà à Damas le nom d'un grand prêtre, Μητροφάνης ⁽¹⁾. L'espèce d'équivalence entre les cultes, qu'indique cette alternance des noms, donne à penser que Cybèle avait son naos dans le téménos même du Zeus de Damas. Celui-ci était le plus honoré; on le reconnaît sans peine aux noms qui en sont dérivés, particulièrement fréquents à Damas : Diodotos, Diogenes, Diodôros, enfin Zénon, qui paraît sur une dédicace de 385/386 après J.-C. ⁽²⁾ et sur notre texte.

N° 35. — A la grande mosquée, sur un fragment de colonne. L'espace inscrit mesure en tout 1 m. 07, le premier groupe de lignes 0 m. 18, la lacune qui suit 0 m. 45, les 6 dernières lignes 0 m. 44. Copie.

..... ΔΙΑΘΙ ΟΝΟΜΟΗ.....

[Ez] διαθ[ίζε(ς) οί κληρο]νόμος[ι...]

« D'après son testament, les héritiers de N. »

N° 36. — Mosquée de Badrakié (au Nord-Est de la Grande Mosquée). Sur une colonne, remployée comme linteau, au-dessus de la grande porte, et qui provient de la colonnade qui limitait le péribole du temple de Jupiter. Estampage. Champ couvert par l'inscription : 0 m. 40 × 0 m. 33. Hauteur des lignes : 0 m. 03 à 0 m. 06. III^e siècle ?

ΓΑΘΟ	Γαθος(ς),
ΦΕΡΟΝ	φέρειν
ΤΟC	τος
ΑΡΚΕΛ	[M]αρκελ-
ΛΟΥ	λος.

« Gathos (*Ghāth* ou *Ghauth*), Marcellus effectuant le transport. »

Celui qui donna la colonne porte un nom nouveau, la forme ordinaire étant Γαῦτος, à Damas même ⁽³⁾ ou ailleurs ⁽⁴⁾, parfois aussi Γαῦτος ⁽⁵⁾. La transcription

⁽¹⁾ WADDINGTON, 2549 = KAIBEL, *Epigr. gr.*, 431 a (p. XII). Nouvel exemple du même nom : L. JALABERT, *Palestine Explor. Fund. Quart. Statement*, 1912, p. 151, e.

⁽²⁾ J. E. HANAUER, *Palestine Explor. Fund. Quart. Statement*, 1912, p. 49; L. JALABERT,

ibid., p. 150.

⁽³⁾ JALABERT et MOUTERDE, *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, IV, 1910, p. 230.

⁽⁴⁾ Syria-Princeton, III A, 398, 787^b. Cf. Γαῦτος, *ibid.*, 223.

⁽⁵⁾ DUSSAUD et MACLER, *Mission dans les ré-*

grecque Ghathos répond exactement à la graphie ṣafaïtique ḡṡ. — L'inscription semble complète; on ne peut suppléer [συμ]φέρουτος, « avec le concours » de Marcellus.

DAMAS. — Mosquée Sādāt; prestation volontaire.

N° 37. — Mosquée Sādāt, près Bab el-farādis. Sur un bloc de pierre brisé à gauche, complet à droite [mesurant 20 inches sur 30, encastré dans un pilier à l'entrée de latrines, l'inscription renversée; HANAUER]. Estampage. Champ couvert par l'inscription : 0 m. 43 en hauteur sur 0 m. 29. Hauteur des lignes : 0 m. 045.

BIBLIOGR. — J. E. HANAUER, *Palestine Explor. Fund, Quart. Statement*, 1924, p. 72 et pl. V (sans lecture); WATZINGER et WULZINGER, *Damaskus, die Islamische Stadt*, 1924, p. 56.

ΤΟΥΤΩΦ	['Α γ α β γ ῆ τ ῶ χ ῆ ? "Ε] τ ο υ τ ζ ζ ο φ '
ΙΕΔΟΥ	[. α] ε ῖ δ ου
ΔΑΘΟΥ	[χ α ι Σ] α ῖ δ ῶ ο υ ?
ΙΑΡΑΤΟΜΙC	[ο ι ζ α ῖ δ ῶ (α) ? δ ῶ ο υ ζ ? . π] α ρ α τ ῶ μ ι σ -
ΝΕΤΕΛΙΩCΑΝ	[θ ω μ α ? ε ζ ι ῖ δ ῶ] ν ? ἐ τ ε λ ῖ ω σ α ν .

« [A la bonne Fortune !] L'an 577 (265-266 ap. J.-C., selon l'ère des Séleucides), N, fils de..., et X, fils de Sa'dat (?), [entrepreneurs], ont achevé [de placer tant d'assises (?)], au delà de leur engagement [et à leurs frais (?)]. »

Il est peu probable que cette pierre ait été apportée du temple de Jupiter. La date qu'elle porte ne peut, en effet, être calculée selon l'ère du sanctuaire, fixée au printemps de 63 avant notre ère ⁽¹⁾; l'an 514 que l'on obtiendrait est trop récent pour la forme des caractères et l'onomastique. Au contraire, l'ère des Séleucides donne un chiffre convenable; elle était usitée dans toute la région.

Deux personnages rappellent l'achèvement d'un travail qu'ils avaient pris à forfait et qu'ils ont poussé au delà de leur engagement ⁽²⁾; c'est une prestation

gions désert. de la Syrie m., index, p. 231. On a aussi ṣaf. ג'וֹתָנָל, « God helps » (E. LITTMANN, *Am. Arch. Exped. to Syria*, IV, *Sem. Inscr.*, p. 122).

⁽¹⁾ J. E. HANAUER, *Pal. Expl. Fund, Q. St.*, 1912, p. 4^o; L. JALABERT, *ibid.*, p. 153, ren-

voyant à CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. or.*, I, p. 8-1^o, n° 6; WATZINGER et WULZINGER, *Damaskus*, p. 29-31.

⁽²⁾ La restitution aux lignes 4 et 5 d'un dérivé de μεθόω paraît certaine. Μετ[θούμενο]ν, au sens de « pris à bail » par un locataire

volontaire, analogue au transfert de colonnes signalé plus haut (n° 36). On peut supposer qu'il s'agissait d'une bâtisse en quelque temple, et que les entrepreneurs ont voulu rappeler combien de lits de pierre furent posés à leurs frais, de même qu'en deux inscriptions du grand temple, les hiérotames commémorent le nombre des assises du téménos placées durant leur gestion ⁽¹⁾.

DAMAS. — Fouilles de la maison d'Ananie; autel dédié au dieu céleste.

N° 38. — Voir pl. XLIV, 1.

BIBLIOGR. — E. DE LOREY, *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 1922, p. 83-84; copie épigraphique, CH. VIROLLEAUD, *ibid.*, n° 1, p. 80-81; *Année épigraphique*, 1923, n° 59.

Le cippe que nous reproduisons ⁽²⁾ a été découvert par M. de Lorey dans ses fouilles de 1921-1922, parmi les ruines d'une antique mosquée adjacente à la chapelle de Saint-Ananie et qui succéda, pense-t-il, à la *Moṣallabé* (église de la Croix). Ce n'est pas le lieu d'indiquer l'intérêt de ces recherches, qui touchent de si près à l'histoire de saint Paul; mais la dédicace païenne qui y fut relevée est importante pour l'histoire des cultes dans l'antique Damas.

Θεῷ οὐρανίῳ
πατρὶν τῷ κυ-
ρίῳ Λύσας ⁽³⁾ ὁ καὶ Δεμ-
ητρίως Δημητρί-
5. ου ἐκ τῶν ιδίων
ἐκτελεῶν ἀνέστη-
κεν.

« Au dieu céleste, national et maître, Lysas, nommé aussi Demetrios, fils de Demetrios, a dans sa piété dressé à ses frais (cet autel). »

serait nouveau; la signification de *μισθωμα*: étant « être loué, placé à bail » par le propriétaire: ainsi *μεμισθωμένος*, fréquemment, et *ἐμισθώθη* (*Sylloge* 3, 970, 1). — On pourrait à la rigueur traduire *παρὰ τὸ μίσθωμα*: « selon leur engagement », mais dans ce sens on attendrait plutôt *κατά*.

⁽¹⁾ J. E. HANAUER, *Pal. Explor. Fund.*, Q. St., 1912, p. 40; L. JALABERT, *ibid.*, p. 150; WATZINGER et WULZINGER, *op. l.*, p. 3¹, n° 3:

ὑποδομήθησαν καὶ ἐν τῇ πλεονεξίᾳ ταύτῃ δόμοι ε' (285/286 ap. J.-C.). — Restituer de même l'inscription plus ancienne, WATZINGER et WULZINGER, *Damaskus, Die antike Stadt*, 1921, p. 30, n° 4: 'Επὶ τῶν περι... | Σίμωνος τοῦ [καὶ Ζήν]ωνος? ἱεροταμίον... | [ὑποδομήθησαν] οἱ ἐπ' αὐτῇ [ἐπ'] [ἄ]νω (?) δόμοι ζ'.

⁽²⁾ Hauteur 0 m. 82, largeur 0 m. 4 ' et 0 m. 53 à la base.

⁽³⁾ La copie épigraphique de M. Virolleaud



1 Autel de Damas.



2. Mosaïque de Hitt.

Le seigneur, dieu céleste, à qui s'adresse l'offrande, est-il distinct du dieu adoré dans le grand temple de Damas? Ce dernier est simplement ὁ κύριος Ζεὺς « le seigneur Zeus », pour les hiérotames qui, en 286/7 et 339/340, inscrivent leurs travaux sur les murs de l'enceinte ⁽¹⁾; à l'époque classique, il n'est question que du Zeus de Damas ou, en pays latins, de Jupiter Damascenus; à l'origine, il paraît bien que ce fut Hadad, à Damas comme à Héliopolis ⁽²⁾. Rencontrons-nous ici seulement un autre nom de ce dieu?

Telle est, de fait, la solution. Θεὸς οὐράνιος n'est que la transposition du phénicien Ba'al šamîm ou de l'araméen Be'el šamîn, et « dieu céleste » équivaut à « dieu du ciel » ⁽³⁾. Ce titre divin apparaît quatre fois sur les inscriptions de Syrie ⁽⁴⁾, appliqué à un dieu qui, trois fois, est nommé Zeus. On doit, en outre, rapprocher de ces textes l'épigraphie d'une base provenant de Sarba ⁽⁵⁾ : Ζεὺς ἐπουράνιος et le fragment II, 7 de Philon de Byblos, qui nomme Σαμημοῦμος ὁ καὶ Ὑψουράνιος ⁽⁶⁾ : ni l'un ni l'autre qualificatif ne répond au même vocable sémitique que θεὸς οὐράνιος, mais l'idée est identique et c'est toujours le dieu suprême, maître du ciel, qu'il s'agit de désigner. Ainsi, à une époque bien antérieure, sur la stèle de ZKR, le dieu ALW ou ALWR n'est-il point distinct de Ba'alchamin; ayant établi cette identité, le P. Ronzevalle concluait que, parmi les Sé-

porte AYCIAC. Sur un estampage que m'a communiqué jadis M. de Lorey, j'avais cru reconnaître un I ajouté après le premier C et plus petit que les autres lettres; deux excellentes photographies me persuadent aujourd'hui de lire Λύσας, ce nom rare s'étant par ailleurs rencontré en Syrie (voir *infra*).

⁽¹⁾ L. JALABERT, sur une photographie du REV. HANAUER, *Pal. Explor. Fund. Quart. Statement*, 1912, p. 150 = WAFZINGER u. WULZINGER, *Damaskus*, p. 3, n° 3; — WADINGTON, 1879 = *Damaskus*, p. 3 ss., n° 5.

⁽²⁾ R. DUSSAUD, *Syria*, III, 1922, p. 219 ss.

⁽³⁾ FR. CUMONT, *Les Relig. orient. dans le paganisme romain*, 1907, p. 153 ss., 295, n. 64.

⁽⁴⁾ Dédicaces Δεῖ οὐρανίῳ ὑψίστῳ Σααρνίῳ ἐπηκόῳ à 'Abādāt (RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 234 ss. = *Inscr. gr. ad res rom.*, 1867) et [Θε]ῷ ὑψίστῳ οὐρανίῳ ὑπάτῳ καὶ Ἠλίῳ ἀνιχίτῳ?

Mi]θρᾶ près Antarados (RENAN, *op. l.*, p. 103; CUMONT, *Mon. myst. Mithra*, I, p. 92); mention des κάτοικοι ἁγίου οὐρανίου Διός, à Bétocécé (DITTLINGER, *Orientalis graeci*..., 262, 25-26). A ces exemples, cités par FR. CUMONT dans PAULY-WISSOWA, art. Ὑψιστος, IX, 1, col. 445, ajouter la dédicace de Qades de Galilée: [Ἐτους] γμς' Θεοῦ ἁγίου οὐρανίου Συγγένια ἐποίησεν | διὰ ἐπιμελητῶν Ἀντίου Ναγδᾶ καὶ Λισίμσεος Δάματος | εὐχάν. (CH. C. MC COWN, *Annual of the Amer. Sch. of Orient. Research in Jerus.*, II/III, 1923, p. 113-115; R. MOUTERDE, *Al-Machriq*, XXI, 1923, p. 623 ss. et lecture sur la pierre au Musée de Beyrouth.

⁽⁵⁾ RENAN, *Miss. de Phénicie*, p. 331-332, pl. XXII, 14.

⁽⁶⁾ Lecture admise par R. DUSSAUD, *Notes de Myth. syr.*, p. 134, n. 2, et FR. CUMONT, dans PAULY-WISSOWA, IX, 1, col. 445.

mites, « chaque divinité pouvait avoir, et de fait avait souvent plusieurs noms de nature épithétique, aussi usuels, suivant les époques, que celui sous lequel il était généralement connu ⁽¹⁾ ». C'est bien à Zeus-Hadad qu'est dédié l'autel de Damas.

A en juger par la forme des caractères, il date du II^e ou du III^e siècle de notre ère ⁽²⁾; de même les cinq inscriptions syriennes où paraissent les qualificatifs divins *σὺρανιος*, *ἐπουράνιος*. Il peut d'ailleurs provenir du grand temple, exploité comme carrière à l'époque chrétienne, aussi bien que de quelque chapelle plus proche de la « maison d'Ananie ».

Le dédicant porte un nom grec, rare, mais non sans exemple en Syrie ⁽³⁾ : *Λύσας*, diminutif, pense-t-on, de *Λύσανδρος* ou de *Λυσάγορας* ⁽⁴⁾, ne serait-il pas l'abrégé de *Λυσανίας*, nom traditionnel chez les dynastes d'Abila, ayant chance, par suite, d'être fréquent à Damas? — Lysas rappelle, à la fin de sa dédicace, sa piété : c'est, nous l'avons rappelé au sujet d'une invocation à Manāf ⁽⁵⁾, le moyen de se faire agréer auprès des dieux sémitiques et orientaux.

DAMAS. — Église Saint-Jean; inscription gravée sur la baie orientale de la façade sud : *l'ἀετός*.

N^o 39. — Le côté méridional de l'enceinte qui entoure la grande mosquée de Damas est percé d'une porte triomphale à trois baies. Sur le linteau central, Porter a signalé une inscription, qui reproduit le verset 13 du psaume CXLV, dans lequel on a intercalé le mot *X(ριστ)έ* ⁽⁶⁾. Au-dessus de la porte occidentale, M. Dussaud a lu *Ὁ Θ(εὸς) ἐνδοξάζομενος*, etc... (Ps. LXXXVIII, 8) ⁽⁷⁾. Les chrétiens entraient donc par là dans l'enceinte sacrée, quand elle eut été remise par Théodose au culte nouveau ⁽⁸⁾; et comme les architraves du centre et de l'Ouest portent

⁽¹⁾ *Mélanges de la Fac. or.*, III, 2, 1909, p. 113^{ss}.

⁽²⁾ Tandis que l'aspect trapu des lettres et la forme de l'ω sont indices d'ancienneté, l'ω ressemble au V latin et ne peut être antérieur au II^e siècle.

⁽³⁾ *Syria-Princeton*, III A, 9 (près 'Ammân).

⁽⁴⁾ HILLER V. GAERTRINGEN, *Berliner philol. Wochenschrift*, 1908, col. 999. Pour FR. BUCHTEL, *Die histor. Personennamen*, p. 29, « ohne erkennbare Beziehung ».

⁽⁵⁾ N^o 33, *supra*.

⁽⁶⁾ PORTER, *Five years in Damascus*, I, p. 65 = WADDINGTON, 2551 c.

⁽⁷⁾ *Comptes rendus de l'Acad. des inser.*, 1902, p. 263; *Nouvelles archives des Miss. scientif.*, X, 1903, p. 701 ss., n^o 178. Cf. WATZINGER et WULZINGER, *Damaskus*, p. 78 et fig. 8, 9, 10.

⁽⁸⁾ JUAN MALALAS, *Chron.*, XIII, 345 = P. G., 97, 513. Sur les souvenirs chrétiens de Damas, voir L. JALABERT, *Diction. d'arch. chrét. et de*

une invocation au Père et au Christ, on pouvait, avec M. Dussaud, conjecturer que sur la troisième baie, celle du côté Est, on avait gravé un texte mentionnant le Saint-Esprit. Malheureusement, cette ouverture, murée depuis des siècles comme la porte centrale ⁽¹⁾, était masquée par les mesures accrochées à l'enceinte de la mosquée. Elle vient d'être dégagée par les travaux qui donnent de l'air au vieil édifice, et M. de Lorey a pu faire estamper l'inscription qui la surmonte. Les treize dernières lettres sont encore visibles, les autres sont cachées à nouveau par les boutiques. Le texte compte aujourd'hui 32 lettres, grêles et très allongées, analogues aux caractères des deux inscriptions gravées sur les linteaux du centre et de l'Ouest; elles peuvent remonter au règne de Théodose, mais aussi être plus récentes. Le champ couvert par l'inscription est d'environ 1 m. 80; les caractères, hauts de 0 m. 09, sont coupés à mi-hauteur sur la gauche du texte.

ΑΕΤΩΡΑCΕΝΤΟΝΘΡΟΝΟΝΑΥΤΟΥΚΑΙΗΒΑCΙ.

Ἀετὸς(ς) ὠρῶσεν τὸν θρόνον αὐτοῦ καὶ ἡ βασι[λει]α...

« L'aigle a orné son trône; son règne... »

Le texte s'achevait, à la seconde ligne totalement disparue, par une doxologie proclamant la perpétuité du règne de Dieu. La première phrase présente, au lieu de l'invocation attendue au Saint-Esprit, une allusion au nom donné couramment alors à cette partie du sanctuaire : ὁ ἀετός, « l'aigle », c'est-à-dire « le fronton ⁽²⁾ ». Cette désignation s'est maintenue jusqu'à nos jours et la coupole construite au nord de la triple baie par Walid I^{er} s'appelle *Qoubbat el-nasr*, « la coupole de l'aigle ». La nouvelle inscription clôt définitivement la controverse, engagée jadis entre arabisants, sur le sens d'expressions telles que « la porte de l'aigle ⁽³⁾ » ou de phrases comme cette affirmation de 'Imâd ed-dîn : طار السريجنج الضرام ⁽⁴⁾. L'aigle, *al-nasr*, n'est point « le dôme » de la

lit., s. v., V, col. 119-145; sur les problèmes concernant l'église Saint-Jean, le livre de WATZINGER et WULZINGER et les discussions de M. DUSSAUD, *Syria*, III, 1922, p. 219-250.

⁽¹⁾ WATZINGER et WULZINGER, p. 79; DUSSAUD, *Syria*, III, p. 235.

⁽²⁾ Sur ce terme technique, usité déjà au

temps de Pindare, voir SAGLIO-POTTIER, *Dict. des ant.*, s. v. *Tympanum*, t. V, p. 56^b b (CH. AVEZOU).

⁽³⁾ *Hist. anc. des Crois.*, V, p. 96, cité par R. DUSSAUD, *Syria*, III, p. 247, n. 2.

⁽⁴⁾ Citée par BUNDARI, 36; reproduite par VAN BERCHEM, *Inscr. ar. de Syrie*, extrait *Mém. de*

coupoles « entouré par les charpentes du transept et des deux nefs » qui « avait l'aspect d'un aigle aux ailes éployées ⁽¹⁾ », mais « le fronton » du transept, antérieur à la construction de Walid, que l'on désignait en grec par le terme technique ἀετός ⁽²⁾. M. Dussaud avait raison de faire remonter cette désignation au temps où l'on parlait grec à Damas ⁽³⁾. Le goût des Damasquins pour ces désignations imagées est d'ailleurs attesté par le nom de la construction d'angle élevée en 339/340 au coin nord-ouest du bazar antique : τὸ γάμμα, le *gamma* ⁽⁴⁾.

Que le mot ἀετός soit choisi pour rappeler le fronton méridional du transept, cela paraît certain, si l'on considère qu'il ne fait point partie d'une citation scripturaire, mais d'un texte composé librement; au lieu de lire quelque verset des psaumes, comme sur les autres baies de la porte triomphale, nous trouvons ici un résumé, en trois mots, du grand tableau de l'Apocalypse, où saint Jean contemple le trône divin porté par les quatre animaux symboliques du prophète Ezéchiel ⁽⁵⁾.

Les citations de l'Apocalypse sont rarissimes dans l'épigraphie des églises orientales qui, au début du iv^e siècle, doutaient encore de son authenticité. En Occident, à cette époque, le livre est déjà canonique et son influence pénètre l'art chrétien ⁽⁶⁾. Il inspire la vision triomphale des mosaïques absidiales de Sainte-Pudentienne (entre 385 et 398) et de Sainte-Marie-Majeure (432-440); en ce dernier sanctuaire, les quatre animaux d'Ezéchiel encadrent un trône où repose une croix ⁽⁷⁾; c'est la meilleure illustration de l'épigraphe de Damas : ὁ ἀετός ὠρᾶσεν τὸν θρόνον αὐτοῦ.

l'Institut égyptien, t. III, 1897, p. 16, n. 3. — Pour la controverse, voir S. FRAENKEL, *Zeitschr. d. d. Morgent. Ges.*, LX, 1906, p. 369 s. et W. SCHULZE, *ibid.*, LXIV, 1910, p. 661, contre CL. HUART, *ibid.*, LX, p. 302, qui songeait à une haplographie : « porte (de la coupole) de l'aigle ».

⁽¹⁾ VAN BERCHEM, *op. l.*, p. 16.

⁽²⁾ WATZINGER et WULZINGER, *Damaskus*, p. 81, n° 128; R. DUSSAUD, *Syria*, III, p. 247, n. 2.

⁽³⁾ « Si le fronton avait été érigé à l'époque arabe », « on ne lui aurait pas appliqué un terme tiré du grec et qui, très rapidement, ne fut pas compris ». — Cette observation ne

suffirait pas à prouver que le transept fut construit par les chrétiens et M. Dussaud propose d'autres arguments. Quant à la triple porte, est-il bien sûr qu'elle soit l'œuvre des Byzantins? Le décor en est d'un beau style un peu chargé, qui jure avec la médiocre gravure des inscriptions.

⁽⁴⁾ WADDINGTON, 1879; repris par WATZINGER et WULZINGER, p. 31.

⁽⁵⁾ *Apoc.*, 4, 2 ss.; *Ezech.*, 1, 10, 22, 26; 10, 1.

⁽⁶⁾ Voir p. ex. M. LAURENT, *l'Art chrétien primitif*, II, p. 14-18; L. BRÉHIER, *l'Art chrétien*, p. 92.

⁽⁷⁾ GARUCCI, *Stor. dell' Arte crist.*, IV,

Il est encore un lien possible entre le mot *ἀετός* de notre inscription et le monument sur lequel elle est gravée. L'image d'un aigle n'apparaissait-elle point dans le tympan du fronton qui terminait au sud le transept de l'église nouvelle ? N'ornait-elle pas au moins le couronnement de la porte triomphale ? Tout cela est possible, tout cela se rencontre en Syrie ⁽¹⁾ et une allusion épigraphique au motif sculptural qui surmonte une inscription n'est point extraordinaire ⁽²⁾. Mais rien ne nous autorise à supposer que les chrétiens aient sculpté ou s'étaient approprié un aigle dominant le fronton ou l'édifice, et jusqu'à nouvel ordre il sera prudent de ne voir dans l'*ἀετός* de notre texte que le « fronton » méridional du transept.

Dédicace du temple de Mejdél (dit de Hammārā).

N° 40. — La Mission archéologique de Damas a pris des photographies et un estampage de l'inscription de Hammārā, récemment étudiée par Clermont-Ganneau ⁽³⁾ et par l'auteur de ces notes ⁽⁴⁾. La ruine a été retrouvée, attenante au village de Mejdél ⁽⁵⁾. Le nom de la localité antique aux frais de laquelle s'éleva le temple n'est ni *'Ain Gaddia*, comme le pensait Clermont-Ganneau, ni *'Ain Garria* ('Anjar), proposé dans les *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, mais *Ain Qaniā*, « la source des roseaux ». Le vocable est araméen; les sources syriaques signalent les localités de *Beit Qaniā* et de *Dairā da Qnaiā* ⁽⁶⁾. Peut-être le toponyme araméen avait-il supplanté, lors du triomphe de cette langue,

pl. CCXI, p. 17; SCAGLIA, *Mosaici della Bas. di S. Maria Maggiore*, 1910, pl. 1, p. 21 ss.

⁽¹⁾ CLERMONT-GANNEAU, *Archaeol. Researches in Palestine*, II, p. 355; cf. *Rec. d'arch. or.*, VII, p. 383, n. 1; S. RONZEVALLÉ, *Mél. Fac. or. Beyrouth*, V, 2, 1912, p. 128 ss. (nombreux exemples); FR. CUMONT, *Études syriennes*, p. 49-51. Le sens *ἀετός* = fronton, est dû peut-être à un ancien usage d'orner le *fastigium* d'un oiseau éployé (S. REINACH, *Cultes, mythes et religions*, III, p. 68 ss.).

⁽²⁾ L. JALABERT, *Mél. Fac. or. Beyrouth*, II, 1907, p. 311; S. RONZEVALLÉ, *op. l.*, V, 2, p. 143-144; FR. CUMONT, *Études syriennes*, p. 88-89.

⁽³⁾ *La Dédicace du temple de 'Ain-Gaddia*,

dans la *Revue de l'histoire des religions*, t. LXXXIV, 1921, II, p. 1 8-118.

⁽⁴⁾ R. MOUTERDE, *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, VIII, 1922, fasc. 3, p. 103-110 = *Supplementum epigraphicum graecum*, I, 1924, n° 545.

⁽⁵⁾ Largeur actuelle du bandeau supérieur de l'architrave, 1 m. 57; du bandeau inférieur, 1 m. 45. Hauteur du bandeau supérieur, où sont gravées les deux premières lignes, 0 m. 20; du biseau, 0 m. 17; du cartouche, 0 m. 30; des trois bandeaux à droite : 0 m. 16, 0 m. 06 et 0 m. 07.

⁽⁶⁾ PAYNE-SMITH, *Thes. syr.*, II, 3653. Sur le « couvent des roseaux », cf. BARHEBR., *Chron.*, LAMY, III, p. 19, n. 1.

le nom phénicien et hébreu de *Qana* ou *'Ain Qana*, « la source du roseau » ou peut-être « du tuyau, du canal ».

La teneur définitive de la dédicace sera donc :

'Αρχηγῇ τῷ[χ]ῇ. [Ἐπ(ους)...? θε]οῦ? Διὸς¹ — Α[ῶ]ξι τῷ[χ]ῇ Αἰν[κάνιας] —
ἐπὶ Ἀξιμμέου[υς] Ἀπολλωναρίου ἀρχιερέως, εἰ[ξ]
Ἀυρήλου, Βαρσαλῆας Φιλίππου καὶ Ὁκείου Ὁκείου
καὶ Βήρυλλος Ἀξιμμέου καὶ Ἀειάνης Γερμα[νοῦ]
5. καὶ Μακεδόνης Ἀξιμμέου καὶ Βεελιάδος δ' οὐ δ[ίς],
ἐπιμεληταί, ἀπὸ κώμης Αἰνκάνιας, ἐκτίσαντ[ο]².

HIT. — Mosaïque d'une église.

N° 41. — Pavé en mosaïque. L'inscription est logée dans un cadre rectangulaire, les lignes sont séparées par un trait. Deux photographies, copie. Voir pl. XLIV, 2.

Ἐπὶ Μαξίμου θεοσεβ(εστάτου) | προσβ(υτέρου) καὶ Κυριακοῦ ἐκ(εστάτου) διακ(όνου) καὶ
λοιπῶν | ἀδελφῶν [ε]ψήφωθη | τὸ ἔργον τῆς ἀγοστῆς ἐκκλησίας ἐνδ(ικτιῶνος) | δεκάτης † Προσ-
φορὰ Ἠλία Ἀραβιανῶ | προσφορὰ Κοβέσιου | [στρα]τιώτου † Ἐργον | [Λε]ονίου καὶ Προ-
κοπίου).

« Sous le très pieux prêtre Maxime, le très religieux diacre Cyriaque et les autres frères, (le sol) de la très sainte église fut pavé de mosaïque, la 10^e indiction. † Offrande de Élie Arabianos, offrande de Kobesios, soldat. † Travail de Libanios et de Procope. »

Parmi les mosaïques de Syrie, celle de Hit se recommande par la sobriété du dessin. En particulier le champ, au milieu duquel est encadrée l'inscription, est occupé par un seul motif, indéfiniment répété : ces fleurs stylisées, aux pétales largement arrondis, sont d'un bel effet décoratif. Nous sommes encore loin de la surcharge qui caractérise les mosaïques de la fin du VI^e siècle, Qabr Hiram ou Nebi-Yunus. Le style du texte inscrit, où les épithètes sont déjà

(¹) Cf. à Qades la dédicace au dieu céleste (*supra*, p. 353, n. 4) et à Laodicée de Syrie : Ἰουλίαν... ἐρ(α)σμέν(η)ν τῷ θεῷ ἔτα τῆς κυρίας Ἀρτέμιδος (*Oriens græci...*, 263).

(²) Cf. LAMMENS, *Musée belge*, VI, 1912, p. 48, n° 83, Ḥomairiya : Μάρκος (cf. le voc.

Μάρκος, *Bull. corr. hell.*, 1912, p. 175, n° 18, CHAPOT) Βαρ... καὶ Ἀραβιος ἐπιμ[ε]ληταὶ ἐκτίσαν (22) ap. J.-C.). — M. Grönert a confirmé ma conjecture sur la forme ἐκτίσαντο en renvoyant à l'inscr. syrienne C. I. G., 4628 (*Suppl. epigr. gr.*, I, 1924, n° 345).

stéréotypées ⁽¹⁾, marque la fin du iv^e siècle, ou plus probablement le v^e siècle; mais on ne relève ni la confusion de l'ο avec l'ω, ni le sigle ς, ni les abréviations par *contractio*, propres à l'épigraphie byzantine; les croix grecques sont de la forme la plus simple. On peut dater le monument du v^e siècle.

Le double nom, chrétien et profane, du premier donateur, semble aussi un signe d'antiquité. C'est à la fin du iv^e siècle que les prophètes et les patriarches de l'Ancienne loi commencent à être honorés à l'égal des martyrs ⁽²⁾. Notre Élie tient par ailleurs à son nom profane Ἀραβιανός, usité depuis longtemps dans la région et particulièrement à Hit ⁽³⁾. Quant au soldat qui concourt à l'entreprise, son nom est un hypochoristique de l'arabe (et şafaïtique?) Qoubais*, dont l'équivalent grec ne s'était pas encore rencontré ⁽⁴⁾.

TELL ABYAD (non loin de Tafas). — Épitaphe.

N° 42. — Stèle récemment exhumée. Copie communiquée en décembre 1924. A la ligne 1 et à la ligne 8, les lettres ΕΤ ligaturées.

ΕΤΑΛΥ	Ἐτ(ου) αλν'.
ΘΑΡCΙ	Θάρσι
ΤΥΡΒΩ	Τύρβω
ΝΛΑΡΟ	ν Μαρ[ς?]
ΟΝΗCΦ	όνης φ
ΙΛΟΕΠΑ	ίλο[ς] πα
ΝΤΩΝ	ντων,
Ψ ΕΤ Ο Ψ	ἐτ(ω)ν ο'.

« L'an 431 (= 368/369 ap. J.-C., ère de Pompée). Courage, Turbo Marônis, ami de tous; âgé de soixante-dix ans. »

⁽¹⁾ Une confusion entre la formule Ἐπὶ τοῦ δαίμονος, qui est une date, et l'expression Ὑπὲρ τοῦ δαίμονος, qui indique l'intention d'une bonne œuvre, a fait inscrire « les frères » après le prêtre et le diacre dont dépendait l'église. Cf. GRÉGOIRE, *Inscr. gr. chr. d'Asie Mineure*, 144 : Ὑπὲρ εὐχῆς καὶ σωτηρίας παντός τοῦ κλήρου καὶ τοῦ λαοῦ, etc... — Comparer l'expression [ἐ]ψηφώθη τὸ ἔργον τῆς ἀγιοτάτης ἐκκλησίας avec l'inscr. de Qabr Hiram : Γέγονεν τὸ πᾶν ἔργον τῆς ψηφώσεως, etc. (RENAN, *Miss. de Phénicie*, p. 613). L'orthographe ἐκκλησία avec un seul κ

est fréquente. Cf. v. g. *Inscr. gr. chr. d'Asie Mineure*, 334.

⁽²⁾ H. DELEHAYE, *De l'origine du culte des martyrs*, p. 115 ss. Sur le culte de saint Élie en Syrie, cf. *Syria-Princeton*, III, A, 783². Waddington a relevé une dédicace à ce saint, de l'an 312 (n° 2497, Zorava).

⁽³⁾ Cf. *supra*, n° 7. — Ἀραβιανός, au lieu d'être un second nom, pourrait désigner le père d'Élie.

⁽⁴⁾ Voir pour les inscr. şafaïtiques Vogüé, *Syrie centr., Inscr. sémi.*, n° 35; DUSSAUD et

L'ère de Tafas est connue par une dédicace à Othon (Fossey, *Bull. de corr. hell.*, 1897, p. 47, n° 29; R. Brünnow, *Die Prov. Arabia*, III, p. 309, cf. 304). La date tardive répond à la forme du μ et des ω ; cinq ans après la mort de Julien l'Apostat, une épitaphe païenne n'est point surprenante.

Τύρβων est la transcription du cognomen *Turbo*, que portèrent le préfet du prétoire d'Hadrien Q. Marcius Turbo (Dessau, 1324) et un *leg. Aug. Maesiae inf.* en 155 (*id.*, 1074). Il est donné à un fils de centurion, en Mésie (*id.*, 2659). Le second nom peut être lu Μαρχ[ε]όνης, et c'est alors l'équivalent du nom cili-cien Μαρχάωνης (R. Mouterde, *Mél. de l'Univ. Saint-Joseph*, VIII, p. 96-100, n° 16). On peut aussi penser à Μαρχ[ε]όνης = Μαρώνιος, fréquent à l'époque chrétienne dans la Syrie du Nord (Waddington, 2631 a; *Syria-Princeton*, III B, 815). Sur l'éloge du défunt, cf. *supra*, n° 28.

SOUQ WADI BARADA. — Fragments.

N° 43. — Sur une colonne, dans une digue du Barada, hors du village. Diamètre de la colonne : 0 m. 47. Brisée au sommet, sans qu'on puisse supposer une ligne inscrite avant l'inscription relevée.

A Λ E Σ A . . .	Ἀλ[ε]ξ[α]νδρου...
E Y T Y X O Y . . .	Εὐτυχούς...

Probablement partie de la titulature de l'empereur Sévère Alexandre (222-235 ap. J.-C.).

N° 44. — Sur un autel, en haut du fût. L'autel, haut de 0 m. 82, large au sommet du dé de 0 m. 40, est encasté dans la façade de la maison de Mohammed 'Alī Derwiš.

P O N O H T H

Il est peu vraisemblable qu'il s'agisse ici de la déesse Astronoé. On lira donc ... π[ρ]ονοητή... ou ...π[ρ]ονοητή[ς]...

DEIR EL-'AWAMID, près de Souq Wādi Barada.

N° 45. — [Sur une énorme pierre, qui ne porte aucun autre ornement, selon M. 'Issa Ma'louf]. Dans une couronne, 4 lignes gravées. Au-dessous,

MACLER, *Voyage... au Šafā*, n° 178, *Mission... de la Syrie moyenne*, n° 223, où M. Dussaud pro-

pose pour קבּוּס l'accentuation Qābūs ou Qoubais.

entre les deux liens qui pendent à droite et à gauche, la date, surmontée d'un trait.

ΔΙΙΤΩ	Δὲ τῷ
ΚΥΡΙΩΟ	κυρίῳ Σό-
ΑΙΜΟΟ	αίμοῳ
ΙΑΜΛΙΧΟΥ	Ἰ[α]μλίου.
Ζ <u>Ξ</u> V	ζξυ'.

« Au Seigneur Zeus, Soḥaim, fils de Jamblique. (L'an) 467 » (ère des Séleucides, 156/157 ap. J.-C.).

La dédicace émane probablement d'un descendant de la famille royale d'Émèse. Le fils et le petit-fils du fondateur, ce Samsigeramus dont le nom amusait Cicéron, se nommaient Jamblique. Soḥaim est fréquent aussi dans la dynastie ⁽¹⁾ et Ba'albek a livré une inscription en l'honneur du grand roi Soḥaim, *regi magno C. Iulio Sohaemo, regis magni Samsigerami f(ilio)*, etc..., contemporain de Néron et de Vespasien ⁽²⁾. Il y eut même un Soḥaim, distinct du précédent, qui, en l'an 39, fut donné comme roi aux Ituréens ⁽³⁾ : notre dédicant peut descendre de ce personnage, dont le royaume ne s'étendait point à la montagne de l'Iturée, mais à la Beq'ā et à l'Antiliban ⁽⁴⁾.

SAHAM EL JOLĀN.

N° 46. — Stèle rectangulaire, un trait entre les lignes.

ΓΑΒΙΝ	Γαβίν(ι)-
ΑΕΤ	α ἐτ-
ΩΝ	ὦν..

N° 47.

ΑΡΧΙ	[Θ]άρσι
ΚΥΡΙ	Κυρί-
ΛΑ	λα
ΕΤ	ἐτ-
Ω	ὦ[ν]..

⁽¹⁾ H. LAMMENS, *Musée belge*, V, 49.11, p. 289-291, à propos du caveau funéraire des descendants de la dynastie, trouvé à Homs.

⁽²⁾ C. I. L., 14387 a = DESSAU, 8398.

⁽³⁾ DION CASSIUS, 59, 12 ; cf. TAG., *Ann.*, 12, 23 (DESSAU, *l. l.*).

⁽⁴⁾ SCHÜRER, *Gesch. d. iüd. Volkes*¹, I, p. 72^o-721.

EZRA'. — Épitaphe.

N° 48. — Dalle de la maḏāfa, chez le prêtre Élias.

ΘΑΡCIZH

NOΔΩPEZ

HCACET

KB KΛ

CEOYHPOC

ΑΓΑΜOCZ

HCACET



K

Θάρσι Ζη|νόδωρε ζ|ήσας έτ(η)

κβ'. Κλ(αύδιος)

Σευυρὸς

ἀγαμος ζ|ήσ(α)ς έτ(η)

κ'.

« Courage. Zénodore. qui vécut 22 ans. Claudios Severos, non encore marié, âgé de 20 ans. »

L'épitaphe donne à entendre que le premier défunt nommé, Zénodore, était marié, puisqu'on ne marque pas, comme pour le second, qu'il était ἀγαμος. Il n'y a. entre les deux, qu'une différence d'âge de deux ans. On peut donc penser que l'on se mariait alors à l'âge d'environ vingt ans.

'ATAMĀN [ou 'Otamān ⁽¹⁾]. — Épitaphes.

N° 49. — Stèle rectangulaire, réglée.

• C O C

[A]σος ⁽²⁾ ?

KATC

Kατέ

OYCT

ου ⁽³⁾ έτ(ων)..

N° 50. — Stèle rectangulaire, réglée.

ABΓ

ΑΡΟ

С . .

"Αεγχοος...

Il n'est point surprenant de retrouver au Ḥaurān le nom célèbre du premier roi chrétien, Abgar d'Édesse. On sait que la dynastie des Abgar est d'origine arabe, comme celle d'Émèse.

R. MOUTERDE, S. J.

Beyrouth, 20 février 1925.

⁽¹⁾ G. SCHUMACHER, *Zeitschr. d. d. Palästina-verains*, XX, 1897, p. 44 : au N. de Der'a, sur le Wadi ed-dabab.

⁽²⁾ Cf. les génitifs 'Ασίου et 'Ασίου (Syria-

Princeton, III A, 326 et 136).

⁽³⁾ Cf. Κάτιος, WADDINGTON, 1999; Syria-Princeton, III A, 157 et le safaitique Qat'ān.

INSCRIPTION GRECQUE DE SIDON

PAR

LOUIS ROBERT

Ad. Wilhelm écrivait, dans ses *Beiträge zur griech. Inschriftenk.*, p. 119 : « Abkürzungen und vollends Siglen sind in griechischen Inschriften so selten, dass es nicht wundernimmt, wenn sie, unerwartet mitten im Texte auftretend, gelegentlich verkannt werden. » C'est, je pense, ce que l'on pourrait répéter au sujet d'une inscription grecque de Syrie, éditée récemment par MM. B. Haussoullier et H. Ingholt ⁽¹⁾.

Cette inscription, trouvée à Sidon, est un fragment de la dédicace d'une statue. Les éditeurs l'ont ainsi restituée :

Ὁ δῆμος
Ἀπολλοφάνησιν Ἀπολλ[...]
τοῦ Νίκωνος τῶν ἀρχόντων
καὶ ἀρχόντων τὴν β' ἐξ[...]
καὶ ἀγορανόμων[...]

Le personnage honoré, Ἀπολλοφάνης, fils de Ἀπολλ..., petit-fils de Νίκων, a été ἀρχων pendant le second semestre de l'année; il a été aussi agoranome. Cela est clair. Mais que cache la lacune de la ligne 3? Les éditeurs ont commenté leur restitution (ἀρχόντων) en ces termes : « Il serait d'abord rappelé que le père et le grand-père d'Apollophanès ont rempli les plus hautes fonctions municipales. Les services rendus par ses ancêtres sont le premier titre d'Apollophanès. On comprend mieux alors le καὶ qui suit : « et lui-même a été en charge pendant le second semestre ».

Il est vrai qu'un grand nombre de dédicaces mentionnent, avant ou après les fonctions du personnage honoré, celles qu'ont exercées son père ou ses ancêtres. Mais, en pareil cas, les formules sont tout autres que celle que l'on

⁽¹⁾ *Syria*, 1924, 323, n° 4. La même inscription avait été publiée une première fois, de

façon insuffisante, par G. CONTENAC, dans *Syria*, 1923, 281.

- veut suppléer ici. Celle-ci est franchement inacceptable. Comment expliquer, en effet, le $\alpha\alpha\iota$ placé devant $\alpha\rho\alpha\chi\alpha$? Ce mot ne peut servir à distinguer les titres des ancêtres d'Apollophanès des siens propres : les éditeurs ont traduit « et lui-même », mais il faudrait, en ce cas, $\alpha\alpha\iota \alpha\omega\tau\acute{\epsilon}\nu$, comme, par exemple, dans cette inscription de Tralles : M. $\alpha\alpha\rho$. $\alpha\omega\sigma\tau\epsilon\lambda\epsilon\sigma$, $\alpha\iota\acute{\omicron}\nu$ $\alpha\gamma\chi\iota\alpha\sigma\acute{\epsilon}$, $\sigma\tau\epsilon\phi\alpha\alpha\eta\phi\acute{\epsilon}\rho\alpha\sigma$ $\alpha\alpha\iota$ $\alpha\sigma\iota\alpha\phi\alpha\chi\alpha$, $\alpha\alpha\iota$ $\alpha\omega\tau\acute{\epsilon}\nu$ $\alpha\sigma\iota\alpha\phi\alpha\chi\alpha$ (BCH, 1895, 560). De même que le $\alpha\alpha\iota$ de la ligne 5, celui de la ligne 4 ne peut être qu'un lien entre deux titres d'Apollophanès ; en sorte que c'est le premier de ces titres qu'il faut reconnaître dans les lettres $\alpha\omega$ α ... Les éditeurs ont sans doute été déconcertés ici par la présence du génitif. Il existe pourtant un titre qui est régulièrement mis au génitif, — qu'il est naturel de trouver au début de l'inscription, avant l'indication des magistratures municipales gérées par Apollophanès, avant même la charge d' $\alpha\rho\chi\omega\sigma$, laquelle est sans doute, comme l'ont supposé les éditeurs, la plus considérable, — qui, enfin, est connu en Syrie à l'époque hellénistique. Je restitue $\alpha\omega$ α' [$\phi\acute{\iota}\lambda\omega\sigma$], abréviation de $\alpha\omega$ $\pi\acute{\rho}\omega\tau\omega\sigma$ $\phi\acute{\iota}\lambda\omega\sigma$. Apollophanès appartenait à la catégorie des « premiers amis » du roi ⁽¹⁾. Ce titre est attesté dans le royaume Séleucide ⁽²⁾ ; le graveur de l'inscription l'a abrégé ⁽³⁾ : ce qui n'est pas pour surprendre, puisque les abréviations, dans les inscriptions grecques, portent souvent sur les titres. Voici d'ailleurs un rapprochement significatif : dans une inscription de Syrie, un personnage est qualifié de $\alpha\omega$ ΠP $\alpha\alpha\iota$ $\Pi\text{P}\Phi$, c'est-à-dire $\alpha\omega$ $\pi\acute{\rho}\omega\tau\omega\sigma$ $\alpha\alpha\iota$ $\pi\acute{\rho}\omega\tau\omega\sigma\mu\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\sigma\tau\omega\sigma$ $\phi\acute{\iota}\lambda\omega\sigma$ ⁽⁴⁾. Si l'abréviation est différente dans notre texte, elle n'en est pas moins régulière : témoin une inscription d'Égypte conservée à l'Institut papyrologique de l'Université de Paris : un certain $\alpha\rho\rho\epsilon\nu\theta\eta\varsigma$ y est qualifié de $\alpha\omega$ α' $\phi\acute{\iota}\lambda\omega\sigma$ ⁽⁵⁾.

LOUIS ROBERT.

⁽¹⁾ Sur les $\pi\acute{\rho}\omega\tau\omega\sigma$ $\phi\acute{\iota}\lambda\omega\sigma$ dans les monarchies hellénistiques, cf., en dernier lieu, AD. WILHELM, *Neue Beiträge*, VI, 37-39 ; M. HOLLEAUX, *Rev. Ét. anc.*, 1917, 254.

⁽²⁾ Cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire des Séleucides*, 474 ; WILLRICH, *Klio*, IX, 416-421.

⁽³⁾ De même qu'il a abrégé $\tau\eta\nu$ $\theta\epsilon\acute{\iota}\sigma\tau\epsilon\phi\alpha\alpha\eta$ $\xi\zeta\alpha\chi\alpha\sigma\alpha\sigma$ en $\tau\eta\nu$ $\xi\zeta\alpha\chi\alpha\sigma\alpha\sigma$. G. Contenau l'avait méconnu : il écrivait : $\alpha\rho\alpha\chi\alpha\tau\alpha\tau\eta\nu$ $\xi\epsilon$...

⁽⁴⁾ JALABERT, *C. R. A. I.*, 1907, 598-603 ; cf. AD. WILHELM, *Beitrage z. gr. Inschriftenk.*, 309 ; F. CUMONT, *Syria*, 1923, 220-221.

⁽⁵⁾ Publiée par H. HENNE, *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, XXV, 1, 177-183 et addendum, p. 189. H. Henne signale que la même abréviation se lit dans une inscription publiée par LEBEVRE, *Ann. Serv. Antiq.*, XIX, 47.

L'ÉTAT ACTUEL DU PALAIS AZEM

PAR

EUSTACHE DE LOREY

Des nouvelles contradictoires ont couru touchant l'incendie du Palais Azem et le pillage de ses collections. M. le général Gouraud, membre de l'Institut et fondateur de l'Institut français d'archéologie et d'Art musulmans de Damas, a lu devant l'Académie des Inscriptions, dans la séance du 4 décembre 1923, un rapport de M. Eustache de Lorey qui, appuyé de photographies, donne des précisions sur les dégâts commis. M. le général Gouraud nous a remis rapport et photographies pour les publier ici-même.

Le palais Azem, comme toutes les habitations importantes des pays musulmans, se compose de deux parties distinctes : le *selamlik*, consacré à l'existence publique, et le *haremlik*, toujours plus luxueux, destiné à la vie intime. C'est le *haremlik* du Palais Azem qui avait été choisi pour être le siège de l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans. Le *selamlik*, récemment aménagé pour recevoir la résidence du Haut-Commissaire, comporte une cour plantée d'orangers et ornée d'un bassin, sur laquelle ouvrent les salles d'habitation et l'arc brisé de l'*iwân*, salle ouverte, haute de 9 à 10 mètres, où l'on vient jouir du vent frais pendant les chaleurs de l'été. Toute cette partie du Palais, restaurée vers 1830, présente un intérêt moins grand que le *haremlik*, dont la décoration primitive est conservée.

Dès le début de l'insurrection, le 18 octobre, des bandes armées se portèrent sur la Résidence (Pl. XLV, 2), croyant y trouver le Haut-Commissaire. Le poste de garde, violemment assailli à la grenade par les insurgés qui s'étaient immédiatement rendus maîtres des terrasses, dut se replier dans la cour du *haremlik* (Institut français).

Le lundi, vers 6 heures, un groupe de rebelles, revenu attaquer la Résidence, réussit à enfoncer la porte du Palais et à forcer l'entrée : la Résidence fut pillée, puis arrosée de pétrole et incendiée, comme l'a rapporté depuis le propre fils du chef de bande, Hasan Kharrat, qui prenait part à l'attaque. Les

boiseries peintes qui ornaient les salles, ainsi que le peu d'épaisseur des murs, dont les parements en maçonnerie étaient reliés par de nombreux chainages de bois, furent une cause de propagation rapide pour le feu, qui gagna bientôt la porte elle-même et le pavillon en bois, dominant l'entrée, où habitait le Directeur de l'Institut (Pl. XLVI, 1).

Le mardi, 20 octobre, le poste fut enfin délivré : au moment de sa sortie, au début de l'après-midi, à l'exception de la Résidence et du pavillon, toutes les pièces du Palais étaient intactes ; la plupart d'entre elles étaient même demeurées fermées, mais l'évacuation du Palais le laissait sans protection, et le pillage commença dans l'après-midi. Pendant la nuit du 20 au 21, le feu, qui, depuis la veille, avait continué à brûler en étouffant, gagna la salle des Fêtes (grande *qâ'a* d'apparat) du Haremlik.

*
* *

As'ad Pacha el-Azem, vali de Hama, avait succédé à son oncle, en 1742, comme pacha de Damas : sa justice et son énergie le rendirent vite populaire, et il réussit à conserver son poste durant 14 années consécutives, fait absolument extraordinaire dans l'histoire de la Turquie à cette époque. C'est en 1749 qu'As'ad Pacha décida de se bâtir un palais : il acheta de vastes terrains sur l'emplacement de la maison du premier calife omeyyade, et tous les ouvriers de Damas furent réquisitionnés pour le chantier ; le pacha put ainsi installer ses femmes dans le Haremlik 3 jours avant de partir pour son huitième pèlerinage à la Mecque. As'ad Pacha ne put jouir de son palais que pendant 7 ans, car, transféré à Alep, il y mourut assassiné en 1757. Des émissaires envoyés spécialement par la Sublime Porte, vinrent bouleverser son palais pour y trouver ses trésors cachés : du sol, des murs, des placards, des bassins même, on retira d'incalculables richesses qui furent envoyées à Constantinople. Le Palais resta aux mains de sa famille, et 68 descendants d'As'ad Pacha el-Azem le possédaient quand ils le vendirent à l'État français.

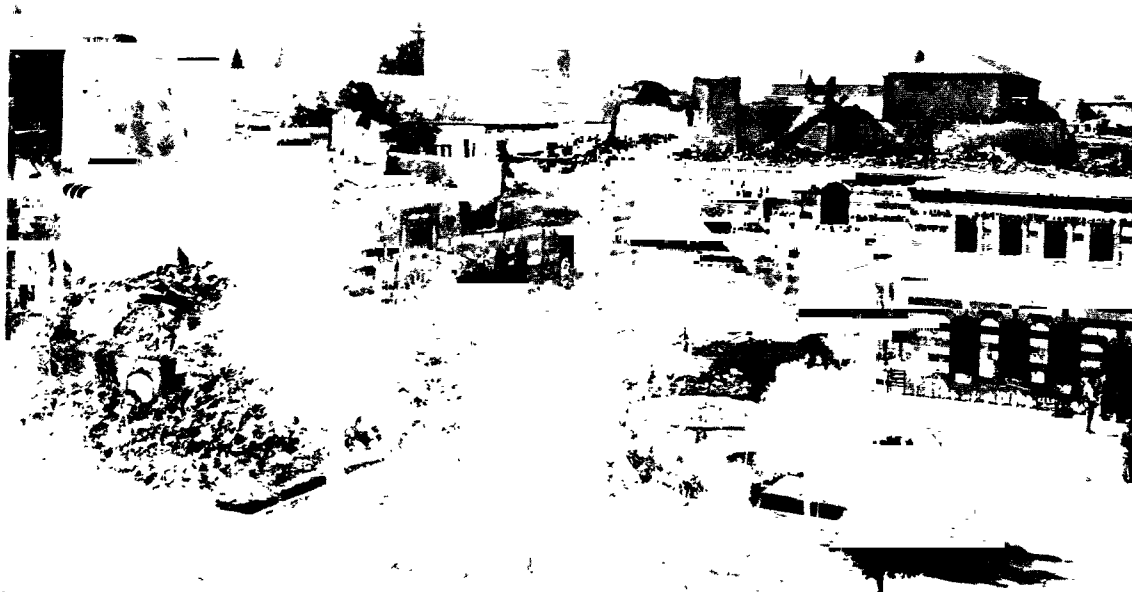
La façade de la *qâ'a*, longue de 17 mètres, en appareil polychrome, où alternaient par assises l'ocre, le blanc et le noir, était ornée à mi-hauteur d'incrustations en stuc coloré plus abondantes et plus soignées que celles des autres parties du Palais. La porte en arc surbaissé, encadrée par un décor de



1. Le Musée lapidaire dans une cour du Palais Azem.



2. Palais Azem. Les ruines du Selamlık.



1. Au-dessus de l'entrée du Palais Azem, le pavillon en bois incendié.
A gauche, la grande salle détruite.



2. Au premier plan, la cour du Musée lapidaire ; au second, la partie intacte du Palais Azem ;
au troisième, la grande mosquée.

marbres de couleur et de mosaïques où entrait de la nacre, était surmontée d'une inscription en vers commémorant la fondation du Palais (1749). Elle ouvrait sur un perron dallé de marbre, où une rigole permettait à l'eau courante de passer à travers un petit labyrinthe. Toute cette façade, avec l'alternance de ses marbres et de ses stucs colorés, manifestait un art encore tout pénétré d'influences mameloukes.

En plan, la salle dessinait trois branches d'une croix grecque, destinées à recevoir trois divans (espace surélevé d'une trentaine de centimètres, avec des tapis sur le sol et des coussins tout le long des murs). Au centre, sur un dallage de marbres de couleur artistiquement assemblés en combinaisons géométriques, un jet d'eau, finement ajouré, occupait le milieu d'un bassin formé de 24 demi-cylindres où alternaient les marbres noirs, blancs et rouges.

Ces marbres provenaient en partie de monuments antiques : en effet, quand As'ad Pacha voulut construire son palais, il se mit à rechercher les matériaux précieux nécessaires ; sur son ordre, les plus beaux cyprès de Damas furent coupés, les édifices antiques mis au pillage ; on apporta même de Der'a et du Hauran sur des charrettes trainées par des bœufs, des colonnes et des dalles arrachées à des temples.

Suivant la coutume orientale, les divans comportaient, au-dessus de leur marche, un grand arc brisé à claveaux de marbre noir et blanc, qui reposait sur des consoles et stalactites et soulageait les poutres du plafond. Ici le divan comprenait chacune des branches de la croix (5 m. × 5 m.) aux murs revêtus de marbres polychromes jusqu'à la moitié de leur hauteur. Les volets des fenêtres et les vantaux de la porte étaient formés d'un assemblage de petites pièces de bois incrustées de nacre et d'ivoire, juxtaposées en entrelacs géométriques.

Le divan sud avait été décoré avec un soin tout particulier de plaques de marbre blanc sculpté et doré : au fond, une niche cantonnée de deux colonnettes antiques en granit poli, soutenant une conque en stalactites, abritait un plan incliné, où l'eau glissait sur une plaque de porphyre et sur des carreaux de faïence de Delft. Il est à noter, en effet, que les Orientaux du XVIII^e siècle avaient un goût très prononcé pour les choses de l'Europe, de même que leurs contemporains occidentaux se passionnaient pour les arts de l'Orient et les bibelots chinois. De part et d'autre, deux fenêtres à volets richement décorés, étaient également flanquées de colonnettes et couvertes par une niche en sta-

lactites. A la partie supérieure du revêtement polychrome, une zone de fines marqueteries de marbre faisait le tour de la salle.

Au-dessus, une corniche en bois était formée d'alvéoles ornées chacune d'un bouquet peint : des *Hadith* s'y lisaient en lettres d'or. Au-dessus de la corniche, toute la partie haute du mur, absolument nue, ménageait une sorte de repos pour l'œil entre les lambris somptueux et les plafonds aux riches couleurs : enduite d'un badigeon de chaux, elle n'était ornée que par les vitraux en plâtre ajouré, entourés d'une bordure peinte. Sur chaque paroi, entre deux fenêtres rectangulaires où figuraient de grandes plaques de verre rose, un oculus portait des formules pieuses parmi des arabesques délicates. Au-dessus de la porte, deux fenêtres ogivales jumelées offraient chacune, sur un fond bleu, un cyprès autour duquel s'enroulait une vigne : sur le meneau commun aux deux fenêtres, formé par deux colonnes tressées, était sculpté un serpent.

Chaque partie de la *qâ'a* était couverte par un plafond orné de peintures en relief suivant la tradition damasquine, dans le style turco-persan. Le plafond du divan sud, particulièrement soigné, présentait une série de caissons octogonaux ; les deux autres se faisaient remarquer par une plus grande variété et un plus vif éclat de leurs couleurs. Le plafond central, à poutres apparentes, surélevé de 4 mètres environ au-dessus des autres, semblait avoir remplacé une coupole sur pendentifs, analogue à celle que l'on voit dans la maison Azem de Hama.



Le pillage, commencé dans l'après-midi du 20, par suite de l'abandon du Palais, fut effectué principalement dans la matinée du 21 : la porte brûlée laissait toute liberté d'accès dans les locaux de l'Institut, qui furent mis à sac, leurs portes ayant été enfoncées.

Dans les bureaux, les dossiers furent jetés à terre, piétinés et déchirés. On a même retrouvé depuis, quelques papiers administratifs, emportés par les pillards qui croyaient saisir là des documents précieux : les relevés archéologiques, les dessins, les collections d'estampages eurent le même sort. Le mobilier des salons, tapis précieux, divans, objets d'art, fut également volé : les fils électriques eux-mêmes furent arrachés.

La bibliothèque a particulièrement souffert ; du fait de leur abondante illustration et de leur reliure soignée les ouvrages d'archéologie ont été emportés

de préférence ; beaucoup de portefeuilles de planches et de livres dédaignés ont été déchirés volontairement ou jetés dans les bassins.

Dans le musée, les vers irisés, les cuivres ciselés, les monnaies ont disparu, de même que la remarquable patère à libations provenant de Tafas ⁽¹⁾ et les précieuses soieries anciennes ; les collections de céramiques damasquines recueillies dans les fouilles de Hananiya et Bab Chérq ont été dépouillées de leurs plus belles pièces. L'autel dédié au dieu Manâf ⁽²⁾ a été renversé de son piédestal. On a même brisé, en le jetant à terre, le haut-relief en stuc, provenant de Rey, qui constituait la plus importante représentation humaine sculptée par un artiste musulman qui soit parvenue jusqu'à nous. Haut de 75 cm., il figurait un personnage debout, armé d'une masse d'armes, au visage arrondi, de type iranien. Le costume dont il était revêtu — turban rayé, caftan à raies dont le bras droit était ceint d'un tiraz à inscription coufique, et gilet à longs pans — était des plus intéressants pour l'étude des tissus des hautes époques musulmanes : le relief semblait dater des ix^e et x^e siècles.

Il faut aussi regretter la perte des appareils photographiques et de la collection de plaques, qui groupait plus de 2.000 clichés se rapportant aux monuments de Damas, Alep, Hama et de la Haute Mésopotamie.

*
* *

Malgré ces importants dégâts, le Palais Azem est loin d'être tout entier ruiné : en dehors de la Résidence, le pavillon et la salle des Fêtes sont seuls détruits. Toutes les autres pièces ont conservé intacts leurs boiseries décoratives et leurs plafonds peints ; ainsi, bien que les réparations et mises en état nécessaires n'aient pas encore été effectuées, l'existence de l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans a pu y reprendre d'une façon normale.

Fondé en octobre 1922 par arrêté du général Gouraud, l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans n'a pas tardé à devenir un centre d'études islamiques très actif : il a déjà reçu deux pensionnaires. En dehors de l'étude et des relevés de nombreux édifices, des fouilles archéologiques pratiquées dans des sites d'époque islamique, il a procédé à la restauration de monuments historiques importants, comme la mosquée des Omeyyades et la citadelle

⁽¹⁾ *Syria*, V, p. 212, pl. LIV, n° 1.

⁽²⁾ *Syria*, 1925, p. 246.

d'Alep, et il a consacré une partie de son activité à la numismatique musulmane. Son musée groupait déjà des pièces de premier ordre et sa bibliothèque s'était enrichie d'achats et de dons.

D'autre part, l'École annexe des Arts décoratifs qui s'efforce, par son enseignement rationnel, de rendre aux décorateurs et aux industriels damasquins le sens des anciennes traditions artistiques, dénaturées par le goût européen, a participé à l'Exposition des Arts décoratifs de Paris : elle y a reçu plusieurs récompenses, dont la médaille d'honneur.

Mais l'Institut français n'est pas seulement un organisme artistique et scientifique, il apparaît surtout comme un centre de rayonnement et de propagande pour la culture française, dont l'influence en Orient est aujourd'hui menacée par les menées de diverses nations. Il s'attache, par différents moyens, à diffuser parmi l'élite étrangère le goût de notre langue, de notre littérature et de nos arts : c'est dans cette intention qu'y furent organisées de nombreuses conférences et des représentations dont l'une fut particulièrement remarquée : celle de *Bajazet*, précédée d'une causerie de P. Benoit.

Les témoignages de sympathie reçus des pays voisins depuis les événements du mois d'octobre montrent suffisamment le succès remporté par l'Institut sur ce terrain.

Non moins remarquable était l'attachement des Syriens pour cet établissement, dont ils appréciaient l'œuvre de plus en plus ; le nombre des visiteurs allait sans cesse croissant. Les Damasquins ne cessent de demander la reconstitution du Palais Azem, dont la beauté et la grâce étaient pour eux un sujet d'orgueil.

En dépit de ces événements, aucun des différents organismes qui constituaient l'Institut n'a été profondément atteint. Les dessins et les estampages, les clichés peuvent être facilement regroupés. Le Musée a conservé ses pierres sculptées ; plusieurs objets d'art, disparus lors du pillage, ont déjà été retrouvés par la police : selon toute vraisemblance, d'autres pourront encore être récupérés. L'École des Arts décoratifs peut être immédiatement remise sur pied. Enfin, nombre de volumes ayant été récupérés, la Bibliothèque peut être rapidement reconstituée, surtout si les Académies et les Sociétés savantes, dont elle possédait les publications, veulent bien lui apporter leur généreux concours.

EUSTACHE DE LOREY.

BIBLIOGRAPHIE

HENRI GAUTHIER. — **Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques**, t. I^{er} (de *a* à *ou*). Un vol. in-4° de VIII et 218 pages. Le Caire, Société royale de géographie d'Égypte, 1925.

On ne comptera bientôt plus les manifestations de l'intérêt porté à la science géographique par S. M. le roi Fouad I^{er} et les publications de premier ordre que la Société royale de géographie d'Égypte est ainsi mise à même de présenter au public. Ici, on s'est proposé de reprendre et de compléter, avec un matériel considérablement accru, le *Dictionnaire géographique de l'ancienne Égypte*, publié par H. Brugsch, il y a un demi-siècle. L'*Egyptian Hieroglyphic Dictionary* de sir E. A. Wallis Budge contient un chapitre consacré aux termes géographiques, mais sans les variantes orthographiques, sans l'indication des principales références et sans se préoccuper beaucoup d'identifier les localités.

L'œuvre entreprise par M. H. Gauthier est considérable, puisque ce nouveau *Dictionnaire* comprendra six volumes ; il est peu de savants aussi désignés que lui pour la mener à bonne fin. L'attention particulière qu'il donne aux noms de lieux de Palestine et de Syrie nous auto-

rise à dire quelques mots de cette publication. Pour ces noms étrangers, l'auteur a adopté le même mode de transcription que pour les noms proprement égyptiens « sans chercher à faire ressortir leur forme originelle et authentique qui, le plus souvent, nous est totalement inconnue ». On a cependant intercalé, pour que le nom pût être aisément prononcé, des voyelles euphoniques entre les diverses lettres radicales. « mais ces voyelles n'ont pas le moins du monde la prétention de donner la prononciation véritable du vocable. »

On conçoit les difficultés que soulève l'incertitude fréquente des transcriptions égyptiennes. Tandis qu'une graphie comme *'rqata* (p. 153) rend fidèlement, sans qu'on puisse hésiter, consonnes et voyelles de la ville d'Arqa (arabe : *'arqah*), les égyptologues lisent très différemment le nom de Chypre que portent les listes de Karnak : *Asi*, *Amasi*, *Isy* ou *Asbi*. « Si le nom hiéroglyphique, écrit M. H. Gauthier, p. 78, se prononçait réellement *Amasi*, l'idée de Maspero est sans valeur, suivant laquelle l'île de Chypre = *Asi* = *Asia* aurait donné plus tard son nom au continent asiatique dont elle était voisine. » Il serait fort désirable de savoir si on peut compter sur la lecture *Amasi* que M. G. rapproche

ingénieusement d'Amathous. L'île de Chypre était divisée en cantons indépendants, occupés souvent par des populations de race différente. Quand on demandait à un de ses habitants de quel pays il était, il répondait par exemple: « Je suis Kittien » (*ish kitti*, dit une inscription phénicienne), et c'est pourquoi l'Ancien Testament, suivant probablement en cela l'usage phénicien, étendait à l'île entière le nom de la ville avec laquelle la Syrie avait le plus de rapport, Kittion, Citium.

Il est vraisemblable que les Égyptiens firent de même; on en a un témoignage dans une liste géographique d'époque ptolémaïque et dans le décret de Canope où Chypre est désignée comme l'île de *Sebn* ou *Sebnaï*. Le texte grec du décret de Canope porte *Kyprou*, mais la version démotique transcrit *Salmina*. Il faut évidemment dériver *Sbn* de **Smn* pour *Salmina* = Salamis, la grande ville à laquelle Famagouste a succédé. Il ne serait donc pas impossible que, dans les listes de Karnak, l'île de Chypre soit désignée par le nom de la vieille cité d'Amathous, mais il eût été nécessaire d'appuyer la lecture *Amasi* de quelques mots de justification.

M. Gauthier reste très prudent dans le choix des identifications proposées; son travail montre qu'en ce qui concerne la Syrie et la Palestine, un sérieux effort est encore à tenter, car peu de noms sont identifiés avec certitude ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Voici quelques menues observations que nous soumettons à l'auteur. P. 48, nous proposons d'identifier *ousita* ou mieux *yousita* avec l'actuelle Yaşid, au nord-est de Sébastiyé; elle se rencontre sur les ostraca de Samarie, remontant au ix^e siècle av. J.-C., sous la forme

Généralement les transcriptions assyriennes sont plus directes, ainsi *A-ia-lu-na*, tandis que l'égyptien donne *Ayourn*,

Yaşat ou mieux Yaşit. P. 50, il est dit à tort que la région Unqi n'est pas identifiée. P. 53, si le groupement de villes, dans lequel entre 'Opa, qu'a tenté Max Müller, est à maintenir tout en le déplaçant, ces villes étant dans la vallée du Jourdain à la hauteur de Beisan, on pourrait proposer l'identification avec Khirbet 'Aba, immédiatement à l'est de Djénin. P. 57, une coquille typographique a déformé le nom assyrien de Chypre, Yatnan, en Yatuan. P. 62-63, ce n'est pas au nord, mais au sud de Tyr, qu'il faut placer Aoutou (Ousou) et Oushou en assyrien. C'est Hosa de Josué, XIX, 29, à vocaliser Hoso, d'après ces exemples concordants. P. 66, l'article *apaqa* ne fait pas le départ entre les diverses Aphek. P. 69, si l'on pouvait tabler sur la lecture *aft*, elle pourrait correspondre à Aphtha; cf. PAULY-WISSOWA, s. v. P. 70-74, on a le choix entre les ethniques Amorhéen et Amorite, il paraît inutile d'y ajouter Amoritain. P. 92, M. G. repousse l'identification d'E. de Rougé et de Maspero d'Arouna, Iliouna avec Ilion-Troie. P. 99, il faut éviter de confondre Arvad et Orthosia; leur identification est une ancienne erreur. P. 107, on semble dire que le site d'Asdod n'est pas connu. P. 112, nous penchons avec Robinson et Guérin pour identifier Aksep (var. Akousipou, p. 111, et 'Aksapou, p. 139), Aksaph avec la moderne Iksaf, contre Maspero et W. Max Müller. Le rapprochement avec Tell Yasif est inopérant. P. 134, la vocalisation *azana* fait plutôt penser à Azenot-Tabor ou Azanot. P. 135-136, *āarna* ou *dalna*, est lu aussi 'Aruna ou 'Aluna; nous proposons ci-dessous de l'identifier avec 'Anin au sud-sud-ouest de Megiddo. P. 138, *āazamia*, n'est-ce pas 'Azmavet (dite encore Bet-'azmavet) dont la vocalisation est peut-être à rectifier en 'Azmavet? P. 150, la position d'Ekron n'est pas inconnue, c'est actuellement 'Aqir. P. 166-167, l'identification Ioud-hamalouk avec la ville de Yehoud (Josué, XIX, 45) retrouvée par Guérin à El-Yahoudiyé, près de Lydda, qu'a proposée Maspero, est certainement la bonne, car il est impossible de com-

à lire Ayoul(ou)n et *ia-pou* (Iope, Yafa) pour l'égyptien *ipou*. Cependant, on peut tirer de la graphie égyptienne d'utiles renseignements. Ainsi, on a pu établir que la lecture Arraneth d'un manuscrit des LXX pour l'Anaharat de Josué, XIX, 19, était erronée, puisque l'égyptien fournit *anoukhroul* ⁽¹⁾. Cette leçon des LXX est évidemment influencée par le village d'Arrane, au nord-est de Djénin, mais l'identification des localités ne paraît guère valable.

prendre « le roi de Juda », mais seulement le « Yehoud du roi », autrement dit, la ville royale Yehoud. P. 169, *innou* ne peut pas s'identifier à 'Anem pour la raison que cette dernière n'a jamais existé, c'est une corruption de 'En-gannim (Djenin), mais nous n'hésitons pas à identifier Innou avec cette dernière, car elle n'est pas seulement la « source des jardins », elle est celle du Kison, donc la source par excellence. P. 169, *innouaamou* donne lieu à un article assez confus, et il ne pouvait en être autrement, puisque les égyptologues n'ont pas reconnu que, de même que l'Ancien Testament mentionne deux Yanoah, l'une près de Tyr (II Rois, xv, 29), actuellement Yanouh, l'autre au sud-est de Naplouse (Josué, xvi, 6-7), actuellement Yanoun, de même on doit distinguer, dans les listes égyptiennes, deux *innouaamou*. Nous apporterons la preuve dans notre étude sur *Samarie au temps d'Achab*. P. 170, l'identification d'*inzata*, *inzat*, avec Khirbet Audjadiyé ou Softa Adi est peu vraisemblable. Ne peut-on songer à Aza (ou Azza) des ostraca de Samarie? P. 171, sont exposées toutes les hypothèses concernant le site de *ihm*. Si l'on s'en tient au croquis donné par W. Max Müller, *Asien*, p. 158, la ville est bien à chercher dans la région de Kakoun ou de Toul Karm, car la route ou la ville de Zefthi qui détermine la route occidentale n'est autre que l'actuelle Shefeya, tandis que la route sur Megiddo fixée par la station de 'Aruna pour 'Aluna est l'actuelle 'Anin au sud-sud-ouest de Megiddo.

⁽¹⁾ GAUTHIER, p. 80.

M. Gauthier n'accepte pas de retrouver *Alasia* dans les vocables *aarsa* ou *airsa* concernant la Syrie du nord et cela concorde avec l'identification généralement admise d'*Alasia* avec Chypre. Il met un point d'interrogation après la lecture *Abrama* qu'on a rapprochée d'*Abram-Abraham*.

Quand la transcription égyptienne concorde avec l'assyrienne, il n'y a pas à hésiter, s'il y a lieu, à corriger la vocalisation massorétique qu'on a eu trop de tendance à prendre pour norme. Ainsi la vocalisation massorétique 'Eqrone n'est pas ancienne, puisque le témoignage des LXX (Akaron et Akkaron) concorde avec l'assyrien *Amqarrouna*; ici l'égyptien est plus hésitant : '(A)ngroun.

A parcourir ces listes encore pleines d'obscurités, on se prend à penser que, depuis le deuxième millénaire, l'onomas-tique de la Syrie et de la Palestine a sensiblement varié. L'Ancien Testament a noté plusieurs fois le changement des toponymes. Cependant il ne faut pas désespérer en une amélioration des identifications à mesure que les comparaisons s'étendront. Ainsi (p. 110), la transcription égyptienne *akarita* est appuyée par les transcriptions assyriennes Ugarit des tablettes d'El-Amarna et d'un texte de Boghaz-Keui ⁽¹⁾.

On voit par ces exemples que la publication de M. Gauthier n'intéresse pas seulement les égyptologues et qu'elle rendra service à tous les orientalistes à qui elle fournit un précieux instrument de travail.

R. D.

⁽¹⁾ MAYER et GARSTANG, *Index of Hittite names*, I, p. 47 et suiv.

ISRAEL EITAN. — **A Contribution to Biblical lexicography** (*Contr. to Orient. history and philol.*, n° 10). Un vol. in-8 de 68 pages. New-York. Columbia University Press, 1924.

L'auteur cherche ingénieusement à expliquer quelques passages difficiles de l'Ancien Testament où le texte est mal assuré. Ainsi, au lieu de s'aider des LXX pour suppléer le mot exact, il recherche si les ressources des lexiques voisins, notamment de l'arabe, ne permettent pas de conserver la graphie des massorètes en lui appliquant le sens des LXX. Il est certain que nos dictionnaires, si étendus qu'ils soient, ne nous donnent pas tous les mots de la langue, ni toutes leurs acceptions, surtout à haute époque. On a d'ailleurs déjà travaillé dans ce sens, et il n'est pas interdit d'y songer encore. Toutefois, on est surpris de lire (p. 4, note 9) que le « phénicien » n'est « qu'un dialecte de l'hébreu ».

PAUL COLLINET. — **Histoire de l'École de droit de Beyrouth** (*Études historiques sur le Droit de Justinien*, II). Un vol. in-8° de 333 pages. Paris. Soc. du Recueil Sirey, 1925.

Le savant professeur à la Faculté de droit de Paris a déjà renseigné nos lecteurs sur le rôle que l'École de Droit de Beyrouth a joué dans l'antiquité ⁽¹⁾. Un enseignement se serait développé au cours du II^e siècle de notre ère autour du centre de dépôt des lois. Si le privilège fut le point de départ d'un enseignement, celui-ci trouva dans la prospérité de la ville une cause remarquable de développe-

⁽¹⁾ *Beyrouth, centre d'affichage et de dépôt des constitutions impériales*, dans *Syria*, 1924, p. 4.

ment. « L'activité commerciale, écrit M. Collinet, engendre les procès ; les procès font naître les hommes de loi ; dans la Société romaine du Haut-Empire les *prudentes* se font facilement professeurs en même temps que consultants. » N'y ont-ils pas été poussés « aussi par le zèle des jeunes Phéniciens dont tout porte à croire qu'ils étaient déjà exceptionnellement doués pour les affaires et pour les discussions oratoires comme leurs descendants le sont encore aujourd'hui » ?

Après un tableau général des brillantes destinées de l'École de droit de Beyrouth, tracé avec un sens critique très sûr qui renouvelle bien des points de détail, l'auteur cherche à déterminer l'emplacement de l'École de droit, rapporte de curieux renseignements sur la vie des étudiants, fait une large place aux professeurs, notamment aux « maîtres œcuméniques », précise les matières de l'enseignement et la méthode pédagogique, enfin détermine quels ont été véritablement les travaux des « maîtres œcuméniques ».

Nous devons appeler l'attention sur le chapitre II, intitulé *Les locaux de l'École de droit*, parce qu'il offre une étude aussi neuve qu'ingénieuse sur la topographie encore peu connue de la Beyrouth romaine et byzantine. L'auteur prend appui sur le travail, paru ici même, du comte du Mesnil du Buisson ⁽¹⁾, devenu d'autant plus utile que les travaux édilitaires en cours modifient définitivement la ville ancienne. Le plan de Béryte au VI^e siècle a été établi d'après les relevés de M. du Mesnil.

Deux solutions sont envisagées au sujet de l'emplacement de l'École de droit ;

⁽¹⁾ *Les Anciennes Défenses de Beyrouth*, dans *Syria*, 1921, p. 235 et 317.

elles se fondent sur l'observation, due à M. Collinet, que cette École était attenant aux bâtiments de la cathédrale ou église de l'Anastasis. Les raisons qui lui font reconnaître cette dernière dans les ruines mises au jour pendant la guerre, immédiatement au nord de la rue des Martyrs, sont très vraisemblables. La moins curieuse n'est pas l'identification du Patrikios d'une épitaphe grecque avec le célèbre professeur de l'École de droit au^v siècle. Dans cette hypothèse, l'église consacrée à saint Jude se serait dressée vers le milieu de la ville médiévale et l'Église de la Mère-de-Dieu, près du port.

Toutefois, il nous paraît inutile de supposer que « les murailles formant l'enceinte romaine occupèrent déjà l'emplacement des murs des Arabes et des Croisés ». La ville antique ne peut se comparer avec la ville médiévale dont l'exiguïté a sa raison d'être dans la décadence qui date du cataclysme de 551 et que consumma l'occupation arabe. L'importance de la ville antique se mesure à l'importance de l'aqueduc romain, véritable réplique du « pont du Gard », qui alimentait cette grande cité. Cette réserve de détail ne modifie en rien les conclusions de l'auteur.

Par l'étendue et la précision des recherches, le choix judicieux des solutions, cet ouvrage constitue la plus importante contribution qui ait encore été donnée sur Beyrouth à l'époque romaine.

R. D.

K. A. C. CRESWELL. — *The Origin of the plan of the Dome of the rock. British School of arch. in Jerusalem. Supplementary Papers*, 2. Une broch. in-4° de 30 pages. Londres, 1924.

Un des remarquables résultats des rele-

vés dus à M. de Vogüé dans le Hauran fut de rapprocher le plan de la Qoubbet eṣ-Ṣakhra (*vulgo* Mosquée d'Omar, 691 de notre ère), de celui de la cathédrale de Boşra construite en 512-513 ⁽¹⁾. Le rapprochement est devenu classique; il est enregistré par Choisy dans son *Histoire de l'architecture* ⁽²⁾. Mais l'analogie est plus étroite et plus significative que ces auteurs ne l'ont pensé. Ceci vaut qu'on y insiste pour montrer comment des ruines, qui semblent avoir dit leur dernier mot, peuvent encore prêter à d'utiles observations.

Tout d'abord M. Butler reconnut, dans le centre ruiné de la cathédrale de Boşra l'existence *in situ* d'un pilier de l'octogone intérieur; cela permit une restitution exacte de cet octogone. Le diamètre de ce dernier passait de 19 m., qui lui étaient attribués par de Vogüé, à près de 26 mètres. Mais, comme l'a observé M. Herzfeld ⁽³⁾, il devenait impossible d'asseoir une coupole d'un tel diamètre sur un octogone dont les piliers n'avaient que 80 centimètres d'épaisseur. M. H. en a conclu que la coupole reposait non sur l'octogone, mais sur des piliers formant cercle à l'intérieur de l'octogone. Le diamètre de la coupole était ainsi estimé à 12 mètres.

Ici intervient M. Creswell qui confirme et rectifie à la fois les résultats auxquels a abouti M. Herzfeld. M. Creswell s'est demandé si les architectes de la cathédrale de Boşra n'auraient pas calculé les trois diamètres de leur plan d'après le

⁽¹⁾ *Syrie centrale, Archit.*, I, p. 82.

⁽²⁾ II, p. 97.

⁽³⁾ *Mshatta, Hira und Badiya*, dans *Jahrbuch d. Preuss. Kunstsaml*, XLII, p. 119 et suiv.

procédé dont l'architecte Mauss a fixé jadis la théorie ⁽¹⁾. La vérification est décisive : le calcul fournit pour l'octogone de Boşra un diamètre de 25 m. 53 et le plan de M. Butler donne 25 m. 80. La différence est insignifiante, d'autant plus qu'une petite incertitude subsiste sur le diamètre du grand cercle et que, si l'on partait des relevés de M. de Vogüé, la différence s'atténuerait encore. M. Creswell déduit ainsi mathématiquement que le diamètre de la coupole devait être à Boşra de 14 m. 94, au lieu des 12 m. de M. Herzfeld. On obtient alors un plan cohérent, comprenant une véritable nef centrale, car les piliers de l'abside, les piliers de l'octogone et ceux de la coupole offrent exactement le même écartement de 8 m. 96. Mais le fait capital mis en évidence est que le plan de la Qoubbet eş-Şakhra a été tracé d'après la même méthode que le plan de la cathédrale de Boşra.

D'autre part, comme le signale Mouqadasi, la Qoubbet eş-Şakhra fut élevée dans l'intention de rivaliser avec le Saint-Sépulcre. Là aussi, M. Creswell apporte d'utiles précisions. Il relève notamment que le diamètre interne de la première est de 20 m. 37 et celui du Saint-Sépulcre de 20 m. 90.

M. Creswell est donc justifié à conclure que si le premier stade des rotondes concentriques se trouve à Rome, comme M. Rivoira y a insisté, le plan complexe de la Qoubbet eş-Şakhra offre un type tout à fait syrien (*thoroughly Syrian*).

Un autre monument vient à l'appui : la

⁽¹⁾ MAUSS. *Note sur la méthode employée pour tracer le plan de la Mosquée d'Omar et de la Rotonde du Saint-Sépulcre à Jérusalem*, dans *Revue archéol.*, 1888, II, p. 1 et suiv.; cf. 1889, II, p. 195 et suiv.

chapelle de l'Ascension, sur le mont des Oliviers. que les recherches récentes des PP. Vincent et Abel ont démontré avoir comporté, lors de la construction qui se place un peu avant 378, un octogone extérieur qui a précisément *les mêmes mesures* que l'octogone intermédiaire de la Qoubbet eş-Şakhra (15 m. 80 et 15 m. 82).

Cette brillante démonstration concernant le chef-d'œuvre de l'art syrien — nous entendons de l'art syrien chrétien — qu'est la Qoubbet eş-Şakhra, mérite qu'on la résume, avec M. Creswell, dans le tableau suivant :

1° *L'église du Saint-Sépulcre* (Anastasis), 327-335. Cercle intérieur = 20 m. 90 de diamètre et cercle extérieur = 36 m. 52 (mesure intérieure).

2° *Chapelle de l'Ascension*, avant 378. Cercle intérieur probablement de même diamètre que le précédent. Octogone extérieur = 15 m. 80 de côté dérivé du cercle intérieur d'après le même système que la Qoubbet eş-Şakhra.

3° *Cathédrale de Boşra*, 513. Premier exemple d'un double déambulatoire. Cercle intérieur = 14 m. 94. mesure calculée. Octogone intermédiaire = 10 m. 58 de côté. Cercle extérieur = 36 m. 10 (très voisin de celui de l'Anastasis), inscrit dans un carré extérieur.

4° *Qoubbet eş-Şakhra*, 688-691. Cercle intérieur = 20 m. 37 (très voisin de celui de l'Anastasis). Octogone intermédiaire = 15 m. 82 de côté (exactement comme à la chapelle de l'Ascension). Cercle extérieur inscrivant l'octogone extérieur, dérivé de l'octogone intermédiaire par la même méthode graphique qu'à Boşra.

IBN MAJID. — **Le pilote des mers de l'Inde, de la Chine et de l'Indonésie**, texte arabe, reproduction phototypique du manuscrit 2292 de la Bibliothèque Nationale de Paris, publié par GABRIEL FERRAND, 8 fascicules formant le tome I. Paris, Paul Geuthner, 1921-1922.

Les *Instructions nautiques*, dont M. Gabriel Ferrand entreprend la publication, vont projeter une vive lumière sur l'histoire de la navigation et du commerce dans les mers du Sud. L'ouvrage entier comprendra quatre volumes : I. Les *Instructions nautiques* d'Ibn Mâjid; II. Les *Instructions nautiques* de Sulaimân el-Mahrî; III. La traduction commentée des parties géographiques des *Instructions* précédentes, accompagnée d'un glossaire des termes nautiques arabes; IV. La traduction de quelques anciens routiers portugais.

M. Ferrand annonce ainsi une traduction intégrale des passages qui intéressent la géographie. Ce projet lui donne le droit de ne pas faire imprimer les textes arabes et de publier une reproduction phototypique des manuscrits. D'ailleurs, le manuscrit 2292, reproduit dans ce premier volume, sans être un modèle de calligraphie, est parfaitement lisible, accessible même à des arabisants d'occasion, qui voudront vérifier les traductions.

Ce manuscrit nous offre dix-neuf traités nautiques dus à la plume de Chihâb el-dîn Aḥmad ibn Mâjid, qualifié de *mu'allim*. Le *mu'allim* est celui qui « doit être informé des endroits profonds et peu profonds de l'Océan et doit connaître l'astronomie. C'est lui qui guide le navire vers

sa destination et l'écarte des dangers » (Abû'l-Faḍl, cité dans FERRAND, *le Kouen-Louen*, J. A., 1919, II, p. 228-229).

Silvestre de Sacy fut le premier à faire connaître ce pilote arabe, qui avait guidé sur les côtes du Malabar le chef d'une escadre portugaise. Les chroniques orientales appelaient ce Portugais 'Alî el-Malindî, sous lequel S. de Sacy supposa qu'on devait reconnaître Vasco de Gama. L'hypothèse se vérifie à merveille, et la confrontation du texte arabe étudié par S. de Sacy avec des relations portugaises du XVI^e siècle permet d'affirmer qu'Ibn Mâjid guida l'escadre du navigateur portugais, en 1498, de Malindi à Calicut (IBN MAJID, Préf., p. II). Mais 'Alî el-Malindî doit être corrigé en *el-Amilandî*, transcription du mot portugais *almirante*, « amiral » (FERRAND, art. cit., J. A., 1919, I, p. 485, n. 5, 491-492).

À l'époque où S. de Sacy lançait cette heureuse identification, on ne connaissait pas Ibn Mâjid comme auteur. Au moment de l'entrée du manuscrit 2292 à la Bibliothèque nationale, en 1860, Reinaud avait compris l'importance de l'œuvre qu'il contenait, mais une notice qu'il annonçait n'a jamais paru. Ce fait a été établi par M. Gaudefroy-Demombynes, qui a montré en outre que le géographe turc Sîdî 'Alî avait, dans son *Muhît*, consciencieusement plagié Aḥmad ibn Mâjid, suivant la mode arabe (J. A., 1912, II, p. 547-550).

L'importance de ces *Instructions nautiques* se révélera davantage lorsqu'on en possédera la traduction. Pour l'instant, nous ne saurions mieux faire que de renvoyer le lecteur à l'analyse qu'en a donnée M. Ferrand (*Le Pilote arabe de Vasco de Gama*, *Ann. de Géogr.*, XXXI, p. 289-

307). Voici, en outre, une courte bibliographie prise dans l'œuvre de M. Ferrand : *Relations de voyages*, p. 660, note ; *J. A.*, 1917, I, p. 334-335 ; 1918, I, p. 398-401, 456 ; II, p. 126-127, 166-167 ; 1919, I, p. 280, 324, 447-448, 484-492 ; II, 54-55, 171, 228-229 ; 1921, II, p. 275, 277-278 ; 1922, II, p. 79-84, 197, 235.

Habile homme de métier, Ibn Mâjid était aussi un savant. Son *Kitâb el-Fawâ'id*, qui s'étend du début au folio 88, témoigne de multiples connaissances : l'auteur a utilisé Abû Hanîfa Dînawarî, Ibn Hauqal, Yâqût, Ibn Sa'îd, Abû'l-Fidâ, et d'autres écrivains cités folios 43 b-44. Sa méthode de composition est celle de ses congénères : il se livre avec volupté à des conjectures étymologiques, et à propos d'un mot se laisse aller à citer des versets coraniques, de vieux proverbes, d'anciennes poésies. On y trouve aussi des vers mnémotechniques : on peut comparer celui qui est donné folio 44 b avec MAQRIZI, éd. Wiet, I, p. 16.

Sa science historique est en défaut dans une digression, importante parce qu'elle date son activité (folio 40) : « Il y eut (en Égypte), jusqu'à l'époque de la composition de (l'ouvrage intitulé) *el-Badî'iyât*, douze sultans turcs. Le 1^{er} fut Aibak el-Turkamanî (I) ⁽¹⁾ ; le 2^e, Quṭuz-Bak (III) ; le 3^e, Baibars el-Alfî ⁽²⁾ (IV) ; le 4^e, Qalâwûn (VII) ; le 5^e, Kitbugâ el-'Adil (X) ; le 6^e, Lâjîn (XI) ; le 7^e, Baibars el-Khâssakî ⁽³⁾ (XII) ; le 8^e, Barqûq el-Char-kîsî (*sic*), le premier des Circassiens (XXV) ;

⁽¹⁾ Ces chiffres romains donnent le véritable numéro d'ordre des Sultans Mamlouks, sans tenir compte des doubles règnes.

⁽²⁾ Reporter ce surnom au suivant.

⁽³⁾ Lire : el-djâchankir (confusion d'un copiste).

le 9^e, Chaikhî ⁽⁴⁾ el-Char-kasî (XXVIII) ; le 10^e, Taṭar (XXX) ; le 11^e, Barsbay (*sic*) el-Achraf (XXXII), qui fit frapper la monnaie *Achrafî* ; le 12^e, Jaqmaq (XXXIV). Vinrent après eux : 'Umar ⁽⁵⁾, fils de Chaqmaq (*sic*), qui s'appela el-Mansûr et (fit frapper la monnaie dite) *Mansûrîya* ⁽⁶⁾ ; ensuite Ynâl le Glabre, sous le règne duquel je composai la *Ḥâwiya* ⁽⁷⁾ ; ensuite, Aḥmad, fils d'Ynâl ; puis Khuchqadam el-Zâhirî ; puis Lâchîn ⁽⁸⁾ el-Zâhirî ; ensuite Timurbugâ. Puis les trois qui devinrent sultans au cours de la même nuit ⁽⁹⁾, mais de ceux-ci un seul réussit à s'imposer, Qâitbây el-Malik el-Achraf, sous le règne duquel nous corrigeâmes ce livre ainsi que (l'*arjûza* intitulée) *el-Dhahabîya* ⁽⁷⁾. » On sait par ailleurs que les *Fawâ'id* ont été achevés en 895 (1490).

Un article tout récent (*L'élément persan dans les textes nautiques arabes*, *J. A.*, 1924, I, p. 194 seq.) nous donne un avant-

⁽¹⁾ Lire : Chaikh.

⁽²⁾ Lire : « Uthmân. Confusion d'un copiste : le ms, original devait porter عثمان, sans *alif*. — Dans le même ordre d'idées, noter la curieuse orthographe de Kayûmarth, écrit قورمرد (folio 44 b).

⁽³⁾ Cf. IBN IYAS, II, p. 37.

⁽⁴⁾ Dans le manuscrit : الجلبه, que je corrige en الحاوية. Ce traité, qui commence au folio 88 b, fut composé exactement en 866 (1462), soit quelques mois après la mort d'Ynâl (865/1461).

⁽⁵⁾ Lire : Ylbây el-Muayyadî. — Le relatif précédent est aussi à corriger ; lire : el-Nâsirî.

⁽⁶⁾ Allusion aux faits qui suivirent la déposition de Timurbugâ (IBN IYAS, II, p. 88-89).

⁽⁷⁾ Voir folio 171. Suit une courte énumération des constructions du sultan à la Mecque et dans les environs.

goût du profit que l'on tirera du glossaire annoncé pour le troisième volume. La lexicographie arabe s'est enrichie au cours de ces dernières années ou va s'enrichir d'œuvres françaises importantes. Nous avons vu paraître les *Additions aux dictionnaires arabes* de M. Fagnan, qui, bien que rédigées sur des fiches datant un peu, rendront d'inappréciables services ; les termes d'hippologie sont étudiés par M. L. Mercier dans *la Parure des cavaliers*. Le docteur Renaud prépare l'inventaire des termes médicaux (*Rev. du Monde mus.*, LVII, p. 216), et M. Dessus-Lamare-Leenhoff annonce un dictionnaire des termes d'architecture (*Syria*, VI, p. 94). A ces ouvrages se joindra le glossaire des *Instructions nautiques*, qui sera indispensable dans nos bibliothèques.

G. WIET.

PETER THOMSEN. — *Die neueren Forschungen in Palaestina-Syrien und ihre Bedeutung für den Religionsunterricht*. Une brochure in-8 de 30 pages. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1925.

A la suite du professeur H. Gressmann, M. Peter Thomsen signale aux théologiens, à qui cette brochure est destinée, toute l'importance des travaux archéologiques, au point qu'un enseignement de la religion ne peut plus se concevoir sans l'utilisation de cette branche de la science. Dans une première partie, l'auteur trace un tableau rapide des découvertes faites sur le terrain en Palestine et en Syrie. Puis, comme on ne peut demander à tous les théologiens de devenir archéologues, il leur donne le moyen de se mettre rapidement au courant, et il fixe l'état de certaines grandes questions.

LEO HAEFELI. — *Ein Jahr im heiligen Land*. Un vol. in-8° de xvi et 383 pages. Lucerne, Raeber, 1924.

L'auteur est connu pour ses études de topographie historique entreprises sur la base des œuvres de Flavius Josèphe, aussi par une histoire de la Samarie depuis 722 avant notre ère jusqu'en 67 après. Il était donc bien préparé pour décrire, à l'usage du grand public, une région qu'il a pris soin de parcourir en tous sens. De bonnes illustrations évoquent le pays et ses monuments. Nous signalerons tout particulièrement la carte annexée au volume ; c'est la carte bien connue de Fischer et Guthe, sortie de chez Wagner et Debes à Leipzig, mais revue et mise à jour par G. Dalman. La principale amélioration nous a paru être le réseau de chemins de fer qui s'est fort accru depuis quelques années.

NATHAN SÖDERBLOM. — *Manuel d'Histoire des Religions* (Manuel de C. P. Tiele, revu et augmenté). Édition française par W. CORSWANT (*Bibliothèque historique des Religions*). Un vol. in-8° de xii et 683 pages. Paris, Éditions Leroux, 1925.

Le Manuel de Tiele a été traduit en français, tout d'abord en 1880, par Maurice Vernes et obtint alors un succès mérité. M. Nathan Söderblom, membre de l'Académie suédoise et vice-chancelier de l'Université d'Upsal a, dès la quatrième édition allemande, fait un ouvrage nouveau de ce manuel d'une si parfaite tenue scientifique. Pour cette nouvelle édition française, qu'il a dédiée à la mémoire de Léon Marillier, un maître trop tôt enlevé à la science, M. Söderblom a pris la peine

de reprendre la rédaction de certains paragraphes de l'introduction et du premier chapitre. De plus, M. Corswant, le savant professeur à l'Université de Neuchâtel qui s'est chargé de la traduction, a mis au point la bibliographie. Il l'a établie sur un plan nouveau et l'a enrichie de nombreux ouvrages. C'est qu'en effet un manuel d'histoire des Religions ne doit pas seulement donner un exposé précis des diverses religions et de leur développement, il doit permettre de prolonger la recherche dans les divers domaines qui ont été exploités par les spécialistes. A ce point de vue encore le nouveau Manuel ne laisse rien à désirer et rendra les meilleurs services.

Voici un bref exposé des divisions adoptées. Après une Introduction esquisant les principales théories générales, le livre I traite de la religion chez les primitifs; le livre II, de la religion chez les anciens peuples civilisés de l'Orient (Égyptiens, Babyloniens, Assyriens, Sémites occidentaux, Mosaïsme, Monothéisme judéo-chrétien, Arabes, Islam, Hittites); le livre III, de la religion chez les peuples civilisés et ariens de l'Asie (Védisme, Brahmanisme, Jaïnisme, Bouddhisme, Indouisme, Iraniens); le livre IV, de la religion chez les peuples ariens de l'antiquité classique (Grecs, Romains, et un important chapitre sur le syncrétisme religieux et le christianisme); le livre V, de la religion chez les autres ariens de l'Europe (Celts, Germains, Slaves); le livre VI, de la religion chez les peuples civilisés d'Extrême-Orient (Chinois, Japonais); enfin le livre VII traite des anciens Péruviens et des Mexicains.

R. D.

PÉRIODIQUES

THÉODORE REINACH. — **Un passage in-compris de Josèphe ou la vie chère à Tyr au temps de Sennachérîb**, dans *Revue des Études grecques*, 1924, p. 257-260.

Le savant helléniste explique fort ingénieusement une phrase de Ménandre rapportée par Josèphe (1) dont le sens devient très clair si on la rétablit à sa place primitive. Il s'agit de l'invasion de Sennachérîb sous le règne du roi de Tyr Éloulaïos (vers 701 av. J.-C.). Sidon, Arké et Palétyr se soumettent, tandis que Tyr résiste et subit un blocus terrestre de 3 ans. C'est ici qu'il faut placer la phrase que M. Th. Reinach traduit d'une manière toute nouvelle : *à cause de cela le prix de toutes choses dans Tyr vint à renchérir*.

Mais pourquoi M. Th. Reinach accompagne-t-il, dans sa traduction, le nom d'Arké d'un point d'interrogation? Il s'agit d'un autre nom que portait la ville d'Akzib (Ecdippa), entre 'Akka (Ptolemaïs) et Tyr, comme nous l'apprend JOSÈPHE, *Ant. jud.*, V, 1, 22. Cela donne une grande précision à l'information touchant le blocus : Sidon au nord de Tyr, Palétyr en face et Akzib, immédiatement au sud, tenaient le littoral où les Tyriens avaient coutume de se ravitailler.

R. D.

GEORGES RADET. — **Notes critiques sur l'histoire d'Alexandre**. Première série (Extrait de la *Revue des Études anciennes*). In-8 de 86 pages, Bordeaux, Feret, 1923.

Le savant professeur à l'Université de Bordeaux prélude à son *Alexandre le*

(1) *Ant. jud.*, IX, 14, 2.

Grand, dont l'apparition est impatiemment attendue, par d'importantes *Notes critiques* dont voici les titres : I, Alexandre à Troie ; II, Les Théores Thessaliens au tombeau d'Achille ; III, L'Omphalos Gordien ; IV, Les négociations entre Darius et Alexandre après la bataille d'Issus ; V, Tyr, Delphes et l'Apollon de Géla ; VI, Le pèlerinage au sanctuaire d'Ammon.

M. Radet met en évidence qu'il y eut, entre Alexandre et Darius, trois négociations diplomatiques, l'une en décembre 333 à Marathos, une seconde devant Tyr vers le milieu de 332, enfin, avant la bataille d'Arbèles, en septembre 331.

Peu de conquérants, aussi adroitement qu'Alexandre, surent intéresser les grands sanctuaires à leur politique. Il ne demande pas aux Tyriens, venus lui apporter une couronne d'or en guise de vassalité, de lui livrer leur ville ; il réclame seulement de sacrifier à l'Hercule tyrien sous prétexte que les rois de Macédoine tirent leur origine d'Hercule et qu'un tel acte lui est prescrit par un oracle. M. Radet établit que l'oracle visé est celui d'Apollon.

Le pèlerinage au sanctuaire d'Ammon transforme la mentalité du conquérant : « Ce qui pouvait n'être jusque-là que le rêve d'une imagination débordante se précise en une doctrine logique où le thème religieux de la filiation divine sert de base à la conception politique de la domination du monde. »

JÉRÔME CARCOPINO. — **Les Influences puniques sur les sarcophages étrusques de Tarquinia**, dans *Atti della Pontificia Accademia Romana di archaeologia*. Série III. Memorie, vol. I, part. II, p. 109 et suiv.

Cet article établit l'analogie de style et

de facture qui existe entre un couvercle de sarcophage portant une figure humaine au musée de Corneto (Tarquinia) et les célèbres sarcophages de la nécropole carthaginoise de Sainte-Monique exhumés par le Père Delattre. On y retrouve le même costume, la même coiffure, la même attitude, la main droite faisant le geste d'adoration, la même cassolette cylindrique dans la main gauche, le même marbre de Paros, le même usage de la polychromie. Ces monuments, du III^e siècle avant notre ère, sont tous sortis du même atelier que le présent travail a pour objet de déterminer. M. Carcopino montre qu'il faut le chercher dans la Carthage hellénisée et que le sarcophage de Corneto qui, comme son inscription l'atteste, a servi à ensevelir un personnage étrusque, a été importé d'Afrique. Les relations commerciales qu'entretenaient Étrusques et Punique, sont, d'ailleurs, attestées par un traité de commerce plusieurs fois renouvelé.

E. CAVAINAC. — **Šubbiluliuma et Tette** (extr. de *Revue d'assyriologie*, 1925).

L'auteur rectifie la lecture de M. Weidner touchant un passage du traité entre Šubbiluliuma et Tette (*Politische Dokumente aus Boghaz-Köi*, n° 3, col. II, l. 6 sqq.) et montre que cet instrument diplomatique répond à un moment où Alep est allié, mais allié suspect.

Le traité avec Tette est postérieur à la grande campagne de Šubbiluliuma en Mitanni et en Syrie, campagne qu'on place généralement immédiatement après l'avènement d'Aménophis IV (date reçue : 1375). D'après la correction de M. Cavaignac, il se place avant l'avènement de Tilibunus à Alep, lequel coïncide avec

l'avènement de Bijaššiliš à Karchémis, à peu près contemporain de la mort d'Aménophis IV (date reçue : 1338).

Congrès archéologique de Syrie et de Palestine (avril 1926). — Sous le double patronage de M. le Haut-Commissaire de la République française auprès des États de Syrie, du Grand-Liban, des Alaouites et du Djebel-Druze, et de M. le Haut-Commissaire de Sa Majesté Britannique en Palestine et en Transjordanie, se tiendra successivement dans les trois villes de Beyrouth, Damas et Jérusalem, un Congrès archéologique au cours duquel on visitera les principaux chantiers de fouilles et les sites historiques : Tripoli, Byblos, Sidon, Baalbec, Palmyre, Tibériade, Megiddo, Jérusalem, Djérash et éventuellement Pétra.

Le Congrès sera ouvert le 8 avril 1926 à Beyrouth et sera clos trois semaines après à Jérusalem.

En principe, trois sections sont prévues pour les travaux du Congrès : 1° Préhistoire et Ethnographie ; — 2° Antiquité ; — 3° Moyen Age et Temps modernes.

Les Congressistes bénéficieront de tarifs spéciaux dans les hôtels de Syrie et de Palestine. La Compagnie des Messageries maritimes accordera, pour le passage sur ses lignes de Syrie, une réduction de 30 0/0 aux délégués officiels et une réduction de 30 0/0 sur le net (nourriture non comprise) aux autres Congressistes.

Le départ de Marseille, par la ligne Nord (paquebot *Lamartine*) aura lieu le 24 Mars, et le départ par la ligne Sud (paquebot *Général-Metzinger*), le 30 mars. On est prié de s'inscrire le plus tôt possible à la Direction des Messageries maritimes, 9, rue de Sèze, Paris (IX^e).

Le montant de l'inscription au Congrès, fixé à 30 francs, peut, dès maintenant, être adressé soit à M. le chef du Service des antiquités et des Beaux-Arts, Haut-Commissariat, Beyrouth, soit à M. le Délégué du Haut-Commissaire en Syrie, 136, rue de l'Université, Paris (VII^e).

Les Congressistes qui se proposent de faire une ou plusieurs communications voudront bien en envoyer le titre à Beyrouth (adresse indiquée ci-dessus), en mentionnant dans laquelle des trois villes : Beyrouth, Damas ou Jérusalem, ils désirent en donner lecture ; ils joindront en outre à leur lettre un résumé des communications projetées.

Les adhérents recevront dans le courant du mois de février tous les renseignements complémentaires qui peuvent leur être utiles.

Par autorisation du Haut-Commissaire
de la R. F. en Syrie :

*Le Conseiller du Haut-Commissariat,
Chef du Service des Antiquités
et des Beaux-Arts.*

CH. VIROLLEAUD.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME SIXIÈME

I. — ARTICLES.

	Pages
LÉONCE BROSSÉ, voir PAUL MONCEAUX.	
JÉRÔME CARCOPINO, Le Limes de Numidie et sa garde syrienne, d'après des inscriptions récemment découvertes.	30, 118
FRANZ CUMONT, Fragment de bouclier portant une liste d'étapes.	1
HENRI DEHÉRAIN, Le Voyage du consul Joseph Rousseau d'Alep à Bagdad en 1807.	174
JOSEPH DOBIÁŠ, Séleucie sur l'Euphrate.	253
RENÉ DUSSAUD, Dédicace d'une statue d'Osorkon I ^{er} par Eliba'al, roi de Byblos.	101
— La Serrure de Sour-Baher d'après les recherches de M. Ch. Frémont.	188
— Inscription phénicienne de Byblos d'époque romaine.	269
— Samarie au temps d'Achab.	314
S. FLURY, Le décor épigraphique des monuments de Ghazna.	61
ANDRÉ GODARD, Ghazni.	58
HENRI HUBERT, De quelques objets de bronze trouvés à Byblos.	16
EUSTACHE DE LOREY, L'état actuel du Palais Azem.	367
ETIENNE MICHON, Trois <i>Aphrodites</i> ayant appartenu à Joseph Durighello.	301
PAUL MONCEAUX et LÉONCE BROSSÉ, Chalcis ad Belum, Notes sur l'histoire et les ruines de la Ville.	339
Le R. P. MOUTERDE, Inscriptions grecques conservées à l'Institut français de Damas.	215
— Inscriptions grecques relevées par l'Institut français de Damas.	351
LOUIS ROBERT, Inscription grecque de Sidon.	365
ARMENAG BEY SAKISIAN, A propos d'une coupe de vin en agate au nom du sultan timouride Hussein Baicara.	274
J. SIX, De la Glyptique syro-hittite jusqu'à Praxitèle.	205
GASTON WIET, Notes d'épigraphie syro-musulmane, II. Les inscriptions de Balbek.	150

II. — COMPTES RENDUS.

	Pages
F. E. ADCOCK, voir BURY.	
E. AUDRA, voir FRAZER.	
MARGUERITE VAN BERCHEM et ET. CLOUZOT, Mosaïques chrétiennes du iv ^e au x ^e siècle (<i>R. D.</i>).	92
J. BIDEZ, voir JULIEN (l'empereur).	
CHARLES BOREUX, Études de nautique égyptienne. L'art de la navigation en Égypte jusqu'à la fin de l'Ancien Empire.	281
LOUIS BRÉHIER, Histoire anonyme de la première croisade (<i>R. D.</i>).	285
W. H. BUCKLER, Lydian Inscriptions (<i>R. D.</i>).	281
J. B. BURY, S. A. COOK, F. E. ADCOCK, The Cambridge Ancient History (<i>R. D.</i>).	280
JÉRÔME CARCOPINO, Les Influences puniques sur les sarcophages étrusques de Tarquinia.	383
E. CAVAIGNAC, Subbiluliuma et Tette.	383
FERDINAND CHALANDON, Histoire de la première croisade jusqu'à l'élection de Go- defroi de Bouillon (<i>R. D.</i>).	286
ET. CLOUZOT, voir BERCHEM.	
MARCEL COHEN, Le système verbal sémitique et l'expression du temps (<i>R. D.</i>).	197
PAUL COLLINET, Histoire de l'École de droit de Beyrouth (<i>R. D.</i>).	376
S. A. COOK, voir J. B. BURY.	
W. CORSWANT, voir SÖDERBLOM.	
K. A. C. CRESWELL, The Origin of the plan of the Dome of the rock (<i>R. D.</i>).	376
FRANZ CUMONT, Le plus ancien parchemin grec.	98
— L'« Aphrodite à la tortue » de Doura-Europos.	200
ALBERT CUNY, voir FEGHALI.	
HENRI DEHÉRAIN, Discours prononcé au Congrès des Sociétés savantes de Paris.	290
JOSEPH DOBIÁŠ, Histoire de la province romaine de Syrie (<i>Franz Cumont</i>).	282
ISRAEL EITAN, A Contribution to Biblical lexicography.	376
MICHEL FEGHALI et ALBERT CUNY, Du genre grammatical en sémitique (<i>R. D.</i>).	196
JAMES GEORGE FRAZER, Le Folklore dans l'Ancien Testament.	91
J. GARSTANG, voir L. A. MAYER.	
HENRI GAUTHIER, Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques. I (<i>R. D.</i>).	373
HENRI DE GENOUILLAC, Premières recherches archéologiques à Kich (<i>R. D.</i>).	195
NOEL AIMÉ-GIRON, Un ex-voto à Astarté (<i>R. D.</i>).	97
LEO HAEFELI, Ein Jahr im heiligen Land.	381
ERNST HERZFELD, Die Ausgrabungen von Samarra, I (<i>A. Dessus-Lamare-Leenhoff</i>).	93
HOLMYARD, voir AL-IRAQI.	
IBN MAJID, Le pilote des mers de l'Inde, de la Chine et de l'Indonésie, publié par GABRIEL FERRAND (<i>G. Wiet</i>).	379

TABLE DES MATIÈRES

387

	Pages.
AL-IRAQI, Book of knowledge acquired concerning the cultivation of gold, publié par E. J. HOLMYARD (<i>G. Wiet</i>).	288
JULIEN (l'empereur), Œuvres complètes, I, 2, publiées par J. BIDEZ (<i>R. D.</i>).	283
H. LAMMENS, La Mecque à la veille de l'Hégire (<i>R. D.</i>).	284
L. A. MAYER et J. GARSTANG, Kizzuwadna and other Hittite States (<i>R. D.</i>).	290
Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger.	198
MARIO MEUNIER, voir PLUTARQUE.	
PIERRE MONTET, L'art phénicien au XVIII ^e siècle avant J.-C. (<i>R. D.</i>).	199
JACQUES DE MORGAN, La Préhistoire orientale, I (<i>R. D.</i>).	194
PLUTARQUE, Isis et Osiris, traduction par MARIO MEUNIER (<i>R. D.</i>).	92
GEORGES RADET, Notes critiques sur l'histoire d'Alexandre.	382
THÉODORE REINACH, Un passage incompris de Josèphe ou la vie chère à l'Yf au temps de Sennachérib (<i>R. D.</i>).	382
P. ROUSSEL, Nicanor d'Alexandrie et la porte du temple de Jérusalem (<i>R. D.</i>).	99
SCHLUMBERGER, voir Mélanges.	
NATHAN SODERBLOM, Manuel d'histoire des Religions.	381
PETER THOMSEN, Die neueren Forschungen in Palaestina-Syrien und ihre Bedeutung für den Religionsunterricht.	381
L. A. WADDELL, The Phœnician Origin of Britons, Scots and Anglo-Saxons.	91

III. — NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES.

La quatrième campagne de fouilles à Byblos, p. 201. — A quels dieux étaient consacrés les temples de Baalbek ? (Franz Cumont), p. 202. — Un graffite palmyrénien du temple de Doura, p. 202. — Une mosaïque de Beit-Djibrin et le symbole de la résurrection, p. 203. — L'archéologie syrienne au printemps 1925 (Byblos; musées de Damas, Beyrouth, Alep et Souwaïda; service des antiquités; fouilles de Tell Arfad, du Djebel Druze; mosaïques de Shohba; recherches à Palmyre; Saïda et ses environs; campagnes envisagées pour l'automne), p. 291. — Les travaux de la mission Perdrizet en septembre 1925, p. 299. — Congrès archéologique de Syrie et de Palestine (avril 1926), p. 384.

	Pages.
Nécrologie : JOSEPH-ÉTIENNE GAUTIER	100
TABLE DES MATIÈRES.	385

Le Gérant : PAUL GEUTHNER.

112

Central Archaeological Library,
NEW DELHI.

34195

Call No. 705/Syz.

Author—

Title— Syria,

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

Sl. No. 148-N, DELHI.